



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

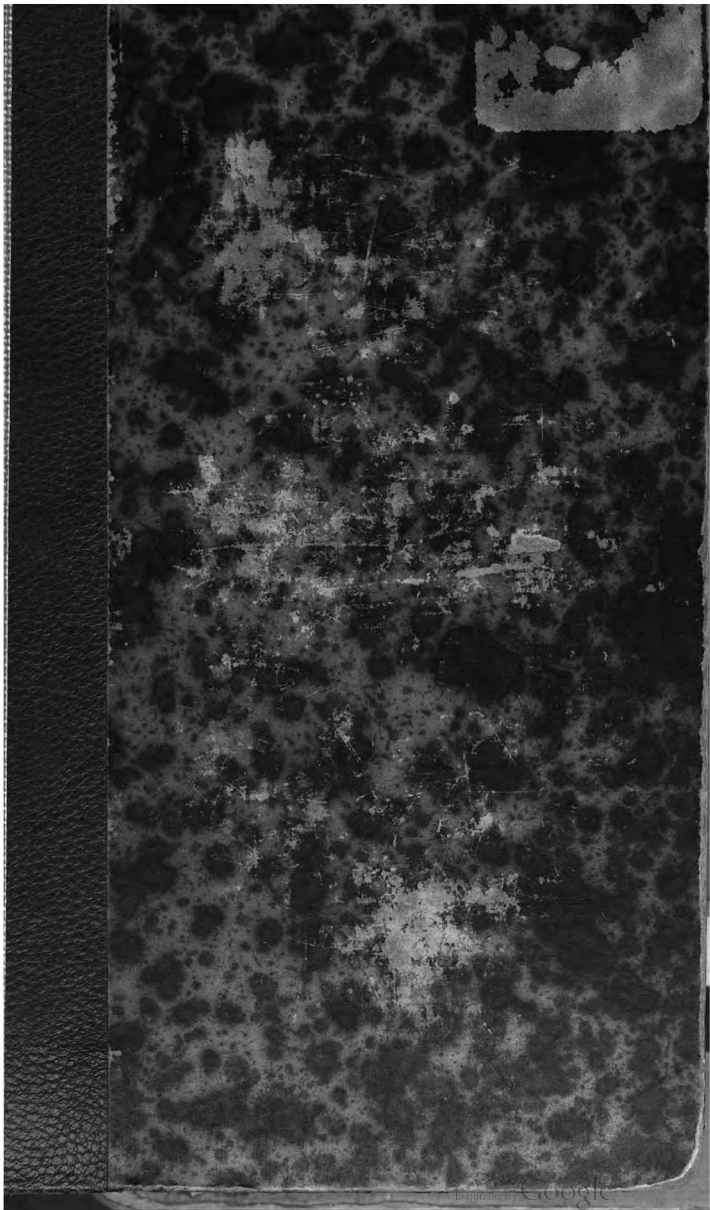
## À propos du service Google Recherche de Livres

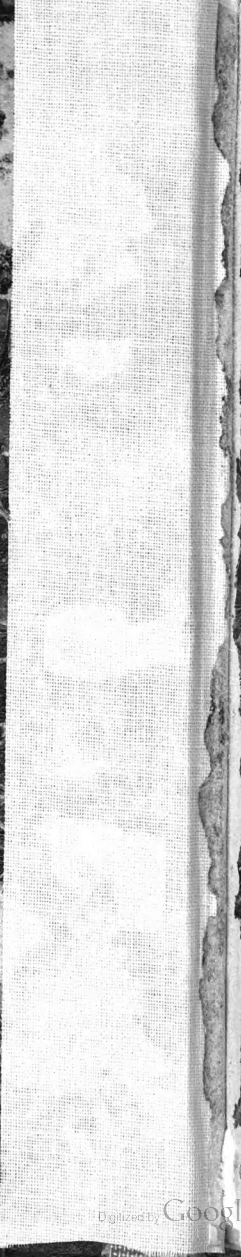
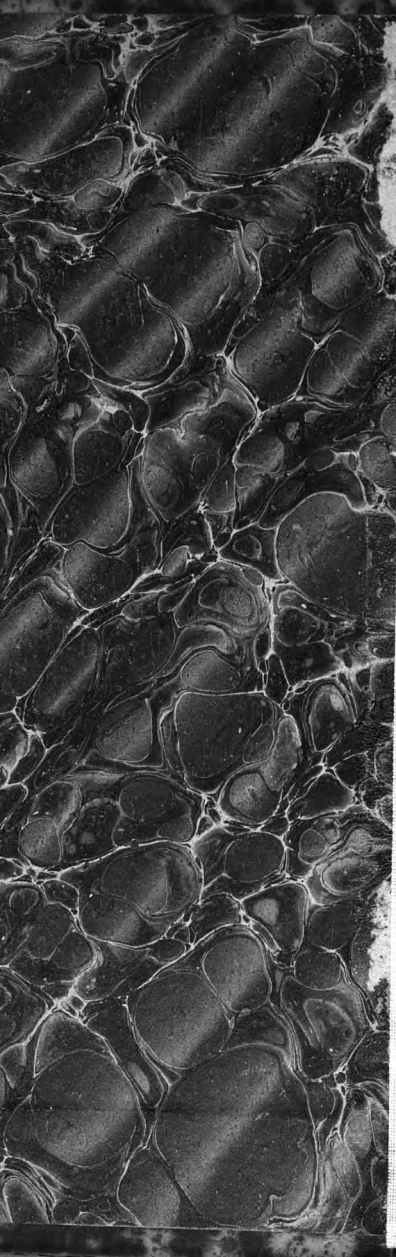
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PA  
4232  
F8114

LUCIEN  
DE SAMOSATE  
—  
ŒUVRES







C  
F 1  
DEC  
FEB 2  
OL  
AW  
AUG  
OL

OLIN LIBRARY - CIRCULATION

F 11 1950 DATE DUE

DEC 2 1950

~~FEB 20 1950 J W~~

~~OCT 4 1968 A~~

~~Old Spring Reserve~~

~~JAN 25 1966~~

~~AUG 31 1969~~

OLIN LIBRARY - CIRCULATION







ŒUVRES COM

DE LU

DE SAMC

ŒUVRES COMPLÈTES  
E LUCIEN  
DE SAMOSATE

ŒUVRES. CO

DE LU

DE SAM

TRADUCTION

AVEC UNE INTRODUCT

PAR EUGÈNE

Docteur ès  
Président adjoint de rhétorique

TOME PR

TROISIÈME

PAR

LIBRAIRIE HAC

73, BOULEVARD SA

18

Tous droit

---

COULOMMIERS. — TYP. A. MOUSSIN

---

ŒUVRES COMPLÈTES

# LUCIEN

DE SAMOSATE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR EUGÈNE TALBOT

Docteur ès lettres

professeur adjoint de rhétorique au lycée Louis-le-Grand

TOME PREMIER

---

TROISIÈME ÉDITION

---

PARIS

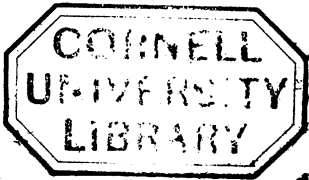
MAISON HACHETTE ET C<sup>ie</sup>  
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

Tous droits réservés.

~~620F71.~~

A. 2005



f. c.

A  
B.  
RECTEUR  
SEUR DU L  
N  
D'UNE AP

A MONSIEUR

**J. B. JULLIEN**

RECTEUR HONORAIRE

VISEUR DU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

HOMMAGE

D'UNE AFFECTION DÉVOUÉE

EUGÈNE TALBOT

### ERRATA.

- Page 73, ligne 5, au lieu de *les langes*, lisez *ses langes*.  
Page 88, — 3, au lieu de *devienne*, lisez *ne devienne*.  
Page 89, — 19, au lieu de *Ida*, lisez *l'Ida*.  
Page 244, — 30, au lieu de *imprudenc*, lisez *impudence*.  
Page 285, supprimez la note 2.  
Page 458, ligne 12, au lieu de *la*, lisez *tu*.  
Page 491, — 15, au lieu de *Glaucon*, lisez *Glaucé*.  
Page 510, note 9, au lieu de  $\Sigma\chi\omicron\rho\delta\iota\nu\acute{\alpha}\sigma\theta\alpha\iota$ , lisez  $\Sigma\chi\omicron\rho\delta\iota\nu\tilde{\alpha}\sigma\theta\alpha\iota$ .

### INTRODUCTIO

Lucien naquit en Syrie, à  
près de l'Euphrate et cap  
romain qui, après avoir co  
sous les premiers empe  
de Domitien. La d  
par précision. On la pl  
années du règne d'  
le Pieux, de 137 à  
comme pauvre et obscu  
le savant Moïse Dus

Lucien, au sortir  
un métier, son  
oncle qui était statua  
il brisa la tablette de  
Son oncle irrité, sa  
lui infligea une c  
larmes. Lucien s'en  
qui maudit mille fois  
et obtint de son  
école. En effet, l  
vocation qu'il a rer  
en Songe, embrase

l'édition de Lucien de  
à la page 1 et suivants.



## INTRODUCTION ET NOTICE.

quit en Syrie, à Samosate, ville située sur les bords de l'Euphrate et capitale de la Comagène, petit pays, après avoir conservé une ombre d'indépendance sous les premiers empereurs, devint province romaine sous Domitien. La date de sa naissance n'a pu être déterminée. On la place avec vraisemblance vers les dernières années du règne d'Adrien ou les premières de celui de Sévère, de 137 à 140 après J. C. Le nom de son père, pauvre et obscur, est demeuré inconnu : tout au plus, Moïse Dusoul croit qu'il s'appelait Sévé-

rien, au sortir des écoles publiques, fut en âge de commencer un métier, son père le mit en apprentissage et il fut un sculpteur qui était statuaire<sup>2</sup>. Son début ne fut pas heureux. Une tablette de marbre qu'on lui avait donnée à l'école irrité, saisissant une courroie qui était à son cou, infligea une correction qui l'initia au métier de sculpteur. Lucien s'enfuit en sanglotant auprès de sa mère, et raconta mille fois la brutalité de son frère, consolant ainsi son mari qu'il ne fût plus envoyé à l'école. En effet, Lucien, entraîné vers les lettres, ne fut pas un homme qu'il a rendue célèbre dans sa vision allégorique, embrassa d'abord la profession d'avocat

<sup>2</sup> de Lucien de Th. Lehmann, t. IV, p. 574.  
et suivants.

et plaida dans les tribunaux d'Antioche. Mais à peine eut-il connu, suivant son propre aveu<sup>1</sup>, tous les désagrémens de ce métier, la fourberie, le mensonge, l'impudence, les cris, les luttes et mille autres choses encore, qu'il laissa là les procès et l'attirail de la chicane pour se tourner vers la rhétorique, et se mit à voyager. On voit par un passage intéressant de *la Double accusation*<sup>2</sup> qu'il réussit aussitôt dans cette nouvelle carrière, mieux faite pour son génie, et que, selon la promesse que lui en avait faite la Science<sup>3</sup>, il gagna des sommes considérables<sup>4</sup> en appliquant son talent oratoire à des déclamations publiques, à des improvisations, dont la finesse et la gaieté divertissaient ses nombreux admirateurs. C'était alors le bon temps des sophistes<sup>5</sup>. « Ils annonçaient un discours, dit M. Boissonade<sup>6</sup>, comme aujourd'hui un musicien voyageur annonce un concert, et les peuples accouraient de toutes parts pour les entendre et leur payer généreusement le plaisir qu'ils procuraient. » Lucien les imita, et commença ses pérégrinations en Ionie, en Achaïe, en Macédoine, en Italie et dans les Gaules, lisant ou récitant des opuscules du genre de ceux qui nous restent sous les titres d'*Harmonide*, *Zeuxis ou Antiochus*, *le Scythe ou le Proxène*, *Hérodote ou Aétion*, *Bacchus*, *l'Éloge de la mouche*, etc. Ce fut à cette époque qu'il se rendit à Athènes, afin de s'instruire dans les arts de la Grèce, et qu'il fit un séjour à Rome auprès du célèbre philosophe Nigrinus<sup>7</sup>. Devenu riche, et jouissant d'une grande réputation de rhéteur, il revint une seconde fois en Grèce, vécut à Athènes dans l'intimité de Démonax<sup>8</sup>, assista au suicide fanatique de Pérégrinus<sup>9</sup>, et entra dans la seconde phase de son talent, en commençant son rôle de philosophe et de satirique.

1. *Le Pécheur ou les Ressuscités*, 29.

2. *La Double accusation*, 27.

3. *Le Songe*, 11.

4. *Apologie pour ceux qui sont aux gages des grands*, 15.

5. Voy. Philostrate, *Vies des sophistes*; Louis Crésol, *Theatrum veterum rhetorum*, etc.; et Belin de Ballu, *Hist. de l'éloquence chez les Grecs*.

6. *Biographie universelle* de Michaud, art. LUCIEN.

7. Voy. l'opuscule de ce nom. — 8. *Ib.* — 9. *Ib.*

À l'en croire, c'est ver  
peut-être penchant vers l  
être sérieusement q  
à l'époque de la ma  
produisit alors les  
marissable gaieté  
un rare esprit d'ob  
de l'oeur humain et  
me et la satire, Luci  
par ce fond uniq  
par la beauté de  
être et d'animer les  
est, respire cet esp  
de et vive, cette vérit  
avant lui, qu'aux  
age.  
comprend que des ce  
non-seulement les  
l'immense renommée  
dans un âge déjà avai  
sejourna longtemps d  
travers la Ca  
de son vieux père et  
moment où il fut ch  
par Marc Aurèle (c  
quel était cet em  
s'agit d'une charge  
élu fut simpleme  
Voici ce qu'en dit Luc  
partie considérable  
instruire les procès,  
être appelés, tenir de  
de tout ce qui se f  
Atheniens, 54.  
à Double accusation, &  
de la fin du Songe et l  
Alexandre ou le son  
élogie, etc., 12.

roire, c'est vers sa quinzième année<sup>1</sup> qu'il se sentit enchanter vers l'étude de la philosophie, mais il ne s'aperçut véritablement qu'à l'âge de quarante ans<sup>2</sup>, c'est-à-dire à l'époque de la maturité pleine et parfaite de son esprit, qu'il visita alors les œuvres qui l'ont immortalisé. Doué d'une remarquable gaieté, qui éclate en saillies fines et d'un rare esprit d'observation, d'une connaissance profonde du cœur humain et de ses faiblesses; habile à manier la satire, Lucien ne charme pas seulement son auditeur par ce fond unique de qualités merveilleuses, il le charme encore par la beauté de sa diction, par le don qu'il a de donner de l'âme à ses objets. Son style, pur et plein, respire cet esprit de bon aloi, cette originalité, cette véritable perfection attique, qu'on ne trouve plus que dans les plus beaux jours de la littérature

grecque. On ne comprend que des œuvres aussi brillantes aient attiré sur Lucien non-seulement les regards bienveillants du public, mais encore l'attention et l'admiration de la postérité, une renommée dont il vint se glorifier à Samos à un âge déjà avancé<sup>3</sup>. Il ne paraît point, toutefois, qu'il ait passé un long temps dans sa ville natale. Il recommença à voyager à travers la Cappadoce et la Paphlagonie, accompagné de ses vieux père et des personnes de sa famille<sup>4</sup>, jusqu'à ce qu'il fut chargé d'un emploi administratif en Bithynie par Marc Aurèle ou par Commode. On ne sait pas exactement quel était cet emploi. Quelques biographes croient qu'il fut chargé d'une charge de procureur, d'autres pensent qu'il fut simplement greffier en chef du préfet impérial de la province d'Égypte; il me paraît probable qu'en dit Lucien lui-même<sup>5</sup>: « J'ai à gouverner une province considérable de la province d'Égypte; il me faut examiner les procès, établir l'ordre dans lequel ils doivent être jugés, tenir des registres exacts de tout ce qui se fait, contenir les orateurs dans les

<sup>1</sup> Lucien, 54.

<sup>2</sup> *accusation*, 32.

<sup>3</sup> *du Songe et l'Éloge de la patrie*.

<sup>4</sup> *André ou le faux prophète*, 56.

<sup>5</sup> etc., 12.

bornes de la convenance, observer, de la manière la plus précise, les décrets de l'empereur dans toute leur intégrité, et veiller à la publicité et à la durée de leur exécution. » Ce passage, d'ailleurs si formel et si propre à faire cesser les doutes, n'a cependant pas convaincu, à ce qu'il paraît, tous les commentateurs de Lucien, puisque Dussoul ne pense pas que l'élu de l'empereur soit arrivé jusqu'en Égypte. Il faut alors en rester sur cette question aux simples conjectures, ainsi qu'on est forcé de le faire relativement à la mort de Lucien, que Suidas attribue aux morsures des chiens, et Bourdelot à une attaque de goutte. Cette dernière tradition est la plus vraisemblable. Suivant M. Boissonade<sup>1</sup>, le poème burlesque de Lucien en l'honneur de la goutte donne lieu de croire qu'il était sujet à cette maladie. Il se plaisait à chanter son ennemie, comme cet Agrippinus Pasonius, dont parle Stobée, qui s'amusait à faire l'éloge de tous les maux qui lui arrivaient : éloge de la fièvre, quand il était pris de la fièvre ; éloge de l'infamie, quand il était noté d'infamie ; éloge de l'exil, quand il était exilé. Quelle que soit, du reste, la version qu'on adopte, il est certain que notre auteur mourut très-vieux, à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, grossissant ainsi de son nom la liste des *Exemples de longévité* qu'il avait dressée pour son ami Quintillus.

Aucun passage des œuvres de Lucien n'indique qu'il se soit marié : on croit pourtant qu'il eut un fils ; mais on aurait tort, sur la foi de Bourdelot, de confondre ce fils unique de Lucien avec un certain Lucien, sophiste de renom sous Julien l'Apostat, et auquel cet empereur adresse une de ses lettres.

De cette esquisse biographique passons maintenant à celle de notre auteur, envisagé sous les formes multiples où s'est produit son admirable talent.

Il est bien difficile de déterminer à quelle école, à quelle secte se rattachent, je n'ose pas dire les convictions, mais les sympathies philosophiques de Lucien. C'est le propre de la raillerie et du doute de laisser l'esprit se balancer dans

1. *Biographie universelle*, article déjà cité.

tion et dans une mobilité continuelles. Comment une doctrine solide et fixe du douteur et du railleur excellence ? Il y aurait cependant quelque injustice d'un pyrrhonisme absolu. Son bon sens, qui lui fait voir le vice des différents systèmes, et signaler les erreurs, ont tour à tour se briser l'Académie, le Lycée et le Collège, l'avertit, en même temps, qu'il y a certains principes incontestables, certaines vérités positives, sur lesquelles on peut faire une critique, et même toute négation. Aussi, dans son discours, me semble-t-il se rapprocher de Platon et d'Épictète, de Diogène et de Zénon. Sa profession de foi dans ce rapport est nette et explicite. Si je ne m'abuse pas, c'est d'un passage du traité intitulé *Hermotimus*, que Lucien, loin de se renfermer dans le scepticisme, et de se servir de la tradition de lui reprocher, d'une sincérité parfaite qu'il est sérieusement en possession de la vérité philosophique<sup>1</sup>. « HERMOTIMUS. Tu préviens, Lycinus, que nous ne devons pas philosopher, mais que nous devons nous laisser aller à la paresse et vivre comme les hommes. — LYCINUS. Et quand m'as-tu entendu tenir un tel langage ? Je ne prétends pas que nous devions nous abandonner à la philosophie. Voici ce que je dis : nous voulons philosopher ; il y a plusieurs routes ; chacune d'elles a la même fin, à savoir de conduire à la philosophie et à la vertu ; la vérité est la même ; il faut donc faire son choix avec prudence, et aller le plus loin<sup>2</sup> : « LYCINUS. La raison te dit qu'il ne faut pas aller voir et de parcourir nous-mêmes toutes les routes, mais d'être à portée de choisir la meilleure, mais qu'il n'y a qu'une chose essentielle. — HERMOTIMUS. Laquelle ? Une critique, mon cher, une méthode d'examen, un jugement juste et impartial, tels qu'il faut les prononcer sur de semblables matières ; autrement, ce n'est en vain que nous aurons tout vu. Il est donc nécessaire que nous employions à cet examen un temps convenable, de nous placer tout sous les yeux, et de ne nous décider qu'après avoir beaucoup hésité, balancé,

examiné, sans égard pour l'âge, l'extérieur, la réputation de sagesse de ceux qui parlent, mais comme font les juges de l'Aréopage, où les procès n'ont lieu que la nuit, dans les ténèbres, afin que l'on ne considère pas les orateurs, mais leurs discours : alors seulement il te sera permis, après un choix solide, de philosopher. »

Ce ne sont pas là, selon moi, les paroles d'un sceptique endurci et intolérant; ce sont plutôt celles d'un éclectique judicieux et sincère. Socrate et Descartes n'ont pas suivi d'autre voie, quand ils se sont proposé d'arriver par le doute à la découverte du vrai.

L'impartialité de ce même éclectisme se manifeste d'une manière encore plus significative dans un passage du *Pécheur*<sup>1</sup>, où Lucien répond à la Philosophie qui lui demande quel métier il exerce : « Je fais métier, dit-il, de haïr la forfanterie, le charlatanisme, le mensonge, l'orgueil et toute l'engeance des hommes infectés de ces vices. Ils sont nombreux, comme tu sais. — LA PHILOSOPHIE. Par Hercule ! C'est un métier qui expose beaucoup à la haine. — LUCIEN. Tu as raison. Aussi, tu vois que de gens me haïssent, et à quels périls ce métier m'expose. Cependant, je connais aussi parfaitement la profession opposée, c'est-à-dire celle dont l'amour est le principe. J'aime, en effet, la vérité, la probité, la simplicité, et tout ce qui est aimable de sa nature. Mais je trouve peu de gens avec qui je puisse exercer ce talent. Au contraire, le nombre de ceux qui sont dans l'autre camp, et dignes de haine, dépasse cinquante mille ; de sorte que je cours risque d'oublier le second métier, vu la rareté des occasions, et de devenir trop fort dans l'autre. — LA PHILOSOPHIE. C'est ce qu'il ne faut pas ; car, comme l'on dit, aimer et haïr sont deux sentiments du même cœur ; ne les sépare donc point. Ils ne font qu'un seul art, tout en paraissant en faire deux. — LUCIEN. Tu le sais mieux que moi, Philosophie. Telle est cependant mon humeur, que je hais les méchants, tandis que j'aime et loue les gens de bien. »

1. *Le Pécheur ou les Ressuscités*, 20.

is me décider à voir dans l'homme qui a écrit ces  
 êtes et sensées un railleur systématique, résolu  
 ler que le côté ridicule et misérable des pensées  
 actions humaines.

pital, dont on doit également tenir compte, pour  
 ier l'esprit philosophique de Lucien, c'est l'état  
 ait le monde païen au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle de  
 a vieille société tombait en ruine : on ne croyait  
 ivinités de l'Olympe, et la philosophie n'était  
 respectée ni assez respectable pour suppléer  
 1. Les mœurs publiques, que commençaient à  
 nérer dans quelques parties de l'empire les doc-  
 atrices et vivifiantes du christianisme, étaient  
 dernier période de dissolution et d'impudeur.  
 ans dignité, effrontés chercheurs d'héritages,  
 a fois superstitieuse et incrédule, flatteurs et pa-  
 ant leur liberté pour une place à la table des  
 urs ignorants et bavards, puis, par-dessus tout,  
 l'esprits flottants, irrésolus, livrés à l'indiffé-  
 maladie mortelle des époques où manquent  
 vertueuse, le désir généreux de bien faire et la  
 convictions, tel était le monde qui s'étalait sous  
 servateur de Lucien.

osophe pouvait produire cette société abâtar-  
 ée, sans cœur, sans foi, sans esprit? Voltaire,  
 s temps modernes, va nous le dire<sup>1</sup> : « Quels  
 philosophes que Lucien livrait à la risée publique ?  
 lu genre humain ; c'étaient des gueux incapables  
 sion utile, des gens ressemblant parfaitement  
 able dont on nous a fait une description aussi  
 nique, qui ne savent s'ils porteront la livrée ou  
*Almanach de l'Année merveilleuse* ; s'ils travaille-  
 urnal ou aux grands chemins ; s'ils se feront  
 êtres, et qui, en attendant, vont dans les cafés  
 s sur la pièce nouvelle, sur Dieu, sur l'être en  
 r les modes de l'être ; puis vous empruntent

osophique, art. PHILOSOPHE.

de l'argent, et vont faire un libelle contre vous avec l'avocat Marchand, ou le nommé Chaudon, ou le nommé Bonneval. »

C'est ainsi que Voltaire, l'œil sur son siècle, juge les philosophes contemporains de Lucien ; mais la peinture que Lucien lui-même nous en trace dans *Icaroménippe*<sup>1</sup> est encore plus vive et plus piquante. « Il existe, dit-il, une espèce d'hommes qui, depuis quelque temps, monte à la surface de la société, engeance paresseuse, querelleuse, vaniteuse, irascible, gourmande, extravagante, enflée d'orgueil, gonflée d'insolence, et, pour parler avec Homère,

... De la terre inutile fardeau.

Les hommes se sont formés en différents groupes, ont inventé je ne sais combien de labyrinthes de paroles, et s'appellent stoïciens, académiciens, épicuriens, péripatéticiens et autres dénominations encore plus ridicules. Alors, se drapant dans le manteau respectable de la vertu, le sourcil relevé, la barbe longue, ils s'en vont, déguisant l'infamie de leurs mœurs sous un extérieur composé, semblables à ces comparses de tragédie dont le masque et la robe dorée, une fois enlevés, laissent à nu un être misérable, un avorton chétif, qu'on loue sept drachmes pour la représentation. Cependant, tels qu'ils sont, ils méprisent tous les hommes, débitent mille sornettes sur les dieux, s'entourent de jeunes gens faciles à duper, déclament, d'un ton tragique, des lieux communs sur la vertu, et enseignent l'art des raisonnements sans issue. En présence de leurs disciples, ils élèvent jusqu'aux cieux la témérité et le courage, ravalent la richesse et le plaisir ; mais, dès qu'ils sont seuls et livrés à eux-mêmes, qui pourrait dire leur gourmandise, leur lubricité, leur avidité à lécher la crasse des oboles ? Ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que, ne contribuant en rien au bien public ou particulier, inutiles et superflus,

Nuls au milieu des camps et nuls dans les conseils, ils osent, malgré cela, blâmer la conduite des autres, en-

1. *Icaroménippe*, 29 et suivants. Cf. *le Pêcheur*, 30 et suivants.

je ne sais quels dis  
 ces insolences, cens  
 amour d'eux. Che  
 au plus imp  
 quels étaient du ten  
 les propagateurs de l'i  
 pas rendre service  
 éternité publique, et n  
 enveloppé parfois la  
 érien dont il frappait l  
 n'était point assez  
 n'abaissait l'esprit hur  
 égences, de devins, de  
 zers d'horoscope, de di  
 de l'engments, d'oracle  
 tend la foule toujours av  
 et, et d'autant plus cré  
 de toutes parts, on s'a  
 eux, auxquels on proc  
 ceurs divins. Lucien  
 démasquer ces fourbe  
 leurs effrontés, don  
 ce d'Abonotichoas,  
 ses leurs pratiques st  
 dans le *Menteur*, dar  
 système.  
 le aux liens étroits qu  
 sapie à la religion,  
 les doctrines philosc  
 érouve, son scepticism  
 noble, il a tout l'ent  
 de d'Aristophane ; et j  
 éric des *Grenouilles*  
 ses légendes mythi  
 de bonnes femmes  
 a pas une divinité ni  
 de sa gaieté irrévé



sais quels discours amers, ne songent qu'à solences, censurent et invectivent contre tout pour d'eux. Chez eux, la parole est accordée au plus impudent, au plus éhonté dans ses

étaient du temps de Lucien les maîtres du pagateurs de l'instruction morale et religieuse rendre service à la société que de les flétrir public, et ne doit-on pas excuser Lucien oppé parfois la véritable philosophie dans la ont il frappait l'hypocrisie et l'impudence ?

ait point assez de cette tourbe effrontée qui désait l'esprit humain. Une phalange audacieuse de devins, de sorciers, de joueurs de gobelets, oroscope, de diseurs de bonne aventure, de fauquets, d'oracles, de talismans et d'amulettes, ule toujours avide du merveilleux et du sur- autant plus crédule que la ruse est plus gros- es parts, on s'empressait autour de ces thau- xquels on prodiguait l'admiration, l'argent et divins. Lucien, fidèle à son rôle, ne manque ces fourbes sans vergogne et sans mœurs, effrontés, dont il a retracé le type dans la vie l'Abonotichos, et de railler avec son bon sens s pratiques superstitieuses et leurs scandales : *Menteur*, dans *Lucius* et dans le traité *Sur la*

ens étroits qui, chez les anciens, unissaient la la religion, on ne peut guère séparer dans trines philosophiques des croyances païennes. son scepticisme est radical et complet. Moqueur l a tout l'entrain bouffon, toute la verve sar- stophane; et personne, après l'auteur des *Nuées*, des *Grenouilles*, n'a versé plus de ridicule sur endes mythologiques, que Cicéron traitait de nes femmes et que réprouve la plus simple e divinité n'est épargnée : toutes passent sous gaieté irrévérencieuse. Véritablement athée, au

sens de l'orthodoxie païenne, il ne craint ni Jupiter ni son tonnerre, ni le Tartare ni les peines réservées à l'impiété. Les enfers ne sont pour lui qu'un théâtre, une salle de spectacle, où il fait agir et parler les personnages dont son imagination a ranimé les cadavres : l'Olympe est une scène burlesque, où s'agitent les marionnettes divines, dont il tire les fils et dirige les mouvements au gré de sa raillerie capricieuse et fantasque.

Je ne cherche point à dissimuler qu'en immolant le polythéisme aux témérités de son imperturbable raison, déguisée en imagination libre et folle, il a travaillé à la ruine de la religion de son pays et de son siècle, et entraîné vers l'incrédulité les esprits séduits par ses ironies bouffonnes. Mais je n'ai point, en raison même de cet effet produit par ses railleries, le courage de le condamner, vu qu'il frayait ainsi la voie à la religion du Christ; et je ne suis pas plus sévère que les premiers chrétiens, qui, en faveur des bonnes plaisanteries qu'il avait dirigées contre les dieux et les pratiques du paganisme, lui pardonnèrent son indifférence et ne s'interdirent point la lecture de ses écrits<sup>1</sup>. Il y a plus : je ne puis douter qu'il n'ait forgé les armes dont se sont servis, pour saper à leur tour les bases du polythéisme, non-seulement le satirique Hermias et le poète Prudence, mais les Pères de l'Église grecque et latine.

Les chrétiens ont donc pu le considérer moins comme un de leurs ennemis que comme un de leurs alliés et de leurs auxiliaires; mais fut-il apostat, ainsi que certains auteurs l'ont prétendu? après avoir été initié aux dogmes de la religion nouvelle, l'a-t-il abandonnée, pour se donner ensuite le plaisir impie de la tourner en ridicule? Non, dirons-nous avec Reitz, Gesner, Lehmann, et les plus habiles commentateurs du philosophe grec<sup>2</sup>. Lucien n'est point absolument étranger à la religion chrétienne. J'avoue, pour ne rien dire

1. Cette réflexion est de Letronne.

2. Voy. la dissertation de Gesner sur le *Philopatris*, les notes de Dusoul et de Lefèvre sur le *Pérégrinus*, et la dissertation spéciale de Reitz sur ce sujet. Cf. Lehmann, t. I des œuvres complètes de Lucien, *Prolégomènes*.

INTRODUCTI

Mais, dialogue de  
 qui parle des chrét  
 se les blâme tour à t  
 dit prouve qu'il  
 qu'une connaissance  
 de leurs croyance  
 reste au moins éc  
 parmi les faits  
 d'être contesta  
 de son coup  
 merveilleux  
 moraliste; qualité  
 fondent ses titres l  
 renouvelée de la p  
 qu'on croirait éci  
 vivent réellement  
 les âges lui apparti  
 son sens, servi par  
 sur l'orgueil et s  
 sans bornes et sans f  
 Lucien a vécu, tous  
 rigueur de la loi  
 les vices, fronde les  
 Morgue des par  
 misérables ou hypot  
 passion sordide des a  
 dans pédantesques  
 sautes, il flagelle tou  
 se ses victimes, pour  
 chaud, dont l'empr  
 part il ne déploie au  
 Le cadre même  
 ses d'ouïes et durabl  
 sent en propre. Il  
 tique judicieux<sup>3</sup>,

<sup>3</sup> Mémoires sur les Ressuscite  
 Jean Perron, Hist. de l'

is, dialogue dont l'authenticité est fort douteuse, parle des chrétiens dans son *Alexandre*, qu'il blâme tour à tour dans son *Pérégrinus*; mais il prouve qu'il les confond avec les Juifs, ou par une connaissance très-imparfaite de leurs pratiques et de leurs croyances : si bien que cette question est au moins équivoque, si elle n'est complètement fautive parmi les faits controuvés.

De d'être contestable, c'est la sagacité de Lucien, la finesse de son coup d'œil, la vivacité de sa dialectique, la finesse merveilleuse de son esprit comme satirique et moraliste; qualités brillantes et solides sur lesquelles il fonde ses titres les plus légitimes à l'admiration renouvelée de la postérité. En effet, il y a telle de ses lettres qu'on croirait écrite d'hier, et les modèles qu'il nous présente vivent réellement sous nos yeux.

Les titres qui lui appartiennent par ce droit de conquête intellectuelle, servi par les dons de l'esprit, s'arrogent sur l'orgueil et sur la sottise; apanage éternel, inaliénable et sans fin. Mais, pour ne pas sortir du cadre de la morale, tous les hommes sont égaux devant la loi morale, au nom de laquelle il se lève, fronde les abus, renverse les préjugés de l'orgueil des parvenus, vanité des souverains, hypocrisie des hypocrites des besoigneux et des flatteurs, turpitudes des débauchés, vanités érudites des faux érudits, manèges des flatteurs, et il flagelle tout de sa lanterne sanglante, et il se sert, pour employer une de ses expressions, d'un renard ou d'un singe<sup>1</sup>.

Il déploie autant d'énergie native et de verve que dans le cadre même qu'il adopte pour donner aux leçons les plus utiles et durables leçons est une création qui lui est propre. Il y sait unir, suivant la remarque de Lucien<sup>2</sup>, quelque chose du génie de Platon

<sup>1</sup> ou les *Ressuscités*, 46.  
<sup>2</sup> Lucien, *Hist. de la litt. grecque*, chap. XLV

et quelque chose aussi de la pétulance des anciens comiques ; en un mot, il fait du dialogue un genre littéraire à part, où nul de ses imitateurs, y compris Fénelon, Fontenelle et Voltaire, n'a pu devenir son égal.

Il n'est pas sans intérêt d'apprendre de Lucien lui-même<sup>1</sup> par quels procédés de l'esprit il a su fondre de la sorte en un drame plaisant et satirique la comédie d'Eupolis et d'Aristophane et les conversations familières de Platon et de Xénophon. « Dans le principe, dit-il, il n'y avait ni rapport ni amitié entre le Dialogue et la Comédie. L'un, relégué au logis ou borné à des promenades avec quelques intimes, n'entendait pas plus loin ses entretiens ; l'autre, tout entière à Bacchus, vivait en plein théâtre, s'ébattait, faisait rire, lançait des traits piquants, marchait au son de la flûte, et parfois, se donnant carrière dans des vers anapestiques, elle s'amusait aux dépens des amis du Dialogue, les appelant songeurs, pourchasseurs d'idées en l'air et autres choses semblables, et paraissant n'avoir d'autre but que de les tourner en ridicule et d'abuser contre eux de la liberté bachique. Ainsi, elle les représentait tantôt marchant dans les airs et habitant avec les Nuées, tantôt mesurant avec soin le saut d'une puce, pour dire qu'ils divaguaient dans la région des vapeurs. Mais le Dialogue ne tenait que de graves entretiens, des discours philosophiques sur la nature et sur la vertu ; si bien qu'il y avait entre la Comédie et lui la différence qui existe en musique entre le son le plus grave de la première octave et le plus aigu de la seconde. Nous, cependant, nous avons osé rapprocher deux genres tout à fait éloignés et accorder des choses tellement discordantes, qu'elles ne semblaient susceptibles d'aucun lien commun. » Et ailleurs il fait dire au Dialogue<sup>2</sup> : « Jusqu'ici j'étais plein de gravité, toujours en contemplation devant les dieux, la nature et les révolutions de l'univers ; marchant en l'air au milieu des régions qui avoisinent les nuages, à l'endroit où roule dans les cieux le char ailé du grand Jupiter, je touchais

1. Tu es un Prométhée dans tes discours, 6. Cf. Zeuxis ou Antiochus, 1 et 2.

2. La Double accusation, 33.

la robe élaste, je m'élançai vers le Syrien, me tirant à moi-même, et ne réussissant à la condition que je me proposais, à savoir de paraître avec une apparence de majestueuse, satyrique et presque comique. Mais moi la plaisante, Eupolis et Aristophane, nous nous sommes respectés et nous nous sommes aimés. Enfin, il a été dit que le Dialogue du temps passé ne s'il en fut, et il a lâché un animal redoutable, qui n'est mieux qu'il mord et qui me jeta indignement outre et le véritable costume, et les parades, des fautes plus, c'est le singulier que nous plus ni prosaïquement, j'ai l'air aux yeux d'un maître bizarre, d'un homme qui répond : « Je n'ai rien de vous ce débat, et c'est de moi tout autre chose. » Et à la plupart des questions interrogations, je me physionomie véritablement désagréable au point de marcher par terre dans des crasses dont il était couvert et plus agréable que moi à la Comédie, et sous la surveillance des autres dont il était armé et béni. Je sais ! C'est que je ne m'assure pas de ces subtilités.

1. Double accusation, 34.

céleste, je m'élançais au-dessus même du ciel, syrien, me tirant par la jambe et me brisant les reins à la condition commune. Il m'arracha mon habit et majestueux, et m'en appliqua un autre tyrique et presque ridicule. Bientôt il réunit et me fit avec moi la plaisanterie mordante, l'iambe, le trimètre et Aristophane, gens experts dans l'art de se moquer de chacun respecte, de bafouer ce qu'il y a de plus sacré. Enfin, il a été déterrer je ne sais quel Ménippe, du temps passé, un aboyeur, armé de dents et de griffes, et il a lâché à travers moi ce véritable et terrible, qui mord sans en avoir l'air et qui mord qu'il mord en riant. Comment ne me croirais-je indignement outragé, quand on m'enlève mon habit et mon costume, pour me forcer à jouer des comédies, des farces étranges ? Oui, ce qui me rend si ridicule, c'est le singulier mélange dont je suis composé, plus ni prose ni vers, mais, semblable à un fantôme, j'ai l'air aux yeux de ceux qui m'écoutent et qui me regardent, d'un spectre de l'autre monde. » A ce point, il répondit : « Je ne m'attendais pas, juges, à soulever ce débat, et j'espérais entendre le Dialogue de Platon, et moi tout autre chose. Quand je l'ai pris jadis, et quand la plupart des gens maussade et desséché par les questions et interrogations ; elles lui donnaient, je le veux dire, une physionomie vénérable, mais peu gracieuse et peu agréable au public. J'ai commencé à lui approcher par terre à la façon des hommes ; j'ai commencé à lui parler, et, en le forçant à sourire, je suis devenu plus agréable aux spectateurs. Mais surtout je me suis allié à la Comédie, et, par cette alliance, je lui ai concilié l'indulgence des auditeurs, qui jusque-là craignaient qu'il ne fût armé, et n'osaient pas plus y toucher. Je sais bien ce qui le contrarie énormément, et je ne m'assieds pas auprès de lui pour discuter ces subtilités pleines de finesse : si l'âme est

immortelle; combien Dieu, en faisant le monde, a versé de cotyles de la substance sans mélange et toujours identique dans le creuset où s'élaborait l'univers; si la rhétorique est l'image d'une portion de la politique, dont la flatterie compose le quart. En effet, il aime à disserter sur ces minuties, comme ceux qui ont la gale se plaisent à se gratter; ces méditations le charment, et il est tout fier quand on dit qu'il n'appartient pas à tout le monde de voir ce qu'il aperçoit distinctement au sujet des idées. Voilà ce qu'il réclame de moi; il cherche partout ses ailes et regarde en l'air, tandis qu'il ne voit pas ce qui est à ses pieds. Je ne crois pas, pour le reste, qu'il ait à se plaindre de moi; par exemple, qu'en lui ôtant son habit grec, je lui en aie mis un barbare, quoique je paraisse barbare moi-même; car j'aurais été injuste, si j'avais ainsi violé les lois qui le protègent, et si je l'avais dépouillé de son vêtement national. »

Il nous semble impossible de mieux caractériser le talent de Lucien qu'il ne l'a fait lui-même dans les lignes qui précèdent; et, quant à ce qu'il dit de sa fidélité à conserver au Dialogue sa physionomie primitive, c'est-à-dire l'élégance et l'atticisme des maîtres du genre, c'est un éloge auquel il a droit sans conteste. On trouve, en effet, chez lui, joints à la justesse excellente de la pensée, le mérite d'une expression puisée aux meilleures sources, et l'imitation des meilleurs modèles, rendue neuve par une puissante originalité. Chez lui la forme de la phrase, l'arrangement des mots, disposés d'après les habitudes de style des bons auteurs du siècle de Périclès, conservent toujours à l'idée sa clarté et sa transparence. Traite-t-il d'objets sérieux, Lucien sait être grave; veut-il plaisanter et rire, il trouve les mots les plus piquants et les tours les plus agréables; s'agit-il d'avertir, de conseiller ou de mordre, il rencontre sans peine les termes les plus sages, les plus persuasifs ou les plus caustiques. Il excelle à égayer par la naïveté de quelques proverbes populaires la force de ses raisonnements et la rigueur de ses preuves; il cite avec un à-propos merveilleux, et une érudition qu'on peut dire inépuisable, des vers d'Homère, de Théognis, d'Hésiode, d'Euripide, de Pindare, des réflexions empruntées à Xéno-

phon, à Thucydide, à Hérodote, à Démosthène et à Platon. Enfin il semble, ainsi que le fait observer un de ses éditeurs<sup>1</sup>, un Protée qui prend toutes les formes, un caméléon qui se colore de toutes les nuances du discours : tant est variée la finesse de son pinceau ; tant il excelle, comme les abeilles, à composer le miel de ses écrits des fleurs les plus diverses et les plus parfumées.

Il ne faut pourtant pas croire qu'il ne se trouve mêlée à ce miel une bonne dose d'absinthe et d'amertume. Je ne m'aveugle pas sur les défauts de Lucien. La raison exagérée, qui dépasse le but au lieu de l'atteindre, ne me plaît pas plus que la déraison. Or, Lucien excède souvent la mesure : alors les teintes de son style, libre jusqu'à la licence, ont parfois cette crudité triviale de ton qui nous choque dans Rabelais. Ce n'est pas toujours de sel attique qu'il assaisonne ses épigrammes, mais parfois, et notamment dans le *Pseudologiste*, ainsi que dans l'opuscule *Contre un ignorant bibliomane*, ses plaisanteries sont grossières, obscènes, tout imprégnées de fiel et d'insolence. Je le dis volontiers, s'il n'eût écrit que de la sorte, Lucien, comme le curé de Meudon dans ses passages orduriers, n'aurait été, pour parler avec La Bruyère, que le charme de la canaille. Heureusement ces endroits sont rares ; il va plus souvent encore que l'auteur de *Pantagruel* à l'exquis et à l'excellent, et il ne cesse guère d'être ainsi le mets des plus délicats.

Ce sont ces qualités éminentes qui semblent donner à Lucien le droit de se faire, à son tour, maître en l'art d'écrire, et d'enseigner, soit au moyen de la critique et du persiflage, soit par des conseils dogmatiques et précis, les principes de la saine littérature et les préceptes du bon goût. Il a tracé d'une main ferme, judicieuse et élégante, les règles de la composition historique dans un traité que n'ont surpassé ni Fénelon, ni d'Aguesseau, ni Saint-Évremond, ni Voltaire, ni l'abbé Mably. Son *Maître de Rhétorique*, en tournant en ridicule l'éloquence fardée, ampoulée, frelatée des mauvais rhéteurs de son époque, ne manque pas de montrer

1. J. Bénédicte.

par voie d'opposition en quoi consiste l'éloquence véritable et naturelle, celle qui vient du cœur et ravit la sympathie d'un auditoire.

Il termine son *Lexiphane* par des réflexions pleines de justesse et de bon sens sur les moyens de se perfectionner en goût et le style<sup>1</sup>. « Si tu veux, dit-il, mériter de sincères éloges pour tes écrits et te faire bien venir du public, fuis tout cet attirail de mots et prends-le en dégoût. Commence par les bons poètes : quand tu les auras lus sous la direction de tes maîtres, passe aux orateurs, et nourris-toi de leur style ; il sera temps alors d'arriver aux œuvres de Thucydide et de Platon, après t'être exercé par la lecture de l'aimable comédie et de la sévère tragédie. Lorsque tu auras cueilli comme autant de fleurs toutes les beautés de ces ouvrages, tu seras quelque chose dans l'éloquence ; mais aujourd'hui tu ressembles, sans le vouloir, à ces vases que les potiers fabriquent pour le marché : au dehors, tu es peint en rouge et en bleu ; au dedans, tu n'es qu'une argile cassante. Si tu suis mes avis, si tu veux accepter quelque temps le reproche d'ignorance, et si tu n'as pas honte de recommencer ton éducation, tu pourras, en toute assurance, t'adresser à la multitude ; on ne te rira plus au nez, comme aujourd'hui, et tu ne seras plus la fable des gens instruits qui, par moquerie, te nomment grec et attique, lorsque tu ne mérites pas même d'être mis au rang des barbares lettrés. Avant tout, retiens bien ceci. N'imité pas les mauvais exemples des sophistes qui nous ont précédés depuis peu ; ne te repais point, comme tu le fais, de leurs inepties ; au contraire, fais-en litière, et rivalise avec les anciens modèles. Ne te laisse pas charmer par les fleurs passagères du langage ; mais, à la manière des athlètes, fais usage d'une nourriture solide ; surtout sacrifie aux grâces et à la clarté. »

Je crois inutile d'insister sur le *Pseudosophe* de Lucien, traité technique plus grammatical que littéraire ; mais il me semble, si je ne me fais illusion, qu'en suivant exactement

1. *Lexiphane*, 21 et 22.



les conseils qu'il donnait à ceux de ses contemporains jaloux de pratiquer l'art de bien écrire, nul d'entre eux ne devait désespérer d'atteindre à un talent qu'il a lui-même porté jusqu'à la perfection.

Peut-être s'étonnera-t-on que Lucien, si fin appréciateur des beautés mâles ou délicates de la littérature attique, ne fasse dans ses ouvrages aucune mention de la littérature latine, qui cependant avait produit ses chefs-d'œuvre au moment où il écrivait. Mais, suivant une remarque que nous avons entendu faire au savant M. Le Clerc, l'éducation et l'instruction de Lucien est tout orientale et toute grecque : le monde de l'Occident n'existe point pour lui. Quoiqu'il ait voyagé en Italie, quoiqu'il ait vu Rome, dont il offre une peinture si curieuse dans son *Nigrinus*, il paraît n'avoir emporté de ses excursions dans les contrées occidentales que le plus souverain mépris de tout ce qui a rapport aux œuvres littéraires de cette région de l'empire. C'est un fait qui, du reste, n'est point isolé, ni particulier à Lucien. Denys d'Halicarnasse, qui, dans la partie historique de ses écrits, se montre si versé dans les antiquités romaines, semble, dans la partie littéraire, croire que les Romains n'ont jamais eu d'historien, de poète ni d'orateur. On aurait donc tort d'imputer à une absence de goût ce qui n'est, selon nous, qu'un excès d'amour-propre national poussé jusqu'à l'injustice, ou bien une lacune dans une éducation d'ailleurs polie et vraiment achevée.

L'esquisse que nous traçons du talent souple et divers de notre auteur serait incomplète, si nous omettions de parler du goût éclairé de Lucien pour les beaux-arts, et surtout de ses connaissances dans la peinture et dans la statuaire. Si notre traduction n'a point trahi ses idées, si elle a reflété, comme un miroir fidèle, les tableaux qu'il a reproduits ou dessinés de génie avec une netteté si parfaite de crayon, un éclat si brillant et une fraîcheur si vive de coloris, nos lecteurs ne nous accuseront point d'une admiration outrée, lorsque nous ferons observer que Lucien est un des connaisseurs, pour ne pas dire un des artistes, les plus distingués de l'antiquité. Où trouver rien de plus ravissant que l'ana-

lyse de la toile qui représente la centauresse de Zeuxis<sup>1</sup>; rien de plus gracieux, de plus suave que l'image des noces de Roxane et d'Alexandre<sup>2</sup>? Le portrait de cette Panthéa<sup>3</sup>, que les uns croient la maîtresse de Lucius Vérus, et d'autres Lucilla, femme de Marc Aurèle, ne révèle-t-il pas une étude approfondie, une observation minutieuse des plus belles œuvres qu'aient produites les grands peintres et les grands sculpteurs de la Grèce? Le tableau allégorique qui termine le traité intitulé *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, celui qui est placé au commencement du traité *De la délation*, ne sont-ils pas des morceaux achevés dans leur genre? Quant aux passages si riches et si justes d'observation, où Lucien, peintre lui-même, nous représente le paon étalant le printemps de ses plumes au milieu d'une prairie émaillée de fleurs<sup>4</sup>, ou bien la mouche se jouant dans un rayon de soleil<sup>5</sup>, nous ne voyons que notre Buffon qui puisse lui disputer la palme. Joignons à cette science de toutes les branches qui composent les arts pittoresques ou plastiques, une connaissance exacte de l'architecture, un sentiment plus que théorique de la mélodie et de l'harmonie, et nous dirons, sans craindre de nous tromper, que jamais écrivain n'a eu le bonheur de pouvoir mettre autant de ressources artistiques au service de son style, ni d'animer son expression de nuances plus variées, d'images plus vraies et plus séduisantes.

Avec un esprit aussi merveilleusement doué, une organisation aussi complète, une intelligence aussi étendue, Lucien ne manque-t-il pas de cœur et de sensibilité? C'est une question qui a été quelquefois posée et débattue. Nous ne voulons point la passer sous silence. On ne peut disconvenir que le métier de satirique et de moqueur ne donne aux facultés morales de celui qui l'exerce une direction, un tour particulier, qui l'éloigne de l'émotion et de la sympathie, pour le rapprocher de la froideur et de la sécheresse. A le

1. Voy. le morceau intitulé *Zeuxis ou Antiochus*.
2. Voy. *Hérodote ou Aétion*.
3. Voy. *Portraits et Pour les portraits*.
4. *Sur un appartement*, 11.
5. *Éloge de la mouche*, 1 et suivants.

prendre d'une manière absolue, La Bruyère a raison quand il dit que le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de très-belles choses. Mais ce penchant de l'esprit à ne voir que le méchant côté des objets et des hommes, cette humeur qui s'irrite de tout ce qui est faux et de tout ce qui est mal, cette passion de l'ordre moral ou littéraire poussée jusqu'au despotisme et à l'intolérance, cette aptitude enfin à rencontrer des termes piquants, des formes incisives, des comparaisons pittoresques et ingénieuses pour mettre en saillie les ridicules et les travers, n'est point incompatible avec une sensibilité vraie et profonde. Je mets hors de cause Virgile, Racine et Molière, cœurs aimants, natures délicates, qui cependant ont été, au besoin, de terribles railleurs. Mais, pour ne considérer que les moqueurs de profession, Aristophane, Horace, Régnier, Boileau et Voltaire ne laissent-ils pas échapper parfois à travers leurs pointes amères, leurs ironies caustiques, leurs mots cruels, des traits de sentiment exquis, des expressions propres à une âme capable d'être émue et attendrie? Il en est de même de Lucien. On trouve dans le *Toxaris* des passages pleins de charme et de délicatesse sur l'amitié, le dévouement, l'abnégation, le sacrifice personnel, tous sentiments qu'on ne peut bien exprimer que pour en avoir compris ou éprouvé la douce et vivifiante chaleur. Il se montre dans le *Nigrinus* touché jusqu'aux larmes par l'éloquence honnête et persuasive de ce sage philosophe. Dans l'*Éloge de Démosthène*, il rend un magnifique hommage au talent et au patriotisme du plus grand orateur de l'antiquité et du plus grand citoyen d'Athènes. Un écrivain qui prête à Antipater, à Philippe, à Démosthène lui-même, les généreuses paroles, le langage noble, passionné, dramatique, que Lucien leur met dans la bouche, n'a pas seulement de l'esprit, de la verve moqueuse, il a de l'âme : ce n'est pas un rhéteur, un sophiste qui parle, c'est un homme généreux et convaincu.

Telle est, sauf erreur, l'idée que nous nous sommes faite de Lucien, après en avoir étudié les écrits et le caractère; tel est le philosophe et l'écrivain que nous avons entrepris de traduire, avec son air original, ses qualités et ses défauts :

tâche attrayante, mais d'une exécution difficile, qui nous a coûté un travail long et continu, dont nous livrons aujourd'hui le fruit à l'appréciation indulgente de nos lecteurs.

Pour le texte, nous avons eu sous les yeux les éditions complètes les plus autorisées, notamment celles de J. Th. Lehmann, de G. Dindorf, de Ch. Iacobitz et d'Imm. Bekker<sup>1</sup>. Nous n'avons pas négligé cependant les éditions partielles données par les philologues dont on trouvera les noms dans le catalogue du libraire Klincksieck, rédigé par Wilhelm Engelmann<sup>2</sup>, et nous nous sommes également servi pour quelques traités et pour les dialogues classiques des éditions de MM. Quicherat, Personneaux, Paret et Dübner.

Quant à la traduction, nous avons mis à profit celles qui ont précédé la nôtre, c'est-à-dire les versions de Perrot d'Ablancourt et de Belin de Ballu<sup>3</sup>. Elles sont trop connues

1. Voici les titres complets de ces ouvrages : *Luciani Samosatensis Opera*, græce et latine post Tiberium Hemsterhusium et Joh. Fredericum Reitzium denuo castigata, etc., edidit Johannes Theophilus LEHMANN, Lipsiæ, 1822-1831, 9 vol. in-8. On y trouve résumés tous les travaux de la philologie moderne sur Lucien. — *Luciani Samosatensis Opera*, ex recensione Guillelmi DINDORF, græce et latine cum indicibus, Paris, Firmin Didot, 1840. 1 vol. in-4. — *Luciani Samosatensis Opera*, ex recognitione Caroli Iacobitz, Lipsiæ, 1853, 3 vol. in-12. — *Luciani Samosatensis Opera*, ex recognitione Immanuel BEKKER, Leipsig, 1853, 2 vol. in-8. — Mentionnons également l'édition Tauchnitz, sans nom de réviseur, mais remarquable par les arguments qui précèdent chaque morceau, Leipsig, 1829, 4 vol. in-16.

2. Leipsig, 1847, p. 134 et suivantes.

3. Voici la désignation exacte des traductions complètes de Lucien : *Lucien*, traduit par Filbert Bretin, imprimé par Abel l'Angelier, Paris, 1582, in-fol. — *OEuvres de Lucien*, traduites par J. Baudoin, Paris, 1613, in-4. — *Les Dialogues et autres œuvres de Lucien*, traduits du grec en françois avec des remarques par Nic. Perrot Fr. d'Ablancourt, Paris, Augustin Courbé, 1654, 2 vol. in-4. — La même, 1674, in-8. — La même, Amsterdam, 1683, in-8. — La même, Paris, 1707, 3 vol, in-12. — *OEuvres de Lucien*, traduites en françois par l'abbé Massieu, Paris, 1784 et 1787, 6 vol. in-8. Belin de Ballu en a fait une critique judicieuse et une censure des plus méritées dans sa préface et dans quelques-unes de ses notes. — *OEuvres de Lucien*, traduites du grec, avec des remarques historiques et critiques sur le texte de cet auteur, et la collation de six manuscrits de la Bibliothèque du roi, par Belin de Ballu, Paris, 1789. 6 vol. in-8. Belin de Ballu n'a traduit ni le *Lexiphane* ni le *Pseudosophiste*, que nous donnons en françois pour la première fois.

pour que nous en portions ici un jugement, qui ne serait qu'une redite. Nous ferons seulement observer que *la belle infidèle* de d'Ablancourt, datant de 1654, a nécessairement perdu à travers les âges ce caractère de beauté qu'on se plaisait à lui reconnaître, et qu'il ne lui reste plus guère que la dernière des deux qualités, par lesquelles Ménage l'avait spirituellement désignée. Belin de Ballu est infiniment supérieur à son modèle. Quoique sa traduction ait paru en 1789, elle n'a point trop vieilli. Cependant le système qu'il a suivi s'écarte encore beaucoup de celui que les maîtres du genre nous ont depuis fait connaître<sup>1</sup> : il ne serre jamais le texte d'assez près ; il atténue fréquemment l'expression énergique, le tour hardi de l'auteur grec ; il en éteint le feu ; il en ralentit l'allure vive et dégagée ; il va jusqu'à lui donner un air solennel et quelque peu guindé dans des passages dont le mérite est le jet soudain de la pensée, la rapidité du mouvement, l'agilité du mot, la prestesse de la réplique. Aussi, bien que nous l'ayons toujours eu devant nous, nous avons plus souvent évité de le suivre, qu'essayé de marcher constamment sur ses traces. En outre, les travaux de la critique et de la philologie ont fait de tels progrès depuis Belin de Ballu, que le texte d'après lequel il a travaillé est bien loin de valoir pour la pureté, la correction, l'heureuse introduction de judicieuses variantes, celui que nous ont fourni Lehmann et les éditeurs allemands. Nous avons donc trouvé des ressources qui lui manquaient ; seulement cette heureuse

1. « Le système de traduction qui prévaut aujourd'hui, dit M. Artaud dans la préface de sa traduction de Sophocle, consiste à se tenir le plus près possible du texte ; à tâcher de le reproduire exactement, avec ses qualités comme avec ses défauts ; à conserver la physionomie de l'original, autant du moins que le comporte le génie de notre langue.... Il est une tentation assez fréquente, à laquelle le traducteur est forcé de résister, c'est d'adoucir quelques nuances trop heurtées, d'atténuer la brutalité de certains sentiments qui choquent nos habitudes et nos idées modernes. Il doit se tenir en garde contre ce penchant, sous peine de substituer une image de convention à une image fidèle. Il n'est pas chargé de corriger son auteur et de le rendre irréprochable, ni de le travestir à la mode changeante des convenances locales. »

fortune nous a imposé le devoir de faire mieux que lui. Nous l'avons essayé, heureux si notre ambition n'est point déçue, et si nous avons rendu quelque service aux lettres grecques, en offrant au public sous une forme nouvelle les saillies toujours neuves, le bon sens toujours actuel, la physionomie toujours jeune de l'inimitable Lucien !

E. T.

Paris, mars 1857.

---

# ŒUVRES COMPLÈTES

# DE LUCIEN.

---

## I

### LE SONGE.

1. J'avais cessé depuis peu d'aller aux écoles, et j'étais déjà grand garçon, lorsque mon père tint conseil avec ses amis sur ce qu'il ferait de moi. Le plus grand nombre fut d'avis que la profession des lettres demandait beaucoup de travail et de temps, des frais considérables, une fortune brillante : or, nos ressources étaient fort minces, et nous allions avoir besoin, avant peu, d'un secours étranger. Si, au contraire, j'apprenais quelque métier, je pourrais tout d'abord me procurer le nécessaire, et ne plus vivre à la charge de la famille, à l'âge que j'avais. Bientôt même je serais agréable à mon père, en apportant quelque argent à la maison.

2. Le point d'une seconde délibération fut de savoir quel est le métier le meilleur, le plus facile à apprendre, le plus digne d'un homme libre, celui enfin dont les instruments sont le plus à portée et qui suffit le plus vite aux besoins. Chacun se mit à louer tel ou tel art, suivant son humeur ou ses connaissances ; mais mon père jetant les yeux sur mon oncle maternel, qui assistait au conseil, et qui passait pour un statuaire habile et un excellent ouvrier en marbre : « Il n'est pas convenable, dit-il, qu'un autre ait la préférence quand vous êtes là ; prenez-moi ce garçon, ajouta-t-il en me désignant, emmenez-le et faites-en un bon tailleur de pierre, un bon ajusteur, un bon sculpteur ; il le peut, et il a pour cet art, vous le savez, d'heureuses dispo-

sitions naturelles. » Mon père jugeait ainsi d'après de petites figures que je faisais avec de la cire. En effet, quand je revenais de l'école, je prenais de la cire, et j'en façonnais des bœufs, des chevaux, et, par Jupiter ! même des hommes, le tout fort gentiment, au goût de mon père. Ce talent m'avait jadis attiré quelques soufflets de mes maîtres ; mais aujourd'hui il devenait un sujet d'éloges et le signe d'une heureuse aptitude ; et de là naissaient les plus belles espérances, que j'allais apprendre mon métier au plus vite avec une si belle disposition à la statuaire !

3. Bientôt arriva le jour de commencer l'apprentissage, et je fus confié à mon oncle, enchanté, ma foi, de mettre la main à l'œuvre : en effet, je ne voyais là qu'un divertissement agréable, un moyen de me distinguer parmi ceux de mon âge, quand on me verrait sculpter des dieux, et faire de jolies statuettes, soit pour moi, soit pour qui je voudrais. Mais il m'arriva ce qui arrive toujours aux débutants ; mon oncle me mit un ciseau entre les mains, et m'ordonna de tailler légèrement une tablette de marbre placée devant moi, en me rappelant le proverbe : « OEuvre commencée est à moitié faite <sup>1</sup>. » L'inexpérience me fit porter un coup trop fort, et la tablette se brisa : mon oncle, tout en colère, saisissant une courroie, qui se trouvait à sa portée, me donna une leçon si rude, un avertissement si violent, que je fus initié au métier par des pleurs.

4. Je m'enfuis à la maison, en sanglotant et les yeux pleins de larmes : je raconte l'histoire de la courroie, je montre les meurtrissures, je me plains de la brutalité de mon oncle, ajoutant que c'est la jalousie qui l'a fait agir de la sorte, qu'il a craint de me voir un jour plus habile que lui. Ma mère se fâcha, maudit mille fois son frère, puis, quand vint le soir, j'allai me coucher, les joues encore humides, et je songeai toute la nuit.

5. Jusqu'ici tout ce que j'ai dit n'a été que plaisanterie et enfantillage ; mais voici, chers auditeurs, que vous allez entendre des paroles sérieuses et qui veulent des oreilles attentives. En effet, pour parler comme Homère <sup>2</sup>, un divin songe vint me visiter à travers les douces ombres de la nuit, vision si nette qu'elle

1. Le proverbe grec est littéralement : « Le commencement est la moitié du tout. » On attribue cet hémistiche à Hésiode. Horace a dit de même : « Dimidium facti, qui cœpit, habet, » *Ep.*, I, II, v. 40. Cf. Ovide, *Ars amator*, I, v. 610.

2. *Iliad.*, II, v. 56, 57.



différait peu de la vérité. Après tant d'années, la forme des objets qui m'apparaissaient alors est toute présente à mes yeux, et je crois entendre la voix qui frappa mes oreilles, tant chaque image était distincte.

6. Deux femmes<sup>1</sup> me prenant par les mains m'entraînaient, chacune de son côté, avec beaucoup d'énergie et de violence; peu s'en fallut même qu'elles ne me missent en pièces en se disputant : car tantôt l'une était la plus forte et me saisissait presque tout entier, tantôt je passais au pouvoir de l'autre. Toutes les deux cependant criaient, celle-ci qu'on m'accaparait quand déjà j'étais à elle, celle-là qu'on s'emparait à tort d'un bien qui lui appartenait. L'une d'ailleurs avait l'air d'un artisan, les traits virils, les cheveux en désordre, les mains calleuses, la robe relevée et couverte de poussière, telle que mon oncle, lorsqu'il taillait les pierres; l'autre avait une physionomie agréable, un maintien noble, une parure élégante. Enfin elles me laissent à décider à laquelle je voulais appartenir.

7. La première, celle qui avait les traits durs et virils : « Mon enfant, me dit-elle, je suis la Sculpture, que tu as commencé à apprendre hier : je suis de ta famille et de ta parenté, car ton aïeul (et elle cita le nom du père de ma mère) était sculpteur ainsi que tes deux oncles, et ils ont acquis par moi quelque célébrité. Si tu veux renoncer aux sornettes et au radotage de cette femme (elle me désignait l'autre), pour me suivre et demeurer avec moi, d'abord, je te nourrirai solidement, et tu auras les épaules vigoureuses, puis tu seras à l'abri de l'envie; jamais tu ne voyageras dans les contrées lointaines, abandonnant ta patrie et tes amis, et ce n'est pas pour de vains discours que tu seras comblé d'éloges.

8. « Ne dédaigne pas la négligence de mon extérieur, ni la malpropreté de mes vêtements : c'est de cette poussière que l'illustre Phidias a fait sortir son Jupiter, et Polyclète sa Junon; c'est ainsi que Myron et Praxitèle ont mérité l'admiration et les louanges; on les adore aujourd'hui avec les dieux qu'ils ont créés. Si tu deviens semblable à l'un d'eux, comment ne serais-tu pas célèbre parmi tous les hommes? Bien plus : on portera envie à ton père et tu seras l'honneur de ta patrie ! » Tels étaient, avec bien d'autres encore, les discours de la Sculpture, dis-

1. Comparez l'apologue de Prodicus dans Xénophon, *Memor.*, liv. II, chap. 1; Saint Basile, *Disc. aux jeunes gens*, chap. iv; Cicéron, *De offic.*, I, xxxii. Le même sujet a inspiré au peintre flamand, Gérard de Laïresse, un tableau apprécié par M. Guizot dans ses *Études sur les beaux-arts*.

cours pleins de fautes et de barbarismes, quoique arrangés avec art dans l'intention de me persuader ; mais je ne me les rappelle plus : car beaucoup de choses me sont sorties de la mémoire ! Lors donc qu'elle eut cessé de parler, l'autre commença à peu près en ces mots :

9. « Moi, mon fils, je suis la Science, qui te suis déjà familière et connue, bien que tu ne m'aies pas encore éprouvée tout entière. Les avantages dont tu jouiras, si tu te fais sculpteur, cette femme te les a énumérés ; mais tu ne seras qu'un manoeuvre, te fatiguant le corps, d'où dépendra toute l'espérance de ta vie, voué à l'obscurité, ne recevant qu'un salaire vil et modique, l'esprit flétri, isolé de tous, incapable de défendre tes amis, d'imposer à tes ennemis, ou de faire envie à tes concitoyens, mais n'étant absolument qu'un ouvrier, un homme perdu dans la foule, à genoux devant les grands, humble serviteur de ceux qui ont de l'éloquence, vivant comme un lièvre, et destiné à être la proie du plus fort. Quand tu serais un Phidias, un Polyclète, quand tu ferais mille chefs-d'œuvre, c'est ton art que chacun louera ; et parmi ceux qui les verront, il n'y en a pas un seul, s'il a le sens commun, qui désire te ressembler, car, quelque habile que tu sois, tu passeras toujours pour un artisan, un vil ouvrier, un homme qui vit du travail de ses mains.

10. « Si, au contraire, tu veux m'écouter, je te ferai connaître les œuvres nombreuses des anciens, leurs actions admirables ; je t'expliquerai leurs écrits et te rendrai habile dans toutes les connaissances. Ton âme, la plus noble partie de toi-même, je l'ornerai des vertus les plus belles, sagesse, justice, piété, douceur, bienveillance, intelligence, patience, amour du beau, goût des études sérieuses ; car telle est réellement la parure incorruptible de l'âme. Tu n'ignoreras rien de ce qui se fit autrefois, rien de ce qu'il faut faire à présent : que dis-je ? je te révélerai l'avenir ; en un mot, je te ferai connaître, avant peu, tout ce qui existe, choses divines et humaines.

11. « Celui qui maintenant est pauvre, fils d'un homme inconnu, qui délibère encore s'il embrassera un état ignoble, sera bientôt pour tous un objet d'envie et de jalousie, comblé d'honneurs et de louanges, illustre parmi les plus glorieux, remarquable entre ceux qui se distinguent par leur naissance ou leur richesse, revêtu d'habits comme celui-ci (elle me montra le sien, qui était magnifique), digne enfin du premier rang et de la première place. Si tu voyages, tu ne seras nulle part étranger ni inconnu : je te marquerai d'un signe tellement

éclatant, que chacun en te voyant poussera son voisin, et dira en te montrant du doigt « C'est lui ! »

12. « Si quelque grand intérêt préoccupe tes amis ou la ville entière, tous les regards se tourneront vers toi. S'il arrive que tu prennes la parole, chacun t'écouterà, suspendu à tes lèvres, ravi d'admiration, t'estimant heureux d'avoir un si beau talent, et ton père un si glorieux fils. Et ce qu'on dit de certains hommes, qu'ils sont devenus immortels, je l'accomplirai pour toi : lors même que tu seras sorti de la vie, tu ne cesseras jamais d'être avec les savants et de converser avec les beaux esprits. Vois Démosthène, de quel père il était fils<sup>1</sup>, et comme je l'ai rendu fameux ! Vois Eschine, dont la mère était joueuse de tambour ; grâce à moi cependant il s'est vu caressé par Philippe. Et Socrate, élevé d'abord au sein même de la Sculpture<sup>2</sup>, à peine a-t-il compris qu'il y a quelque chose de meilleur, il la quitte pour se jeter dans mes bras, et tu entends comme il est célébré par tout le monde.

13. « Laisse là tous ces grands hommes, et leurs actions brillantes, et leurs sages écrits ; renonce à tout, dehors importants, honneur, gloire, louanges, suprématie, pouvoir, dignités, renom d'éloquence, estime de ton génie : revêts-toi d'une tunique sale, prends un accoutrement d'esclave ; et puis, un levier, un ciseau, un burin, un marteau à la main, penché sur ton ouvrage, rampant, courbé vers le sol, demeures-y attaché, sans jamais relever la tête, sans penser à rien de mâle et de libre : tu ne songeras qu'à bien façonner, à bien polir tes ouvrages, mais nullement à te polir, à te façonner toi-même, et tu te mettras au-dessous des pierres. »

14. Elle parlait encore ; et moi, sans attendre la fin de son discours, je me levai et je fis mon choix ; je laissai la laide ouvrière, et passai du côté de la Science, le cœur plein de joie, d'autant plus volontiers, que j'avais toujours dans l'esprit la courroie et la grêle de coups par lesquels j'avais débuté la veille. La Sculpture délaissée commença par se fâcher, frappa des mains et grinça des dents ; mais enfin, comme on le raconte de Niobé, elle devint immobile et fut changée en pierre. Cette métamorphose vous paraît incroyable : croyez-y pourtant, les songes ne sont que des merveilles.

1. Cf. Horace, *Odes*, liv. IV, od. III, à la fin ; Perse, *Sat.*, I, v. 28.

2. Le père de Démosthène était fabricant ou fourbisseur d'épées.

3. Sophronisque, père de Socrate, était sculpteur ; sa mère Phénarète était sage-femme.

15. La Science, me regardant alors : « Je vais te récompenser me dit-elle, du jugement équitable que ton impartialité vient de prononcer. Avance, monte sur ce char (elle me fit voir un char traîné par des chevaux ailés, semblables à Pégase), et tu verras tout ce que tu aurais ignoré, si tu avais dédaigné de me suivre. » Je m'élevai donc sur le char, et j'aperçus, de l'orient à l'occident, les villes, les nations, les peuples, sur lesquels, nouveau Triptolème<sup>1</sup>, je répandais comme une semaille. Je ne me souviens pas bien de ce que c'était, mais je sais que les hommes, levant les yeux au ciel, me comblaient de louanges et me bénissaient partout où je dirigeais mon vol.

16. Après que la Science m'eut fait voir tout cela et m'eut exposé moi-même à tous ces éloges, elle me ramena dans mon pays, non plus couvert de l'habit que j'avais en partant, mais revêtu, à ce qu'il me semblait, d'une robe magnifique. Bientôt, rencontrant mon père, qui était debout et m'attendait, elle lui montra cette robe, et ma personne, et la splendeur de mon retour, et elle le fit souvenir de la décision qu'il avait été sur le point de prendre à mon égard. Tel est le souvenir de la vision que j'ai eue au sortir de mon enfance, et l'esprit encore troublé par la crainte des coups.

17. Mais, pendant que je vous parle : « Voilà un songe bien long, dira quelqu'un, et qui sent le plaidoyer. — Sans doute, dira quelque autre, c'est un songe d'hiver, alors que les nuits sont très-longues; ou bien encore c'est l'œuvre de trois nuits, comme Hercule<sup>2</sup>. Pourquoi vient-il nous débiter ces fadaïses, nous rappeler une nuit de son enfance, nous entretenir d'un rêve déjà vieux et suranné? Son récit est froid et puéril. Nous prend-il donc pour des interprètes de songes? » Non, mon ami; mais Xénophon<sup>3</sup> n'a-t-il pas aussi raconté le songe dans lequel il lui semblait voir la maison de son père, avec d'autres circonstances? Or, vous le savez, sa vision n'était pas du charlatanisme, ni sa narration une bagatelle : il était en guerre, sa situation était critique, les ennemis l'entouraient de toutes parts, et pourtant son récit produisit le plus heureux effet.

18. De même je ne vous ai raconté mon songe que pour diriger les jeunes gens vers le bien et l'amour de la Science; et surtout, s'il en est à qui la pauvreté inspire de mauvais senti-

1. Inventeur et propagateur de l'agriculture.

2. Voy. l'*Amphitryon* de Plaute et celui de Molière, et plus loin le dixième *Dialogue des dieux*.

3. Xénophon, *Anabase*, liv. III, 1, 44.

ments, et qu'elle entraîne vers le mal en corrompant leur bon naturel, ceux-là, j'en suis sûr, se sentiront encouragés par mon récit, en considérant de quel point de départ je me suis élancé vers une carrière glorieuse, épris de la Science, sans craindre la pauvreté, qui me pressait alors, et quel enfin je suis revenu vers vous avec autant de gloire, pour ne rien dire davantage, qu'aucun sculpteur<sup>1</sup>.

## II

A UN HOMME QUI LUI AVAIT DIT  
TU ES UN PROMÉTHÉE DANS TES DISCOURS

1. Tu dis donc que je suis un Prométhée ? Si c'est, mon cher ami, parce que mes ouvrages aussi sont d'argile, j'admets l'allusion, et j'avoue que je lui ressemble. Je ne refuse point de passer pour un potier, dût la terre dont je me sers être plus vilé que la boue des carrefours, et se rapprocher de la fange. Mais si c'est pour exalter l'artifice de mes discours, que tu les décores du nom du plus sage des Titans, prends garde qu'on ne voie une ironie, une raillerie à la manière attique, cachée sous ta louange. En effet, où est mon artifice ? Quelle étonnante sagesse, quelle prudente réserve y a-t-il dans mes écrits ? Il me suffit qu'ils ne te paraissent pas trop terrestres, ni complètement dignes du Caucase. Mais combien n'est-il pas plus juste de vous comparer à Prométhée, vous autres qui brillez au barreau et livrez de véritables combats ! Vos œuvres sont réellement vivantes et animées, et, par Jupiter ! toutes pleines de chaleur et de feu. C'est ce qu'on appelle être un vrai Prométhée, avec cette différence que vous ne pétrissez pas la boue, mais que vos compositions sont toutes d'or.

1. Ce passage indique que cette pièce oratoire, précieuse pour la biographie de Lucien, fut prononcée par lui à Samosate, lorsqu'il y revint de ses voyages en Grèce, en Italie et en Gaule.

2. Lucien avait quarante ans, lorsqu'il composa cette sorte d'apologie du genre littéraire qui l'a immortalisé. Il y a de l'intérêt à la comparer avec le morceau intitulé *Zeuxis* et le dialogue qui a pour titre : *La double accusation*.

2. Pour nous , qui paraissions en public pour y débiter nos déclamations , nous ne sommes que des gens qui montrent des statues , et en définitive , comme je viens de le dire , c'est d'argile seulement que nous les formons , en véritables faiseurs de poupées. Du reste , elles n'ont ni mouvement , comme les vôtres , ni apparence d'âme ; c'est une affaire de pur amusement et de récréation. Il pourrait bien se faire encore , j'imagine , que tu me donnes le nom de Prométhée , dans le sens où tu sais que le Comique le donnait aussi à Cléon<sup>1</sup> :

C'est un vrai Prométhée après l'événement.

Les Athéniens appelaient encore Prométhées<sup>2</sup> les fabricants de marmites , de fourneaux , et tous ceux qui travaillaient l'argile , par allusion sans doute à cette matière , et à la cuisson des ustensiles fabriqués. Si c'est dans ce sens que tu m'appelles un Prométhée , le trait est lancé avec adresse , et la plaisanterie a une finesse tout attique , car mes ouvrages sont aussi fragiles que les vases des potiers ; la moindre pierre peut les mettre en pièces.

3. Cependant , pour me consoler , quelqu'un dira peut-être que ce n'est pas pour cela que l'on me compare à Prométhée , mais qu'on a l'intention de louer mon genre d'écrits , qui ne procèdent d'aucun modèle. C'est de la sorte que Prométhée , quand les hommes n'existaient pas encore , eut l'idée d'en fabriquer ; il donna à ces êtres de la forme , de la tournure , de la souplesse , un air agréable ; enfin , il en fut le créateur : après quoi , Minerve vint à son aide , en soufflant sur le limon , et en donnant une âme à ces statues. Voilà ce qu'on peut alléguer pour donner à la plaisanterie un tour favorable , et sans doute c'était l'intention de celui qui l'a faite : mais , pour moi , ce n'est pas assez d'avoir le mérite de la nouveauté , et de composer des œuvres qui ne soient filles d'aucune œuvre plus ancienne : il faut encore qu'elles plaisent ; sans quoi je rougirais , sache-le bien , et je les foulerais aux pieds pour les anéantir ; peu m'importerait leur nouveauté , je les briserais à cause de leur laideur. Que dis-je ? Si je ne pensais pas ainsi , je me croirais digne d'être déchiré par seize vautours , pour ne pas comprendre qu'une œuvre n'en est que plus laide , quand elle n'a pour tout mérite que son étrangeté.

1. On attribue ce vers à Aristophane , mais il n'est point dans ce qui nous reste de lui.

2. Comparez Juvénal , *Sat.* IV , v. 433.

4. Ptolémée; fils de Lagus<sup>1</sup>, fit venir deux curiosités en Égypte, un chameau de Bactriane<sup>2</sup> entièrement noir, et un homme de deux couleurs parfaitement tranchées, tout noir d'un côté, et tout blanc de l'autre : il assembla les Égyptiens au théâtre, leur donna plusieurs spectacles, et finit par leur faire voir le chameau noir, et l'homme noir et blanc : il espérait que cette vue exciterait la surprise; mais, en voyant le chameau, les spectateurs eurent une si grande peur, qu'ils furent sur le point de se lever et de s'enfuir. Cependant l'animal était tout couvert d'or, il avait une housse de pourpre, et un frein orné de diamants, tiré des trésors de Darius, de Cambyse, peut-être même de Cyrus. Quand on vit l'homme, la plupart se mirent à rire : d'autres le regardèrent avec horreur comme un monstre. Aussi Ptolémée, comprenant qu'il n'augmentait point par là sa considération, et que la nouveauté n'excitait point l'admiration des Égyptiens, qui lui préféraient la régularité et la proportion des formes, ne continua plus ses exhibitions, et n'en fut pas plus honoré qu'auparavant : le chameau mourut faute de soins, et l'homme de deux couleurs fut donné en présent à un joueur de flûte nommé Thespis, qui avait bien joué dans un festin.

5. Je crains bien que mes écrits ne soient ce que fut le chameau pour les Égyptiens ; ils n'en admiraient que le frein et la pourpre : de même il ne suffit pas, pour faire un ouvrage agréable, d'unir deux genres excellents, le Dialogue et la Comédie, il faut que cette combinaison soit harmonieuse, et qu'elle ait de justes proportions. Deux choses belles peuvent, il est vrai, composer un tout monstrueux, et nous en avons une preuve dans l'Hippocentaure<sup>3</sup>. On ne peut pas dire que ce soit un animal aimable; c'est un être brutal, si nous devons en croire les peintres, qui le représentent au milieu des orgies et des combats. Mais quoi ! Est-il donc impossible que deux choses belles composent un tout qui ait de la beauté ? Ainsi le vin mêlé au miel ne produit-il pas un délicieux breuvage ? D'accord, mais je n'ose prétendre qu'il en soit ainsi de mes ouvrages : je crains, au contraire, que le mélange n'en ait altéré la beauté.

6. Dans le principe, il n'y avait ni rapport ni amitié entre le Dialogue et la Comédie. L'un, relégué au logis ou borné à des

1. Il s'agit ici de Ptolémée II, Philadelphie.

2. Il y avait deux espèces de chameaux, ceux d'Arabie et ceux de Bactriane; voy. Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, VIII, xviii.

3. Voy. le morceau intitulé *Zeuxis*. Cf. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 28-37.

promenades avec quelques intimes, n'étendait pas plus loin ses entretiens ; l'autre, tout entière à Bacchus, vivait en plein théâtre, s'ébattait, faisait rire, lançait des traits piquants, marchait au son de la flûte, et parfois, se donnant carrière dans des vers anapestiques, elle s'amusait aux dépens des amis du Dialogue, les appelant songeurs, pourchasseurs d'idées en l'air, et autres choses semblables, et paraissant n'avoir d'autre but que de les tourner en ridicule, et d'abuser contre eux de la liberté bachique. Ainsi, elle les représentait tantôt marchant dans les airs et habitant avec les Nuées, tantôt mesurant avec soin le saut d'une puce, pour dire qu'ils divaguaient dans la région des vapeurs<sup>1</sup>. Mais le Dialogue<sup>2</sup> ne tenait que de graves entretiens, des discours philosophiques sur la nature et sur la vertu ; si bien qu'il y avait entre la Comédie et lui la différence qui existe, en musique, entre le ton le plus grave de la première octave, et le plus aigu de la seconde. Nous, cependant, nous avons osé rapprocher deux genres tout à fait éloignés et accorder des choses tellement discordantes, qu'elles ne semblaient susceptibles d'aucun lien commun.

7. Je crains donc de paraître avoir agi comme votre Prométhée, qui a confondu les deux sexes, et qu'on ne m'accuse d'un semblable méfait<sup>3</sup> ; ou bien d'avoir trompé mes auditeurs, en leur servant des os cachés sous de la graisse, c'est-à-dire des plaisanteries comiques dissimulées sous la gravité d'un philosophe. Quant au larcin, dont Prométhée est aussi le dieu<sup>4</sup>, n'en parlons pas : il n'y en a point dans mes ouvrages. A qui aurais-je pu dérober ? A moins que quelqu'un, à mon insu, n'ait inventé avant moi les Hippocampes et les Hircocerfs<sup>5</sup>. Alors que faire ? Persévérer dans la voie que j'ai choisie ; car changer d'avis, c'est agir en Épiméthée, et non pas en Prométhée<sup>6</sup>.

1. Tout ce passage exige la lecture des *Nuées* d'Aristophane.

2. Allusion aux *Dialogues* de Platon et de Xénophon.

3. Lucien se moque des *Androgynes*, dont parle Platon dans son *Banquet*, chap. xiv. Voy. Berger de Xivrey, p. 5.

4. Voy. le *Prométhée* d'Eschyle et le premier *Dialogue des dieux*. Cf. Hésiode, *Théog.*, v. 233.

5. Je lis *ἵπποκάμπους* avec Lehmann, contrairement à la leçon ordinaire *ἵπποκάμπας*, qui me paraît inconciliable avec *τραγελόφους*. L'hippocampe est un cheval marin à queue de poisson, attelé au char de Neptune et à celui de Protée. Voy. Virgile, *Géorg.*, IV, v. 388. Sur l'hircocerc, tragélaphe ou hippélaphe, voy. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 567.

6. Prométhée signifie littéralement *qui sait avant* ; Épiméthée, *qui devine après coup*.



## III

NIGRINUS OU LE PORTRAIT D'UN PHILOSOPHE<sup>1</sup>.

## LETTRE A NIGRINUS.

Lucien à Nigrinus, salut.

Le proverbe dit : « Des chouettes à Athènes<sup>2</sup>, » pour montrer combien il est ridicule de porter des chouettes dans une ville où elles abondent. Si, dans l'esprit de faire parade de mon éloquence, je composais quelque ouvrage et l'envoyais à Nigrinus, je m'exposerais au même ridicule que l'homme aux chouettes. Mais comme je n'ai d'autre intention que de vous faire savoir ce que je pense de vous, et les sentiments que m'inspirent vos discours, j'échapperai à l'application du mot de Thucydide<sup>3</sup> : « L'ignorance rend hardi et la réflexion circonspect; » et l'on verra clairement que ce n'est pas l'ignorance toute seule qui me rend téméraire, mais l'amour que je ressens pour vos leçons. Adieu.

## UN AMI, LUCIEN.

1. L'AMI. Quel air grave, quelle tête haute depuis ton retour ! Tu ne daignes ni nous regarder, ni prendre part à nos réunions et à nos entretiens ; je te trouve complètement changé, et devenu bien fier. Te plairait-il de me faire savoir la cause d'un changement si extraordinaire ?

LUCIEN. La cause, mon cher ami ?... C'est le bonheur !...

1. Cet opuscule remarquable a été écrit par Lucien, jeune encore, quelque temps après son arrivée à Rome ; on y sent poindre son talent de satirique.

2. Cf. Aristophane, *les Oiseaux*, v. 302.

3. Dans l'oraison funèbre prononcée par Périclès. Voy. Thucydide, liv. II, chap. XI. Gail traduit : « L'audace est fille de l'ignorance, et la réflexion enfante la timidité. »

L'AMI. Que veux-tu dire

LUCIEN. Tu vois un nomme devenu, sans s'y attendre heureux, fortuné, trois fois heureux, comme on dit à la scène

L'AMI. Par Hercule! En si peu de temps?

LUCIEN. Oui.

L'AMI. Et quel est donc le grand bonheur qui te rend si fier? Ce n'est pas en gros qu'il faut me faire ce récit agréable: je veux connaître à fond et en détail les moindres particularités.

LUCIEN. N'est-il pas bien étonnant, dis-le-moi, par Jupiter, que d'esclave je sois devenu libre, riche de pauvre, sage d'extravagant et d'insensé?

2. L'AMI. C'est merveilleux! Seulement je ne comprends pas bien encore ce que tu veux dire.

LUCIEN. J'étais allé à Rome dans le dessein d'y consulter un médecin pour les yeux: car mon ophthalmie me faisait alors beaucoup souffrir.

L'AMI. Je savais cela, et je souhaitais de te voir entre les mains d'un homme habile.

LUCIEN. J'avais aussi l'intention d'aller saluer le philosophe platonicien Nigrinus, que je n'avais pas vu depuis longtemps. Je me lève donc un jour, de bon matin, pour me rendre chez lui. Je frappe à sa porte, un esclave m'annonce, et je suis introduit. J'entre, et je trouve Nigrinus tenant un livre à la main, et entouré des portraits de sages de l'antiquité. Au milieu de sa chambre était une petite table, sur laquelle étaient gravées des figures de géométrie et qui soutenait une sphère de roseau<sup>1</sup>, représentant, à ce qu'il me parut, l'univers.

3. Nigrinus, m'ayant embrassé avec beaucoup d'effusion, me demanda ce que je faisais: je le lui racontai sans rien omettre, et lui demandai, à mon tour, quelles étaient ses occupations, s'il comptait retourner en Grèce. A peine, cher ami, eut-il commencé à me répondre et à m'ouvrir sa pensée, que je crus sentir comme une douce ambrosie de paroles, surpassant en douceur le chant des Sirènes, celui des rossignols, ou la suavité de l'homérique lotos<sup>2</sup>: c'était une voix divine.

4. Il en vint à faire l'éloge de la philosophie, de la liberté qu'elle procure, à se moquer de ce que la foule met au rang des biens, les richesses, la gloire, la royauté, les honneurs, l'or, la pourpre, objets de l'admiration des hommes, et qui,

1. Les Grecs appelaient ces sortes de sphères *απειρωτοί*, *agrafées*: c'étaient des sphères armillaires.

2. Homère, *Odyssée*, IX, v. 84 et suivants.

jusqu'à ce jour, avaient fixé la mienne. J'écoutais, l'âme attentive, ouverte, et si profondément ému, que je ne savais plus ce que je ressentais, flottant au gré de mes impressions. Tantôt je l'entendais avec douleur mettre au rang des vanités les choses que j'aime tant, la richesse, l'argent, la gloire : j'étais près de pleurer, en les voyant si méprisées; tantôt elles me semblaient viles et ridicules, et je me réjouissais d'être passé de l'air ténébreux de ma première vie à la sérénité et à la lumière<sup>1</sup>. En sorte que, par un effet merveilleux, j'oubliai mon œil et son infirmité, tandis que la vue de mon âme devint plus perçante, elle qui, à mon insu, se promenait en aveugle sur tous les objets.

5. Enfin j'arrivai à cette disposition, dont tout à l'heure tu me faisais un crime. Ce discours, en effet, m'a inspiré une fierté, une élévation, qui ne permettent plus de descendre à rien de mesquin, et je crois que la philosophie m'a fait éprouver ce que ressentirent les Indiens, lorsqu'ils burent du vin pour la première fois; d'une nature ardente, ces peuples eurent à peine pris de ce puissant breuvage, qu'ils furent saisis d'un transport bacchique et d'un délire deux fois plus fort que celui des autres hommes : de même tu me vois aujourd'hui dans un enthousiasme et une ivresse causés par le discours de Nigrinus.

6. L'AMI. Je n'appelle point cela de l'ivresse, c'est de la sagesse et de la tempérance. Mais je voudrais bien, s'il est possible, entendre aussi ces discours; il serait mal de repousser, surtout quand elle vient d'un ami, la demande de celui qui désire ardemment jouir d'une pareille faveur.

LUCIEN. Ne crains rien, cher ami : tu n'as pas besoin d'exciter, comme dit Homère<sup>2</sup>, un homme tout disposé à agir; et si tu ne m'eusses prévenu, j'allais te prier d'écouter mon récit; car je veux que tu puisses témoigner devant les autres hommes que mon enthousiasme n'est pas déraisonnable. D'un autre côté, c'est un plaisir pour moi de me rappeler souvent ces discours, et je me suis rendu cet exercice familier : aussi, quand je ne rencontre personne, je les repasse en moi-même deux ou trois fois par jour.

7. Semblable à ces amants qui, durant l'absence de l'objet aimé, se retracent et ses actions et ses paroles, afin de charmer leur ennui, s'entretiennent avec lui, comme s'il était présent, croient lui parler, et s'imaginent entendre ses réponses,

1. Allusion à la caverne de Platon, *République*, liv. VI, au commencement.

2 *Iliade*, VIII, v. 293.

si bien que leur âme tout entière, au souvenir du passé, n'a pas le temps de s'abandonner aux maux actuels; de même, en l'absence du philosophe, je recueille les discours qu'il m'a fait entendre; je me les redis en moi-même, et j'en tire une puissante consolation. Comme si j'étais entraîné sur la mer, par une nuit ténébreuse, j'y tourne mes regards ainsi que vers un fanal; dans toutes mes actions, je me figure que ce grand homme me considère, et je crois l'entendre encore me tenir le même langage; quelquefois, surtout quand mon âme est plongée dans la méditation, sa personne se montre à mes yeux, et le son de sa voix retentit à mes oreilles; car, suivant l'expression du poète comique<sup>1</sup>, il laisse un aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

8. L'AMI. Arrête, homme étonnant, reviens un peu sur tes pas; remonte au point de départ, et redis-moi le discours même: tes digressions me font trop souffrir.

LUCIEN. Tu as raison: c'est ce que je devais faire. Mais, mon ami, as-tu vu quelquefois de ces mauvais acteurs tragiques ou comiques<sup>2</sup>, j'entends de ceux qui se font siffler, qui gâtent les pièces, et qui finissent par être mis à la porte, bien que les œuvres qu'ils jouent soient excellentes et qu'elles aient remporté le prix?

L'AMI. Je connais bon nombre de ces gens-là; mais qu'est-ce à dire?

LUCIEN. Je crains de te paraître un imitateur aussi ridicule, soit en m'exprimant sans ordre, soit en gâtant quelquefois par ma faiblesse le sens de mon auteur, en sorte que tu en viendrais insensiblement au point de condamner la pièce elle-même. Pour moi tout seul je ne serais pas trop affligé de cet échec; mais la chute de l'œuvre même me chagrine beaucoup, si c'est ma maladresse qui l'expose à la risée.

9. Souviens-toi donc, tandis que je parlerai, que le poète n'est pas responsable des fautes de l'acteur, qu'il est assis quelque part, loin de la scène, et qu'il ne s'occupe point de ce qui se passe sur le théâtre. Ainsi je vais te montrer quel comédien je suis, au moins pour la mémoire; car, pour le reste, je ne serai guère qu'un messenger de tragédie. Si je débite quelque passage qui te semble faible, n'oublie pas qu'il est réellement meilleur,

1. Eupolis en parlant de Périclès. Diodore de Sicile a conservé ce fragment dans le XII<sup>e</sup> livre de sa *Bibliothèque historique*, chap. XL. Cf. Philostrate, *Ep. ad Jul. Aug.*; Cicéron, *De orat.*, III, xxxiv, et *Brutus*, ix et xv; Quintilien, X, 2, 84.

2. Ces sortes de comparaisons se reproduisent fréquemment dans Lucien.

et que l'auteur l'a dit tout autrement; et d'ailleurs, si tu me siffles, je n'en aurai nul chagrin.

10. L'AMI. A merveille! Par Mercure, voilà un exorde dans les règles! Tu pourrais encore ajouter que ton entretien avec Nigrinus n'a pas été long, que tu vas te mettre à parler sans préparation, qu'il vaudrait mieux entendre la parole même du philosophe, que tu n'en peux rapporter que peu de chose, et qu'autant que ta mémoire en a pu retenir. Ne devais-tu pas dire tout cela? Mais avec moi tu n'as pas besoin de tant d'appréts: suppose que tu as dit tout ce qui peut te servir d'exorde; tu as un auditeur prêt à se récrier et à applaudir; si tu tardes, c'est alors que je me fâcherai, et que tu entendras les sifflets les plus aigus.

11. LUCIEN. Je regrette de n'avoir pas mentionné tout ce que tu viens de dire; mais j'ajouterai ceci, que mon discours n'aura ni la suite ni l'enchaînement de celui du philosophe, que je ne parlerai pas de tous les sujets qu'il a traités, œuvre au-dessus de mes forces, enfin que je ne lui attribuerai pas mes paroles, afin de ne pas ressembler à ces acteurs, qui souvent prennent un masque d'Agamemnon, de Créon ou d'Hercule, sont couverts d'habits brodés d'or, lancent des regards terribles, ouvrent une bouche énorme, puis font entendre une voix grêle, maigre et féminine, beaucoup plus faible que celle d'Hécube ou de Polyxène. Aussi, pour ne pas m'exposer au reproche de mettre un masque plus gros que ma tête, et de déshonorer mon costume, je vais converser avec toi à visage découvert, de peur que ma chute n'entraîne celle du héros dont je jouerai le rôle.

12. L'AMI. Cet homme ne cessera donc pas aujourd'hui de me tenir un langage théâtral et tragique?

LUCIEN. Si, je vais cesser; je reviens, dès à présent, à mon sujet. Nigrinus commença son discours par un éloge de la Grèce et des Athéniens: il dit qu'élevés dans la philosophie et dans la pauvreté, ceux-ci ne voient jamais d'un œil content un citoyen ou un étranger s'efforcer d'introduire le luxe chez eux. Au contraire, s'il vient dans leur ville quelqu'un qui ait ce travers, ils le transforment peu à peu, lui font quitter ses anciennes habitudes, et le ramènent à une vie pure et vertueuse<sup>1</sup>.

13. Il me raconta qu'un de ces hommes, qui sont tout cousus d'or, vint jadis à Athènes suivi d'une foule incommode de ser-

<sup>1</sup>. Cf. Thucydide, liv. II, xli, et Isocrate, *Panegyriq.*, chap. xii, spécialement vers la fin.

viteurs, vêtu d'étoffes brodées et dorées : il espérait exciter l'admiration des Athéniens et se faire regarder comme un homme heureux ; mais on ne vit en lui qu'un pauvre homme : on essaya de le corriger sans amertume, sans le contrarier ouvertement, puisqu'on était dans une ville libre, où chacun peut vivre à sa guise. Seulement, lorsqu'il gênait aux gymnases et aux bains par le nombre de ses esclaves, qui foulaient les passants, quelqu'un disait à voix basse, en feignant de se cacher et de ne pas s'adresser à lui : « Il a peur d'être assassiné en se baignant : la tranquillité la plus grande règne cependant aux bains ; on n'y a pas besoin d'une armée. » Notre homme, entendant ainsi la vérité, profitait de la leçon. On lui fit quitter aussi ses habits brodés, cette pourpre magnifique, en raillant avec esprit l'éclat fleuri des couleurs. « Voici le printemps, » disait-on ; ou bien : « D'où nous arrive ce paon ? » ou bien encore : « Il a mis la robe de sa mère, » et autres plaisanteries du même genre. On employa le même moyen pour se moquer du grand nombre de ses bagues, du soin recherché de sa chevelure, du dérèglement de sa conduite : c'est ainsi qu'on le ramena par degrés à la sagesse, et il s'en alla meilleur qu'il n'était venu, grâce à cette leçon donnée par tout le monde.

14. Pour me prouver que les Athéniens ne rougissent pas d'avouer leur pauvreté, il me citait un mot qu'il avait entendu dire par tous les spectateurs à la fois, aux jeux des Panathénées. On avait arrêté un citoyen et on l'avait conduit au président des jeux, parce qu'il y assistait vêtu d'une robe de couleur<sup>1</sup>. En le voyant, les assistants eurent pitié de lui et demandèrent sa grâce. Le héraut ayant annoncé que cet homme avait manqué à la loi, en venant au spectacle ainsi vêtu, tous s'écrièrent d'une seule voix, comme s'ils s'étaient concertés, qu'il fallait lui pardonner d'être venu avec ce vêtement, parce qu'il n'en avait pas d'autre. Nigrinus louait une pareille conduite ; il vantait en outre la liberté qui règne dans Athènes, l'absence de toute jalousie, la tranquillité, le doux loisir dont on y jouit pleinement. Il me faisait voir que cette manière de vivre est conforme à la philosophie, et capable de conserver la pureté des mœurs ; et qu'un homme vertueux, accoutumé à mépriser la richesse, qui s'est fait un plan de vivre honnêtement, suivant la nature, ne peut trouver un régime qui lui convienne mieux.

1. Il était défendu de se parer avec affectation pour les jeux institués en l'honneur de Minerve, la chaste déesse.

15. Mais celui qui aime les richesses, qui est ébloui par l'or, qui mesure le bonheur à la pourpre et au pouvoir, qui n'a jamais goûté l'indépendance, qui ne connaît point la franchise, qui n'a jamais vu la vérité, qui a toujours été nourri dans la flatterie et dans la servitude; celui dont l'âme est tournée vers la volupté, qui en fait son unique déesse, aime les tables somptueuses, se plonge dans l'ivresse et dans les plaisirs des sens, ou dont le cœur est rempli d'impostures, de fourberies et de mensonges; celui qui se plaît au son des instruments, aux airs fredonnés, aux chansons libertines, celui-là peut trouver à Rome la vie qui lui convient.

16. Ici, toutes les rues, toutes les places sont pleines des objets qui lui sont chers : il y peut recevoir le plaisir par toutes les portes, y satisfaire ses yeux, ses oreilles, son odorat, son goût, ses désirs amoureux : c'est un torrent qui roule sans cesse ses eaux bourbeuses et se répand par mille canaux, où il porte avec lui l'adultère, l'avarice, le parjure et les autres passions. L'âme submergée par ce débordement perd la pudeur, la vertu, la justice; et sur le sol fangeux qu'elles ont abandonné croissent en foule les appétits grossiers. Voilà le tableau que Nigrinus me faisait de Rome et des bonnes mœurs qu'on y apprend.

17. Pour moi, ajouta-t-il, la première fois que j'y suis revenu en quittant la Grèce, je m'arrêtai lorsque j'en fus près, et, me demandant à moi-même la cause de mon retour, je récitai ces vers d'Homère<sup>1</sup> :

« Infortuné, pourquoi quittes-tu la lumière?

c'est-à-dire la Grèce, le bonheur, la liberté, pour venir voir ici le tumulte, les sycophantes, les saluts arrogants, les festins, les flatteurs, les meurtres, les attentes de testaments, les amitiés fardées? A quoi te résous-tu, ne pouvant retourner sur tes pas, ni t'assujettir à ces mœurs? »

18. Après avoir ainsi délibéré en moi-même, je m'éloignai, comme Jupiter, dans Homère<sup>2</sup>, conduit Hector

Loin des armes, des traits, du sang, de la mêlée;

en un mot je résolus de demeurer chez moi, menant une vie que certains traitent de lâche et d'efféminée, conversant avec la philosophie, Platon et la vérité. Placé ici comme dans un théâtre rempli de spectateurs, je contemple d'en haut les actions

1. *Odyssée*, XI, v. 92, 93.

2. *Iliade*, XI, v. 463.

des hommes ; les uns m'amuse et me font rire, les autres m'apprennent à éprouver l'énergie de l'âme humaine.

19. Car, s'il est permis de faire l'éloge des vices, sache bien qu'il n'y a point pour la vertu d'exercice plus grand, ni pour l'âme d'épreuve plus décisive que cette ville, et la manière dont on y vit. Ce n'est pas peu de chose, en effet, que de résister à tant de désirs, à tant de charmes, qui de toutes parts séduisent et ravissent les yeux et les oreilles. Il faut absolument, à l'exemple d'Ulysse<sup>1</sup>, passer outre sans se faire attacher les mains, ni se boucher les oreilles avec de la cire, ce serait une lâcheté, mais écouter librement et répondre par le dédain,

20. Pour admirer la philosophie, il n'y a qu'à lui comparer la folie des hommes : pour mépriser les biens de la fortune, il n'y a qu'à voir que ce monde est une scène, une pièce à mille acteurs, où l'esclave devient maître, le riche pauvre, le pauvre satrape ou roi, celui-ci ami, celui-là ennemi, cet autre exilé. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la fortune a beau attester elle-même qu'elle se fait un jeu des affaires humaines, et que rien n'est durable, les hommes ne cessent d'avoir les yeux sur elle ; ils désirent la richesse et la puissance, et se bercent tous d'espérances qui ne se réaliseront jamais.

21. Quant à ce que j'ai dit, qui prêtait à l'amusement et au rire, je vais en parler maintenant. Comment ne pas trouver ridicules ces riches, qui étalent leur robe de pourpre, allongent leurs doigts et font cent sottises pareilles ? Le plus plaisant, c'est lorsqu'ils saluent les passants par la voix d'un autre<sup>2</sup>, et qu'ils veulent que l'on ait en haute estime un seul de leurs regards. D'autres, encore plus fiers, souffrent qu'on les adore, non pas de loin, comme chez les Perses ; il faut s'approcher d'eux, s'incliner, s'humilier l'âme, prendre une attitude qui indique cette humilité intérieure, puis leur baiser la poitrine ou la main droite : honneur qui excite l'envie et l'admiration de ceux qui n'y peuvent prétendre ; le patron cependant est là debout, se prêtant assez longtemps à ces perfides caresses. Je leur sais gré du moins de leur impolitesse à ne point nous admettre à leur baiser la bouche.

22. Mais les clients, qui les suivent partout pour leur faire la cour, sont encore plus ridicules. Ils se lèvent au milieu de la

1. *Odyssée*, XII, au commencement. Cf. Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 892 ; Ovide, *Ars amator.*, III, v. 314 ; Claudien, *Pièces fugitives*, LX ; Martial, III, *Ep.* LXIV.

2. Allusion aux esclaves *nomenclateurs*.



nuit, parcourent tous les quartiers de la ville et se laissent impunément fermer la porte au nez par les esclaves, qui les appellent chiens et flatteurs : le prix de cette promenade peu agréable, c'est un dîner moins agréable encore, source pour eux de mille ennuis<sup>1</sup>. Après avoir mangé, après avoir bu plus qu'ils ne voulaient, après avoir bavardé outre mesure, ils s'en vont en grogmelant, de mauvaise humeur, maudissant le festin, accusant l'insolence ou la lésinerie du maître ; puis ils remplissent les carrefours de leurs vomissements et les plus mauvais lieux de leurs querelles. La plupart vont se mettre au lit, quand commence le jour, et donnent aux médecins des occasions de promenades : quelques-uns, chose toute nouvelle, n'ont pas le temps d'être malades.

23. Pour moi, je pense que les flatteurs sont encore plus pervertis que ceux qu'ils flattent, parce qu'ils autorisent leur insolence. Lorsqu'ils admirent, en effet, l'opulence de leur patron, qu'ils vantent son or, qu'ils remplissent ses vestibules dès la pointe du jour, qu'ils ne l'abordent que comme un maître, quels peuvent être ses sentiments ? Mais si, d'un commun accord, ceux-ci voulaient renoncer pour un temps à leur servitude volontaire, ne croyez-vous pas qu'à leur tour les riches viendraient à la porte des pauvres les supplier de ne pas laisser leur fortune sans spectateurs et sans témoins, de ne pas rendre inutile la somptuosité de leurs tables et la grandeur de leurs palais ? Car ce n'est pas tant la richesse qu'ils aiment, que la réputation d'hommes heureux qu'elle procure ; et certainement une belle maison, où brillent l'or et l'ivoire, est inutile à celui qui l'habite, s'il n'y a personne pour l'admirer. Il faudrait donc détruire et ravalier le pouvoir des riches, en opposant à leur richesse le rempart du mépris ; mais aujourd'hui, en les adorant, on leur fait perdre la tête<sup>2</sup>.

24. Encore si l'on ne voyait que des gens sans instruction et qui font profession d'ignorance agir de la sorte, on pourrait peut-être le tolérer ; mais que de soi-disant philosophes fassent des bassesses beaucoup plus ridicules, c'est ce qu'il y a de plus révoltant. Que croyez-vous qui se passe dans mon âme, quand je vois quelqu'un de ces hommes, surtout quelque vieillard, se mêler à la troupe des flatteurs, faire la fonction de satellite

1. Voy. Juvénal, *Sat.* V, et Sénèque, *De la brièveté de la vie*, chap. XIV. Comparez Salluste, *Catilina*, chap. XXVIII ; Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, t. I, p. 292.

2. Nous retrouverons ces idées dans les *Saturnales*.

auprès des gens en place, converser avec ceux qui invitent aux repas, d'autant plus facile à remarquer, que son habit le distingue des autres ? Et c'est un fait qui m'indigne encore plus, de voir qu'il ne change pas de costume, lorsque d'ailleurs il joue le même rôle que les flatteurs.

25. Est-il, en effet, rien d'honnête à quoi l'on puisse comparer la conduite de ces philosophes dans le festin ? Ne se gorgent-ils pas avec plus de grossièreté ? Ne s'enivrent-ils pas plus ouvertement ? Ne se lèvent-ils pas les derniers ? Ne veulent-ils pas emporter les plus gros morceaux<sup>1</sup> ? Les plus raisonnables en viennent souvent au point de chanter. Voilà les actions ridicules dont parlait Nigrinus. Il me parla ensuite avec force de ceux qui trafiquent de la philosophie et mettent la vertu en vente comme dans un marché ; il appelait leurs écoles des boutiques et des tavernes : il prétend que celui qui se mêle d'enseigner aux autres le mépris des richesses doit commencer par se montrer lui-même au-dessus du gain.

26. Et c'est ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même. Non-seulement il s'entretient gratuitement avec qui le désire, mais il vient en aide à ceux qui en ont besoin, et dédaigne toute espèce de fortune. Tant s'en faut qu'il désire ce qui ne lui appartient pas, que son insouciance va même jusqu'à négliger ce qui est à lui. Il possédait une terre à peu de distance de la ville ; depuis plusieurs années il n'avait pas songé à y mettre le pied ; il n'osait pas même assurer qu'elle fût à lui. Il pensait peut-être que, suivant la nature, nous ne possédons rien, que si la loi ou un héritage met un bien en notre pouvoir pour un temps indéterminé, nous n'en avons que l'usufruit ; et quand le terme est expiré, un autre le reçoit de nos mains et en jouit au même titre<sup>2</sup>. Ce philosophe offre encore un bel exemple à ceux qui voudront imiter sa frugalité dans les repas, sa modération dans les exercices, la modestie de son visage, la simplicité de ses vêtements, et, par-dessus tout, l'heureuse disposition de son esprit et la douceur de son caractère.

27. Il exhortait ceux qui suivaient ses leçons à ne pas remettre le temps de bien agir, comme le font la plupart des hommes, qui se fixent d'avance une époque solennelle, une fête, une grande réunion, à partir de laquelle ils cesseront de mentir

1. Lucien étendra cette peinture dans l'*Hermotimus* et dans le *Banquet* ou les *Lapithes*.

2. Cf. Horace, *Sat.* II du livre II. On dirait que Lucien avait le poète latin sous les yeux.

et deviendront vertueux. Il voulait que l'on se portât sans délai vers le bien, et il condamnait ouvertement ces philosophes qui s'imaginent que, pour former les jeunes gens à la vertu, il est nécessaire de les soumettre à de nombreuses contraintes et de pénibles exercices<sup>1</sup> : les uns veulent en effet qu'on enchaîne leurs élèves, d'autres qu'on les fouette, d'autres que ceux qui ont un joli visage se taillaient avec le fer.

28. Nigrinus pensait qu'il faut bien plutôt procurer à l'âme cette force et cette insensibilité, et qu'un bon instituteur doit tenir compte de l'esprit, du corps, de l'âge, de la première éducation, pour ne pas encourir de reproches en imposant aux jeunes gens des exercices au-dessus de leurs forces : il ajouta que plusieurs jeunes gens étaient morts des suites de ces pratiques insensées. Et moi-même j'en ai connu un, qui, après avoir goûté aux doctrines amères de ces philosophes, n'eut pas plus tôt connu la vérité, qu'il s'enfuit de leurs écoles pour n'y plus retourner : il vint trouver Nigrinus, qui n'eut pas de peine à le rétablir.

29. Mais bientôt notre philosophe, laissant ce sujet, parla d'autres personnages, du tumulte de la ville, des embarras de la foule, des théâtres, de l'hippodrome, des statues élevées aux cochers, des noms des chevaux, des entretiens qu'on entend là-dessus dans les carrefours. La manie des chevaux est effectivement générale, et elle s'est emparée d'un grand nombre d'hommes qui sont regardés comme de fort honnêtes gens.

30. Il passa ensuite à un autre tableau, celui des pratiques relatives aux funérailles, aux testaments, ajoutant qu'on trouve dans ceux-ci la seule parole vraie que dise un Romain dans toute sa vie, parce qu'il ne craint pas les conséquences de sa franchise. Pendant qu'il parlait ainsi, je me pris à rire, en songeant que les Romains font ensevelir avec eux les preuves de leur ignorance, tandis qu'ils laissent par écrit celles de leur stupidité : ainsi les uns font brûler avec eux sur le bûcher soit leurs vêtements, soit quelque autre objet qui leur a été cher pendant leur vie ; d'autres ordonnent qu'un certain nombre d'esclaves demeurent près de leur tombeau ; quelques-uns font couronner de fleurs leurs urnes funéraires, toujours faibles d'esprit, même après la mort<sup>2</sup>.

31. Nigrinus voulait qu'on jugeât de ce qu'ils avaient fait de

1. C'est ainsi que Montaigne ne veut pas que l'on fasse de la science un « phantasme à effrayer les gens. »

2. Lucien raille encore mieux ces pratiques dans son *Charon* et dans l'opuscule intitulé *Sur le deuil*.

leur vivant, d'après ces recommandations d'outre-tombe. « Ce sont ces gens-là, disait-il, qui achètent des mets d'un prix excessif, qui, dans les repas, versent du vin mêlé avec du safran et des aromates<sup>1</sup>, qui se couvrent de roses pendant l'hiver<sup>2</sup>, qui n'aiment ces fleurs que lorsqu'elles sont rares et hors de saison, et qui, lorsqu'elles viennent d'elles-mêmes et dans leur temps, ne peuvent plus les souffrir. Ce sont eux enfin qui boivent des vins parfumés : » bizarrerie que Nigrinus blâmait surtout en eux, prétendant qu'ils ne savent pas même user de leurs désirs, mais qu'ils en abusent, les confondent, et que, laissant écraser leur âme sous le poids de la mollesse, ils font ce qu'on dit dans les tragédies et les comédies : « ils s'efforcent de passer à côté de la porte ; » et il appelait ce genre de plaisir un « solécisme. »

32. Cette réflexion lui était suggérée sans doute par le mot que l'on prête à Momus. Celui-ci reprochait au dieu qui avait formé le taureau, de ne lui avoir pas placé les cornes devant les yeux ; ainsi notre philosophe reprochait à ceux qui se couronnent de fleurs de ne pas savoir l'endroit où il faut les poser. « Car si l'on se plaît, disait-il, à l'odeur des violettes et des roses, c'est sous le nez qu'il faut les mettre, et le plus près possible, afin d'aspirer le parfum et d'en tirer plus de plaisir. »

33. Il ne se moquait pas moins de ceux qui prennent grand soin de composer leur repas, qui sont en quête des sauces les plus variées, des mets les plus recherchés : il disait qu'ils se donnaient bien de la peine pour un plaisir rapide et de peu de durée, qu'ils se condamnaient à un rude travail pour l'espace de quatre doigts, qui forme l'étendue la plus longue du gosier de l'homme ; car, avant de manger, ils ne jouissent pas de ce qu'ils ont payé si cher ; et quand ils l'ont avalé, leur jouissance n'est pas plus grande pour s'être remplis de plats coûteux : ils n'ont donc pas d'autre plaisir que celui du passage des mets qu'ils ont achetés à grands frais. Et il est tout naturel qu'ils soient punis ainsi d'une ignorance qui leur fait méconnaître les véritables jouissances, celles que l'on puise dans la philosophie, quand on se livre à l'étude.

34. Quant à ce qui se passe aux bains, il en parlait aussi avec

1. Voy. sur ce luxe des festins, Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre XIII.

2. Chez les Romains, on faisait un grand emploi de feuilles de roses, comme objet de luxe. Dans un des repas que Cléopâtre donna à Antoine, elle fit couvrir le plancher de la salle à manger d'une couche de feuilles de roses qui avait plus d'une coudée d'épaisseur.

quelques détails : il blâmait la foule des esclaves, les rixes, les hommes qui s'appuient sur leurs serviteurs, au point de paraître portés. Mais il est une chose contre laquelle il s'élevait surtout, et qui arrive fort souvent aux bains comme dans le reste de la ville, c'est l'usage de faire marcher devant soi des esclaves qui avertissent leurs maîtres de prendre garde lorsqu'il faut monter ou descendre, et qui, chose plaisante, les font ressouvenir qu'ils sont en train de marcher. Il trouvait étrange que, n'ayant pas besoin de la bouche ou de la main des autres pour manger, ni de leurs oreilles pour entendre, ils se servissent, en bonne santé, des yeux d'autrui pour voir devant eux, et entendissent de sang-froid des avis qui ne conviennent qu'à de pauvres aveugles ; et pourtant il n'est pas jusqu'aux magistrats, auxquels est commis le soin de la ville, qui n'agissent de la sorte, en plein midi, sur les places publiques.

35. Après avoir tenu ce discours et d'autres semblables, Nigrinus cessa de parler. En l'écoutant, j'étais frappé d'admiration, et je craignais à chaque instant qu'il ne gardât le silence. Lorsqu'il eut fini, j'éprouvai ce que ressentirent les Phéaciens<sup>1</sup> : longtemps, les yeux fixés sur lui, je demurai comme en extase ; ensuite, un trouble, une sorte de vertige me saisit, je me sentis tout en sueur ; je voulus parler, mais la voix me manqua ; les mots expirèrent sur mes lèvres, ma langue refusa d'obéir, enfin les larmes suppléèrent aux paroles. En effet, cet entretien ne m'avait pas causé une impression légère et superficielle ; la blessure était profonde, mortelle ; ses paroles, comme autant de traits lancés avec adresse, avaient pénétré mon âme ; et s'il m'est permis, à moi aussi ; de parler philosophie, voici quelle est ma pensée.

36. L'âme d'un homme bien né me paraît ressembler à un but qui offre peu de résistance : bien des archers en cette vie y dirigent leurs traits, ayant leurs carquois pleins de discours variés et de toute espèce ; mais tous ne visent pas aussi juste ; les uns, tendant fortement la corde, lancent le trait avec trop de vigueur : ils touchent le but ; mais le trait n'y reste pas, il le traverse avec vitesse, il fuit, et laisse une blessure ouverte dans l'âme. D'autres, au contraire, tirent d'une main faible et mal assurée ; leurs traits n'atteignent pas le but, mais ils tombent sans force au milieu du chemin ; ou, si par hasard ils arrivent, ils effleurent à peine la surface et ne font point une blessure profonde, parce qu'ils n'ont pas été lancés avec vigueur.

1. *Odyssée*, XI, v 332.

37. Mais un bon archer, tel que Nigrinus, commence par considérer attentivement le but, s'il est trop mou ou trop dur pour les traits ; car il y a des buts impénétrables ; puis, après cet examen, il frotte sa flèche, non pas de poison, comme les Scythes, ni de suc de pavot, comme les Crétois<sup>1</sup>, mais de je ne sais quelle liqueur douce et pénétrante ; après quoi, il la décoche ; et le trait, lancé avec une force convenable, entre assez profondément pour rester et laisser une bonne partie de la liqueur, qui, venant à s'étendre, finit par envelopper l'âme tout entière, et c'est alors que les auditeurs se sentent attendris jusqu'aux larmes, ainsi que je l'éprouvai moi-même, au moment où la liqueur se glissait insensiblement dans mon sein. J'étais tout prêt à dire à Nigrinus cette parole du poète<sup>2</sup> :

Lance encore tes traits pour éclairer l'armée.

Or, de même que ceux qui ont entendu la flûte phrygienne n'entrent pas tous en fureur, mais qu'il faut être possédé de l'esprit de Rhéa<sup>3</sup>, pour que l'enthousiasme s'éveille à ces accents, ainsi, parmi les auditeurs des philosophes, tous ne s'en vont pas ravis et blessés, mais ceux-là seulement dont l'âme a quelque affinité avec la philosophie.

38. L'AMI. Comme tout ce que tu viens de dire est grand, merveilleux, divin, mon cher ami ! Sans t'en apercevoir tu m'as vraiment rassasié de lotos et d'ambrosie ; tandis que tu me parlais, mon âme éprouvait une émotion singulière ; ton discours fini, je ressens de la douleur, ou, pour parler comme toi, je suis blessé. N'en sois pas étonné : tu sais bien que ceux qui sont mordus par les chiens enragés ne sont pas seuls pris de la rage ; tous ceux qu'ils mordent, quand ils sont dans cette fureur, perdent aussi la raison ; la morsure porte avec elle le germe du mal, le mal se propage, et la folie se transmet dans un cercle sans fin.

LUCIEN. Tu avoues donc que te voilà passionné comme moi ?

L'AMI. Oui, et je te prie de chercher un remède qui nous guérisse tous les deux.

LUCIEN. Il faut employer celui dont se servit Téléphe<sup>4</sup>.

1. Pour les Scythes, voy. Lucain, *Pharsale*, III, 266, et VIII, 304. Le suc dont les Crétois imprégnaient leurs flèches provenait d'un arbre résineux qui distillait une liqueur opiacée. — Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVII, chap. xv, § 7.

2. *Iliade*, VIII, v. 282.

3. Voy. Lucrèce, II, v. 624, Sénèque, *Ep.* cviii.

4. Tout le monde connaît la légende relative à la lance d'Achille.

L'AMI. Quel est-il?

LUCIEN. Aller prier celui qui nous a blessés de guérir notre blessure.

## IV

### LE JUGEMENT DES VOYELLES <sup>1</sup>.

1. Sous l'archontat d'Aristarque de Phalère<sup>2</sup>, le septième jour du mois pyanepsion<sup>3</sup>, le *Sigma* a assigné le *Tau* à comparoir devant les sept voyelles, pour cause de vol et de violence, se prétendant dépouillé de tous les mots qui se prononcent avec un double *tau*.

2. « Voyelles<sup>4</sup>, qui nous jugez, tant que le *Tau*, ici présent, ne m'a fait éprouver que de légers torts, abusant de ce qui m'appartient, et s'introduisant où il n'a pas droit, j'ai supporté patiemment ce dommage : je feignais même de ne pas entendre les murmures qu'il soulevait, vu la modestie dont vous savez que j'ai toujours fait preuve, soit envers vous, soit envers les autres voyelles. Mais, comme il en est venu à ce point d'ambition et de folie, que, non content des usurpations que j'ai souffertes sans me plaindre, il veut redoubler de violence, je me vois forcé de le citer aujourd'hui devant vous, qui nous connaissez bien tous les deux. Je crains fort, après les pertes que j'ai déjà éprouvées, que mon ennemi, ajoutant à ses entreprises, ne me chasse avant peu de toutes les places qui m'appartiennent, et ne me réduise, si je le laisse faire, à être rayé du nombre des lettres, à n'être plus qu'un vain son.

1. Ce traité est de la jeunesse de Lucien. On peut en rapprocher le livre de Celio Calcagnini, *Apologia pro littera T*, Bâle, 1539, in-8°, et le poème de Guill. Nicols, *De litteris inventis*, Londres, 1744, in-8°.

2. Le fameux critique Aristarque était de Samothrace, et non point de Phalère. Lucien ne pouvait pas l'ignorer; c'est donc par plaisanterie qu'il lui donne cette qualité, de même qu'il en fait un archonte.

3. Le mois de pyanepsion correspondait au mois d'octobre. Ceci compose le libelle d'accusation, *γραφὴ τῆς δίκης*, lu par le greffier, avant que la parole fût au demandeur.

4. Plaidoyer du Sigma.

3. « Il est donc juste que non-seulement vous qui siègez ici, mais que toutes les autres lettres soient mises à l'abri de ces tentatives. Si, en effet, il est permis à qui le veut de quitter sa place, pour prendre de force celle des autres, et si vous le tolérez, vous sans qui l'on ne peut rien écrire, je ne vois pas comment pourront subsister l'ordre et les lois qui nous régissent depuis notre origine. Mais je ne puis croire que vous vous laissiez aller à une insouciance, à une faiblesse, qui répugne à toute équité, et, lors même que vous vous montreriez injustes, je n'en poursuivrais pas moins ma demande en réparation.

4. « Plût au ciel que l'on eût réprimé l'audace des autres lettres, dès qu'elles ont commencé à enfreindre les lois ! On ne verrait pas se continuer la guerre du *Lambda* et du *Rho* qui se disputent *κίσσηρις* et *κεφαλαργία*<sup>1</sup> : le *Gamma* ne serait pas en lutte avec le *Cappa*, à propos de *γναφεῖον* et de *γναφάλον*<sup>2</sup> : il eût cessé ses querelles avec le *Lambda*, et ne lui eût pas enlevé, que dis-je ? volé, *μόγεις*<sup>3</sup> : enfin, les autres lettres, vivant tranquilles, n'eussent pas introduit une confusion contraire aux lois. Or, il est bien que chacun demeure à la place qui lui est assignée par le sort ; car franchir les bornes que l'on doit respecter, c'est détruire toute justice.

5. « Celui qui le premier a établi les lois qui nous gouvernent, Cadmus l'insulaire, ou Palamède, fils de Nauplius, ou Simonide<sup>4</sup>, puisqu'il en est qui lui attribuent cet art ingénieux, celui-là n'a pas seulement fixé l'ordre d'après lequel nous devons être placés, l'une au premier rang, l'autre au second, mais il a déterminé les effets et les pouvoirs de chacune d'entre nous. C'est à vous, juges, que sont attribués les plus grands honneurs,

1. Au lieu de *κίσσηρις*, pierre ponce, les Attiques prononçaient *κίσσηλις*, et par une substitution contraire *κεφαλαργία*, mal de tête, au lieu de *κεφαλαργία*. Aristophane se moque, pour la même raison, d'Alcibiade, qui prononçait *κόλαξ*, un flatteur, au lieu de *κόραξ*, un corbeau. Voy. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, § 1, trad. de M. A. Pierron.

2. *Κναφεῖον*, atelier de foulon, et *κνάφαλον*, bourre de matelas, pouvaient aussi commencer par un *γ*.

3. *Μόγεις* et *μόλις* signifient également avec peine ; mais *μόλις* est plus usité chez les Ioniens et les Eoliens.

4. Sur les inventeurs de l'écriture, voy. la dissertation de Juste Lipse, sur le xiv<sup>e</sup> chapitre des *Annales* de Tacite, et dans l'*Encyclopédie moderne* de F. Didot, un article de M. Léon Vaïsse. Cf. Lucain, *Pharsale*, III, v. 220, et l'imitation si connue de Brébeuf. — Cadmus est appelé ici insulaire, parce que la ville de Tyr, sa patrie, était jadis située sur une île. Voy. Ovide, *Métam.*, XV, v. 288



puisqu'on vous pouvez par vous-mêmes produire un son ; le second rang appartient aux demi-voyelles, parce qu'elles ont besoin d'un auxiliaire pour être prononcées ; les législateurs ont assigné le dernier à toutes les autres lettres qui ne peuvent former un son par elles-mêmes : il est donc du devoir des voyelles de faire observer ces lois.

6. « À l'égard de ce *Tau*, car je ne puis lui donner un nom plus funeste que celui qu'il porte <sup>1</sup>, et lui-même, j'en atteste les dieux, ne saurait se faire entendre, si deux lettres aimables et gracieuses, l'*Alpha* et l'*Upsilon*, qui siègent parmi vous, ne se joignent à lui ; pour ce *Tau*, dis-je, il a eu, par un trait d'audace qui surpasse tous les autres, l'insolence de me chasser des mots qui formaient mon héritage paternel, et m'a forcé d'abandonner jusqu'aux conjonctions et aux prépositions. Le moyen de tolérer un abus aussi monstrueux ! Mais il est temps que je vous apprenne quelle est l'occasion et le commencement de ses injustices.

7. « Je voyageais un jour à Cyhéhus <sup>2</sup>, petite ville assez agréable, que l'on dit être une colonie des Athéniens. J'avais amené avec moi le brave *Rho*, mon excellent voisin, et je logeais chez un poète comique nommé Lysimaque <sup>3</sup>, qui, évidemment Béotien de naissance, voulait cependant se faire passer pour être du milieu de l'Attique. Ce fut chez cet hôte que je découvris les prétentions du *Tau*. Jusque-là, il n'avait que rarement osé dire *ετταράκοντα*, quarante, et, bien qu'il me privât d'un mot dont je faisais partie, j'y voyais un fait de bonne intelligence entre lettres élevées ensemble : bien plus, lorsqu'il m'enleva *τήμερον*, aujourd'hui, et autres mots semblables, j'entendis cette prononciation avec patience, et je me sentis peu offensé.

8. « Mais le jour qu'enhardi par ses premiers succès, il dit *καττερον*, étain, *κάττωμα*, couture, *πίτταν*, poix, et que, dépouillant toute honte, il ajouta *βασιλιτταν*, reine, je fus saisi d'une violente indignation, la colère m'enflamma et je craignis qu'avec le temps on ne vint à dire *τύχα*, au lieu de *σύχα*, figues. Je vous en conjure, au nom de Jupiter, pardonnez ce juste courroux à un malheureux réduit au désespoir et privé de tout soutien : il ne s'agit point d'une perte légère et commune ; je me vois dépouillé de mes biens les plus chers, de ceux avec lesquels j'ai toujours

1. Le T était considéré comme de mauvais augure, parce qu'il ressemble à une croix.

2. Ville de Phrygie, suivant les commentateurs.

3. Lucien est le seul auteur qui fasse mention de ce poète.

vécu. Il arrache, pour ainsi dire, de mon sein, *κίσσαν*, la *pie*, cet oiseau babillard, et la nomme *κίτταν* : il m'enlève *φάσσαν*, la *colombe*, avec *νήσσαις*, ses *petits*, et *κοσσύφοις*, les *merles*, malgré la défense expresse d'Aristarque. Combien d'*abeilles*, *μελισσῶν*, il m'a fait perdre! Il a pénétré dans l'Attique, et contrairement aux lois, il a enlevé du milieu même du pays le mont *Hymette*<sup>1</sup>, sous vos yeux, et à la vue des autres syllabes.

9. « Mais que dis-je ? Il me chasse de toute la *Thessalie*, et la fait appeler *Thettalie*; il m'interdit la *mer*, *θάλασσαν*; il n'épargne pas les *bettes des jardins*, *σεντλίων*, et, comme on dit, il ne me laisse pas un *pieu*, *πασσαλόν*<sup>2</sup>. Cependant, vous êtes témoins que je suis une lettre patiente : je n'ai jamais accusé le *Zéta* de m'avoir dérobé *σμάραγδον*, une *émeraude*, et enlevé *Smyrne* tout entière<sup>3</sup>. Je ne me suis jamais plaint du *Xi* qui a violé notre traité, *συνθήκην*<sup>4</sup>, avec l'aide de l'historien Thucydide, qu'il a pour complice. Je pardonne au *Rhê*, mon voisin, d'avoir planté chez lui mes *myrtes* un jour qu'il était malade, et, dans un accès de mauvaise humeur, de m'avoir frappé sur la *joue*<sup>5</sup>. Voilà comme je suis!

10. « Mais ce *Tau*! Examinons jusqu'où son caractère violent le porte envers les autres lettres : il n'en a pas respecté une seule ; le *Delta*, le *Thêta*, le *Zéta*, presque toutes enfin, ont été ses victimes. Introduisez les lettres plaignantes<sup>6</sup>. Vous entendez, voyelles, juges du procès, vous entendez le *Delta* qui vous dit : « Il m'a ôté l'*endéléchie*<sup>7</sup>, et il veut, contre toutes les lois, que l'on prononce *entéléchie*. » Voici maintenant le *Thêta* qui se plaint et s'arrache les cheveux<sup>8</sup>, de se voir privé de la *coloquinte*<sup>9</sup>; et le

1. On prononçait *Hymesse* d'après le système critiqué par Lucien.

2. Dans tous ces mots les Attiques substituent le double τ ou le τ simple au σ simple et au double σ.

3. En prononçant *ζμαράγδον* et *Zmyrne*. Cette dernière forme se trouve souvent sur les médailles.

4. Thucydide, et généralement les Attiques, commencent par ξ les mots formés de la préposition *σύν*.

5. Au lieu de *μυρσίνη*, *myrte*, les Attiques disaient *μυρρίνη*, et *κόρρη*, la *joue*, au lieu de *κόρη*.

6. Ici le greffier lit la liste de ces lettres.

7. Le mot *ἐνδελείχεια*, perfection d'une chose, sa forme essentielle, que le *Tau* veut faire prononcer *ἐντελέχεια*, est le terme par lequel on dit qu'Aristote désignait l'âme humaine.

8. Allusion à la disparition du θ dans le mot *θρίξ*, *cheveu*, qui prend le τ au génitif et aux cas dérivés.

9. Les Attiques écrivaient *κολοκύντη* au lieu de *κολοκύνθη*

*Zêta*, de ne plus pouvoir désormais *jouer du chalumeau*, *sonner de la trompette*<sup>1</sup>, ni même *murmurer*. Comment supporter une telle conduite? quelle peine assez forte pour punir cet abominable *Tau*?

11. « Mais ce n'est pas seulement contre les lettres, ses semblables, qu'il commet des injustices, il les étend jusqu'aux hommes, et voici comment : il les empêche d'user directement de leur propre langue; et ce mot lui-même, ô juges, j'y songe tout en vous parlant des hommes, ne m'en a-t-il pas chassé, en faisant prononcer *γλῶτταν*, au lieu de *γλῶσσαν*? Quelle peste de la langue que ce *Tau*! Mais revenons aux hommes, et prenons la défense de leurs droits méconnus. Le *Tau* s'efforce d'enchaîner, de torturer, de déchirer leur voix. Si quelqu'un aperçoit une belle chose, et veut dire *καλόν*, *que c'est beau*, il se glisse dans la bouche, et fait dire, *ταλόν*<sup>2</sup>, parce qu'il veut toujours occuper la première place. Qu'un autre veuille parler du *pampre*, *κλήματος*, — triste chose, *τλήμον*! — il lui fait dire *τλήμα*, au lieu de *κλήμα*<sup>3</sup>. Et il ne s'en prend pas seulement ainsi aux gens du commun, il a l'audace de s'attaquer au grand roi, à celui devant qui la terre et la mer tremblent et changent de nature : de *Cyrus* il a fait un *fromage*<sup>4</sup>.

12. « C'est ainsi qu'il insulte aux hommes dans les mots; mais de plus, en réalité, comment les traite-t-il? Les hommes gémissent, se désolent, et maudissent souvent Cadmus lui-même d'avoir introduit le *Tau* dans la famille des lettres. Ils disent que c'est à son image, que c'est à l'imitation de sa figure que les tyrans ont fait tailler le bois sur lequel ils les mettent en croix<sup>5</sup>. C'est de lui, en effet, qu'on a donné ce nom sinistre à cette sinistre invention. Or, pour tous ces forfaits, de combien de maux le jugez-vous digne? Quant à moi, je ne sais qu'un supplice qui puisse égaler ses crimes, c'est qu'il soit attaché à sa propre figure, puisque c'est sur lui que les hommes ont pris modèle

1. *Συριζειν*, *jouer du chalumeau*, et *σαλπιζειν*, *sonner de la trompette*, se prononçaient attiquement *συριττειν* et *σαλπιττειν*; *γρύζειν*, *murmurer*, devenait *γρωττειν*.

2. Le scoliaste de Sophocle fait observer, à propos du vers 1316 d'*OEdipe à Colone*, que le personnage appelé *Talaüs* par le poète, est appelé par quelques-uns *Calaüs*.

3. En prononçant *τλήμα* au lieu de *κλήμα*, on fait et l'on dit *une chose triste*, *τλήμον*.

4. *Κύρος*, *Cyrus*, devient *Τύρος*, *fromage*.

5. Voy. la note 1 de la page 27.

pour fabriquer la croix, et que c'est de lui qu'ils l'ont ainsi nommée <sup>1</sup>. }  
 \_\_\_\_\_

## V

TIMON OU LE MISANTHROPE<sup>2</sup>.  
 \_\_\_\_\_

TIMON; JUPITER, MERCURE; PLUTUS, LA PAUVRETÉ,  
 GNATHONIDÈS, PHILIADES, DÉMÉAS, THRASYCLÈS, BLEPSIAS.

1. TIMON. O Jupiter, protecteur de l'amitié, dieu des hôtes<sup>3</sup>, des amis, du foyer, des éclairs, des serments, des nuées, du tonnerre, ou sous quelque autre nom que t'invoque le cerveau brûlé des poètes, surtout quand ils sont embarrassés pour la mesure; car alors ils te donnent toutes sortes de noms afin de soutenir la chute du sens et de remplir le vide du rythme; qu'est devenu le fracas de tes éclairs, le long murmure de ton tonnerre, la flamme blanche et redoutable de ta foudre? Tout cela, bien certainement, n'est que pure bagatelle, une fumée poétique, un vrai cliquetis de paroles. Et ce carreau si vanté, qui portait si loin; que tu tenais toujours à la main, il s'est éteint je ne sais comment; il s'est refroidi, et n'a pas gardé la moindre étincelle de colère contre les méchants.

2. L'homme prêt à se parjurer craindrait plutôt la mèche d'une lampe de la veille, que la flamme de cette foudre qui dompte

4. Une croix s'appelle *σταυρός*; mais le Sigma, tournant à son profit les substitutions et les retranchements de lettres qu'il reproche à son adversaire, usinue que la croix se nomme *ταυρός*.

2. Pour Timon et pour les ouvrages qui peuvent être rapprochés de ce dialogue, nous renvoyons nos lecteurs à la thèse remarquable de M. Auguste Vidal: *Des divers caractères du misanthrope chez les écrivains anciens et modernes*; Paris, Durand, 1854. Voy. aussi une comparaison spéciale du *Timon* de Lucien avec le *Plutus* d'Aristophane, par Le Beau, dans le tome XXX de *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

3. Voy. pour ces deux épithètes, Hérodote, I, chap. XLIV.

l'univers : il semble que tu ne lances qu'un vieux tison dont on ne redoute ni le feu, ni la fumée; et l'on ne craint d'autre mal de cette blessure, que d'être couvert de suie. C'est pour cela que Salmonée n'a pas eu peur d'imiter ton tonnerre, et qu'il a même trouvé quelque confiance, en opposant à la froideur de Jupiter le feu de son audace et de son orgueil. Et pouvait-il en être autrement? Tu dors, comme assoupi par de la mandragore; si bien que tu n'entends plus ceux qui se parjurent, que tu ne vois plus ceux qui commettent des injustices; mais tu es myope; tu ne vois goutte aux actions humaines, et tes oreilles sont dures comme celles des vieillards.

3. Lorsque tu étais plus jeune, l'âme ardente et irascible, tu faisais merveille contre les injustes et les scélérats; tu ne leur laissais aucune trêve, ta foudre était toujours prompte, ton égide sans cesse en mouvement; ton tonnerre résonnait avec fracas, et tes éclairs fréquents semblaient une escarmouche avant la bataille : la terre tremblait comme un criblé, la neige volait en flocons, la grêle roulait comme des pierres. Bientôt, pour parler un langage plus relevé, surviennent des pluies torrentielles; chaque goutte d'eau est un fleuve : en un clin d'œil, au temps de Deucalion<sup>1</sup>, la terre n'est plus qu'un immense naufrage, le monde est inondé, et c'est à peine s'il en échappe une petite arche, qui, abordant au mont Lycoris<sup>2</sup>, conserve le foyer d'une race humaine, pire que la première.

4. Aussi as-tu recueilli le prix de ton insouciance : on ne t'offre plus de sacrifices, on ne couronne plus tes statues, si ce n'est quelquefois, par hasard, à Olympie; encore celui qui le fait, ne croit-il pas remplir un devoir rigoureux, mais simplement payer tribut à un antique usage. Avant peu l'on ne verra en toi, qui es le plus grand des dieux, qu'un Saturne qu'on dépouillera de tous ses honneurs. Je ne dis pas combien de fois les voleurs ont pillé tes temples; ils ont été jusqu'à porter les mains sur toi à Olympie; et toi, qui fais là-haut tant de tapage, tu ne t'es pas donné la peine d'éveiller les chiens, ni d'appeler les voisins, qui, en accourant à tes cris, eussent arrêté les voleurs faisant leurs paquets pour la fuite; mais en vrai brave, toi, l'exterminateur des Géants, toi, le vainqueur des Titans, tu es demeuré assis, laissant tondre tes che-

1. Le déluge de Deucalion est raconté plus loin, fort au long, dans l'opuscule intitulé : *De la déesse syrienne*, chap. xii.

2. Le même que le Parnasse, auprès de Delphes. Il y avait sur cette montagne une ville du nom de Lycorie.

veux d'or par les brigands ; et cela, quand tu avais un foudre de dix coudées à la main droite. Quand cesseras-tu, dieu étonnant, de surveiller le monde avec autant de négligence ? Quand puniras-tu ces excès d'impiété ? Que de Phaéthons et de Deucalions il faudrait opposer à ce débordement d'insolence !

5. Mais laissons de côté les affaires générales ; parlons des miennes : après avoir fait monter sur le pinacle une foule d'Athéniens, les avoir élevés de la pauvreté à la richesse, secouru tous ceux qui étaient dans l'indigence, répandu avec profusion mes trésors sur mes amis, me voilà devenu pauvre, et l'on ne me connaît plus, et je n'ai pas même un regard de ceux qui, courbés et rampants devant moi, attendaient en suspens un signe de ma tête. Si, par hasard, je les rencontre sur ma route, il semble qu'ils aperçoivent la colonne de quelque antique tombeau, renversé par le temps ; ils passent sans lire ; d'autres, me voyant de loin, prennent une autre route, pour ne pas avoir sous les yeux un spectacle désagréable et de mauvais augure, eux qui, la veille, m'appelaient leur sauveur et leur bienfaiteur.

6. Telle est l'infortune qui m'a confiné dans ce désert : revêtu d'une peau de bête, j'y travaille à la terre, au prix de quatre oboles, philosophant dans cette solitude avec une pioche. J'ai du moins l'avantage de ne plus voir les méchants jouir d'un bonheur qu'ils ne méritent pas ; car c'est là le comble des maux. Allons, fils de Saturne et de Rhée, secoue ce sommeil profond, agréable, plus long que celui d'Épiménide ; souffle sur ta foudre, rallume-la aux feux de l'Etna, produis une grande flamme, montre une colère digne d'un Jupiter jeune et vigoureux, et donne un démenti aux fables que les Crétois débitent sur toi et sur ta tombe<sup>2</sup>.

7. JUPITER. Quel est donc, Mercure, ce criailleur qui est là dans l'Attique, près de l'Hymette, au pied de la montagne ? Il est tout crasseux, hâlé, couvert d'une peau de chèvre ! Il m'a l'air de fouiller la terre : c'est un rude bavard.... Et impudent !... C'est sans doute un philosophe, car nul autre n'oserait tenir contre nous des discours si impies.

MERCURE. Que dites-vous, mon père ? Vous ne reconnaissez pas Timon, fils d'Échécratide, du bourg de Colytte ? C'est cet

1. Comparez avec Martial, *Ép.* LV du livre V.

2. On prétend qu'il y avait sur le tombeau de Minos : *Μινώος τοῦ Διὸς τάφος* et que le premier mot ayant été effacé, il n'y resta plus que les trois derniers, qui signifient : *Tombeau de Jupiter*. De là les prétentions des Crétois et les moqueries de Lucien.

homme qui nous régalaît de si beaux sacrifices, cet ancien riche qui nous immolait des hécatombes entières, chez qui nous avions l'habitude de célébrer splendidement les Diasies<sup>1</sup>.

JUPITER. Oh ! quel changement ! Lui si beau, si riche, entouré de tant d'amis ! Que lui est-il donc arrivé pour en être réduit là, sec, misérable, piochant pour un salaire, si j'en juge à l'énorme hoyau qu'il porte ?

8. MERCURE. On pourrait croire qu'il a été victime de sa bonté, de sa philanthropie, de sa sympathie envers les malheureux ; mais, en réalité, il ne doit s'en prendre qu'à sa folie, à sa niaiserie, au mauvais choix de ses amis : il ne voyait pas qu'il rendait service à des corbeaux et à des loups ; il prenait, le malheureux, ces vautours qui lui rongeaient le foie pour des amis sincères, et croyait d'affectueux compagnons ces gens qui n'aimaient que ses viandes. Aussi, lorsqu'ils eurent complètement mis à nu ses os, rongé et sucé sa moelle proprement et soigneusement, ils sont partis, le laissant sec, coupé dans sa racine ; ils ne le connaissent plus, ne le regardent plus (car à quoi bon ?), ne lui portent aucun secours et ne lui donnent rien en échange de ses bienfaits. Voilà pourquoi, la pioche en main, vêtu de cuir, comme vous voyez, il a quitté la ville par honte, travaille aux champs pour un salaire, l'âme aigrie par les malheurs, lorsqu'il voit ceux qu'il a enrichis passer fièrement auprès de lui, sans se rappeler seulement s'il se nomme Timon.

9. JUPITER. Ce n'est pas un homme à dédaigner ou à laisser de côté ; l'infortuné a le droit de se plaindre, et nous ressemblerions à ces détestables flatteurs, si nous l'abandonnions, lui qui, tant de fois, a brûlé sur nos autels les cuisses les plus grasses des taureaux et des chèvres : j'en ai encore le fumet dans les narines. Mais tant d'occupations, le grand tumulte qu'excitent les parjures, les brigands et les ravisseurs, la crainte des sacrilèges (et il y en a un si grand nombre, il est si difficile de s'en garantir, que je n'ai pas le temps de fermer l'œil), tout cela m'a empêché depuis longtemps d'arrêter mes regards sur l'Attique, surtout depuis que la philosophie et les batailles de mots y sont à la mode. Ces disputailleries, ces criaileries m'empêchent d'entendre les prières ; et il faut, ou que je reste assis les oreilles bouchées, ou que je sois assourdi de leur *vertu*, de leur *spiritualité* et autres inepties, qu'ils vocifèrent tous ensemble et à haute voix. Voilà pourquoi je ne me suis pas occupé de ce brave homme, qui en vaut pourtant la peine.

1. Sur ces fêtes, voy. Thucydide, I, cxxvi.

10. Mais voyons, Mercure, prends avec toi Plutus, et descends chez lui en toute hâte; que Plutus emmène avec lui Thésaurus, qu'ils fixent tous deux leur demeure chez Timon, et qu'ils n'en sortent pas, lors même que celui-ci, aimable comme il est, voudrait les mettre à la porte. Quant à ces flatteurs et à l'ingratitude qu'ils ont montrée à son égard, j'en aurai soin une autre fois et je les punirai, lorsque j'aurai fait raccommoder ma foudre. Ses deux grands rayons ont été, en effet, émoussés et brisés, le jour où je l'ai lancée avec un peu trop de force contre le sophiste Anaxagore<sup>1</sup>, qui enseignait à ses disciples que nous autres dieux nous n'existons pas : je le manquai, parce que la main de Périclès le couvrait, et ma foudre, allant frapper le temple des Dioscures, le mit en feu, mais se brisa presque entièrement contre les pierres; seulement ce sera déjà une punition pour les flatteurs de Timon de le voir redevenu riche.

11. MERCURE. La bonne chose que de tempêter, de se montrer insupportable et insolent! Ce n'est pas seulement utile aux avocats, mais à ceux qui font des prières. Voilà Timon qui va passer de l'extrême pauvreté à l'extrême richesse, pour avoir crié bien fort, s'être exprimé franchement dans sa prière et avoir attiré l'attention de Jupiter. S'il avait pioché la terre, courbé en silence, il la piocherait encore sans qu'on s'occupe de lui.

PLUTUS. Pour ma part, Jupiter, je ne veux pas aller chez Timon.

JUPITER. Et pourquoi donc, seigneur Plutus, quand c'est moi qui vous donne cet ordre?

12. PLUTUS. C'est que, par Jupiter, il m'a insulté, mis à la porte, taillé en morceaux, moi, son ami de père en fils, et cela comme on renvoie avec une fourche, ou comme ceux qui se secouent les doigts quand ils se brûlent. Eh quoi! je retournerais en proie aux parasites, aux flatteurs, aux maîtresses! Envioi-moi, Jupiter, chez des gens qui comprennent la valeur d'un tel présent, qui me choient comme un hôte précieux et désirable. Mais que ces oiseaux affamés restent toujours dans la pauvreté, puisqu'ils la préfèrent à moi; que, couverts d'une peau de chèvre, la pioche en main, ils se contentent de gagner misérablement quatre oboles, eux qui font si peu de cas des trésors de dix talents.

13. JUPITER. Timon n'en usera plus ainsi avec toi; la pioche

1. Voy. Plutarque, *Vie de Nicias*, § 23. Cf. nos annotations sur l'*Apologie de Socrate* de Platon, édit. Hachette, p. 34.



lui a donné cette bonne leçon, à moins qu'il n'ait les reins tout à fait insensibles, qu'il faut te préférer à la pauvreté. Mais tu me parais aujourd'hui bien quinteux, de venir accuser Timon de t'avoir ouvert la porte pour aller librement où tu voudrais, au lieu de t'enfermer et d'être jaloux de toi. Jadis, en effet, tu t'indignais contre les riches, prétendant qu'ils t'écrasaient sous les verrous, les clefs, les cadenas, au point que tu ne pouvais pas voir le jour même de côté; tu te lamentais auprès de moi, rêpétant que tu étouffais dans les ténèbres; et je te voyais pâle, abîmé dans les soucis, les doigts tout crochus par l'habitude de compter, menaçant de t'enfuir de chez eux à la première occasion. Enfin tu trouvais exorbitant d'être, à l'exemple de Danaé, calfeutré, comme une fille, dans une chambre de fer ou d'airain, sous l'œil de deux maîtres sévères et inexorables, l'Intérêt et le Calcul.

14. Tu les accusais de folie, tu disais qu'épris de passion pour toi et pouvant te posséder, ils n'en avaient pas le courage, et n'en venaient pas, par crainte, au but de leurs désirs, quoiqu'ils en fussent les maîtres, que, l'œil toujours au guet, le regard fixé sur les cadenas et les serrures, ils faisaient consister toute leur jouissance à ne laisser jouir personne de leur trésor, semblables au chien qui, dans l'écurie, ne mange point d'orge et empêche le cheval affamé d'en manger<sup>1</sup>: tu te moquais aussi de ces gens qui ne font qu'épargner et garder, et qui, chose étrange, sont jaloux d'eux-mêmes, sans réfléchir que chez eux quelque vil esclave, un intendant ou un pédagogue, va s'enivrer en cachette, laissant un maître détestable et maudit calculer ses intérêts à la lueur d'une lampe obscure, à l'ouverture étroite et à la mèche altérée. Quelle injustice, Plutus, d'avoir adressé jadis ces reproches aux riches et de blâmer aujourd'hui Timon du contraire!

15. PLUTUS. Si tu veux examiner à fond la vérité, tu verras que je ne me contredis point. L'extrême prodigalité de Timon doit te paraître aussi bien un manque de procédés, et non pas un acte de bienveillance envers moi. Il est vrai, ceux qui m'enferment à doubles portes dans l'obscurité, afin de me rendre gras, épais et rebondi, prenant grand soin de moi, ne me touchant jamais, ne me produisant jamais au jour, de peur qu'un autre ne m'aperçoive, ceux-là je les regarde comme des fous, qui m'insultent et me font injustice, me laissant pourrir en prison, sans se douter qu'ils vont mourir et me laisser à quel-qu'un dont je ferai le bonheur.

1. Allusion à quelque fable perdue.

16. Je les blâme donc, mais avec eux ceux qui sont toujours prêts à me dépenser : je n'approuve que les hommes qui, prenant un juste milieu, chose bonne entre toutes, s'éloignent également de l'épargne et de la folle libéralité. Par Jupiter! juges-en toi-même, souverain du ciel. Si un homme marié légitimement à une femme jeune, belle, au lieu de la surveiller et de s'en montrer jaloux, la laissait aller jour et nuit, suivant son caprice, s'abandonnant à qui voudrait, si même il allait jusqu'à se faire le complaisant des amants de sa femme, leur ouvrant la porte, la prostituant, les appelant tous vers elle, que dirais-tu de ce mari-là ? Qu'il aime sa femme ? Non ; j'en appelle à toi, Jupiter, qui as souvent aimé !

17. Au contraire, si un homme marié légitimement à une femme de condition libre, dans l'espoir d'une heureuse lignée, non-seulement ne se rapproche pas de son épouse, jeune et belle, et ne permet à personne de la regarder, mais la tient enfermée chez lui languissante et stérile, croira-t-on, lors même qu'il prétendrait en être amoureux, et que sa passion se trahirait par un teint pâle, un corps étique et des yeux enfoncés, qu'un pareil homme ait son bon sens de ne pas travailler à se faire des enfants, de ne pas user des droits de l'hymen, et de laisser dépérir une femme aussi aimable et aussi charmante, comme s'il nourrissait, durant toute sa vie, une prêtresse de Cérès<sup>1</sup> ? C'est de la même manière que je m'emporte contre les gens qui me donnent des coups de pied, me dévorent, m'épuisent, tandis que d'autres m'attachent et me marquent comme un esclave fugitif<sup>2</sup>.

18. JUPITER. Pourquoi te fâcher contre eux ? Ces deux espèces de gens en ont payé la folle enchère : les uns, comme Tantale, ne pouvant ni boire ni manger, les lèvres sèches, n'ont jamais fait que bâiller après l'or ; les autres, comme Phinée, se voient arracher la nourriture du fond de la bouche par les Harpies<sup>3</sup>. Mais va trouver Timon, tu verras qu'il est à présent beaucoup plus sage.

PLUTUS. Il va donc cesser d'être un panier percé, et de m'épuiser avant même que j'aie achevé de me répandre ; car il semble que son empressement veuille prévenir une inondation, par laquelle il craint d'être noyé. Ne dirait-on pas que je verse

1. Littéralement une *thesmophore*. Voy., sur les *Thesmophories*, la note de M. Artaud, dans sa trad. d'Aristophane, à la suite des *Fêtes de Cérès*.

2. C'étaient deux  $\Phi \Phi$  appliqués sur le front.

3. Voy. Virgile, *Énéide*, III, v. 242 et suivants.

de l'eau dans le tonneau des Danaïdes, dont j'essaye en vain de remplir le fond absent, et dont l'eau s'écoule avant qu'elle y soit versée, tant l'ouverture en est large et l'issue facile?

19. JUPITER. Eh bien ! si Timon n'a soin de boucher cette ouverture et cette issue, tu t'en échapperas au plus vite, et il trouvera aisément sa pioche et sa peau de chèvre dans la lie du tonneau. Mais partez tous deux, enrichissez ces hommes ; et toi, Mercure, souviens-toi, en revenant, de m'amener les Cyclopes de l'Etna, pour qu'ils raccommoient les pointes de ma foudre : j'aurai bientôt besoin de la trouver aiguisée.

20. MERCURE. Avançons, Plutus. Qu'est-ce donc ? tu boites ? J'ignorais, mon brave, que tu fusses tout ensemble aveugle et boiteux.

PLUTUS. Je ne le suis pas toujours, Mercure ; seulement, quand Jupiter m'envoie vers quelqu'un, je ne sais pourquoi je deviens lourd et je cloche des deux jambes, si bien qu'en arrivant péniblement au terme du voyage, je trouve déjà tout vieux celui qui m'attend. Mais, quand il faut m'en retourner, tu croirais que j'ai des ailes ; je vole plus vite que l'oiseau : à peine la corde est-elle tombée, que je suis proclamé vainqueur ; j'ai franchi le stade avant que les spectateurs m'aient vu courir.

MERCURE. Ce n'est pas très-vrai : je pourrais te citer des gens qui, n'ayant pas hier une obole pour acheter une corde, sont devenus tout à coup riches, opulents ; ils se prélassent sur un char attelé de chevaux blancs, et ils n'avaient pas même un âne : les voilà couverts de pourpre, les doigts étincelants de bagues, croyant rêver, sans doute, qu'ils sont devenus riches.

21. PLUTUS. Cela est différent, Mercure ; je ne me rends pas chez eux sur mes jambes ; et ce n'est pas Jupiter qui m'y envoie, c'est Pluton, qui est aussi un donneur de richesses et un faiseur de présents, comme son nom l'indique<sup>1</sup>. Lorsqu'il faut que je passe d'un maître à un autre, on m'emballe dans un testament, on me scelle avec soin, et l'on m'emporte comme un paquet : cependant le mort gît dans un coin obscur de la maison, les genoux à peine couverts d'une vieille guenille, en proie aux chats, tandis que ceux qui m'espèrent demeurent sur la place publique, la bouche ouverte, comme les petits criards de l'hirondelle, attendant le retour de leur mère.

22. On enlève le sceau du testament, on coupe le lin qui l'attache ; il est ouvert ; on proclame alors mon nouveau maître, c'est-à-dire un parent, ou un tuteur, ou un mignon précieux

1. Le grec l'appelle *πλουτοδότης*.

pour sa complaisance, vieux débauché aux joues rasées, récompensé par là des plaisirs infinis qu'il a procurés : notre homme de bien, quel qu'il soit, s'empare de sa proie, me saisit avec le testament, et m'emporte; puis, au lieu de s'appeler Pyrrhias, Dromon ou Tibius, il prend le nom de Mégaclês, de Mégabyze ou de Protarque. Les autres cependant, la bouche toujours ouverte pour rien, restent à se regarder, et mènent un vrai deuil, en voyant s'échapper du fond de leur filet le thon, auquel ils avaient déjà fait avaler plus d'une amorce.

23. Mon ancien maître, personnage épais et grossier, tombe brutalement sur moi; et cet homme, qui tremble encore devant l'étrivière, qui, en entendant claquer un fouet, dresse les oreilles, et s'incline devant un moulin comme devant un temple, devient bientôt insupportable à tout le monde : il insulte les hommes libres, il fait fouetter ses anciens compagnons d'esclavage, pour essayer s'il en a le pouvoir, jusqu'à ce qu'épris d'une courtisane, passionné pour les chevaux, ou livré aux flatteurs qui lui jurèrent qu'il est plus beau que Nirée, plus noble que Cécrops, plus prudent qu'Ulysse, plus riche que seize Crésus ensemble, le malheureux dissipe en un clin d'œil le fruit pénible et lent de tant de parjures, de brigandages et de scélératesses.

24. MERCURE. Ce que tu dis est à peu près ce qui se voit. Mais, lorsque tu marches sur tes propres pieds, comment peux-tu, puisque tu es aveugle, reconnaître ton chemin, et distinguer ceux auxquels Jupiter t'envoie et qu'il a jugés dignes de la richesse ?

PLUTUS. Penses-tu que je m'en soucie ?

MERCURE. Non, par Jupiter; car tu n'aurais pas laissé Aristide pour aller trouver un Hipponicus, un Callias<sup>1</sup> et autres Athéniens, qui ne valaient pas une obole : mais enfin que fais-tu, quand tu es envoyé chez quelqu'un ?

PLUTUS. Je m'en vais tâtonnant, à droite, à gauche, jusqu'à ce que je tombe sur je ne sais qui : alors le premier qui m'a rencontré m'emmène, me garde, et va te remercier, toi, Mercure, de sa fortune inespérée.

25. MERCURE. Jupiter est donc bien trompé, s'il croit que tu vas rendre riches ceux qu'il a jugés dignes de la richesse ?

PLUTUS. Oui, mon cher, il est trompé, et c'est juste, puisque, sachant que je suis aveugle, il m'envoie chercher une chose rare et introuvable en ce monde : Lyncée lui-même aurait

1. Sur Hipponicus et Callias, voy. Plutarque, *Vie de Solon*, § 45, et le *Banquet* de Xénophon.

peine à voir un objet aussi petit, aussi imperceptible : les honnêtes gens, en effet, sont en minorité; les coquins, au contraire, sont maîtres de tout dans les villes; aussi n'est-il pas étonnant qu'errant à l'aventure, je tombe aisément dans leurs filets.

MERCURE. Mais comment se fait-il que, quand tu les abandonnes, tu fuies si facilement, puisque tu ne sais pas le chemin?

PLUTUS. C'est que j'ai la vue perçante et de bons pieds, dès qu'il s'agit de prendre la fuite.

26. MERCURE. Réponds-moi donc encore à cette question : comment se fait-il qu'étant aveugle, c'est un point convenu, et de plus boiteux et pâle, tu aies tant d'amoureux? Tout le monde a les yeux sur toi, tous s'estiment heureux de te posséder; s'ils te perdent, ils ne peuvent plus supporter la vie. J'en sais même beaucoup que cette passion malheureuse a portés à se précipiter dans la mer aux énormes baleines, du haut des rochers escarpés<sup>1</sup>, et cela, parce qu'ils se croyaient dédaignés par toi et n'avaient jamais obtenu un seul de tes regards. Du reste, tu avoueras toi-même, j'en suis sûr, pour peu que tu te connaisses, qu'il faut être fou comme un Corybante pour t'aimer avec tant d'extravagance.

27. PLUTUS. Crois-tu que ces gens-là me voient tel que je suis, boiteux, aveugle, et plein d'autres difformités?

MERCURE. Assurément, Plutus, à moins qu'ils ne soient tous aveugles comme toi.

PLUTUS. Non, mon cher, ils ne sont pas aveuglés; mais l'ignorance et l'erreur, ces reines du monde, leur mettent un voile sur les yeux; d'ailleurs, pour ne pas leur paraître laid, je me couvre d'un masque charmant, orné d'or et de pierreries, je me revêts d'habits aux mille couleurs et parais ainsi devant eux. Ils s'imaginent alors que cette beauté est réelle, se passionnent pour moi, et meurent de ne pouvoir m'obtenir. Cependant si l'on me mettait à nu en leur présence, il est évident qu'ils rougiraient d'avoir eu les yeux fascinés, et de s'être épris pour un objet si disgracieux et si difforme.

28. MERCURE. Quoi donc? lorsque, devenus riches, ils se sont masqué le visage, peuvent-ils encore se laisser tromper, eux qui se feraient plutôt enlever la tête que le masque qui la couvre? On ne peut croire qu'ils ignorent que tes beaux dehors sont fardés, puisqu'ils voient le fond des choses.

1. Allusion à des vers de Théognis, dont on trouvera le texte dans le tome III, p. 43 de la *Collection des poètes grecs* de Boissonade.

PLUTUS. Il y a trop de raisons , Mercure , qui combattent en ma faveur.

MERCURE. Quelles sont donc ces raisons ?

PLUTUS. Lorsqu'un homme , me rencontrant pour la première fois , ouvre sa porte et me fait entrer chez lui , aussitôt s'y glissent avec moi l'Orgueil , la Folie , la Vanité , la Mollesse , l'Insolence , l'Erreur , et mille autres défauts. Maîtrisée par tous ces vices , l'âme de mon maître admire ce qui n'a rien d'admirable , et recherche ce qu'il faut éviter ; et moi , le père de tant de maux , il m'adore , avec le cortège que j'ai introduit dans sa demeure , et souffrirait tout plutôt que de me laisser échapper.

29. MERCURE. C'est qu'aussi , Plutus , tu es tellement lisse , glissant , prompt à la fuite ! Tu n'offres aucune prise , et , semblable à une anguille ou à un serpent , tu t'échappes , je ne sais comment , à travers les doigts. La Pauvreté , au contraire , est enduite de glu et facile à prendre ; elle a par tout le corps mille hameçons , auxquels s'accrochent ceux qui vont auprès d'elle , et l'on a bien de la peine à s'en débarrasser. Mais pendant que nous bavardons , nous avons oublié un point essentiel.

PLUTUS. Quoi donc ?

MERCURE. Thésaurus , que nous n'avons point emmené , et dont nous allons avoir grand besoin.

30. PLUTUS. Sois sans inquiétude , je le laisse sous terre , quand je remonte vers le ciel , et je lui ordonne de rester là , bien enfermé , sans ouvrir à personne , à moins qu'il ne m'ait entendu crier.

MERCURE. Entrons donc en Attique , et suis-moi , en me tenant par ma chlamyde , jusqu'à ce que nous soyons arrivés au désert.

PLUTUS. Tu as bien raison , Mercure , de me conduire ainsi : car , si tu me quittais , je pourrais m'égarer et rencontrer un Hyperbolus ou un Cléon <sup>1</sup>. Mais quel est ce bruit , comme d'un fer sur de la pierre ?

31. MERCURE. C'est notre Timon , qui pioche un terrain montagneux et pierreux. Ah ! ah ! je vois près de lui la Pauvreté , le Travail , la Patience , la Sagesse , le Courage , et toutes les Vertus qui marchent ordinairement sous les drapeaux de l'Indigence : voilà un cortège meilleur que le tien !

PLUTUS. Retirons-nous , Mercure , et promptement. Nous ne ferions rien auprès d'un homme entouré d'une pareille armée.

1. Sur ces brouillons , voy. l'*Histoire grecque* de M. Duruy , et les notes de M. Artaud sur *les Chevaliers et la Paix* d'Aristophane.

MERCURE. Tel n'est pas l'avis de Jupiter : ayons du cœur.

32. LA PAUVRETÉ. Où conduis-tu cet aveugle, meurtrier d'Argus ?

MERCURE. Jupiter nous envoie vers Timon que voici.

LA PAUVRETÉ. Comment ! Plutus revient trouver Timon, quand moi, qui l'ai reçu en si mauvais état, des bras de la Mollesse, pour le remettre à ceux de la Sagesse et du Travail, j'en ai fait un homme de cœur, digne d'être estimé ! La Pauvreté vous a-t-elle donc paru si méprisable, si aisée à insulter, que vous veniez me ravir mon seul bien, un homme que j'ai eu tant de peine à ramener à la Vertu ? Et voilà que Plutus va le reprendre, pour le livrer encore à l'Insolence et à l'Orgueil, et me le renvoyer, comme jadis, efféminé, lâche, insensé et couvert de haillons !

MERCURE. Pauvreté, Jupiter le veut.

33. LA PAUVRETÉ. Je me retire : et vous, Travail, Sagesse, ainsi que tous mes autres compagnons, suivez-moi. Timon saura bientôt, après m'avoir perdue, quelle j'étais, compagne assidue de ses travaux, conseillère du bien, qui lui donnais la santé du corps et celle de l'esprit, qui le faisais vivre vraiment en homme, les yeux tournés sur lui-même, et n'estimant toutes choses que ce qu'elles sont, c'est-à-dire vanités dont il n'a que faire.

MERCURE. Ils sont partis : approchons-nous.

34. TIMON. Qui êtes-vous, scélérats ? Que voulez-vous en venant ici ? Pourquoi troubler un homme qui travaille pour gagner sa vie ? Vous vous repentirez d'être venus, tas de coquins que vous êtes ! Je vais vous écraser tout à l'heure sous les mottes et les pierres.

MERCURE. Non pas, Timon, ne jette rien ! Ce ne sont pas des hommes que tu veux écraser. Moi, je suis Mercure, et celui-ci, Plutus, envoyés par Jupiter, qui a entendu tes prières. Reçois donc de bonne grâce le bonheur qui t'arrive, et dis adieu aux travaux.

TIMON. Vous allez en recevoir, tout dieux que vous êtes, comme vous le prétendez : je déteste tout le monde, et les dieux et les hommes ; et cet aveugle, quel qu'il soit, j'ai envie de lui casser la tête avec ma pioche.

PLUTUS. Allons-nous-en, Mercure, au nom de Jupiter ! Cet homme me paraît avoir un terrible accès de mélancolie ; je crains quelque malheur ; je me sauve.

35. MERCURE. Pas de sottise, Timon : mets de côté ton humeur rustique et sauvage, ouvre les bras et reçois cette heureuse fortune ; redeviens riche, sois le premier des Athéniens, méprise tous ces ingrats, et ne vis que pour toi.

TIMON. Je n'ai pas besoin de vous; laissez-moi tranquille; cette pioche, voilà ma richesse; je suis le plus heureux des hommes, quand personne ne s'approche de moi.

MERCURE. Quelle sauvagerie, mon cher!

Dirai-je à Jupiter ces mots durs et cruels<sup>1</sup>?

Déteste les hommes, à la bonne heure, ils t'ont traité assez mal pour cela; mais détester les dieux, qui prennent soin de toi, ce n'est pas bien.

36. TIMON. Je te sais bon gré à toi, Mercure, ainsi qu'à Jupiter, de cette attention; mais je ne veux pas de Plutus.

MERCURE. Et pourquoi?

TIMON. Parce qu'il est la cause de tous mes maux: il m'a livré aux flatteurs, m'a fait tomber dans leurs pièges, a suscité la haine contre moi, m'a gâté par les délices et exposé à l'envie; puis, pour couronner l'œuvre, il m'a laissé tout à coup perfidement, traîtreusement. La Pauvreté, au contraire, maîtresse bienfaisante, m'a exercé à de mâles travaux, m'a parlé le langage de la vérité et de la franchise, a pourvu par le travail à tous mes besoins, m'a enseigné à mépriser tout le reste, pour ne placer mon espoir qu'en moi-même; m'a fait connaître combien est précieuse la richesse, que ni les caresses du flatteur, ni les menaces du sycophante, ni la fureur du peuple, ni les votes de la multitude, ni les pièges du tyran ne peuvent nous ravir.

37. Fortifié par le travail, je cultive ce champ avec courage; je ne vois aucun des vices d'Athènes, et je me contente de la farine d'orge que me fait gagner mon hoyau. Retourne donc sur tes pas, Mercure, et reconduis Plutus à Jupiter; je ne lui demande qu'une grâce, c'est de condamner aux larmes tous les hommes, jusqu'aux enfants.

MERCURE. Non pas, mon cher: les hommes n'ont pas tous envie de pleurer. Mais laissons la mauvaise humeur et les propos d'enfant: reçois Plutus;

Ne repoussons jamais les dons de Jupiter<sup>2</sup>.

PLUTUS. Veux-tu permettre, Timon, que je me justifie auprès de toi? M'entendras-tu sans te fâcher?

TIMON. Parle; mais pas de longueurs, pas de préambules à la façon des mauvais rhéteurs. Si tu es court, je consens à t'écouter, en faveur de Mercure.

1. Parodie de l'*Iliade*, XV, v. 202.

2. Parodie de l'*Iliade*, III, v. 65



38. **PLUTUS.** J'aurais cependant besoin d'être long, pour répondre à tes nombreuses accusations. Mais voyons si je suis aussi coupable que tu le dis. C'est moi qui t'ai procuré tout ce qui t'a le plus agréé, honneurs, préséance, couronnes<sup>1</sup> et autres délices. Grâce à moi, on te considérait, on te chantait, on s'empressait à te plaire : si tu as eu à te plaindre des flatteurs, je n'en suis pas cause ; c'est plutôt moi qui ai été maltraité par toi, livré indignement à des coquins ; qui te prodiguaient leurs louanges et leurs perfides caresses, et me dressaient à moi mille embûches. Tu prétends aussi que je t'ai trahi : je pourrais, au contraire, t'accuser de m'avoir, par tous les moyens, mis à la porte de ta maison et chassé la tête la première. Voilà pourquoi, au lieu d'une molle tunique, cette Pauvreté si précieuse t'a affublé d'une peau de chèvre ; et Mercure, ici présent, m'est témoin que je suppliais tout à l'heure Jupiter de ne plus m'envoyer vers toi, qui ne peux plus me souffrir.

39. **MERCURE.** Tu vois, Plutus, comme il s'est radouci : n'aie donc plus peur, et reste auprès de lui. Pour toi, Timon, continue de bêcher comme tu fais, et toi, Plutus, fais venir Thésaurus sous sa pioche ; il entendra ton cri.

**TIMON.** Il faut obéir, Mercure, et redevenir riche. Que faire, en effet, lorsque les dieux ordonnent ? Mais vois au moins dans quel embarras tu me jettes, malheureux qui vivais le plus fortuné des hommes, et forcé aujourd'hui, sans avoir fait aucun mal, de reprendre tout à coup de nouvelles richesses, et, avec elles, de nouveaux soucis.

40. **MERCURE.** Souffre-le, Timon, pour l'amour de moi, lors même que tu trouverais l'épreuve rude et difficile, ne fût-ce que pour faire crever de jalousie tes flatteurs. Moi, je revole au ciel, en passant par l'Etna.

**PLUTUS.** Il est parti, je crois ; je le devine au bruit de ses ailes. Reste ici, Timon, je vais t'envoyer Thésaurus : pioche avec vigueur. « Je t'appelle, Thésaurus d'or ; obéis à Timon que voici, et viens t'offrir à ses mains. » Creuse, Timon, creuse plus avant ; je vous laisse ensemble et me retire.

41. **TIMON.** Courage, ma pioche. Allons, de la vigueur, pas de fatigue ; il s'agit de faire sortir Thésaurus des entrailles de la terre à la clarté du jour. O Jupiter ! dieu des miracles ; ô chers Corybantes ! ô Mercure ! dieu du gain, d'où vient tant d'or ? N'est-ce point un songe ? Je crains de ne trouver que des

1. Celles des festins

charbons à mon réveil. Mais non ; c'est de l'or monnayé, un peu rouge, pesant, et des plus agréables à la vue.

Or, le plus beau des dons qui soient faits aux mortels !

comme un feu qui étincelle, tu brilles et la nuit et le jour <sup>2</sup> ! Viens, cher ami ; viens, objet de ma tendresse. Je ne doute plus aujourd'hui que Jupiter ne se soit changé en or. Quelle fille n'ouvrirait pas son sein, pour recevoir un tel amour descendant par les toits ?

42. O Midas ! ô Crésus ! offrandes du temple de Delphes, que vous n'êtes rien auprès de Timon et du trésor de Timon ! Le Grand Roi lui-même ne saurait m'égaliser. Et vous, ma pioche, ma chère peau de chèvre, il convient que je vous consacre au dieu Pan. Je vais acheter tout ce désert, et faire bâtir, à l'endroit où j'ai trouvé cet or, une tour dans laquelle je puisse habiter seul : si je meurs, elle me servira de tombeau <sup>3</sup>. Ordonnons et décrétons de renoncer, jusqu'à la fin de nos jours, au commerce des hommes, de les fuir et de les mépriser. Ainsi, hôte, compagnon, autel de la Pitié <sup>4</sup>, fadaises ! Compassion pour les larmes, secours à l'infortune, abus des lois et renversement des mœurs ! Mais vivre seul comme les loups, et n'avoir qu'un ami, Timon !

43. Tout le reste, des ennemis, des dresseurs d'embûches ; et converser avec eux, sacrilège ! S'il m'arrive d'en apercevoir un, jour néfaste ! Enfin, qu'ils ne soient pour moi que comme des statues de pierre ou de bronze. Ne recevons pas d'envoyé de leur part, ne signons avec eux aucun contrat ; que ce désert nous sépare ! Tribu, phratrie, nationalité, patrie même, mots froids et vides de sens, qui ne sont bons que pour les sots ! Que Timon soit seul riche, qu'il dédaigne tous les autres, qu'il jouisse seul de son bien, loin des flatteurs et des flagorneurs ; qu'il sacrifie aux dieux, qu'il fasse pour lui seul de splendides festins, qu'il n'ait d'autre voisin, d'autre proche que lui-même ; qu'il éloigne de lui le reste des hommes ; que ce soit pour lui une loi suprême de ne tendre la main à personne, fussé-je près de mourir et réduit à me placer sur la tête la couronne funéraire <sup>5</sup>.

1. Vers d'Euripide dans *Bellérophon*, tragédie perdue.

2. Pindare, *première Olympique*.

3. Cette tour subsistait encore du temps de Pausanias, qui en parle dans ses *Attiques*.

4. Stace, dans le XII<sup>e</sup> chant de la *Thébaïde*, fait une belle description de cet autel.

5. Sur ces derniers adieux du mourant, voy. Xénophon, *Cyropédie*, VIII ; Montfaucon, *Antiquité expliquée*, t. V, partie I, p. 8.

44. Qu'enfin le plus doux des noms soit pour Timon celui de Misanthrope ! Le fond de mon humeur sera la brusquerie, la dureté, la grossièreté, la colère, la sauvagerie. Si je vois un homme près de se brûler et me suppliant d'éteindre le feu, je l'éteindrai avec de la poix et de l'huile ; si un fleuve, grossi par l'orage, emporte un homme qui me tende les bras et me prie de le retirer, je l'y replongerai la tête la première, afin qu'il ne puisse revenir sur l'eau. C'est ainsi que les ingrats recevront la pareille. Telle est la loi proposée par Timon, fils d'Échécratide, du bourg de Colytte, et votée à l'unanimité par le même Timon. Que cela soit ; tel est notre bon plaisir : et tenons-y en homme de cœur !

45. Je donnerais beaucoup pour que tout le monde sût que je suis devenu immensément riche. Cette nouvelle serait une corde à pendre pour tous ces misérables. Mais qu'est ceci ? Quel empressement ! De tous côtés accourent des gens tout poudreux, tout hors d'haleine, ayant, je ne sais comment, flairé mon or ! Monterai-je sur cette butte pour les charger à coups de pierres lancées comme d'un rempart, ou bien manquerai-je, cette fois seulement, à la loi que je viens de faire, en leur adressant la parole, afin de les vexer davantage par mes dédains ? Cela vaudra mieux. Attendons-les, et de pied ferme. Qui vois-je arriver le premier ? Gnathonidès le Parasite, qui, l'autre jour, quand je lui demandais de l'argent, m'offrit une corde ; lui qui souvent, chez moi, a vomi des tonnes entières ! Mais il a bien fait de venir avant les autres ; il sera le premier à gémir.

46. GNATHONIDÈS. N'avais-je pas raison de dire que jamais ce bon Timon ne serait abandonné des dieux ? Salut à Timon, le plus beau des hommes, le plus charmant, le plus gai des buveurs !

TIMON. Salut aussi à Gnathonidès, le plus vorace des vautours, le plus scélérat des hommes !

GNATHONIDÈS. Tu aimes toujours à rire ? Mais où donc est le festin ? Je viens te chanter une chanson nouvelle, un dithyrambe que j'ai appris tout à l'heure.

TIMON. Oui, je vais te faire chanter, mais une élegie, et des plus pathétiques, avec ma pioche.

GNATHONIDÈS. Eh quoi ! tu frappes, Timon ! Des témoins ! Par Hercule ! Aïe ! Aïe ! je te cite devant l'Aréopage pour cette blessure.

TIMON. Si tu tardes un instant, tu pourras me citer pour un meurtre.

GNATHONIDÈS. Non, non ; guéris plutôt ma blessure, en y ver-

sant un peu d'or : c'est un spécifique merveilleux contre le sang.

TIMON. Tu es encore là ?

GNATHONIDÈS. Je m'en vais ; mais tu te repentiras d'être devenu brutal, toi jadis si bon.

47. TIMON. Quel est maintenant celui qui s'avance, un homme au front chauve ? C'est Philiadès, le plus impudent des flatteurs. Ce coquin a reçu de moi un champ tout entier, et deux talents donnés pour dot à sa fille, prix de ses louanges, lorsqu'un jour où j'avais chanté dans un festin, tout le monde gardant le silence, il m'écrasa d'éloges et jura que ma voix était plus mélodieuse que celle des cygnes ; puis, dernièrement, me sentant malade, j'allai le trouver pour lui demander secours ; et lui, l'excellent homme, dès qu'il m'aperçut, me répondit à coups de poing.

48. PHILIADES. O l'impudence ! Pourrait-on reconnaître Timon à présent ? Gnathonidès est-il son ami et son convive ? C'est du reste à juste titre qu'il a été puni de son ingratitude. Pour moi, qui suis depuis longtemps seul ami intime de Timon, son compagnon d'enfance, et de la même tribu que lui, je vais agir avec discrétion, pour ne pas avoir l'air de le prendre d'assaut. Salut, cher maître ! Défiez-vous de ces vils flatteurs qui s'abattent sur notre table et qui ne sont que des corbeaux : on ne peut se fier à personne aujourd'hui ; le monde n'est peuplé que d'ingrats et de méchants. Moi, je vous apportais un talent, pour subvenir à vos besoins, quand j'ai appris en route, tout près d'ici, que vous étiez devenu prodigieusement riche. Je viens, en conséquence, vous donner un conseil ; mais, sage comme vous êtes, vous n'avez pas besoin de mes avis ; et vous pourriez en remonter à Nestor.

TIMON. C'est vrai, Philiadès ; mais approche un peu, que je te caresse avec ma pioche.

PHILIADES. Citoyens ! l'ingrat m'a brisé le crâne, parce que je lui donnais d'utiles conseils.

49. TIMON. Voyons le troisième. C'est l'orateur Déméas ; il tient un décret à la main, et il dit qu'il est mon parent. Jadis il a reçu de moi en un seul jour seize talents pour acquitter une amende ; il était condamné, on allait le mettre en prison, s'il ne payait pas ; et moi j'eus pitié de lui, et je le fis élargir : l'autre jour, il était chargé de distribuer à la tribu Érechthéide<sup>4</sup>

<sup>4</sup> Il vaudrait mieux lire *Égèide*, tribu à laquelle appartenait le bourg de Colytie

l'argent du spectacle, je m'avançai pour recevoir ce qui me revenait, il dit qu'il ne savait pas si j'étais ou non citoyen.

50. DÉMÉAS. Bonjour, Timon, l'honneur de la famille, le rempart d'Athènes, le boulevard de la Grèce : le peuple rassemblé et les deux sénats t'attendent depuis longtemps; mais écoute d'abord le décret que j'ai proposé en ta faveur : « Attendu que Timon, fils d'Échécratide, du bourg de Colytte, non-seulement excellent citoyen, mais homme sage, s'il en fut dans toute la Grèce, n'a jamais cessé de rendre à la république les services les plus signalés; attendu qu'il a été vainqueur au pugilat, à la lutte et à la course le même jour, à Olympie, et qu'il a remporté le prix du char attelé de quatre chevaux, de deux chevaux.... »

TIMON. Mais je n'ai jamais assisté aux jeux Olympiques.

DÉMÉAS. Qu'importe? tu y assisteras plus tard : mais il est bon de voir cela figurer dans un décret avec d'autres choses encore : « Attendu qu'il s'est distingué l'année dernière en servant la république contre les Acharniens<sup>1</sup>, et qu'il a taillé en pièces deux bataillons de Péloponésiens.... »

51. TIMON. Comment? je n'ai jamais porté les armes, je n'ai jamais été inscrit sur les rôles militaires!

DÉMÉAS. Tu fais le modeste; mais nous serions des ingrats, si nous oublions tes services. « Outre plus, attendu que Timon par ses décrets, ses conseils, sa conduite à la tête des armées, a rendu les plus grands services à l'État; à ces causes, il a semblé bon au Sénat, au Peuple et aux Héliastes<sup>2</sup>, assemblés par tribus, aux démes en particulier, et aux citoyens en général, d'élever une statue d'or à Timon, près de celle de Minerve, dans l'Acropole, laquelle statue aura un foudre à la main droite, et sept rayons sur la tête; ce même Timon sera couronné de couronnes d'or, suivant la proclamation qui va en être faite aujourd'hui, après la représentation des tragédies aux nouvelles Dionysiaques<sup>3</sup>; car il convient de célébrer dès ce moment même les Dionysiaques en l'honneur de Timon. Tel est l'avis de Déméas, orateur, proche parent dudit Timon et son élève, vu que Timon est un orateur excellent, qui réussit d'ailleurs dans tout ce qu'il veut. »

1. Voy. la comédie d'Aristophane, qui porte ce nom. Cf. de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, partie I, § 5.

2. Sur le tribunal des Héliastes, de Pauw, *Ibid.*, partie III, § 4.

3. Fêtes de Bacchus, pendant lesquelles avaient lieu es représentations dramatiques.

52. Voilà le décret que je propose pour toi. Je voulais aussi t'amener mon fils auquel j'ai donné le nom de Timon.

TIMON. Comment, Déméas ! Tu n'es pas marié, que je sache ?

DÉMÉAS. Non, mais je me marie, s'il plaît à Dieu, l'année prochaine, et j'aurai des enfants, et mon premier-né, qui sera un garçon, s'appellera Timon.

TIMON. Je ne sais pas si tu te marieras, mon ami, après le bon coup que tu vas recevoir.

DÉMÉAS. Aïe ! qu'est-ce donc ? Es-tu donc tyran d'Athènes pour frapper ainsi les citoyens libres, toi qui n'es ni libre ni citoyen ? Mais tu seras bientôt puni de tous tes méfaits, et pour avoir brûlé l'Acropole.

53. TIMON. L'Acropole n'a jamais été brûlée, coquin ! Et tu n'es qu'un sycophante !

DÉMÉAS. Oui ; mais tu t'es enrichi en entrant par-dessous terre dans l'intérieur du Parthénon.

TIMON. Je n'y suis jamais entré, et personne ne croira ta langue.

DÉMÉAS. Alors tu veux y entrer, et tu as déjà volé le trésor qui s'y trouve.

TIMON. Tiens ! reçois encore celui-là !

DÉMÉAS. Holà ! le dos !

TIMON. Pas de cris ! ou je vais t'en donner un troisième. Il serait plaisant que j'eusse taillé en pièces deux bataillons de Lacédémoniens, moi qui n'ai jamais porté les armes, et que je ne pusse rosser un misérable drôle : vainement alors j'aurais été vainqueur à la lutte et au pugilat dans les jeux Olympiques

54. Mais qui vient là ? n'est-ce pas le philosophe Thrasyclès ? C'est bien lui ; avec sa longue barbe, ses larges sourcils, il s'avance en se rengorgeant, le regard farouche comme un Titan, les cheveux de devant rejetés en arrière, comme le Borée ou le Triton, peints par Zeuxis<sup>1</sup> : cet homme qui affecte un maintien sage, une démarche modeste, des vêtements simples, débite le matin mille beaux discours sur la vertu, blâme ceux qui se livrent aux plaisirs, et fait l'éloge de la frugalité, puis, le soir, après le bain, il se rend au souper, demande à l'esclave une large coupe pleine de vin (or il ne déteste pas le vin pur), et il semble alors qu'il ait bu les eaux du Léthé : le voilà, en effet, tenant des discours diamétralement opposés à ceux du matin, s'abattant sur les mets comme un vautour, coudoyant son voisin,

1. On pense que ces peintures étaient placées sous le portique nommé Pœcilé.

s'emplissant le menton de sauce, se gorgeant en vrai chien, se courbant sur son assiette, dans l'espoir d'y trouver la vertu, nettoyant scrupuleusement les plats avec ses doigts, afin de n'y rien laisser de son hachis.

55. Toujours mécontent de sa portion, il voudrait à lui seul un gâteau ou un cochon tout entier; mais bientôt, fruit ordinaire de la gourmandise et de la goinfrerie, l'ivresse le gagne, le vin le prend, et il ne s'arrête pas aux chansons et à la danse, il va jusqu'aux invectives et à la colère. La coupe en main, il donne essor à sa langue, discourant sur la sagesse et la tempérance, et cela, quand déjà le vin le fait chanceler et balbutier des phrases ridicules : après quoi, il vomit pour couronner l'œuvre; et, lorsque l'on vient pour l'emporter hors de la salle, il se cramponne avec les mains à quelque joueuse de flûte. Du reste, même à jeun, il ne cède à personne la palme du mensonge, de l'effronterie et de la cupidité : c'est le roi des flatteurs, le prince des parjures; devant lui marche la fourberie et derrière lui l'impudence : au demeurant, homme confit en sagesse, accompli en tout point et doué de toutes les perfections. Il va me la payer avant peu, cet honnête philosophe. Que vois-je? grands dieux! C'est vous, Thrasyclès, si longtemps attendu?

56. THRASYCLÈS. Je ne viens point vers vous, Timon, comme la plupart de ces gens qui, épris d'amour pour vos richesses, espérant partager votre argent, votre or, vos festins splendides, s'empressent de venir étaler leur flatterie autour d'un homme simple, comme vous, et toujours prêt à partager ce qu'il possède. Vous savez qu'un peu de pain me suffit, que mon meilleur repas c'est du thym, du cresson, assaisonnés d'un peu de sel, quand je veux me régaler, que ma boisson est puisée à la fontaine aux neuf bouches : je préfère ce manteau à n'importe quelle robe de pourpre, et je ne fais pas plus de cas de l'or que des cailloux répandus sur le rivage. C'est pour vous-même que je suis venu ici; c'est pour empêcher que vous ne vous laissiez corrompre par cette possession si funeste, si dangereuse, la richesse, qui souvent est la source de mille maux incurables. Si donc vous voulez m'en croire, vous jetez dans la mer cet or si inutile à un homme de bien comme vous, qui peut contempler les richesses de la philosophie. N'allez pas cependant, cher ami, le jeter dans un endroit profond; entrez dans l'eau jusqu'à la ceinture et jetez-le non loin du rivage, sans autre témoin que moi.

57. Si ce conseil ne vous agréé pas, vous pouvez vous en défaire par un meilleur moyen, sans laisser une obole; vous

n'avez qu'à le distribuer à tous ceux qui en ont besoin, à l'un cinq drachmes<sup>1</sup>, à l'autre une mine<sup>2</sup>, à cet autre, un demi-talent<sup>3</sup>; et, si c'est un philosophe, il est juste qu'il ait double et même triple part. Quant à moi, je ne demande rien pour moi-même; mais, afin de pouvoir soulager quelques amis, qui sont dans l'indigence, il me suffira que vous remplissiez cette besace, qui ne contient que deux médimnes<sup>4</sup> d'Égine : quand on est philosophe, il faut savoir se contenter de peu, modérer ses désirs et ne pas songer au delà de la besace.

TIMON. Fort bien dit, Thrasyclès; mais, avant de remplir ta besace, il faut, s'il te plaît, que je t'assène quelques coups de poing sur la tête, et par-dessus le marché quelques bons coups de pioche.

THRASYCLÈS. O république, ô lois ! nous sommes frappés par un coquin dans une cité libre !

TIMON. De quoi te plains-tu, bon Thrasyclès ? t'ai-je fait mauvaise mesure ? tiens, je vais te donner quatre chénices<sup>5</sup> en sus. Mais qu'est-ce-ci ? Ils accourent en foule ; Blepsias, Lachès, Gniphon et une légion de drôles que je vais faire crier. Que ne monté-je sur cette roche, pour laisser reposer ma pioche depuis longtemps fatiguée ? Ramassons des pierres et faisons-les pleuvoir sur eux comme une grêle.

BLEPSIAS. Assez, assez, Timon ; nous nous en allons.

TIMON. Oui, partez, mais couverts de sang et de blessures !

1. Environ 5 francs. — 2. 92 fr. 66 cent. — 3. Près de 3000 francs. — 4. Environ huit boisseaux. — 5. Près d'un boisseau.



## VI

## \*ALCYON OU LA MÉTAMORPHOSE\*.

## CHÉRÉPHON, SOCRATE.

1. CHÉRÉPHON Quelle voix, Socrate, est arrivée jusqu'à nous, de ces rivages et de ce promontoire? Qu'elle est douce à l'oreille! Quel est donc l'animal qui peut la produire? Car on dit que les habitants des eaux sont muets.

SOCRATE. C'est un oiseau marin<sup>1</sup>, cher Chéréphon; on le nomme Alcyon, il a la voix gémissante et pleine de larmes: les hommes débitent à son sujet une fable antique. On dit que jadis femme et fille d'Éole, fils d'Hellen, elle pleurait amèrement un époux, objet de sa plus vive tendresse, mort à la fleur de l'âge: c'était Célyx, de Trachine, fils de Lucifer et d'une beauté égale à celle de son père: la volonté des dieux lui a donné des ailes; et maintenant, semblable à un oiseau, elle vole le long des mers, cherchant son époux, et errant par toute la terre, sans pouvoir le rencontrer.

2. CHÉRÉPHON. C'est Alcyon, dis-tu? Jamais auparavant je n'avais entendu cette voix, qui m'est arrivée toute nouvelle. C'est un son vraiment lugubre que fait entendre cet oiseau: comment est-il donc fait, Socrate?

1. On doute que ce dialogue soit de Lucien; on l'attribue à un certain Léon, philosophe académicien. Voy., sur la fable d'Alcyon et Célyx, Ovide, *Métam.*, XI, v. 420.

2. Voici la description qu'en donne le scoliaste: « L'Alcyon est un oiseau de la grandeur d'un petit moineau franc, d'un plumage nuancé de différentes couleurs. Il est tout à la fois vert, bleu et un peu rouge; son bec est petit, allongé et de couleur verdâtre: il vit le long des rivages de la Sicile: il ne pond que cinq œufs, et construit son nid avec des épines et des arêtes de poisson entrelacées, comme les fils d'une toile, et il n'y a que les hommes qui puissent le détruire; aucun autre animal ne le peut. Ce nid, par sa forme, ressemble à un récipient de chimiste; le fond en est la partie la plus large;

SOCRATE. Il n'est pas grand, mais il a reçu des dieux une grande récompense de sa tendresse conjugale : durant tout le temps qu'il couve ses petits, le monde passe des jours nommés alcyoniens, remarquables par le calme qui règne au milieu même de la mauvaise saison; c'est aujourd'hui l'un de ces plus beaux jours. Vois comme le temps est serein! comme la mer tout entière est calme, sans vagues, et ressemble, pour ainsi dire, à un miroir!

CHÉRÉPHON. Tu dis vrai : on s'aperçoit que c'est aujourd'hui un jour alcyonien; hier c'en était encore un. Mais, au nom des dieux, que devons-nous croire, Socrate, de ces légendes anciennes, qui prétendent que des oiseaux sont devenus femmes, et des femmes oiseaux? Ces sortes de métamorphoses me paraissent de tout point impossibles.

3. SOCRATE. Cher Chéréphon, il me semble que nous sommes des juges bien peu clairvoyants de ce qui est ou non possible. Car nous jugeons des choses d'après la raison humaine, ignorante, infidèle, à vue courte : il s'ensuit que nous trouvons difficile ce qui est facile, et impraticable ce qui ne l'est pas; bon nombre de ces erreurs viennent de notre inexpérience, bon nombre de la jeunesse de notre esprit. En effet, tout homme n'est réellement qu'un enfant, fût-ce même un vieillard, attendu que le temps de la vie est rapide comme celui de l'enfance, si on le compare à l'éternelle durée. Comment donc, cher ami, des hommes, qui ne connaissent la puissance ni des dieux ni des génies, pourraient-ils affirmer que des transformations de cette

l'entrée est fort étroite, et si cachée, qu'il n'y a que l'alcyon qui puisse s'y glisser et la reconnaître; la femelle s'accouple en tout temps avec le mâle de son espèce; mais c'est au milieu de l'hiver qu'elle devient mère; elle emploie sept jours à construire son nid, et sept autres à pondre et à élever ses petits : le temps de sa ponte passe pour un temps sacré; ce temps est ordinairement celui du coucher des Pléiades (fin de novembre). Cet oiseau se pose sur les pierres, et chante assez agréablement; alors la mer devient absolument calme et n'est plus agitée par le vent. Des deux sortes d'alcyons, la plus grosse n'a point de voix; c'est la plus petite qui chante : leurs plumes, comme les cheveux des hommes, changent avec l'âge, et l'on reconnaît les vieux alcyons à leur plumage. On dit que les femelles ne survivent guère aux mâles, et qu'à la mort de ceux-ci, elles restent sans boire ni manger. Les femelles s'appellent *Cécyces*, et l'on prétend que, quand quelqu'un les entend chanter, c'est un signe très-certain qu'il mourra bientôt. » (Trad. de Belin de Ballu.) Cf. Aristote, *Des animaux*, IX, XIV. Plutarque, au traité *De la tendresse qu'on a pour les enfants*, décrit le nid de l'alcyon d'une manière très-intéressante. L'alcyon paraît être le martin-pêcheur des naturalistes modernes.

espèce peuvent se faire ou non ? Tu as vu, Chéréphon, quelle tempête s'est élevée, il y a trois jours ; tu frémis encore au souvenir des éclairs, du tonnerre, de la fureur des vents : on eût dit que la terre entière allait s'abîmer.

4. Peu de temps après, il succéda un calme étonnant et qui dure encore. Eh bien ! lequel des deux crois-tu le plus grand et le plus difficile, ou de rendre au ciel un aspect calme et brillant après un ouragan et un trouble effroyable, et de ramener partout la sérénité, ou bien de changer la forme d'une femme en celle d'un oiseau ? N'est-ce pas ainsi que chez nous les enfants prennent de la cire ou de l'argile, la pétrissent, et donnent successivement à la même masse mille diverses figures ? La divinité, dont le pouvoir immense ne saurait se comparer à nos forces, a donc facilement à sa portée et comme sous la main des moyens semblables. Maintenant, de combien tout le ciel te paraît-il plus grand que toi ? pourrais-tu le dire ?

5. CHÉRÉPHON. Quel homme, Socrate, peut comprendre ces sortes de problèmes et les exprimer ? Les paroles n'y peuvent atteindre.

SOCRATE. Comparons les hommes entre eux. N'existe-t-il pas une extrême différence entre la force des uns et la faiblesse des autres ? Mettons en regard des hommes à la fleur de l'âge et des enfants nouveau-nés, de cinq ou de dix jours ; quelle différence de force dans l'accomplissement de tous les actes de la vie, qui exigent une si grande adresse des mains, une telle souplesse du corps et de l'âme ! Ces mouvements ne sauraient venir à la pensée d'enfants aussi jeunes que ceux dont j'ai parlé.

6. Et telle est l'étendue de la vigueur d'un seul homme fait, qu'on ne saurait la mesurer avec celle de ces petits êtres : dix mille d'entre eux seraient aisément vaincus par ce seul homme : un âge, en effet, dénué de tout secours, privé de toute ressource, est le premier partage des hommes d'après la loi de la nature. Si donc l'homme nous paraît tellement différer de son semblable, quelle idée aurons-nous de la différence qui peut exister entre le ciel tout entier et nos forces, aux yeux de ceux à qui il est permis de considérer ces objets ? Sans doute on croira facilement qu'autant l'univers l'emporte par sa grandeur sur la taille de Socrate ou de Chéréphon, autant sa puissance, sa sagesse, son intelligence doivent, par analogie, être au-dessus de nos facultés.

7. C'est ainsi qu'à toi, à moi, et à bien des gens qui nous ressemblent, bon nombre de choses paraissent impossibles qui sont faciles à d'autres. Jouer de la flûte quand on ne le sait pas,

lire ou écrire régulièrement quand on ne connaît pas les lettres, semble chose plus impraticable à ceux qui sont étrangers à ces sortes d'art, que de changer des femmes en oiseaux, ou des oiseaux en femmes. La nature commence par jeter dans un rayon de miel un être sans pattes et sans ailes, puis elle lui donne des ailes, des pattes, teint et nuance son corps de mille couleurs variées et charmantes, et produit enfin une abeille, habile faiseuse de miel divin : d'œufs qui sont muets et inanimés, la nature façonne mille espèces d'animaux ailés, terrestres, ou aquatiques, employant, dit-on, plusieurs secrets, et l'influence mystérieuse de l'immense éther <sup>1</sup>.

8. Si donc la puissance des immortels est si grande, comment nous, mortels chétifs, incapables de sonder ces grands mystères et même de moindres secrets, embarrassés même pour voir ce qui se passe chaque jour devant nous, pourrions-nous rien dire de certain sur les Alcyons ou sur les Rossignols <sup>2</sup>? Aussi ces fables célèbres que nos pères nous ont transmises, je les raconterai à mon tour à mes enfants, oiseau, chantre de regrets, en mémoire de tes doux accents : je redirai souvent ta piété, ta tendresse conjugale, à mes deux femmes Xanthippe et Myrto; et le reste de ton histoire, et la récompense que tu as obtenue des dieux. Et toi, n'en feras-tu pas autant, Chéréphon?

CHÉRÉPHON. C'est trop juste, Socrate, et ce que tu viens de dire contient une double leçon de tendresse pour les femmes et pour les maris.

SOCRATE. Disons adieu maintenant à Alcyon; il est temps de retourner à la ville et de quitter Phalère.

CHÉRÉPHON. Volontiers, faisons ce que tu dis.

1. Voyez *l'Oiseau* de M. Michelet : *L'œuf*.

2. Allusion à la fable de *Philomèle*.

## VII

PROMÉTHÉE OU LE CAUCASE<sup>1</sup>.

## MERCURE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

1. MERCURE. Vulcain, voici le Caucase<sup>2</sup>, où il faut clouer ce malheureux Titan : cherchons donc autour de nous quelque rocher commode, qui soit privé de neige, afin que les chaînes y entrent plus solidement et que celui-ci soit en vue de tout le monde, bien cloué.

VULCAIN. Cherchons, Mercure ; il ne faut pas, en effet, l'enchaîner dans un lieu bas et voisin de la terre, de peur que les hommes qu'il a fabriqués ne viennent l'y délivrer ; et cependant il ne faut pas que ce soit trop haut, parce qu'on ne le verrait plus d'en bas ; mais, si tu veux bien, attachons-le à une hauteur moyenne, ici, au-dessus de ce précipice, les mains étendues, l'une sur ce rocher, l'autre sur celui qui est en face.

MERCURE. Tu as raison. Ces roches sont escarpées, inaccessibles et pendantes de tous côtés : ce précipice n'offre qu'une place étroite où l'on puisse poser le pied ; à peine s'y peut-on tenir sur la pointe : nous ne saurions trouver de croix plus commode. Allons, Prométhée, pas de retard : monte ici, et laisse-toi de bonne grâce clouer à cette montagne.

2. PROMÉTHÉE. O Vulcain ! ô Mercure ! prenez pitié d'un malheureux qui n'a pas mérité son malheur<sup>3</sup>.

1. On ne comprendra bien les finesses de ce spirituel dialogue qu'après avoir lu le drame d'Eschyle, intitulé : *Prométhée enchaîné*. Voy. l'élégante et fidèle traduction de M. A. Pierron, dans la bibliothèque Charpentier.

2. Le Caucase, connu dès la plus haute antiquité, et que Pline dérive d'un mot scythe, qui veut dire *blanchi par la neige*, s'étend entre l'Europe et l'Asie, dans la région caucasienne de l'empire russe, de la mer Noire à la mer Caspienne. Son plus haut sommet est l'*Elbrouz* ou *Elbourz*, à 5687 mètres au-dessus du niveau de la mer.

3. Cette plainte de Prométhée est bien loin du sublime silence qu'il garde

MERCURE. Voilà un : « Prenez pitié » que tu nous dis sans doute, Prométhée, pour que nous soyons attachés à ta place, si nous n'obéissons pas aux ordres que nous avons reçus. Est-ce que le Caucase ne te semble pas assez grand, pour qu'on y enchaîne encore deux malheureux ? Voyons ; étends la main droite. Toi, Vulcain, attache, cloue et frappe vigoureusement de ton marteau. Maintenant, donne l'autre main, qu'on l'attache aussi solidement. Voilà qui est fait : bientôt va descendre l'aigle qui doit te ronger le foie, et tu seras payé de tes belles et ingénieuses découvertes.

3. PROMÉTHÉE. O Saturne ! ô Japet ! et toi, Terre, qui m'as donné le jour, quels maux on fait souffrir à un infortuné qui n'a commis aucun mal !

MERCURE. Aucun mal, Prométhée ? Chargé jadis de faire la distribution des viandes, n'as-tu pas poussé l'injustice et la fourberie au point de te réserver les meilleurs morceaux, et de ne servir à Jupiter que des os

Recouverts d'une graisse blanche ?

Je me rappelle bien, par Jupiter ! les vers où Hésiode dit cela <sup>1</sup>. Ensuite, n'as-tu pas fait les hommes, animaux des plus malfaisants, et, chose pire encore, les femmes ? En outre, n'as-tu pas dérobé l'apanage le plus précieux des immortels, le feu, pour le donner aux hommes ? Après de tels méfaits, tu dis que tu n'as commis aucun mal ?

4. PROMÉTHÉE. Tu as bien l'air, Mercure, de vouloir, comme dit le poète, inculper un innocent. Tu me reproches des choses pour lesquelles je mériterais, à mon avis, si l'on me rendait justice, d'être nourri au Prytanée <sup>2</sup>. Si tu avais le temps de m'entendre, je me justifierais volontiers auprès de toi de toutes ces accusations, et te prouverais les torts de Jupiter envers moi. Mais toi, qui es un peu babillard et chicaneur, plaide pour lui et démontre qu'il a porté un jugement équitable, en me faisant clouer près des portes Caspiennes <sup>3</sup>, sur le Caucase, triste spectacle pour tous les Scythes.

MERCURE. L'appel est un peu tardif, Prométhée, et le plaider inutile ; parle cependant : aussi bien faut-il que je demeure

dans Eschyle ; mais Eschyle est un poète grave, majestueux, Lucien est un railleur.

1. Hésiode, *Théogonie*, v. 541.

2. Cf. Platon, *Apologie de Socrate*, chap. xxvi.

3. Aujourd'hui le défilé de *Khaouar*.

ici jusqu'à l'arrivée de l'aigle qui doit prendre soin de ton foie, et je consens à passer le temps qui va s'écouler d'ici là à entendre les déclamations sophistiquées d'un parleur habile comme toi.

5. PROMÉTHÉE. Parle le premier, Mercure ; et , pour donner à ton accusation la plus grande véhémence, ne néglige rien de ce qui peut justifier ton père. Toi, Vulcain, je te prends pour arbitre.

VULCAIN. Par Jupiter ! je serai ton accusateur plutôt que ton arbitre, car tu m'as volé mon feu et laissé refroidir ma forge.

PROMÉTHÉE. Eh bien ! partagez-vous l'accusation ; toi, Vulcain, accuse-moi de larcin ; Mercure me citera pour avoir fabriqué les hommes et distribué les viandes : tous deux vous paraissent bons artisans de parole et versés dans l'art oratoire.

VULCAIN. Mercure parlera pour moi : je ne suis pas au fait du langage de la chicane : je ne m'occupe guère que de ma forge ; mais nous avons là un bon orateur, et des mieux ferrés à ces sortes de causes.

PROMÉTHÉE. Je ne me serais jamais figuré que Mercure se chargeât d'accuser quelqu'un de larcin, ni qu'il voulût me reprocher d'avoir volé, étant aussi du métier. Cependant, fils de Maïa, puisque tu tentes l'aventure, il est temps d'arriver à l'accusation.

MERCURE. Elle exigerait de longs discours, Prométhée ; car il faudrait une certaine préparation pour énumérer tous tes délits, et il ne suffirait pas de faire un exposé sommaire de tes méfaits, de dire comment, le soin de distribuer les viandes t'ayant été dévolu, tu as gardé pour toi les meilleurs morceaux, trompé ton souverain, fabriqué des hommes, œuvre parfaitement inutile, dérobé le feu à nous autres dieux, pour en faire présent à tes créatures ; et il me semble, mon cher, qu'après tant de crimes, tu ne comprends pas l'excessive clémence dont Jupiter use envers toi. Si donc tu niais ces actions, il me serait nécessaire, afin de te convaincre, de développer mon plaidoyer et de faire effort pour mettre la vérité dans tout son jour ; mais si tu avoues avoir fait cette distribution des viandes, fabriqué des hommes par une invention nouvelle, et dérobé le feu, l'accusation est finie, je n'ai plus rien à dire, et le reste n'est plus que sornettes.

7. PROMÉTHÉE. C'est tout ce que tu viens de dire qui n'est que sornettes, et nous le verrons bientôt. Pour moi, puisque tu dis que l'accusation est suffisante, je vais essayer, autant que possible, de me laver de tous ces crimes. Et d'abord, écoute-moi au

sujet des viandes. En vérité, j'en atteste le ciel, et je rougis de le dire, c'est grande honte à Jupiter d'avoir l'esprit si étroit et si jaloux que, pour avoir trouvé un petit os dans sa portion, il envoie clouer ainsi un dieu ancien, sans se rappeler l'aide que je lui ai donnée, sans réfléchir au motif de sa colère, se fâchant comme un enfant, et entrant en courroux parce qu'il n'a pas eu la plus grosse part.

8. Ces ruses de table, il ne faut pas, je crois, Mercure, les garder dans son souvenir; et, si quelqu'un a commis une faute légère dans un banquet, on doit la considérer comme une vétille, et, en sortant du repas, y laisser sa colère : mais mettre sa haine en réserve pour le lendemain, nourrir sa rancune, et entretenir la mémoire de ce qui s'est fait la veille, fi donc! cela est indigne d'un dieu et d'un roi! Si, en effet, on bannit des festins ces sortes d'amusements, les tours, les plaisanteries, les railleries et les rires, il n'y demeurera plus que l'ivresse, la satiété et le silence, compagnie triste et maussade, et dont une table n'a que faire. Ainsi j'étais loin de croire que le souvenir de Jupiter irait jusqu'au lendemain, encore moins qu'il se fâcherait ainsi et se tiendrait pour gravement offensé, parce qu'en faisant le partage des viandes, on s'est amusé à éprouver s'il distinguerait et prendrait le meilleur morceau.

9. Mais supposé même, Mercure, ce qui est bien plus grave, que non-seulement j'aie donné à Jupiter la plus petite part, mais que j'aie enlevé la part tout entière : quoi donc? fallait-il pour cela, comme on dit, confondre le ciel et la terre, songer à des chaînes, à des croix, au Caucase, et faire descendre des aigles pour me ronger le foie? Vois si tout ce fracas n'accuse point celui qui se fâche de petitesse, de bassesse dans les sentiments, de penchant à la colère. Qu'eût-il donc fait s'il eût perdu un bœuf tout entier, puisque, pour un peu de viande, il entre dans un tel courroux?

10. Que les hommes, en pareil cas, se conduisent avec bien plus d'équité, eux qui cependant devraient être plus susceptibles que les dieux! Toutefois, il n'y en a pas un seul qui condamné son cuisinier à être pendu, pour avoir, en faisant cuire des viandes, trempé son doigt dans la sauce, et l'avoir léché, ou avoir arraché quelques lardons à un rôti et les avoir avalés. Non; ce sont des torts qu'on excuse; ou, si le maître s'emporte, il donne quelques coups de poing au gourmand, quelques soufflets sur la

1. Voy. la trad. latine que Cicéron a faite d'un fragment du *Prométhée délivré*, pièce perdue d'Eschyle. Cicéron, *Tusculanes*, II, chap. x.



joue, mais personne n'a jamais été attaché à la potence pour semblable délit. En voilà assez de dit sur les viandes : j'ai honte d'avoir à me défendre à ce sujet, mais il est encore plus honteux pour Jupiter de m'accuser.

11. Passons à mon talent plastique et à la fabrication des hommes : c'est le moment d'en parler. Sur ce point, Mercure l'accusation se divise en deux chefs, et je ne sais trop lequel vous me reprochez le plus : en premier lieu, de ce que j'ai fait des hommes, tandis qu'il aurait mieux valu qu'il n'y en eût pas, ou tout au moins qu'ils demeurassent tranquilles, terre immobile et inerte; et en second lieu, de ce que, les ayant faits, je ne leur ai pas donné une autre forme que celle qu'ils ont aujourd'hui. Je vais toutefois parler sur ces deux points : et d'abord, je m'efforcerai de démontrer que les dieux n'ont éprouvé aucun dommage de ce que les hommes ont été produits à la vie; ensuite, que c'est même pour eux un avantage réel et beaucoup plus considérable, que si la terre fût restée déserte et privée d'habitants.

12. Dans l'origine, car il me sera plus facile, en remontant jusque-là; de prouver si j'ai fait une innovation criminelle en fabriquant des hommes, dans l'origine, dis-je, il n'y avait qu'une seule espèce divine et céleste; la terre, inculte et difforme, était tout entière couverte de forêts, hérissée de bois impénétrables au soleil. Aussi point d'autels pour les dieux, point de temples : où les aurait-on placés ? point de statues ni d'images, rien enfin de semblable à ce qui se pratique aujourd'hui avec tant de soin et de déférence. Moi, toujours le premier à songer à l'intérêt commun, toujours attentif aux moyens d'augmenter la gloire des dieux, de contribuer à leur splendeur, à leur magnificence, je regardai comme une invention excellente de prendre un peu de boue, d'en façonner certains êtres, et de leur donner une forme semblable à la nôtre. Il me semblait qu'il manquait quelque chose à la divinité, tant qu'il n'existait rien qui lui pût être opposé, un être qui, comparé à elle, prouvât qu'elle est plus heureuse : je voulais toutefois que cet être fût mortel, quoique industriel, intelligent, et capable d'apprécier ce qui vaut mieux que lui.

13. Alors, suivant le langage des poètes, je mêlai de la terre et de l'eau, et de cette substance molle je formai des hommes, puis j'appelai Minerve et la priai de mettre la main à mon œuvre. Voilà le grand crime que j'ai commis envers les dieux; tu vois quel tort j'ai pu leur causer en fabriquant des animaux avec de la boue qui, jusque-là immobile, a été douée par moi du mou-

vement. Il paraît que, depuis ce temps, les dieux sont devenus un peu moins dieux, parce qu'il existe sur la terre certains êtres mortels; et voilà pourquoi Jupiter se fâche, comme si les dieux étaient amoindris par la naissance des hommes : à moins qu'il ne craigne que ceux-ci ne conspirent contre lui et ne déclarent la guerre aux dieux comme les Géants. Mais que vous ayez reçu quelque dommage de moi ou de mes créatures, le contraire, Mercure, est évident : montre-moi que je vous ai fait le plus léger tort, et je me tairai, et j'avouerai que vous avez raison de me traiter ainsi.

14. Au contraire, j'ai été de la plus grande utilité aux dieux; et, pour t'en convaincre, tu n'as qu'à jeter les yeux sur la terre, jadis aride et sans beauté, aujourd'hui parée de villes, de campagnes cultivées, sur la mer sillonnée de navires, sur les îles remplies d'habitants, sur les autels, les sacrifices, les temples, les solennités qui se voient de toutes parts : les rues, les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si j'avais formé les hommes pour moi tout seul, on pourrait me taxer d'avarice; mais c'est en vue de l'intérêt commun que je vous les ai fabriqués. Que dis-je? On voit partout des temples consacrés à Jupiter, à Apollon, et à toi, Mercure, mais à Prométhée pas un. Tu vois si je ne songe qu'à mes intérêts, si j'ai trahi ou diminué ceux des autres.

15. Songe en outre à ceci, Mercure, qu'un bien, quel qu'il soit, possession ou œuvre d'art, que personne ne peut voir ou louer, ne saurait être doux et agréable à celui qui le possède. Or, pourquoi parlé-je ainsi? Pour montrer que, si les hommes n'eussent pas été créés, la beauté de l'univers serait demeurée sans témoin, et nous autres dieux nous serions riches d'une richesse que personne n'admirerait, et qui, par suite, n'aurait pour nous aucune valeur, attendu que nous ne pourrions la comparer à rien d'inférieur; enfin nous ne comprendrions pas l'étendue de notre félicité, si nous ne voyions aucun être privé de ce bonheur : car la grandeur d'un objet ne se prouve que par sa comparaison avec un petit. Et vous, qui deviez me combler d'honneurs pour cet acte de bon citoyen, vous me clouez à un rocher en récompense de mes bonnes idées!

16. Mais, dis-tu, il y a des méchants parmi les hommes : ils commettent des adultères, se font la guerre, épousent leurs sœurs, tendent des embûches à leurs pères. N'y a-t-il pas chez nous aussi abondante moisson de vices? Et doit-on pour cela accuser Uranus et la Terre<sup>1</sup> de nous avoir donné l'existence? Tu

<sup>1</sup> Voy. le commencement de la *Théogonie* d'Hésiode.

me diras peut-être encore que c'est pour nous une rude affaire que de prendre soin des hommes. Autant vaudrait alors qu'un berger se plaignît d'être obligé de soigner son troupeau : s'il lui donne du mal, il lui procure aussi des plaisirs et une occupation qui n'est pas sans agrément. Que ferions-nous, si nous n'avions à veiller sur rien ? Plongés dans l'oisiveté, nous boirions le nectar, nous nous remplirions d'ambrosie, sans rien faire.

17. Mais ce qui me dépîte le plus, c'est que, me reprochant d'avoir fait des hommes, et plus encore des femmes, vous ne vous faites pas faute de les aimer, de descendre sur la terre, tantôt changés en taureaux, tantôt en satyres, ou en cygnes <sup>1</sup>, et vous ne dédaignez pas d'en avoir des dieux. Mais il fallait, diras-tu peut-être, faire des hommes avec une autre forme, et non pas à notre ressemblance. Hé ! quel autre modèle pouvais-je me proposer que celui qui me paraissait le plus beau ? Devais-je faire de l'homme un être sans raison, une brute sauvage et grossière ? Et comment les hommes auraient-ils offert des sacrifices aux dieux, comment nous auraient-ils rendu les autres hommages, s'ils n'eussent pas été tels qu'ils sont ? Mais vous, sitôt qu'ils vous offrent des hécatombes, vous ne perdez pas un instant, dussiez-vous aller à l'extrémité de l'Océan, chez les *Éthiopiens irréprochables* <sup>2</sup>. Et celui qui vous procure ces honneurs et ces sacrifices, vous l'avez cloué à un rocher ! Mais en voilà assez au sujet des hommes.

18. Maintenant, si tu veux bien, passons au feu et à ce larcin si amèrement reproché. Et d'abord, au nom des dieux, réponds-moi sans hésiter. Avons-nous perdu la moindre parcelle de ce feu, depuis qu'il est aux mains des hommes ? Tu ne saurais répondre : telle est, en effet, la nature de cette possession, qu'elle ne peut être diminuée par le partage ; le feu ne s'éteint pas en allumant un autre feu : c'est donc chez vous pure jalousie de ne pas permettre qu'on fasse part d'un bien à ceux qui en ont besoin, quand il n'en résulte pour vous aucun dommage. N'êtes-vous donc pas des dieux, et, par conséquent, des êtres bons, faiseurs de riches présents, étrangers à toute envie ? Et lors même que je vous aurais dérobé tout le feu, pour le porter sur la terre, sans vous en rien laisser, je ne vous aurais pas fait grand tort : vous n'en avez nul besoin, vous n'avez jamais

1. Jupiter, changé en taureau, enleva Europe, séduisit Antiope sous la forme d'un satyre, et trompa Léda ou Némésis sous celle d'un cygne.

2. Allusion à la fin du 1<sup>er</sup> chant de l'*Illiade*.

froid, vous ne faites pas cuire l'ambroisie, et vous pouvez vous passer de lumière artificielle.

19. Les hommes, au contraire, ont tout à fait besoin du feu, surtout pour les sacrifices, pour parfumer les rues de l'odeur des victimes, brûler l'encens et rôtir les cuisses sur les autels. Je vois même que vous ne vous plaisez pas mal à la fumée, et que c'est pour vous un délicieux régal, quand cette odeur monte vers le ciel *avec la fumée qui s'élève en spirales*<sup>1</sup>. Vos reproches sont donc en contradiction complète avec vos goûts. Je m'étonne aussi que vous n'empêchiez pas le soleil de luire sur les hommes : son feu est bien plus divin, bien plus ardent. L'accuserez-vous aussi de vous avoir dérobé votre bien ? J'aidit. Pour vous, Mercure et Vulcain, si vous trouvez quelque chose à reprendre, redressez, accusez, et moi je me justifierai encore.

20. MERCURE. Il n'est pas facile, Prométhée, de lutter avec un si vigoureux sophiste. Cependant félicite-toi de ce que Jupiter ne t'a pas entendu : je suis sûr qu'il aurait attaché sur toi seize vautours pour te déchirer les entrailles, tant tu as mis de violence à l'accuser, en paraissant te défendre. Mais je suis étonné qu'étant devin tu n'aies pas prévu le supplice que tu subis.

PROMÉTHÉE. Je le savais, Mercure, et je sais aussi que je dois être délivré : avant peu un Thébain<sup>2</sup>, de tes amis, viendra ici et tuera à coups de flèches l'aigle dont tu m'annonces l'arrivée.

MERCURE. Puisse-t-il en être ainsi, Prométhée ! puissé-je te voir délivré, assis à table avec nous, pourvu seulement que tu ne fasses pas le partage des viandes !

21. PROMÉTHÉE. Sois tranquille, Mercure, je m'assiérai bientôt à votre table, et Jupiter me délivrera pour lui avoir procuré un bien grand bonheur.

MERCURE. Lequel ? Parle vite.

PROMÉTHÉE. Tu connais Thétis<sup>3</sup>, n'est-ce pas, Mercure ?... mais il ne faut rien dire ; mieux vaut garder mon secret, afin qu'il soit le prix et la rançon de ma délivrance.

MERCURE. Garde-le donc, Titan, si tu crois ce parti le meilleur. Pour nous, Vulcain, allons-nous-en ; voici l'aigle qui arrive. Du courage, Prométhée ! Je voudrais déjà voir paraître l'archer thébain, qui doit mettre fin aux cruelles morsures de cet oiseau.

1. *Iliade*, I, v 348. — 2. Hercule. — 3. Voy le premier *Dialogue des dieux*

## VIII

DIALOGUES DES DIEUX<sup>1</sup>.

## 1

## PROMÉTHÉE ET JUPITER.

1. PROMÉTHÉE. Délivre-moi, Jupiter ; il y a longtemps que je souffre des maux cruels.

JUPITER. Te délivrer, dis-tu ! toi qui devrais porter des chaînes encore plus lourdes, avoir tout le Caucase par-dessus la tête, et non-seulement le foie dévoré par seize vautours, mais les yeux crevés, pour nous avoir fabriqué les êtres appelés hommes, volé le feu et créé les femmes ? Car de m'avoir trompé dans la distribution des viandes, et servi des os recouverts de graisse, pour te réserver la meilleure part, à quoi sert d'en parler ?

PROMÉTHÉE. Eh ! ne suis-je pas assez puni, depuis le temps que je suis cloué au Caucase, nourrissant de mon foie un aigle, que la pire mort puisse emporter ?

JUPITER. Ce n'est pas la millième partie de ce que tu dois souffrir.

PROMÉTHÉE. Cependant si tu me délivrais, Jupiter, ce ne serait pas sans récompense, mais je te donnerais un avis tout à fait intéressant.

2. JUPITER. Tu veux m'attraper, Prométhée.

PROMÉTHÉE. Et qu'y gagnerais-je ? Tu sauras bien où est le Caucase, et tu ne manqueras pas de chaînes, si je te tends quelque piège.

JUPITER. Dis-moi donc d'abord par quelle récompense si intéressante tu veux me payer.

1. L'intelligence de ces *Dialogues* exige la lecture des *Métamorphoses* d'Ovide. On fera bien aussi d'avoir sous la main le *Dictionnaire mythologique universel* du docteur Jacobi, traduit de l'allemand par Th. Bernard. Paris, F. Didot.

PROMÉTHÉE. Si je te dis où tu vas en ce moment, te paraîtrai-je pour le reste un prophète digne de foi ?

JUPITER. Pourquoi pas ?

PROMÉTHÉE. Tu vas trouver Thétis, pour coucher avec elle.

JUPITER. Tu as deviné : mais que s'ensuivra-t-il ? Car il me semble que tu vas me dire la vérité.

PROMÉTHÉE. Garde-toi bien, Jupiter, d'avoir commerce avec la Néréide : si elle devient grosse de tes œuvres, son enfant te traitera comme tu as traité Saturne.

JUPITER. Tu veux dire qu'il me détrônera.

PROMÉTHÉE. Puisse cela ne jamais arriver, Jupiter ! mais c'est l'issue qui menace tes amours avec elle.

JUPITER. Adieu donc Thétis. Que Vulcain te délivre pour prix de ton service !

## 2

## L'AMOUR ET JUPITER.

L'AMOUR. Oui, si j'ai commis quelque faute, pardonne-moi, Jupiter : je suis encore un enfant, et n'ai pas l'âge de raison.

JUPITER. Toi, Amour, un enfant ! mais tu es plus vieux que Japet. Parce que tu n'as ni barbe, ni cheveux blancs, est-ce une raison pour dire que tu es un enfant ? non ; tu es un vieillard, et un vieillard malin.

L'AMOUR. Et quel grand mal t'a donc fait ce vieillard, comme tu dis, pour que tu songes à l'enchaîner ?

JUPITER. Vois, petit misérable, si ce n'est pas un grand mal que de m'insulter à ce point, qu'il n'y a pas de forme que tu ne m'aies fait prendre, satyre, taureau, or, cygne, aigle. Tu n'as rendu aucune femme amoureuse de moi-même, et je ne sache pas que par toi j'aie su plaire à quelqu'une : il faut, au contraire, que j'use d'enchantements avec elles, et que je me cache : il est vrai qu'elles aiment le taureau, ou le cygne ; mais si elles me voyaient, elles mourraient de peur.

L'AMOUR. C'est tout naturel, Jupiter ; elles sont mortelles, elles ne peuvent donc pas supporter ta vue.

JUPITER. Comment donc se fait-il qu'Apollon soit aimé de Branchus<sup>1</sup> et d'Hyacinthe ?

<sup>1</sup> Branchus ou Branchos, fils d'Apollon ou aimé de ce dieu : il obtint de lui

L'AMOUR. Oui; mais Daphné l'a fui<sup>1</sup>, malgré ses beaux cheveux et son menton imberbe. Si tu veux devenir aimable, n'agite plus cette égide, ne porte plus cette foudre, rends-toi charmant, les cheveux tombant en boucles des deux côtés, et rattachés avec un bandeau; prends une robe de pourpre, mets des chaussures d'or, marche en cadence au son de la flûte et des tambours, et tu verras s'avancer sur tes pas une troupe plus nombreuse que les Ménades de Bacchus. .

JUPITER. Fi donc! je ne puis me décider à prendre, pour être aimable, un pareil accoutrement.

L'AMOUR. Eh bien alors, Jupiter, renonce à aimer : c'est plus facile.

JUPITER. Non pas : je veux aimer, mais jouir plus commodément de mes amours, et ce n'est qu'à cette condition que je te laisse partir.

## 3

## JUPITER ET MERCURE.

JUPITER. Tu connais, Mercure, la jolie fille d'Inachus ?

MERCURE. Oui, tu veux parler d'Io<sup>2</sup>.

JUPITER. Elle n'est plus fille aujourd'hui; elle est devenue génisse.

MERCURE. C'est prodigieux! Et de quelle manière ce changement s'est-il fait ?

JUPITER. C'est la jalousie de Junon qui l'a ainsi métamorphosée; en outre, elle a imaginé un autre supplice contre cette malheureuse : elle a placé près d'elle un bouvier à cent yeux, nommé Argus, qui fait paître la génisse, et ne s'endort jamais.

MERCURE. Qu'avons-nous donc à faire ?

JUPITER. Descends jusqu'à Némée<sup>3</sup>, c'est là qu'est le bouvier

la science de la divination, et fonda à Didyme, près de Milet, l'oracle des *Branchides*, qui jouissait, après celui de Delphes, de l'autorité la plus haute, particulièrement auprès des Ioniens et des Éoliens. — Hyacinthe, fils d'Amyclas et de Diomédé, aimé de Thamyris et d'Apollon. Celui-ci le tua involontairement d'un coup de palet, en jouant au disque avec lui. Voy. plus loin le *Dialogue* XIV.

<sup>1</sup> Selon Ovide, Daphné, ne pouvant se dérober aux poursuites d'Apollon, implora le secours des dieux, qui la métamorphosèrent en laurier, δάφνη.

<sup>2</sup> Voy., sur Io, le *Dictionnaire* de Jacobi.

<sup>3</sup> Ville de la Grèce, dans l'Argolide, sur la route d'Argos à Corinthe, célèbre

Argus. Tue-le; tu conduiras ensuite Io en Égypte, à travers la mer, et tu en feras Isis<sup>1</sup> : qu'elle soit considérée comme une déesse par les habitants du pays, qu'elle fasse déborder le Nil et souffler les vents, et qu'elle sauve les navigateurs !

## 4

## JUPITER ET GANYMÈDE.

1. JUPITER. Voyons, Ganymède, nous sommes arrivés en lieu sûr; embrasse-moi, pour t'assurer que je n'ai plus ni bec crochu, ni serres aiguës, ni ailes, enfin que je ne suis plus un oiseau comme je le paraissais.

GANYMÈDE. Oui ! tu es homme ! Mais tout à l'heure n'étais-tu pas aigle, lorsque, t'abattant sur moi, tu m'as enlevé du milieu de mon troupeau ? Comment tes ailes se sont-elles fondues ? Comment as-tu pris tout à coup une autre forme ?

JUPITER. Mais je ne suis pas un homme comme tu le crois, mon garçon, ni un aigle; je suis le roi de tous les dieux, et je me suis métamorphosé pour la circonstance.

GANYMÈDE. Que dis-tu ? Tu es notre dieu Pan<sup>2</sup> ? Pourquoi donc alors n'as-tu ni fûte, ni cornes, ni jambes velues ?

JUPITER. Tu crois qu'il n'y a que ce dieu-là ?

GANYMÈDE. Sans doute, et nous lui sacrifions un bouc entier, que nous conduisons à la caverne où s'élève sa statue<sup>3</sup>; mais toi, tu me parais être un voleur d'enfants.

2. JUPITER. Dis-moi, n'as-tu jamais entendu le nom de Jupiter ? N'as-tu jamais vu sur le Gargarus<sup>4</sup> l'autel du dieu qui envoie la pluie, le tonnerre et les éclairs ?

GANYMÈDE. C'est donc toi, excellent dieu, qui nous as dernièrement accablés de tant de grêle, toi que l'on dit habiter là-haut, toi qui fais tant de fracas, et à qui mon père a sacrifié

bre par le lion colossal tué par Hercule. Tous les cinq ans, on y célébrait cette victoire dans les jeux néméens, institués en l'honneur de Jupiter.

1. Voy., sur Isis, le *Dictionnaire* de Jacobi.

2. « Comme berger, Ganymède ne connaît d'autre dieu que Pan, honoré par les bergers. » *Le scoliaste*.

3. Voy. la *Double accusation*, § 10.

4. L'un des trois sommets du mont Ida : Jupiter y avait un temple. Cf. Homère, *Iliad.*, VIII, v. 48.



un bélier ! Quel mal t'ai-je fait pour m'enlever ainsi , roi des dieux ? Peut-être les loups ont-ils déjà mis en pièces mes brebis, qu'ils ont trouvées seules.

JUPITER. Tu songes encore à ton troupeau , quand tu es devenu immortel , destiné à vivre ici avec nous ?

GANYMÈDE. Que dis-tu ? Tu ne me feras pas redescendre aujourd'hui sur l'Ida ?

JUPITER. Pas le moins du monde : ce n'est pas pour rien que ma divinité s'est changée en aigle.

GANYMÈDE. Mais mon père me cherchera et se fâchera quand il m'aura découvert , et je serai battu pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Et où pourra-t-il te voir ?

GANYMÈDE. Non ; je veux retourner près de lui : si tu m'y reconduis , je te promets qu'il te sacrifiera un autre bélier , pour prix de ma rançon : nous en avons un qui a trois ans , qui est fort , et qui conduit le troupeau au pâturage.

3. JUPITER. Que ce garçon est simple et naïf ! que c'est bien un véritable enfant ! Allons , Ganymède , dis adieu à tout cela ; oublie le passé , et ton troupeau , et le mont Ida : te voilà habitant du ciel , et tu pourras d'ici répandre tes bienfaits sur ton père et sur ta patrie ; au lieu de fromage et de lait , tu mangeras l'ambrosie et boiras le nectar : c'est toi qui le verseras et qui viendras nous l'offrir ; mais , destinée plus belle encore , tu cesseras d'être homme pour devenir immortel , je ferai briller ton astre du plus vif éclat ; enfin tu seras au comble du bonheur.

GANYMÈDE. Mais si je veux jouer , qui jouera avec moi ? Sur le mont Ida nous étions beaucoup d'enfants du même âge.

JUPITER. Ici tu auras pour compagnon de jeux l'Amour avec beaucoup d'osselets<sup>1</sup>. Seulement tranquillise-toi , sois gai , et ne regrette rien des choses de la terre.

4. GANYMÈDE. A quoi donc pourrai-je vous être utile ? me faudra-t-il ici garder les troupeaux ?

JUPITER. Non , non ; tu seras notre échanson , tu auras l'intendance du nectar et le soin du banquet.

GANYMÈDE. Cela n'est pas difficile ; car je sais comme il faut verser le lait et présenter la coupe.

JUPITER. Bon ! le voilà qui songe encore à son lait , et s' imagine qu'il va servir des hommes ! Mais c'est ici le ciel , et nous buvons , je te l'ai dit , le nectar.

<sup>1</sup>. Apollonius de Rhodes , dans ses *Argonautiques* , III , v 444 , peint en vers gracieux le groupe de l'Amour et de Ganymède jouant aux osselets.

GANYMÈDE. Est-ce meilleur que le lait, Jupiter ?

JUPITER. Tu le sauras avant peu, et, lorsque tu en auras bu, tu ne regretteras plus le lait.

GANYMÈDE. Mais où coucherai-je la nuit ? Sera-ce avec mon camarade l'Amour ?

JUPITER. Non pas ; je t'ai enlevé pour que nous dormions ensemble.

GANYMÈDE. Ah ! tu ne peux pas dormir seul, et tu trouves plus agréable de dormir avec moi ?

JUPITER. Sans doute, surtout quand on est joli garçon comme tu l'es, Ganymède.

5. GANYMÈDE. Comment ma beauté te fera-t-elle mieux dormir ?

JUPITER. C'est un charme puissant et qui rend le sommeil plus doux.

GANYMÈDE. Cependant mon père se fâchait contre moi, quand nous couchions ensemble, et il me racontait le matin comment je l'avais empêché de dormir, en me retournant, en lui donnant des coups de pied, en rêvant tout haut : aussi m'envoyait-il souvent dormir auprès de ma mère. Je te conseille donc, si tu m'as enlevé pour cela, comme tu le dis, de me redescendre sur la terre ; autrement, tu auras fort à faire à ne pas dormir, et je t'incommoderai en me retournant sans cesse.

JUPITER. Tu ne peux rien faire qui me soit plus agréable que de me tenir éveillé avec toi, car alors je ne cesserai de te donner des baisers et de te serrer dans mes bras.

GANYMÈDE. Tu verras : moi, je dormirai, pendant que tu me donneras tes baisers.

JUPITER. Nous saurons alors ce qu'il faudra faire. Maintenant, Mercure, emmène-le, fais-lui boire l'ambrosie, et ramène-le ensuite pour nous servir d'échanson : seulement prends-lui d'abord comment il faut présenter la coupe.

## 5

## JUNON ET JUPITER.

1. JUNON. Depuis que tu as amené ici ce jeune Phrygien que tu as enlevé de l'Ida, il me semble, Jupiter, que tu fais moins attention à moi.

JUPITER. Eh quoi ! Junon, en es-tu jalouse ? Il est si simple !

si inoffensif ! Je croyais que tu ne te fâchais que contre les femmes que j'avais pour maîtresses.

2. JUNON. Tout cela n'est ni beau, ni convenable. Toi, le maître souverain des dieux, tu me laisses, moi qui suis ta femme légitime, pour aller courir en bas les aventures galantes, transformé en or, en satyre ou en taureau. Toutefois ces maîtresses demeurent sur la terre ; mais ce jeune pâtre de l'Ida, que tu as enlevé sur tes ailes, ô toi le plus vaillant des dieux, le voilà fixé chez nous, et toujours sur notre tête, sous prétexte d'échansonnerie. Manques-tu donc d'échansons ? Hébé et Vulcain sont-ils las de nous servir ? Mais tu ne prendrais jamais la coupe de ses mains, sans l'avoir d'abord embrassé, sous les yeux de tout le monde, et ce baiser te semble plus doux que le nectar. C'est pour cela que souvent, sans avoir soif, tu demandes à boire : quelquefois même, content de goûter la coupe, tu la lui rends aussitôt, puis, quand il a bu, tu la lui redemandes pour boire le reste du breuvage qu'il y a laissé, du côté où se sont posées ses lèvres, afin de boire et de baiser tout ensemble. Dernièrement enfin, toi le roi, toi le maître des dieux, tu as déposé ton égide et ta foudre pour jouer aux osselets avec lui, malgré cette longue barbe qui te pend au menton. Oui, je vois tout cela, et tu ne dois pas songer à m'échapper.

3. JUPITER. Et quel mal y a-t-il, Junon, à embrasser, en buvant, un si joli garçon, à me plaire tout ensemble aux baisers et au nectar ? Ah ! si je lui permettais de t'embrasser une fois tu ne me reprocherais plus de trouver le nectar moins doux que ses baisers.

JUNON. Voilà les discours de nos amateurs de garçons ! Moi, je ne serais jamais assez folle pour toucher des lèvres ce mol enfant de la Phrygie, tout efféminé qu'il est.

JUPITER. Cessez, très-noble dame, d'insulter à mes amours : cet efféminé, ce barbare, cet enfant plein de mollesse, m'est plus agréable, plus désirable que.... je ne veux pas dire qui, de peur de vous irriter davantage.

4. JUNON. Il ne vous manque plus que de l'épouser pour me plaire. Souvenez-vous de votre conduite indigne envers moi à propos de cet échanson.

JUPITER. Non, ce n'est pas lui qu'il fallait choisir pour vous verser à boire, mais Vulcain, votre fils boiteux, sortant de sa forge, tout couvert de limaille brûlante, et déposant à peine ses tenailles ! C'était de ses doigts mêmes qu'il fallait recevoir la coupe, c'était lui qu'il fallait tirer à nous et embrasser, lui dont vous, qui êtes sa mère, ne pouvez sans répugnance baiser

le visage tout barbouillé de suie ! Voilà qui serait agréable, n'est-ce pas ? Voilà un échanton bien fait pour la table des dieux ! Il faut renvoyer Ganymède au mont Ida : il est propre, il a les doigts roses, il est adroit à présenter la coupe, et ce qui vous chagrine le plus, il a des baisers plus doux que le nectar.

5. JUNON. Aujourd'hui, Jupiter, Vulcain te paraît boiteux, ses doigts ne sont pas faits pour la coupe, il est tout noir de suie, et sa vue te donne la nausée, depuis que l'Ida nous a produit ce beau garçon aux longs cheveux : jadis tu ne voyais rien de tout cela ; et la limaille brûlante et la forge ne t'empêchaient pas de recevoir le breuvage de ses mains.

JUPITER. Tu te fais du chagrin à toi-même, Junon, et sans autre profit que d'accroître mon amour par ta jalousie. S'il te fâche de prendre la coupe des mains de ce gentil garçon, fais-toi servir par ton fils. Et toi, Ganymède, ne présente la coupe qu'à moi seul, et, chaque fois, tu me donneras deux baisers, d'abord en me la présentant pleine, et puis en me la reprenant. Eh quoi ! tu verses des larmes ? Ne crains rien. Je ferai pleurer celui qui voudra te faire de la peine.

## 6

## JUNON ET JUPITER.

1. JUNON. Tu vois cet Ixion, Jupiter ; quelle idée as-tu de ses mœurs ?

JUPITER. Je le crois un galant homme, Junon, et un joyeux convive : nous ne l'aurions pas à notre table, s'il n'était pas digne de s'y asseoir.

JUNON. Eh bien ! il n'en est pas digne ; c'est un insolent : qu'il ne demeure plus dans notre société !

JUPITER. Quelle insolence a-t-il commise ? Il faut, je pense, que j'en sois instruit.

JUNON. Quelle insolence ? La pudeur m'empêche de le dire : son audace est d'une nature....

JUPITER. Eh bien ! mais il faut d'autant plus me le dire, que son entreprise a été plus téméraire : a-t-il voulu séduire quelque déesse ? car je crois deviner que c'est là le crime honteux que tu n'oses avouer.

2. JUNON. Oui, et c'est moi, et non pas une autre, Jupiter ;

et il y a déjà quelque temps. D'abord, je ne pouvais m'expliquer pourquoi il avait sans cesse les yeux fixés sur moi : il poussait des soupirs, il versait des larmes. Si parfois, après avoir bu, je rendais la coupe à Ganymède, il la lui demandait pour boire dans le même vase que moi ; puis, après l'avoir reçue, il y appliquait ses lèvres, l'approchait de ses yeux et tournait de nouveau ses regards vers moi. Je compris dès lors que tout cela n'était que truchements d'amour, et pendant longtemps j'eus honte de t'en parler, espérant que cet homme ferait trêve à sa folie. Mais du moment qu'il a osé me tenir d'amoureux propos, je l'ai laissé tout en larmes, se roulant à mes genoux, je me suis bouché les oreilles pour ne pas entendre ses injurieuses prières, et je suis venue te dire ce qu'il en est. Vois maintenant toi-même comment te venger du galant.

3. JUPITER. A la bonne heure! le scélérat! s'attaquer à moi, à la couche de Junon! S'était-il donc si bien enivré de nectar? Mais aussi c'est notre faute, et nous avons tort d'aimer les hommes au point de les faire asseoir à notre table. Ils sont excusables, lorsque, abreuvés de la même boisson que nous, voyant des beautés célestes et telles qu'ils n'en voient point sur la terre, ils désirent en jouir et se sentent pris d'amour. L'Amour est un maître tyrannique; il ne règne pas seulement sur les hommes, mais parfois aussi sur nous.

JUNON. Il se montre bien ton maître : il te fait aller, il te mène, comme on dit, par le bout du nez, et tu le suis partout où il lui plaît de te conduire : il te fait changer en tout ce qu'il veut; en un mot, tu es l'esclave et le jouet de l'Amour. Et je sais bien pourquoi tu pardones aujourd'hui à Ixion, c'est qu'autrefois toi-même tu as séduit sa femme<sup>1</sup>, qui t'a rendu père de Pirithoüs.

4. JUPITER. Tu te souviens encore des parties de plaisir que je suis descendu faire sur la terre? Maintenant sais-tu ce que je veux faire d'Ixion? Le châtier, non pas, ni le renvoyer de notre table : ce ne serait pas poli. Puisqu'il est sérieusement amoureux, puisqu'il pleure, dis-tu, et souffre des maux cruels....

JUNON. Que vas-tu dire? J'ai peur que tu ne me fasses à ton tour quelque proposition outrageante.

JUPITER. Pas du tout. Nous allons former avec une nuée un fantôme qui te ressemble; et, quand le repas sera fini, lorsque

1. Dia. Pirithoüs s'appelait ainsi parce que Jupiter s'était mis à courir (*θείων*) autour de Dia, sous la forme d'un cheval, en essayant (*πειράωντα*) de l'approcher; d'où le nom de Πειριθόος.

l'amour, suivant toute apparence, le tiendra éveillé, nous porterons ce fantôme et le ferons coucher près de lui : ainsi se calmeront ses douleurs, quand il croira tenir l'objet de sa passion.

JUNON. Fi donc ! Qu'il lui arrive malheur<sup>1</sup>, pour avoir désiré ce qui est au-dessus de lui<sup>2</sup> !

JUPITER. Laisse un peu faire, Junon. Qu'as-tu à craindre de ce fantôme, puisque c'est une nuée qu'Ixion caressera ?

5. JUNON. Oui ; mais cette nuée semblera être moi-même, et la honte retombera sur moi, à cause de la ressemblance.

JUPITER. Ce que tu dis ne signifie rien : jamais une nuée ne pourra être Junon, ni Junon une nuée. Ixion tout seul sera bien attrapé.

JUNON. C'est juste : seulement, comme tous les hommes sont mal élevés, il se vantera sans doute, une fois redescendu sur la terre, et ira disant partout qu'il a obtenu les faveurs de Junon et partagé la couche de Jupiter. Peut-être même dira-t-il que je l'aime, et les autres le croiront, ne sachant pas qu'il n'a caressé qu'une nuée.

JUPITER. Alors, s'il tient de semblables propos, je le plonge dans les enfers, je l'attache à une roue qui tournera sans cesse ; je lui inflige un supplice éternel ; et il portera la peine, non de son amour, la faute est légère, mais de sa jactance.

## 7

APOLLON ET VULCAIN<sup>3</sup>.

VULCAIN. Tu as vu, Apollon, l'enfant que Maia vient de mettre au monde. Comme il est gentil, souriant à tout le monde ! Il annonce déjà qu'il deviendra quelque chose de bon.

APOLLON. Comment pourrais-je l'appeler enfant et en attendre quelque chose de bon, quand il est plus vieux que Japet pour la malice ?

VULCAIN. Eh ! quel mal peut avoir fait un enfant qui vient de naître ?

1. Littéralement : Puisse-t-il ne pas arriver à la saison prochaine ! Voy. le *Dictionnaire* d'Alexandre au mot *ἔσπερος*.

2. Cf. Pindare, 4<sup>e</sup> *Pythique*, v. 164.

3. Cf. Homère, *Hymne II*, et Horace, *ode x* du livre I<sup>er</sup>.

APOLLON. Demande à Neptune, dont il a volé le trident, ou à Mars, dont il a tiré secrètement l'épée hors du fourreau, sans parler de moi, qu'il a désarmé de mon arc et de mes flèches.

2. VULCAIN. C'est le nouveau-né qui a fait tout cela, lui qui pouvait à peine se remuer dans les langes ?

APOLLON. Tu le sauras, Vulcain, pour peu qu'il s'approche de toi.

VULCAIN. Il s'en est déjà approché.

APOLLON. Eh bien ! as-tu tous tes outils ? N'en as-tu point perdu ?

VULCAIN. Je les ai tous, Apollon.

APOLLON. Malgré cela regarde bien.

VULCAIN. Par Jupiter ! je ne vois pas mes tenailles !

APOLLON. Va, tu les trouveras dans les langes du nouveau-né.

VULCAIN. Comme il a la main preste ! Il s'est donc exercé à voler dans le ventre de sa mère ?

3. APOLLON. Mais tu ne l'as pas entendu parler : c'est un caquet, un flux de paroles ! Et puis, il veut déjà nous servir. Hier, il a défié l'Amour à la lutte, et l'a renversé sur-le-champ en lui donnant je ne sais quel croc-en-jambe : et pendant qu'on le félicitait, il a volé la ceinture de Vénus, qui l'embrassait à cause de sa victoire, ainsi que le sceptre de Jupiter, qui éclatait de rire ; enfin, si la foudre n'avait pas été trop lourde et trop brûlante, il l'aurait aussi emportée.

VULCAIN. Tu nous parles d'un enfant bien alerte !

APOLLON. Ce n'est pas tout ; il est encore musicien.

VULCAIN. Et comment peux-tu en juger ?

4. APOLLON. Il a trouvé quelque part une tortue morte, et il en a fabriqué un instrument, en y adaptant un manche, une traverse, plusieurs chevilles qu'il y a fixées, et une table au-dessus de laquelle il a placé sept cordes : avec cela, Vulcain, il fait entendre des sons agréables et harmonieux, au point de me rendre jaloux, moi depuis longtemps exercé à jouer de la cithare. Maia disait encore qu'il ne reste pas la nuit dans le ciel, mais qu'entraîné par la curiosité il descend aux enfers, pour y voler sans doute ; en effet il a des ailes, et il s'est fait une baguette d'une vertu merveilleuse, à l'aide de laquelle il conduit les âmes et fait descendre les morts.

VULCAIN. C'est moi qui la lui ai donnée pour s'amuser.

APOLLON. Et, pour te remercier, il t'a volé tes tenailles.

VULCAIN. Tu as bien fait de me le rappeler, et je vais aller les reprendre, si toutefois, comme tu dis, je les retrouve dans ses langes.

## 8

## VULCAIN ET JUPITER.

VULCAIN. Que faut-il que je fasse, Jupiter? J'arrive, sur ton ordre, armé d'une hache bien affilée et qui pourrait, au besoin, couper une pierre d'un seul coup.

JUPITER. A merveille, Vulcain : fends-moi la tête en deux.

VULCAIN. Tu veux m'éprouver? Ou bien es-tu fou? Donne-moi un ordre sérieux, dis ce que tu veux que je fasse!

JUPITER. Je te l'ai dit : fends-moi la tête. Si tu désobéis, tu éprouveras une seconde fois ma colère<sup>1</sup>; mais il faut frapper de toutes tes forces, et sans tarder : je ne puis vivre avec les douleurs qui me déchirent le cerveau.

VULCAIN. Prends garde, Jupiter, que nous n'allions faire une mauvaise besogne; ma hache est affilée : elle te fera venir du sang et ne t'accouchera pas à la façon de Lucine.

JUPITER. Frappe toujours, Vulcain; ne crains rien : je sais ce qu'il me faut.

VULCAIN. C'est malgré moi, mais je vais frapper : car que faire, quand tu l'ordonnes?... Que vois-je? Une jeune fille armée de pied en cap! Tu avais là, Jupiter, un grand mal de tête! Il n'est pas étonnant que tu te sois montré irascible, quand tu portais toute vivante, sous la membrane de ton cerveau, une jeune fille de cette taille, et cela, tout armée : nous ne savions pas que tu avais un camp au lieu de tête. Mais vois donc, elle saute, danse la pyrrhique<sup>2</sup>, agite son bouclier, brandit sa lance, est saisie d'enthousiasme. Ce qui est plus fort, c'est qu'elle est devenue tout à coup fort belle et bonne à marier; il est vrai qu'elle a les yeux gris<sup>3</sup>, mais son casque embellit ce défaut. Ainsi, Jupiter, pour prix de l'accouchement, donne-la-moi pour épouse.

JUPITER. Tu me demandes l'impossible, Vulcain : elle veut

1. Vulcain naissant avait éprouvé la colère de Jupiter qui, d'un coup de pied, l'avait jeté hors de l'Olympe et fait rouler dans l'île de Lemnos.

2. Danse qui s'exécutait avec des armes.

3. L'épithète homérique *γλαυκῶπις* est d'ordinaire traduite par la périphrase *aux yeux bleus*. Il vaut mieux dire *aux yeux gris*, *aux yeux de chouette*: *γλαυξ*, *γλαυκός*, *chouette*, *ὄψ*, *ὄπός*, *œil* : Cicéron traduit cette épithète par *caesiis oculis*. Notons que la chouette était consacrée à Minerve.



rester toujours vierge : moi, cependant, je ne m'oppose pas à ce que tu désires.

VULCAIN. C'est tout ce que je demandais ; le reste est mon affaire : je vais l'enlever.

JUPITER. Fais-le, si tu peux ; mais je sais que tu veux l'impossible.

## 9

## NEPTUNE, MERCURE.

1. NEPTUNE. Peut-on, Mercure, entrer maintenant chez Jupiter ?

MERCURE. Non, Neptune !

NEPTUNE. Annonce-moi toujours.

MERCURE. Ne me presse pas davantage, te dis-je : le moment est mal choisi, et tu ne le peux voir en cet instant.

NEPTUNE. Est-ce qu'il est auprès de Junon ?

MERCURE. Non ; c'est tout autre chose.

NEPTUNE. J'entends : Ganymède est là dedans.

MERCURE. Tu te trompes, Jupiter est malade.

NEPTUNE. Quelle est sa maladie, Mercure ? Ce que tu dis est étonnant.

MERCURE. J'ai honte de te le dire, mais c'est comme cela.

NEPTUNE. Il ne faut pas te gêner avec moi, qui suis ton oncle.

MERCURE. Eh bien ! Neptune, il vient d'accoucher tout à l'heure.

NEPTUNE. D'accoucher ? lui ! fi donc ! Et par où ? Il nous a donc caché qu'il fût des deux sexes : mais son ventre ne nous avait jamais fait présumer une grossesse.

MERCURE. Tu as raison ; aussi n'était-ce pas là qu'il portait son enfant.

NEPTUNE. Je comprends : il sera encore accouché par la tête, comme pour Minerve : il a la tête féconde !

MERCURE. Pas du tout : c'est dans la cuisse qu'il portait l'enfant qu'il a eu de Sémélé<sup>1</sup>.

1. Sémélé, fille de Cadmus et d'Harmonia, inspira d'abord une vive passion à Actéon ; mais Diane fit déchirer le malheureux amant par ses propres chiens. Elle eut ensuite un commerce amoureux avec Jupiter.

NEPTUNE. O l'excellent dieu, qui porte des enfants et accouche de tous les côtés ! Et quelle est cette Sémélé ?

2. MERCURE. Une Thébaine, une des filles de Cadmus : il a eu commerce avec elle et l'a rendue grosse.

NEPTUNE. Et puis après, Mercure, il est accouché pour elle ?

MERCURE. Justement, tout étrange que cela te paraît. Junon, dont tu sais l'humeur jalouse, étant descendue chez Sémélé, lui persuada de prier Jupiter de la venir voir avec ses tonnerres et ses éclairs : Jupiter consentit, arriva la foudre en main, mit le feu au toit, et Sémélé périt dans l'incendie. Il m'ordonna alors de fendre le ventre de cette femme et de lui apporter l'embryon imparfait, qui n'avait encore que sept mois : j'obéis, il s'ouvrit la cuisse et y déposa l'enfant jusqu'à ce qu'il vint à terme : aujourd'hui que le troisième mois est arrivé, il l'a mis au monde, et les douleurs de l'accouchement l'ont rendu malade.

NEPTUNE. Où l'enfant est-il donc à présent ?

MERCURE. Je l'ai porté à Nysa<sup>1</sup>, et donné à élever aux nymphes, sous le nom de Dionysos<sup>2</sup>.

NEPTUNE. Par conséquent Jupiter est tout à la fois le père et la mère de ce Dionysos.

MERCURE. Naturellement. Mais je m'en vais lui porter de l'eau pour laver la blessure, et lui faire tout ce qui se fait, en pareil cas, à une nouvelle accouchée.

## 10

## MERCURE ET LE SOLEIL.

1. MERCURE. Soleil, ne monte sur ton char, c'est Jupiter qui l'ordonne<sup>3</sup>, ni aujourd'hui, ni demain, ni après-demain, mais reste chez toi ; pendant tout ce temps, il n'y aura qu'une seule nuit, bien longue. Fais donc dételer tes chevaux par les Heures, éteins ton feu, et jouis de ce long repos.

LE SOLEIL. Voilà qui est nouveau, Mercure, et tu me donnes des ordres un peu étranges ! Est-ce que, dans ma course, je me suis écarté de la route voulue ? Est-ce que j'ai poussé mes che-

1. Nysa, nom de plusieurs villes consacrées à Bacchus, spécialement celle de Thrace.

2. C'est-à-dire *dieu de Nysa*.

3. Confrontez avec le prologue de *L'Amphitryon* de Molière.

vaux hors de la voie, et Jupiter irrité veut-il, à cause de cela, faire la nuit trois fois plus longue que le jour ?

MERCURE. Nullement, et il n'en sera pas toujours ainsi : mais Jupiter a besoin aujourd'hui d'une nuit plus longue qu'à l'ordinaire.

LE SOLEIL. Où est-il donc et de quel endroit t'envoie-t-il m'apporter de pareils ordres ?

MERCURE. De la Béotie, mon cher Soleil, de chez Amphitryon, dont il aime la femme, avec laquelle il est couché.

LE SOLEIL. Eh quoi ? n'a-t-il pas assez d'une nuit ?

MERCURE. Non pas ; car de ce commerce doit naître un dieu grand, illustre par de nombreux travaux ; et l'achever en une seule nuit, c'est chose impossible.

2. LE SOLEIL. Qu'il l'achève donc ! A la bonne heure ! Mais tout cela, Mercure, n'arrivait pas du temps de Saturne, entre nous soit dit. Ce dieu passait toutes ses nuits près de Rhéa, et il n'abandonnait pas le ciel pour aller coucher à Thèbes. Le jour était le jour, et la nuit durait en proportion des saisons : il ne se faisait rien d'étrange, rien d'extraordinaire : personne n'avait d'intrigues avec les mortelles. Aujourd'hui, pour une misérable femelle, il faut tout mettre sens dessus dessous : l'oisiveté va rendre mes chevaux plus rétifs ; le chemin sera plus difficile, en restant trois jours sans être pratiqué, et les hommes auront le malheur de rester dans les ténèbres. Voilà le fruit qu'ils retireront des amours de Jupiter : ils attendront assis dans une longue obscurité que Jupiter ait achevé l'athlète dont tu parles.

MERCURE. Tais-toi, Soleil, de peur que ta langue ne te cause malheur. Moi, je m'en vais auprès de la Lune et du Sommeil leur annoncer les ordres de Jupiter, et dire à l'une de ne marcher qu'à petits pas, et au Sommeil de ne pas lâcher les hommes, de peur qu'ils ne s'aperçoivent de l'excessive durée de la nuit.

## 11

### VÉNUS ET LA LUNE.

1. VÉNUS. Que dit-on de vous, chère Lune ? que, lorsque vous êtes en Carie, vous arrêtez votre char pour contempler d'en haut le chasseur Endymion<sup>1</sup> dormant à la belle étoile ;

<sup>1</sup> Fils d'Aethlius et de Calycé, ou de Jupiter et de Protogénie. Voy. le *Dict. de Jacobi*.

que parfois même, au milieu de votre course, vous descendez vers lui?

LA LUNE. Demande, Vénus, à ton fils : c'est lui qui en est la cause.

VÉNUS. Ah! c'est un insolent! Que de tours ne m'a-t-il pas joués, à moi sa mère? Ne m'a-t-il pas fait descendre tantôt sur le mont Ida pour Anchise d'Ilion, tantôt sur le Liban, vers ce jeune Assyrien<sup>1</sup> qu'il a rendu également aimable aux yeux de Proserpine, si bien qu'il m'a ravi la moitié de mes amours? Je l'ai souvent menacé, s'il continuait d'agir ainsi, de briser son arc et son carquois, et de lui couper les ailes : une fois même je l'ai claqué sur le derrière avec ma pantoufle; mais je ne sais comment lui, si effrayé, si suppliant au moment même, a tout oublié l'instant d'après.

2. Mais dis-moi, ton Endymion est-il beau? C'est une consolation dans les tribulations amoureuses.

LA LUNE. Pour moi, Vénus, je le trouve charmant, surtout lorsque, s'étant fait un lit de sa tunique étendue sur une pierre, il repose, tenant de la main gauche des traits près de lui échapper, tandis que la droite, recourbée sur sa tête, encadre avec grâce son joli visage<sup>2</sup>. Quand il est ainsi plongé dans le sommeil, sa bouche exhale une haleine d'ambrosie; c'est alors que je descends à petit bruit, marchant sur la pointe du pied, de peur de l'éveiller en sursaut et de l'effrayer. Tu connais ces sortes d'instant. Qu'ai-je besoin de te dire le reste, sinon que je meurs d'amour?

## 12

VÉNUS ET L'AMOUR<sup>3</sup>.

1. VÉNUS. Amour, mon fils, vois ce que tu fais : je ne parle pas de ce qui a lieu sur la terre, ni des excès où tu entraînes les hommes soit contre eux-mêmes, soit les uns contre les autres, mais de ce qui se passe dans le ciel : tu nous montres Jupiter sous mille formes; tu lui imposes le changement qu'il te plaît; tu fais descendre la Lune du ciel, tu forces le Soleil à s'arrêter quelquefois chez Clymène<sup>4</sup>, où il oublie de donner

1. Adonis. Voy. le *Dictionnaire* de Jacobi.

2. C'est la pose de ce charmant chasseur dans le tableau de Girodet.

3. Cf. Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 94 et suivants.

4. Filles de l'Océan et de Thétys; mère de Phaëthon.

l'essor à son char, sans compter les outrages dont tu m'accables, moi, ta mère, avec une audace.... Enfin, scélérat, tu vas jusqu'à inspirer à Rhéa, cette vieille déesse, cette mère de tant de dieux, un tendre amour pour un enfant, une vive passion pour ce jeune garçon de la Phrygie<sup>1</sup>. La voilà tout affolée par toi, attelant ses lions, se faisant suivre des Corybantes<sup>2</sup>, aussi fous qu'elle, et parcourant l'Ida tous ensemble du haut en bas : elle, appelant à grands cris son Atys; les Corybantes, se pratiquant des incisions aux coudes, ou courant furieux, les cheveux épars, au travers des montagnes, sonnante de la corne, battant du tambour, frappant des cymbales : ce n'est que bruit et frénésie par tout le mont Ida. Aussi je crains, moi qui ai donné le jour à un monstre comme toi, que Rhéa, dans un accès de fureur, ou plutôt de bon sens, n'ordonne aux Corybantes de sauter sur toi, de te mettre en pièces ou de te livrer aux lions : je tremble de te voir exposé à un pareil danger.

2. L'AMOUR. Rassure-toi, ma mère; je suis déjà familier avec les lions : souvent je monte sur leur dos, les saisis par la croupe, et les conduis comme une monture : eux, de leur côté, me caressent de leur queue, reçoivent ma main dans leur gueule, la lèchent et me permettent de la retirer. Quant à Rhéa, comment aurait-elle le temps de songer à moi, tout occupée qu'elle est de son Atys ? D'ailleurs quel mal fais-je en montrant où est la beauté ? Vous-mêmes, déesses, n'aimez-vous pas ce qui est beau ? Ne me le reprochez donc pas. Et toi, ma mère, voudrais-tu cesser d'aimer Mars ou d'en être aimée ?

VÉNUS. Que tu es terrible ! Comme tu es maître de tout ! Cependant songe quelquefois à ce que je t'ai dit.

## 13

## JUPITER, ESCULAPE, HERCULÉ.

1. JUPITER. Cessez, Esculape et Hercule, de vous quereller comme des hommes : c'est inconvenant et indigne de la table des dieux.

1. Atys ou Attys, fils de Nana, jeune et beau berger de Célènes, en Phrygie Voy. le *Dict.* de Jacobi.

2. Prêtres de Cybèle, que Lucien confond avec Rhéa. Voy., pour plus amples détails, le traité *De la déesse syrienne.*

HERCULE. Veux-tu donc, Jupiter, que cet empoisonneur soit assis au-dessus de moi ?

ESCULAPE. Hé! certainement, puisque je vaux mieux.

HERCULE. Comment cela, cerveau brûlé ? Est-ce parce que Jupiter t'a foudroyé, pour avoir fait ce que tu ne devais pas faire<sup>1</sup>, et que tu es admis, par pure pitié, à partager de nouveau notre destin immortel ?

ESCULAPE. Tu oublies, Hercule, que tu as été brûlé sur l'OËta, toi qui me reproches d'avoir passé par le feu.

HERCULE. Avec cela que nous avons vécu de la même manière! Fils de Jupiter, j'ai accompli de prodigieux travaux, purgeant le monde, luttant contre les monstres, punissant les brigands qui outrageaient l'humanité; toi, tu n'es qu'un herboriste, un charlatan, bon tout au plus pour appliquer des remèdes aux malades, et qui n'as jamais rien fait de viril.

2. ESCULAPE. Tu as raison : et c'est moi qui ai guéri tes brûlures, lorsque, dernièrement, tu es monté ici, le corps rôti d'un côté par la tunique du Centaure, et de l'autre par le feu du bûcher. Mais quand je n'aurais rien autre chose à dire, je n'ai pas été esclave comme toi, je n'ai pas cardé de laine en Lydie<sup>2</sup>, vêtu d'une robe de pourpre, recevant des coups de la sandale dorée d'Omphale, et surtout, dans un accès de fureur, je n'ai pas tué mes enfants et ma femme<sup>3</sup>.

HERCULE. Si tu ne fais trêve à tes insolences, tu sauras bientôt que ton immortalité n'empêchera pas que je ne te saisisse et ne te jette du haut du ciel la tête la première, et si bien que Péan lui-même ne pourra guérir ton crâne fracassé<sup>4</sup>.

JUPITER. Cessez, vous dis-je, et ne troublez pas la réunion, autrement je vous mets à la porte. Toutefois, il est juste, Hercule, qu'Esculape se place à table au-dessus de toi, puisqu'il est mort le premier !

1. Il avait ressuscité Hippolyte. Voy. *De la danse*, chap. XLV, et Virgile, *En.*, VI<sup>e</sup>, v 764.

2. Aux pieds d'Omphale.

3. Mégare, dont il avait eu Onytès, Thérémaque, Démocoon et Créontiades.

4. Allusion aux vers 404 et 899 du chant V de l'*Iliade*.

## 14

## MERCURE ET APOLLON.

1. MERCURE. D'où te vient cet air triste, Apollon?

APOLLON. C'est, Mercure, que je suis bien malheureux en amours!

MERCURE. Juste sujet de tristesse, en effet. Mais quel est le motif de ton malheur? Daphné cause-t-elle encore tes peines?

APOLLON. Non : je regrette le Lacédémonien fils d'OEbalus.

MERCURE. Hyacinthe est donc mort, dis-moi?

APOLLON. Hélas! oui.

MERCURE. Et qui l'a tué, Apollon? Qui peut avoir eu le cœur assez dur pour tuer un aussi joli garçon?

APOLLON. C'est moi qui ai commis ce meurtre.

MERCURE. Étais-tu donc fou?

APOLLON. Non; ce malheur est involontaire.

MERCURE. Comment cela? Je désire entendre le récit de cette aventure.

2. APOLLON. Il apprenait à lancer le disque<sup>1</sup>, et je le lançais avec lui, lorsque Zéphyre, le pire des vents, qui depuis longtemps aimait Hyacinthe, mais en était méprisé, outré de ce mépris, profite du moment où, selon l'ordinaire, je jetais le disque en l'air, se met à souffler du mont Taygète et dirige le disque sur la tête du pauvre enfant : le coup fait jaillir le sang en abondance, et l'enfant expire sur-le-champ. Je me suis vengé de Zéphyre en le poursuivant à coups de flèches, tandis qu'il fuyait vers la montagne : j'ai élevé au jeune garçon un tombeau à Amyclée<sup>2</sup>, au lieu même où le disque l'a frappé, et de son sang j'ai fait produire à la terre la plus agréable, Mercure, et la plus charmante des fleurs, ornée de lettres qui témoignent mes regrets de cette mort. Ma douleur maintenant te semble-t-elle déraisonnable?

MERCURE. Oui, Apollon; car tu savais bien que l'objet de ta tendresse était mortel; ne te chagrine donc pas de sa mort.

1. Cf. Ovide, *Métamorph.*, liv. X, v. 462 et suivants.

2. Ville de Laconie

## 15

## MERCURE ET APOLLON.

1. MERCURE. Ce boiteux<sup>1</sup>, ce vil artisan que tu sais, Apollon, ne vient-il pas d'épouser Vénus et l'une des Grâces<sup>2</sup> ?

APOLLON. Heureuse faveur du destin, cher Mercure ! Mais ce qui m'étonne le plus, c'est qu'elles aient le courage de coucher avec lui, lorsqu'elles le voient tout dégouttant de sueur, penché sur sa forge, le visage tout noirci de fumée : en cet état elles l'embrassent, le caressent et dorment à ses côtés.

MERCURE. Voilà ce qui m'indigne, et j'envie le sort de ce Vulcain. Soigne ta chevelure, Apollon, joue de la cithare, sois fier de ta beauté, et moi de ma belle attitude et de ma lyre ; puis, quand il s'agira de se coucher, nous irons dormir seuls.

2. APOLLON. Pour ma part, je ne suis pas heureux en amours : de deux personnes que j'ai le plus tendrement aimées, Daphné et Hyacinthe, l'une me fuit et me déteste au point d'aimer mieux se voir changée en arbre qu'avoir commerce avec moi ; l'autre, je le tue d'un coup de disque ; et maintenant, à leur place, je ne possède plus que des couronnes.

MERCURE. Moi, jadis j'ai possédé Vénus ; mais je n'ai pas lieu d'en être fier.

APOLLON. Je le sais, et l'on raconte qu'elle a eu de toi Hermaphrodite. Mais dis-moi, si tu le sais, comment il se fait que Vénus ne soit pas jalouse d'Aglé, ni Aglé de Vénus.

3. MERCURE. C'est, Apollon, que l'une habite avec Vulcain dans Lemnos, et Vénus dans le ciel. D'ailleurs, celle-ci est tellement occupée de son amour pour Mars, qu'elle se soucie fort peu de son forgeron.

APOLLON. Mais crois-tu que Vulcain se doute de cette intrigue ?

MERCURE. Il la connaît ; seulement, que faire contre un jeune homme, brave, et soldat de son métier ? Aussi se tient-il tranquille : il menace cependant de fabriquer pour eux certains liens et de les y prendre, en enveloppant leur lit d'un filet.

APOLLON. Je ne sais ; mais je voudrais bien être celui qu'il y prendra.

1. Vulcain.

2. Aglé : les deux autres sont Euphrosyne et Thalys.



## 16

## JUNON ET LATONE.

1. JUNON. Ils sont fort beaux, Latone, les enfants que tu as donnés à Jupiter.

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes, Junon, en faire qui ressemblent à Vulcain.

JUNON. Mais, tout boiteux qu'il est, il a son utilité : c'est un excellent ouvrier ; il a bien décoré le ciel, il a épousé Vénus, et elle le tient en grande estime. Quant à tes enfants, ta fille est un peu trop mâle, trop montagnarde, et enfin, lorsqu'elle va en Scythie, tout le monde sait quels repas elle y fait des étrangers qu'elle égorge, à l'exemple des Scythes anthropophages : pour Apollon, il fait montre de tout savoir, tirer de l'arc, jouer de la cithare, exercer la médecine, prédire l'avenir, et dans les boutiques d'oracles qu'il a établies à Delphes, à Claros et à Didyme, il trompe ceux qui l'interrogent, en donnant à leurs demandes des réponses ambiguës et à double sens, de sorte qu'il ne risque jamais de se tromper. Par ce moyen, il grossit sa fortune ; car il y a beaucoup de sots qui se laissent prendre à ses impostures : seulement, les sages n'ignorent pas que la plupart du temps c'est un menteur : ainsi ce devin n'a pas deviné qu'il tuerait son amant avec un disque et que Daphné le fuirait, lui, si beau, orné de si longs cheveux. D'après cela, je ne vois pas pourquoi tu as la réputation d'avoir fait de plus beaux enfants que Niobé.

2. LATONE. Ces enfants, cependant, et cette fille qui tue les étrangers, et ce devin menteur, sont, je le sais, la cause de ton chagrin, parce que tu les vois au nombre des dieux, et surtout parce que la beauté de l'une lui attire toutes les louanges, tandis que la citharè de l'autre excite dans les festins d'unanimes applaudissements.

JUNON. Tu me fais rire, Latone. C'est un fameux musicien, celui que Marsyas vainqueur, si les Muses avaient prononcé un jugement équitable, aurait dû écorcher vif ; mais le malheureux, indignement trompé, est mort condamné par une sentence inique<sup>1</sup>. Et ta fille, que tu dis si belle, elle est si belle, en effet,

1. Voy le *Dict.* de Jacobi

qu'à peine s'est-elle aperçue qu'elle a été vue par Actéon<sup>1</sup>, la voilà, dans la crainte que ce jeune homme ne révèle sa laideur, qui lâche les chiens sur lui ! Je ne rappelle pas qu'elle ne viendrait pas si bien en aide aux accouchées, si elle était vierge.

LATONE. Tu es fière, Junon, de partager la couche et le trône de Jupiter : c'est pour cela que tu m'outrages impunément ; mais bientôt je te verrai verser des larmes, quand ton mari, te délaissant, descendra sur la terre transformé en taureau ou en cygne.

## 17

APOLLON ET MERCURE<sup>1</sup>.

1. APOLLON. Pourquoi ris-tu, Mercure ?

MERCURE. Parce que je viens de voir, Apollon, une chose des plus risibles.

APOLLON. Dis-la-moi, afin que je puisse en rire avec toi.

MERCURE. Vénus et Mars viennent d'être pris couchés ensemble, et Vulcain les a tous deux enveloppés dans un filet.

APOLLON. Comment cela ? Ce que tu racontes est piquant.

MERCURE. Depuis longtemps, je pense, Vulcain, se doutant du jeu, les épiait : il avait posé autour du lit des liens invisibles, et s'en était allé travailler à sa forge. Bientôt Mars entre, croyant n'avoir été vu de personne ; mais le Soleil, qui l'avait aperçu, va le dire à Vulcain. Quand les deux amants, montés sur le lit, se furent mis à l'œuvre, et que, pris dans les filets, ils se furent enlacés dans les liens, Vulcain arriva. Vénus, qui était nue, ne savait comment se couvrir, toute honteuse : Mars essaya d'abord de fuir, espérant briser les liens ; mais se voyant pris sans issue, il recourait aux prières.

2. APOLLON. Eh bien, Vulcain les a-t-il relâchés ?

MERCURE. Non pas ; il appelle tous les dieux et les rend témoins de l'adultère : les deux amants, nus et les regards baissés, rougissent d'être ainsi liés ensemble ; et ce fut un spectacle délicieux pour moi que celui de l'œuvre amoureuse, presque accomplie sous nos regards.

1. Voy. Ovide, *Métam.*, III, v. 430-252.

2. Le sujet de ce dialogue est tiré d'un épisode de l'*Odyssée*, VIII, v. 266-366. On ne comprendra bien Lucien qu'avec Homère sous les yeux.

APOLLON. Et le forgeron n'avait pas honte d'étaler ainsi son déshonneur conjugal ?

MERCURE. Par Jupiter ! il était là, riant comme les autres : pour moi, s'il faut dire le vrai, j'étais jaloux de Mars, en le voyant non-seulement aimé d'une si jolie déesse, mais attaché avec elle.

APOLLON. Te laisserais-tu donc attacher à ce prix ?

MERCURE. Et toi, Apollon, refuserais-tu ? Viens un instant les voir, et je te louerai fort, si tu ne fais le même souhait après les avoir vus.

## 18

## JUNON ET JUPITER.

1. JUNON. J'aurais honte, Jupiter, d'avoir un fils comme celui-là, si efféminé, si corrompu par l'ivresse : les cheveux retenus par un ruban, il se plaît à vivre avec des femmes à moitié folles, qu'il surpasse en mollesse, dansant au son des tambours, des flûtes et des cymbales<sup>1</sup>. Vraiment, il ressemble à tout autre plutôt qu'à toi, son père.

JUPITER. Cependant ce fils, coiffé comme les femmes, qu'il surpasse en mollesse, non-seulement, Junon, il a soumis la Lydie, pris les habitants du Tmolus<sup>2</sup>, et réduit les Thraces, mais lançant sur les Indiens ses bataillons féminins, il s'est emparé des éléphants, s'est rendu maître du pays, et a fait prisonnier le roi qui avait osé lui résister quelque temps. Et tout en opérant ces prodiges, il a continué de sauter, de danser, d'avoir en main des thyrses entourés de lierre, de se livrer, comme tu dis, à l'ivresse et à la folie. De plus, si quelqu'un a essayé de lui dire des injures et d'insulter à ses mystères, il l'a puni en l'enchaînant dans les liens de pampre, ou en le faisant déchirer par sa propre mère, comme un faon<sup>3</sup>. Tu vois que ce sont là des actes virils et dignes de son père. Si maintenant il y mêle des jeux et des plaisirs, on ne peut lui en faire un crime, surtout en son-

1. Sur Bacchus, voy. le *Dict.* de Jacobi.

2. Montagne de l'Asie Mineure, dans la Lydie centrale : on y récoltait des vins et du safran très-estimés. Aujourd'hui *Berki*.

3. Penthée, roi de Thrace, déchiré par sa mère Agavé. Voy. les *Bacchantes* d'Euripide.

geant à ce dont il serait capable sans boire, lui qui fait de pareilles choses après avoir trop bu.

2. JUNON. Il me semble que tu vas aussi vanter sa découverte de la vigne et du vin, et cela quand tu vois ce que font les gens ivres, quand ils chancellent, se livrent à l'insolence, et deviennent fous par la boisson : témoin Icarius<sup>1</sup>, auquel il fit le premier don du pampre, et que tuèrent ses compagnons de table en l'assommant à coups de pioche.

JUPITER. Ce que tu dis là ne prouve rien : ce n'est ni le vin, ni Bacchus qui agit ainsi, c'est l'excès de la boisson, c'est l'usage immodéré et honteux du vin pur. Au contraire, celui qui boit modérément n'en devient que plus gai et plus aimable ; et ce qui est arrivé à Icarius n'arrivera jamais à de tels buveurs. C'est un reste de jalousie, Junon, qui te vient du souvenir de Sémélé, et te fait blâmer les belles qualités de Bacchus.

## 19

## VÉNUS ET L'AMOUR.

1. VÉNUS. Pourquoi donc, Amour, toi qui as vaincu tous les autres dieux, Jupiter, Neptune, Apollon, Rhéa, et moi, ta mère, épargnes-tu la seule Minerve ? Contre elle ton flambeau n'a-t-il pas de feux, ton carquois est-il vide de flèches, n'as-tu plus d'arc, ne sais-tu plus décocher un trait ?

L'AMOUR. J'ai peur d'elle, ma mère ; elle est effrayante, son œil est terrible, son air imposant et mâle. Chaque fois que je m'avance contre elle pour lui lancer une flèche, elle m'effraye en agitant son aigrette, je deviens tout tremblant, et les traits s'échappent de mes mains.

VÉNUS. Est-ce que Mars n'est pas plus terrible ? Et cependant tu l'as désarmé et vaincu.

L'AMOUR. Oui ; mais il vient de lui-même au-devant de mes coups ; il les appelle : Minerve, au contraire, me regarde toujours avec défiance ; un jour même que, par hasard, je volais auprès d'elle, tenant mon flambeau : « Si tu m'approches, dit-elle, j'en jure par mon père, je te perce de ma lance, je te prends par le pied, et te précipite dans le Tartare, ou je te déchire de mes mains pour te faire périr. » Telles sont ses menaces sans fin ;

1. Voy. les *Dionysiaques* de Nonnus, chap. XLVII, v. 66 et suivants.

et en même temps elle jette sur moi des regards furieux ; elle a, en outre, sur la poitrine une tête hideuse, dont la chevelure est de vipères, et qui me cause le plus grand effroi : je crois voir un spectre, et je fuis dès que je l'aperçois.

2. VÉNUS. Ainsi tu as peur de Minerve, dis-tu, et de la Gorgone, toi qui ne redoutes pas la foudre de Jupiter ! Mais pourquoi les Muses n'ont-elles pas encore été blessées par toi, pourquoi sont-elles à l'abri de tes flèches ? Agitent-elles aussi des aigrettes ? te font-elles voir des Gorgones ?

L'AMOUR. Je les respecte, ma mère ; car elles sont respectables, toujours en méditation, toujours occupées de quelque chant, et je m'approche souvent d'elles, séduit par leurs mélodies.

VÉNUS. Laisse-les donc en repos, puisqu'elles sont si respectables. Mais pourquoi ne blesses-tu pas Diane ?

L'AMOUR. D'abord, c'est qu'il n'est pas facile de l'atteindre : elle fuit toujours à travers les montagnes ; ensuite elle a depuis longtemps un autre amour au cœur.

VÉNUS. Et lequel, mon fils ?

L'AMOUR. Celui de la chasse, des cerfs, des faons, à la poursuite desquels elle s'élançe, pour les percer de ses flèches : elle est tout entière à cette passion. Quant à son frère, qui est aussi un archer, et qui lance au loin ses traits <sup>1</sup>....

VÉNUS. J'entends, mon fils ; tu l'as souvent percé de tes flèches.

## 20

### LE JUGEMENT DES DÉESSES<sup>2</sup>.

JUPITER, MERCURE, JUNON, MINERVE, VÉNUS, PARIS  
OU ALEXANDRE.

1. JUPITER. Mercure, prends cette pomme, descends en Phrygie vers le fils de Priam, qui garde ses bœufs sur l'Ida, auprès du Gargarus, et dis-lui : « Paris, Jupiter t'ordonne, parce que tu es beau et connaisseur en amour, de prononcer entre ces déesses laquelle est la plus belle : que celle qui remportera la victoire reçoive cette pomme pour prix du combat. » Allons, déesses, il est temps que vous vous rendiez auprès de votre juge. Quant à moi, je me récusé, vu que je vous aime également

1. Épithète homérique.

2. Confrontez avec le *Charidémus*.

toutes trois, et que, s'il était possible, je vous verrais volontiers toutes trois victorieuses. Or, il ne peut manquer d'arriver que celui qui donnera le prix à l'une de vous devienne odieux aux deux autres : aussi je suis fort mauvais juge de votre différend, tandis que ce jeune Phrygien, devant qui je vous renvoie, est de race royale, parent de notre Ganymède, simple habitant des montagnes, et digne de jouir d'un si beau spectacle.

2. VÉNUS. Pour moi, Jupiter, quand tu nous donnerais Momus même pour arbitre, j'irais avec confiance m'exposer à ses yeux : car que pourrait-il reprendre<sup>1</sup> en moi ? Mais il faut que le juge plaise aussi à ces dames.

JUNON. Nous ne craignons rien non plus, Vénus, quand même ton Mars serait choisi pour nous juger ; mais nous acceptons ce Paris, quel qu'il soit.

JUPITER. Est-ce aussi ton avis, ma fille ? Qu'en dis-tu ? Tu détournes la tête, tu rougis ? C'est votre habitude de rougir en pareil cas, vous autres vierges : tu consens, toutefois. Allez donc, mais que les vaincues ne s'emportent pas contre le juge et ne fassent aucun mal à ce jeune berger ; car il n'est pas possible que vous soyez toutes également belles.

3. MERCURE. Allons directement en Phrygie : je vais vous montrer le chemin, suivez-moi promptement ; et du courage ! Je connais Paris ; c'est un gentil garçon, d'un naturel amoureux, et fort propre à trancher ces sortes de questions ; il ne jugera pas à la légère.

VÉNUS. Je suis ravie de cela, et j'espère, quand j'entends dire que nous avons un juge équitable. Mais est-il célibataire, ou a-t-il une femme avec lui ?

MERCURE. Il n'est pas tout à fait célibataire, Vénus.

VÉNUS. Comment cela ?

MERCURE. Je crois qu'il y a chez lui une femme du mont Ida<sup>2</sup>, assez avenante, mais un peu rustique et montagnarde, à laquelle du reste il ne semble pas fort attaché. Pourquoi me fais-tu ces questions ?

VÉNUS. C'est sans aucun dessein.

4. MINERVE. Tu manques aux devoirs d'ambassadeur, hé ! l'envoyé, en causant à part avec celle-ci.

MERCURE. Pas du tout, Minerve ; je ne fais rien qui puisse vous nuire : elle me demandait si Paris est célibataire.

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible entre le nom de Μῶμος, Momus, et le verbe μωμήσασθαι, reprendre.

2. OÉnone, que Paris avait enlevée de chez son père Cébrenus.

MINERVE. Pourquoi cette question indiscrete ?

MERCURE. Je n'en sais rien : elle m'a dit que cette idee lui avait traverse l'esprit, et qu'elle m'avait fait la question sans dessein.

MINERVE. Eh bien, est-il celibataire ?

MERCURE. Je ne crois pas.

MINERVE. Mais se plait-il à la guerre, aime-t-il la gloire, ou bien n'est-ce qu'un bouvier ?

MERCURE. Je ne puis te le dire precisement ; mais tout porte à croire qu'etant jeune il peut souhaiter d'avoir ces qualites brillantes et desirer d'être premier dans les combats.

VENUS. Tu le vois ! Moi, je ne me fache pas, je ne recri mine pas de ce que tu causes en particulier avec elle. Venus n'est pas d'humeur à se plaindre de cela.

MERCURE. Elle me faisait presque la meme demande que toi : ainsi ne t'emporte pas, et ne crois pas être moins favorisee, car je lui repondais aussi sincerement qu'à toi.

5. Mais, tout en devisant, nous voilà bien loin des etoiles ; nous sommes presque arrives en Phrygie ; j'aperçois meme Ida et le Gargarus tout entier. Si je ne me trompe, voici votre juge, Paris.

JUNON. Où est-il ? je ne le vois pas.

MERCURE. Par ici, Junon, regarde à gauche ; pas au haut de la montagne, sur la pente, où tu vois un antre et un troupeau.

JUNON. Mais je ne vois pas de troupeau.

MERCURE. Comment ? tu ne vois pas, dans la direction de mon doigt, des genisses qui sortent du milieu des rochers, et un homme qui descend en courant, une houlette à la main, pour empêcher le troupeau de s'ecarter ?

JUNON. Je vois à present. Est-ce donc là Paris ?

MERCURE. Lui-meme ! Mais puisque nous voici pres de terre, marchons à pied, si vous voulez bien, pour ne pas l'effrayer en nous abattant tout à coup devant lui.

JUNON. Tu as raison, faisons comme tu dis. Et maintenant que nous sommes descendues, c'est à toi, Venus, de nous indiquer la route : je crois, en effet, que tu connais le pays, pour être venue souvent, dit-on, visiter Anchise.

VENUS. Je ne suis pas beaucoup touchée, Junon, de tes plaisanteries.

6. MERCURE. C'est moi qui vous montrerai le chemin : et moi aussi j'ai séjourné quelque temps sur l'Ida, à l'époque où Jupiter s'éprit de son jeune Phrygien, et je suis venu souvent ici pour épier l'enfant ; et lorsque mon père se changea en aigle, je volai près de lui et l'aidai à soulever le jouvenceau. Ce fut, si

j'ai bonne mémoire, de dessus cette roche qu'il l'enleva ; notre berger était alors occupé à jouer de la flûte près de son troupeau : Jupiter, s'abattant derrière lui, l'entoura légèrement de ses bras, et mordant de son bec le ruban qu'il avait à la tête, il enleva l'enfant, qui tout tremblant retournait la tête pour regarder son ravisseur ; et moi je ramassai la flûte que la peur lui avait fait jeter par terre.... Mais nous voici près de notre juge : il faut lui adresser la parole.

7. Salut, berger.

PARIS. Salut aussi, jeune homme. Qui es-tu ? Qui te conduit vers nous ? Quelles sont ces femmes que tu amènes ? Elles ne sont pas faites pour demeurer dans les montagnes, à les voir aussi belles.

MERCURE. Ce ne sont pas des femmes : c'est Junon, c'est Minerve, c'est Vénus que tu vois, ô Paris ! et je suis Mercure que Jupiter envoie vers toi.... Mais pourquoi trembler ? pourquoi pâlir ? Sois sans crainte : on ne fera rien qui te déplaie ; Jupiter veut que tu sois juge de leur beauté, parce que, dit-il, tu es beau toi-même, et connaisseur en amour ; il te confie la décision du différend : tu sauras le prix du combat en lisant ce qui est écrit sur cette pomme.

PARIS. Donne, que je voie ce qu'il en est : « A la plus belle ! » Comment, souverain Mercure, pourrai-je, moi, simple mortel, habitant des campagnes, devenir juge d'un spectacle si merveilleux et trop beau pour un berger ? Un tel jugement est fait pour des gens délicats et façonnés aux manières de la ville. Pour moi, à peine suis-je capable de bien juger si une chèvre ou une génisse est plus belle qu'une autre.

8. Mais ces trois déesses sont également belles, et je ne sais comment on peut détacher ses regards de l'une pour les porter sur l'autre : où que se soit fixé le premier coup d'œil, il ne peut aisément s'en séparer, il s'y arrête, et se plaît à ce qu'il y rencontre ; puis, quand il passe autre part, il y trouve le même charme, y demeure, et se sent captivé par tout ce qui l'environne : enfin la beauté de ces déesses pénètre et enveloppe toute mon âme, si bien que je regrette de ne pouvoir, comme Argus, regarder de toutes les parties de mon corps. Il me semble que je rendrais un jugement équitable en leur donnant à toutes trois la pomme. D'ailleurs, l'une est sœur et femme de Jupiter, les deux autres sont ses filles : le moyen que le jugement en pareil cas ne soit pas difficile à porter ?

MERCURE. Je ne sais ; mais il n'est pas possible d'éluder les ordres de Jupiter.



9. PARIS. Au moins, Mercure, persuade bien à ces déesses que les deux vaincues ne m'en veuillent point ; mais qu'elles ne s'en prennent qu'à l'erreur de mes yeux.

MERCURE. Elles y consentent : mais voici le moment de procéder au jugement.

PARIS. Essayons ! Comment s'y refuser ? Pourtant je veux savoir d'abord s'il convient de les examiner comme elles sont, ou s'il faut qu'elles se déshabillent, pour que l'examen soit complet.

MERCURE. C'est l'affaire du juge : ordonne ce qu'il te plaît.

PARIS. Ce qu'il me plaît ? Il me plaît de les voir nues.

MERCURE. Déshabillez-vous, déesses : toi, examine ; moi, je détourne la tête.

10. VÉNUS. Très-bien, Paris, et je serai la première à me déshabiller, pour que tu voies que je n'ai pas seulement les bras blancs, que je ne me vante pas outre mesure d'avoir de grands yeux<sup>1</sup>, mais que je suis également belle en tout et partout.

MINERVE. Paris, qu'elle ne se déshabille point avant d'avoir ôté sa ceinture ; c'est un talisman à l'aide duquel elle pourrait bien te séduire : d'ailleurs il ne fallait pas qu'elle vint ainsi parée, le visage tout enluminé, comme une courtisane, mais qu'elle montrât sa beauté toute nue.

PARIS. Elles ont raison à l'égard de votre ceinture, ôtez-la.

VÉNUS. Eh bien ! et toi Minerve, que n'ôtes-tu ton casque, pour faire voir ta tête comme elle est ? Tu agites ton aigrette de manière à effrayer notre juge. As-tu peur qu'on ne te reproche tes yeux gris, quand on les verra sans ce casque si terrible ?

MINERVE. Tiens, voilà mon casque ôté.

VÉNUS. Tiens, me voilà sans ceinture.

JUNON. Allons, déshabillons-nous !

11. PARIS. O Jupiter, dieu des merveilles ! quel spectacle ! quels charmes ! quelle volupté ! la belle vierge ! et par ici quel port de reine, quel éclat majestueux, et vraiment digne de Jupiter ! et de ce côté, quel doux regard, quel sourire gracieux et provoquant ! Je suis au comble du bonheur ! Et maintenant, s'il vous plaît, je vais vous considérer chacune à part, car en ce moment, je suis tout indécis et ne sais où fixer mes regards, entraînés de tous les côtés.

VÉNUS. Obéissons.

PARIS. Retirez-vous toutes deux, et vous, Junon, demeurez.

1. Allusion aux épithètes homériques *λευκώλεος* et *βοώπις*.

**JUNON.** Je demeure, et, lorsque tu m'auras considérée avec attention, il te restera encore à examiner si tu es content des présents qui payeront ton suffrage. En effet, Paris, si tu me declares la plus belle, tu seras le maître absolu de toute l'Asie.

**PARIS.** Je ne vends pas mon suffrage : maintenant retirez-vous ; je prononcerai selon que je le croirai équitable.

12. Vous, Minerve, approchez.

**MINERVE.** Me voici : Paris, si tu me declares la plus belle, tu ne sortiras jamais vaincu d'un combat, mais tu seras toujours vainqueur : je ferai de toi un guerrier, un conquérant.

**PARIS.** Je n'ai besoin, Minerve, ni de guerre ni de combats : la paix, vous le voyez, règne en ce moment dans la Phrygie et dans la Lydie ; le royaume de mon père n'a pas d'ennemis à combattre. Cependant soyez sans crainte ; vos droits ne seront pas méconnus, quoique je ne trafique pas de la justice. Vous pouvez reprendre vos habits et remettre votre casque : je vous ai suffisamment vue. C'est au tour de Vénus de s'approcher.

13. **VÉNUS.** Me voici près de toi. Examine avec attention et en détail, ne glisse pas à la légère ; mais arrête-toi sur chaque partie de mon corps, et, si tu le veux bien, charmant jeune homme, écoute ce que je vais te dire. Depuis longtemps, en te voyant si jeune et si beau, tel enfin que la Phrygie n'en possède pas un pareil, je te trouve heureux d'avoir tant de charmes, mais j'ai aussi à te reprocher de ne pas quitter ces montagnes et ces pierres pour aller vivre à la ville, au lieu de laisser flétrir ta beauté dans un désert. Qu'espères-tu de ces rochers ? De quoi ta beauté sert-elle à tes génisses ? Tu devrais être marié, non pas à quelque femme grossière et rustique, mais à une beauté de la Grèce, d'Argos ; de Corinthe ou de Sparte, comme est Hélène, jeune, jolie, semblable à moi, et, pardessus tout, amoureuse. Si elle t'avait vu seulement une fois, je suis sûre qu'elle laisserait tout pour se donner à toi, te suivre et ne te quitter jamais. Mais tu as sans doute entendu parler d'elle.

**PARIS.** Jamais, Vénus : aussi vous entendrai-je avec plaisir raconter tout ce que vous en savez.

14. **VÉNUS.** Elle est fille de Léda, cette belle vers laquelle vola Jupiter changé en cygne.

**PARIS.** Et comment est-elle ?

**VÉNUS.** Blanche, puisqu'un cygne est son père, délicate, puisqu'elle a été nourrie dans un œuf, presque toujours nue comme un athlète, et s'exerçant à la lutte ; mais recherchée par tant d'amants qu'elle a causé une guerre, lorsque Thésée l'en-

leva toute petite encore <sup>1</sup>. Depuis qu'elle est parvenue à la fleur de la jeunesse, tous les princes de l'Achaïe sont accourus pour disputer sa main : on a préféré Ménélas, de la race des Pélopidés ; mais, si tu veux, je m'arrangerai pour qu'elle soit ton épouse.

PARIS. Comment dites-vous ? Une femme mariée !

VÉNUS. Tu es jeune et simple comme au village ! Mais moi, je sais ce qu'il faut faire pour cela.

PARIS. Quoi donc ? Je voudrais le savoir aussi.

15. VÉNUS. Tu vas quitter ton pays, sous prétexte d'aller voir la Grèce, puis, quand tu seras arrivé à Lacédémone, Héléne te verra. Alors ce sera mon affaire de la rendre amoureuse de toi et prête à te suivre.

PARIS. Je ne puis me décider à croire qu'elle consente à quitter son mari pour s'embarquer avec un barbare, un étranger.

VÉNUS. Sois tranquille : j'ai deux fils charmants, le Désir et l'Amour ; je te les donnerai pour te guider dans ton voyage. L'Amour, se glissant dans le cœur de cette femme, la forcera de t'aimer : le Désir, répandu sur toute ta personne, te rendra comme lui désirable et aimable. Moi-même je serai là : je prierai les Grâces de nous accompagner, et tous ensemble nous persuaderons Héléne.

PARIS. Qu'adviendra-t-il de tout cela, je l'ignore, Vénus ; mais je me sens déjà tout épris d'Héléne ; je ne sais pourquoi il me semble déjà la voir, m'embarquer pour la Grèce, arriver à Sparte, et revenir avec ma maîtresse : tout mon regret est de ne pas avoir mieux commencé.

16. VÉNUS. Il ne faut pas t'enflammer, Paris, avant que celle qui te sert d'entremetteuse et de médiatrice soit récompensée par un jugement favorable : il est juste que je figure auprès de vous avec un air triomphant, et que je célèbre à la fois votre mariage et ma victoire. C'est à toi d'acheter aujourd'hui l'amour, la beauté, cet hymen, pour une pomme.

PARIS. Je crains que vous ne m'oubliez après le jugement.

VÉNUS. Veux-tu donc que je jure ?

PARIS. Non, mais promettez-moi une seconde fois.

VÉNUS. Je te promets de te donner Héléne pour femme, de t'engager à te suivre et à retourner avec toi à Ilion ; et moi, je serai là et te seconderai dans l'entreprise.

PARIS. Et vous amènerez l'Amour, le Désir et les Grâces ?

VÉNUS. Sois tranquille, et je prendrai de plus avec eux le Souhait et l'Hymen.

1. Voy. Isocrate, *Éloge d'Héléne*.

PARIS. Eh bien ! à ces conditions, je vous donne la pomme ; la voici !

## 21

## MARS ET MERCURE.

1. MARS. As-tu entendu, Mercure, les menaces de Jupiter ? quelle fierté ! quelle absurdité ! « Si je le veux, a-t-il dit, je laisserai tomber une chaîne du haut du ciel ; et quand même, suspendus à cette chaîne, vous feriez effort pour m'entraîner en bas, vous vous lasseriez en vain : vous ne pourriez la détacher. Moi ; au contraire, si je voulais la soulever, j'enlèverais et tiendrais suspendus non-seulement vous, mais en même temps la terre et la mer <sup>1</sup>. » Tu sais le reste. Moi, je ne nie pas qu'il ne soit plus puissant et plus fort que chacun de nous en particulier ; mais qu'il l'emporte sur tous les dieux ensemble au point que nous ne puissions pas l'entraîner, surtout en ajoutant à notre poids et la terre et la mer, c'est ce que je ne puis croire.

2. MERCURE. Sois prudent, Mars : il n'est pas trop sûr de tenir ce langage, et nous pourrions nous repentir de notre indiscretion.

MARS. Crois-tu que je parlerais ainsi à tout le monde ? Ce n'est qu'à toi seul, que je sais discret. Mais j'ai trouvé si ridicule cette menace, quand je l'ai entendue, que je n'ai pu m'en taire avec toi. Je me rappelle, en effet, il n'y a pas longtemps, lorsque Neptune, Junon et Minerve, révoltés contre lui, voulurent le prendre et l'enchaîner, quelle belle peur il a eue, et cependant il n'avait affaire qu'à trois dieux <sup>2</sup>. Et si Thétis, par pitié pour lui, n'eût appelé à son aide Briarée, ce géant à cent bras, il eût été enchaîné avec sa foudre et son tonnerre. Le seul souvenir de cette aventure me donnait envie de rire, en l'entendant faire le brave.

MERCURE. Tais toi, sois prudent : il n'est pas sûr pour toi de parler de la sorte, ni pour moi de t'écouter.

1. Allusion au discours de Jupiter dans l'*Iliade*, VIII, v. 5 et suivants.

2. Voy. *Iliade*, I, v. 398 et suivants.

## 22

## PAN ET MERCURE.

1. PAN. Bonjour, Mercure, mon père !

MERCURE. Bonjour aussi; mais comment suis-je ton père?

PAN. N'êtes-vous pas Mercure, le dieu de Cyllène?

MERCURE. Oui; mais comment es-tu mon fils?

PAN. Je suis un fruit adultérin de vos amours.

MERCURE. Par Jupiter ! dis plutôt celui d'un bouc qui aura violé une chèvre ! Comment peux-tu venir de moi, avec ces cornes, ce nez, ce menton velu, ces jambes à pied fourchu comme celles d'un bouc, et cette queue au-dessus de ton derrière?

PAN. Toutes vos railleries contre moi, votre fils, ne font, mon père, que vous couvrir de plus de honte, vous qui avez produit un tel enfant; moi, je n'en suis pas cause.

MERCURE. Et qui dis-tu être ta mère? Aurais-je eu, sans le savoir, quelque commerce adultère avec une chèvre?

PAN. Non, ce n'est pas avec une chèvre. Rappelez-vous si un jour, en Arcadie, vous n'avez pas fait violence à une fille de condition libre? Pourquoi vous mordre le doigt en cherchant, et d'où vient ce grand embarras? Je parle de Pénélope, la fille d'Icarius.

MERCURE. Que lui est-il donc arrivé, pour qu'elle ait donné le jour à un être qui ressemble à un bouc et non pas à moi?

2. PAN. Je vais vous dire ce que je tiens de sa bouche. Lorsqu'elle m'envoya en Arcadie : « Mon fils, me dit-elle, moi, ta mère, je suis Pénélope de Sparte : ton père, apprends-le, est Mercure, fils de Maïa et de Jupiter. Si tu es cornu et à jambes de bouc, n'en sois point en peine. Lorsque ton père s'approcha de moi, il avait pris la figure d'un bouc, afin de n'être pas découvert, et voilà pourquoi tu es venu au monde semblable à cet animal. »

MERCURE. Par Jupiter ! je me souviens de l'aventure : il faudra donc que moi, qui suis si fier de ma beauté et qui n'ai pas de barbe, je sois appelé ton père. Tout le monde va rire de moi, pour avoir fait un si joli garçon.

3. PAN. Mais je ne vous déshonore pas, mon père; je suis musicien, et je joue fort agréablement de la flûte : Bacchus ne peut faire un pas sans moi; il m'a choisi pour ami et compagnon

de ses danses, et j'en conduis les chœurs. Si vous voyiez les troupeaux que je pais sur le Tégée et le Parthénus<sup>1</sup>, vous en seriez ravi. Je suis le maître de toute l'Arcadie : dernièrement j'ai combattu pour les Athéniens, et je me suis tellement distingué à Marathon, que, pour prix de mon courage, on m'a consacré la grotte qui est sous l'Acropole<sup>2</sup>. Si jamais vous allez à Athènes, vous verrez comme on y vénère le nom de Pan.

4. MERCURE. Dis-moi, es-tu marié, Pan ? car je crois que c'est là ton nom.

PAN. Non, mon père. Comme je suis fort amoureux, je n'aurais pas assez de n'aimer qu'une femme.

MERCURE. Alors tu caresses les chèvres....

PAN. Vous voulez plaisanter : j'ai pour maîtresses Écho, Pitys<sup>3</sup>, et toutes les Ménades de Bacchus : elles sont folles de moi.

MERCURE. Sais-tu, mon fils, comment tu peux m'être agréable, en m'accordant la première chose que je vais te demander ?

PAN. Ordonnez, mon père, et nous verrons.

MERCURE. Viens, et embrasse-moi ; mais aie soin de ne jamais m'appeler ton père devant personne.

## 23

## APOLLON ET BACCHUS.

1. APOLLON. Le moyen d'en rien croire, Bacchus ! La même mère aurait donné le jour à ces trois frères, l'Amour, Hermaphrodite et Priape, si différents de figure et d'humeur ? Le premier est charmant, habile archer, doué d'un pouvoir immense, souverain de l'univers ; le second a l'air d'une fille, c'est une moitié d'homme et de femme, un être ambigu, dont on ne saurait dire s'il est fille ou garçon ; enfin Priape est un peu plus mâle que ne le veut la décence.

BACCHUS. N'en sois pas surpris, Apollon ! Vénus n'en est pas cause, ce sont les pères qui ne se ressemblaient pas ; et il arrive souvent que deux enfants, nés du même père et de la même

1. Montagnes de l'Arcadie.

2. Voy. la *Double accusation*, § 40.

3. Du grec *πίτυς*, pin. Jetée par Borée contre un rocher, où elle se fracassa, cette nymphe fut changée en arbre par les dieux.

mère, viennent ensemble au monde l'un garçon et l'autre fille, par exemple ta sœur et toi.

APOLLON. C'est vrai; mais au moins nous nous ressemblons et nous avons les mêmes goûts; tous les deux nous savons tirer de l'arc.

BACCHUS. Mais cela ne va pas plus loin que l'arc, Apollon : la différence est que Diane égorge les étrangers chez les Scythes, tandis que toi tu rends des oracles, et soulages les malades.

APOLLON. Crois-tu que ma sœur se plaise chez les Scythes? Elle a tout disposé, au cas où quelque Grec aborderait en Tauride, pour s'embarquer avec lui, tant elle a horreur du meurtre!

2. BACCHUS. Elle fait bien. Quant à Priape, je veux t'en raconter un trait fort risible. Dernièrement, j'étais à Lampsaque et je traversais la ville; il vint à ma rencontre et m'offrit l'hospitalité. Quand nous fûmes allés nous reposer, après avoir un peu bu à table, l'honnête Priape, se levant au milieu de la nuit... ne n'ose dire le reste.

APOLLON. Il voulut t'entreprendre?

BACCHUS. Justement.

APOLLON. Et toi, que fis-tu alors?

BACCHUS. Pas autre chose que d'en rire.

APOLLON. Tu as eu raison de ne pas te fâcher, de ne pas faire le sauvage. Il est excusable, d'ailleurs, de s'être attaqué à un aussi joli garçon.

BACCHUS. Il pourrait bien aussi, Apollon, pour le même motif, s'attaquer à toi : tu n'es pas laid, tu as de beaux cheveux, en sorte que Priape, même à jeun, pourrait fort bien t'entreprendre.

APOLLON. Il ne l'osera pas, Bacchus; car si j'ai de beaux cheveux, j'ai aussi un arc et des flèches.

## 24

## MERCURE ET MAÏA.

1. MERCURE. Est-il dans le ciel, ô ma mère, un dieu plus malheureux que moi?

MAÏA. Ne parle pas ainsi, Mercure.

4. Sur les nombreuses occupations de Mercure, Cf. Homère, hymne II, et le dialogue intitulé : Charon ou les Contemplateurs.

MERCURE. Et pourquoi pas, quand j'ai tant de choses à faire, seul, accablé, tirailé par toutes sortes d'emplois ? Dès le matin, il faut que je me lève pour balayer la salle du banquet; puis, quand j'ai étendu des tapis pour l'assemblée et tout mis en ordre, il faut que je me rende auprès de Jupiter, afin d'aller porter les ordres en bas, en haut, comme un vrai coureur. A peine de retour, et tout couvert de poussière, il faut lui servir l'ambrosie; et, avant l'arrivée de l'échanson dont il a fait récemment emplette, c'était moi qui lui versais le nectar. Mais le plus désagréable de tout, c'est que, seul de tous les dieux, je ne ferme pas l'œil de la nuit : il faut que j'aie conduit les âmes chez Pluton, que je lui amène les morts et que je siége au tribunal. Les travaux de jour ne me suffisent pas : ce n'est pas assez d'assister aux palestres, de faire l'office de héraut dans les assemblées, de donner des leçons aux orateurs, je suis préposé en même temps à tout ce qui regarde les pompes funèbres.

2. Cependant les enfants de Lédâ passent, chacun à leur tour, une journée dans le ciel et une autre dans les enfers : moi, j'ai à répéter chaque jour le même manège, sans nul répit. Les fils d'Alcmène et de Sémélé, nés de malheureuses mortelles, passent tranquillement leur temps dans les festins, et moi, fils de Maïa, la fille d'Atlas, je suis leur humble serviteur. En ce moment j'arrive de Sidon, de chez la fille de Cadmus<sup>1</sup>, vers laquelle Jupiter m'a envoyé, pour voir ce que faisait cette chère enfant, et, avant que j'aie le temps de souffler, il m'envoie à Argos pour rendre visite à Danaé : « De là, ajoute-t-il, tu te rendras en Béotie, et, en passant, tu verras Antiope<sup>2</sup>. » Je suis déjà tout harassé ; et, si je le pouvais, j'aimerais mieux être mis en vente, comme les malheureux esclaves de la terre.

MAÏA. Laisse là ce discours, mon fils ; tu es jeune et tu dois servir ton père. Suivant les ordres que tu as reçus, hâte-toi d'aller à Argos, puis en Béotie, de peur qu'un retard ne t'amène des coups : les amoureux ont l'humeur vive.

1. Ino. Quelques éditeurs proposent de lire *ἄδελφῆς* au lieu de *θυγατρός*, et de traduire par la sœur de Cadmus, Europe.

2. Fille de Nyctée et de Polyxo. Elle eut de Jupiter deux fils jumeaux, Amphion et Zéthus.



## 25

JUPITER ET LE SOLEIL<sup>1</sup>.

1. JUPITER. La belle équipée, ô le plus mauvais des Titans ! Tu as tout détruit sur la terre, en confiant ton char à un jeune fou, qui en a brûlé une partie en s'approchant trop du sol, et qui a gelé l'autre en éloignant trop le feu ; enfin, il n'y a rien qu'il n'ait bouleversé, confondu : si je ne m'en fusse aperçu et ne l'eusse foudroyé, il ne resterait pas un morceau d'homme : le beau cocher, le beau conducteur de chars que tu nous as envoyé !

LE SOLEIL. J'ai eu tort, Jupiter ; mais excuse-moi d'avoir cédé aux instances redoublées d'un fils. Pouvais-je prévoir qu'il en résulterait un si grand désastre ?

JUPITER. Eh ! ne savais-tu pas combien cet emploi exige d'adresse ; que, pour peu qu'on s'écarte de la route, tout est perdu ? Ne connaissais-tu pas la fougue de tes chevaux, auxquels il faut toujours tenir la bride serrée ? Si on la leur rend, ils se débrobent aussitôt ; et c'est ainsi qu'ils ont emporté ce malheureux conducteur, tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt en sens inverse de la route, en haut, en bas, partout où il leur prenait fantaisie, sans qu'il ait su que faire à tes chevaux.

LE SOLEIL. Je savais tout cela ; et c'est ce qui m'a fait résister longtemps à mon fils et lui refuser la conduite de mes chevaux : mais enfin, cédant à ses supplications, à ses larmes et à celles de Clymène, sa mère, je l'installai sur le char, en lui indiquant comment il devait se tenir ferme, jusqu'à quel point il fallait lâcher les rênes pour s'élever, et les ramener pour descendre, comment enfin il pourrait toujours être maître des guides et régler l'ardeur de ses coursiers : je lui dis à quel danger il s'exposait, s'il ne suivait pas la ligne droite. Mais lorsque cet enfant, car c'en était un véritable, se vit debout au milieu d'un si grand feu, et plongea ses regards dans le gouffre béant, il fut saisi d'un effroi facile à concevoir ; les chevaux, sentant qu'ils n'avaient plus affaire à ma main, méprisèrent celle du jeune homme, se détournèrent de la route et causèrent tous ces malheurs. C'est alors que, craignant sans doute de tomber, il lâcha

1. Cf. le traité *De l'astrologie*, § 49, et le bel épisode des *Métamorphoses* d'Ovide, livre II.

les rênes, pour se retenir aux bords du char : mais il porte maintenant la peine de sa témérité, et moi, Jupiter, j'éprouve une douleur qui doit te suffire.

3. JUPITER. Me suffire, dis-tu ? Après une telle audace ! Je veux bien, toutefois, t'accorder ton pardon ; mais si, dorénavant, tu te permets une pareille infraction, si tu envoies à ta place un conducteur de cette espèce, tu sauras aussitôt que le feu de mon tonnerre est plus brûlant que le tien. Cependant, que ses sœurs l'ensevelissent au bord de l'Éridan, à l'endroit où il est tombé de son char, qu'elles versent sur lui des larmes d'ambre, et qu'elles soient changées en peupliers en mémoire de cet événement<sup>1</sup>. Pour toi, raccommode ton char, dont le timon et l'une des roues sont brisés, attelle tes chevaux, recommence ta carrière ; et surtout souviens-toi de toutes mes recommandations.

## 26

APOLLON ET MERCURE<sup>2</sup>.

1. APOLLON. Pourrais-tu me dire, Mercure, lequel de ces jeunes gens est Castor ou bien Pollux ? car je ne saurais les distinguer.

MERCURE. Celui qui était hier avec nous est Castor, celui-ci est Pollux.

APOLLON. Comment fais-tu pour les reconnaître ? Ils sont tout à fait semblables.

MERCURE. Celui qui est ici aujourd'hui, Apollon, porte sur la figure les traces des coups qu'il a reçus de ses adversaires, en se battant à coups de poing, et surtout les blessures que lui a faites Bébryx, fils d'Amycus, lorsqu'il naviguait avec Jason<sup>3</sup> : l'autre jumeau n'a rien de pareil, son visage est net et au complet.

APOLLON. Je te remercie de m'avoir donné ces moyens de les reconnaître : car, pour le reste, ils se ressemblent en tout point, c'est la même moitié d'œuf, la même étoile sur la tête, le même javelot à la main, le même cheval blanc ; aussi m'est-il arrivé souvent d'appeler Castor celui qui était Pollux, et Pollux celui qui était Castor. Cependant, dis-moi encore une chose : pourquoi ne demeurent-ils pas tous les deux ensemble avec nous,

1. Cf. le traité *De l'ambre*. — 2. Cf. *Charidémus* — 3. Voy. Théocrite, *Idylle xxii*.

mais pourquoi, à tour de rôle, l'un est-il mort et l'autre dieu ?

2. MERCURE. C'est par amitié fraternelle qu'ils agissent ainsi : il fallait que l'un des deux fils de Lédà mourût et que l'autre fût immortel : alors ils se sont partagé l'immortalité.

APOLLON. Partage absurde, Mercure ! ils ne pourront jamais se voir, et pourtant c'était là, je crois, ce qu'ils désiraient avant tout. Le moyen, en effet, quand l'un est avec les dieux et l'autre avec les morts ? Cependant, de même que je rends des oracles, qu'Esculape guérit, que Diane préside aux accouchements, et que chacun de nous, enfin, exerce quelque métier utile aux dieux ou aux hommes, quelle est leur profession ? Passent-ils tout leur temps à table, sans rien faire, à l'âge qu'ils ont ?

MERCURE. Non pas ; ils ont mission de servir Neptune ; ils doivent chevaucher sur la mer, voir s'il n'y a pas quelque part des matelots battus par l'orage, s'asseoir sur les navires et sauver l'équipage.

APOLLON. Tu me parles là, Mercure, d'un emploi excellent et salutaire.

## IX

### DIALOGUES MARINS.

#### 1

#### DORIS ET GALATÉE<sup>1</sup>.

1. DORIS. Le bel amoureux, Galatée, que ce berger de Sicile qu'on dit raffoler de toi !

GALATÉE. Trêve aux plaisanteries, Doris : quel qu'il soit, il est fils de Neptune.

DORIS. Que fait cela ? Fût-il fils de Jupiter lui-même, avec son

1. L'idée de ce dialogue est prise de la vi<sup>e</sup> idylle de Théocrite, intitulée *les Bucoliastes*, et de la xi<sup>e</sup>, qui a pour titre *le Cyclope*. Cf. Ovide, *Métam.*, XIII.

2. Polyphème.

air sauvage, son corps velu, et, ce qui met le comble à sa laideur, avec son œil unique, crois-tu que sa naissance pourrait changer sa figure?

GALATÉE. Ce corps velu, comme tu dis, cet air sauvage, n'ont rien de repoussant; ce sont des traits de beauté mâle : quant à son œil, il sied bien à son front, et il n'en voit pas moins clair que s'il en avait deux.

DORIS. Il semble, Galatée, que tu n'aies pas un amoureux, mais un amant dans Polyphème, à entendre l'éloge que tu fais de lui.

2. GALATÉE. Ce n'est pas mon amant, et je ne puis souffrir vos reproches injurieux. On voit bien que vous ne parlez ainsi que par jalousie, parce qu'un jour, en faisant paître ses troupeaux, et nous ayant aperçues du haut d'un rocher, folâtrant sur la plage, au pied de l'Etna, à l'endroit où le rivage s'allonge entre la mer et la montagne, il ne vous regarda pas, mais me trouva la plus belle, après avoir fixé son œil sur moi seule : voilà ce qui vous chagrine. C'est une preuve que je suis plus jolie que vous, et plus digne d'être aimée : vous, l'on vous a dédaignées.

DORIS. Si un berger qui n'y voit pas t'a trouvée jolie, tu crois que j'en serai jalouse ! Que peut-il trouver d'aimable en toi ? Ta blancheur peut-être ? Accoutumé, je crois, à ne voir que du fromage et du lait, il ne trouve beau que ce qui leur ressemble.

3. Mais veux-tu savoir quelle est ta beauté ? monte sur un rocher, un jour de calme, penche-toi vers la mer, regarde-toi, et tu verras que tu n'as d'attrait qu'un teint fort blanc ; or, on n'aime la blancheur que relevée par un peu de rougeur.

GALATÉE. Eh bien ! la blancheur sans mélange de mon teint ne m'empêche pas d'avoir un amoureux ; tandis que pas une de vous ne trouve de berger, de matelot, ni de batelier qui lui rende hommage. D'ailleurs Polyphème est musicien.

4. DORIS. Ne parlons pas de cela, Galatée : nous l'avons entendu chanter, lorsque, dernièrement, il venait te faire la cour. O bonne Vénus ! on eût cru entendre braire un âne ! Et puis quelle lyre ! un crâne de cerf dépouillé de ses chairs : les cornes servaient de branches : il les avait jointes entre elles et y avait attaché des cordes, sans les tendre avec des chevilles ; il modulait je ne sais quel air faux et discordant, criant de son côté, tandis que la lyre jurait du sien, si bien que nous ne pouvions nous empêcher de rire, en entendant ce concert amoureux. Écho, toute bavarde qu'elle est, ne voulait pas répondre à ses mugis-

sements : elle avait honte de paraître imiter ce chant rude et ridicule.

5. Lui cependant tenait entre ses bras, comme un joujou, un petit ours, aussi velu que son maître. O Galatée, qui ne t'envierait un tel soupirant ?

GALATÉE. Eh bien, Doris, montre-nous le tien, pour voir s'il est plus beau, s'il chante plus juste, s'il sait mieux jouer de la lyre !

DORIS. Je n'ai pas d'amoureux, et je ne me vante pas d'être aimable ; mais un amant comme ton Cyclope, qui sent le bouc, qui, dit-on, mange de la chair crue, qui dévore les étrangers débarquant dans son île, tu peux le garder et le payer de retour.

## 2

LE CYCLOPE ET NEPTUNE<sup>1</sup>.

1. LE CYCLOPE. O mon père ! quel traitement m'a fait subir l'hôte abominable, qui, après m'avoir enivré, m'a aveuglé, en m'attaquant pendant mon sommeil !

NEPTUNE. Qui donc a osé te traiter ainsi, Polyphème ?

LE CYCLOPE. Un homme, qui d'abord s'est appelé *Personne*, et qui, en s'enfuyant, déjà hors de la portée d'un trait, m'a dit s'appeler *Ulysse*.

NEPTUNE. Je sais qui tu veux dire ; c'est le roi d'Ithaque. Il revenait par mer d'Ilion. Mais comment t'a-t-il fait cela ? Il est pourtant bien brave.

2. LE CYCLOPE. Je surpris dans mon antre, en ramenant mes troupeaux du pâturage, plusieurs hommes qui, sans doute, leur dressaient quelque embûche : je bouche aussitôt l'entrée de ma caverne avec l'énorme pierre qui lui sert de porte, j'allume du feu avec un arbre que j'avais apporté de la montagne, et je m'aperçois que mes étrangers cherchaient à se cacher : j'en saisis quelques-uns, et, comme c'est tout simple avec des voleurs, je les mange. Alors ce scélérat de *Personne* ou d'*Ulysse* me verse et me donne à boire je ne sais quelle drogue, douce et d'agréable odeur, mais des plus dangereuses et des mieux faites pour troubler les sens. Sitôt, en effet, que je

1. Voy. le IX<sup>e</sup> chant de l'*Odyssee* et le *Cyclope* d'Euripide. Cf. Virgile, *En.*, livre III, épisode d'Achémenide ; Ovide, *Métam.*, liv. XIV.

l'eus bue, il me sembla que tout tournait, que ma caverne s'en allait sens dessus dessous; en un mot, je n'avais plus ma raison; enfin, je me sentis enchaîné par le sommeil. Cependant l'autre aiguisé un pieu, le fait rougir au feu, et me crève l'œil pendant que je dormais, et depuis ce temps-là, Neptune, je n'y vois plus.

3. NEPTUNE. Tu dormais donc bien profondément, mon fils, pour ne t'être pas réveillé en sursaut, tandis qu'on t'aveuglait? Mais comment Ulysse s'est-il enfui? Je suis bien sûr qu'il n'a pu déranger la pierre de ta porte.

LE CYCLOPE. C'est moi qui l'avais ôtée, pour mieux le saisir au passage : assis à l'entrée, je lui donnais la chasse en étendant les mains, je ne laissais passer que mes brebis qui allaient au pâturage et je recommandais au bélier tout ce qu'il devait faire à ma place.

4. NEPTUNE. Je comprends : ils se sont évadés sous tes brebis, sans que tu t'en doutes. Mais il fallait appeler les autres Cyclopes à ton aide.

LE CYCLOPE. Je l'ai fait, mon père, et ils sont accourus; mais, lorsqu'ils m'ont demandé le nom du traître, et que je leur ai dit Personne, ils m'ont cru fou, et ils sont partis : le scélérat m'avait abusé sur son nom; mais ce qui m'a fait le plus de peine, c'est qu'en me reprochant mon malheur, il m'a dit : « Va, Neptune, ton père lui-même ne te guérira pas. »

NEPTUNE. Sois tranquille, mon fils : je te vengerai de lui; il saura que, si je ne puis guérir ceux qui sont privés de la vue, il est en mon pouvoir de sauver ou de perdre ceux qui naviguent, et il navigue encore.

### 3

#### ALPHÉE ET NEPTUNE.

NEPTUNE. Qu'est-ce donc, Alphée? Seul de tous les fleuves, tu descends dans la mer sans te mêler à l'onde salée, ainsi que font les autres; tu ne t'arrêtes pas à y répandre tes eaux, mais tu traverses la mer sans te confondre avec elle, et tu conserves à ton cours sa douceur, sa pureté et sa transparence; il semble que tu plonges dans l'abîme, comme une mouette ou un goëland, pour aller reparaitre ailleurs.

ALPHÉE. C'est l'œuvre de l'amour, Neptune : ne m'en fais pas de reproche; toi aussi, tu as quelquefois aimé.

NEPTUNE. Est-ce d'une femme, Alphée, ou d'une nymphe que tu es épris, ou de quelqu'une des Néréïdes?

ALPHÉE. Non, Neptune, c'est d'une fontaine.

NEPTUNE. Et en quelle contrée de la terre coule-t-elle?

ALPHÉE. Dans une île, en Sicile; on la nomme Aréthuse<sup>1</sup>.

2. NEPTUNE. Je la connais, Alphée, cette Aréthuse; elle n'est pas sans charmes: elle est limpide, émane d'une source pure, et son eau brille au-dessus des cailloux, qui lui donnent un éclat argentin.

ALPHÉE. Que tu connais bien cette fontaine, Neptune! Je me rends vite auprès d'elle.

NEPTUNE. Va donc et sois heureux dans tes amours. Mais dis-moi, où as-tu vu Aréthuse? tu es Arcadien, et elle est de Syracuse!

ALPHÉE. Je suis pressé et tu me retardes, Neptune, par des questions insignifiantes.

NEPTUNE. C'est vrai, va vite auprès de ta bien-aimée: quand tu seras sorti du sein de la mer, mêle-toi à cette fontaine, et d'un commun accord, coulez tous deux d'un seul et même cours.

## 4

MÉNÉLAS ET PROTÉE<sup>2</sup>.

1. MÉNÉLAS. Que tu te changes en eau, Protée, je veux bien le croire, tu es un dieu marin; en arbre même, cela passe encore; il y a plus: que tu te transformes en lion, cela n'est pas tout à fait hors de créance; mais que tu deviennes du feu, toi, un habitant de la mer, voilà qui est étonnant, et dont je doute.

PROTÉE. N'en sois pas étonné, Ménélas: il en est ainsi.

MÉNÉLAS. Oui, je l'ai vu moi-même. Mais il me semble, entre nous, que tu uses de prestige en cette affaire, que tu fascines les yeux des regardants, sans devenir réellement ce que tu paraîs être<sup>3</sup>.

1. Voy. Virgile, *Églogue X*, v. 4; Ovide, *Métam.*, V, v. 543; Sénèque, *Questions naturelles*, III, 26.

2. Ceux qui ont lu le IV<sup>e</sup> chant de l'*Odyssée* voient aisément pourquoi Protée a Ménélas pour interlocuteur.

3. Cf. Virgile, *Géorg.*, IV, épisode d'Aristée.

2. PROTÉE. Et quelle fascination peut-il y avoir dans des choses si manifestes ? N'as-tu pas vu de tes yeux bien ouverts en quelles formes je me suis changé ? Si tu n'y crois pas, s'il te semble que ce soit une pure illusion, un vain fantôme qui apparaît à tes regards, approche la main de moi, mon brave, lorsque je suis changé en feu : tu verras si je n'en ai que l'apparence ou si j'ai bien alors le pouvoir de brûler.

MÉNÉLAS. L'expérience, Protée, n'est pas très-sûre.

PROTÉE. Tu n'as donc jamais vu de polypes, Ménélas, et tu ne connais pas les propriétés de ce poisson ?

MÉNÉLAS. Si vraiment, j'ai vu des polypes, mais je serais charmé d'apprendre de toi quelles en sont les propriétés.

3. PROTÉE. A quelque rocher qu'ils viennent attacher la cavité de leurs pattes ou se coller avec leurs bras, ils se rendent semblables à lui, quittent leur couleur naturelle pour prendre celle du rocher, et trompent ainsi les pêcheurs par une ressemblance qui les assimile entièrement à la pierre.

MÉNÉLAS. On dit cela : mais ce que tu fais est bien plus incroyable, Protée.

PROTÉE. Je ne sais, Ménélas, qui tu croiras, si tu n'en crois pas tes yeux.

MÉNÉLAS. Oui, je l'ai vu et revu, mais c'est un prodige inconcevable qu'un même être soit à la fois du feu et de l'eau.

## 5

PANOPE ET GALÉNÉ<sup>1</sup>.

1. PANOPE. Hier, as-tu vu, Galéné, ce que la Discorde a fait au repas, en Thessalie, parce qu'on ne l'avait pas invitée à ce banquet ?

GALÉNÉ. Je n'étais pas de votre banquet : Neptune m'avait ordonné, Panope, de veiller, pendant ce temps, à ce que la mer fût tranquille. Qu'a donc fait la Discorde, qui n'avait pas été invitée ?

PANOPE. Thétis et Pélée se retiraient dans la chambre nuptiale, conduits par Amphitrite et Neptune : alors la Discorde,

1. Voy. Plin, *Hist. nat.*, IX, xxix.

2. Cf. le vingtième *Dialogus des dieux*, et Catulle *l'Épithalame de Pélée et de Thétis*.



sans être vue, et profitant de ce que les uns buvaient, les autres causaient avec bruit, ou bien écoutaient la lyre d'Apollon et les chants de Mars, jette au milieu de la salle une pomme magnifique, toute d'or, chère Galéné, et sur laquelle était écrit : « A la plus belle ! » La pomme roule, comme à dessein, vers l'endroit où étaient couchées Junon, Vénus et Minerve.

2. Mercure la ramasse et lit l'inscription ; nous autres Néréides, nous gardons le silence : que faire à côté de si grandes déesses ? Elles, au contraire, réclament, chacune, la pomme, prétendant y avoir droit ; et, si Jupiter ne les eût séparées, l'affaire en serait venue aux coups. Alors le dieu : « Je ne veux pas, dit-il, décider entre vous (elles avaient voulu, en effet, le prendre pour arbitre), mais descendez sur le mont Ida, auprès du fils de Priam ; c'est un bon juge en fait de beauté, un vrai connaisseur, et il ne vous jugera pas mal. »

GALÉNÉ. Qu'ont fait alors les déesses, Panope ?

PANOPE. Elles se rendent aujourd'hui, je crois, au mont Ida ; et quelqu'un viendra sans doute avant peu nous annoncer quelle est la préférée.

GALÉNÉ. Je te le dis d'avance, aucune autre ne sera victorieuse, puisque Vénus combat, ou bien le juge n'y verra pas clair.

## 6

## TRITON, AMYMONÉ ET NEPTUNE.

1. TRITON. Près de Lerne, il vient chaque jour, Neptune, une jeune fille puiser de l'eau ; elle est ravissante ; je ne crois pas avoir jamais vu de si charmante enfant !

NEPTUNE. Est-elle de condition libre, Triton, ou bien est-ce une esclave chargée de porter l'eau ?

TRITON. Non pas : c'est une des cinquante filles de Danaüs ; elle s'appelle Amymoné : je me suis informé de sa naissance et de son nom. Ce Danaüs est dur envers ses filles, il les oblige à de rudes travaux, il les envoie puiser de l'eau, et les instruit à n'être point paresseuses.

2. NEPTUNE. Fait-elle donc ainsi toute seule la longue route d'Argos à Lerne ?

4. Amymoné, l'une des Danaïdes, fut aimée de Neptune dont elle eut Nauplius.

\* ἡ τῆς Μούρας ἀδελφῆς Ἰφιγένειας  
τὸν νεύρ

112. Les chants des Muses, et non les chants

TRITON. Toute seule : Argos, vous le savez, est un pays sec, où il faut sans cesse apporter de l'eau.

NEPTUNE. Triton, je me suis senti vivement ému par ce que tu m'as dit de cette jeune fille; rendons-nous auprès d'elle.

TRITON. Allons! Voici d'ailleurs l'instant où elle vient puiser l'eau, et peut-être est-elle déjà à la moitié du chemin qui conduit à Lerne.

NEPTUNE. Attelle donc mon char; ou plutôt, comme il serait trop long de placer mes chevaux sous le joug et de mettre mon char en état, fais-moi venir un des dauphins les plus légers: je monterai dessus et j'arriverai plus vite.

TRITON. Voici le plus rapide des dauphins.

NEPTUNE. Fort bien; partons: toi, Triton, nage à mes côtés. Quand nous serons arrivés à Lerne, je me mettrai quelque part en embuscade, et toi tu feras le guet. Lorsque tu la verras venir....

TRITON. La voici!

3. NEPTUNE. Belle et jolie fille, Triton! Il faut l'enlever.

AMYMONÉ. Hé, l'homme! le ravisseur! où m'entraînes-tu? Tu es un voleur de gens, envoyé sans doute par mon oncle Égyptus. Je vais appeler mon père.

TRITON. Tais-toi, Amymoné, c'est Neptune!

AMYMONÉ. Que parles-tu de Neptune? Hé, l'homme, pourquoi me faire violence et m'entraîner vers la mer? Je vais me noyer, malheureuse, au milieu des flots.

NEPTUNE. Ne craignez rien, il ne vous sera fait aucun mal: je vais faire jaillir ici une source qui portera votre nom, en frappant de mon trident ce rocher où se brise la marée<sup>1</sup>; vous serez heureuse, et, seule de vos sœurs, vous ne serez pas condamnée à verser de l'eau après votre mort.

7

## NOTUS ET ZÉPHYRE.

1. NOTUS. Cette génisse, Zéphyre, que Mercure conduit en Égypte, Jupiter l'a donc déflorée dans un amoureux transport<sup>1</sup>?

ZÉPHYRE. Oui, Notus; mais ce n'était pas une génisse alors;

1. Voy. le *Dict.* de Jacobi au mot *Amymoné*.

2. Sur Io, voy. le *Prométhée* d'Eschyle.

c'était la fille du fleuve Inachus. Aujourd'hui Junon lui a donné cette forme, jalouse de voir Jupiter épris pour elle d'un violent amour.

NOTUS. Et l'aime-t-il encore, à présent qu'elle est génisse?

ZÉPHYRE. Certainement : et voilà pourquoi il l'envoie en Égypte Il nous ordonne de ne pas soulever les flots qu'elle n'ait fait le trajet; car elle doit, en arrivant, accoucher d'un fils dont elle est déjà grosse; ce fils et sa mère deviendront ensuite des dieux.

2. NOTUS. Une génisse au rang des dieux ?

ZÉPHYRE. Mais oui, Notus; elle présidera même à la navigation, d'après ce que m'a dit Mercure; elle sera notre souveraine et enverra chacun de nous où elle voudra, ou bien nous empêchera de souffler.

NOTUS. Il faut lui faire notre cour, Zéphyre, puisqu'elle doit être notre souveraine.

ZÉPHYRE. Oui, par Jupiter ! nous obtiendrons par là ses bonnes grâces.... Mais voilà son trajet achevé, elle prend terre. Vois-tu ? elle ne marche plus sur quatre pieds. Mercure la fait tenir debout et la change de nouveau en une femme charmante.

NOTUS. C'est inconcevable, Zéphyre ! Elle n'a plus ni cornes, ni queue, ni pied fourchu; c'est une aimable jeune fille. Mais qu'arrive-t-il donc à Mercure ? il n'est plus le même; ce n'est plus un jeune homme; il a pris une figure de chien<sup>2</sup>.

ZÉPHYRE. Pas d'indiscrétion : il sait mieux que nous ce qu'il a à faire.

## 8

## NEPTUNE ET LES DAUPHINS.

1. NEPTUNE C'est très-bien, Dauphins, d'aimer ainsi les hommes ! Dernièrement vous avez reçu et porté jusqu'à l'Isthme le jeune fils d'Ino<sup>3</sup>, tombé avec sa mère du haut des roches Scironides<sup>4</sup>; et toi, tu as aujourd'hui soutenu sur les flots le

1. Sous le nom d'Isis.

2. Anubis, divinité égyptienne; que l'on confond avec Mercure. Cf. Ovide, *Métam.*, IX, v. 689.

3. Mécicerte. Voy. le *Dict.* de Jacobi Cf. Ovide, *Métam.*, IV, v. 520.

4. Elles étaient situées sur le rivage occidental de l'Attique, entre Nisée et Cromium, à peu de distance de l'isthme de Corinthe.

chantre de Méthymne<sup>1</sup>, tu l'as transporté comme il était, avec ses habits de chanteur et sa lyre, jusqu'au Ténare<sup>2</sup>; tu lui es venu en aide quand il allait périr victime des matelots.

LE DAUPHIN. Ne soyez pas surpris, Neptune, que les Dauphins soient bons envers les hommes, puisque nous-mêmes nous sommes des hommes changés en poissons.

NEPTUNE. Aussi ne suis-je pas content de Bacchus qui, après vous avoir vaincus dans un combat naval, vous a métamorphosés de la sorte, lorsqu'il eût suffi de vous avoir soumis, comme il en avait soumis d'autres. Mais apprends-moi, Dauphin, comment s'est passée l'aventure d'Arion<sup>3</sup>.

2. LE DAUPHIN. Périandre, je crois, aimait à l'entendre, et souvent l'appelait auprès de lui, à cause de son habileté. Enrichi par les bienfaits du tyran, le musicien désira retourner par mer à Méthymne, sa patrie, afin d'y montrer sa richesse. Il monte sur un vaisseau appartenant à des brigands, laisse voir qu'il emporte avec lui beaucoup d'or et d'argent, si bien qu'arrivés au milieu de la mer Égée, les matelots conspirent contre lui. Alors Arion (j'entendis tout cela en nageant près du vaisseau) : « Puisque vous l'avez résolu, dit-il, laissez-moi prendre mes habits de chanteur, chanter mon hymne funèbre et me précipiter moi-même dans la mer. » Les matelots le lui permettent; il prend ses habits de chanteur, fait entendre un air des plus attendrissants et se précipite dans les flots, sans aucun espoir de salut. C'est alors que je le soulève sur mon dos, et que je le porte en nageant jusqu'au Ténare.

NEPTUNE. Je te fais compliment de ton amour pour la musique, et tu as dignement payé Arion du plaisir que tu as eu à l'entendre.

## 9

## NEPTUNE, AMPHITRITE ET LES NÉRÉIDES.

1. NEPTUNE. Que le détroit où cette jeune fille<sup>4</sup> est tombée s'appelle désormais Hellespont; et vous, Néréides, prenez son

1. Ville de l'île de Lesbos, patrie d'Arion.

2. Aujourd'hui le *cap Matapan*.

3. Voy., pour cette légende, Hérodote, livre I, chap. xxiv; Élien, *Des animaux*, livre XII, xlv; Ovide, *Fast.* III, v. 80 et suivants.

4. Hellé, fille d'Athamas et de Néphélé, sœur de Phryxus. Voy. le mot *Argonautes* dans le *Dict.* de Jacobi.

corps et portez-le en Troade, pour qu'il y soit enseveli par les habitants.

AMPHITRITE. Permits plutôt, Neptune, qu'elle ait pour tombe la mer à laquelle elle donne son nom; nous sommes touchés des maux que lui a fait souffrir sa marâtre.

NEPTUNE. Cela ne se peut, Amphitrite; il ne serait pas convenable qu'elle demeurât ainsi couchée à l'aventure sur le sable; il faut, comme je l'ai dit, qu'elle soit ensevelie en Troade ou dans la Chersonèse<sup>1</sup>. Et puis ce sera pour elle une assez grande consolation de voir bientôt Ino<sup>2</sup> souffrant ce qu'elle a souffert, poursuivie par Athamas, et forcée de se jeter dans la mer, du haut des rochers que le Cithéron étend jusqu'aux flots, en tenant son fils entre ses bras.

2. AMPHITRITE. Mais il faudra aussi sauver cette Ino, en considération de Bacchus dont elle a été la nourrice.

NEPTUNE<sup>3</sup>. Sauver une femme si méchante? Cependant il ne faut pas, Amphitrite, désobliger Bacchus.

UNE NÉRÉIDE. Mais comment Hellé est-elle tombée de son bélier, tandis que son frère Phryxus poursuit sans danger sa route?

NEPTUNE. C'est tout simple; il est jeune et capable de résister à la rapidité des mouvements. Celle-ci, peu accoutumée au galop de cette étrange monture, et s'étant mise à regarder l'abîme béant au-dessous d'elle, fut troublée et saisie d'effroi; la rapidité de la course lui donna le vertige, elle lâcha les cornes du bélier, auxquelles elle s'était tenue jusque-là, et tomba dans les flots.

LA NÉRÉIDE. Néphélé, sa mère, n'aurait-elle pas dû lui prêter secours dans sa chute?

NEPTUNE. C'est vrai; mais le destin est plus puissant que Néphélé.

1. La Crimée actuelle.

2. Voy. *Ino* dans le *Dict.* de Jacobi.

3. Les textes varient dans ce passage. L'édition de C. Jacobitz et celle de Tauchnitz attribuent la première partie des paroles de Neptune à Amphitrite. Nous avons préféré le mouvement du dialogue suivi par Lehmann.

## 10

## IRIS ET NEPTUNE.

1. IRIS. Cette île errante<sup>1</sup>, Neptune, qui, détachée de la Sicile, nage encore cachée sous les eaux, Jupiter ordonne que tu la fixes sur-le-champ : il veut que tu la fasses monter à la surface des flots et qu'elle apparaisse visible<sup>2</sup> au milieu de la mer Égée et arrêtée sur une base inébranlable ; il en a besoin.

NEPTUNE. Il va être obéi ; mais à quoi lui servira-t-elle, Iris, quand, devenue visible, elle cessera d'être flottante ?

IRIS. Latone<sup>3</sup> doit y venir accoucher : elle commence à ressentir avec force les douleurs de l'enfantement.

NEPTUNE. Eh quoi ! Le ciel n'est-il pas un bon endroit pour accoucher ; ou bien, à défaut du ciel, n'a-t-on pas toute la terre pour recevoir les enfants de Latone ?

IRIS. Non vraiment, Neptune ; Junon, par un serment terrible, a fait promettre à la Terre de ne donner aucun asile à Latone en travail ; mais cette île n'est pas comprise dans le serment, puisqu'elle n'a pas encore paru.

2. NEPTUNE. J'entends. Ile, arrête-toi ; sors une seconde fois de l'abîme, ne sois plus emportée par les vagues, demeure immobile, et reçois, île bienheureuse, les deux enfants de mon frère, les plus beaux des dieux. Et vous, Tritons, transportez-y Latone : que le calme règne de toutes parts. Quant au serpent qui la poursuit et l'effraye, les petits enfants, nés à peine, l'attaqueront et vengeront leur mère. Va, Iris, annonce à Jupiter que tout est prêt : Délos est fixée ; que Latone y vienne et mette au jour ses enfants.

1 Délos, qui d'abord s'appelait Ortygie, du mot ὄρυξι, *caille*, parce que les cailles y abondaient. Lucien est le seul auteur qui suppose qu'elle se soit détachée de la Sicile.

2. Jeu de mots : δᾶλος, en grec, veut dire *apparent*, *visible*.

3. Fille de Saturne et de Phébé, mère d'Apollon et de Diane.

## 11

LE XANTHE ET LA MER<sup>1</sup>.

1. LE XANTHE. O mer, reçois-moi; je suis dans un état pitoyable; éteins le feu qui me brûle.

LA MER. Qu'est-ce donc, Xanthe, qui t'a ainsi brûlé?

LE XANTHE. C'est Vulcain! Me voilà presque en charbon, malheureux que je suis; je grille.

LA MER. Mais pourquoi t'a-t-il mis tout en feu?

LE XANTHE. A cause du fils de Thétis: comme il massacrait les Phrygiens, je voulus le fléchir par mes prières; mais loin de calmer sa fureur, il encombrait mon courant de cadavres: j'eus alors pitié de ces misérables, je m'élançai pour le submerger et pour l'obliger par crainte à laisser les hommes en repos.

2. Alors Vulcain, qui par hasard était près de nous, rassemble tout le feu, je crois, qu'il avait dans ses forges, tout celui de l'Etna, tout le feu du monde enfin, et vient fondre sur moi: il entraîne à l'instant mes peupliers et mes tamarins, rôtit mes malheureux poissons et mes anguilles, et me fait bouillir au point d'être presque tout à fait desséché. Tu vois en quel état m'a mis cette brûlure.

LA MER. Oui, pauvre Xanthe, te voilà tout trouble et tout bouillant: trouble par le sang des cadavres, bouillant par les feux dont tu parles. Mais aussi pourquoi t'élançer contre un de mes enfants, sans respect pour le fils d'une des Néréides?

LE XANTHE. Eh! ne devais-je pas avoir pitié de mes voisins les Phrygiens?

LA MER. Et Vulcain ne devait-il pas avoir pitié d'Achille, le fils de Thétis?

## 12

## DORIS ET THÉTIS.

1. DORIS. Pourquoi pleures-tu, Thétis?

THÉTIS. Ah! Doris, je viens de voir une charmante fille en-

<sup>1</sup> Critique d'Homère, *Iliade*, XXI.

<sup>2</sup> Danaé, fille d'Acrisius. Cf. la charmante élégie de Simonide: "Οὐρανὸς"

fermée par surprise dans un coffre avec son petit enfant nouveau-né<sup>1</sup>. Le père a ordonné à des matelots de prendre le coffre, puis, quand ils seraient à une grande distance de la terre, de le lancer à la mer, afin que cette infortunée pérît avec son fils.

DORIS. Et pourquoi cela, ma sœur ? Raconte-moi cette aventure : tu parais la savoir parfaitement.

THÉTIS. Acrisius, père de cette charmante enfant, la gardait séquestrée dans une chambre d'airain. Alors, est-ce vrai ou non, on le dit du moins, Jupiter, changé en or, pénétra auprès d'elle à travers le toit, et celle-ci, ayant reçu dans son sein le dieu qui tombait sous forme de pluie, devint enceinte ; le père, vieillard cruel et jaloux, s'en étant aperçu, fut saisi de fureur, et croyant qu'elle avait eu commerce avec quelque amant, la fit mettre dans le coffre, à peine accouchée.

2. DORIS. Et que faisait-elle, Thétis, lorsqu'on l'enfermait ainsi ?

THÉTIS. Elle ne disait rien pour elle, Doris, et elle se soumettait à cette sentence ; mais elle suppliait d'épargner son enfant, montrant, tout en larmes, à son grand-père, ce pauvre petit, d'une beauté ravissante, qui, sans se douter de son malheur, souriait en regardant la mer. Mes yeux se remplissent de larmes à ce souvenir.

DORIS. Et tu me fais pleurer aussi. Mais sont-ils déjà morts ?

THÉTIS. Non ; le coffre flotte encore autour de Sériphe<sup>2</sup>, et ils y sont demeurés vivants.

DORIS. Que ne les sauvons-nous, en les faisant tomber dans les filets des pêcheurs de Sériphe ? Ils les retireront et les sauveront par ce moyen.

THÉTIS. Tu as raison, agissons ainsi ; il ne faut pas abandonner cette infortunée, ni son charmant enfant.

## 13

## NEPTUNE ET L'ÉNIPÉE.

1. L'ÉNIPÉE. Ce n'est pas bien, Neptune, car il faut que je te parle franc : tu m'enlèves ma maîtresse, en prenant ma ressem-

<sup>1</sup> *ἀεράκι δαιδαλέη*, etc., t. XV, p. 71 de la *Collection des poètes grecs* de Boissonade, et Horace, ode xvi du livre III.

<sup>2</sup> 1. Persée. — 2. Une des Cyclades, dans la mer Égée. Les Romains y exilaient leurs criminels. Aujourd'hui *Serpho*.



blance, et tu as ses premières faveurs; mais c'est à moi qu'elle croyait céder, et voilà pourquoi elle se prêtait à tes caresses.

NEPTUNE. Pourquoi aussi, Énipée<sup>1</sup>, faire le dédaigneux et l'insouciant avec une fille aussi belle? Elle vient chaque jour auprès de toi, toute mourante d'amour, et toi, tu la méprises et sembles prendre plaisir à ses peines : elle se promène, rêveuse, sur tes bords, elle entre parfois dans tes eaux et s'y baigne, elle souhaite de t'avoir entre ses bras, et tu n'as pour elle que des rigueurs....

2. L'ÉNIPÉE. Eh bien! fallait-il, pour cela, la ravir à ma tendresse, déguiser Neptune en Énipée, et tromper la naïveté crédule de Tyro?

NEPTUNE. Ta jalousie vient un peu tard; Énipée, après tes premiers dédains. D'ailleurs le malheur de Tyro n'est pas bien grand; c'est à toi qu'elle a cru accorder ses faveurs.

L'ÉNIPÉE. Pas du tout, puisqu'en la quittant tu as dit que tu étais Neptune; ce qui lui a causé beaucoup de peine. C'est donc un vol que tu m'as fait, en jouissant d'un bien qui était à moi, en t'enveloppant de flots d'azur, qui vous ont entourés tous les deux, et en jouant mon rôle auprès de la jeune fille.

NEPTUNE. Mais tu ne le voulais pas, Énipée!

## 14

TRITON ET LES NÉRÉIDES, IPHIANASSE ET DORIS<sup>2</sup>.

1. TRITON. Ce monstre marin, Néréides, que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède; la fille de Céphée, n'a pas fait le moindre mal à cette jeune fille, comme vous le croyiez, et c'est lui qui est mort.

UNE NÉRÉIDE. Et qui l'a tué, Triton? Est-ce Céphée, qui, après avoir placé sa fille comme un appât, s'est caché pour le tuer et l'a guetté avec une troupe nombreuse?

<sup>1</sup> Sur le fleuve Énipée et la nymphe Tyro, voy. le *Dict.* de Jacobi. Le sujet de ce dialogue est tiré de l'*Odyssée*, chant XI, v. 254 et suivants. Salmonée fut le fruit des amours de Neptune et de Tyro. Sophocle avait fait une tragédie intitulée *Tyro*, dont cette aventure était probablement le sujet. Il n'en reste qu'un fragment cité par Élien, *Des animaux*, XI, chap. XVIII. On peut en lire la traduction dans le *Théâtre complet* de Sophocle, traduit en vers par Théodore Guiard, p. 568.

<sup>2</sup> Cf. Ovide, *Métam.*, IV.

TRITON. Nullement. Mais vous connaissez, je crois, Persée, ce fils de Danaé, que son grand-père maternel a fait enfermer dans un coffre et lancer avec sa mère au milieu des flots; c'est vous qui l'avez sauvé, Iphianasse<sup>1</sup>, par pitié pour ces malheureux.

IPHIANASSE. Oui, je le connais. Ce doit être à présent un jeune homme aussi brave que beau.

TRITON. C'est lui qui a tué le monstre.

IPHIANASSE. Et pourquoi cela, Triton? Il ne devait pas nous récompenser ainsi de lui avoir sauvé la vie.

2. TRITON. Je vais vous dire le fait, tout comme il s'est passé. Il était en marche contre les Gorgones, pour les combattre, suivant l'ordre du roi<sup>2</sup>, et déjà il était arrivé en Libye

IPHIANASSE. Tout seul, Triton, ou bien avec des compagnons qu'il avait emmenés avec lui? C'est que la route n'est pas facile....

TRITON. Il était en l'air : Minerve lui avait donné des ailes. Parvenu au lieu où séjournèrent les Gorgones, il les trouva, je crois, endormies : alors il trancha la tête de Méduse, et s'en-vola<sup>3</sup>.

IPHIANASSE. Mais comment a-t-il fait pour la regarder? On ne peut soutenir la vue des Gorgones, et quiconque les voit ne peut plus, après, voir autre chose.

TRITON. Minerve lui mit un bouclier devant les yeux : voilà du moins ce que j'ai entendu Persée raconter à Andromède et ensuite à Céphée. Minerve donc lui fit voir sur ce bouclier, bien poli, ainsi que dans un miroir, la figure de Méduse; et lui, saisissant de la main gauche la chevelure qu'il voyait reflétée, et tenant de la main droite son cimeterre, coupa la tête et prit son vol, avant que les sœurs se fussent réveillées.

3. Mais lorsque, arrivé près du rivage éthiopien, il allait descendre à terre, il aperçoit Andromède exposée sur un rocher battu des flots : grands dieux! qu'elle était belle, attachée ainsi, les cheveux épars, demi-nue, le sein découvert! Persée, saisi de pitié à la vue d'un tel malheur, lui demande la cause de son supplice; bientôt il est épris d'amour, et comme il faut d'abord sauver la jeune fille, il prend la résolution de lui venir en aide. Dès que paraît le monstre affreux qui devait dévorer Andromède, le jeune homme s'élève dans les airs, armé de son épée, et

1. Une des Néréides. Voy. le dialogue XII.

2. Polydecte, roi de Séliphe.

3. Cf. *Philopatris*, § 8.

fond sur lui en lui présentant la tête de la Gorgone : le monstre est pétrifié; il expire, et toute la partie de son corps placée devant Méduse est changée en rocher. Persée détache les liens de la jeune fille, lui présente la main pour l'aider à descendre, sur la pointe du pied, de ce rocher qui était fort glissant : et maintenant il se marie dans le palais de Céphée; puis il emmènera sa femme à Argos. C'est ainsi qu'Andromède, au lieu de la mort, a trouvé un parti qui n'est pas à dédaigner.

4. IPHIANASSE. Je ne suis pas fâchée de ce dénoûment. En effet, cette jeune fille nous avait-elle offensées, parce que sa mère avait été trop fière et s'était vantée d'être plus belle que nous ?

DORIS. Non; mais le supplice de la fille eût torturé le cœur de la mère.

IPHIANASSE. Ne songeons plus, Doris, aux propos insolents qu'a pu tenir une barbare : elle a été assez punie en tremblant sur le sort de sa fille. Réjouissons-nous plutôt de cet hymen.

## 15

## ZÉPHYRE ET NOTUS.

1. ZÉPHYRE. Non, jamais pompe plus magnifique ne s'est offerte à mes yeux sur la mer, depuis que je vis et que je souffle ! Et toi, ne l'as-tu pas vue, Notus ?

NOTUS. De quelle pompe veux-tu parler, Zéphyre ? Et quels étaient ceux qui la composaient ?

ZÉPHYRE. Tu as perdu le plus agréable coup d'œil, un spectacle tel que tu n'en verras jamais sans doute de pareil.

NOTUS. J'avais affaire le long de la mer Erythrée, et je soufflais dans cette partie de l'Inde qui est voisine de la mer, en sorte que je n'ai pu voir ce dont tu parles.

ZÉPHYRE. Tu connais Agénor de Sidon ?

NOTUS. Oui, le père d'Europe. Eh bien ?

ZÉPHYRE. C'est justement d'Europe que je veux te parler.

NOTUS. Ne veux-tu pas me dire que Jupiter aime depuis longtemps cette belle ? ce n'est pas d'hier que je le sais.

2. ZÉPHYRE. Puisque tu connais cet amour, apprends quelle en a été la suite. Europe se promenait en jouant au bord de la mer, accompagnée des jeunes filles de son âge, quand Jupiter, sous la forme d'un taureau, vint se jouer avec elles. Il était d'une beauté parfaite, d'une blancheur irréprochable, ses cornes

d'une courbure gracieuse, le regard plein de tendresse. Il bondissait sur le rivage et mugissait avec tant de douceur qu'Europe se hasarda à monter sur son dos. A cet instant Jupiter, prenant sa course, s'élança vers la mer, emportant avec lui la jeune fille, et se jette à la nage. Europe effrayée se tient de la main gauche aux cornes du taureau pour ne pas glisser, et de l'autre retient son voile où s'engouffre le vent<sup>1</sup>.

3. Notus. Le charmant spectacle, Zéphyre, la jolie scène d'amour de voir Jupiter fendait l'onde et portant son amante!

ZÉPHYRE. Le resta, Notus, est plus charmant encore<sup>2</sup>. Les flots s'abaissèrent au même instant, et la surface de la mer devint calme et unie. Nous retenions tous notre souffle, et suivions, comme simples spectateurs. Les Amours, glissant légèrement au-dessus de l'onde, qu'ils effleuraient parfois du bout des pieds, portaient des flambeaux allumés et chantaient les hymnes des époux. Les Néréides, sortant des flots, arrivaient montées sur des dauphins, applaudissant, presque toutes demi-nues. Les Tritons et tous les autres habitants des mers, dont l'aspect n'a rien de hideux, dansaient autour de la jeune fille. Neptune, monté sur son char, ayant à ses côtés Amphitrite, conduisait cette troupe, le visage rayonnant de joie, et frayait la route à son frère qui fendait les flots. Enfin arrivait Vénus qui, portée par deux Tritons, et couchée dans sa conque, jetait des fleurs de toute espèce sur la jeune épouse.

4. On a marché dans cet ordre, depuis la Phénicie jusqu'en Crète. Arrivé à cette île, le taureau a disparu; Jupiter, prenant la main d'Europe, l'a conduite vers un antre du Dictée, rougissante et baissant les yeux: elle savait dès lors pourquoi le dieu l'y conduisait; puis chacun de nous s'est élancé, de côté et d'autre, pour soulever les flots de la mer.

Notus. Heureux Zéphyre, qui as vu un pareil spectacle! Moi, pendant ce temps-là, je voyais des griffons, des éléphants et des hommes noirs<sup>3</sup>.

1. Cf. avec le gracieux tableau d'Ovide, *Métam.*, fin du II<sup>e</sup> livre; Horace, *Ode xxvii* du liv. III.

2. Comparez avec la fin du IV<sup>e</sup> livre de *Télémaque*.

3. Le Notus est la personnification du vent du sud: il habitait donc les contrées méridionales, telles que l'Éthiopie, l'Égypte et la Libye.

## X

## DIALOGUES DES MORTS.

## 1

## DIOGÈNE ET POLLUX.

1. DIOGÈNE. Pollux, je te recommande, aussitôt que tu seras retourné là-haut, car c'est à toi, je pense, à ressusciter demain<sup>1</sup>, si tu aperçois quelque part Ménippe le chien<sup>2</sup>, et tu le trouveras à Corinthe près du Cranium, ou bien au Lycée<sup>3</sup>, riant des disputes des philosophes, de lui dire : « Ménippe, Diogène t'engage, si tu as assez ri de ce qui se passe sur la terre, à venir dessous rire encore davantage. En haut, tu n'es pas toujours certain d'avoir à rire ; car, comme on dit, qui sait au juste ce qu'il advient après la vie ? Mais en bas tu riras sans fin, ainsi que moi, quand tu verras les riches, les satrapes, les tyrans rabaissés, perdus dans l'ombre, sans autre distinction que des gémisséments, arrachés à leur mollesse et à leur lâcheté par le souvenir des choses de là-haut. » Dis-lui cela ; et ajoute qu'il ait soin de venir la besace pleine de lupins, ou bien d'un souper d'Hécate<sup>4</sup> trouvé dans quelque

1. Voy. l'article *Dioscures* dans le *Dict* de Jacobi.

2. Ménippe, philosophe cynique, originaire de Gadara, en Phénicie, florissait vers l'an 314 avant Jésus-Christ. Il s'établit à Thèbes, où, selon Diogène de Laërce, il s'enrichit en faisant le métier d'usurier. Il avait composé treize livres de satires, perdus aujourd'hui. Lucien l'a rendu immortel.

3. Le Cranium était un gymnase situé sur une colline voisine de Corinthe, et entouré d'un bois sacré. Le Lycée était aussi un gymnase situé dans un des faubourgs d'Athènes, où la jeunesse se rassemblait pour s'exercer, et les philosophes pour controvertiser. Diogène avait coutume de passer l'été à Corinthe et l'hiver à Athènes, se comparant en cela au Grand Roi, qui passait la belle saison à Ecbatane et la mauvaise à Suze.

4. « Hécate présidait aux carrefours. A chaque nouvelle lune, les riches

carrefour, d'un œuf lustral<sup>1</sup>, ou enfin de quelque chose de pareil.

2. POLLUX. Je lui dirai tout cela, Diogène; mais pour que je le reconnaisse mieux, fais-moi son portrait.

DIOGÈNE. C'est un vieillard chauve, ayant un manteau plein de trous, ouvert à tous les vents, et rapiécé de morceaux de toutes couleurs : il rit toujours, et se moque, la plupart du temps, de ces hâbleurs de philosophes.

POLLUX. Il ne sera pas difficile à trouver avec ce signalement.

DIOGÈNE. Veux-tu bien aussi te charger d'une commission pour ces philosophes eux-mêmes ?

POLLUX. Parle : cela ne sera pas non plus lourd à porter.

DIOGÈNE. Dis-leur en général de faire trêve à leurs extravagances, à leurs disputes sur les universaux<sup>2</sup>, à leurs plantations de cornes réciproques, à leurs fabriques de crocodiles, à toutes ces questions saugrenues qu'ils enseignent à la jeunesse<sup>3</sup>.

POLLUX. Mais ils diront que je suis un ignorant, un malappris, qui calomnie leur sagesse.

DIOGÈNE. Eh bien ! dis-leur de ma part d'aller se.... lamenter.

POLLUX. Je le leur dirai, Diogène.

3. DIOGÈNE. Quant aux riches, mon cher petit Pollux, dis-leur aussi de ma part : « Pourquoi donc, insensés, gardez-vous cet or ? Pourquoi vous torturer à calculer les intérêts, à entasser talents sur talents, vous qui devrez bientôt descendre là-bas avec une seule obole ? »

POLLUX. Tout cela leur sera dit.

DIOGÈNE. Dis à ces gaillards beaux et solides, Mégille de Corinthe et Damoxène le lutteur, qu'il n'y a plus chez nous ni chevelure blonde, ni tendres regards d'un œil noir, ni vif incarnat des joues, ni muscles fermes, ni épaules vigoureuses : mais

offraient un repas à la déesse, en forme de sacrifice. Les mets, qui se composaient ordinairement d'œufs et de fromage, étaient abandonnés dans la rue, et les pauvres s'en saisissaient aussitôt. Hécate passait pour les avoir mangés. » M. Artaud, note sur le vers 595 du *Plutus* d'Aristophane.

1. Juvénal, *Sat.* vi, v. 546.

2. « Les idées universelles ou idées générales, étaient appelées par les Scolastiques *Universaux* (*universalia*) aussi bien que les termes qui les expriment. Ils avaient distribué ces idées, d'après leur nature, en un certain nombre de classes, qu'ils appelaient *catégories*. En outre, ils distinguaient, sous le rapport de leur office, cinq sortes d'universaux : le *genre*, l'*espèce*, la *différence*, le *propre* et l'*accident*. » Bouillet, *Dict. des Sciences et des Arts*. Col : 4687.

3. Allusion à certains syllogismes des sophistes. Cf. *Hermetimus*, chap. LXXXI.

tout n'est ici que poussière <sup>1</sup>, comme l'on dit, un amas de crânes sans beauté <sup>2</sup>.

POLLUX. Ce n'est pas difficile d'aller dire cela à tes gaillards beaux et solides.

4. DIOGÈNE. Mais aux pauvres, dont le nombre est grand, et qui, mécontents de leur sort, déplorent leur indigence, dis-leur, Laconien, de ne plus pleurer, de ne plus gémir; apprends-leur qu'ici règne l'égalité, qu'ils y verront les riches de la terre réduits à leur propre condition; et, si tu veux bien, reproche de ma part à tes Lacédémoniens de s'être bien relâchés.

POLLUX. Ne dis rien, Diogène, des Lacédémoniens: je ne le souffrirais pas; mais ce que tu mandes aux autres, je le leur ferai savoir.

DIOGÈNE. Eh bien! laissons en paix les Lacédémoniens, puisque tu le veux; mais porte mes avis à ceux dont je t'ai parlé.

1. Hemsterhuys propose ici une variante qui a été reçue dans le texte par quelques éditeurs. A ces mots πάντα μία ἡμῶν κόμισ, « Tout n'est chez nous que poussière, » il demande à substituer la locution, selon lui proverbiale, de πάντα μία Μύκωνος « Tout ici n'est qu'une Mycone, » leçon qu'il justifie par des citations empruntées à Plutarque, à Clément d'Alexandrie, à Thémistius, et par ce vers du poète satirique Lucilius, que cite Donat, dans une remarque sur l'*Hécyre* de Térence: « Myconi calva omni' juvenus. » En effet, dans la petite île de Mycone, une des Cyclades, la calvitie était générale, et Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, X, chap. xxxvii, en parle expressément. Lors donc que Lucien fait dire à Diogène que l'on ne trouve plus aux enfers qu'un amas de crânes sans beauté, il n'est point extraordinaire qu'il fasse allusion à la calvitie de ces têtes privées « de leurs chevelures blondes. » Nous ne pouvons disconvenir que cette explication, comme l'a dit un éditeur de Lucien, ne soit docte et ingénieuse; mais n'est-elle pas quelque peu raffinée, et la leçon ordinaire est-elle si mauvaise qu'il faille absolument la modifier? Lehmann n'adopte la variante d'Hemsterhuys qu'avec quelque hésitation: les éditions toutes récentes de Tauchnitz et de Teubner restent fidèles au texte πάντα μία ἡμῶν κόμισ; nous le conservons également, en nous fondant sur ce vers de l'*Anthologie*, cité par Lehmann: Πάντα γέλως, καὶ πάντα κόμισ, καὶ πάντα τὸ μηδέν, « Tout est risée, tout est poussière, tout est néant; » et sur ce vers d'Horace, *Ode VII* du livre IV, v. 46: *Pulvis et umbra sumus*, « Nous ne sommes qu'ombre et poussière! »

2. Cf. avec Villon, *Ballade des dames du temps jadis*.

PLUTON, CRÉBUS, MIDAS, SARDANAPALE ET MÉNIPPE.

1. CRÉBUS. Nous ne pouvons supporter, Pluton, que ce chien de Ménippe demeure avec nous : envoie-le s'établir ailleurs, ou bien nous émigrerons dans un autre endroit.

PLUTON. Hé ! quel mal vous a-t-il donc fait ? Il est mort comme vous !

CRÉBUS. Dès que nous gémissons et que nous nous rappelons avec regret les choses de là-haut, Midas son or, Sardanapale ses plaisirs, et moi mes trésors, il se met à rire, il nous insulte, il nous appelle esclaves, coquins ; d'autres fois, il chante pour troubler nos lamentations ; enfin, il est insupportable.

PLUTON. Que disent-ils, Ménippe ?

MÉNIPPE. La vérité, Pluton : je déteste ces lâches, ces misérables, qui, non contents d'avoir mal vécu, se rappellent, tout morts qu'ils sont, et regrettent les choses de là-haut : je suis charmé de les vexer.

PLUTON. C'est mal : ils sont assez punis par l'étendue de leur perte.

MÉNIPPE. Toi aussi tu es fou, Pluton, d'approuver leurs regrets.

PLUTON. Je ne les approuve pas ; mais je ne puis souffrir qu'il y ait sédition parmi vous.

2. MÉNIPPE. Cela ne fait rien : vous, les plus méchants des Lydiens, des Phrygiens et des Assyriens, sachez bien que je ne vous lâcherai pas ; partout où vous irez, je vous suivrai pour vous molester, pour vous chanter aux oreilles et me moquer de vous.

CRÉBUS. Quoi ! ce n'est pas là un outrage ?

MÉNIPPE. Non ! l'outrage, c'était votre conduite, quand vous vouliez qu'on vous adorât, quand vous faisiez les insolents avec des hommes libres, quand vous oubliiez complètement qu'il faut mourir ! Pleurez donc, aujourd'hui que vous avez perdu tout cela !

CRÉBUS. Où sont, grands dieux, mes immenses richesses ?

MIDAS. Où est mon or ?

SARDANAPALE. Où sont mes plaisirs ?

MÉNIPPE. A la bonne heure ! Pleurez donc, pendant que je



vous cornerai à la tête le fameux : *Connais-toi toi-même* ; c'est, en effet, ce qu'on peut chanter de mieux, pour répondre à de pareils gémissements.

## 3

## MÉNIPPE, AMPHILOQUE ET TROPHONIUS.

1. MÉNIPPE. Aujourd'hui, Amphiloque et Trophonius<sup>1</sup>, que vous voilà morts, je me demande comment on a pu vous dédier des temples et vous regarder comme des devins ; comment les hommes sont assez fous pour vous croire des dieux.

AMPHILOQUE. Eh quoi ! Est-ce notre faute, s'ils ont l'extravagance de penser ainsi au sujet des morts ?

MÉNIPPE. Mais ils ne penseraient pas ainsi, si, de votre vivant, vous n'eussiez fait croire par quelques prestiges que vous connaissiez l'avenir, et que vous pouviez répondre à ceux qui vous interrogeaient.

TROPHONIUS. Ménippe, Amphiloque, ici présent, sait ce qu'il doit répondre pour se justifier ; moi, je suis un héros, et je donne des oracles à quiconque descend auprès de moi. Mais tu me parais n'avoir jamais voyagé à Lébadie ; autrement, tu ne serais pas si incrédule.

2. MÉNIPPE. Que dis-tu ? Il faut avoir été à Lébadie<sup>2</sup>, s'être affublé d'une toile ridicule, avoir pris un gâteau entre les mains et s'être glissé dans ton antre par son étroite ouverture, pour savoir que tu es mort, comme nous, sans autre distinction que ton charlatanisme ? Mais, au nom de la divination, qu'est-ce qu'un héros ? Je l'ignore.

TROPHONIUS. C'est un composé d'homme et de dieu.

MÉNIPPE. C'est, dis-tu, un être qui n'est ni homme, ni dieu, mais les deux ensemble. Où donc est alors ta moitié divine ?

TROPHONIUS. Elle rend des oracles en Béotie, Ménippe !

MÉNIPPE. Je ne comprends pas, Trophonius, ce que tu dis ; je vois clairement que tu es tout à fait mort.

1. Amphiloque, Argien, fils d'Amphiaras et d'Ériphyle, et devin, comme son père, avait fondé la ville de Mallen, en Cilicie. Son oracle était en haute considération du temps de Pausanias. Sur Trophonius et sur sa fameuse grotte, voy. le *Dict.* de Jacobi.

2. Ville de la Béotie méridionale, près de l'Hélicon, aujourd'hui *Livadia*.

## 4

## MERCURE ET CHARON.

1. MERCURE. Faisons nos comptes, nocher, si tu veux bien; voyons combien tu me dois, afin que nous n'ayons pas de nouvelles discussions à ce propos.

CHARON. Faisons nos comptes, Mercure; il vaut mieux que nous soyons fixés à cet égard et que nous n'ayons pas d'affaire.

MERCURE. Je t'ai apporté, d'après ta commission, une ancre de cinq drachmes <sup>1</sup>.

CHARON. C'est cher!

MERCURE. Par Pluton, je l'ai achetée cinq bonnes drachmes; et une courroie à lier les rames, deux oboles <sup>2</sup>.

CHARON. Mets cinq drachmes et deux oboles.

MERCURE. Plus, une aiguille pour raccommoder la voile, cinq oboles.

CHARON. Ajoute-les.

MERCURE. Plus, de la cire pour boucher les trous de ta barque, des clous, un câble dont tu as fait une hypère <sup>3</sup>, le tout deux drachmes.

CHARON. Fort bien! tu as acheté cela à bon marché.

MERCURE. Voilà; à moins que nous n'ayons oublié quelque chose dans le calcul. Quand donc dis-tu que tu me payeras cela?

CHARON. Aujourd'hui, cela m'est impossible, Mercure; mais si une peste, une guerre, nous envoie ici nombreuse compagnie, on trouvera quelque chose à gagner sur la quantité, en fraudant sur le péage.

2. MERCURE. Et moi, je serai réduit à souhaiter que ces fléaux arrivent, pour y trouver à rentrer dans mes fonds.

CHARON. Il n'y a pas d'autre moyen, Mercure. Il nous vient bien peu de monde, comme tu vois; on est en paix.

MERCURE. Cela vaut encore mieux, dût ton remboursement se faire attendre! Cependant tu te rappelles, Charon, quels morts nous arrivaient autrefois, tous braves, couverts de sang, presque tous blessés. Maintenant, c'est un homme empoisonné

1. Près de 5 francs; la drachme valait 92 centimes.

2. 30 centimes; l'obole valait 15 centimes.

3. Corde qui servait à faire agir l'antenne.

par son fils ou par sa femme, un débauché qui s'est fait enfler le ventre ou les jambes; ils sont tous pâles, sans vigueur, sans ressemblance avec nos guerriers, et le plus grand nombre nous arrivent, à ce qu'il paraît, par suite de pièges qu'ils se sont tendus pour avoir leurs richesses respectives.

CHARON. C'est que l'argent n'est pas chose à dédaigner.

MERCURE. Tu ne trouveras donc pas mauvais que je te redemande avec un peu d'âpreté ce que tu me dois.

## 5

## PLUTON ET MERCURE.

1. PLUTON. Connais-tu ce vieillard, tout à fait vieux et cassé, le riche Eucrate, qui n'a pas d'enfants, et dont l'héritage est pourchassé par des gens qui sont bien cinquante mille?

MERCURE. Oui; il est de Sicyone, n'est-ce pas? Qu'en veux-tu dire?

PLUTON. Laisse-le vivre, Mercure, au delà des quatre-vingt-dix ans qu'il a déjà vécu; ajoutes-en même, s'il se peut, autant et plus encore; mais tous ses flatteurs, et le jeune Charinus, et Damon, et tous les autres, détache-les-moi ici à la suite les uns des autres.

MERCURE. Cela paraîtra tout à fait étrange.

PLUTON. Non pas; mais tout à fait juste. Et qui donc peut leur faire souhaiter la mort de ce vieillard? Pourquoi, sans être ses parents, veulent-ils s'approprier ses biens? Mais, ce qu'il y a de plus infâme, c'est qu'en dépit de ces souhaits, ils lui font la cour aux yeux de tous. Tombe-t-il malade, leurs desseins secrets se révèlent à tout le monde, malgré la promesse qu'ils font d'offrir des sacrifices, s'il recouvre la santé; enfin la flatterie de ces hommes sait prendre mille formes: voilà pourquoi je désire qu'il soit immortel, et que les autres s'en aillent avant lui, après avoir tenu pour rien la bouche ouverte.

2. MERCURE. Il y aura de quoi rire à voir ces rusés compères. Mais Eucrate ne les attrape déjà pas mal, en les nourrissant d'espérances; on croit toujours qu'il va mourir, il se porte mieux qu'un jeune homme, et c'est en vain que ses flatteurs se repaissent déjà de sa succession, qu'ils se partagent, et rêvent pour eux une vie toute de bonheur.

PLUTON. Eh bien! qu'il dépouille sa vieillesse, et que, sem-

blable à Iolas<sup>1</sup>, il redevienne jeune, tandis que ceux-ci, déçus dans leur espoir, abandonneront une richesse qu'ils n'auront vue qu'en songe. Que ces misérables viennent ici, emportés par une mort misérable !

MERCURE. Laisse-moi faire, Pluton ; avant peu je te les enverrai tous, à la file ; ils sont sept, je crois.

PLUTON. Détache-les-moi ! Eucrate, de vieillard devenu jeune homme, conduira chacun d'eux au tombeau.

## 6

## TERPSION ET PLUTON.

1. TERPSION. Est-il juste, Pluton, que je meure à trente ans, et que Thucrite, qui en a plus de quatre-vingt-dix, vive encore ?

PLUTON. C'est on ne peut plus juste, Terpsion, puisque Thucrite, en vivant, ne souhaite pas la mort de ses amis ; au lieu que toi, tu ne cessais de lui tendre des pièges, dans l'attente de son héritage.

TERPSION. Mais ne fallait-il pas qu'un vieillard, qui ne peut plus user de sa richesse, sortît de la vie, et cédât la place aux jeunes gens ?

PLUTON. Voilà de nouvelles lois, Terpsion ! Quand un homme ne peut plus user de la richesse pour le plaisir, il faut qu'il meure ? Mais le destin et la nature en ont décidé autrement.

2. TERPSION. Mais c'est de cette décision même que je me plains. Il faudrait que les choses se fissent avec ordre ; que le plus vieux partît le premier, puis l'homme dont l'âge suit immédiatement, et qu'on ne vît pas, par un renversement étrange, vivre un vieillard tout cassé, n'ayant plus que trois dents, presque aveugle, appuyé sur quatre esclaves, la roupie au nez, l'œil tout plein de chassie, insensible à tous les plaisirs, sépulcre vivant, risée de la jeunesse, tandis que meurent de jeunes hommes florissants de vigueur et de beauté.

C'est faire remonter un fleuve vers sa source<sup>2</sup>.

4. Fils d'Iphiclès et d'Automédone, neveu d'Hercule, qu'il assista dans son combat contre l'hydre de Lerne. Lorsqu'il fut parvenu à une extrême vieillesse, deux astres s'arrêtèrent sur son char et l'enveloppèrent d'un nuage épais ; c'était Hercule, avec son épouse Hébé. Iolas sortit de ce brouillard, sous la forme d'un jeune homme plein de force. Cf. Ovide, *Métam.*, IX, v. 298.

2. Voy. Euripide, *Médée*, v. 440.

Du moins faudrait-il savoir, en définitive, quand mourra chacun de ces vieillards, afin de ne pas leur faire une cour inutile. Mais c'est ici le cas d'appliquer le proverbe : « La charue traîne les bœufs. »

3. PLUTON. Tout cela se fait, Terpsion, avec plus de sagesse que tu ne penses. Pourquoi désirez-vous avec tant d'ardeur le bien d'autrui ? Pourquoi toutes vos intrigues auprès de vieillards sans enfants, afin de vous faire adopter par eux ? Vous méritez bien qu'on se moque de vous ; quand ce sont eux qui vous enterrent, tout le monde trouve la chose amusante ; et plus vous avez fait de vœux pour les voir mourir, plus on rit de vous voir mourir les premiers. C'est un art nouveau de votre imagination, que cet amour pour les vieilles femmes et les vieillards, surtout quand ils n'ont pas d'enfants ; car ceux qui en ont ne vous semblent guère aimables. Il y a cependant bon nombre de ceux que vous aimez, qui devinent la perfidie de votre tendresse, et qui, ayant des enfants, font semblant de les haïr pour s'attirer vos hommages ; mais dans la suite, on voit exclus de leurs testaments ces anciens satellites de leur fortune ; l'enfant et la nature l'emportent, comme de juste, sur ces flagorneurs, qui s'en vont grinçant des dents, avec un pied de nez.

4. TERPSION. C'est la vérité ! Ah ! que de bons morceaux m'a avalés ce Thucrite ; que je croyais toujours voir mourir, et qui, lorsque j'entrais, faisait entendre un gémissement sourd, un soupir exhalé du fond de sa poitrine, comme le cri plaintif du poussin qui sort de l'œuf ! Si bien que, persuadé qu'il allait bientôt descendre au cercueil, je lui faisais mille présents, afin que mes rivaux demeurassent au-dessous de ma munificence. Souvent je passais la nuit sans dormir, rongé de soucis, faisant mes calculs, mes dispositions. Ce sont probablement ces inquiétudes et ces insomnies qui ont causé ma mort. Et lui, après avoir avalé mon appât, riait, avant-hier, pendant qu'on m'enterrait !

PLUTON. A merveille, Thucrite, vis le plus longtemps possible, toujours riche, toujours riant de ces flatteurs, et ne meurs qu'après nous les avoir envoyés tous !

TERPSION. A présent, Pluton, mon plus grand plaisir serait de voir mourir Chariadès avant Thucrite.

PLUTON. Sois tranquille, Terpsion ; et Phidon, et Mélanthe, et tous les autres enfin, viendront ici conduits par les mêmes chagrins.

TERPSION. Approuvé ; et longue vie à Thucrite !

## ZÉNOPHANTE ET CALLIDÉMIDE.

1. ZÉNOPHANTE. Et toi, comment es-tu mort, Callidémide ? Moi, qui étais parasite de Dinias, j'ai été étouffé pour avoir trop mangé ; tu te le rappelles, tu étais présent à ma mort.

CALLIDÉMIDE. Oui, Zénophante ; mais ce qui m'est arrivé est incroyable. Tu connais, je crois, le vieux Ptéodore.

ZÉNOPHANTE. Ce vieillard sans enfants, riche, et avec qui je te voyais souvent ?

CALLIDÉMIDE. Lui-même ! Je lui faisais une cour assidue, et il me promettait que je ne perdrais rien à sa mort. Mais comme la chose traînait en longueur, et que le bonhomme vivait plus que Tithon<sup>1</sup>, j'imaginai un chemin plus court pour arriver à l'héritage. J'achète du poison, j'engage l'échanson de Ptéodore à le mêler dans sa coupe, et, quand le vieillard, qui boit volontiers, demanderait à boire, à la tenir prête et à la lui présenter : je lui jure que, s'il le fait ainsi, je lui donnerai sa liberté.

ZÉNOPHANTE. Eh bien ! qu'est-il arrivé ? Il me semble qu'il va se passer quelque chose d'extraordinaire.

2. CALLIDÉMIDE. Quand nous fûmes revenus du bain, le jeune homme, qui déjà tenait les deux coupes toutes prêtes, l'une où était le poison pour Ptéodore, l'autre pour moi, me présenta, je ne sais par quelle erreur, la coupe empoisonnée, et à Ptéodore celle qui ne l'était pas. Il boit, et moi je tombe aussitôt à la renverse et j'expire à la place du vieillard. Eh quoi ! tu ris, Zénophante ? Tu ne devrais pas te moquer d'un ami !

ZÉNOPHANTE. C'est que l'aventure est plaisante, cher Callidémide ! Et le vieillard ?

CALLIDÉMIDE. D'abord cette mort soudaine le troubla ; mais comprenant, je crois, ce qu'il en était, il se mit à rire du tour que m'avait joué l'échanson.

ZÉNOPHANTE. Tu as eu tort de prendre le chemin le plus court ; la grande route était plus sûre, quoique un peu plus longue.

1. Voy. le *Dict.* de Jacobi.

## 8

## CNÉMON ET DAMNIPPE.

CNÉMON. Le proverbe est bien vrai : « Le faon a dévoré le lion. »

DAMNIPPE. D'où vient cette colère, Cnémon ?

CNÉMON. Tu me demandes pourquoi je suis en colère ? J'ai laissé sans le vouloir, malheureuse dupe que je suis, mon héritage à qui je ne voulais pas, et je n'ai rien laissé à qui je le voulais le plus.

DAMNIPPE. Comment cela s'est-il fait ?

CNÉMON. Je faisais la cour, dans l'espérance de le voir mourir, à Hermolaüs, homme très-riche et sans enfants, et lui paraissait content de mes soins. Je crus faire un beau coup d'adresse, en produisant en public mon testament, dans lequel je lui léguais toute ma fortune, afin que, piqué d'émulation, il en fit autant.

DAMNIPPE. Qu'a-t-il donc fait ?

CNÉMON. Je ne sais ce qu'il a écrit dans le sien, car je suis mort subitement de la chute d'un toit. Hermolaüs a maintenant toute ma fortune; comme un vrai loup marin, il a avalé l'amorce et l'hameçon.

DAMNIPPE. Et par-dessus le marché, le pêcheur, qui s'est pris dans ses propres filets.

CNÉMON. Je le vois bien; et c'est pour cela que je pleure!

## 9

## SIMYLUS ET POLYSTRATE.

1. SIMYLUS. Te voilà donc arrivé aussi chez nous, Polystrate, après avoir vécu, je crois, à peu près une centaine d'années ?

POLYSTRATE. Quatre-vingt-dix-huit ans, Simylus.

SIMYLUS. Et comment as-tu passé les trente ans que tu as vécu après moi ? Tu avais, en effet, quelque soixante-dix ans, quand je suis mort.

POLYSTRATE. Très-agréablement : on dirait que cela te paraît étrange.

SIMYLUS. Fort étrange : comment vieux, malade et sans enfants, pouvais-tu encore mener joyeuse vie ?

2. POLYSTRATE. D'abord, j'avais un pouvoir sans limites; puis autour de moi une foule de jolis garçons, de femmes charmantes, des parfums, des vins d'une odeur exquise, une table comme on n'en voit pas en Sicile<sup>1</sup>.

SIMYLUS. Voilà du nouveau : je t'avais toujours cru fort économe.

POLYSTRATE. Oui; mais, mon cher, tous ces biens m'arrivaient par les autres; dès le matin une foule de complaisants assiégeaient mes portes; puis il me venait les plus magnifiques présents de tous les points de la terre.

SIMYLUS. Tu as donc été roi après ma mort, Polystrate ?

POLYSTRATE. Non; mais j'avais des millions d'adorateurs.

SIMYLUS. Tu veux rire? Des adorateurs, un homme de ton âge, avec tes quatre dents ?

POLYSTRATE. Par Jupiter ! c'étaient les premiers de la ville : vieux, chauve, comme tu vois, l'œil chassieux, la roupie au nez, j'étais pourtant l'objet de leur culte empressé, et celui-là s'estimait heureux qui obtenait un seul de mes regards.

SIMYLUS. Aurais-tu donc, nouveau Phaon<sup>2</sup>, passé Vénus de Chio à l'autre rive? Et cette déesse aurait-elle accordé à tes vœux de redevenir un jeune homme, beau comme autrefois et tout aimable ?

POLYSTRATE. Non; mais tel que j'étais, j'étais l'objet de tous les vœux.

SIMYLUS. Tu me proposes des énigmes.

3. POLYSTRATE. Rien cependant n'est plus commun que cette vive tendresse pour des vieillards riches et sans enfants.

SIMYLUS. Ah ! je comprends à présent : ta beauté, homme étonnant, venait d'une Vénus d'or.

POLYSTRATE. Quoi qu'il en soit, Simylus, je me suis bien

1. Allusion à la magnificence et à la délicatesse des festins en Sicile. Cf. Horace, *Ode* 1 du livre II, v. 48. Le Sicilien Arcestrate, de Géla, était l'auteur d'un poème sur *la Gastronomie*, dont il existe des fragments dans Athénée.

2. « Phaon était, dit-on, un vieillard, batelier de son métier, qui transporta Vénus de Chio à l'autre rivage. La déesse devint amoureuse de lui, et, comme il était vieux, elle le changea en un beau jeune homme. Élien, *Hist. diverses*, XII, xviii, dit que Vénus cacha sous des laitues Phaon, le plus beau des hommes, et qu'elle lui donna un parfum, dont il s'oignit, et reçut une beauté merveilleuse, qui le faisait aimer de toutes les femmes. Surpris en adultère, il fut tué. C'est de lui que Sappho était amoureuse, par la vertu d'une plante dont Pline parle au livre XXII, chap. viii. » Note de Belin de Ballu.



amusé de tous ces adorateurs pour lesquels j'étais comme un dieu ; souvent je les malmenais , j'en faisais mettre à la porte ; tous alors se disputaient à qui se surpasserait en égards pour moi.

SIMYLUS. Mais à la fin quel parti as-tu pris au sujet de tes biens ?

POLYSTRATE. Je disais publiquement à chacun d'eux que je lui laissais mon héritage ; il le croyait, et se montrait encore plus flatteur ; mais j'ai laissé un autre testament, un vrai que je gardais, et qui ne les a pas fait rire.

4. SIMYLUS. Et quel est celui que tes dernières dispositions font ton héritier ? Est-ce quelqu'un de ta famille ?

POLYSTRATE. Non, par Jupiter ! c'est un jeune esclave phrygien, d'une beauté parfaite, et que j'avais acheté depuis peu.

SIMYLUS. Quel âge a-t-il à peu près, Polystrate ?

POLYSTRATE. Environ vingt ans.

SIMYLUS. Je comprends maintenant comment il se rendait agréable.

POLYSTRATE. Il méritait mieux que les autres d'être mon héritier, quoique étranger et perdu de débauche ; et voici déjà que les premiers citoyens lui font la cour. Ainsi, il m'a succédé en tout ; on le compte parmi les meilleures familles, malgré son menton rasé et son jargon barbare ; enfin, on le dit plus noble que Codrus, plus beau que Nirée et plus prudent qu'Ulysse.

SIMYLUS. Peu m'importe : qu'on en fasse, si l'on veut, le généralissime de la Grèce, pourvu que les autres n'héritent pas !

## 10

CHARON, MERCURE, PLUSIEURS MORTS, MÉNIPPE, CHARMOLÉUS, LAMPICHUS, DAMASIAS, UN PHILOSOPHE, UN ORATEUR.

1. CHARON. Sachez où nous en sommes ! Notre barque, vous le voyez, est petite, pourrie de toutes parts ; pour peu qu'elle penche d'un côté, elle va chavirer et sombrer. C'est qu'aussi vous arrivez tous ensemble, en si grand nombre et avec tant de bagages ! Oui, si vous montez avec tous ces paquets, je crains que vous ne vous en repentiez bientôt, surtout ceux d'entre vous qui ne savent pas nager.

LES MORTS. Que faut-il donc faire pour traverser sans accident ?

CHARON. Je vais vous le dire : il faut monter nus, et laisser

tous ces fardeaux inutiles sur le rivage : à peine la barque pourra-t-elle vous recevoir en cet état. Veille donc, toi, Mercure, à n'admettre ici personne qui ne soit entièrement nu, et qui n'ait laissé, comme je l'ai dit, même son plus léger bagage. Debout auprès de l'échelle, examine-les, retiens-les, et ne laisse monter que ceux qui se seront dépouillés.

2. MERCURE. Tu as raison, et je vais le faire. Quel est celui qui se présente le premier ?

MÉNIPPE. Je suis Ménippe. Tiens, Mercure, voici ma besace et mon bâton ; jette-les dans le lac ! Pour mon manteau, je ne l'ai point apporté, et j'ai bien fait.

MERCURE. Monte, Ménippe, le meilleur des hommes, et prends la première place, en haut, à côté du pilote, pour avoir l'œil sur les autres.

3. Quel est ce beau garçon ?

CHARMOLÉUS. L'aimable Charmoléus de Mégare, dont le baiser valait deux talents.

MERCURE. Eh bien ! laisse là ta beauté, tes lèvres et leurs baisers, ta chevelure touffue, l'incarnat de tes joues, et toute ta peau. Très-bien ! te voilà leste ! monte à présent.

4. Et celui-ci avec sa robe de pourpre, son diadème, cet air farouche ? Qui es-tu ?

LAMPICHUS. Lampichus, tyran de Géla.

MERCURE. Et pourquoi, Lampichus, tout cet attirail ?

LAMPICHUS. Comment ! fallait-il donc, Mercure, qu'un tyran vînt ici tout nu ?

MERCURE. Un tyran, non, mais un mort ! Dépose-moi tout cela.

LAMPICHUS. Hé bien ! voilà ma richesse par terre.

MERCURE. Jette aussi par terre ton orgueil, Lampichus, et ton air dédaigneux : ils chargeraient trop la barque, s'ils y montaient avec toi.

LAMPICHUS. Mais laisse-moi au moins mon diadème et mon manteau.

MERCURE. Non pas ; il faut les quitter aussi.

LAMPICHUS. Et maintenant ? tu le vois, j'ai tout quitté.

MERCURE. Et ta cruauté, et ta folie, et ton insolence, et ta colère, défais-toi encore de tout cela.

LAMPICHUS. Hé bien ! me voilà nu !

5. MERCURE. Monte à présent. Et toi, l'homme épais et charnu, qui es-tu donc ?

DAMASIAS. Damasias l'athlète <sup>1</sup>.

1. Damasias, citoyen d'Amphipolis, fut vainqueur aux jeux olympiques, dans la cxv<sup>e</sup> olympiade, de 320 à 317 avant J. C.

MERCURE. C'est vrai ; il me semble te reconnaître : je t'ai vu souvent dans les palestres.

DAMASIAS. Oui, Mercure : laisse-moi passer, je suis nu.

MERCURE. Comment nu, mon cher ami ? Et ces chairs grasses ? Quitte-les vite, tu ferais couler la barque, en y mettant seulement le pied ; laisse aussi là ces couronnes et ces éloges lus par le héraut.

DAMASIAS. Je suis maintenant tout à fait nu, tu le vois, et je ne pèse pas plus que les autres morts.

6. MERCURE. Voilà comme il faut être, très-léger ; monte donc. Et toi, Craton, quitte tes trésors, ta mollesse, ton goût pour les voluptés ; n'apporte ici ni tes vêtements funèbres, ni les dignités de tes aïeux ; laisse là ta noblesse, ta gloire, les titres pompeux que t'ont décernés tes concitoyens, les inscriptions gravées sur tes statues ; ne parle pas du grand monument qu'ils ont érigé en ton honneur ; tous ces souvenirs sont trop pesants.

CRATON. C'est malgré moi ; mais je le jette par terre : le moyen de faire autrement !

7. MERCURE. Ah ! ah ! Que veux-tu, toi, qui viens tout en armes ? Pourquoi portes-tu ce trophée ?

LE SOLDAT. J'ai été vainqueur, Mercure, je me suis distingué par mon courage, et mes concitoyens m'ont donné cette récompense.

MERCURE. Laisse-moi là ton trophée : la paix règne aux enfers, et les armes y sont inutiles. Mais qu'est cet autre au maintien grave, à la mine arrogante, aux sourcils froncés, à l'air méditatif et à la longue barbe ?

MÉNIPPE. C'est un philosophe, Mercure, ou plutôt un imposteur, un charlatan : mets-le à nu, et tu verras cachées sous son habit bien des choses risibles.

MERCURE. Allons, quitte-nous d'abord ce maintien-là, et puis après, tout le reste. Par Jupiter ! qu'il a donc sur lui de fanfanterie ! que d'ignorance, d'esprit de chicane, de suffisance, de questions captieuses, de discours épineux, de pensées entortillées, et avec cela de travaux stériles, de frivolités, de balivernes, de sottises minuties ! Mais, par Jupiter, voilà aussi de l'or, du goût pour les jouissances, de l'impudence, de la colère, du luxe, de la mollesse ! Rien de cela ne m'a échappé, malgré le soin avec lequel tu le cachais. Laisse là aussi tes mensonges, ton orgueil, et cette opinion de valoir mieux que les autres ! Si tu montais dans la barque avec tout ce bagage, quel vaisseau de cinquante rameurs pourrait te recevoir ?

LE PHILOSOPHE. Je vais donc m'en défaire, puisque tu le veux.

9. MÉNIPPE. Fais-lui donc ôter aussi, Mercure, cette énorme barbe, si velue, comme tu vois : chaque poil pèse au moins cinq mines<sup>1</sup>.

MERCURE. C'est juste : ôte-moi cela !

LE PHILOSOPHE. Et qui la coupera ?

MERCURE. Ménippe que voici : il va prendre la hache du bachelier, et l'échelle lui servira de billot.

MÉNIPPE. Non, Mercure ; donne-moi une scie ; ce sera plus risible.

MERCURE. Il suffit de la hache.... Fort bien ! tu as repris un air plus humain, en quittant cette odorante parure des boucs.

MÉNIPPE. Veux-tu aussi que je lui rogne un peu les sourcils ?

MERCURE. Oui, il les relève trop sur son front, et je ne sais pourquoi il se redresse ainsi. Eh bien ! tu pleures, coquin ; tu trembles à l'aspect de la mort ! allons, monte !

MÉNIPPE. Il porte encore sous l'aisselle quelque chose de fort lourd.

MERCURE. Qu'est-ce donc, Ménippe ?

MÉNIPPE. La flatterie, Mercure, qui lui a été très-utile durant sa vie.

LE PHILOSOPHE. Et toi, Ménippe, laisse là ta liberté, ton franc parler, ton caractère sans souci, ton sans-gêne et ton rire : tu es ici le seul qui ne pleure point.

MERCURE. Non pas ; garde-les, Ménippe ; c'est léger, facile à porter, et très-utile pour ce trajet.

10. Mais toi, l'orateur, quitte-nous cet immense fleuve de paroles, antithèses, comparaisons, périodes, barbarismes, et tout ce qui donne du poids aux discours.

L'ORATEUR. Tiens, je ne les ai plus.

MERCURE. Fort bien ! Lâche les amarres, tirons l'échelle et levons l'ancre ! Déploie la voile, nocher, prends le gouvernail, et bon voyage !

11. Pourquoi pleurez-vous, fous que vous êtes, toi surtout, philosophe, à qui l'on vient de couper la barbe ?

LE PHILOSOPHE. Parce que, Mercure, je croyais l'âme immortelle.

MÉNIPPE. Il en a menti : c'est autre chose qui le chagrine.

1. Environ 24 kilogrammes.

MERCURE. Quoi donc ?

MÉNIPPE. Il ne fera plus de splendides soupers ; il ne sortira plus la nuit , en cachette , la tête fourrée dans son manteau , pour courir à la ronde les lieux de débauche ; et le matin , il n'en imposera plus aux jeunes gens , dont il touchait l'argent pour ses leçons de sagesse : voilà ce qui le chagrine.

LE PHILOSOPHE. Et toi , Ménippe ; n'es-tu pas fâché d'être mort ?

MÉNIPPE. Comment cela ? j'ai couru au-devant de la mort , sans y être appelé par personne.

12. Mais pendant que nous parlons , n'entendez-vous pas des cris , comme de gens qui font grand bruit sur la terre ?

MERCURE. C'est vrai , Ménippe , et ces cris ne viennent pas d'un seul pays : ici , des gens courent en riant à la place publique , tout joyeux de la mort de Lampichus ; sa femme est arrêtée par les autres femmes ; ses enfants , tout petits encore , sont lapidés par les autres enfants ; là , on applaudit l'orateur Diophante , qui vient de prononcer dans Sicyone l'oraison funèbre de ce Caton. Par Jupiter ! voici la mère de Damasias , tout éplorée et mênant avec d'autres femmes le deuil de son fils. Pour toi , Ménippe , personne ne te pleure ; tu es couché tout seul , bien tranquille.

13. MÉNIPPE. Eh ! non pas ! tu entendras bientôt , à cause de moi , les hurlements lugubres des chiens , et le battement de l'aile des corbeaux , quand ils se rassembleront pour me donner la sépulture.

MERCURE. Tu es un brave , Ménippe. Mais le trajet est fait : allons , rendez-vous au tribunal , par cette route qui y mène tout droit : moi et le batelier , nous allons passer d'autres morts.

MÉNIPPE. Bon voyage , Mercure ! Avançons , nous autres. Eh bien ! que tardez-vous ? Il faut absolument que nous soyons jugés : on dit que les punitions sont dures ; ce sont des roues , des vautours , des rochers ; et la vie de chacun va paraître au grand jour.

## 11

### CRATÈS ET DIOGÈNE.

1. CRATÈS. Connaisais-tu , Diogène , le riche Mérichus , cet opulent Corinthien , qui possédait un grand nombre de vais-

seaux, et auquel son cousin Aristéas, non moins riche que lui, avait coutume de dire le mot d'Homère :

Ou tu m'enlèveras ou je t'enlèverai<sup>1</sup>.

DIOGÈNE. Pourquoi cela, Cratès?

CRATÈS. Ils se courtoisaient mutuellement dans l'espérance d'hériter l'un de l'autre, ayant tous deux le même âge : tous deux avaient fait connaître leur testament. Méricus, s'il mourait le premier, instituait Aristéas son légataire universel, et Aristéas, s'il partait avant lui. Voilà ce qui était écrit : ils se courtoisaient donc et faisaient assaut de flatterie. Et non-seulement les devins, qui prédisent l'avenir d'après les astres, ou bien d'après les songes, comme les disciples des Chaldéens, mais le dieu pythien lui-même, donnait l'avantage tantôt à Aristéas, tantôt à Méricus : la balance penchait un jour pour celui-ci, un autre jour pour celui-là.

2. DIOGÈNE. Quelle a été la fin de la lutte, Cratès ? cela est curieux à savoir.

CRATÈS. Tous les deux sont morts le même jour, et leur succession a passé à Eunomius et à Thrasiclès, leurs parents auxquels on n'avait jamais prédit qu'il en adviendrait ainsi. Nos deux cousins, naviguant de Sicyone à Cirrha<sup>2</sup>, ont été pris en travers par l'Iapyx<sup>3</sup> et ont fait naufrage.

3. DIOGÈNE. Ils ont bien fait. Mais nous, lorsque nous étions en vie, nous n'avons jamais songé à rien de pareil entre nous. Jamais je n'ai souhaité la mort d'Antisthène pour hériter de son bâton ; cependant il en possédait un solide, qu'il avait taillé dans un olivier franc, et je ne pense pas, Cratès, que tu aies jamais désiré, moi mort, hériter de mes biens, je veux dire mon tonneau et ma besace, qui tenait deux chénices<sup>4</sup> de lupins.

CRATÈS. Je n'avais pas besoin de cela, ni toi non plus, Diogène. Ce qu'il nous fallait, nous l'avions hérité, toi d'Anti-

1. *Iliade*, XXIII, v. 724. « Pendant le jour, dit Suétone, Caligula conversait secrètement avec Jupiter Capitolin, tantôt lui parlant à l'oreille et lui prêtant la sienne à son tour, tantôt élevant la voix et même le querellant ; car on entendit une voix menaçante crier : *Ou enlève-moi ou je t'enlève.* » Suétone, *Caligula*, § 22, traduction de M. Émile Personneaux. Cf. Sénèque, *De la colère*, I, chap. xvi, § 29.

2. Sicyone, aujourd'hui *Vasilica*, était située dans la partie septentrionale du Péloponèse. Cirrha, aujourd'hui *Salona*, était une ville de la Phocide, sur le golfe de Corinthe, au pied du Parnasse.

3. Vent qui souffle du nord-ouest au sud-est.

4. Près de trois litres le chénice est de plus d'un litre

sthène, et moi de toi ; héritage plus grand et plus précieux que la royauté des Perses.

DIOGÈNE. Que veux-tu dire ?

CRATÈS. La sagesse , la modération , la vérité , la franchise , la liberté.

DIOGÈNE. Par Jupiter ! je me souviens que c'est là la richesse que je reçus d'Antisthène, et je te la laissai augmentée encore.

4. CRATÈS. Mais les autres négligeaient ces biens , et personne ne nous faisait la cour dans l'espoir de devenir notre héritier. Tous n'avaient d'yeux que pour l'or.

DIOGÈNE. Cela n'est pas étonnant. Ils n'étaient pas en état de recevoir de nous ces richesses, tellement le plaisir les avait épuisés et rendus comme des bourses sans fond. Ces gens-là, quand on voulait verser en eux de la sagesse, de la franchise, de la vérité, ils coulaient, ils fuyaient ainsi qu'un vase qui ne peut rien garder. C'est l'histoire des Danaïdes versant aussi de l'eau dans un tonneau percé ; mais l'or, ils le serraient avec les dents, avec les ongles , avec tout ce qu'ils pouvaient.

CRATÈS. Aussi avons-nous, même ici, toute notre richesse ; eux, ils ne viendront qu'avec une obole, et encore restera-t-elle au batelier.

## 12

### ALEXANDRE, ANNIBAL, MINOS, SCIPION<sup>1</sup>.

1. ALEXANDRE. Il est juste que j'aie la préférence sur toi, Africain ; tu ne me vaux pas.

ANNIBAL. Pas du tout ; c'est à moi qu'elle est due !

ALEXANDRE. Eh bien ! prenons Minos pour juge.

MINOS. Qui êtes-vous ?

ALEXANDRE. Celui-ci est Annibal le Carthaginois ; moi je suis Alexandre, fils de Philippe.

MINOS. Par Jupiter , vous êtes illustres tous deux ! Mais quel est le sujet de votre dispute ?

ALEXANDRE. La prééminence ! Celui-ci prétend avoir été meilleur général que moi ; et moi, comme chacun sait, je soutiens que je l'ai emporté en talents militaires non-seulement sur lui, mais sur presque tous ceux qui m'ont précédé.

<sup>1</sup> Cf. avec les historiens, les biographes, et le traité de Plutarque, *De la fortune d'Alexandre*.

MINOS. Eh bien, parlez chacun à votre tour. Toi, Africain, commence.

2. ANNIBAL. J'ai retiré de mon séjour ici, Minos, l'avantage d'avoir appris la langue grecque, en sorte que mon rival n'aura, sur ce point, aucun avantage sur moi<sup>1</sup>. Maintenant je dis que ceux-là sont par-dessus tout dignes d'éloges qui, n'étant rien dans le principe, se sont élevés par eux-mêmes au premier rang, ont conquis de la puissance et ont été revêtus de l'autorité suprême. Moi, par exemple, débarqué en Espagne avec quelques soldats, comme lieutenant de mon beau-frère, je fus bientôt jugé capable des plus grands emplois et nommé général en chef. Je réduisis alors les Celtibériens, je triomphai des Gaulois occidentaux, et, franchissant de hautes montagnes, je parcourus en vainqueur toute la contrée qu'arrose l'Éridan, renversant un grand nombre de villes, soumettant tout le pays plat de l'Italie, et arrivant jusqu'aux faubourgs de la capitale; je tuai tant de soldats en un seul jour, que je mesurai leurs anneaux au boisseau, et que je jetai sur les fleuves des ponts de cadavres<sup>2</sup>. Et j'ai fait tout cela, sans me faire appeler fils d'Ammon, sans me donner pour un dieu, sans raconter les rêves de ma mère, mais en avouant que j'étais homme, ayant affaire aux généraux les plus consommés, luttant, dans la mêlée, contre les plus braves soldats, et non pas avec des Mèdes, des Arméniens, gens qui fuient avant qu'on les poursuive, et qui cèdent la victoire à l'audace.

3. Alexandre, il est vrai, a augmenté l'héritage qu'il avait reçu de son père; il en a reculé les bornes, porté sur les ailes de la fortune; mais à peine est-il vainqueur, à peine a-t-il triomphé du lâche Darius, près d'Issus et d'Arbéles, qu'il renonce aux institutions de sa patrie, se fait adorer comme un dieu, adopte les costumes des Mèdes, tue ses amis dans les festins, ou les fait condamner à mort. Moi, j'ai commandé à ma patrie avec équité, et dès qu'elle m'eut rappelé contre la flotte nombreuse de nos ennemis faisant voile sur l'Afrique, j'obéis à l'instant, je redevins simple particulier, et la condamnation qui me frappa me trouva plein de calme. Voilà ce que j'ai fait, moi, barbare, qui n'étais point versé dans les sciences des Grecs, qui ne chantais pas, comme Alexandre, les vers d'Homère, qui n'avais pas été élevé par le philosophe Aristote,

1. Cf. avec Cornélius Népos, *Vie d'Annibal*, chap. XIII.

2. « La seconde guerre punique, a dit Montesquieu, est si fameuse que tout le monde la sait. »



mais qui me laissais aller à mon bon naturel : voilà en quoi je prétends valoir mieux qu'Alexandre. S'il paraît plus beau que moi, parce que sa tête était couronnée du diadème, peut-être sera-ce un titre aux yeux des Macédoniens; mais ce n'est pas une raison pour être mis au-dessus d'un homme brave, d'un général habile, qui doit plus à son conseil qu'à la fortune.

MINOS. Il a plaidé sa cause avec assez de noblesse et mieux qu'on ne pouvait l'attendre d'un Africain. Et toi, Alexandre, que vas-tu lui répondre?

4. ALEXANDRE. Je devrais, Minos, ne rien dire à un homme aussi audacieux. La renommée seule suffit à t'apprendre quel monarque je fus, et quel brigand il était. Voici toutefois de combien je l'emporte sur lui. Parvenu, jeune encore, au pouvoir, je relevai un trône mal affermi, je poursuivis les meurtriers de mon père, j'effrayai les Grecs par la ruine de Thèbes, et fus proclamé généralissime de la Grèce. Alors je ne me contentai plus de la Macédoine, ni des autres États que mon père m'avait laissés. Je formai le projet de conquérir toute la terre, ne pouvant supporter de ne pas être le souverain de l'univers. Je m'élançai sur l'Asie avec quelques soldats, je suis vainqueur dans un grand combat près du Granique; je prends la Lydie, l'Ionie et la Phrygie; bientôt, subjuguant tout ce qui est sous mes pas, je marche vers Issus, où Darius m'attendait à la tête d'une armée innombrable.

5. Vous savez ici, Minos, que de morts je vous ai envoyés ce jour-là; le batelier dit que sa barque ne pouvait leur suffire, et qu'il fut obligé de construire des radeaux pour en passer un grand nombre. Et dans tous ces exploits, je faisais le premier face au danger et m'honorais de mes blessures. Ensuite, pour ne parler ni de Tyr ni d'Arbèles, j'ai pénétré jusque chez les Indiens, en faisant de l'Océan les bornes de mon empire; j'ai pris leurs éléphants, j'ai soumis Porus, j'ai défait les Scythes, guerriers qui ne sont pas méprisables, j'ai traversé le Tanaïs, et remporté la victoire dans un grand combat de cavalerie. J'ai fait du bien à mes amis, du mal à mes ennemis. Si j'ai paru un dieu aux hommes, il faut leur pardonner une erreur qu'explique la grandeur de mes exploits.

6. Enfin je suis mort sur le trône, tandis que celui-ci, chassé de sa patrie, est mort chez Prusias le Bithynien, comme il convenait à un homme fourbe et cruel<sup>1</sup>. Car, comment a-t-il triomphé des Italiens, je ne veux pas le dire : ce n'est pas par la va-

4. Voy. Juvénal, *Sat.* X, v. 447 et suivants.

leur, mais par la scélératesse, la perfidie et la ruse. Dans sa lutte, rien de juste, rien de franc. Il me reproche ma mollesse; mais il a donc oublié ce qu'il faisait à Capoue, lorsqu'aux bras des courtisanes, ce bon général perdait dans les plaisirs un temps précieux pour la guerre! Dédaignant la conquête de l'Occident, je me suis tourné contre les nations orientales. Mais qu'aurais-je fait de grand, si j'eusse soumis, sans coup férir, l'Italie, la Libye et les contrées qui s'étendent jusqu'à Gadès? Ces pays ne me parurent pas dignes de mes armes, tout tremblants qu'ils étaient et prêts à reconnaître un maître. J'ai dit. A toi de décider, Minos. Je crois qu'il n'est pas besoin d'en ajouter davantage.

7. SCIPION. Pas d'arrêt, avant qu'on m'ait aussi entendu!

MINOS. Qui es-tu donc, l'ami? quelle est ta patrie?

SCIPION. Je suis Italien; Scipion, le général qui a détruit Carthage et soumis l'Afrique après de grands combats.

MINOS. Eh bien, que veux-tu dire?

SCIPION. Que je le cède à Alexandre, mais que je suis bien au-dessus d'Annibal; car je l'ai vaincu, poursuivi, et condamné à une fuite honteuse. Quelle est donc son impudence de disputer le pas à Alexandre, lorsque moi, Scipion, son vainqueur, je me place au-dessous de ce prince?

MINOS. Par Jupiter! tu as raison, Scipion! Que le premier rang soit à Alexandre et le second à toi; Annibal, s'il lui plaît, aura le troisième, et sa part n'est pas encore à dédaigner.

## 13

## DIOGÈNE ET ALEXANDRE

1. DIOGÈNE. Qu'est-ce donc, Alexandre? te voilà mort comme nous tous!

ALEXANDRE. Tu le vois, Diogène; il n'y a rien d'extraordinaire; j'étais homme, je suis mort.

DIOGÈNE. Ainsi Ammon mentait, lorsqu'il disait que tu étais son fils; car tu étais bien, n'est-ce pas, celui de Philippe?

ALEXANDRE. Oui, celui de Philippe. Je ne serais pas mort, si j'avais été le fils d'Ammon.

1. Voy. notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand dans les romans français du XII<sup>e</sup> siècle*, qui facilitera l'intelligence de tout ce dialogue.

DIOGÈNE. Et c'étaient aussi des mensonges qu'on débitait sur Olympias, quand on disait qu'un serpent avait couché avec elle, qu'on l'avait vu dans son lit, que tu lui devais la naissance, et que Philippe était dans l'erreur en se croyant ton père ?

ALEXANDRE. J'ai entendu dire cela comme toi ; maintenant , je vois que ni ma mère ni les oracles d'Ammon n'avaient le sens commun.

DIOGÈNE. Ce mensonge, toutefois, Alexandre, n'a pas nui à tes affaires. Nombre de gens tremblaient devant toi, convaincus que tu étais un dieu.

2. Mais, dis-moi, à qui as-tu légué ton immense empire ?

ALEXANDRE. Je n'en sais rien, Diogène ; je n'ai eu le temps de prendre aucune disposition à cet égard. Tout ce que j'ai pu faire, ç'a été, en mourant, de donner mon anneau à Perdicas. Pourquoi ris-tu, Diogène ?

DIOGÈNE. Je ris en me rappelant toutes les flatteries que les Grecs t'ont prodiguées, lorsque, maître du pouvoir, tu as été nommé leur chef et leur généralissime contre les barbares ; on en a vu qui te mettaient au nombre des douze grands dieux, te bâtissant des temples, et t'offrant des sacrifices comme étant le fils du serpent.

3. Mais, dis-moi, où les Macédoniens t'ont-ils enseveli ?

ALEXANDRE. Voilà trois jours que je suis gisant à Babylone ; mais Ptolémée, l'un de mes gardes, a promis que, dès qu'il serait sorti des embarras de la situation, il me ferait porter en Égypte, afin d'y être enseveli et mis au rang des divinités égyptiennes.

DIOGÈNE. Et je ne rirais pas, Alexandre, quand je te vois, jusque dans les enfers, occupé de ces billevesées, espérant devenir un Anubis ou un Osiris ? Va, très-divin personnage, quitte cet espoir ! Il n'y a plus de retour, quand une fois on a traversé le lac des enfers et franchi cet étroit passage<sup>1</sup>. Éaque est vigilant, et il faut compter avec Cerbère.

4. Cependant je voudrais bien savoir de toi comment tu supports ton état actuel, lorsque tu songes à ce grand bonheur que tu as laissé sur la terre : gardes du corps, satellites, satrapes, or en abondance, peuple d'adorateurs, Babylone, Bactres, éléphants énormes, honneur, gloire, promenade triomphante sur un char, la tête ceinte d'une bandelette blanche, le corps couvert d'un manteau de pourpre. Tout cela ne te fait-il pas de peine, en te revenant à la pensée ? Pourquoi pleures-tu,

1. Voy. Juvénal, *Sat.* X, v. 108 et suivants.

insensé ? Le sage Aristote ne t'a-t-il pas appris qu'il n'y a rien de solide dans ce qui nous vient de la fortune ?

5. ALEXANDRE. Ah ! ce philosophe a été le plus détestable de tous mes flatteurs ! Personne ne sait donc tout ce qu'il a fait, cet Aristote, quelles demandes il m'a adressées, quelles lettres il m'a écrites, combien il a abusé de mon amour pour les sciences, toujours prêt à me flatter, à louer ma beauté, comme si la beauté faisait partie du bonheur, ou bien mes exploits, ou bien mes richesses ; car il disait aussi que c'étaient là de vrais biens, afin de n'avoir point à rougir de recevoir mes riches présents. C'était un charlatan, Diogène, un vrai faiseur. Tout le fruit que j'ai retiré de sa sagesse a été de m'affliger de me voir enlever, comme de grands biens, tout ce dont tu viens de faire l'énumération.

6. DIOGÈNE. Sais-tu ce que tu as à faire ? car je veux t'indiquer un remède à ton chagrin. Comme il ne croit pas ici d'ellébore, va boire à longs traits l'eau du Léthé, puis retourne en boire encore et souvent ; c'est le seul moyen de ne plus regretter les biens d'Aristote. Aussi bien j'aperçois Clitus, Callisthène, et plusieurs autres qui viennent en hâte de ce côté, sans doute pour te mettre en pièces et se venger des maux que tu leur as faits. Prends donc cette autre route, et bois souvent, comme je te l'ai dit.

## 14

## ALEXANDRE ET PHILIPPE.

1. PHILIPPE. Maintenant, Alexandre, tu ne peux plus dire que tu n'es pas mon fils ; car tu ne serais pas mort, si tu avais été celui d'Ammon.

ALEXANDRE. Je savais bien, mon père, que j'étais le fils de Philippe, fils d'Amyntas, mais j'acceptais l'oracle, le croyant utile à mes desseins.

PHILIPPE. Comment dis-tu ? Tu croyais utile de te laisser duper par les prophètes ?

ALEXANDRE. Je ne dis pas cela. Mais les barbares avaient peur de moi ; aucun d'eux ne me résistait, croyant avoir affaire à un dieu, et je n'eus pas de peine à les vaincre.

2. PHILIPPE. Et quels hommes as-tu vaincus avec lesquels on pût se mesurer, toi qui n'as jamais lutté qu'avec des lâches,

toujours prêts à jeter leurs arcs, leurs javelots et leurs boucliers d'osier ? C'était autre chose de soumettre les Grecs, les Béotiens, les Phocéens, les Athéniens ! Culbuter l'infanterie des Arcadiens, la cavalerie thessalienne, les Éléens habiles à lancer le javelot, les fantassins de Mantinée, les Thraces, les Illyriens, les Péoniens : voilà de grands exploits. Mais les Mèdes, les Perses, les Chaldéens, race brillante d'or et efféminée ; ne sais-tu pas qu'avant toi les dix mille conduits par Cléarque les ont battus, sans qu'ils aient même attendu les traits des Grecs pour prendre la fuite ?

3. ALEXANDRE. Cependant les Scythes, mon père, et les éléphants indiens, ce ne sont pas ennemis à dédaigner ; et pourtant je les ai vaincus, sans semer entre eux la discorde, sans acheter la victoire par des trahisons<sup>1</sup>. Jamais je n'ai fait de faux serments, trahi la foi jurée, commis la moindre perfidie pour être vainqueur. J'ai soumis une partie de la Grèce sans verser de sang ; mais pour Thèbes, vous savez, sans doute, comment je m'en suis vengé.

PHILIPPE. Je sais tout cela ; Clitus me l'a appris, lui que tu as tué d'un coup de lance au milieu d'un festin, parce qu'il avait l'audace de louer mes exploits comparés aux tiens.

4. Mais il paraît que tu as mis de côté la chlamyde macédonienne pour te revêtir de la robe persique, coiffé ta tête d'une tiare droite et voulu te faire adorer par les Macédoniens, qui sont des hommes libres ; qu'enfin, ce qui est le comble du ridicule, tu as adopté les mœurs des vaincus. Je ne parle pas ici de tes autres prouesses, comme de renfermer avec des lions des hommes distingués par leur sagesse, de contracter de singuliers mariages, et d'aimer Héphestion d'une tendresse excessive. Il n'y a qu'un trait que j'aie approuvé en l'apprenant, c'est que tu as respecté la femme de Darius, qui était belle, et que tu as pris soin de la mère et des filles de ton ennemi ; c'est agir en roi.

5. ALEXANDRE. Et cette ardeur, mon père, qui me faisait braver le danger, vous ne la louez pas, ni ce courage à franchir le premier le mur des Oxydraques, à sauter dans la ville, et à recevoir tant de blessures ?

PHILIPPE. Non, je n'approuve pas cela, Alexandre. Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois glorieux à un roi d'être blessé et d'affronter le danger pour son armée ; mais ici une pareille conduite ne te rapportait rien. L'idée que tu étais un dieu, si une

1. Voy. Horace, *Ode* xvi du livre III, v. 43 et suivants

fois tu étais blessé et porté aux yeux de tous hors du combat, tout couvert de sang et gémissant de tes blessures, eût donné matière à rire aux spectateurs. Ammon était convaincu de charlatanisme et d'imposture, et ses prophètes d'adulation. Le moyen, en effet, de ne pas rire, en voyant le fils de Jupiter tombant en syncope et implorant le secours des médecins ! Car, aujourd'hui que tu es mort, crois-tu qu'une foule de gens ne raillent pas amèrement cette comédie, en voyant le fils d'un dieu étendu dans le cercueil, déjà livré à la pourriture et enflé comme tous les autres cadavres ? D'ailleurs, Alexandre, cette prétendue utilité de l'oracle, qui te facilitait, disais-tu, la victoire, t'a ravi en grande partie la gloire de tes exploits ; tous paraissent moindres, venant d'un dieu.

6. ALEXANDRE. Ce n'est pas là ce que les hommes pensent de moi ; au contraire, ils me mettent en parallèle avec Hercule et Bacchus<sup>1</sup> ; et, malgré tout, je suis le seul qui ait pris la Roche Aornos<sup>2</sup>, dont aucun des deux n'a pu s'emparer.

PHILIPPE. Tu le vois, tu parles encore comme si tu étais le fils d'Ammon, tu te compares à Hercule et à Bacchus ! N'auras-tu donc jamais de honte, Alexandre ? ne te déferas-tu pas de cette vanité ? ne te connaîtras-tu jamais toi-même, et ne comprendras-tu pas enfin que tu es mort ?

## 15

ACHILLE ET ANTILOQUE<sup>3</sup>.

1. ANTILOQUE. Quels propos, Achille, tu tenais avant-hier à Ulysse au sujet de la mort ! Qu'ils étaient bas et indignes de tes maîtres, Chiron et Phénix ! Je t'ai entendu dire que tu aimerais mieux travailler à la terre, comme un mercenaire, auprès de quelque colon indigent, que de régner sur tous les morts. Un lâche et vil Phrygien, attaché moins à la vertu qu'à la vie, pourrait tenir un semblable langage ; mais que le fils de Pélée, le plus intrépide de tous les héros, conçoive d'aussi basses pensées, c'est le comble de la honte ; c'est un démenti donné à ta

1. Voy. notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, p. 61 et suivantes.

2. Voy. le même ouvrage, p. 408 et 409.

3. Parodie de l'*Odyssée*, XI, v. 488 et suivants. — Cf. Virg., *Én.*, VI, v. 436 et 437.

vie tout entière, puisque pouvant régner sans gloire pendant de longs jours en Phthiotide, tu préféreras un trépas glorieux.

2. **ACHILLE.** Hélas ! fils de Nestor, je ne savais pas ce que sont les enfers ; et ne pouvant juger lequel des deux vaut le mieux, j'ai préféré une misérable gloriole à la vie. Aujourd'hui je sais ce qu'il en est, combien cette gloire est inutile ; et malgré ce que chantent là-haut tous ces rhapsodes, les morts sont tous égaux. Notre beauté, Antiloque, notre force ne nous suit pas ici ; nous sommes campés, tous semblables, dans les mêmes ténèbres, sans que rien nous distingue. Les ombres des Troyens ne me craignent plus, celles des Grecs ne s'inclinent plus devant moi ; l'égalité est complète, et un mort est semblable à un mort, qu'il ait été lâche ou brave. Voilà ce qui me chagrine, voilà ce qui me réduit au désespoir et me fait désirer de vivre mercenaire.

3. **ANTILOQUE.** Et cependant qu'y faire, Achille ? Telle est la loi de la nature, tous les hommes meurent. Le plus simple est d'obéir à cette loi, et de ne point se chagriner des ordres du destin. D'ailleurs, tu nous vois ici, nous tous tes amis : Ulysse nécessairement y viendra bientôt. C'est une consolation de partager le même sort et de n'être pas seul à le subir. Tu vois Hercule, Méléagre et tous les autres héros ; je suis convaincu que nul d'entre eux ne consentirait à remonter là-haut, si on les y renvoyait mercenaires chez des gens misérables et sans avoir.

**ACHILLE.** Le conseil est d'un ami : cependant je ne sais pourquoi le souvenir de la vie me chagrine, et je crois que chacun de vous éprouve le même chagrin. Si vous n'en convenez pas, c'est que vous êtes pires que moi, puisque vous souffrez sans vous plaindre.

**ANTILOQUE.** Non ; mais nous valons mieux que toi, Achille. Nous voyons qu'il est inutile de rien dire, et alors nous prenons le parti de nous taire, de nous résigner et de souffrir afin de ne pas prêter à rire, comme toi, en formant de pareils vœux.

## 16

DIOGÈNE ET HERCULE<sup>1</sup>.

1. **DIOGÈNE.** N'est-ce pas Hercule que je vois ? Par Hercule,

<sup>1</sup> Voy. l'*Odyssée*, XI, v. 600 et suivants. Cf. Lucrèce, *De la nature*, I, v. 424, 422.

c'est lui-même; voici son arc, sa massue, sa peau de lion, sa stature : c'est Hercule tout entier! Eh quoi! il est mort, lui, le fils de Jupiter? Dis-moi, beau vainqueur, tu es mort? Et moi qui, sur la terre, t'offrais des sacrifices, comme à un dieu!<sup>1</sup>

HERCULE. Tu avais raison : le véritable Hercule est dans le ciel avec les dieux ; il est l'époux d'Hébé aux pieds charmants : moi, je suis son ombre.

DIOGÈNE. Que dis-tu ? L'ombre d'un dieu ? Est-il possible qu'on soit dieu par une moitié et mort par l'autre ?

HERCULE. Oui, l'autre Hercule n'est pas mort, mais seulement moi, qui suis son image.

2. DIOGÈNE. J'entends : il t'a donné comme remplaçant à Pluton, et tu tiens ici sa place.

HERCULE. C'est quelque chose comme cela.

DIOGÈNE. Mais comment se fait-il qu'Éaque, ce juge sévère, n'ait pas reconnu que tu n'étais pas le véritable Hercule, et qu'il ait reçu l'Hercule supposé qui se présentait ?

HERCULE. C'est que je lui ressemble à s'y méprendre.

DIOGÈNE. C'est juste : on peut croire que c'est tout à fait lui. Prends garde toutefois que ce ne soit le contraire, et qu'étais, toi, le véritable Hercule, ton simulacre ne soit l'époux d'Hébé chez les dieux.

3. HERCULE. Tu es un impertinent et un bavard, et si tu ne cesses tes brocards contre moi, tu sauras bientôt de quel dieu je suis l'ombre.

DIOGÈNE. Oui, je te vois l'arc en main, prêt à tirer ; mais qu'ai-je à craindre de toi, une fois mort ? Cependant, dis-moi, au nom de ton Hercule, quand ce héros vivait, étais-tu placé près de lui comme son image, ou ne faisiez-vous qu'un seul être dans la vie ? Puis, maintenant que vous êtes morts, vous êtes-vous séparés, l'un pour revoler vers les dieux, et toi, l'image, pour descendre naturellement chez les morts ?

HERCULE. Je devrais ne pas répondre un mot à un homme qui ne s'ingénie qu'à se moquer de moi. Toutefois écoute bien ceci : tout ce qui dans Hercule était l'œuvre d'Amphitryon est mort, et c'est moi qui suis ce tout ; mais ce qui était de Jupiter vit dans le ciel avec les dieux.

4. DIOGÈNE. Je comprends à merveille. Alcène, d'après ce que tu dis, est accouchée à la fois de deux Hercules, l'un fils

1. Les Cyniques avaient un respect tout particulier pour Hercule. — Voy. Juvénal, *Sat.* II, v. 49 et 20. Cf. *Le Banquet ou les Lapithes*, § 6.



d'Amphitryon , l'autre de Jupiter , et nous ne savions pas que vous étiez deux jumeaux , issus de la même mère.

HERCULE. Mais non , imbécile ; nous étions tous les deux le même être.

DIOGÈNE. Il n'est pas facile de comprendre que deux Hercules n'en fissent qu'un ; à moins que vous ne fussiez , comme les Centaures , deux natures en une seule , homme et dieu.

HERCULE. Tous les hommes ne te paraissent-ils pas composés de deux êtres , d'une âme et d'un corps ? Qui empêcherait que l'âme , émanée de Jupiter , ne fût dans le ciel , et que la partie mortelle ne fût chez les morts ?

5. DIOGÈNE. Oui , très-excellent fils d'Amphitryon , tu aurais raison , si tu étais un corps ; mais tu n'es qu'une ombre , en sorte que tu cours le risque d'imaginer encore un triple Hercule.

HERCULE. Pourquoi triple ?

DIOGÈNE. Voici pourquoi. S'il y a un Hercule dans le ciel et une ombre d'Hercule avec nous , puis sur le mont OËta un corps qui n'est déjà plus que poussière , cela nous étonnerait : vois alors quel troisième père tu trouveras pour ce corps.

HERCULE. Tu es un insolent et un sophiste. Comment t'appelles-tu ?

DIOGÈNE. L'ombre de Diogène de Sinope. Ma personne , j'en atteste Jupiter , n'est pas du tout chez les dieux immortels , mais parmi les meilleurs morts , où je ris d'Homère et de ses froides inventions.

## 17

## MÉNIPPE ET TANTALE.

1. MÉNIPPE. Pourquoi pleurer ainsi , Tantale ? pourquoi gémir sur ton sort , debout près de ce lac ?

TANTALE. Parce que je meurs de soif , Ménippe.

MÉNIPPE. Es-tu donc si paresseux que tu ne te baisses pour boire , ou bien , par Jupiter , que tu ne puises de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE. C'est vainement que je me baisserais : l'eau fuit , dès qu'elle me sent approcher d'elle , et si , par hasard , j'en puise un peu dans ma main et la porte à ma bouche , je n'ai pas le temps de mouiller le bord de mes lèvres que déjà elle s'écoule , je ne sais comment , à travers mes doigts , et que ma main reste sèche.

MÉNIPPE. Ce qui t'arrive est prodigieux, Tantale. Mais, dis-moi, pourquoi as-tu besoin de boire? Tu n'as plus de corps; le tien est enseveli quelque part en Lydie, et c'est lui qui pouvait jadis avoir soif ou faim. Aujourd'hui que tu n'es qu'une âme, comment peux-tu éprouver la faim ou la soif?

TANTALE. C'est cela même qui est mon supplice : mon âme éprouve la soif, comme si elle était mon corps.

2. MÉNIPPE. Je veux bien le croire, puisque tu dis que cette soif est ta punition; mais qu'est-ce que cela peut avoir d'affligeant pour toi? Crains-tu de mourir, faute de boire? Je ne vois pas qu'il y ait d'autre enfer que celui-ci, ni de mort qui nous fasse passer en d'autres lieux.

TANTALE. Tu as raison; et c'est une partie de ma peine de désirer de boire sans en avoir besoin.

MÉNIPPE. Tu es fou, Tantale, et ce n'est pas d'eau que tu parais avoir besoin, mais, par Jupiter, d'ellébore pur. Tu éprouves le contraire des gens mordus par un chien enragé : ce n'est pas l'eau, c'est la soif que tu crains.

TANTALE. Je ne refuserais pas, Ménippe, de boire même de l'ellébore; puissé-je en avoir!

MÉNIPPE. Sois tranquille. Tantale : ni toi, ni aucun mort ne boira jamais; c'est impossible. Cependant, tous ne sont pas condamnés, comme toi, à une soif perpétuelle, tandis que l'eau s'échappe de leurs mains.

## 18

## MÉNIPPE ET MERCURE.

1. MÉNIPPE. Où sont donc, Mercure, les beaux garçons et les belles femmes? Sers-moi de conducteur : je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ai pas le temps, Ménippe; seulement regarde de ce côté : à ta droite, par ici, est Hyacinthe, Narcisse, Nirée, Achille, Tyro, Hélène, Lédà, en un mot, toutes les beautés des temps antiques.

MÉNIPPE. Je ne vois que des os, des crânes décharnés, qui se ressemblent tous<sup>1</sup>.

MERCURE. Eh! ce sont là ces beautés tant admirées des poètes, les mêmes os que tu parais si fort dédaigner.

1. Voy. le 4<sup>er</sup> Dialogue.

MÉNIPPE. Alors montre-moi donc Hélène : je ne saurais la reconnaître.

MERCURE. Tiens ! c'est ce crâne-là qui est Hélène.

2. MÉNIPPE. Comment ! c'est pour cela que les mille vaisseaux ont été rassemblés de tous les points de la Grèce, que tant de Grecs et de Barbares sont tombés, que tant de villes ont été renversées ?

MERCURE. Oui, mais tu n'as pas vu cette beauté quand elle était vivante ; tu aurais dit aussi : « Il est bien naturel que pour une pareille femme nous endurions de si longs malheurs <sup>1</sup>. » Ainsi, quand on voit des fleurs desséchées et privées de leur coloris, on les trouve sans grâce et sans charmes ; mais au moment où florissait leur éclat, elles semblaient ravissantes.

MÉNIPPE. Et voilà justement, Mercure, ce qui m'étonne c'est que les Grecs n'aient pas compris qu'ils se donnaient tant de mal pour une beauté passagère et sitôt fanée.

MERCURE. Je n'ai pas le temps, Ménippe, de philosopher avec toi : choisis la place où tu veux être, et t'y couche ; moi, je vais chercher d'autres morts.

## 19

## ÉAQUE, PROTÉSILAS, MÉNÉLAS ET PARIS.

1. ÉAQUE. Pourquoi, Protésilas <sup>2</sup>, te jeter ainsi sur Hélène et l'étrangler ?

PROTÉSILAS. Parce qu'elle est cause de ma mort, Éaque. Pour elle j'ai quitté mon palais avant qu'il fût achevé, et j'ai laissé veuve celle que je venais de prendre pour épouse.

ÉAQUE. Accuse donc Ménélas, qui vous a conduits à Troie pour une pareille femme.

PROTÉSILAS. Ton conseil est bon ; c'est à lui que je dois m'en prendre.

MÉNÉLAS. Non pas à moi, mon cher ami, mais bien plutôt à Paris, qui, au mépris de tous les droits de l'hospitalité, m'a en-

1. Homère, *Iliade*, III, v. 451. Cf. Quintilien, *Éducation de l'orateur*, VIII, chap. iv.

2. Fils d'Iphiclès et d'Astioché et père de Podarcès, originaire de Phylacé, en Thessalie, il quitta sa patrie pour se rendre à Troie, et sauta le premier sur le rivage ennemi ; il fut tué aussitôt, comme un oracle l'avait prédit.

levé ma femme et s'est enfui avec elle. Il ne mérite pas seulement d'être étranglé par toi, mais par tous les Grecs et par tous les Barbares dont il a causé la mort.

PROTÉSILAS. Oui, cela vaut mieux. Ainsi, détestable Paris, tu ne t'échapperas pas de mes mains.

PARIS. Tu as tort, Protésilas, et surtout avec un homme de ton métier : je suis amoureux, comme toi, et soumis aux lois du même dieu. Tu sais qu'il triomphe de la volonté, qu'il mène où bon lui semble, et qu'il est impossible de lui résister.

2. PROTÉSILAS. C'est vrai : ah ! que ne m'est-il donné de tenir ici l'Amour !

ÉAQUE. Moi, je vais plaider sa cause auprès de toi. Il te dira qu'il a causé peut-être la passion de Paris, mais nullement la mort de personne, Protésilas, ni la tienne. C'est toi qui, oubliant ta jeune épouse, quand vous abordiez à Troie, t'es élancé avant tous les autres sur le rivage avec une audace insensée, transporté du désir de la gloire ; et c'est ce désir qui t'a fait périr le premier à la descente des vaisseaux.

PROTÉSILAS. Eh bien, Éaque, je te répondrai quelque chose de plus juste encore à mon égard. Ce n'est pas moi qui suis la cause de tout cela, c'est la Parque qui a filé ma vie depuis ma naissance.

ÉAQUE. D'accord : aussi, que ne l'accuses-tu ?

## 20

## MÉNIPPE ET ÉAQUE.

1. MÉNIPPE. Par Pluton, Éaque, fais-moi voir tout ce qu'il y a dans les enfers.

ÉAQUE. Il n'est pas facile de te montrer tout, Ménippe ; mais les objets les plus importants, regarde-les. Voici Cerbère que tu connais, et le nocher qui t'a fait passer, puis le lac et le Pyriphlégethon, que tu as vus en entrant.

MÉNIPPE. Je connais tout cela ; je sais aussi que tu gardes la porte ; j'ai vu également le Roi et les Furies. Mais montre-moi les hommes d'autrefois, et surtout les plus célèbres d'entre eux.

ÉAQUE. Voici Agamemnon, Achille ; puis à côté Idoménée ; ensuite Ulysse, Ajax, Diomède, les plus illustres des Grecs.

2. MÉNIPPE. Hélas ! Homère, comme les premiers personnages.

de tes rhapsodies sont couchés là, par terre, méconnaissables, sans forme, simple poussière, restes dérisoires, crânes vraiment sans consistance ! Et celui-ci, quel est-il, Éaque ?

ÉAQUE. C'est Cyrus : puis voici Crésus, et près de lui Sardanapale ; au-dessus d'eux Midas, et là-bas Xerxès.

MÉNIPPE. C'est donc toi, misérable, qui faisais trembler la Grèce, enchaînant l'Hellespont, et voulant faire passer ta flotte à travers les montagnes. Et ce Crésus, comme le voilà ! Quant à Sardanapale, j'ai envie, Éaque, avec ta permission, de lui donner un soufflet.

ÉAQUE. N'en fais rien ; tu briserais ce crâne de femme.

MÉNIPPE. Eh bien ! je veux au moins cracher au visage de cet androgyne.

3. ÉAQUE. Veux-tu que je te fasse voir les sages ?

MÉNIPPE. Oui, par Jupiter !

ÉAQUE. Le premier que tu vois est Pythagore.

MÉNIPPE. Salut, Euphorbe <sup>1</sup>, Apollon, ou qui tu voudras.

PYTHAGORE. Salut, Ménippe.

MÉNIPPE. Tu n'as plus ta cuisse d'or <sup>2</sup> ?

PYTHAGORE. Non : mais voyons un peu dans ta besace s'il y a quelque chose à manger.

MÉNIPPE. Il y a des fèves, mon ami, mais tu n'en manges pas.

PYTHAGORE. Donne toujours : on a d'autres principes chez les morts, et j'ai appris que les fèves n'ont rien de commun avec les têtes de nos pères.

4. ÉAQUE. Voici Solon, fils d'Exécéside, puis Thalès, puis auprès d'eux Pittacus et les autres sages : ils sont là tous les sept, tu vois.

MÉNIPPE. Oui, Éaque, et, seuls des autres, ils sont sans souci, l'air joyeux. Mais en voici un qui est poudreux comme un pain cuit sous la cendre ; son corps est tout fleuri de pustules : quel est-il ?

ÉAQUE. C'est Empédocle, Ménippe, tombé à moitié rôti de l'Etna dans les enfers <sup>3</sup>.

MÉNIPPE. Brave homme aux sandales d'airain, quelle idée as-tu eue d'aller te jeter ainsi dans le cratère ?

EMPÉDOCLE. C'est un accès d'humeur noire, Ménippe.

1. Pythagore prétendait avoir été Euphorbe, fils de Panthoüs : voy. le dialogue intitulé *le Songe* ou *le Coq*, § 46. Cf. Horace, *Ode xxviii* du livre I.

2. Voy. Plutarque, *Vie de Numa*, chap. 1.

3. Cf. *Icaroménippe*, § 43. Horace, *Art poétique*, v. 464.

MÉNIPPE. Non, par Jupiter, mais plutôt de vaine gloire, d'orgueil et de folie! Voilà ce qui t'a réduit en charbon avec tes sandales, et c'était justice. Mais cette ruse t'a été inutile, et l'on a vu que tu étais mort. Et Socrate, dis-moi, Éaque, où donc est-il?

ÉAQUE. Près de Nestor et de Palamède, bavardant avec eux<sup>1</sup>.

MÉNIPPE. Cependant je voudrais bien le voir, s'il est là quelque part.

ÉAQUE. Tu vois cette tête chauve?

MÉNIPPE. Tout le monde l'est ici; c'est un signalement uniforme chez les morts.

ÉAQUE. Hé bien! ce nez camus?

MÉNIPPE. C'est encore la même chose: tout le monde est camus.

5. SOCRATE. Tu me cherches, Ménippe?

MÉNIPPE. Oui, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athènes?

MÉNIPPE. La plupart des jeunes gens s'y disent philosophes; et si l'on en juge par les habits et la démarche, ce sont tous des philosophes parfaits. Du reste tu as pu voir comment sont arrivés ici Aristippe et Platon, l'un fleurant la myrrhe, l'autre appris à faire la cour aux tyrans de Sicile.

SOCRATE. Et que pense-t-on de moi?

MÉNIPPE. Tu es heureux, Socrate, sous ce rapport. Chacun t'estime un homme admirable, sachant tout, et pourtant, disons la vérité, ne sachant rien.

SOCRATE. C'est ce que je leur disais moi-même; mais ils croyaient que c'était pure ironie.

6. MÉNIPPE. Quels sont ceux que je vois autour de toi?

SOCRATE. Charmide, Phèdre, et le fils de Clinias<sup>2</sup>.

MÉNIPPE. A merveille, Socrate: ici même tu ne négliges pas ton métier, et ne dédaignes point les jolis garçons.

SOCRATE. Que faire de plus agréable? Mais rapproche-toi de nous, si bon te semble.

MÉNIPPE. Non, par Jupiter, je vais m'établir auprès de Crésus et de Sardanapale: j'espère avoir beaucoup à rire, en les entendant pleurer.

ÉAQUE. Et moi je m'en vais, de peur que quelque mort ne nous échappe: tu en verras plus long une autre fois, Ménippe.

MÉNIPPE. Va-t'en, Éaque; en voilà bien assez.

1. Voy. *Apologie de Socrate*, chap. xviii.

2. Charmide et Phèdre sont illustrés par les dialogues auxquels Platon a donné leur nom. Le fils de Clinias est Alcibiade.

## 21

## MÉNIPPE ET CERBÈRE.

1. MÉNIPPE. Cerbère (car je suis ton parent, en ma qualité de chien), dis-moi, par le Styx, quelle mine faisait Socrate en descendant chez vous. Comme dieu, tu ne dois pas seulement savoir aboyer, tu dois parler, quand tu veux, la langue des hommes.

CERBÈRE. De loin, Ménippe, il parut à tous s'avancer d'un pas résolu, et sans craindre la mort; il cherchait du moins à le faire croire à ceux qui étaient hors de la porte. Mais quand il eut mis la tête dans l'intérieur du gouffre et vu les ténèbres, il hésita; et je fus obligé en même temps que la ciguë, de lui mordre les pieds pour le faire descendre; il pleurait comme un enfant, il regrettait ses marmots, et il se tournait dans tous les sens.

2. MÉNIPPE. Ce n'était donc qu'un sophiste : il ne méprisait pas réellement la mort.

CERBÈRE. Non : seulement, lorsqu'il vit qu'elle était inévitable, il se donna des airs courageux, afin de ne pas paraître subir malgré lui le sort qu'il ne pouvait empêcher, et de se faire admirer des spectateurs. En général, j'en pourrais dire autant de tous les gens de cette espèce : tant qu'ils ne sont qu'à l'entrée, on les voit résolus, décidés; à peine entrés, l'expérience est faite.

MÉNIPPE. Mais moi, quelle mine avais-je en descendant ici ?

CERBÈRE. Tu es le seul, Ménippe, avec Diogène, qui te sois montré digne de ta race. Tous les deux vous êtes entrés sans contrainte, sans violence; mais de bonne humeur, le rire sur les lèvres, et priant les autres d'aller pleurer.

## 22

## CHARON, MÉNIPPE ET MERCURE.

1. CHARON. Paye-moi, coquin, le prix du passage !

MÉNIPPE. Crie, si cela t'agrée, Charon.

4. L'obole qu'on mettait dans la bouche des morts.

CHARON. Paye-moi, te dis-je, pour t'avoir passé.

MÉNIPPE. Tu ne peux rien recevoir, puisque je n'ai rien à donner.

CHARON. Qui est-ce qui n'a pas une obole ?

MÉNIPPE. Je ne sais pas si d'autres en ont, mais moi je n'en ai pas.

CHARON. Par Pluton ! je t'étrangle, scélérat, si tu ne me payes.

MÉNIPPE. Et moi je te casse la tête avec mon bâton.

CHARON. Tu auras donc fait pour rien un si long trajet ?

MÉNIPPE. Que Mercure paye pour moi, lui qui m'a mis dans ta barque.

2. MERCURE. Par Jupiter ! le beau profit, s'il faut encore que je paye pour les morts !

CHARON. Ah ! je ne te lâcherai pas.

MÉNIPPE. Si tu attends que je te paye, attache ici ta barque ; tu attendras longtemps. Puisque je n'ai rien, que veux-tu que je te donne ?

CHARON. Ne savais-tu pas qu'il fallait apporter de quoi solder ?

MÉNIPPE. Je le savais, mais je n'avais rien. Comment ! fallait-il, pour cela, que je fusse exempté de mourir ?

CHARON. Ainsi, tu seras le seul à te vanter d'avoir passé gratis ?

MÉNIPPE. Gratis ! non pas, l'ami ; j'ai vidé la sentine, mis la main à la rame, et, seul de tous les passagers, je ne me suis pas mis à crier.

CHARON. Cela ne s'appelle pas un péage ; il faut que tu donnes une obole ; c'est une loi absolue.

3. MÉNIPPE. Alors, reconduis-moi à la vie.

CHARON. Tu es charmant, pour que je sois battu par Éaque !

MÉNIPPE. Laisse-moi donc tranquille.

CHARON. Montre ce que tu as dans ta besace.

MERCURE. Des lupins, si tu en veux, et le souper d'Hécate<sup>1</sup>.

CHARON. Mercure, d'où nous as-tu donc amené ce chien ? Les beaux propos qu'il tenait à tous les passagers, pendant la traversée ! Comme il les raillait ! Comme il s'en moquait, seul à chanter pendant que les autres gémissaient !

MERCURE. Tu ne sais pas, Charon, quel homme tu as passé là ; un homme vraiment libre, et qui n'a souci de rien ; c'est Ménippe !

<sup>1</sup>. Voy. page 119, note 4.



CHARON. Ah ! si jamais je t'y rattrape....

MÉNIPPE. Oui, l'ami, si tu m'y rattrapes ; mais tu ne m'y prendras pas deux fois.

## 23

PROTÉSILAS ET PLUTON<sup>1</sup>.

1. PROTÉSILAS. Mon maître, mon roi, notre Jupiter, et vous, fille de Cérès, ne-rejetez pas la prière d'un amant.

PLUTON. Que nous demandes-tu ? Qui es-tu ?

PROTÉSILAS. Je suis Protésilas, fils d'Iphiclès, roi des Phylaciens, allié des Grecs, et qui mourus le premier sous les murs de Troie. Je vous supplie de m'accorder quelques jours de congé pour aller revivre.

PLUTON. Ce désir, Protésilas, tous les morts l'ont comme toi ; mais nul d'entre eux n'obtient ce qu'il souhaite.

PROTÉSILAS. Ce n'est pas la vie que j'aime, Pluton ; c'est ma femme<sup>2</sup>, que j'ai laissée, nouvelle épouse, pour aller m'embarquer ; et puis, infortuné, en descendant des vaisseaux, je fus tué par Hector<sup>3</sup>. C'est cet amour conjugal, ô mon maître ! qui me déchire l'âme ; je ne veux que paraître un moment aux yeux de ma femme, et je reviens aussitôt.

2. PLUTON. N'as-tu pas bu, Protésilas, de l'eau du Léthé ?

PROTÉSILAS. Si, mon maître ; mais la passion est plus forte.

PLUTON. Eh bien ! attends ; ta femme viendra quelque jour ici, et tu n'auras pas besoin de remonter sur la terre.

PROTÉSILAS. L'attente m'est insupportable, Pluton ; toi aussi, tu as aimé, et tu sais ce que c'est que l'amour.

PLUTON. A quoi te servirait de revivre un seul jour, pour retomber bientôt après dans les mêmes regrets ?

PROTÉSILAS. J'espère lui persuader de me suivre chez vous, si bien qu'avant peu, vous aurez deux morts au lieu d'un.

PLUTON. C'est impossible ; cela ne s'est jamais fait.

3. PROTÉSILAS. Rappelle tes souvenirs, Pluton ; vous avez rendu à Orphée son Eurydice pour un motif semblable<sup>4</sup>, et vous

1. Voy. le *Dialogue* xxx. — 2. Laodamie. — 3. Voy. Ovide, *Métam.*, XII, v. 67. — 4. Voy. cet épisode si connu dans Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 452 et suivants.

avez laissé descendre ici Alceste<sup>1</sup>, ma parente, avec Hercule, à qui vous vouliez être agréable.

PLUTON. Tu voudrais donc, crâne nu et difforme, paraître ainsi à ta belle et jeune épouse ? Comment pourrait-elle voler dans tes bras, incapable même de te reconnaître ? Elle aura peur, sache-le bien ; elle te fuira ; et c'est pour rien que tu auras fait un si long voyage.

PROSERPINE. Eh bien, mon mari, tu peux y remédier : ordonne à Mercure de toucher Protésilas de sa baguette, aussitôt qu'il aura revu la lumière, et d'en faire un beau jeune homme, tel qu'il était au sortir de la chambre nuptiale.

PLUTON. Puisque Proserpine le veut, emmène-le sur la terre et fais-en un jeune époux. Toi, n'oublie pas que tu n'as qu'un jour.

## 24

## DIOGÈNE ET MAUSOLE.

1. DIOGÈNE. Carien<sup>2</sup>, qui te rend si fier, et pourquoi veux-tu qu'on t'honore plus que nous tous ?

MAUSOLE. Mais d'abord, citoyen de Sinope, à cause de ma royauté ; j'ai régné sur la Carie tout entière, commandé à bon nombre de Lydiens, soumis des îles, pénétré jusqu'à Milet, et assujéti une partie de l'Ionie. Ensuite, j'étais beau, grand, courageux dans les combats. Mais, ce qui est plus encore, j'ai dans Halicarnasse un tombeau immense<sup>3</sup>, tel que jamais mort n'en a eu de plus splendide. Les chevaux et les hommes qu'on y a sculptés sont si admirablement faits et d'un si beau marbre, qu'on ne saurait aisément trouver même un temple aussi

1. Voy. l'*Alceste* d'Euripide. On trouvera d'intéressants détails sur cette tragédie dans la thèse latine de M. Blanchet : *De Aristophane Euripidis censore* ; dans la thèse française de M. Maignen : *Morale d'Euripide*, et un rapprochement curieux entre la pièce grecque et la *Savitri*, épisode du Mahâ-Bhârata, dans la thèse de M. Ditandy, intitulée : *Parallèle d'un épisode de l'ancienne poésie indienne avec des poèmes de l'antiquité classique*.

2. Mausole était roi de la Carie, une partie de l'Anatolie moderne, et mari de la célèbre Artémise, auxiliaire de Xerxès.

3. C'était une des sept merveilles du monde. On peut lire la description qu'en a faite le comte de Caylus dans le tome XLIV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

magnifique. Crois-tu maintenant que je n'ai pas raison d'être fier ?

2. **DIOGÈNE.** A cause de ta royauté, dis-tu, de ta beauté et de l'énormité de ce tombeau ?

**MAUSOLE.** Oui, par Jupiter !

**DIOGÈNE.** Mais, beau Mausole, tu n'as plus ni cette force, ni cette tête charmante. Si nous prenions un juge de notre beauté respective, je ne sais pas trop en quoi ton crâne serait préférable au mien : tous deux ils sont chauves et nus ; tous deux nous montrons les dents, nous avons les yeux creux et le nez camus. Ce tombeau, ces pierres précieuses, les habitants d'Halicarnasse en font montre, et s'en vantent auprès des étrangers comme possédant un superbe édifice. Mais toi, mon cher, je ne vois pas à quoi cela te sert, à moins que tu ne veuilles dire que tu portes un poids plus lourd que le nôtre, sous les grosses pierres qui t'écrasent.

3. **MAUSOLE.** Ainsi tout cela m'est inutile ? il y a égalité entre Mausole et Diogène ?

**DIOGÈNE.** Égalité ! non pas, mon ami, non pas. Mausole gémissait sans cesse au souvenir de son bonheur chimérique sur la terre, et Diogène se rira de lui : Mausole vantera le tombeau que lui a fait élever, dans Halicarnasse, Artémise son épouse et sa sœur ; et Diogène ne sait pas même si son corps est dans une tombe. Jamais il ne s'en est inquiété ; mais il a laissé dans le cœur des gens de bien le souvenir d'un homme qui a bâti une vie plus haute que ton monument, ô le plus vil des Cariens, et posée sur des bases plus solides.

## 25

### NIRÉE, THERSITE ET MÉNIPPE.

1. **NIRÉE.** Ah ! tiens, voici Ménippe ; il va juger qui de nous deux est le plus beau. Parle, Ménippe ; ne me crois-tu pas plus beau que lui ?

**MÉNIPPE.** Qui êtes-vous ? avant tout, il faut que je le sache.

**NIRÉE.** Nirée et Thersite !.

4. Nirée, fils de Charops et d'Aglaïa, né à Cymé, île située entre Rhodes et Cnide, le plus beau des Grecs. Thersite, le plus laid et le plus lâche des Grecs venus à Troie. Voy. son portrait dans Homère, *Il.*, II, v. 214 et suivants.

MÉNIPPE. Qui des deux est Nirée, qui des deux est Thersite ?  
Ce n'est pas facile à voir.

THERSITE. J'ai déjà un avantage, celui de te ressembler ; nous ne sommes pas si différents que le prétendait, pour te flatter, cet aveugle d'Homère, quand il t'appelait le plus beau des hommes ; si bien qu'avec ma tête chauve et pointue, notre juge ne m'a pas trouvé inférieur à toi. Vois maintenant, Ménippe, lequel des deux tu trouves le plus beau.

NIRÉE. C'est moi, sans doute, le fils d'Aglaïa et de Charops,

Le plus beau des guerriers qui sont venus à Troie<sup>1</sup>.

2. MÉNIPPE. Oui, mais non pas, je pense,

Le plus beau des mortels qui sont venus sous terre.

Tes os sont les mêmes, ton crâne ne diffère de celui de Thersite que parce qu'il est plus facile à briser, étant plus mou et n'ayant rien de viril.

NIRÉE. Demande donc à Homère qui j'étais, quand je vins me joindre à l'armée des Grecs.

MÉNIPPE. Visions ! je vois ce que je vois et ce que tu es : ce que tu étais, ceux de ton temps le savent.

NIRÉE. Ainsi, je ne suis pas plus beau que lui ?

MÉNIPPE. Vous n'êtes beaux ni l'un ni l'autre ; l'égalité règne aux enfers ; vous vous ressemblez tous !

THERSITE. Cela me suffit.

## 26

### MÉNIPPE ET CHIRON.

1. MÉNIPPE. J'ai ouï dire, Chiron, qu'étant dieu, tu avais souhaité de mourir<sup>2</sup>.

CHIRON. On t'a dit vrai, Ménippe, et je suis mort, comme tu vois, pouvant être immortel.

MÉNIPPE. Quel désir de mourir t'a donc pris ? c'est une passion peu ordinaire aux hommes.

CHIRON. Je vais te le dire ; car tu me parais avoir de

1. *Iliade*, II, v. 673.

2. Sur Chiron, voy. le *Dict.* de Jacobi.

l'intelligence : l'immortalité n'avait plus de charmes pour moi.

MÉNIPPE. Tu ne trouvais plus de charmes à vivre, à voir la lumière ?

CHIRON. Non, Ménippe : le plaisir, selon moi, consiste dans la variété, et non pas dans l'uniformité : en vivant toujours, je ne cessais de voir les mêmes objets, le soleil, la lumière, tout ce qui sert à la vie : les heures se succédaient pareilles, les événements se suivaient et s'enchaînaient toujours l'un à l'autre<sup>1</sup> : j'en étais rassasié, car ce n'est pas dans ce qui est toujours, mais dans ce qui varie sans cesse, qu'est la vraie jouissance.

MÉNIPPE. Tu dis vrai, Chiron : mais comment te trouves-tu dans l'enfer, où tu as préféré descendre ?

2. CHIRON. Assez bien, Ménippe : j'y trouve une égalité qui tient du gouvernement démocratique ; peu importe qu'on y soit dans la lumière ou dans l'obscurité ; on n'y éprouve non plus ni faim ni soif ; on y est délivré de tous les besoins.

MÉNIPPE. Prends garde, Chiron, d'être en contradiction avec toi-même et de rouler dans un cercle vicieux.

CHIRON. Comment ?

MÉNIPPE. Si la régularité et l'uniformité des choses de la vie t'ont donné du dégoût, il se peut faire que le dégoût te vienne aussi des choses de l'enfer, et il faudra que tu cherches quelque diversité dans une autre vie, ce qui me paraît impossible.

CHIRON. Que faire à cela, Ménippe ?

MÉNIPPE. Ce que l'on dit et ce que je crois vrai, c'est à savoir que le sage se contente et jouit du présent, sans y rien trouver qu'il ne puisse supporter.

## 27

### DIOGÈNE, ANTISTHÈNE, CRATÈS, UN MENDIANT.

1. **DIOGÈNE.** Antisthène et Cratès, nous n'avons rien à faire ; allons donc nous promener vers l'entrée des enfers ! nous verrons ceux qui descendent, quels ils sont, et la mine de chacun d'eux.

**ANTISTHÈNE.** Allons, Diogène : ce sera un amusant spectacle

1. Cf. un beau fragment de Ménandre, dans l'édition de Meineke, p. 466, et comparez avec Montaigne, *Essais*, I, chap. xix.

de voir les uns pleurer, les autres supplier qu'on les lâche, quelques-uns descendre à grand'peine, quoique Mercure les pousse par le cou, puis se révolter, se coucher sur le dos, toutes résistances inutiles.

CRATÈS. Et moi, j'achèverai de vous raconter, en route, ce que j'ai vu quand je suis descendu.

DIOGÈNE. Raconte-nous cela, Cratès : il me semble que ton récit va nous donner à rire.

2. CRATÈS. Avec moi descendait une foule nombreuse d'hommes, parmi lesquels se trouvaient des gens de distinction : le riche Isménodore, notre concitoyen, Arsace, gouverneur de Médie, et Orctès l'Arménien. Isménodore avait été assassiné par des brigands, auprès du Cithéron, lorsqu'il se rendait, je crois, à Éleusis : il gémissait, tenait les deux mains sur sa blessure, appelait ses enfants qu'il laissait en bas âge, se reprochait son imprudence d'avoir osé passer le Cithéron et les contrées voisines d'Éleuthère<sup>1</sup>, lieux déserts, dévastés par la guerre, n'ayant emmené avec lui que deux esclaves, et cela, lorsqu'il portait cinq fioles d'or et quatre cymbes<sup>2</sup>.

3. Arsace, déjà vieux, et d'un air assez respectable, ma foi ! se plaignait en vrai barbare : il s'indignait d'aller à pied et demandait qu'on lui amenât son cheval : son cheval, en effet, avait péri avec lui : tous deux avaient été percés du même coup par un peltaste thrace, dans un combat livré près de l'Araxe contre un prince de Cappadoce. Arsace, comme il nous le raconta lui-même, s'avancait loin des siens à la rencontre de l'ennemi : ce Thrace, opposant son bouclier à l'attaque, se glisse, détourne la lance d'Arsace, et d'un coup de sarisse perce d'outre en outre le cavalier et le cheval.

4. ANTISTHÈNE. Comment, Cratès ! d'un seul coup ? Cela n'est pas possible.

CRATÈS. Rien de plus facile, Antisthène. Arsace fondait sur son ennemi avec une lance de vingt coudées : le Thrace, parant le coup avec son bouclier, de manière que la pointe de la lance passe derrière lui, met un genou en terre, et, soutenant le choc avec sa sarisse, il blesse le cheval, qui s'enferme en plein poitrail, emporté par trop d'ardeur et de fougue ; puis, du même coup, il traverse l'aine d'Arsace, et plonge son fer jusqu'aux reins. Tu vois comment cela s'est fait : c'est plutôt la faute du cheval que de l'homme. Arsace, cependant, s'indignait d'être mis

1. Ville de Béotie, voisine du mont Cithéron.

2. Petites tasses, verres à boire.

au rang des autres morts, et il prétendait descendre ici tout à cheval.

5. ORCÈTES, qui n'est, lui, qu'un simple particulier, avait les pieds si délicats, qu'il ne pouvait se tenir debout, loin d'être capable de marcher : presque tous les Médes en sont là : dès qu'ils descendent de cheval, on dirait des gens qui marchent sur des épines, ils se posent à peine sur la pointe des pieds. Aussi notre homme s'était-il couché, et il n'y avait pas moyen de le faire lever : le bon Mercure le prit sur ses épaules et le porta jusqu'à la barque, ce qui me fit beaucoup rire.

6. ANTISTHÈNE. Moi, quand je vins ici, je ne me mêlai point aux autres ; mais, les laissant pleurer, je courus m'asseoir dans la barque, à la première place, afin de traverser à mon aise. Durant le trajet, les uns pleuraient, les autres avaient des nausées, et moi je me divertissais beaucoup à leurs dépens.

7. DIOGÈNE. Voilà, Cratès et Antisthène, quels ont été vos compagnons de voyage : moi, je suis descendu avec l'usurier Blepsias, l'Acarnien Lampis, commandant des troupes mercenaires, et le riche Damis de Corinthe. Damis avait été empoisonné par son fils. Lampis, amoureux de la courtisane Myrtium, s'était coupé la gorge pour elle. Le malheureux Blepsias s'était laissé mourir de faim : on le voyait du reste à son excessive pâleur et à sa maigreur extrême. Je savais bien comment ils étaient morts ; cependant je leur en fis la demande ; et comme Damis accusait son fils : « Tu as bien mérité, lui dis-je, ce qu'il t'a fait : possesseur de plus de mille talents, menant joyeuse vie, malgré tes quatre-vingt-dix années, tu ne donnais que quatre oboles à un jeune homme de seize ans ; et toi, Acarnien (il gémissait et il maudissait Myrtium), pourquoi t'en prendre à l'amour et non pas à toi-même ? Jamais tu n'es tombé devant l'ennemi ; tu combattais intrépide à la tête des soldats, et je ne sais quelle courtisane, avec ses larmes feintes et ses soupirs, a vaincu ton courage. » Blepsias était le premier à s'accuser lui-même de l'excessive folie qui lui avait fait garder ses richesses pour des héritiers inconnus, s'imaginant, l'insensé, qu'il ne mourrait jamais ! Bref, je prenais un plaisir peu commun à les entendre gémir.

8. Mais nous voici à l'entrée des enfers : il faut regarder et considérer de loin ceux qui arrivent. Bon ! quelle foule ! il y en a de toute espèce : ils pleurent tous, excepté les petits enfants et ceux qui viennent de naître : les plus âgés sont ceux qui

orient le plus<sup>1</sup>. Eh quoi ! y a-t-il donc un philtre qui leur fasse aimer la vie ?

9. Je veux dire un mot à ce vieux décrépît. Pourquoi pleures-tu donc d'être mort à ton âge ? Pourquoi te fâches-tu, bonhomme, de venir ici, étant si vieux ? Est-ce que tu étais roi ?

LE MENDIANT. Non.

DIOGÈNE. Satrape ?

LE MENDIANT. Pas davantage.

DIOGÈNE. Riche alors ; et tu te désoles d'avoir perdu en mourant tout ton bien-être ?

LE MENDIANT. Ce n'est point encore cela. J'avais, en mourant, près de quatre-vingt-dix ans. Je vivais misérable, de ma canne à pêche et de ma ligne ; j'étais plus pauvre qu'on ne peut dire, sans enfants, boiteux et presque aveugle....

DIOGÈNE. Et, dans cet état, tu voulais vivre ?

LE MENDIANT. Oui. C'est une douce chose que la lumière<sup>2</sup>, une chose terrible et odieuse que la mort.

DIOGÈNE. Vieillard, tu radotes, et tu résistes au sort comme un enfant, quoique tu sois aussi âgé que le batelier lui-même. Que dire alors des jeunes gens, puisque des hommes de cet âge tiennent tant à la vie, eux qui devraient courir après la mort, comme après un remède à leurs infirmités ? Mais allons-nous-en, de peur qu'on ne nous soupçonne de vouloir nous enfuir, en nous voyant rôder autour de la porte.

## 28

MÉNIPPE ET TIRÉSIAS<sup>3</sup>.

1. MÉNIPPE. Tirésias, es-tu bien aveugle ? Cela n'est pas chose facile à reconnaître : nous avons tous également les yeux vides ; et il ne nous en reste que la cavité, si bien qu'on ne peut distinguer au juste qui fut autrefois Phinée ou Lyncée<sup>4</sup>.

1. Lafontaine : *La Mort et le Mourant*, livre VIII, fable 1 :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret

2. Allusion à un passage d'Euripide, *Iphigénie en Aulide*, v. 4248 et 4250.

3. Sur la double nature de Tirésias, voy. *De l'astrologie*, § 44.

4. Phinée, roi de Thrace, aveuglé par Neptune ; Lyncée, l'un des Argonautes, renommé pour l'excellence de sa vue.



Quant à toi, je sais, pour l'avoir lu dans les poètes, que tu étais devin, et que, seul parmi tous, tu fus tour à tour homme et femme. Dis-moi donc, je te prie, laquelle de ces deux conditions t'a paru la plus agréable : aimais-tu mieux être du sexe masculin ou du féminin ?

TIRÉSIAS. Je préférerais être du féminin, Ménippe ! on y a moins d'embarras : les femmes sont les souveraines des hommes ; elles ne sont pas contraintes d'aller à la guerre, de faire sentinelle sur les remparts, de disputer dans les assemblées, de juger dans les tribunaux.

2. MÉNIPPE. Tu n'as donc pas entendu, Tirésias, la Médée d'Euripide<sup>1</sup>, plaignant la malheureuse condition des femmes, condamnées aux douleurs insupportables de l'enfantement ? Mais dis-moi, car les iambes de Médée m'y font penser, lorsque tu étais femme, as-tu fait des enfants, ou bien es-tu demeurée bréhaigne et stérile ?

TIRÉSIAS. Pourquoi cette question, Ménippe ?

MÉNIPPE. Je n'y vois rien d'embarrassant, Tirésias. Réponds donc, si tu veux bien.

TIRÉSIAS. Je n'étais pas stérile, et pourtant je n'ai pas fait d'enfant.

MÉNIPPE. Fort bien ; mais avais-tu ce qu'il faut pour en faire ? Je suis curieux de le savoir.

TIRÉSIAS. J'avais ce qu'il faut.

MÉNIPPE. Est-ce insensiblement que tout cela s'est défait, que les canaux sexuels se sont obstrués, que ta gorge a disparu, que ta virilité s'est produite, que ton menton s'est garni de barbe, ou bien as-tu passé tout à coup d'un sexe à l'autre ?

TIRÉSIAS. Je ne vois pas où tu veux en venir avec tes questions ; mais tu ne me sembles pas bien convaincu que cela se soit passé de la sorte.

MÉNIPPE. Pourquoi donc, Tirésias ? On n'en doit pas douter, et il faut, comme un niais, accepter ces faits, possibles ou non.

3. TIRÉSIAS. Tu ne crois pas non plus aux autres métamorphoses, quand tu entends dire que des femmes sont devenues oiseaux, arbres, bêtes sauvages, par exemple, une Aédon, une Daphné et la fille de Lycaon<sup>2</sup> ?

MÉNIPPE. Si jamais je les rencontre, je saurai ce qu'elles en

1. Vers 260.

2. Aédon est la même que Philomèle. Nous avons déjà parlé de Daphné. La fille de Lycaon est Callisto, que représente au ciel la constellation de la grande Ourse.

disent. Pour toi, mon cher, quand tu étais femme, connaissais-tu toujours l'avenir comme auparavant, ou bien n'étais-tu devin que quand tu étais homme ?

TIRÉSIAS. Tu le vois, tu ne sais pas toute mon histoire, comment je décidai le différend qui s'était élevé entre les dieux, comment Junon me rendit aveugle et Jupiter devin, pour me consoler de ce malheur<sup>1</sup>.

MÉNIPPE. Vraiment, Tirésias, tu tiens encore à ces mensonges ! Au surplus, tu suis en cela l'usage des devins : vous avez l'habitude de ne rien dire de sensé.

## 29

## AJAX ET AGAMEMNON.

1. AGAMEMNON. Si, dans un accès de fureur<sup>2</sup>, Ajax, tu t'es donné la mort, en voulant nous la donner à nous tous, pourquoi en accuser Ulysse ? Dernièrement tu n'as pas même voulu le regarder, lorsqu'il venait consulter Tirésias ; tu n'as pas dit un mot à ton compagnon d'armes, à ton ami, et tu as passé fièrement, à grands pas, devant lui<sup>3</sup> ?

AJAX. J'avais raison, Agamemnon. Lui seul fut cause de ma fureur, en me disputant les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Prétendais-tu n'avoir point de concurrent et triompher de tous sans combattre ?

AJAX. Certainement : ces armes me revenaient de droit, puisqu'elles étaient à mon cousin : d'ailleurs vous autres, braves guerriers, vous ne me les disputiez pas, vous m'accordiez ce prix de ma valeur, tandis que le fils de Laërte, que j'ai mille fois sauvé du danger d'être taillé en pièces par les Phrygiens, osa prétendre qu'il valait mieux que moi et qu'il était plus digne d'avoir ces armes.

2. AGAMEMNON. Accuse plutôt Thétis, mon cher, qui, au lieu de t'accorder, en ta qualité de parent, l'héritage de cette armure, est venue l'apporter au milieu du camp.

1. Voy. l'article *Tirésias* dans le *Dict.* de Jacobi.

2. Voy. l'*Ajax* de Sophocle dans la traduction de M. Artaud et dans celle de Théodore Guiard. Cf. Ovide, *Métam.*, fin du livre XII et commencement du livre XIII.

3. Homère, *Odyssée*, XI, v. 543. De même Didon, dans les enfers, ne daigne pas jeter un regard sur Énée repentant. Virgile, *Én.*, VI, v. 450 et suivants

AJAX. Non : je ne m'en prends qu'à Ulysse, qui seul la revendiqua contre moi.

AGAMEMNON. Il faut lui pardonner, Ajax, si, étant homme, il fut passionné pour la gloire, cette douce récompense, pour laquelle chacun de nous supporte les dangers. Et puis, il l'emporta sur toi, au jugement même des Troyens.

AJAX. Je sais qui m'a fait condamner; mais il n'est pas permis de rien dire contre les dieux. Seulement, Agamemnon, je ne puis m'empêcher de détester Ulysse, quand Minerve elle-même me le défendrait.

## 30

## MINOS ET SOSTRATE.

1. MINOS. Que ce brigand de Sostrate<sup>4</sup> soit plongé dans le Pyriplégéthon; que ce sacrilège soit mis en pièces par la Chimère; que ce tyran, Mercure, soit étendu près de Tityus, et qu'il ait, comme lui, le foie dévoré par des vautours! Pour vous, hommes de bien, allez au plus tôt dans les Champs-Élysées, devenez citoyens des îles Fortunées, pour prix de vos vertus durant la vie.

SOSTRATE. Écoute-moi, Minos, s'il te semble que j'aie raison.

MINOS. Que je t'écoute encore? N'as-tu pas été convaincu, Sostrate, d'être un scélérat, un affreux tueur de gens?

SOSTRATE. J'en ai été convaincu, mais examine s'il est juste que j'en sois puni.

MINOS. Certainement, si l'on doit rendre à chacun selon ses œuvres.

SOSTRATE. Cependant, réponds-moi, Minos : je n'ai qu'un mot à te dire.

MINOS. Parle; mais sois bref; j'en ai d'autres encore à juger.

2. SOSTRATE. Tout ce que j'ai fait durant ma vie, l'ai-je fait de mon plein gré, ou la trame de mes actions n'était-elle pas filée par la Parque?

MINOS. C'est la Parque qui l'avait filée.

SOSTRATE. En ce cas, gens de bien ou scélérats seulement

4. Ce brigand paraît être le même que celui dont il est question dans *Alexandre ou le Faux prophète*, § 4, et la *Vie de Démonax*.

en apparence, nous ne sommes donc que ses serviteurs, lorsque nous agissons.

MINOS. C'est juste : vous obéissez à Clotho, qui assigne à chacun, au moment de sa naissance, tout ce qu'il doit faire.

SOSTRATE. Si donc un homme est contraint d'en tuer un autre, sans pouvoir résister à celui qui l'y force, par exemple un bourreau, un doryphore, qui obéissent l'un au juge, l'autre au tyran, qui doit-on accuser de l'homicide?

MINOS. Il est évident que c'est le juge ou le tyran : on ne peut accuser l'épée, ministre et instrument de colère, pour celui qui est la cause première du meurtre.

SOSTRATE. A merveille, Minos : tu me fournis plus d'exemples qu'il ne m'en faut. Et maintenant, si un esclave va, par ordre de son maître, porter de l'or ou de l'argent à quelqu'un, à qui doit-on en savoir gré? Qui doit-on inscrire au rang des bien-fauteurs?

MINOS. Celui qui envoie l'esclave, Sostrate : le porteur n'est que son ministre.

3. SOSTRATE. Tu vois alors quelle injustice tu commets en nous punissant, nous les ministres des ordres de Clotho, et en récompensant les dispensateurs d'un bien qui n'était point à eux. On ne saurait dire, en effet, que nous ayons été les maîtres de résister aux ordres impérieux de la Nécessité.

MINOS. Sostrate, tu verrais bien d'autres choses, qui ne te paraîtraient pas plus logiques, si tu regardais de bien près. Aussi, tout le profit que te valent tes questions, c'est de paraître aussi bon sophiste qu'insigne brigand. Cependant, détache-le, Mercure, et qu'on ne le punisse plus. Et toi, ne t'avise pas d'approcher aux autres morts à nous faire des questions semblables.

## XI

MÉNIPPE OU LA NÉCYOMANCIE<sup>1</sup>.

## MÉNIPPE ET PHILONIDE.

## 1. MÉNIPPE.

Salut, ô mon palais, demeure qui m'est chère !  
Qu'avec ravissement je revois la lumière<sup>2</sup> !

PHILONIDE. N'est-ce pas là ce chien de Ménippe ? C'est bien lui, si je n'ai la vue trouble ; c'est Ménippe en personne. Mais que signifie cet étrange costume, ce bonnet, cette lyre, cette peau de lion ? Allons à lui. Bonjour, Ménippe. D'où viens-tu donc ? Il y a bien longtemps qu'on ne t'a vu dans cette ville.

## MÉNIPPE.

J'arrive des Enfers et de ces tristes lieux  
Où le sombre Pluton habite loin des dieux<sup>3</sup>.

PHILONIDE. Par Hercule ! J'ignorais que Ménippe fût mort et puis ressuscité.

## MÉNIPPE.

Non ; l'empire infernal m'a reçu tout vivant<sup>4</sup>.

PHILONIDE. Et quel motif t'a engagé à faire ce voyage étrange ?

1. Pour bien saisir les délicatesses de cette parodie, il faut relire le XI<sup>e</sup> chant de l'*Odyssee* et le VI<sup>e</sup> de l'*Énéide*, avec l'*Excursus* de Heyne : *Necyia in poetarum carminibus frequentata*. Voy. également la fin du *Gorgias* et celle du X<sup>e</sup> livre de la *République* de Platon. On trouvera dans le tome IX des *Notices et extraits des manuscrits*, p. 425, une étude comparative fort intéressante due au savant M. Hase, sous ce titre : *Sur trois pièces satiriques imitées de la Nécyomancie de Lucien*. On peut en rapprocher également les *Grenouilles* d'Aristophane, et Rabelais, *Pantagruel*, livre II, chap. xxx.

2. Euripide, *Hercule furieux*, v. 523.

3. Euripide, *Hécube*, v. 4.

4. Euripide, tragédie perdue.

MÉNIPPE.

La jeunesse et l'ardeur de mon bouillant courage<sup>1</sup>.

PHILONIDE. Cesse, mon brave, de jouer ainsi la tragédie, et parle simplement, sans te guinder sur tes iambes. Qu'est-ce que cet accoutrement? Quel besoin avais-tu de faire un voyage aux enfers? La route n'en est, je crois, ni agréable, ni séduisante.

MÉNIPPE. Mon doux ami,

Moi, je suis descendu dans ce royaume sombre,  
Du vieux Tirésias pour interroger l'ombre<sup>2</sup>.

PHILONIDE. Tu es fou; autrement, tu ne chanterais pas à tes amis ces lambeaux versifiés.

MÉNIPPE. N'en sois pas surpris, mon cher. Je viens de rencontrer Euripide et Homère, et, sans m'en apercevoir, je me suis tout imprégné de poésie, si bien que, malgré moi, les vers me viennent à la bouche.

2. Mais, dis-moi, que se passe-t-il sur la terre, que font les gens de cette ville?

PHILONIDE. Rien de nouveau; ils sont, comme autrefois, pillards, parjures, usuriers, peseurs d'oboles.

MÉNIPPE. Les malheureux! Les misérables! Ils ne savent donc pas quelles mesures on a prises dernièrement dans les enfers, quels décrets on y a portés à l'unanimité contre les riches; et je les défie, par Cerbère, de trouver un moyen d'y échapper.

PHILONIDE. Que dis-tu? A-t-on pris aux enfers quelques décisions nouvelles relativement à ceux d'en haut?

MÉNIPPE. Plusieurs, par Jupiter! mais il n'est pas permis de les dire à tout le monde, ni de divulguer ces secrets; on pourrait me décréter d'impiété au tribunal de Rhadamanthe.

PHILONIDE. Ne crains rien, Ménippe, au nom de Jupiter; ne prive pas un ami de ce récit intéressant: tu parleras à un homme qui sait se taire, et qui, d'ailleurs, est initié.

MÉNIPPE. Tu m'imposes là une tâche pénible, et qui n'est pas sans danger; cependant, je veux bien risquer quelque chose pour toi. Il a donc été décidé que tous ces riches, ces hommes cousus d'or, qui gardent leurs richesses comme une Danaé....

PHILONIDE. Ne parle de ces décrets, mon ami, qu'après m'avoir appris ce qu'il me sera le plus agréable de savoir. Quel motif t'a déterminé à descendre aux enfers? quel a été ton guide? Dis-

1. Euripide, *Andromède*, fragment xi.

2. Homère, *Odyssée*, chant XI, v. 463.

moi par ordre, ce que tu as vu, ce que tu as entendu chez les morts. Il est à croire qu'un homme d'esprit comme toi n'a rien laissé passer de ce qui frappait tes oreilles et tes yeux.

3. MÉNIPPE. Il faut aussi te rendre ce service. Comment résister, quand un ami vous fait violence ? Et, d'abord, je vais te dire le motif qui m'a fait me résoudre à descendre aux enfers, puis l'endroit d'où je suis descendu. Encore enfant, lorsque je lisais dans Homère et dans Hésiode le récit des guerres et des séditions non-seulement des héros, mais des dieux eux-mêmes, avec leurs adultères, leurs viols, leurs enlèvements, leurs procès, leurs expulsions de pères, leurs mariages entre frères et sœurs, je m'imaginai que tout cela était fort beau, et j'en étais agréablement chatouillé. Mais, lorsque, entrant dans l'âge viril, je vis les lois ordonner le contraire des poètes, défendre l'adultère, les séditions, le rapt, je me trouvai dans un grand embarras, ne sachant plus comment me gouverner. Je ne pouvais croire ni que les dieux eussent été adultères et factieux, s'ils ne l'eussent trouvé honnête, ni que les législateurs eussent ordonné le contraire, s'ils ne l'eussent trouvé utile.

4. Dans mon incertitude, je fus d'avis de m'adresser aux gens qu'on appelle philosophes, et de me mettre entre leurs mains, en les priant de faire de moi ce qu'ils voudraient et de m'indiquer une route simple et sûre pour marcher dans la vie. Ainsi décidé, je vins à eux, sans me douter que j'allais, comme on dit, me jeter dans le feu pour éviter la fumée. En effet, plus je les connus, plus je trouvai chez eux d'ignorance et de doute; si bien qu'ils me convinquirent que la vie d'or est vraiment la vie de ceux qui ne savent rien. L'un, par exemple, ordonnait de se livrer tout entier au plaisir, de le rechercher en tout et de toutes manières, comme étant le souverain bien<sup>1</sup>. L'autre, au contraire, voulait qu'on travaillât sans relâche, supportant la fatigue, asservissant le corps, toujours malpropre, désagréable à tous, toujours l'insulte à la bouche, et il ne faisait que rhapsoder les vers si connus dans lesquels Hésiode parle de la vertu, de la sueur et du sommet à gravir<sup>2</sup>. Celui-ci recommandait de mépriser les richesses et d'en regarder la possession comme indifférente. Celui-là, de son côté, affirmait que les richesses elles-mêmes peuvent être regardées comme un bien<sup>3</sup>. Que dirai-je de

1. Doctrine d'Epicure.

2. Doctrine des Stoïciens ou des Cyniques. Cf. Hésiode, *les Travaux et les Jours*, v. 287, et Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, II, 1, 20.

3. Doctrine des Péripatéticiens.

leurs opinions sur le monde ? Quand je les entendais parler tout le long du jour, d'idées, d'incorporéités, d'atomes, de vide, et autres mots de même espèce, j'en avais des nausées. Mais le comble de l'absurdité, c'est que chacun d'eux, parlant d'objets absolument opposés, déclarait ses raisons triomphantes, de sorte qu'il n'était pas possible de contredire ni celui qui prétendait qu'une chose était chaude, ni celui qui soutenait qu'elle était froide, lorsqu'il est manifeste qu'elle ne peut être chaude et froide en même temps<sup>1</sup>. Il m'arrivait donc ce qui arrive à ceux qui s'endorment : tantôt je baissais la tête en avant, tantôt je la laissais aller en arrière.

5. Il y avait cependant quelque chose de plus étonnant chez eux : c'était la contradiction que j'observais entre leur conduite et leur doctrine. Ceux qui recommandent le mépris des richesses, je les voyais s'y attacher, de manière à n'en pouvoir être arrachés, contester pour des intérêts, enseigner moyennant un salaire, souffrir tout pour de l'argent. Ceux qui font fi de la gloire n'agissent, ne parlent, que pour l'obtenir. Tous, enfin, blâment publiquement le plaisir, et s'y abandonnent sans réserve en secret<sup>2</sup>.

6. Déçu dans mon espérance, je conçus d'abord un violent chagrin ; mais peu à peu je me consolai en pensant que, si j'étais insensé, si j'avais erré autour du vrai sans y atteindre, c'était en compagnie nombreuse, et de gens sages, et d'hommes renommés pour leur prudence. Une nuit que ces réflexions m'ôtaient le sommeil, je résolus d'aller à Babylone implorer l'aide et le secours d'un de ces mages, disciples et successeurs de Zoroastre. J'avais entendu dire qu'ils pouvaient, par des enchantements et des initiations, ouvrir les portes de l'enfer, y conduire sans danger qui ils voulaient, et le ramener sain et sauf. Je pensai que je ferais fort bien, si je parvenais à y descendre par le moyen de ces mages, d'aller trouver Tirésias de Béotie, et d'apprendre de lui, savant devin, quel est le meilleur genre de vie, celui qu'un homme sensé doit choisir. Je saute du lit, je pars, et je me rends le plus tôt possible à Babylone. Arrivé là, je vais trouver un sage Chaldéen, profondément versé dans son art, vieillard aux cheveux blancs, à la barbe vénérable, nommé Mithrobarzane. A force de prières et d'instances, j'obtiens enfin de lui, à un prix qui lui agréa, de me conduire aux enfers.

4. Ces contradictions seront encore mieux mises en lumière dans l'*Hermotimus*.

2. Cf. Juvénal, *Sat.* II, v. 20 et 24



7. Notre homme me prend avec lui, et, pour me préparer, il commence par me laver pendant vingt-neuf jours, depuis la nouvelle lune, me faisant descendre au bord de l'Euphrate, tous les matins, au lever du soleil, à qui il adressait une longue prière où je n'entendais rien. Car, tel que les mauvais hérauts des jeux publics, il parlait avec volubilité et d'une manière inintelligible. Toutefois, il paraissait invoquer certains dieux. Après son invocation, il me crachait trois fois au visage, et je rentrais au logis, sans regarder aucun de ceux que je pouvais rencontrer. Notre nourriture consistait en dattes, notre boisson était du lait, de l'hydromel et de l'eau du Choaspe<sup>1</sup>, et notre lit le gazon en plein air.

Lorsque je fus suffisamment préparé, le mage, à minuit, me conduisit sur les bords du Tigre, m'essuya, me purifia en promenant autour de moi une torche, de la scille<sup>2</sup> et autres ingrédients, et en murmurant sa formule ordinaire. Puis, lorsqu'il m'eut bien charmé et environné de cercles magiques, de peur que les fantômes ne me fissent du mal, il me ramena chez lui dans cet état, en marchant à reculons. Alors nous disposons tout pour notre embarquement.

8. Mon conducteur se revêt d'une robe de magicien, semblable à celle des Mèdes<sup>3</sup>; et moi, il m'affuble de cet attirail, bonnet, peau de lion et lyre, m'ordonnant, si l'on me demandait mon nom, de ne pas répondre Ménippe, mais Hercule, Ulysse ou Orphée.

PHILONIDE. Et pourquoi cela, Ménippe? Je ne comprends la raison ni de ce déguisement, ni de ces noms.

MÉNIPPE. C'est cependant bien clair, et il n'y a pas là de secret. Puisque, avant nous, ces héros sont descendus vivants aux enfers, mon mage se figurait qu'en me rendant semblable à eux, je tromperais plus facilement la surveillance d'Éaque, et que je passerais sans obstacle à la faveur de ce costume tragique, auquel il est accoutumé<sup>4</sup>.

9. Déjà le jour commençait à paraître; nous descendons sur les bords du fleuve pour traverser. La barque était prête ainsi

1. Le Choaspe est un fleuve de Perse : c'était la boisson ordinaire des rois de ce pays. Voy. Élien, *Hist. div.*, XII, chap. xl.

2. Plante qui tient du lis et de l'oignon.

3. Comparez avec les pratiques de Nectanébo dans le *Pseudo-Callisthène*, livre I, chap. 1, à la suite de l'Arrien de F. Didot.

4. Cf. Aristophane, *Grenouilles*, p. 428 et suivantes de la trad. de M. Artaud, 2<sup>e</sup> édition.

que les victimes, l'hydromel et tout ce qui est indispensable pour un sacrifice; nous transportons ces objets à bord, et nous-mêmes,

Nous montons en versant un long ruisseau de pleurs<sup>1</sup>.

Pendant quelque temps, nous nous laissons aller au courant du fleuve; nous entrons ensuite dans un marais et dans un lac où l'Euphrate va se perdre. Passé ce marais, nous arrivons dans un lieu désert, boisé, impénétrable au soleil; nous y débarquons: Mithrobarzane me précède; nous creusons une fosse, nous immolons nos brebis, et nous y faisons couler leur sang. Alors le mage, une torche ardente à la main, et d'une voix non plus calme, mais aussi forte que possible, évoque à grands cris toutes les divinités infernales à la fois, les Peines, les Furies,

La noire Hécate avec la sombre Proserpine<sup>2</sup>,

mêlant à ces noms redoutables des noms barbares et inconnus, hérissés de syllabes.

10. A l'instant tout tremble autour de nous, la terre s'ouvre sous cette influence magique, on entend de loin les aboiements de Cerbère; la scène devient affreuse, épouvantable,

Le souverain des morts, Hadès, tremble d'effroi<sup>3</sup>,

et nous voyons apparaître la plus grande partie des enfers, le Pyriphléthon, le lac infernal et le royaume de Pluton. Cependant, nous descendons par le gouffre qui s'est ouvert, et nous trouvons Rhadamanthe à moitié mort de peur, Cerbère aboyait et s'agitait encore; mais, aussitôt que j'eus fait résonner ma lyre, il s'endormit à ses accords mélodieux. Arrivés au lac, peu s'en fallut qu'il ne nous fût impossible de le passer: la barque était pleine de passagers qui se lamentaient. Ils étaient tous blessés, les uns à la jambe, les autres à la tête, ou bien à quelque autre partie du corps, ce qui me fit croire qu'ils arrivaient d'un combat. Dès que le bon Charon eut aperçu ma peau de lion, me prenant pour Hercule, il me reçut dans sa barque, me passa de fort bonne grâce, et, en débarquant, nous indiqua la route à suivre.

1. *Odyssée*, chant XI, v. 5.

2. Parodie d'Homère, *Odyssée*, XI, v. 47.

3. *Iliade*, XX, v. 61. Cf. Virgile, *Énéide*, VIII, v. 243, et la *Cantate de Circé* de J. B. Rousseau

11. Comme nous marchions à travers les ténèbres, Mithrobarzane allait devant, et moi, je le suivais en le tenant par la robe, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à une vaste prairie où croissait l'asphodèle. Là les ombres des morts voltigent en frémissant autour de nous. Un peu plus loin, nous rencontrons le tribunal de Minos : ce juge était assis sur un trône élevé ; près de lui se tenaient les Peines, les Vengeances et les Furies. On lui amena, d'un côté opposé au nôtre, une foule de criminels, liés à une longue chaîne : c'étaient, disait-on, des adultères, des piliers de mauvais lieux, des publicains, des flatteurs, des sycophantes, et mille autres gens de cette espèce, qui bouleversent tout en ce monde<sup>1</sup>. Les riches et les usuriers, formant bande à part, arrivaient pâles, le ventre en avant, les jambes goutteuses, chargés d'un collier de fer et d'un carcan du poids de deux talents<sup>2</sup>. Placés près d'eux, nous regardions ce qui se passait, et nous les entendions se justifier des accusations que portaient contre eux des orateurs étonnants et d'une nouvelle espèce.

PHILONIDE. Par Jupiter ! quels étaient donc ces orateurs ? Dis-moi cela vite.

MÉNIPPE. Tu connais les ombres que le soleil produit avec nos corps ?

PHILONIDE. Oui.

MÉNIPPE. Quand nous sommes morts, ce sont là nos accusateurs, les témoins qui déposent contre nous, et révèlent les crimes de notre vie. Et ce sont là des témoins irréfragables, puisque ces ombres nous suivent partout, et ne s'éloignent jamais de nos corps.

12. Minos, après un examen sévère de leur conduite, envoyait tous ces brigands dans le séjour des impies, afin d'y subir la peine de leurs forfaits. Il traitait surtout avec rigueur ceux qui, aveuglés par leurs richesses et leur pouvoir, se faisaient presque adorer : il détestait leur arrogance éphémère, et cette insolence qui leur faisait oublier qu'ils étaient mortels et maîtres de biens périssables. Ceux-ci, dépouillés de leur éclat passé, je veux parler de leurs richesses, de leur noblesse et de leur puissance, se tenaient debout, nus, la tête tristement inclinée, se rappelant comme un rêve leur félicité de ce monde. Pour moi, j'étais ravi de ce spectacle ; et, si je reconnaissais quelqu'un de ces misérables, je m'avançais vers lui, puis d'un

1. Cf. un fragment de Ménandre, édition Meineke, p. 78 et 79.

2. Plus de 60 kilogrammes.

air doucereux je lui rappelais sa vie d'autrefois, sa haute importance, lorsque le matin, sous ses portiques, une foule de clients attendaient sa sortie, exposés à la brutalité et aux refus de ses esclaves, jusqu'à ce que lui, daignant enfin paraître, couvert de pourpre, brillant d'or et de pierreries, s'imaginait faire le bonheur suprême de ceux qui le saluaient, en leur donnant à baiser sa poitrine ou sa main droite. Mes paroles déchiraient ceux qui les entendaient.

13. Minos décida cependant une cause par faveur. Denys de Sicile était accusé par Dion d'une foule d'impiétés qu'attestait le témoignage de son ombre; il allait être livré à la Chimère, lorsque Aristippe de Cyrène, qui est fort bien vu et qui jouit d'un grand crédit chez les morts, l'a fait absoudre, en disant qu'il s'était montré libéral envers bon nombre de savants.

14. En quittant le tribunal, nous arrivons au lieu où l'on punit les méchants; là, mon cher, on n'entend, on ne voit que des choses effrayantes: c'est le bruit des fouets, des roues, des ceps et des chevalets; c'est le pleur de ceux qui sont dévorés par les flammes. La Chimère déchire, Cerbère dévore: tous sont châtiés péle-mêle, rois, esclaves, satrapes, pauvres, riches, mendiants; tous se repentent de leurs crimes. Nous reconnûmes quelques-uns de ces scélérats, morts depuis peu; mais ils se cachèrent et se détournèrent, ou s'ils nous regardaient, c'était d'un regard servile et flatteur. C'étaient pourtant ces hommes qui, durant la vie, s'étaient montrés, comme tu penses, hautains et méprisants! Quant aux pauvres, ils ne subissaient que la moitié de ce supplice; on le suspendait un instant, puis on recommençait. Je vis aussi ces criminels fameux dans les fables, Ixion, Sisyphe, le Phrygien Tantale, si maltraité, et Tityus enfant de la Terre! Par Hercule! quelle taille! il couvrait de son corps un champ tout entier<sup>1</sup>.

15. De là, nous passâmes dans la plaine arrosée par l'Achéron. Nous y trouvâmes les demi-dieux, les héroïnes, et la foule commune des morts, divisés en nations et en tribus: les uns étaient déjà vieux, sentaient le relent, et, comme le dit Homère, n'avaient plus de consistance<sup>2</sup>; les autres, plus nouveaux, étaient aussi plus solides, surtout les Égyptiens, à cause de la saumure dont ils étaient assaisonnés: du reste, il est assez difficile de distinguer quelqu'un parmi ces morts, qui se ressemblent tous et ne sont plus que des os décharnés. Cependant,

1. Voy. Virgile, *Én.*, VI, v. 595 et suivants.

2. Parodie d'Homère, *Odyssée*, X, v. 536.

à force de les considérer, nous en reconnûmes plusieurs. Ils étaient entassés dans l'ombre, presque invisibles, et n'ayant plus rien de leur beauté d'autrefois. Aussi, dans cette foule de squelettes couchés là, se ressemblant tous, lançant des regards effrayants à travers leurs yeux creux et montrant leurs dents déchaussées, j'avais peine à distinguer Thersite du beau Nirée, le mendiant Irus d'avec le roi des Phéaciens, le cuisinier Pyrrhias d'avec Agamemnon. Il ne leur restait, en effet, aucune de leurs anciennes marques distinctives : c'étaient des ossements pareils, que nul signe, nulle inscription ne pouvait aider à reconnaître.

16. Tandis que je considérais ce spectacle, il me sembla que la vie des hommes est une longue procession, dont la Fortune ordonne et règle les rangs, assignant à chacun de ceux qui la composent leur différents costumes. Elle prend l'un au hasard, l'habillement en roi, lui met une tiare sur la tête, lui donne des doryphores, lui ceint le front d'un diadème ; elle revêt l'autre d'un habit d'esclave, pare celui-là des grâces de la beauté, rend celui-ci laid et ridicule : car il faut de la variété dans le spectacle. Souvent, au milieu de la procession, elle change l'habillement des acteurs, et ne les laisse point continuer dans l'ordre qu'ils avaient au début ; elle transforme la pourpre de Crésus en habit d'esclave et de prisonnier : elle donne à Méandre<sup>1</sup>, qui, jusque-là n'avait marché qu'avec les valets, la royauté de Polycrate, et lui permet d'user quelque temps de ce costume. Mais, quand la procession est finie, chacun, rendant sa parure et dépouillant ses vêtements empruntés, redevient ce qu'il était auparavant, sans différer en rien de son voisin. Beaucoup, par ignorance, se désolent et se fâchent, lorsque la Fortune leur redemande les ornements qu'elle leur a fournis : on les dirait privés d'un bien qui leur appartenait, et ils refusent de rendre ce qui ne leur a été prêté que pour un temps. Tu as vu souvent, je pense, de ces acteurs tragiques qui, selon le besoin de la pièce, font tantôt les Créon, tantôt les Priam, tantôt les Agamemnon : le même homme, s'il le faut, après avoir joué avec beaucoup de dignité le rôle de Cécrops ou d'Érechthée, reparait un instant après, sur l'ordre du poète, en costume d'esclave ; puis, lorsque la pièce est achevée, l'acteur dépouillé de sa belle robe brodée d'or, quittant le masque et descendant de ses cothurnes, revient à sa tournure d'homme pauvre et obscur : ce n'est plus Agamemnon,

1. Il succéda à Polycrate, tyran de Samos, dont il avait été secrétaire. Cf. Hérodote, III, chap. cxxiii et clix

fil d'Atrée, Créon, fils de Ménécée ; c'est Polus, fils de Chariclès, du bourg de Sunium, ou Satyrus de Marathon, fils de Théagiton<sup>1</sup>. Telle est la condition des mortels, et l'idée que m'en donnait le spectacle que j'avais sous les yeux.

17. PHILONIDE. Dis-moi, Ménippe, ceux qui ont sur la terre des tombeaux élevés et magnifiques, des colonnes, des statues, des inscriptions, ne sont-ils pas plus considérés aux enfers que le commun des morts ?

MÉNIPPE. Tu plaisantes, mon cher. Si tu avais vu Mausole lui-même, ce Carien illustré par son tombeau, je suis convaincu que tu n'aurais pas fini de rire, en le voyant étendu honteusement dans un coin, perdu dans le reste de la foule, et n'ayant d'autre profit de son beau monument que d'être écrasé sous cet énorme poids. Oui, mon cher, lorsqu'une fois Éaque a mesuré le terrain que chacun doit occuper, et il n'en donne guère qu'un pied, il faut qu'on s'en contente et qu'on s'y tienne serré dans sa couche. Mais tu aurais ri bien davantage, j'en suis sûr, en voyant des rois, des satrapes, réduits à l'état de mendiants, forcés par la misère à se faire marchands de viandes salées, ou bien maîtres d'école, exposés aux insultes du premier venu, et souffletés comme les plus vils esclaves. Je ne pouvais me contenir, en voyant Philippe de Macédoine occupé dans un coin à recoudre, pour quelque argent, de vieilles savates. On en voyait encore beaucoup d'autres demander l'aumône dans les carrefours, des Xerxès, des Darius, des Polycrates.

18. PHILONIDE. Ce que tu nous dis là des rois est étonnant et presque incroyable. Mais que faisaient Socrate, Diogène et nos autres sages ?

MÉNIPPE. Socrate se promenait aussi là-bas, discutant avec tout le monde. Près de lui étaient Palamède, Ulysse, Nestor et tous les morts aimant à bavarder<sup>2</sup>. Les jambes de Socrate étaient encore enflées par l'effet du poison qu'il avait bu. Quant au brave Diogène, il est voisin de l'Assyrien Sardanapale, du Phrygien Midas et de quelques autres riches. Lorsqu'il les entend gémir au souvenir de leur fortune passée, il rit, il est en belle humeur. Le plus souvent il se couche sur le dos, et chante si fort d'une voix rauque et sauvage, qu'elle couvre les plaintes de ces malheureux : grande désolation pour ces morts, qui ont pris la résolution d'aller se loger loin du voisinage insupportable de Diogène<sup>3</sup> !

1. Polus et Satyrus, fameux acteurs du théâtre d'Athènes

2. Voy. Platon, *Apologie de Socrate*, chap. xxii.

3. Allusion au 2<sup>e</sup> *Dialogue des Morts*.

19. PHILONIDE. En voilà assez. Quel est ce décret porté contre les riches , dont tu m'as parlé d'abord ?

MÉNIPPE. Tu fais bien de me le rappeler. Je ne sais comment, après avoir eu l'idée de t'en parler, je me suis longuement écarté de mon sujet. Pendant mon séjour aux enfers, les prytaues convoquèrent l'assemblée, au sujet d'affaires intéressant la république. Voyant un peuple immense qui courait à la réunion, je me mêlai parmi les morts, et je devins, séance tenante, un des membres délibérants. On expédia plusieurs affaires et l'on finit par celle des riches. Ils étaient accusés d'un grand nombre de crimes, de violence, d'orgueil, d'insolence, d'injustice. Enfin un des démagogues se levant lut le décret qui suit :

## DÉCRET.

20. « Attendu que pendant leur vie les riches commettent une foule d'actions contraires aux lois , telles que rapines, violences, outrages de toutes sortes faits aux pauvres , il a été décrété par le sénat et par le peuple que, lorsqu'ils mourraient, leurs corps seraient châtiés comme ceux des autres scélérats, mais que leurs âmes seraient renvoyées sur la terre , pour y être enfermées dans des ânes, pendant vingt-cinq myriades d'années, durant lequel temps elles passeraient successivement d'un âne à un autre, condamnées à porter des fardeaux et à être menées à coups de bâton par les pauvres : après quoi, il leur sera permis de mourir. C'est l'avis de Cranius, fils de Squéléton, du bourg de Nécysium, de la tribu Alibantide <sup>1</sup>. »

Ce décret lu, les magistrats allèrent au suffrage, le peuple approuva, Brimo <sup>2</sup> frémit, et Cerbère aboya : c'est la forme par laquelle on sanctionne chez les morts la loi proposée.

21. Voilà, mon cher, ce qui se passa dans la réunion. Pour moi, j'abordai Tirésias, objet de mon voyage ; je lui racontai tout ce qui m'était arrivé et le priai de me dire quel était, à son gré, le meilleur genre de vie. Il se mit à rire : c'est un petit vieillard aveugle, pâle, avec une voix de femme. « Mon enfant, me dit-il, je sais la cause de ton incertitude ; elle vient de ces sages, qui ne sont jamais d'accord avec eux-mêmes ; mais il ne m'est pas permis de t'en dire plus long. Rhadamanthe ne veut pas. — Oh ! de grâce, lui dis-je, bon petit père, parlez, ne

1. Tous les noms sont formés de mots qui rappellent des idées funèbres : Cranius, *κρανίων*, crâne ; Squéléton, *σκελετόν*, squelette ; Nécysium, *νεκύσιον*, mort ; Alibantide, nom poétique des morts, *ἀλιβαντις*, *ἀλιβαντος*, qui n'est pas propre aux libations. (Rac. à priv. *λειβω*.)

2. Surnom d'Hécate.

me laissez pas errer dans la vie encore plus aveugle que vous.» Alors me prenant la main et me tirant à l'écart, il s'approcha de mon oreille et me dit bien bas : « La meilleure vie, la vie la plus sage, est celle des ignorants. Quitte la folle envie de disserter sur les phénomènes célestes, d'examiner les principes et la fin des choses, et, plein de mépris pour les syllogismes de vos philosophes, traite tout cela de rêveries. Ne poursuis, en tout et pour tout, qu'une seule chose, bien user du présent. Passe en riant devant tout le reste, et ne t'attache sérieusement à rien. »

Il dit et s'en alla vers les champs Asphodèles <sup>1</sup>.

22. Alors, comme il se faisait tard : « Allons ! dis-je à Mithrobarzane, que tardons-nous à remonter sur la terre ? » Et lui : « Ne crains rien, Ménippe, me dit-il, je vais t'indiquer un chemin de traverse, très-facile à suivre. » Il me conduisit vers un endroit plus ténébreux que les autres, et m'indiquant de loin une lumière faible et obscure, qui se glissait par une sorte de fenêtre : « C'est là, me dit-il, le temple de Trophonius, c'est par là que descendent les Béotiens. Sors de ce côté, et tu te trouveras aussitôt en Grèce. » Charmé de ce qu'il me disait, je saluai mon mage, et rampant avec beaucoup de peine par cette ouverture, je me trouvai, je ne sais comment, à Lébadié.

---

## XII

### CHARON OU LES CONTEMPLATEURS<sup>2</sup>.

MERCURE, CHARON, CRÉSUS ET SOLON.

1. MERCURE. Pourquoi ris-tu, Charon ? pourquoi as-tu quitté ta barque afin de venir ici, toi qui, jusqu'à ce jour, n'es pas accoutumé de fréquenter le haut monde ?

<sup>1</sup> Parodie d'Homère, *Odyssée*, XI, v. 538, 572, etc.

<sup>2</sup> Comparez avec le *Diable boiteux* de Lesage.



CHARON. Je désire, Mercure, voir ce qui se passe dans la vie, ce qu'y font les hommes et ce que regrettent tous ceux qui descendent chez nous. Aucun ne fait la traversée sans verser des larmes. J'ai donc, à l'exemple de ce jeune Thessalien<sup>1</sup>, prié Pluton de m'accorder un jour de relâche, pour venir visiter ce séjour de lumière. Je suis charmé de te rencontrer, et j'espère que tu voudras bien me servir de guide dans un pays où je suis étranger; tu m'y feras tout connaître, en dieu qui connaît tout.

MERCURE. Je n'ai pas le temps, nocher. Je vais m'acquitter d'une commission dont Jupiter m'a chargé pour la terre. Il est fort susceptible; si je tardais à exécuter ses ordres, j'aurais peur qu'il ne me condamnât à rester toujours chez vous, dans les ténèbres, ou que, me traitant comme autrefois Vulcain, il ne me prit par le pied, et ne me précipitât des demeures célestes, pour faire rire à mon tour, échanson boiteux, les dieux de l'Olympe<sup>2</sup>.

CHARON. Ainsi, tu me verras errer à l'aventure sur la terre, moi ton ami, ton compagnon de voyage, moi qui suis passeur d'ombres avec toi! Il serait beau pourtant, fils de Maïa, de ne pas oublier que je ne t'ai jamais fait vider ma barque, ni prendre la rame: tu ronfles, étendu sur les bancs, quoique tu aies de fortes épaules; ou bien, si tu trouves quelque mort bavard, tu causes avec lui pendant tout le trajet, et moi, vieux comme je suis, je tiens les deux rames et fais seul la manœuvre. Au nom de ton père, mon bon petit Mercure, ne me laisse pas là, fais-moi connaître tout ce qui se passe dans la vie; que je ne m'en aille pas sans avoir rien vu: si tu m'abandonnes, je serai comme ces aveugles, qui vont clopin-clopant dans les ténèbres; et déjà même je commence à avoir les yeux éblouis par la lumière. Allons, dieu de Cyllène, rends-moi un service dont je te saurai gré éternellement.

2. MERCURE. Cette complaisance me fera battre: je vois en perspective quelques coups de poing, pour me payer de t'avoir servi de guide; mais enfin, il faut t'obliger: comment refuser, lorsque c'est un ami qui vous fait violence? Cependant, nocher, il n'y a pas moyen que tu voies exactement tout ce qui se passe sur la terre: ce serait une affaire de plusieurs années; et bientôt Jupiter me ferait redemander par un héraut comme un esclave fugitif. En outre, cela t'empêcherait de faire la besogne que te donne la Mort, et le royaume de Pluton éprouverait du dommage, si tu étais longtemps sans passer les ombres. Le pu-

1. Protésilas. Voy. le 23<sup>e</sup> *Dialogue des Morts*.

2. Allusion au vers 590 du XVIII<sup>e</sup> chant de l'*Iliade*.

blicain Éaque serait furieux, s'il ne gagnait plus une obole. Que tu voies seulement l'essentiel, voilà ce qu'il faut considérer.

CHARON. Fais pour le mieux, Mercure : moi, je ne sais rien de ce qui se fait sur la terre, je suis étranger.

MERCURE. Avant tout, Charon, nous avons besoin de nous placer sur quelque point élevé, d'où tu puisses tout voir. Si tu pouvais monter avec moi dans le ciel, je ne serais pas embarrassé : de là, comme d'un observatoire, ta vue plongerait sur le monde entier. Mais puisque, vivant avec les ombres, il ne t'est pas permis de mettre le pied dans le palais de Jupiter, essayons de trouver quelque haute montagne.

3. CHARON. Tu sais, Mercure, ce que j'ai coutume de vous dire, quand nous naviguons ? Si le vent souffle avec violence par le travers de la voile et soulève les flots, vous autres, gens sans expérience, vous me dites de l'amener, celui-ci de lâcher un peu le câble, celui-là de laisser tout au gré du vent ; et moi je vous dis de vous taire, parce que je sais mieux ce qui doit être fait. Uses-en de même ici : puisque tu sais mieux ce qui doit être fait, sois mon pilote ; moi, comme un bon passager, je demeurerai assis en silence, tout prêt à obéir à tes ordres.

MERCURE. C'est bien dit : je saurai bien ce qu'il faudra faire et je trouverai un point de vue convenable. Le Caucase ne ferait-il pas mon affaire, ou le Parnasse qui est le plus élevé, ou l'Olympe plus haut encore que les deux autres ? Il me vient une bonne idée, en songeant à l'Olympe : mais il faut que tu m'aides et me donnes un coup de main.

CHARON. Ordonne, je te seconderai de mon mieux.

MERCURE. Le poète Homère dit que les fils d'Aloéus<sup>1</sup>, qui, comme nous, n'étaient que deux, et des enfants encore, s'avisèrent un jour de déraciner le mont Ossa et de le mettre sur le mont Olympe, et qu'ensuite posant le Pélion par-dessus, ils s'imaginèrent avoir trouvé une échelle fort commode pour escalader le ciel<sup>2</sup>. Ces deux jeunes fous furent punis de leur audace ; mais nous, qui n'avons aucune mauvaise intention contre les dieux, qui nous empêche de bâtir, en roulant mont sur mont, un observatoire élevé d'où nous puissions voir à notre aise ?

4. CHARON. Mais pourrions-nous, Mercure, à nous deux, mettre jamais Pélion sur Ossa ?

MERCURE. Pourquoi pas, Charon ? Crois-tu que nous soyons

1. Voy. le *Dict.* de Jacobi.

2. Voy. Homère, *Odyssée*, XI, v. 345, et cf. Quintus de Smyrne, I, v. 514

moins forts que ces deux petits garçons ? Ne sommes-nous pas des dieux ?

CHARON. J'en conviens ; mais la chose me paraît impossible : il y a trop d'ouvrage.

MERCURE. On voit bien que tu es un ignorant, Charon, et que tu n'as jamais lu les poètes. Le brave Homère, en deux vers, nous rend le ciel accessible, et met aisément montagne sur montagne<sup>1</sup>. Je suis étonné que tu croies cela impossible. Ne sais-tu pas qu'Atlas porte, à lui seul, le ciel sur ses épaules et nous tous à la fois ? N'as-tu pas ouï dire que mon frère Hercule, pour donner quelque répit à cet Atlas, et alléger quelque temps sa fatigue, a pris aussi cette charge sur son dos ?

CHARON. J'ai entendu parler de cela ; mais est-ce vrai ? Tu le sais, Mercure, aussi bien que les poètes.

MERCURE. C'est très-vrai ! Pourquoi veux-tu que des hommes sages aient débité des mensonges ? Allons, commençons par ébranler l'Ossa, et puis, suivant le vers d'Homère, cet excellent architecte,

Roulons-y Pélion aux sommets ombragés<sup>2</sup>.

Vois-tu comme la besogne se fait aisément à la façon poétique ? Maintenant, je vais monter pour voir si cela suffit, ou s'il faut une construction nouvelle.

5. Grands dieux ! que nous sommes encore loin de la base du ciel ! A peine du côté de l'orient aperçoit-on l'Ionie et la Lydie ; au couchant, je ne vois pas plus loin que l'Italie et la Sicile ; du côté de l'Ourse, ma vue s'arrête à l'Ister, et par ici je distingue à peine la Crète. Allons, nocher, il faut encore transporter l'OËta et, par-dessus, le Parnasse.

CHARON. Soit fait ! Seulement, prends garde que nous ne construisions un édifice trop fragile, en l'élevant plus qu'il ne convient ; nous ferions un triste apprentissage de l'architecture homérique, si nous roulions et si nous nous brisions le crâne.

MERCURE. Ne crains rien : tout cela est très-solide. Transporte ici le mont OËta, et roule-moi le Parnasse. Je vais remonter. Voilà qui est bien. Je vois le monde entier. Monte à ton tour.

CHARON. Donne-moi la main, Mercure ! Ce n'est pas une petite ascension que tu me fais faire.

MERCURE. Tu veux contempler l'univers, Charon ; mais il est

1. Voy. *Odyssée*, au passage cité. — 2. *Odyssée*, XI, v. 314.

plus difficile que tu ne crois de concilier ces deux choses, la sûreté et le désir de voir. Cependant prends-moi la main, et veille à ne pas mettre le pied aux endroits glissants. Bien ! te voilà en haut, et, puisque le Parnasse a deux sommets, asseyons-nous chacun sur le nôtre. Jette à présent les yeux autour de toi et examine le monde.

6. CHARON. Je vois une vaste étendue de terre, environnée d'un lac immense, des montagnes, des fleuves plus grands que le Co-cyte et le Pyriplégéton, de tout petits hommes et leurs tanières.

MERCURE. Ce que tu appelles des tanières, ce sont des villes.

CHARON. Tu vois donc, Mercure, que nous n'avons rien fait qui vaille. C'est en vain que nous avons transporté ici le Parnasse avec la fontaine de Castalie, l'OËta et les autres montagnes.

MERCURE. Pourquoi ?

CHARON. Je ne vois rien distinctement d'une si grande élévation. Je ne demandais pas seulement à voir les villes et les montagnes, comme sur une carte, mais les hommes eux-mêmes ; à connaître ce qu'ils font et ce qu'ils disent, ainsi que je le faisais tout à l'heure quand tu m'as rencontré riant de bon cœur, et que tu m'as demandé ce qui me faisait rire. Je venais, en effet, d'entendre quelque chose de bien réjouissant.

MERCURE. Qu'était-ce ?

CHARON. Un homme invité à dîner, je crois, par un de ses amis pour le lendemain, lui disait : « Je m'y rendrai sans faute. » Il parlait encore, lorsqu'une tuile détachée du toit, je ne sais par qui, lui tombe sur la tête et le tue. J'ai bien ri de voir qu'il ne pourrait pas remplir sa promesse. Mais je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux maintenant descendre un peu plus bas, afin que je puisse voir et entendre.

7. MERCURE. Ne bouge pas ; je vais te guérir les yeux, et te rendre sur-le-champ la vue on ne peut plus perçante, en récitant une formule d'Homère. Souviens-toi seulement, quand j'aurai récité les vers, de ne plus t'aviser de mal voir ; songe à voir parfaitement tous les objets.

CHARON. Parle.

MERCURE.

J'ai dissipé la nuit qui te couvrait les yeux,  
Et tu vas distinguer les hommes et les dieux !.

CHARON. Qu'est-ce-ci ?

MERCURE. N'y vois-tu pas parfaitement ?

1. *Iliade*, V, v. 127.

CHARON. A merveille ! Lyncée<sup>1</sup> lui-même était aveugle auprès de moi. Maintenant, sers-moi de maître et réponds à mes questions. Mais veux-tu que, pour te parler, j'use aussi des vers d'Homère ? tu verras que je ne suis pas étranger à la poésie homérique.

MERCURE. Et où donc aurais-tu pu la connaître, un nocher, un rameur comme toi ?

CHARON. Ne calomnie pas mon talent. Lorsque je passai Homère, après sa mort, je l'entendis réciter bon nombre de ses rhapsodies, et j'en retins quelques-unes. En ce moment même une violente tempête nous assaillit : il s'était mis apparemment à débiter un morceau peu favorable à la navigation, car, tandis qu'il nous chante que Neptune a rassemblé les nuages, troublé les ondes en y plongeant son trident comme une cuiller à pot, soulevé tous les orages, et autres vers du même genre capables de bouleverser la mer, un véritable ouragan, une obscurité soudaine fond sur nous et fait presque chavirer notre barque. Notre poète lui-même, pris d'un grand mal de cœur, se met à vomir toutes les rhapsodies qu'il a composées sur Scylla, Charybde et le Cyclope.

MERCURE. Il n'est pas étonnant que tu aies retenu quelque chose d'un si grand vomissement.

8. CHARON. Or, dis-moi :

Quel est donc ce mortel, grand, gros, fort et robuste,  
Qui domine les gens de la tête et du buste<sup>2</sup> ?

MERCURE. C'est Milon de Crotone, l'athlète. Les Grecs l'applaudissent, parce qu'il a soulevé un taureau et l'a porté à travers le stade<sup>3</sup>.

CHARON. Comme ils auront bien plus raison de m'applaudir, Mercure, lorsque, dans peu, j'enterrerai ce Milon lui-même, et que je mettrai dans ma barque ce lutteur vaincu par le plus invincible des athlètes, la Mort ! Elle lui donnera un croc-en-jambe auquel il ne s'attend guère. Alors, quels gémissements il nous fera entendre au souvenir de ces couronnes et de ces applaudissements ! En ce moment, il est tout fier de l'admiration qu'il excite avec son taureau. Mais quoi ? pensons-nous qu'il songe à la nécessité de mourir un jour ?

1. Un des Argonautes, renommé pour l'excellence de sa vue.

2. *Iliade*, III, v. 226, 227.

Notre grand sculpteur Puget a popularisé le nom et les aventures de Milon de Crotone.

MERCURE. Comment s'imaginer qu'il y songe, jeune et vigoureux comme il est ?

CHARON. Laissons-le, en attendant que bientôt je rie à ses dépens, lorsqu'il passera dans ma barque, incapable désormais de porter, non plus un taureau, mais un moucheron.

9. Maintenant, dis-moi :

Quel est, de ce côté, ce personnage auguste ?

Il n'est pas Grec, autant que j'en juge par ses vêtements.

MERCURE. Charon, c'est Cyrus, fils de Cambyse. Il a transporté aux Perses l'empire des Mèdes. Il vient de triompher des Assyriens et de s'emparer de Babylone. Il prépare en ce moment une expédition contre la Lydie, pour défaire Crésus et devenir ainsi maître du monde.

CHARON. Quel est ce Crésus ?

MERCURE. Regarde par ici cette grande forteresse entourée d'un triple mur; c'est Sardes, et tu vois Crésus lui-même assis sur un lit d'or et conversant avec Solon d'Athènes. Veux-tu écouter ce qu'ils disent ?

CHARON. Très-volontiers.

10. CRÉSUS. Athénien, mon hôte, tu as vu mes richesses, mes trésors, tout ce que j'ai d'or en lingots, tous mes biens magnifiques; dis-moi donc alors quel est celui des hommes que tu crois le plus heureux ?

CHARON. Qu'est-ce que Solon va répondre ?

MERCURE. Sois tranquille; ce sera bien dit, Charon.

SOLON. Crésus, il y a peu d'hommes heureux; pour moi, de tous ceux que je connais, je ne sais de très-heureux que Cléobis et Biton, les enfants de la prêtresse d'Argos.

CHARON. Il veut parler de ces deux jeunes gens qui sont morts ensemble dernièrement, après avoir traîné jusqu'au temple le char de leur mère auquel ils s'étaient attelés.

CRÉSUS. D'accord : qu'ils aient le premier rang de la félicité. Et le second, à qui est-il ?

SOLON. A l'Athénien Tellus, qui a dignement vécu, et qui est mort pour la patrie.

CRÉSUS. Et moi donc, insolent, je ne te parais pas heureux ?

SOLON. Je n'en sais rien, Crésus, tant que tu n'es point arrivé au terme de la vie : c'est la Mort qui juge en dernier ressort si l'on a été heureux jusqu'à la fin.

CHARON. Très-bien, Solon, tu as raison de ne pas nous ou-

1. Parodie de quelque pièce

blier, et de dire que ma barque est le juge suprême qui tranche cette question.

11. Mais quels sont ces gens envoyés par Crésus, et que portent-ils sur leurs épaules ?

MERCURE. Ce sont des briques d'or consacrées à Apollon Pythien, en récompense des oracles qui bientôt causeront sa perte. Ce Crésus raffole des oracles.

CHARON. Quoi ! ce quelque chose qui brille, c'est de l'or ? Ce mélange de jaune et de rouge ? Voilà la première fois que j'en vois, après en avoir toujours entendu parler.

MERCURE. Oui, Charon, c'est là ce métal si vanté, cet objet de luttés incessantes.

CHARON. Je ne vois pas à quoi il peut être bon, si ce n'est à écraser ceux qui le portent.

MERCURE. Tu ne sais donc pas tout ce qu'il cause de guerres, de perfidies, de vols, de parjures, de meurtres, d'emprisonnements, de longues navigations, de marchés, d'esclavages ?

CHARON. Pourquoi donc cela ? Est-ce parce qu'il ressemble beaucoup à du cuivre ? Le cuivre, je le connais bien : chaque mort que je passe m'en paye une obole.

MERCURE. Justement : mais le cuivre est commun ; on ne s'en soucie pas beaucoup : au contraire, il faut aller chercher l'or au fond des mines, en fouillant dans les entrailles de la terre, tandis que le cuivre, le plomb et les autres métaux se trouvent à la surface.

CHARON. Voilà un singulier effet de la folie humaine, d'aimer si passionnément cette chose jaune et pesante !

MERCURE. Tu vois au moins, Charon, que ce Solon n'en fait aucun cas ; il se moque de Crésus et de toute sa jactance de barbare. Mais il me semble qu'il va dire quelque chose : écoutons.

12. SOLON. Dis-moi, Crésus, crois-tu qu'Apollon Pythien ait besoin de tes briques ?

CRÉSUS. Oui, par Jupiter : il n'a pas dans son temple une offrande pareille.

SOLON. Tu t'imagines alors que le dieu sera plus heureux, quand, avec le reste, il possédera tes briques d'or ?

CRÉSUS. Certainement.

SOLON. En ce cas, Crésus, les dieux du ciel sont bien pauvres, s'ils ont besoin qu'on leur envoie de l'or de la Lydie !

CRÉSUS. Mais où trouverait-on autant d'or que chez nous ?

SOLON. Dis-moi, trouve-t-on aussi du fer en Lydie ?

CRÉSUS. Fort peu.

SOLON. Vous manquez donc du meilleur métal ?

CRÉBUS. Comment le fer est-il meilleur que l'or ?

SOLON. Si tu veux me répondre sans te fâcher, tu le sauras.

CRÉBUS. Interroge-moi, Solon.

SOLON. Lequel vaut mieux de celui qui conserve ou de celui qui est conservé ?

CRÉBUS. C'est évidemment celui qui conserve.

SOLON. Eh bien ! s'il est vrai, comme on le dit, que Cyrus s'avance contre les Lydiens, armeras-tu tes soldats avec des épées d'or, ou le fer te sera-t-il nécessaire ?

CRÉBUS. Le fer, bien certainement.

SOLON. Et si tu ne te procures de ce métal, ton or passera bientôt aux mains des Perses.

CRÉBUS. Pas de sinistres paroles, mon hôte !

SOLON. Puisse cela ne point arriver ! mais tu sembles convenir que le fer vaut mieux.

CRÉBUS. Tu me conseilles donc d'envoyer au dieu des briques de fer, et de reprendre l'or que je lui envoie ?

SOLON. Il n'a besoin ni d'or, ni de fer : car, quoi que tu lui dédies, or ou fer, ton offrande deviendra bientôt la proie des Phocéens, des Béotiens, des Delphiens eux-mêmes, ou de quelque tyran voleur. Pour Apollon, il ne s'inquiète guère de tes orfèvres.

CRÉBUS. Tu fais toujours la guerre à mes richesses : tu en es jaloux<sup>1</sup>.

13. MERCURE. Le Lydien, Charon, ne peut souffrir la parole franche et vraie du philosophe : il trouve étrange qu'un homme pauvre, d'un esprit indépendant, lui parle avec sincérité. Dans peu, il se souviendra de Solon, quand arrivera l'instant où, devenu prisonnier de Cyrus, il sera forcé de monter sur le bûcher. Dernièrement, en effet, j'entendais Clotho lire le livre de la destinée des hommes : il y était écrit que Crésus serait pris par Cyrus, et que Cyrus, à son tour, périrait par la main de la reine des Massagètes. Vois-tu cette femme scythe, montée sur un cheval blanc ?

CHARON. Oui, par Jupiter !

MERCURE. C'est Tomyris : elle doit couper la tête de Cyrus et la plonger dans une outre pleine de sang. Vois-tu le jeune fils de Cyrus ? C'est Cambyse : il doit régner après son père ; après mille revers, après avoir échoué en Libye et en Éthiopie, il doit finir par mourir fou et meurtrier du bœuf Apis.

1. Voy., pour toute cette conversation, Plutarque, *Vie de Solon* ; Hérodote, I,



CHARON. Comme il y a là de quoi rire ! Et cependant on ose à peine les regarder , ces potentats superbes et méprisants. Qui croirait que tout à l'heure celui-ci sera fait prisonnier , et que celui-là aura la tête dans une outre pleine de sang ?

14. Mais quel est donc cet autre, Mercure, affublé d'un grand manteau de pourpre, ceint d'un diadème, à qui son cuisinier présente un anneau trouvé dans un poisson ?

Une île est son séjour, il a des airs de roi <sup>1</sup>.

MERCURE. Ta parodie est excellente, Charon. Tu vois Polycrate, tyran de Samos, qui se croit le plus fortuné des hommes ; mais bientôt livré au satrape Cratès par Méandre, un de ses serviteurs, il sera mis en croix, le malheureux, déchu de son bonheur en un clin d'œil. J'ai entendu dire cela à Clotho.

CHARON. Allons, Clotho, du courage ! mets en croix les uns, ma chère, coupe la tête aux autres, afin qu'ils voient qu'ils sont hommes : élève-les bien haut, pour que leur chute soit plus douloureuse : moi, je rirai quand je reconnaitrai chacun d'eux dans ma barque, nu, sans habit de pourpre, sans tiare, sans trônes dorés.

15. MERCURE. Et ce sera là leur sort. Mais, vois-tu, Charon, cette multitude de gens qui naviguent, font la guerre, sont en procès, labourent, prêtent à usure ou mentent ?

CHARON. Oui, je vois une foule considérable, une vie aux mouvements tumultueux, des villes semblables à des ruches, où chacun a son aiguillon et pique le voisin : quelques-uns, véritables guêpes, pillent et rançonnent les plus faibles. Mais quel est cet essaim qui tourne en secret autour d'eux ?

MERCURE. C'est l'Espérance, la Crainte, la Dérison, la Volupté, l'Avarice, la Colère, la Haine, et le reste : au-dessous est la Folie <sup>2</sup>, qui séjourne chez les hommes, où elle a droit de bourgeoisie, ma foi ! et qu'accompagnent la Haine, la Colère, la Jalousie, l'Ignorance, le Doute et la Cupidité : au-dessus voltigent la Crainte et l'Espoir : l'une frappe d'effroi les hommes et les fait trembler ; l'autre, planant sur leurs têtes, s'envole quand ils croient saisir le bien promis, et les laisse la bouche ouverte, comme Tantale, que tu vois dans les enfers, trompé par les eaux.

chap. xxxii ; Platon, *Axiochus* ; Thémistius, *Orat.* xviii ; Cicéron, *Tusculanes*, I, chap. xlvii, et *Des vrais biens et des vrais maux*, II, chap. xxvii.

1. Samos. Parodie de l'*Odyssee*, I, v. 50 et 180.

2. Voy. l'*Éloge de la folie* d'Érasme.

16. Si tu portes les yeux plus loin, tu apercevras les Parques filant à chacun sa destinée. Vois-tu comme ils sont tous suspendus à ce fil délié, ainsi qu'une araignée à sa toile?

CHARON. Oui, je vois un fil très-mince attaché à chaque homme, et plusieurs de ces fils se nouant les uns avec les autres.

MERCURE. C'est tout naturel, nocher; car il est arrêté par les Destins que celui-ci doit être tué par celui-là, que cet autre doit hériter d'un homme dont le fil est plus court que le sien, et réciproquement: voilà ce que signifient les nœuds des fils. Vois-tu comme tous sont suspendus à un fil mince? Le fil de l'un, tiré en haut, élève celui auquel il tient, puis il se rompt, brisé par le poids, et l'homme tombe avec un grand bruit: au contraire, cet autre, à peine soulevé de terre, retombe sans fracas, et c'est à peine si ses voisins s'aperçoivent de sa chute.

CHARON. Cela est tout à fait plaisant, Mercure.

17. MERCURE. Non, tu ne saurais t'imaginer, Charon, combien la destinée des hommes est risible, surtout lorsqu'au milieu de leurs poursuites et de leurs espérances, ils disparaissent, enlevés par cette excellente Mort. Elle a pourtant bien des messagers, bien des ministres, comme tu vois, le Frisson, la Fièvre, la Phthisie, la Pulmonie, les Épées, les Voleurs, les Poisons, les Juges, les Tyrans: ils n'y songent pas, tant qu'ils sont heureux; mais survient-il quelque trouble, alors que d'hélas! que de: « Grands dieux! » que de: « Malheur à moi! » Si, dès le principe, les hommes faisaient réflexion qu'ils sont mortels, qu'après avoir voyagé quelque temps dans la vie, ils doivent en sortir, comme d'un rêve, et laisser tout sur cette terre, ils vivraient plus sagement et mourraient avec moins de regrets. Maintenant, comme ils espèrent jouir éternellement de ce qu'ils possèdent, lorsque le ministre de la Mort les appelle ou les entraîne par une fièvre ou par une maladie de langueur, ils sont furieux de se voir arrachés à la vie contre leur attente. Que ferait un homme si, lorsqu'il s'applique à faire bâtir une maison et qu'il presse ses ouvriers, il apprenait que, le toit à peine posé, il en laissera la jouissance à ses héritiers, et n'aura pas même la satisfaction d'y faire un repas? Un autre se réjouit de ce que sa femme lui a donné un garçon; il invite ses amis à un festin; il donne au nouveau-né le nom de son frère: s'il savait que ce fils doit mourir à sept ans, crois-tu qu'il se réjouirait beaucoup de sa naissance? Sa joie éclate, parce qu'il voit au comble du bonheur le père de quelque athlète vainqueur aux jeux olympiques; quant au voisin, qui suit les funérailles de son enfant, il ne le voit pas et il ne

songe pas à quelle trame fragile le sien est suspendu. Vois combien de gens disputent pour étendre les limites de leurs terres, combien entassent des richesses; puis, avant qu'ils aient commencé à en jouir, ils sont appelés par ces messagers et ces ministres dont j'ai parlé.

18. CHARON. Lorsque je vois tout cela, je ne puis concevoir quel charme ils trouvent dans la vie, ni ce qui peut les faire gémir quand ils en sont privés. Si l'on considère les rois, qui passent pour les plus heureux des hommes, on voit qu'outre l'instabilité, dis-tu, et l'incertitude de leur fortune, ils sont exposés à plus de peines que de plaisirs, sans cesse en butte aux craintes, aux troubles, aux haines, aux embûches, aux ressentiments, aux flatteries; tous en sont assiégés. Je ne parle pas des deuils, des maladies, des souffrances, sous le niveau desquels ils passent comme les autres. Juge seulement d'après leurs maux ce que doivent être ceux des simples particuliers.

19. Te dirai-je aussi, Mercure, à quoi je compare les hommes et leur vie tout entière? Tu as vu quelquefois les gouttes d'eau que produit la chute d'un torrent, je veux dire les bulles couronnées d'écume; quelques-unes, fort légères, s'évanouissent à peine formées; d'autres durent plus longtemps, et se grossissent du mélange de leurs voisines, qui les enflent outre mesure; mais bientôt elles crèvent elles-mêmes et ne peuvent échapper à leur sort. Telle est la vie des hommes. Tous sont enflés par je ne sais quel souffle, les uns plus, les autres moins: ceux-ci périssent vite, leur enflure ne dure qu'un instant; ceux-là manquent au moment même où ils prenaient de la force, mais tous finissent nécessairement par crever.

MERCURE. Voilà, Charon, une comparaison aussi belle que celle d'Homère, lorsqu'il dit que la race humaine est semblable aux feuilles des arbres<sup>1</sup>!

20. CHARON. Et cependant ainsi faits, Mercure, tu vois comme ils se conduisent, comme ils se disputent le pouvoir, comme ils luttent pour des honneurs, pour des biens qu'il leur faudra quitter afin de venir chez nous, réduits à une seule obole. Veux-tu, puisque nous sommes sur une hauteur, que je leur crie de toute ma force, en manière de conseil, de s'abstenir de tous ces vains travaux, de vivre comme si la Mort était toujours présente à leurs yeux, prête à leur dire<sup>2</sup>: « Insensés,

1. *Iliade*, VI, v. 446 et suivants.

2. Voy. le beau chapitre de Montaigne: *Que philosopher c'est apprendre à mourir*, *Essais*, I, chap. xix. Cf. Horace, *Ode III* du livre II.

pourquoi cette poursuite stérile ? Cessez de vous fatiguer : vous ne vivrez pas toujours : rien ne doit durer de ce qui paraît ici-bas digne d'envie ; vous n'emporterez rien, en mourant, de ce qui était à vous : il faut partir tout nu : cette maison, ce champ, cet or, doivent passer à d'autres mains et changer de maîtres. » Si je leur criais cela et autres choses encore, de manière à me faire entendre, penses-tu qu'ils n'en retireraient pas un grand profit pour la vie, et qu'ils ne deviendraient pas beaucoup plus sages ?

21. MERCURE. Mon cher, tu ne sais pas à quel point ils en sont d'ignorance et d'erreur : une tarière ne pourrait pas leur percer les oreilles, tant elles sont bouchées avec de la cire, comme Ulysse ferma celles de ses compagnons, afin qu'ils n'entendissent pas les Sirènes<sup>1</sup>. Comment alors entendraient-ils ta voix, lors même que tu crierais à te rompre ? Ce que fait chez nous le Léthé, l'ignorance le produit chez eux. A peine y en a-t-il quelques-uns qui, n'ayant pas mis de cire dans leurs oreilles, se dirigent vers la vérité, voient clairement les objets et reconnaissent ce qui en est.

CHARON. Eh bien ! crions pour ceux-là !

MERCURE. Peine inutile ! à quoi bon leur dire ce qu'ils savent ? Regarde : placés à l'écart, ils rient de tout ce qu'ils voient faire et n'en approuvent rien ; il est même évident qu'ils songent à quelque moyen de sortir de la vie et de venir chez nous : on les déteste, en effet, parce qu'ils reprochent aux autres leur ignorance.

CHARON. Courage, cœurs généreux ! mais ils ne sont pas nombreux, Mercure.

MERCURE. Il sont en nombre suffisant<sup>2</sup>. Maintenant descendons.

22. CHARON. Ah ! Mercure, je voudrais encore savoir une chose ; lorsque tu me l'auras apprise, ta description sera parfaite : montre-moi les lieux où ils déposent les morts, où ils les enfouissent.

MERCURE. Ils appellent cela, Charon, des monuments, des tombeaux, des sépulcres. Vois-tu, à l'entrée des villes, ces amas de terre, ces colonnes, ces pyramides ? Ce sont les endroits destinés à recevoir les morts et à garder les cadavres.

CHARON. Pourquoi donc couronnent-ils ces pierres et les frottent-ils de parfums, tandis que d'autres, élevant un bûcher près

1. *Odyssée*, XII, v. 39, 483.

2. Allusion aux Cyniques et aux Stoïciens.

des tombes, creusent des fosses, y font cuire des mets splendides et y versent, si je ne me trompe, du vin et de l'hydromel <sup>1</sup>.

MERCURE. Je ne sais pas, nocher, à quoi cela peut servir, quand on est chez Pluton. Ils s'imaginent peut-être que les âmes volent d'en bas vers les dîners qu'on leur présente, qu'elles se régalent de la fumée des viandes et qu'elles boivent l'hydromel répandu sur les fosses.

CHARON. Eux! boire et manger, des crânes tout secs! Tu te rirais de moi, si je te parlais de cette façon, à toi qui les conduis ici tous les jours. Tu sais, en effet, s'ils peuvent revenir, une fois descendus sous la terre. Certes, ce serait amusant pour toi, Mercure, qui as déjà tant à faire, d'être obligé non-seulement de les amener, mais de les reconduire quand ils veulent boire. Fous que vous êtes! mortels insensés, qui ne voyez pas quel immense abîme il y a entre les affaires des vivants et celles des morts, et comment se gouverne notre empire!

Les morts sont tous égaux, ensevelis ou non,  
Qu'ils s'appellent Irus ou bien Agamemnon;  
Quoique Achille soit fils d'une belle déesse,  
A côté de Thersite il se perd dans la presse :  
Cadavres décharnés, tous les morts confondus,  
Dans le pré d'Asphodèle errent pâles et nus <sup>2</sup>.

23. MERCURE. Par Hercule! comme tu nous dérites ton Homère! Mais puisque tu m'y fais songer, je veux te montrer le tombeau d'Achille; regarde: c'est cette éminence près de la mer, au promontoire de Sigée, voisine de Troie. En face est le tombeau d'Ajax, sur le Rhétée <sup>3</sup>.

CHARON. Bien petits tombeaux, Mercure! Maintenant montre-moi ces villes célèbres que nous avons entendu vanter aux enfers, la Ninive de Sardanapale, Babylone, Mycènes, Cléones <sup>4</sup>, et surtout Ilion. Je me souviens d'avoir passé beaucoup de morts qui venaient de ce pays-là, et pendant dix ans je n'ai eu le temps ni de relâcher, ni de radouber ma barque.

MERCURE. Ninive, cher nocher, est entièrement détruite: il n'en reste pas la moindre trace, et l'on ne peut dire où elle

1. Voy. le traité *Sur le deuil*.

2. Ces vers sont pris de plusieurs passages d'Homère: *Iliade*, IX, v. 319, 320 et 363; *Odyssée*, X, v. 524; *ibid.*, XI, 538 et 572.

3. Sur le tombeau d'Achille voy. Cicéron, *Pro Archia*, chap. x; *Épîtres à divers*, V, XII, XXIV; Arrien, I, IV, x; Plutarque, *Alex.*, XXIV; Quinte-Curce, II, IX.

4. Ancienne ville de l'Argolide.

était. Babylone est ce que tu vois, environnée de tours et s'étendant sur un immense espace; bientôt on la cherchera dans ses ruines comme Ninive. Quant à Mycènes et Cléones, j'aurais honte de te les faire voir, et surtout Ilion: de retour aux enfers, tu étranglerais peut-être Homère, pour l'exagération poétique de ses vers. Villes autrefois florissantes, aujourd'hui elles sont mortes, car les villes meurent, nocher, aussi bien que les hommes<sup>1</sup>. Que dis-je? Les fleuves mêmes disparaissent, et l'on ne peut plus trouver à Argos le lit de l'Inachus.

CHARON. Pourquoi donc, Homère, ces éloges, ces épithètes pompeuses: *Ilion la divine, Ilion aux larges rues, Cléones aux beaux édifices*<sup>2</sup>?

24. Mais pendant que nous causons, quels sont ces gens qui se battent? pourquoi veulent-ils s'entr'égorger?

MERCURE. Ce sont, Charon, les Argiens et les Lacédémoniens. Voici Othryade, général de Sparte, qui, à moitié mort, inscrit de son sang sa victoire sur un trophée<sup>3</sup>.

CHARON. Et pourquoi se battent-ils, Mercure?

MERCURE. Pour le champ même sur lequel ils combattent.

CHARON. Les fous! Ils ne savent pas que, quand chacun d'eux posséderait tout le Péloponèse, à peine obtiendrait-il d'Éaque un pied de terre: d'autres laboureront ce champ, et la charrue détruira complètement le trophée.

MERCURE. Voilà, Charon, ce que c'est que le monde! Redescendons maintenant; remettons ces montagnes à leur place, et retirons-nous: moi, je vais remplir ma commission; toi, tu retournes à ta barque. Je ne tarderai pas à te faire visite, et je t'amènerai des morts.

CHARON. Tu m'as rendu un grand service, Mercure: je t'inscris au rang de mes bienfaiteurs. Grâce à toi, j'ai fait un voyage utile. Pauvres humains! Ce ne sont chez eux que rois, briques d'or, hécatombes, combats! Et de Charon, pas un mot<sup>4</sup>!

1. Cf. Cicéron, *Épîtres familières*, IV, v.

2. Pour Ilion, voy. Homère, *passim*. Il n'est point question de Cléones dans Homère, mais Lucien lui applique une épithète homérique.

3. Sur Othryade, voy. Valère-Maxime, III, II, *Ext.*, § 4; Sénèque le père, *Controverses*, II. Les Argiens et les Lacédémoniens se disputaient pour le champ de Thyrrée.

4. Plaisanterie de Xanthias dans les *Grenouilles* d'Aristophane.

## XIII

## SUR LES SACRIFICES.

1. Quand on voit éclater l'ineptie des hommes dans les sacrifices, les fêtes, les supplications des dieux, quand on considère ce qu'ils leur demandent, les vœux qu'ils leur adressent, l'opinion qu'ils s'en forment, il faudrait être, à mon avis, bien chagrin, bien morose, pour ne pas rire de tant d'extravagances. Cependant, avant d'en rire, je crois qu'il est bon de se demander si l'on peut appeler ces gens-là religieux ou misérables ennemis de la divinité, dont ils se font une idée basse et indigne au point de croire qu'elle a besoin des hommes<sup>1</sup>, qu'elle se plait à leurs adorations et qu'elle se fâche de leur indifférence. Les calamités d'Étolie, les malheurs des Calydoniens, je ne sais combien de meurtres, la maladie qui frappe Méléagre, tout cela fut, dit-on, l'œuvre de Diane, courroucée de ce qu'OEnée ne l'avait pas invitée à un sacrifice<sup>2</sup>, tant cet oubli, qui l'avait privée de sa part de victime, était profondément gravé dans son cœur ! Il me semble la voir toute seule abandonnée dans le ciel, tandis que les autres dieux sont allés chez OEnée ; elle jette les hauts cris, elle se lamente de ne pas se trouver à si belle fête.

2. D'un autre côté, si les Éthiopiens sont trois fois heureux, c'est un effet de la gratitude de Jupiter, reconnaissant les procédés honnêtes dont ils usent avec lui au commencement du poème d'Homère, où ils le régalaient pendant douze jours de suite, ainsi que les autres dieux qu'il a amenés à sa suite<sup>3</sup>. Il suit de là que les dieux, probablement, ne font rien sans retour. Ils vendent les biens aux hommes ; et on peut leur acheter la santé moyennant un jeune bœuf. Pour quatre bœufs on a les richesses, et la royauté pour une hécatombe. Il en coûte neuf taureaux<sup>4</sup> pour

1. Cf. Saint Paul, *Actes des apôtres*, xvii, 25.

2. Voy. OEnée dans le *Dictionnaire* de Jacobi. Cf. Ovide, *Métam.*, VIII, v. 467 et suivants.

3. *Iliade*, I, 423, 494.

4. Voy. *Odyssée*, III, v. 7.

revenir sain et sauf d'Ilion à Pylos; et une vierge de sang royal, pour naviguer d'Aulis à Troie<sup>1</sup>. Hécube n'a-t-elle pas fait marché avec Minerve, au prix de douze bœufs et d'un voile, que la ville ne serait pas prise ce jour-là<sup>2</sup>? On peut croire qu'il y a une foule de choses qui se vendent un coq<sup>3</sup>, une couronne, un grain d'encens.

3. Chrysès le savait fort bien sans doute, en sa qualité de prêtre, vieilli dans la connaissance des secrets divins; quand il s'éloigne d'Agamemnon, sans avoir réussi, il redemande à Apollon, comme s'il lui avait prêté à gros intérêts, le prix doublé de ses services, et il s'emporte presque contre lui, en disant<sup>4</sup>: « Honnête Apollon, c'est moi qui souvent ai placé des couronnes dans ton temple, jusque-là fort mal couronné; j'ai brûlé en ton honneur sur les autels tant de cuisses de taureaux et de chèvres, et tu me laisses impunément subir un tel affront; tu ne reconnais rien de ce que j'ai fait pour toi. » Ce discours fait si grande honte au dieu, qu'il saisit ses flèches, se place au-dessus de la station des vaisseaux, et perce des traits de la peste les Grecs, les chiens et les mulets.

4. Mais, puisque Apollon me revient en mémoire, je veux aussi dire les autres aventures que nos sages racontent de lui. Je ne parlerai pas de ses malheureuses amours, du meurtre d'Hyacinthe, des mépris de Daphné; je m'en tiens à la condamnation que lui valut le massacre des Cyclopes, à l'ostracisme en vertu duquel il fut envoyé du ciel sur la terre, pour y subir la condition humaine, et réduit à se faire mercenaire en Thessalie chez Admète, en Phrygie chez Laomédon. Toutefois, il ne fut pas le seul chez ce dernier; Neptune y fut son compagnon, et tous deux, pressés par le besoin, se gagèrent pour porter des briques et pour bâtir une muraille. Ils ne reçurent pas d'ailleurs en entier le salaire promis par le roi phrygien: il resta leur devoir, dit-on, plus de trente drachmes troyennes<sup>5</sup>.

5. Voilà les superbes récits que les poètes nous débitent sur les dieux; et ils nous en apprennent de bien plus belles encore sur Vulcain, Prométhée, Saturne, Rhéa, et presque toute la famille de Jupiter; puis, pour nous les raconter, ils invoquent au début de leurs poèmes les Muses, qui leur soufflent l'esprit

1. Voy. Ovide, *Métam.*, XII, et l'*Iphigénie* d'Euripide.

2. Voy. *Iliade*, VI, v. 308.

3. Allusion aux sacrifices offerts à Esculape.

4. Parodie d'Homère, *Iliade*, I, v. 37 et suivants.

5. Environ 30 francs.



divin. Alors, quand ils en sont remplis, ils chantent que Saturne, après avoir châtré Cœlus, son père, règne à sa place et dévore ses enfants comme l'Argien Thyeste; que Jupiter, soustrait par Rhéa, qui lui substitue une pierre, est exposé dans l'île de Crète et nourri par une chèvre, comme Téléphe par une biche<sup>1</sup>, et le Perse Cyrus par une chienne. Bientôt il chasse son père, le jette en prison, et se fait roi à son tour. Il épouse plusieurs femmes, et, en dernier lieu, Junon, sa sœur, à la mode des Perses et des Assyriens. D'un tempérament amoureux et porté aux plaisirs de Vénus, il peuple bientôt le ciel de ses enfants, nés les uns de ses égales, les autres bâtards et de race terrestre et mortelle. Le galant, en ces rencontres, se fait tour à tour pluie d'or, taureau, cygne, aigle, plus changeant enfin que Protée. Minerve est la seule qu'il engendre, après l'avoir conçue dans son cerveau. Quant à Bacchus, il le tire à moitié formé du ventre de sa mère consumée, l'enferme dans sa cuisse, et s'y fait pratiquer une ouverture au moment d'accoucher.

6. On en raconte à peu près autant de Junon, qui, sans avoir eu commerce avec son mari, semble pondre Vulcain, être malheureux, un artisan, un forgeron, tout brûlé, vivant sans cesse dans la fumée, couvert de cendres, toujours près d'un fourneau, et de plus, boiteux; infirmité qui lui vint de la chute que lui fit faire Jupiter, en le jetant du haut en bas du ciel. Heureusement pour lui; les généreux habitants de Lemnos le recueillirent; autrement, notre pauvre Vulcain serait mort, comme Astyanax précipité d'une tour. Malgré cela, cette histoire de Vulcain est encore supportable; mais qui ne connaît Prométhée et les maux qu'il a soufferts, pour s'être montré trop bon envers les hommes? Jupiter, le traînant en Scythie, le fait clouer sur le Caucase, et un aigle lui dévore le foie chaque jour.

7. Tel est son supplice. Et Rhéa, car il faut tout dire, jusqu'où va son impudeur! quelle éhontée! Vieille, hors d'âge, mère d'un si grand nombre de dieux, elle aime encore les garçons, elle en est jalouse; elle promène, sur un char traîné par des lions, son Attis, qui ne peut plus lui servir à rien<sup>2</sup>. Peut-on, après cela, reprocher à Vénus ses adultères, à la Lune de s'arrêter souvent à moitié route pour descendre auprès de son Endymion<sup>3</sup>?

1. Voy. le *Dict.* de Jacobi à l'article *Augé*.

2. Il s'était fait eunuque.

3. Tout cela paraît un résumé des *Dialogues des dieux*. Cf. le *Diasyrmos* d'Hermias et les *Foésies* de Prudence.

8. Mais, laissons ce discours ; montons au ciel même ; suivons la route poétique par laquelle ont volé Homère et Hésiode, et voyons comment sont distribuées les choses de là-haut. L'extérieur du ciel est d'airain ; c'est Homère qui nous l'apprend<sup>1</sup>. Si nous gravissons plus avant, et si nous levons nos regards vers la voûte, nous la voyons briller d'une lumière éclatante ; le soleil y est plus pur, les astres plus étincelants, le jour y brille sans cesse et le parvis est d'or. En entrant, on trouve d'abord les Heures, elles gardent la porte ; ensuite on voit Iris et Mercure, ministres et courriers de Jupiter. Plus loin sont les fourneaux de Vulcain, et tous les instruments de son métier ; enfin, l'on arrive à la demeure des dieux, au palais même de Jupiter, que Vulcain a décorés d'une manière splendide.

9. Les dieux, qui sont assis auprès de Jupiter<sup>2</sup>,

car il convient, quand on est si haut, de prendre un haut style, ont les regards abaissés vers la terre, et ils semblent faire le guet pour voir quelque feu allumé,

Quelque fumée en l'air s'enroulant en spirale<sup>3</sup> ;

et dès qu'un homme leur offre un sacrifice, les voilà tous la bouche ouverte au-dessus de cette fumée, humant le sang versé sur les autels, absolument comme des mouches, tandis que, lorsqu'ils prennent leurs repas chez eux, ils se nourrissent de nectar et d'ambrosie. Autrefois, ils admettaient les mortels à leurs festins ; Ixion et Tantale burent avec eux ; mais les hommes s'étant montrés insolents et bavards, ils en furent punis et le sont même encore, puisque, depuis ce temps, le ciel est fermé et interdit à la race humaine.

10. Telle est la vie des dieux ; et le culte religieux que les hommes leur rendent y est parfaitement conforme. D'abord ils leur ont réservé des bois, dédié des montagnes, consacré des oiseaux, assigné des plantes. Ensuite ils se les distribuent par nation, en leur accordant le droit de cité. Delphes et Délos ont adopté Apollon ; Athènes, Athéné<sup>4</sup>, l'identité du nom en est la preuve ; Argos. Junon ; les Mygdoniens, Rhéa ; Paphos, Vénus. Les Crétois ne prétendent pas seulement que Jupiter naquit et fut nourri chez eux, mais ils montrent aussi son tombeau<sup>5</sup> ; si bien que, depuis longtemps, nous sommes dans l'erreur, quand

1. *Iliade*, I, v. 426. — 2. *Iliade*, IV, v. 4. — 3. *Iliade*, I, v. 347.

4. Minerve s'appelle Ἀθηνᾶ en grec. — 5. Voy. p. 32, note 2.

nous nous imaginons que c'est Jupiter qui tonne, qui pleut<sup>1</sup>, qui gouverne le monde. Ce dieu, à notre insu, est mort jadis et a été inhumé chez les Crétois.

11. Bientôt on élève des temples aux dieux, afin sans doute qu'ils ne soient pas sans feu ni lieu; on leur fait faire des statues, en invoquant l'art d'un Praxitèle, d'un Polyclète, d'un Phidias<sup>2</sup>. Je ne sais pas trop où ces artistes ont pris leurs modèles, pour nous représenter Jupiter barbu, Apollon toujours adolescent, Mercure orné de poil follet, Neptune avec des cheveux bleus, Minerve avec des yeux gris. Cependant ceux qui entrent dans les temples ne se figurent plus qu'ils ont devant eux de l'ivoire indien, de l'or extrait des mines de Thessalie, mais le fils même de Saturne et de Rhéa, que Phidias a fait descendre du ciel, qu'il a chargé de veiller sur les déserts de Pise, et qui s'estime heureux lorsque tous les cinq ans, on lui offre quelque sacrifice à Olympie.

12. Les autels une fois dressés, les prières et les vases d'eau lustrale établis, on amène des victimes : le laboureur conduit le bœuf qui a traîné sa charrue; le berger, son agneau; le chevrier, sa chèvre; celui-ci, de l'encens; celui-là, un gâteau; le pauvre se rend le dieu favorable en lui baisant la main droite; les sacrificeurs, car je reviens à eux, couronnent l'animal, après avoir examiné avec soin s'il n'est pas impur, de peur de faire un mauvais sacrifice, le conduisent à l'autel et l'égorgent sous les regards du dieu; et, tandis qu'il mugit avec douleur, présage naturellement favorable, ils mêlent à ce son lugubre les accords de la flûte sacrée. Comment douter que les dieux ne soient ravis de ce spectacle!

13. Une loi affichée défend de s'avancer vers les vases d'eau lustrale à quiconque n'a pas les mains pures<sup>3</sup>; et cependant le prêtre ne s'y tient-il pas debout, tout sanglant, comme le Cyclope<sup>4</sup>, disséquant la victime, arrachant les entrailles, déchirant le cœur, répandant le sang autour de l'autel, et se livrant à toutes sortes de pratiques peu religieuses? Enfin il allume un brasier, il y place la chèvre avec sa peau, la brebis avec sa

1. Cf. Aristophane, *Nuées*, p. 448 de la trad. de M. Artaud, 2<sup>e</sup> édit.

2. Pour ces artistes, voy. de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, section VIII : *Considérations sur l'état des beaux-arts à Athènes*. — Cf. la thèse latine de M. L. Maignen intitulée : *Quid de signis tabulisque pictis senserit Marcus Tullius*.

3. Voy. Origène, *Contre Celse*, 447, 1.

4. Voy. Homère, *Odyssée*, IX.

laine; l'odeur divine monte aussitôt dans les airs, et gagne insensiblement le ciel. Le Scythe, dédaignant toute autre victime comme trop vile, immole des hommes à Diane, et par là croit se rendre agréable à la déesse.

14. Tout cela cependant n'a rien de trop extravagant; il en est de même de ce qui se fait en Assyrie, en Phrygie, en Lydie. Mais allez en Égypte, et vous verrez de graves cérémonies, une religion vraiment digne du ciel : là Jupiter a la tête d'un bélier, Mercure une belle figure de chien; Pan est un bouc de la tête aux pieds; celui-ci est un ibis, celui-là un crocodile<sup>1</sup>, cet autre un singe.

Mais voulez-vous connaître et savoir tout à fond<sup>2</sup> !

Écoutez cette foule de sophistes, de scribes, de prophètes à la tête rase; ils vous apprendront, après s'être écriés, suivant la formule :

... Profanes, loin du seuil<sup>3</sup> !

ils vous apprendront comment les dieux, effrayés par une sédition de leurs ennemis et des Géants, se sont sauvés en Égypte pour se dérober à leur poursuite; que l'un se jeta, de peur, dans le corps d'un bouc, que l'autre devint bête sauvage, un troisième oiseau, et que, pour cette raison, les dieux conservent encore aujourd'hui ces différentes formes. Les preuves en sont consignées dans les archives des sanctuaires, écrites depuis plus de dix mille ans.

15. Chez eux, d'ailleurs, les sacrifices sont presque les mêmes que chez nous, si ce n'est qu'ils pleurent la victime, rangés en cercle autour d'elle et se frappant la poitrine; d'autres se contentent de lui donner la sépulture, lorsqu'une fois elle est égorgée. Leur plus grand dieu est Apis<sup>4</sup>; quand il meurt, il n'est personne qui estime assez sa chevelure pour ne pas la raser en signe de deuil, eût-il le cheveu rouge de Nisus<sup>5</sup>. Or, cet Apis est un dieu tiré d'un troupeau, et proclamé après la mort de son prédécesseur, parce qu'il est plus beau et plus majestueux que les bœufs ordinaires. Tant de superstition accréditée dans l'esprit du vulgaire a moins besoin, selon moi,

1. Cf. Juvénal, *Sat.* xv, 2. Il faut lire d'ailleurs cette satire en entier.

2. Homère, *Iliade*, VI, 450; XXI, 487.

3. Voy. Virgile, *Énéide*, VI, v. 258. Cf. Horace, *Ode* 1 du livre III.

4. Voy. le mot *Apis* dans le *Dict.* de Jacobi.

5. *Id.* au mot *Nisus*. Cf. Virgile, *Géorgiq.*, I, v. 404 et suivants.

d'un censeur, que d'un Démocrite et d'un Héraclite : l'un, pour rire de la folie des hommes; l'autre, pour pleurer sur leur ignorance.

## XIV

LES SECTES A L'ENCAN<sup>1</sup>.

JUPITER, MERCURE, UN MARCHAND, PYTHAGORE, DÉMOCRITE, HÉRACLITE, SOCRATE, DIOGÈNE, CHRYSIPPE, ÉPI-CURE, UN PHILOSOPHE PYRRHONIEN.

1. JUPITER. Allons, toi, dispose les sièges, prépare la salle pour les arrivants : toi, fais ranger par ordre les différentes sectes ; mais aie soin d'abord de les parer, afin qu'elles aient bonne mine et attirent beaucoup d'acheteurs. Toi, Mercure, fais l'office de crieur, appelle les chalands, et qu'une bonne chance les fasse arriver au marché ! Nous allons vendre à la criée des sectes philosophiques de tout genre et de toute espèce. Ceux qui ne pourront pas payer comptant, payeront l'année prochaine, en donnant caution.

MERCURE. La foule arrive : il ne faut pas tarder, ni les faire attendre davantage.

JUPITER. Eh bien, vendons !

2. MERCURE. Qui veux-tu que nous mettions le premier en vente ?

JUPITER. Cet Ionien aux longs cheveux<sup>2</sup> ; il m'a l'air d'un homme respectable.

1. Rapprocher de ce dialogue celui de Théodore Prodrome, ayant pour titre : *Βίων πρᾶσις ποιητικῶν καὶ πολιτικῶν. Notices et extraits des manuscrits*, t. VIII, p. 78. Pour le dialogue lui-même, voyez les jugements qu'en ont portés les savants dans les notes de Lehmann, t. III, p. 500. Il sera bon de lire aussi les *Vies des philosophes* de Diogène de Laerte.

2. Jamblique appelle de même Pythagore *ὁ ἐν Σάμῳ κομήτης*, le chevelu de Samos.

MERCURE. Hé ! le Pythagoricien, descends et fais-toi voir par ceux qui sont ici réunis.

JUPITER. Allons, mets en criée !

MERCURE. Je vends la vie parfaite, la vie sainte et vénérable. Qui est-ce qui achète ? Qui veut être au-dessus de l'homme ? Qui veut connaître l'harmonie de l'univers, et revivre après sa mort ?

LE MARCHAND. Il n'a pas mauvais air : que sait-il ?

MERCURE. L'arithmétique, l'astronomie, la magie, la géométrie, la musique, la fourberie. Tu vois là un excellent devin.

LE MARCHAND. Est-il permis de l'interroger ?

MERCURE. Interroge, et bonne chance !

3. LE MARCHAND. D'où es-tu ?

PYTHAGORE. De Samos<sup>1</sup>.

LE MARCHAND. Où as-tu été instruit ?

PYTHAGORE. En Égypte<sup>2</sup>, chez les sages du pays.

LE MARCHAND. Voyons, si je t'achète, que m'enseigneras-tu ?

PYTHAGORE. Je ne t'enseignerai rien ; je te ferai ressouvenir<sup>3</sup>.

LE MARCHAND. Comment me feras-tu ressouvenir ?

PYTHAGORE. En purifiant d'abord ton âme, et en la nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Eh bien ! imagine qu'elle est purifiée : comment me donneras-tu la réminiscence ?

PYTHAGORE. En commençant par t'imposer un calme parfait, le mutisme absolu de cinq années.

LE MARCHAND. Va-t'en, mon cher, instruire le fils de Crésus<sup>4</sup> : je veux être un homme qui parle, et non une statue. Mais enfin, après ce silence de cinq ans, que ferai-je ?

PYTHAGORE. Tu t'exerceras à la musique et à la géométrie.

LE MARCHAND. Tu es charmant ; il faut commencer par être musicien pour devenir sage.

4. PYTHAGORE. Ensuite tu apprendras à compter.

LE MARCHAND. Je sais compter.

PYTHAGORE. Comment comptes-tu ?

LE MARCHAND. Un, deux, trois, quatre.

1. Toutes les réponses de Pythagore sont en dialecte ionien.

2. Cf. *Le Songe ou le Coq*, § 48.

3. Suivant Pythagore, toute science n'est que réminiscence. Nous nous rappelons en ce monde ce que nous avons appris dans un monde antérieur.

4. Voy. Hérodote, I, xxxiv et lxxxv.

PYTHAGORE. Attention ! ce que tu crois être quatre, c'est dix<sup>1</sup>, c'est le triangle parfait, c'est notre serment<sup>2</sup> !

LE MARCHAND. J'en jure par quatre, le grand serment, j'en'ai jamais ouï langage plus divin et plus sacré !

PYTHAGORE. Ensuite, étranger, tu sauras ce que c'est que la terre, l'air, l'eau et le feu ; quelle est leur forme, leur mouvement naturel, et comment ils se meuvent.

LE MARCHAND. Quoi ! le feu, l'air et l'eau ont donc une forme ?

PYTHAGORE. Certainement, et très-visible ; autrement, sans forme et sans apparence, ils ne pourraient pas se mouvoir. De plus, tu sauras que la divinité est un nombre et une harmonie.

LE MARCHAND. Voilà qui est étonnant.

5. PYTHAGORE. Et quand je t'aurai expliqué tout cela, tu sauras que tu n'es pas un, comme tu le penses, mais un autre que celui que tu crois être et que tu parais.

LE MARCHAND. Que dis-tu là ? Je suis un autre, et ce n'est pas moi-même qui converse avec toi ?

PYTHAGORE. Actuellement c'est toi-même, mais autrefois tu as paru dans un autre corps et sous un autre nom : par la suite, tu passeras encore dans un autre être.

LE MARCHAND. Tu veux dire que je serai immortel, passant ainsi de forme en forme ? Mais en voilà assez sur ce propos.

6. Passons à ta manière de vivre : quelle est-elle ?

PYTHAGORE. Je ne mange rien qui ait eu vie ; tout le reste m'est permis, sauf les fèves.

LE MARCHAND. Pourquoi cela ? ne les aimes-tu pas ?

PYTHAGORE. Je les aime ; mais elles sont sacrées, et leur nature est merveilleuse. Et d'abord elles sont toute génération.

1. L'addition des quatre premiers nombres donne, en effet, le nombre 10 :  $1 + 2 + 3 + 4 = 10$ .

2. Le triangle parfait n'est autre que le triangle équilatéral, que Pythagore représentait de cette manière :



Chacun des côtés se compose du nombre *quatre*, qui servait aux Pythagoriciens de formule de serment. Le voici tel qu'il existe dans les *Vers dorés* :

Ναὶ μὰ τὸν ἀμετέρα ψυχᾶ παραδόντα τετρακτὼν  
Παγὰν ἀεννάου φύσις, ῥιζώματ' ἔχουσαν.

« J'en jure par celui qui donne à notre âme le *quaternaire*, source éternelle des principes de la nature ! »

Ote la peau à des fèves vertes, tu verras qu'elles ressemblent beaucoup aux testicules de l'homme : fais-les cuire et expose-les pendant un certain nombre de nuits aux rayons de la lune, elles donneront du sang. Mais ma plus forte raison, c'est que les Athéniens s'en servent pour élire leurs magistrats.

LE MARCHAND. Tu parles bien, et comme un oracle; mais ôte ta robe, je veux te voir nu. Par Hercule ! il a une cuisse d'or : c'est un dieu : il n'a rien d'un homme : il faut absolument que je l'achète. Quelle est la mise à prix ?

MERCURE. Dix mines <sup>1</sup>.

LE MARCHAND. Les voici, je le prends à ce compte.

JUPITER. Mais le nom de l'acheteur et sa patrie ?

MERCURE. C'est, je pense, quelque Italien, Jupiter; un habitant de Crotone, de Tarente ou de la Grande-Grèce. Mais il n'est pas seul, ils sont au moins trois cents qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emmenent, et qu'on leur en fasse voir un autre !

7. MERCURE. Veux-tu cet homme malpropre, né dans le Pont <sup>2</sup> ?

JUPITER. Justement.

MERCURE. Hé ! l'homme à la besace et à la tunique sans manches, viens ici, fais le tour de la salle ! A vendre une vie mâle et courageuse, une vie libre ! Qui est-ce qui achète ?

LE MARCHAND. Que dis-tu, crieur ? Tu vends une vie libre ?

MERCURE. Oui.

LE MARCHAND. Tu ne crains pas qu'il ne t'accuse de commerce frauduleux, et qu'il ne te cite devant l'Aréopage ?

MERCURE. Il se soucie peu d'être mis en vente : il n'en pense pas moins être libre.

LE MARCHAND. A quoi peut servir un être aussi crasseux, aussi misérablement vêtu ? On n'en peut faire qu'un terrassier ou un porteur d'eau.

MERCURE. Oui, mais autre chose encore : fais-en un portier, il te gardera mieux qu'un chien : d'ailleurs il est déjà chien par son nom.

LE MARCHAND. Et quelle est sa patrie, sa profession ?

MERCURE. Interroge-le toi-même : c'est ce qu'il y a de mieux

LE MARCHAND. J'ai peur, à voir cette figure sombre et farou-

1. Un peu plus de 900 francs.

2. Diogène, né à Sinope, dans la Cappadoce, dépendance du royaume de Pont



che, qu'il n'aboie après moi, si je l'approche, et, ma foi, qu'il ne me morde. Ne vois-tu pas comme il lève son bâton, fronce les sourcils, et lance des regards menaçants et furieux ?

MERCURE. N'aie pas peur ; il est apprivoisé.

8. LE MARCHAND. D'abord, mon ami, dis-moi d'où tu es.

DIOGÈNE. De partout.

LE MARCHAND. Que veux-tu dire ?

DIOGÈNE. Tu vois un citoyen du monde,

LE MARCHAND. Qui donc imites-tu ?

DIOGÈNE. Hercule <sup>1</sup>.

LE MARCHAND. Pourquoi, alors, n'es-tu pas vêtu de la peau de lion ? Ton bâton te donne déjà un air de ressemblance.

DIOGÈNE. Ma peau de lion, c'est ce manteau : comme Hercule je fais la guerre aux voluptés, non par ordre, mais de moi-même ; j'ai entrepris de nettoyer la vie humaine.

LE MARCHAND. Belle entreprise ! Mais en quoi donc es-tu le plus habile ? quel est ton métier ?

DIOGÈNE. Je suis libérateur des hommes et médecin des passions ; en un mot, je veux être l'interprète de la vérité et de la franchise.

9. LE MARCHAND. A merveille, mon cher interprète ! Si je t'achète, comment m'instruiras-tu ?

DIOGÈNE. En te prenant pour disciple, je commencerai par te dépouiller de ton bien-être, je t'enfermerai dans l'indigence, je te revêtirai d'un manteau : ensuite je te forcerai à peiner et à travailler, dormant par terre, buvant de l'eau, ne mangeant que ce qui te tombera sous la main. Si tu as des richesses, fidèle à mes leçons, tu les jetteras dans la mer ; tu ne te soucieras plus de femme, d'enfants, de patrie : tout cela pour toi ne sera que fades. Tu abandonneras la maison paternelle, pour habiter un tombeau, quelque tour abandonnée, ou bien un tonneau. Tu auras une besace pleine de lupins, de livres écrits sur les deux pages, et dans cette condition, tu te vanteras d'être plus heureux que le grand roi. Si l'on te donne des coups de fouet, si l'on te met à la question, tu ne croiras pas que ce soit un mal.

LE MARCHAND. Que dis-tu là ? Je n'éprouverai point de douleur si l'on me fouette ? Je n'ai pas une carapace de tortue ou de crabe.

DIOGÈNE. Tu suivras la maxime d'Euripide <sup>2</sup>, avec une légère variante.

1. Il était le patron des cyniques. Voy. *le Banquet ou les Lapithes*, § 16.

2. *Hippolyte*, v. 612.

LE MARCHAND. Laquelle ?  
DIOGÈNE.

L'âme pourra souffrir, mais la langue, non pas.

10. Voici maintenant les qualités que je veux te voir acquérir. Sois d'abord effronté, impudent, insolent avec tout le monde, rois et particuliers : cela te fera regarder et passer pour un homme de cœur. Que ton langage soit barbare, ta voix rauque et semblable à celle d'un chien ; que ta mine soit refrignée, et ta démarche répondant à ta mine ; en un mot, que tout, chez toi, soit farouche et sauvage. Loin de toi la pudeur, la douceur, la modération ! Efface de ton front toute rougeur de honte ; recherche les endroits les plus peuplés ; et là, seul, au milieu de la foule, ne te lie avec personne ; fuis toute espèce d'hôte ou d'ami : les liens de société sont la mort de ton empire. Fais hardiment, aux yeux de tous, ce qu'on rougirait de faire tout seul : affecte en amour les postures les plus risibles. Enfin, quand tu le voudras, mange un polype cru ou une sépia, et meurs<sup>1</sup>. Voilà le bonheur que nous vous promettons.

11. LE MARCHAND. Fi donc ! Tout cela est hideux et indigne d'un homme.

DIOGÈNE. C'est du moins bien aisé, mon cher, et facile à mettre en pratique : tu n'auras pas besoin, pour cela, d'instruction, de livres et autres sornettes ; tu arriveras par le plus court chemin à la gloire. Et, quand tu serais un homme ordinaire, un savetier, un marchand de chair salée, un charpentier ou un publicain, rien ne t'empêchera de devenir un grand personnage, pour peu que tu aies de l'impudence, de l'audace et la langue affilée pour l'insulte.

LE MARCHAND. Je n'ai pas besoin de toi pour cela. Cependant tu pourrais peut-être me servir, à l'occasion, de matelot ou de jardinier ; et si le crieur consent à te donner pour deux oboles, au plus<sup>2</sup>....

MERCURE. Prends-le pour cette somme. Nous ne sommes pas fâchés de nous en débarrasser ; c'est un braillard, qui insulte tout le monde à chaque instant, et qui n'a que de vilains mots à la bouche.

12. JUPITER. A un autre ! Appelle ce Cyrénéen<sup>3</sup> vêtu de pourpre et couronné de fleurs.

1. On prétend que c'est ainsi que mourut Diogène.

2. 30 centimes.

3. Aristippe.

MERCURE. Allons ! attention, tout le monde ! C'est un article magnifique, et qui demande un riche acheteur. C'est la vie suave, la vie trois fois heureuse ! Qui est-ce qui veut de la Volupté ? Qui est-ce qui achète cet être délicat ?

LE MARCHAND. Viens ici, et dis-nous ce que tu sais faire. Je t'achèterai, si tu peux m'être utile.

MERCURE. Ne l'importune pas, mon cher ; ne lui demande rien : il est ivre, et ne pourrait pas répondre : tu vois comme il bégaye !

LE MARCHAND. Alors, quel homme de bon sens voudrait acheter un esclave si corrompu, si dépravé ? Comme il exhale une odeur de parfums ! Comme sa marche est chancelante et mal assurée ! Mais toi, Mercure, dis-moi quels sont ses talents, ce qu'il sait faire.

MERCURE. Une seule chose : il est bon convive, sachant boire en compagnie, et festiner avec une joueuse de flûte, chez un maître amoureux et débauché. Il sait, en outre, parfaitement faire les gâteaux ; c'est un cuisinier fort habile. Enfin, il est passé maître en fait de voluptés. Élevé à Athènes, il a servi en Sicile les tyrans, qui l'ont tenu en grande estime. Le point sommaire de sa philosophie, c'est de mépriser toutes choses, d'user de tout, et de chercher en tout le plaisir.

LE MARCHAND. Tu es libre de jeter les yeux sur d'autres acheteurs, riches et opulents ; pour moi, je ne suis pas en état d'acheter sa joyeuse vie.

MERCURE. Celui-là, Jupiter, me fait l'effet de ne pas trouver d'acquéreur, et de nous rester.

13. JUPITER. Fais-le retirer, produis-en un autre, ou plutôt ces deux à la fois, le rieur d'Abdère et le pleureur d'Éphèse<sup>1</sup> : je veux les vendre ensemble.

MERCURE. Avancez au milieu. A vendre deux bonnes vies ! Je mets en criée les deux plus sages des hommes.

LE MARCHAND. Par Jupiter ! quel contraste ! L'un ne cesse de rire ; l'autre a l'air d'assister à un enterrement, il ne cesse de pleurer. Hé ! l'ami ! qu'as-tu donc à rire ?

DÉMOCRITE. Tu le demandes ? Tout ce que vous faites me semble risible, et vous par-dessus le marché.

LE MARCHAND. Que dis-tu là ? Tu te moques de nous tous, et tu n'estimes rien de tout ce que nous faisons ?

DÉMOCRITE. C'est cela même ! Il n'y a rien de sérieux au monde : tout est vide, concours d'atomes, infini !

1. Démocrite et Héraclite. Ils parlent tous les deux en dialecte ionien.

LE MARCHAND. Tu te trompes : il n'y a que toi de vide, et d'infiniment sot. Voyez, l'insolence ! ne cesseras-tu pas de rire ?

14. Et toi, mon cher, pourquoi pleures-tu, car je préfère causer avec toi ?

HÉRACLITE. Je regarde toutes les choses humaines, ô étranger, comme tristes et lamentables, et rien qui n'y soit soumis au destin : voilà pourquoi je les prends en pitié, pourquoi je pleure. Le présent me semble bien peu de chose, l'avenir désolant : je vois l'embrassement et la ruine de l'univers : je gémiss sur l'instabilité des choses ; tout y flotte comme dans un breuvage en mixture ; amalgame de plaisir et de peine, de science et d'ignorance, de grandeur et de petitesse : le haut et le bas s'y confondent et alternent dans le jeu du siècle.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le siècle ?

HÉRACLITE. Un enfant qui joue, qui jette des dés, qui saute à l'aventure.

LE MARCHAND. Et les hommes, qui sont-ils ?

HÉRACLITE. Des dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les dieux ?

HÉRACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tes discours sont des énigmes, mon cher, de vrais logoglyphes : probablement, ainsi que Loxias<sup>1</sup>, tu ne dis rien de clair<sup>2</sup>.

HÉRACLITE. Je me soucie peu de vous.

LE MARCHAND. Aussi faudrait-il être bien sot pour te prendre.

HÉRACLITE. Moi, je vous ordonne à tous de pleurer à chaudes larmes, petits et grands, acheteurs ou non.

LE MARCHAND. Son mal se rapproche beaucoup de l'humeur noire ; je n'achèterai ni l'un ni l'autre.

MERCURE. En voilà deux encore qui nous restent au magasin !

JUPITER. Mets-en un autre en vente.

15. MERCURE. Veux-tu ce bouffon athénien<sup>3</sup> ?

JUPITER. Oui.

MERCURE. Viens ici, toi. Bonne vie à vendre, homme de bon sens ! Qui veut acheter cet excellent personnage ?

LE MARCHAND. Dis-moi, que sais-tu faire ?

SOCRATE. J'aime les garçons, et je sais à fond tout ce qui concerne l'amour<sup>4</sup>.

1. Surnom d'Apollon.

2. L'obscurité d'Héraclite était proverbiale : on lui donnait le surnom de *ενορεινός*, ténébreux.

3. Cf. Cicéron, *De natur. deorum*, I, xxxiv.

4. Allusion au *Phèdre* de Platon. Cf. Sénèque, *De vita beata*, xxvii, 6.

LE MARCHAND. Comment pourrais-je t'acheter ? j'ai besoin d'un pédagogue pour mon fils, qui est un joli garçon.

SOCRATE. Qui serait mieux fait que moi pour vivre avec un beau jeune homme ? Ce n'est pas du corps que je suis amoureux, c'est de la beauté de l'âme. Sois sans crainte ; de tous ceux qui pourraient reposer avec moi sous la même couverture, tu n'entendras aucun se plaindre que je me sois mal conduit.

LE MARCHAND. Il est incroyable qu'un homme qui aime les garçons n'ait souci que de l'âme, quand il a toute liberté, couché sous la même couverture.

16. SOCRATE. Je jure par le Chien et par le Platane qu'il en est ainsi <sup>1</sup> !

LE MARCHAND. Par Hercule ! les singuliers dieux que voilà !

SOCRATE. Quoi donc ? Le Chien ne te paraît donc pas être un dieu ? Ne vois-tu pas l'Anubis d'Égypte sous cette figure ? ne connais-tu pas Sirius au ciel et Cerbère aux enfers ?

17. LE MARCHAND. Tu as raison ; je me trompais. Mais comment vis-tu ?

SOCRATE. J'habite une ville que je me suis faite à moi-même : j'ai une république d'un nouveau genre, où je dicte mes propres lois <sup>2</sup>.

LE MARCHAND. Je voudrais bien en connaître quelqu'une.

SOCRATE. Écoute la plus importante, celle qui est relative aux femmes : aucune d'entre elles ne doit être à un seul exclusivement, mais à quiconque voudra l'épouser.

LE MARCHAND. Que dis-tu ? tu as donc abrogé les lois sur l'adultère ?

SOCRATE. Oui, par Jupiter, et toutes les petites formalités de cette espèce.

LE MARCHAND. Quant aux beaux garçons, qu'as-tu décidé ?

SOCRATE. Leurs baisers seront la récompense des gens vertueux et de tous ceux qui se seront distingués par un brillant exploit <sup>3</sup>.

18. LE MARCHAND. Oh ! le beau présent ! Mais quel est pour toi l'essentiel de la sagesse ?

SOCRATE. Les idées et les modèles des êtres. Tout ce que tu vois, la terre et ce qu'elle porte, la mer et le ciel, ont des images invisibles qui existent hors de l'univers <sup>4</sup>.

1. Serments familiers à Socrate dans Platon et dans Xénophon.

2. Raillerie des *Lois* de Platon.

3. Voy. Platon, *République*, livre V.

4. Voy. le *Parménide* de Platon.

LE MARCHAND. Où existent-elles alors ?

SOCRATE. Nulle part : car si elles existaient quelque part, elles n'existeraient pas.

LE MARCHAND. Mais je ne vois pas ces modèles dont tu parles.

SOCRATE. Naturellement : tu es aveugle des yeux de l'âme ; mais moi, je vois les images de tous les êtres, je vois un autre toi invisible, un autre moi-même ; en un mot, je vois tout double.

LE MARCHAND. Ma foi ! il faut que je t'achète ; tu es un sage, et tu as bonne vue. Voyons, crieur, que me demandes-tu pour celui-là ?

MERCURE. Deux talents<sup>1</sup>.

LE MARCHAND. Marché conclu ! seulement je te payerai plus tard.

19. MERCURE. Quel est ton nom ?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse<sup>2</sup>.

MERCURE. Prends, et bonne chance ! Maintenant c'est au tour d'Épicure. Qui veut l'acheter ? c'est le disciple de ce rieur et de cet ivrogne que j'ai mis en criée tout à l'heure ; mais il a un avantage sur eux, il est plus impie : c'est d'ailleurs un délicat, un ami des bons morceaux.

LE MARCHAND. Quel est le prix ?

MERCURE. Deux mines<sup>3</sup>.

LE MARCHAND. Les voici ; mais dis-moi quels sont les mets qu'il préfère.

MERCURE. Ceux qui sont doux et mielleux, particulièrement les figes.

LE MARCHAND. Il ne sera pas difficile de lui en donner : je lui achèterai des paniers de figes grasses.

20. JUPITER. Fais-en venir un autre ; l'homme à la peau rasée, ce refrogné du Portique.

MERCURE. Tu as raison : beaucoup de ceux qui sont venus à la vente semblent l'attendre. A vendre la vertu même, une vie parfaite ! Qui est-ce qui veut seul tout savoir ?

LE MARCHAND. Que dis-tu ?

MERCURE. Cet homme est le seul sage, le seul beau, le seul juste, le seul brave, le seul roi, le seul orateur, le seul riche, le seul législateur, et ainsi pour tout le reste<sup>4</sup>.

LE MARCHAND. Il est donc aussi, mon cher, le seul bon cui-

1. 44 000 francs. — 2. Disciple et ami de Platon. — 3. Près de 200 francs

4. Voy. Horace, *Ép.* 1 du livre I, vers la fin.

sinier, et, ma foi! le seul savetier, le seul charpentier, et ainsi pour tout le reste.

MERCURE. Mais oui.

21. LE MARCHAND. Viens ici, mon brave, et me dis, comme à ton acquéreur, qui tu es, en commençant par m'avouer si tu es fâché ou non d'être mis en vente et de servir.

CHRYSIPPE. Pas du tout : cela ne dépend pas de nous, et ce qui ne dépend pas de nous est indifférent<sup>1</sup>.

LE MARCHAND. Je ne te comprends pas.

CHRYSIPPE. Comment? Tu ne sais pas qu'il y a des choses proposées et des choses rejetées<sup>2</sup>?

LE MARCHAND. Je n'en ai jamais entendu parler.

CHRYSIPPE. Cela n'est pas étonnant, tu n'es pas accoutumé à nos termes, et tu n'as pas l'imagination *compréhensive*. Mais celui qui a étudié avec attention la théorie du raisonnement, ne sait pas seulement ces choses-là; il connaît l'*accident* et le *suraccident*, avec toutes leurs différences.

LE MARCHAND. Au nom de la Sagesse, fais-moi le plaisir de m'expliquer ce que c'est que l'*accident* et le *suraccident* : car, je ne sais comment, j'ai été frappé de la douce harmonie de ces expressions.

CHRYSIPPE. Très-volontiers. Lorsqu'un homme est boiteux, et qu'en heurtant son pied boiteux contre une pierre, il vient à se blesser, l'infirmité qui le fait boiter est l'*accident*, et la blessure le *suraccident*.

22. LE MARCHAND. O la finesse! Qu'est-ce que tu connais encore à fond?

CHRYSIPPE. Les filets du langage, dans lesquels je prends mes interlocuteurs : je leur clos la bouche, je leur mets un bâillon, et je les réduis au silence : et le nom de cette invention puissante, c'est le fameux syllogisme.

LE MARCHAND. Par Hercule! Voilà une arme terrible et violente!

CHRYSIPPE. Tu vas en juger. As-tu un fils?

LE MARCHAND. Pourquoi cela?

CHRYSIPPE. Supposons qu'un crocodile l'ait enlevé, lorsqu'il errait sur le bord d'un fleuve, et qu'ensuite il t'ait promis de te le rendre, à condition que tu lui dirais au juste s'il est dans l'intention de te le rendre ou non; quelle est, à ton avis, la résolution du crocodile?

1. Voy. la I<sup>re</sup> maxime du *Manuel* d'Épictète.

2. Cf. Cicéron, *Vrais biens et vrais maux*, III, IV.

LE MARCHAND. Il n'est pas facile de répondre à ta question, et je ne sais pas trop ce que je dois dire pour recouvrer mon fils : par Jupiter ! réponds pour moi, et sauve-le vite, de peur que le crocodile ne l'avale avant ta réponse.

CHRYSIPPE. Sois tranquille. Je t'en apprendrai d'autres bien plus admirables.

LE MARCHAND. Lesquels ?

CHRYSIPPE. Le *Moissonnant*, le *Dominant*, l'*Électre* qui les vaut tous, et le *Voilé*.

LE MARCHAND. Qu'est-ce que ce *Voilé* et cette *Électre* ?

CHRYSIPPE. C'est la fameuse *Électre*, fille d'Agamemnon, qui, en même temps, sait une chose et ne la sait pas. Quand Oreste se présente inconnu devant elle, elle sait qu'Oreste est son frère, mais elle ne sait pas que cet inconnu est Oreste. Voici maintenant le *Voilé* : tu vas entendre là une invention admirable. Réponds-moi. Connais-tu ton père ?

LE MARCHAND. Oui.

CHRYSIPPE. Eh bien ! Si, en te présentant un homme voilé, je te disais : « Connais-tu cet homme, » que répondrais-tu ?

LE MARCHAND. Je ne le connais pas.

23. CHRYSIPPE. Cependant cet homme voilé était ton père, donc, si tu as dit ne le pas connaître, il est clair que tu ne connais pas ton père.

LE MARCHAND. Pas du tout : je n'ai qu'à lui ôter son voile, je saurai bien ce qui en est. Enfin quel est le but de ta sagesse, ou que feras-tu quand tu seras arrivé au sommet de la Vertu ?

CHRYSIPPE. Je posséderai alors les premiers dons de la nature, je veux dire la richesse, la santé, et autres choses semblables. Mais, avant d'y arriver, il faut beaucoup travailler, coller ses yeux sur de gros volumes d'une écriture très-fine, entasser les scolies, se farcir de solécismes et de termes absurdes ; mais le point capital, c'est qu'il n'est pas possible de devenir sage, si l'on n'a pas pris trois fois de suite de l'ellébore<sup>1</sup>.

LE MARCHAND. Voilà de beaux principes et dignes d'un grand cœur ! Pourtant être un Gniphon, un usurier (car je sais que c'est aussi là une de tes qualités), est-ce bien digne d'un homme qui a bu de l'ellébore, et de parfaite vertu ?

CHRYSIPPE. Oui. Seul, le sage a le droit de prêter à usure, puisque seul il fait des syllogismes ; car prêter à usure et calculer les intérêts, c'est à peu près la même chose que de faire des syllogismes ; et l'un, comme l'autre, appartient exclusive-

4. Voy. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVII, chap. xv.



ment au sage. Seulement, il ne doit pas, comme la plupart des usuriers, exiger simplement les intérêts, mais encore les intérêts des intérêts. En effet, ne sais-tu pas que des premiers intérêts naissent les seconds, qui en sont, pour ainsi dire, engendrés? Tu peux voir que c'est là un syllogisme en forme. Si le sage touche les premiers intérêts, il doit aussi toucher les seconds; or, il touche les premiers, donc il doit toucher les seconds.

24. LE MARCHAND. Disons-nous aussi la même chose de l'argent que tu reçois des jeunes gens pour payer tes leçons de sagesse? Est-il évident qu'il ne convient qu'au seul sage de se faire payer ses leçons de vertu?

CHRYSIPPE. Tu sais : ce n'est pas pour moi que je prends, c'est pour celui qui donne; puisque l'un verse, l'autre doit recevoir. Je m'apprends à recevoir, et mon disciple à verser.

LE MARCHAND. Mais tu disais le contraire : que c'était le jeune homme qui recevait, et que toi, le seul riche, tu versais.

CHRYSIPPE. Tu veux rire, mon ami; mais prends garde que je ne te décoche un syllogisme *indémontrable*.

LE MARCHAND. Et quel mal ce trait me ferait-il?

CHRYSIPPE. La perplexité, le silence, le bouleversement de l'esprit.

25. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que, si je veux, je puis à l'instant te changer en pierre.

LE MARCHAND. Comment, en pierre? Tu ne me parais pas un Persée, mon cher.

CHRYSIPPE. Voici comment. La pierre est-elle un corps?

LE MARCHAND. Oui.

CHRYSIPPE. Eh bien! un animal n'est-il pas un corps?

LE MARCHAND. Oui.

CHRYSIPPE. Et toi, n'es-tu pas un animal?

LE MARCHAND. Je le crois.

CHRYSIPPE. Donc tu es une pierre, puisque tu es un corps.

LE MARCHAND. Pas du tout. Mais, voyons, par Jupiter! tire-moi de peine, et fais-moi redevenir homme comme devant.

CHRYSIPPE. C'est facile, tu vas redevenir homme; réponds. Tout corps est-il un animal?

LE MARCHAND. Non.

CHRYSIPPE. Eh bien! une pierre est-elle un animal?

LE MARCHAND. Non.

CHRYSIPPE. Toi, tu es un corps?

LE MARCHAND. Oui.

CHRYSIPPE. Étant un corps, tu es un animal ?

LE MARCHAND. Oui.

CHRYSIPPE. Donc tu n'es pas une pierre, puisque tu es un animal.

LE MARCHAND. Tu m'as rendu un grand service. Déjà mes jambes se refroidissaient comme celles de Niobé, et commençaient à se roidir. Allons, je vais t'acheter. Combien en veut-on ?

MERCURE. Douze mines <sup>1</sup>.

LE MARCHAND. Tiens.

MERCURE. L'as-tu acheté tout seul ?

LE MARCHAND. Non vraiment, mais en société de tous ceux que tu vois ici.

MERCURE. Ils sont nombreux ; ils ont les épaules fortes et sont taillés pour le *Moissonnant*.

26. JUPITER. Ne perdons pas de temps ; à un autre !

MERCURE. Viens ici, Péripatéticien, le beau, le riche ! Achetez-moi le plus éclairé de tous, le savant universel !

LE MARCHAND. Quelles sont ses qualités ?

MERCURE. Il est modéré, doux, accommodant, et, qui plus est, double.

LE MARCHAND. Que veux-tu dire ?

MERCURE. Il est en dedans autrement qu'en dehors. Si tu l'achètes, n'oublie pas de distinguer en lui l'*ésotérique* et l'*écotérique* <sup>2</sup>.

LE MARCHAND. Et que sait-il le mieux ?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens : ceux de l'âme, ceux du corps et ceux de la fortune.

LE MARCHAND. Sa morale est humaine. Combien vaut-il ?

MERCURE. Cinq mines <sup>3</sup>.

LE MARCHAND. C'est cher.

MERCURE. Non, mon ami ; car il paraît avoir lui-même de l'argent ; ainsi dépêche-toi de l'acheter. D'ailleurs, il t'apprendra tout de suite combien de temps vit un ciron, à quelle profondeur de la mer descendent les rayons du soleil, de quelle nature est l'âme des huîtres.

LE MARCHAND. Par Hercule ! voilà une science minutieuse !

MERCURE. Que sera-ce, quand tu lui entendas dire des choses encore plus subtiles au sujet de la procréation et de la génération, de la formation de l'embryon dans le ventre de la mère ;

1. Près de 4000 francs. — 2. Allusion aux deux doctrines d'Aristote.

3. Environ 400 francs.

soutenir que l'homme est un animal ridicule, et non pas l'âne, qui ne construit point de maison et ne navigue point?

LE MARCHAND. Voilà des enseignements admirables et d'une haute utilité. Je l'achète vingt mines<sup>1</sup>.

27. MERCURE. Soit. Voyons, nous en reste-t-il quelque autre? Ah! ce sceptique. Ici, Pyrrhias<sup>2</sup>; viens, que nous te mettions aussitôt en criée. On commence déjà à s'en aller; les acquéreurs vont être en petit nombre. Allons! Qui est-ce qui achète celui-là?

LE MARCHAND. Moi! Mais, d'abord, dis-moi ce que tu sais.

LE PHILOSOPHE. Rien.

LE MARCHAND. Que veux-tu dire par là?

LE PHILOSOPHE. Que je ne crois à l'existence de rien.

LE MARCHAND. Mais nous, que sommes-nous donc?

LE PHILOSOPHE. Je n'en sais rien.

LE MARCHAND. Et toi, qu'es-tu?

LE PHILOSOPHE. Je n'en sais absolument rien.

LE MARCHAND. Voilà un doute! Que veulent dire ces balances?

LE PHILOSOPHE. Elles me servent à peser les raisons, et à juger de leur égalité. Quand j'ai vu qu'elles sont pareilles et au même niveau, alors je ne sais laquelle est la plus vraie.

LE MARCHAND. Pour le reste, que sais-tu faire?

LE PHILOSOPHE. Tout, excepté poursuivre un esclave fugitif<sup>3</sup>.

LE MARCHAND. Et pourquoi cela ne t'est-il pas possible?

LE PHILOSOPHE. Parce que, mon ami, je ne puis le saisir.

LE MARCHAND. Je le crois; tu me parais un garçon lourd et stupide. Mais enfin quel est le but de ta science?

LE PHILOSOPHE. L'ignorance; je ne sais ni entendre ni voir.

LE MARCHAND. Tu es donc sourd et aveugle?

LE PHILOSOPHE. Oui; et, par là-dessus, dénué de sens et de jugement, en un mot, je diffère peu d'un ver.

LE MARCHAND. Je veux t'acheter à cause de cela. Combien vaut-il?

MERCURE. Une mine attique<sup>4</sup>.

LE MARCHAND. La voici.... Eh bien! que dis-tu? T'ai-je acheté?

LE PHILOSOPHE. Je n'en sais rien.

LE MARCHAND. C'est sûr, pourtant; je t'ai acheté et j'ai payé.

1. Plus de 4500 francs. — 2. Allusion au nom de Pyrrhon. — 3. La vérité.

4. 94 francs 66 centimes.

LE PHILOSOPHE. Je m'abstiens et ne décide pas la question.

LE MARCHAND. Malgré cela, suis-moi; car tu es mon esclave.

LE PHILOSOPHE. Qui sait si tu dis vrai<sup>1</sup>?

LE MARCHAND. Le crieur, l'argent et le monde qui est ici.

LE PHILOSOPHE. Y a-t-il du monde ici?

LE MARCHAND. Je vais tout à l'heure te conduire au moulin, et te faire voir que je suis ton maître, grâce au raisonnement qui fait gagner la mauvaise cause<sup>2</sup>.

LE PHILOSOPHE. Je ne décide pas la question.

LE MARCHAND. Et moi, par Jupiter, je la tranche<sup>3</sup>!

MERCURE. Allons! cesse de t'entêter, et suis ton acquéreur. Vous autres, nous vous invitons pour demain matin. Nous mettrons en vente les sectes ignorantes, ouvrières et de vil prix.

## XV

### LE PÊCHEUR OU LES RESSUSCITÉS.

LES PHILOSOPHES DU DIALOGUE PRÉCÉDENT ET QUELQUES AUTRES, LUCIEN, LA VERTU, LA PHILOSOPHIE, LE SYLOGISME, LA CONVICTIOŒ, LA DÉMONSTRATION.

1. SOCRATE. Chargez, chargez; écrasez ce coquin d'une gr le de pierres! Redoublez avec des mottes de terre: en avant es coquilles d'huître! Tombez sur le scélérat à coups de bâton. Prenez garde qu'il n'échappe. Charge, Platon, et toi aussi, Ch y-sippe, et toi encore; faisons la tortue contre lui:

Bâton, aide bâton; besace, aide besace<sup>4</sup>.

1. Cf. Molière, *Mariage forcé*, sc. VIII, éd. de Ch. Lahure, t. I.

2. Voy. Aristophane, *Nuées*, *passim*. Platon, Socrate, Cicéron, Luc n, l'empereur Julien, Tzetzés, offrent de nombreux passages relatifs à ce pro dé des rhéteurs. Cf. notre Thèse latine: *De ludicris apud veteres laudationil* s, p. 22.

3. Il le frappe.

4. Parodie de l'*Iliade*, II, v. 363.

C'est un ennemi commun : il n'est aucun de nous qu'il n'ait outragé. Toi, Diogène, si jamais tu t'es servi de ton bâton, c'est le moment d'en faire usage ; pas de quartier : que le calomnieux soit puni comme il le mérite. Quoi donc, vous mollissez, Épicure et Aristippe ? vous prenez mal votre temps.

Gens sages, rappelez votre fougueux courroux<sup>1</sup>.

2. Aristote, un peu plus d'ardeur ! A merveille ! Le monstre est pris. Nous te tenons, infâme. Tu vas savoir quels hommes tu as insultés. Comment allons-nous te traiter ? Inventons plusieurs genres de morts, qui puissent nous satisfaire. Il mériterait bien que chacun de nous le fît mourir sept fois.

PLATON. Moi, je suis d'avis, par Jupiter ! qu'on l'empale, après lui avoir crevé les yeux, et, avant tout, coupé la langue en petits morceaux : que t'en semble, Empédocle ?

EMPÉDOCLE. Jetons-le dans les cratères de l'Etna, pour lui apprendre à outrager ceux qui valent mieux que lui.

PLATON. Non, il vaut mieux qu'à l'exemple de Penthée ou d'Orphée,

Il périsse écrasé sous cet amas de pierres<sup>2</sup>,

afin que chacun s'en aille avec son lambeau.

3. LUCIEN. Oh ! non, non ! par Jupiter ! dieu des suppliants, épargnez-moi !

SOCRATE. C'est décidé, on ne te lâchera pas ; tu sais ce que dit Homère :

Point de serments sacrés entre hommes et lions<sup>3</sup>.

LUCIEN. C'est aussi par Homère que je vous conjure : peut-être respecterez-vous ses vers, et prendrez-vous pitié de moi, en m'entendant rapsoder :

Laissez vivre un brave homme, et prenez en retour  
Cet airain et cet or, objet de votre amour<sup>4</sup>.

PLATON. Nous ne sommes pas embarrassés pour te riposter avec Homère :

Ton or ne pourra pas, infâme, te servir :  
Je te tiens, et ma main brûle de te punir<sup>5</sup>.

1. Parodie de l'*Iliade*, VI, v. 412. — 2. Parodie d'Euripide. — 3. *Iliade*, XXII, v. 262. — 4. Parodie de l'*Iliade*, X, v. 378 ; I, v. 23. — 5. Parodie de l'*Iliade*, X, v. 447.

4. LUCIEN. Malheur à moi ! Homère m'est inutile, Homère, ma plus chère espérance. Essayons d'Euripide : voyons s'il me sauvera.

Ne tuez pas un suppliant,  
Vous n'avez pas droit sur sa vie<sup>1</sup>.

PLATON. Et ceci n'est-il pas aussi d'Euripide ?

Celui qui fait le mal doit aussi l'éprouver<sup>2</sup>.

LUCIEN.

Et pour de vains discours vous me donnez la mort<sup>3</sup>.

PLATON. Sans doute ; Euripide a dit encore :

Une bouche sans frein, une extrême impudeur,  
Entraînent l'insolent au plus affreux malheur<sup>4</sup>.

LUCIEN. Eh bien ! puisque vous avez résolu de me mettre à mort, et qu'il ne reste aucun moyen de salut, voyons, dites-moi qui vous êtes, quelle impardonnable offense j'ai commise, pour allumer contre moi une colère inextinguible, et pourquoi m'arrêtez-vous afin de me faire mourir ?

PLATON. Quelles offenses tu as commises envers nous ? Interroge-toi toi-même, scélérat ; songe à ces beaux discours où tu insultes la Philosophie elle-même, où tu nous outrages, où tu mets en criée, comme dans un marché, des hommes sages et, qui plus est, des hommes libres. Indignés de ce procédé, nous sommes venus contre toi du fond des enfers, après avoir obtenu un congé de Pluton ; et voici Chrysispe, Épicure, moi, Platon, Aristote, le silencieux Pythagore et Diogène, avec tous ceux dont tu te moques dans tes écrits.

5. LUCIEN. Je respire. Vous ne me tuerez pas, quand vous saurez quel je suis envers vous. Jetez ces pierres : ou plutôt gardez-les ; vous vous en servirez contre ceux qui méritent d'être lapidés.

PLATON. Tu plaisantes : il faut que tu meures aujourd'hui, et bientôt

La tunique de pierre aura puni tes crimes<sup>5</sup>.

LUCIEN. Mais sachez donc, bons philosophes, que c'est

1. Euripide, *Frag.* clxxx. — 2. Euripide, *Oreste*, v. 443. — 3. Euripide, *Frag.* clxxxi. — 4. Euripide, *Bacch.*, v. 385. — 5. Homère, *Iliade*, III, v. 57.

l'homme auquel vous devez le plus d'éloges, un ami plein d'excellentes intentions envers vous et de déférence pour vos doctrines, enfin, s'il m'est permis de le dire, le sauveur de vos travaux; sachez que c'est lui que vous allez tuer, si vous me tuez, moi qui me suis donné tant de mal pour vous. Prenez garde d'agir comme les philosophes de notre temps, c'est-à-dire de vous montrer ingrats, vindicatifs, oublieux des services que l'on vous a rendus.

PLATON. Quelle impudence! Il faudra te remercier de tes calomnies? Tu crois, en vérité, parler à des esclaves! Mets-tu donc au rang des services l'insolence et la fureur avinée de tes discours?

6. LUCIEN. Mais quand et comment vous ai-je donc offensés, moi qui ai toujours vécu en admiration devant les philosophes, qui vous ai comblés d'éloges, qui ne cesse d'avoir commerce avec les écrits que vous avez laissés? Ce que je dis, à qui l'ai-je emprunté si ce n'est à vous, cueillant vos fleurs, comme l'abeille, pour les offrir aux hommes? Puis les hommes les louent, et, reconnaissant à qui chaque fleur appartient, et comment je l'ai cueillie, ils me félicitent de mon adresse; mais, en réalité, c'est à vous que vont leurs éloges, c'est à votre prairie, qui produit des bouquets riches et de couleurs variées, du moment où l'on sait en choisir les fleurs, les disposer, les assortir si bien que l'une ne jure point avec l'autre. Est-il possible qu'un homme qui vous doit tant s'avise de dire du mal de vous, qui lui rendez ce service, et auxquels il doit d'être quelque chose? à moins qu'il ne ressemble à Thamyris et à Eurytus<sup>1</sup>, prêt à défier les Muses qui lui ont appris l'art du chant, ou à disputer le prix de l'adresse à Apollon qui lui a enseigné à tirer de l'arc.

7. PLATON. C'est là parler, mon cher, comme les rhéteurs: tu es tout à fait hors du sujet: tu ne fais que prouver mieux encore l'excès de ton audace, en ajoutant l'ingratitude à l'outrage. Tu nous as, dis-tu, emprunté tes meilleurs traits, mais c'est pour les décocher contre nous, et tu n'as d'autre but que de nous injurier sans réserve. Voilà la récompense que nous avons reçue de toi, pour t'avoir permis l'entrée de notre prairie, où tu as cueilli et récolté à pleine robe. Ce procédé, plus que tous les autres, te rend digne de la mort.

8. LUCIEN. Y pensez-vous? Vous écoutez votre courroux, et fermez l'oreille à la justice. En vérité, je n'aurais jamais cru que Platon, Chryssippe, Aristote, ou quelque autre de vous, se fût mis

1. Voy. ces mots dans le *Dict* de Jacobi.

en colère. C'est un mouvement dont je vous croyais bien loin, seuls de tous les mortels. Mais au moins, illustres philosophes, ne me faites pas mourir sans forme de procès et sans daigner m'entendre. Il entre dans vos principes de ne point procéder par la force et par la violence ; au contraire, vous voulez qu'on termine les différends par la justice, qu'on expose et qu'on écoute les raisons des deux parties. Ainsi, prenons un juge, accusez-moi, soit tous ensemble, soit par la bouche de celui que vous aurez choisi pour représenter les autres, et moi, je me défendrai contre vos accusations. Ensuite, s'il est évident que j'ai eu tort, et si le tribunal me condamne, je subirai la peine méritée, et vous, vous n'aurez point agi avec emportement. Si, au contraire, la cause entendue, je vous parais innocent et sans crime, et si les juges m'absolvent, vous tournerez votre colère sur ceux qui vous ont trompés et excités contre moi.

9. PLATON. C'est mettre le cheval dans la plaine : tu espères séduire les juges et échapper. On te dit beau parleur, bon avocat, et plein d'adresse dans tes discours. Qui veux-tu donc avoir pour juge ? Où trouver un homme qui ne se laisse pas corrompre par tes présents, selon vos belles habitudes de justice, et que tu n'entraînes pas à prononcer pour toi ?

LUCIEN. Soyez tranquilles sur ce point : je ne voudrais pas moi-même avoir un juge de cette espèce, un arbitre dont l'impartialité fût douteuse, et qui me vendît son suffrage. Voyez ; c'est la Philosophie elle-même qu'avec vous je prends pour juge.

PLATON. Quel sera l'accusateur, si nous sommes tes juges ?

LUCIEN. Vous serez en même temps l'un et l'autre : cela ne me fait point peur, tant je suis sûr de la bonté de ma cause et de mes moyens de justification.

10. PLATON. Que faire, Pythagore et Socrate ? Cet homme, en demandant à être jugé, ne semble pas faire un appel contraire à la raison.

SOCRATE. Rien de mieux que d'aller au tribunal, de prendre avec nous la Philosophie et d'écouter la défense. Condamner, en effet, sans entendre, serait indigne de nous : c'est bon pour des gens vulgaires, emportés, et qui se font justice par la violence. Nous donnerions beau jeu à ceux qui veulent nous accuser, si nous lapidions un homme sans forme de procès, nous qui nous vantons d'aimer la justice. Qu'aurai-je à dire d'Anytus et de Mélitus, mes accusateurs, et des juges qui m'ont condamné, si je fais mourir cet homme sans lui permettre de parler pendant le temps réglé par la clepsydre ?



**PLATON.** Ton conseil est bon, Socrate; allons trouver la Philosophie : qu'elle juge, et nous nous en rapporterons à sa décision.

11. **LUCIEN.** Très-bien, illustres philosophes; voilà une conduite plus sage et plus conforme aux lois. Cependant, comme je l'ai dit, gardez ces pierres; vous en aurez besoin avant peu, dans le tribunal. Mais qui pourra trouver la Philosophie? Je ne sais point où elle habite. J'ai longtemps cherché sa maison, pour faire connaissance avec elle. J'ai bien rencontré certains personnages, enveloppés de grands manteaux, portant de longues barbes, et qui disaient venir de chez elle; j'ai cru qu'ils savaient où elle était, et je leur adressai des questions. Mais ils ne la connaissaient pas plus que moi, et ils ne me répondaient rien, pour ne pas être convaincus d'ignorance, ou bien ils me montraient une porte au lieu d'une autre, si bien que, jusqu'à ce jour, il m'a été impossible de trouver cette demeure.

12. Souvent, d'après ma propre conjecture ou sur la foi de quelque guide, je suis venu vers certaines portes, avec le ferme espoir que je l'avais enfin rencontrée; je me le figurais, à voir la foule des entrants et des sortants, hommes au visage sévère, au maintien grave, à l'air sérieux et pensif. Je me faufila avec eux, et j'entre. Que vois-je? Une espèce de femme, qui n'a rien de simple, malgré tout le soin qu'elle prend à se donner un air d'abandon, une façon négligée : je m'aperçois aussitôt que sa chevelure, qu'elle paraît laisser flotter au hasard, n'est pas dépourvue d'apprêts, que les plis de sa robe ne sont pas disposés sans affectation; tout me prouve enfin que ce désordre apparent n'est que parure et que recherche; je vois même poindre un peu de céruse et de fard. Ses propos sont d'une courtisane; elle se plaît aux flatteries de ses amants, à s'entendre appeler belle; elle reçoit les cadeaux avec empressement, et, lorsqu'elle est assise auprès des riches, elle jette à peine un regard sur ses soupirants pauvres. Parfois, lorsque, sans y penser, elle se laissa voir à nu, je lui découvris des bracelets d'or plus gros que des anguilles. A cette vue, je me retire bien vite, plaignant ces malheureux qu'elle mène, non par le nez, mais par la barbe, et qui, semblables à Ixion, au lieu de Junon, ne caressent qu'un fantôme.

13. **PLATON.** Tu as dit vrai : la vraie porte n'est pas facile à connaître, et tout le monde ne la trouve pas. Mais nous n'aurons pas besoin d'aller chercher la Philosophie chez elle, nous l'attendrons dans le Céramique; elle y va descendre en revenant de l'Académie, pour aller se promener au Pœcilé : elle a coutume

d'y paraître tous les jours. Mais la voici. Vois-tu cette femme au maintien décent, aux regards affables, marchant avec un calme conforme à ses pensées ?

LUCIEN. J'en vois beaucoup qui ont le maintien, l'extérieur et la démarche que tu dis ; et cependant il ne doit y en avoir qu'une seule, parmi toutes, qui soit la vraie Philosophie.

PLATON. Tu as raison ; mais dès qu'elle aura parlé, elle se fera connaître.

14. LA PHILOSOPHIE. Eh quoi ! Platon et Chrysippe chez les vivants ? Aristote aussi et tous les autres, les princes de ma doctrine ? Qui vous fait revenir à la vie ? Quelqu'un vous chagrine-t-il dans les enfers ? Vous paraissez fâchés. Quel est ce prisonnier que vous amenez ? Est-ce un voleur d'habits, un meurtrier, un sacrilège ?

PLATON. Oui, Philosophie, et le plus impie des sacrilèges : il a osé t'insulter, toi la sainte des saintes, et nous tous, qui avons laissé à ceux qui viennent après nous les enseignements que nous avons reçus de toi.

LA PHILOSOPHIE. Comment ? vous vous fâchez pour des injures, et cela, quand vous savez tout ce que la Comédie me dit aux fêtes de Bacchus !<sup>1</sup> Cependant nous sommes restées bonnes amies ; je ne l'ai jamais citée en justice, je ne lui ai jamais demandé d'explication ; je la laisse s'amuser comme bon lui semble et comme il convient dans une fête, persuadée qu'une plaisanterie ne peut dépriser rien, et qu'au contraire, ce qui est vraiment beau ressemble à de l'or, auquel les coups donnent un plus grand éclat, une plus vive splendeur. Aussi, je ne sais comment vous êtes devenus si colères, si susceptibles. Pourquoi le serrez-vous si fort ?

PLATON. Nous avons demandé un jour, afin de le venir trouver et de le punir de toutes ses scélératesses. Un bruit public nous avait informés de tout ce qu'il débite sur notre compte parmi la foule.

15. LA PHILOSOPHIE. Et vous allez le mettre à mort sans qu'il se justifie ? On voit qu'il a envie de parler.

PLATON. Oh ! non : nous allons te soumettre tout, et ce que tu auras décidé terminera le procès.

LA PHILOSOPHIE. Que dis-tu, toi ?

LUCIEN. La même chose que lui, ô Philosophie, ma souveraine, toi qui seule peux découvrir la vérité. Mais c'est après bien des instances que j'ai obtenu que la cause te fût réservée.

1. Allusion aux *Nuées* d'Aristophane.

PLATON. A présent ; coquin , voilà que tu appelles ta souveraine cette Philosophie que tu bafouais tout à l'heure , en mettant à la criée sur un si beau théâtre , et en adjudgeant successivement pour deux oboles chacun de ses disciples.

LA PHILOSOPHIE. Remarquez bien si c'est à la Philosophie , ou seulement à des imposteurs qui couvrent de son nom leurs actes infâmes , que s'adressent ses discours satiriques.

LUCIEN. Tu le sauras bientôt , si tu veux écouter ma défense. Allons seulement à l'Aréopage , ou tout au moins à l'Acropole ; de là , comme d'un observatoire , nous pourrons voir tout ce qui se passe dans la ville.

16. LA PHILOSOPHIE. Pour vous , mes amis , promenez-vous , en attendant , dans le Pœcilé ; je reviendrai vous rejoindre , une fois la cause jugée.

LUCIEN. Philosophie , quelles sont ces femmes ? Elles me paraissent avoir bon ton.

LA PHILOSOPHIE. Cette virago est la Vertu ; cette autre , la Tempérance ; près d'elle est la Justice ; la Science marche en tête ; enfin , celle qu'on aperçoit à peine , dont la couleur est indécise , c'est la Vérité.

LUCIEN. Je ne vois pas celle dont tu parles.

LA PHILOSOPHIE. Tu ne vois pas cette jolie fille , nue , qui fuit , qui s'échappe ?

LUCIEN. Ah ! je la vois , mais ce n'est pas sans peine. Mais pourquoi ne les amènes-tu pas , afin que le tribunal soit juste au complet ? J'ai l'intention de prendre la Vérité pour défenseur dans ma cause.

LA PHILOSOPHIE. Par Jupiter ! venez aussi ; vous ne serez pas fâchées de juger une cause qui a trait à nos affaires.

17. LA VÉRITÉ. Allez-y , vous autres. Moi , je n'ai pas besoin de rien entendre ; je connais depuis longtemps ce dont il s'agit.

LA PHILOSOPHIE. Mais il nous importe à nous , Vérité , que tu viennes , et que tu révèles tout.

LA VÉRITÉ. J'amènerai donc avec moi ces deux compagnes , qui me sont tout à fait dévouées ?

LA PHILOSOPHIE. Amène toutes celles que tu voudras.

LA VÉRITÉ. Suivez-moi , Liberté et Franchise , tâchons de sauver ce malheureux qui m'aime et qui est en danger pour un injuste prétexte. Toi , Conviction , attends-nous.

LUCIEN. Non pas , ma souveraine. Qu'elle vienne aussi , et d'autres encore. Ce ne sont point des bêtes vulgaires que j'aurai à combattre , mais des hommes retors , difficiles à convaincre , et féconds en expédients. La Conviction est donc nécessaire.

LA PHILOSOPHIE. Oui, très-nécessaire ; mais tu feras mieux d'amener aussi la Démonstration.

LA VÉRITÉ. Suivez-nous donc toutes, puisqu'on vous croit utiles au procès.

18. ARISTOTE. Tu vas voir, Philosophie ; il va mettre la Vérité de son côté contre nous.

LA PHILOSOPHIE. Vous avez peur, vous, Platon, Chrysippe et Aristote, que la Vérité ne mente en sa faveur ?

PLATON. Non ; mais il est si adroit, si rusé, si flatteur, qu'il pourra lui faire croire ce qui n'est pas.

LA PHILOSOPHIE. Rassurez-vous : on ne fera rien d'injuste, la Justice étant présente. Partons donc.

19. Mais, dis-moi, quel est ton nom ?

LUCIEN. Parrhésiade, fils d'Aléthion, du bourg d'Elenxiclée<sup>1</sup>.

LA PHILOSOPHIE. Ta patrie ?

LUCIEN. Je suis Syrien, Philosophie, des bords de l'Euphrate<sup>2</sup>. Mais que fait cela ? Je connais plusieurs de mes adversaires qui ne sont pas moins que moi barbares de naissance. Je n'ai pas été élevé ni instruit comme on l'est à Soli, à Cypre, à Babylone ou à Stagire<sup>3</sup> ; mais que t'importe qu'on ait un accent barbare, pourvu que la doctrine soit conforme à la raison et à la justice ?

20. LA PHILOSOPHIE. C'est vrai ; ma question était inopportune. Quelle est ta profession ? c'est une chose du moins qu'il faut que je sache.

LUCIEN. Je fais métier de haïr la forfanterie, le charlatanisme, le mensonge, l'orgueil et toute l'engeance des hommes infectés de ces vices. Ils sont nombreux, comme tu sais.

LA PHILOSOPHIE. Par Hercule ! C'est un métier qui expose beaucoup à la haine.

LUCIEN. Tu as raison : aussi tu vois que de gens me haïssent et à quels périls ce métier m'expose. Cependant je connais aussi parfaitement la profession opposée, c'est-à-dire celle dont l'amour est le principe. J'aime, en effet, la vérité, la probité, la simplicité, et tout ce qui est aimable de sa nature. Mais je trouve peu de gens avec qui je puisse exercer ce talent. Au contraire, le

1. Parrhésiade, de *παρρησιαστής*, qui parle avec franchise ; Aléthion, du mot *ἀληθής*, vrai ; Elenxiclée, de *ἐλεγχος*, conviction.

2. Voy. la notice sur Lucien.

3. Soli, patrie du poëte Aratus et des philosophes Craton et Aristippe ; Cypre, où se trouvait Citium, ville natale de Zénon ; Babylone, ou plutôt Séleucie, patrie de Diogène le Stoïque ; Stagire, patrie d'Aristote.

nombre de ceux qui sont dans l'autre camp, et dignes de haine, dépasse cinquante mille; de sorte que je cours risque d'oublier le second métier, vu la rareté des occasions, et de devenir trop fort dans l'autre.

LA PHILOSOPHIE. C'est ce qu'il ne faut pas; car, comme l'on dit, aimer et haïr sont deux sentiments du même cœur. Ne les sépare donc point. Ils ne font qu'un seul art, tout en paraissant en faire deux.

LUCIEN. Tu le sais mieux que moi, Philosophie. Telle est cependant mon humeur, que je hais les méchants, tandis que j'aime et loue les gens de bien.

21. LA PHILOSOPHIE. Mais nous voici arrivés où nous allons. C'est ici, sous le portique du temple de Minerve Poliade, que nous allons juger. Prêtresse, fais-nous préparer des sièges, et nous, pendant ce temps, adorons la déesse.

LUCIEN. Minerve Poliade<sup>1</sup>, viens à mon aide contre les charlatans; souviens-toi de tous les parjures qu'ils font entendre chaque jour; seule, tu vois leurs crimes, qui ne peuvent tromper ta vigilance: c'est le moment de t'en venger. Pour moi, si tu me vois près de succomber, si les pierres noires sont en plus grand nombre que les blanches, ajoute à celles-ci la tienne, et sauve-moi.

22. LA PHILOSOPHIE. C'est bien! Nous sommes assises et prêtes à vous entendre. Philosophes, choisissez celui d'entre vous qui vous paraît le plus capable de formuler l'accusation, d'exposer vos griefs et de les prouver: car il n'y a pas moyen que vous parliez tous ensemble. Toi, Parrhésiade, tu te justifieras après.

CHRYSIPPE. Qui de nous serait plus capable que toi, Platon, de remplir les fonctions de demandeur? L'admirable sublimité des pensées, la beauté vraiment attique du langage, la grâce persuasive, la pénétration, la justesse, le charme irrésistible des raisonnements précis, tout cela surabonde chez toi. Accepte donc le droit de parler le premier, et dis, au nom de tous, ce qui te paraît convenable. N'oublie aucun de ces traits dirigés jadis contre un Gorgias, un Polus, un Prodicus, un Hippias. Celui-ci est plus terrible encore. Saupoudre-le d'ironie; décoche-lui ces interrogations piquantes et continues; puis, si tu juges à propos, glisse quelque belle image, dis que le grand Jupiter, poussant son char ailé, s'indignera si cet insolent n'est pas puni.

1. C'est-à-dire *protectrice de la ville*. Aristophane et Pinđare l'appellent de même, Πολίτις, Πολιοῦχος.

23. PLATON. Je refuse. Choisissons plutôt quelqu'un de violent, Diogène que voici, Antisthène, Cratès, ou bien toi, Chrysippe. Ce n'est pas ici le cas de faire du beau style et de l'éloquence; il faut un langage convaincant, il faut tout l'attirail de la chicane : ce Parrhésiade est un orateur.

DIOGÈNE. Eh bien ! c'est moi qui l'accuserai : je n'aurai pas besoin, je pense, de longues phrases. D'ailleurs, il m'a insulté plus que tous les autres, il m'a vendu naguère pour deux oboles.

PLATON. Philosophie, Diogène parlera pour nous tous. Pour toi, mon brave, souviens-toi que ce n'est pas seulement ta cause que tu plaides, mais la cause commune. Si dans notre enseignement nous différons sur quelques points, ne recherche pas, en ce moment, ne dis pas qui te paraît le plus avoir raison. Ne te fâche qu'au nom de la Philosophie outragée, calomniée dans les écrits de Parrhésiade : laisse de côté les sectes et les dissidences, et ne défends que ce qui nous est commun à tous. Songes-y bien ; nous t'avons choisi ; de toi dépend l'issue de cette alternative, ou de paraître estimables, ou de passer pour tels qu'il nous a représentés.

24. DIOGÈNE. Soyez tranquilles : je ne faudrai en rien, je parlerai pour tous. Si même la Philosophie, attendrie par ses discours, car elle est de nature bonne et douce, songeait à l'absoudre, moi, je ne lui manquerai pas, et je lui ferai voir que ce n'est pas pour rien que je porte bâton.

LA PHILOSOPHIE. Je ne veux pas de cela : c'est du raisonnement, ce qui est plus convenable, et non du bâton, qu'il faut user ici : mais plus de délais ; l'eau est versée<sup>1</sup>, et le tribunal a les yeux sur toi.

LUCIEN. Que les autres s'asseyent, Philosophie, pour voter avec les juges, et que Diogène soit seul à m'accuser.

LA PHILOSOPHIE. Tu ne crains donc pas qu'ils ne votent contre toi ?

LUCIEN. Nullement : je veux, au contraire, avoir plus de suffrages en ma faveur.

LA PHILOSOPHIE. C'est agir bravement. Asseyez-vous donc ; toi, Diogène, tu as la parole.

25. DIOGÈNE. Quels hommes nous avons été durant notre vie, Philosophie, tu le sais et je n'ai pas besoin de le dire. Sans parler de moi, qui donc ne connaît pas Pythagore, Aristote ;

1. Allusion à la clepsydre ou horloge d'eau, dont il a été déjà question et que mentionnent souvent les orateurs grecs et latins.

Platon, Chrysispe ? qui donc ignore tous les services qu'ils ont rendus au genre humain ? Maintenant de quels outrages Parrésiade, ce triple coquin, s'est-il permis d'accabler des hommes tels que nous ? Le voici. Après avoir été, dit-on, quelque chose comme avocat, il a quitté les tribunaux, et renonçant à la réputation qu'il s'y était faite par la force et la prestesse de sa parole, il a dirigé contre nous tout son attirail oratoire, sans jamais faire trêve à ses insolences. Charlatans, imposteurs, voilà les noms qu'il nous donne, et il conseille à la foule de se moquer de nous et de nous mépriser comme des gens de rien. De cette manière, il est déjà parvenu à soulever la haine de plusieurs hommes contre nous et contre toi-même, Philosophie, en appelant billevesées et sornettes tes doctrines et les graves leçons que tu nous as données ; il les expose, en les tournant en ridicule, afin de se faire louer et applaudir, et de nous faire huer par les spectateurs. Telle est, en effet, la nature du vulgaire : il aime à entendre les railleries et les insultes, et surtout celles qui s'attaquent aux objets qui paraissent les plus respectables. C'est ainsi que jadis on se plut aux pièces dans lesquelles Aristophane et Eupolis livraient à la risée notre Socrate, en le mettant sur la scène et en lui faisant jouer un rôle absurde dans les comédies. Cependant ces poètes n'osaient agir ainsi que contre un seul homme et dans les fêtes de Bacchus, où l'on tolérait cette licence. La plaisanterie semblait alors faire partie de la solennité ; et le dieu s'en amuse sans doute, étant de joyeuse humeur.

26. Mais lui, réunissant une assemblée d'élite, il commence par méditer et préparer son œuvre, il compose un épais volume d'injures, puis il vient calomnier à haute voix Platon, Pythagore, Aristote que voici, Chrysispe que voilà, moi-même et tous les autres, sans qu'une fête l'y autorise, et sans qu'aucun de nous l'ait attaqué. Il serait excusable, en effet, s'il se défendait et s'il n'était pas l'agresseur. Mais le comble de l'impudence, c'est qu'en agissant ainsi, il s'abrite sous ton nom, Philosophie, et que s'appropriant le Dialogue, autrefois notre ami<sup>1</sup>, il s'en fait un auxiliaire, un acteur qui se raille de nous. Il a su même engager Ménippe, un de nos camarades, à jouer un rôle dans ses comédies : aussi ce philosophe est-il le seul qui ne soit point avec nous parmi les accusateurs, trahissant ainsi la cause commune.

27. Tels sont les griefs pour lesquels Parrésiade mérite un

1. Cf. le traité : *Tu es un Prométhée*, etc., VI et VII.

châtiment. Que pourrait-il répondre, en effet, après avoir déchiré ce qu'il y a de plus respectable, devant un si grand nombre de témoins ? Ce supplice, d'ailleurs, ne sera point inutile aux autres : quand on l'aura vu punir, on apprendra à ne plus insulter désormais la Philosophie. Pour nous, garder le silence en cette occasion, et supporter une pareille offense, ce n'eût pas été de la modération, mais plutôt de la lâcheté et de la sottise. Car enfin qui pourrait le souffrir ? Un homme nous met en criée dans un marché comme des esclaves, il prépose un crieur à la vente, et nous adjuge, dit-on, les uns pour beaucoup, les autres pour quelques mines attiques, et moi, le scélérat, pour deux oboles : grand sujet de joie pour les assistants ! Cette insulte nous a fait revenir à la vie tout indignés, et nous te prions de nous venger de l'outrage sanglant que nous avons reçu.

28. LES RESSUSCITÉS. A merveille, Diogène ! Tu as dit en notre nom tout ce qu'il fallait dire.

LA PHILOSOPHIE. Cessez vos applaudissements. Verse l'eau pour l'accusé. Parrhésiade, à ton tour ; l'eau coule déjà pour toi : commence.

29. PARRHÉSLADE. Diogène, en m'accusant, Philosophie, n'a pas révélé tous mes crimes ; je ne sais par quelle distraction, il en a omis un grand nombre et des plus affreux. Pour moi, loin de nier ce que j'ai dit, loin de songer à m'en justifier, j'ai résolu d'ajouter à ses griefs ceux qu'il a passés sous silence et dont je n'ai pu vous entretenir le premier. Par là, vous connaîtrez mieux ceux que j'ai mis en criée et que j'ai outragés en les appelant fanfarons et charlatans. Examinez seulement une chose, si je dis en tout la vérité ; et, si mon discours vous paraît avoir quelque chose de blessant et de dur, ne vous en prenez point à moi, qui cherche à confondre l'imposture, mais ce qui est plus juste, selon moi, accusez-en les imposteurs. A peine eus-je connu tous les désagréments de la profession d'avocat, la fourberie, le mensonge, l'impudence, les cris, les luttes, et mille autres choses encore, je laissai là, comme de juste, cette profession, et je me réfugiai, Philosophie, vers les biens que tu promets : je résolus de passer le reste de mes jours sous ta tutelle, comme un marin qui, échappé à l'orage et aux flots, vient aborder à un port tranquille.

30. Je n'eus pas plutôt entrevu les objets dont vous vous occupez, que je fus naturellement saisi d'admiration et pour toi et pour tous les philosophes, ces législateurs de la meilleure vie, qui tendent la main à quiconque y aspire, qui nous donnent



les conseils les plus beaux et les plus utiles, du moment qu'on n'y manque pas et qu'on ne fait pas fausse route, mais que. l'œil fixé sur ces lois par vous établies, on se règle d'après elles, et l'on y conforme toute sa conduite : ce qui, par Jupiter ! n'est mis en pratique de nos jours que par bien peu de gens !

31. Voyant donc qu'un grand nombre d'hommes, non pas épris de l'amour de la Philosophie, mais séduits par la gloire qu'ils en pouvaient recueillir, ne ressemblaient aux gens vertueux que par ces côtés extérieurs et publics, qu'il est facile d'imiter, je veux dire la barbe, la démarche, le maintien, tandis que leurs actions et leur conduite étaient en contradiction avec cette apparence, et que leurs goûts, contraires à vos préceptes, déshonoraient la dignité de votre profession, j'étais transporté d'indignation : je croyais voir en eux un acteur tragique, qui, plein de mollesse efféminée, voudrait représenter Achille, Thésée ou bien Hercule, sans avoir ni la démarche, ni le ton héroïque, mais je ne sais quoi d'énergé sous un masque aussi auguste : jamais Hélène autrefois, jamais Polyxène n'eussent toléré qu'on exagérât à ce point la ressemblance avec elles<sup>1</sup> ; à plus forte raison, selon moi, Hercule, cet illustre vainqueur, écraserait-il sur-le-champ et l'acteur et le masque, en les frappant de sa massue, lorsqu'il se verrait si odieusement travesti en femme.

32. Quand je vis l'insulte qui vous était faite par des gens de cette espèce, je n'ai pu supporter cette honteuse comédie, ni que ces singes, audacieusement couverts d'un masque de héros, vinsent imiter ici l'âne de Cymé<sup>2</sup>. Cet âne, vêtu d'une peau de lion, s'imaginait être un lion véritable, et les Cyméens, qui ne le reconnaissaient pas, avaient peur de ses rugissements affreux, lorsqu'un étranger, qui se connaissait en lions et en ânes, reconnut sa ruse, et le chassa à coups de bâton. Mais ce qui me parut surtout révoltant, Philosophie, ce fut de voir que, si quelqu'un d'entre eux tenait une conduite dépravée, indécente, débauchée, aussitôt les hommes en rejetaient la faute sur la Philosophie elle-même, sur Chrysispe, Platon, Pythagore, ou sur celui dont le coupable avait usurpé le nom et dont il prétendait enseigner la doctrine. Sa vie donnait une mauvaise opinion

1. Les rôles de femmes étaient joués par des hommes.

2. Fable indienne et ésoopique qui remonte à une haute antiquité. Voy. Édélestand du Ménil, *Poésies inédites du moyen âge, précédées d'une histoire de la fable ésoopique*, p. 22, et Philibert Soupé, *Essai critique sur la littérature indienne*, p. 62.

de la vôtre, d'autant plus qu'étant morts depuis plusieurs siècles, vous ne pouviez, vivants, lui être comparés. Vous étiez donc bien loin, lorsqu'il faisait publiquement les actions les plus laides et les plus honteuses, de sorte qu'on vous enveloppait, sans défenseur possible, dans sa condamnation, et qu'on vous déchirait des mêmes injures.

33. Je n'ai pu supporter ce spectacle : je les démasquai et les séparai de vous. Et vous, qui devriez m'en récompenser, vous me traînez au tribunal ! Eh quoi ! si je voyais un initié révéler les mystères de nos deux déesses<sup>1</sup>, et danser hors du lieu sacré<sup>2</sup> ; si, dans mon indignation, je lui en faisais des reproches, passerais-je dans votre esprit pour un impie ? Ce serait injuste. Les athlètes<sup>3</sup> ont coutume de faire fouetter l'acteur qui, s'étant chargé du rôle de Minerve, de Neptune ou de Jupiter, le joue mal et n'a pas la noblesse qui convient à des divinités ; et cependant ces dieux ne témoignent pas la moindre colère de ce qu'on a livré aux fouetteurs un homme couvert de leur masque, revêtu de leur costume. Que dis-je ? ils sont enchantés de le voir punir : car, de mal jouer le rôle d'un esclave ou d'un héraut, c'est une faute sans conséquence ; mais déshonorer aux yeux des spectateurs, par la bassesse de son jeu, Hercule ou Jupiter, c'est un sacrilège, une infamie.

34. Mais l'étrangeté la plus absurde, c'est que la plupart de ces hommes, qui paraissent connaître à fond votre doctrine, vivent de manière à faire croire qu'ils ne l'ont lue et étudiée que pour en prendre le contre-pied. Tout ce qu'ils disent sur le dédain des richesses et de la gloire, sur la poursuite exclusive de ce qui est bien et honnête, sur la nécessité de réprimer la colère, sur le mépris des grands qu'il faut considérer comme nos égaux, tout cela, bons dieux, est parfait, sage, admirable en tout point. Mais ces mêmes hommes ne donnent ces leçons que moyennant un salaire ; ils s'extasient devant les riches ; ils sont avides d'argent, plus colères que les chiens, plus peureux que les lièvres, plus flatteurs que les singes, plus lascifs que les ânes<sup>4</sup>, plus voleurs que les chats et plus querelleurs que les coqs. N'est-ce pas un beau sujet de raillerie de les voir courir après ces jouissances, se pousser à la porte des riches, rechercher les festins splendides, y flagorner sans vergogne, se gorger de plus de

1. Voy. Horace, *Ode* II du livre III, v. 26.

2. Cf. *De la danse*, chap. xv.

3. Magistrats qui présidaient aux jeux.

4. Voy. Philibert Soupé, *l. c.*

mets que ne le veut la bienséance, se plaindre de n'être pas assez largement servis, philosopher lourdement et sans logique au milieu des pots, et ne pouvoir contenir le vin qu'ils ont bu? Cependant tous les niais de convives raillent et conspuent la Philosophie, qui produit ces rebuts de la société.

35. Mais ce qu'il y a de plus honteux, c'est que chacun d'eux prétend n'avoir besoin de rien; ils crient que le sage est le seul véritablement riche; puis ils vont quêter un instant après, et s'indignent de ne rien recevoir; semblables à un homme qui, revêtu d'habits royaux, la tête ceinte d'une tiare et d'un diadème, paré de tous les insignes de la royauté, irait demander l'aumône à de plus pauvres que lui. Lors donc qu'ils espèrent recevoir quelque chose, ils font une longue dissertation sur la communauté des biens, ils essayent de prouver combien la richesse est chose indifférente: « Qu'est-ce, disent-ils, que l'or et que l'argent? En quoi diffèrent-ils des cailloux du rivage? » Cependant, si un vieux camarade dans le besoin, si un homme qu'ils traitent d'ami depuis longues années, vient leur demander quelque secours, silence complet, impossibilité, ignorance, palinodie de ce qu'ils avançaient tout à l'heure, voilà leur réponse<sup>1</sup>: tous leurs beaux discours sur l'amitié, la vertu, l'honnêteté, prennent l'essor et s'envolent je ne sais où, comme ces paroles ailées, dont ils usent chaque jour dans leurs écoles, pour combattre des fantômes.

36. En effet, on peut être leur ami, tant qu'il ne s'agit ni d'or ni d'argent: leur montre-t-on une obole, la paix est rompue; il n'y a plus ni trêves ni traités: les livres sont effacés, la vertu mise en fuite. On dirait des chiens au milieu desquels on jette un os: ils s'élancent, s'entre-mordent, et aboient contre celui qui s'en est saisi le premier. On dit qu'un jour un roi d'Égypte<sup>2</sup> fit apprendre à danser la pyrrhique à des singes, animaux qui imitent aisément les actions des hommes: en un instant, ils furent instruits et prêts à se mettre en danse, revêtus de robes de pourpre et masqués: ce spectacle eut longtemps la vogue, lorsqu'un spectateur, pour s'amuser, prit des noix qu'il avait sous sa robe et les jeta au milieu du théâtre: à cette vue, les singes, oubliant la pyrrhique, et se rappelant qu'ils sont singes avant d'être danseurs, déchirent leurs masques, mettent

1. Comparez avec un beau fragment attribué à Ménandre ou à Philémon, dans Stobée, titre xxx, ou dans le *Ménandre* de Meineke, p. 390.

2. On attribue ce fait à Cléopâtre. Cf. *Apologie pour ceux qui sont aux gages des grands*, chap. v.

en pièces leurs habits, et se battent pour avoir des noix; voilà la danse désorganisée et le rire parmi les spectateurs.

37. Telle est la conduite de nos philosophes : tels sont les gens que j'ai drapés, et je ne cesserai de les démasquer ni de les mettre en scène. Quant à vous et à ceux qui vous ressemblent, car il en est qui suivent sincèrement les préceptes de la Philosophie et qui observent vos lois, loin de moi la folie d'en rien dire d'outrageant ou de blessant ! Mais à quoi bon cette précaution oratoire ? Est-ce que vous avez vécu comme eux ? Ces imposteurs, au contraire, ces ennemis des dieux, je les crois dignes de toute haine. Parlez donc, Pythagore, Platon, Chryssippe, Aristote, dites-moi quel rapport ils peuvent avoir avec vous. Y a-t-il la moindre affinité, la moindre parenté entre vous ? Quelle parité, comme on dit, entre Hercule et un singe ? Parce qu'ils ont la barbe longue, qu'ils se disent philosophes, qu'ils ont la mine refrognée, est-ce à dire qu'on puisse vous les comparer ? Je les supporterai même, s'ils étaient vrais dans leur imitation ; mais on verra plutôt un vautour imiter un rossignol, qu'eux les philosophes. J'ai fini ce que j'avais à dire pour ma défense : toi, Vérité, viens témoigner devant les juges que j'ai dit vrai.

38. LA PHILOSOPHIE. Éloigne-toi, Parrhésiade. Encore plus loin. Que ferons-nous ? Comment trouvez-vous que cet homme a parlé ?

LA VÉRITÉ. Pour moi, Philosophie, pendant tout son discours, j'aurais voulu être sous terre, tant ce qu'il a dit est véritable. Je reconnaissais, en l'entendant, chacun de ceux qui agissent comme il le prétend, et, faisant l'application de ses griefs, je disais : « Un tel agit ainsi, tel autre de la sorte ; » en un mot, il a montré ces hommes-là au grand jour ; il en a tracé un portrait si frappant, que ce n'est pas seulement leur physionomie, c'est leur âme même que reproduit la fidélité de sa peinture.

LA TEMPÉRANCE. Moi, je rougissais, Vérité.

LA PHILOSOPHIE. Et vous, qu'avez-vous à dire ?

LES RESSUSCITÉS. Rien, sinon qu'il faut le renvoyer de la plainte, et l'inscrire au nombre de nos amis et de nos bienfaiteurs. Il nous est arrivé la même aventure qu'aux habitants d'Ilion : nous avons suscité contre nous un tragédien qui nous a chanté les malheurs de la Phrygie<sup>1</sup>. Qu'il chante donc, et qu'il bafoue dans ses tragédies les ennemis des dieux !

1. « Un auteur célèbre passant à Troie, les habitants l'engagèrent à jouer quelques tragédies : il se refusa longtemps à leurs instances ; mais enfin,

**DIOGÈNE.** Moi-même, Philosophie, je donne les plus grands éloges à Parrhésiade, je me désiste de mon accusation, et j'en fais mon ami; c'est un brave homme.

**39. LA PHILOSOPHIE.** C'est bien. Avance, Parrhésiade : nous te renvoyons de la plainte, à l'unanimité; et pour le reste, sache que tu es des nôtres.

**LUCIEN.** J'ai fait, au début, une prière à Minerve que voici; il faut à présent en adresser une qui soit plus tragique et plus solennelle<sup>1</sup> :

O toi, respectable Victoire,  
Répands ton éclat sur mes jours;  
Daigne me couronner de gloire,  
En ce moment et pour toujours!

**LA VERTU.** Maintenant, commençons la seconde libation : citons ces philosophes à notre tribunal, pour qu'ils portent la peine des insultes qu'ils ne cessent de nous faire : Parrhésiade sera leur accusateur.

**PARRHÉSIADÉ.** Très-bien, Vertu. Et toi, Syllogisme, mon garçon; penche-toi sur la ville, et appelle les philosophes.

**40. LE SYLLOGISME.** Écoutez, silence! Que tous les philosophes montent à l'Acropole; pour y rendre compte de leur conduite devant la Vertu, la Philosophie et la Justice.

**PARRHÉSIADÉ.** Voyez-vous? Combien peu s'approchent, après avoir entendu la proclamation! Ils redoutent le procès; et puis bon nombre d'entre eux n'ont pas le temps de venir, ils sont chez les riches; mais si tu veux les voir tous accourir, Syllogisme, tu n'as qu'à crier ceci :

**LA PHILOSOPHIE.** Arrête, Syllogisme; toi, Parrhésiade, appelle-les à ta façon.

**41. PARRHÉSIADÉ.** Ce n'est pas difficile. Écoutez, silence! Que tous ceux qui se disent philosophes, et qui pensent que ce nom leur convient, montent à l'Acropole pour une distribution. On donnera deux mines à chacun et un gâteau de sésame. Quiconque étalera une bouche large et épaisse, celui-là recevra en plus

obligé de s'y rendre, il représenta aux Troyens la prise de leur ville et leurs propres malheurs. Les philosophes disent qu'ils ont éprouvé la même chose que les Troyens, parce qu'ayant forcé Parrhésiade à parler, il leur a présenté le tableau des outrages faits à la philosophie et à eux-mêmes. Voy. Dion Chrysostome, *in Tarsico primo.* » BELIN DE BALLU.

<sup>1</sup> Vers formés de morceaux empruntés à Euripide, dans *Oreste*, *Iphigénie en Tauride*, les *Phéniciennes*, vers 1752. Cf. Pindare, *Isthmiques*, *Ode xv*, au commencement.

un panier de figes. Il n'est besoin d'avoir ni modération, ni justice, ni tempérance; si on ne les a pas, on peut s'en passer. Mais il faut être muni de cinq syllogismes : sans cela, il n'est pas permis d'être philosophe.

On vous propose, en outre, un double talent d'or,  
Présent qui du vainqueur doit payer l'éloquence<sup>1</sup>.

42. Bon Dieu! comme la colline se remplit de gens qui se poussent pour avoir les deux mines, à peine promises! Ils arrivent les uns du côté du Pélasgique, les autres du temple d'Esculape, un grand nombre par l'Aréopage, quelques-uns en longeant le tombeau de Talus<sup>2</sup>; d'autres, appliquant des échelles au temple des Dioscures, font l'escalade en bourdonnant, comme un essaim qui se suspend en grappes, suivant l'expression d'Homère<sup>3</sup>; mille s'avancent de ce côté, dix mille de celui-là,

Nombreux comme au printemps les feuilles et les fleurs<sup>4</sup>.

En un instant l'Acropole va être pleine de leur foule, qui s'assoit en tumulte : on ne voit partout que besaces, barbes, flatterie, impudence, bâtons, gourmandise, syllogismes, cupidité. Le petit nombre de ceux qui étaient venus au premier appel a disparu : rien du moins ne les fait voir et ne les distingue; ils sont perdus dans la foule, et échappent par la ressemblance de leur extérieur. C'est, du reste, une chose étrange, Philosophie, et dont on pourrait te faire un reproche, que tu ne leur aies encore imposé aucun signe : ces charlatans sont souvent bien plus habiles à se faire croire que les vrais philosophes.

LA PHILOSOPHIE. Avant peu tu seras satisfait : mais allons les recevoir.

43. LES PLATONICIENS. C'est à nous, Platoniciens, à les recevoir les premiers.

LES PYTHAGORICIENS. Non; c'est à nous, Pythagoriciens; Pythagore a précédé Platon.

LES STOÏCIENS. Vous plaisantez : les philosophes du Portique doivent passer avant.

LES PÉRIPATÉTICIENS. Non pas; mais, puisqu'il s'agit d'argent,

1. *Iliade*, XVIII, v. 507.

2. Voy. la description d'Athènes dans le *Voyage d'Anacharsis*, chap. XII

3. *Iliade*, II, v. 89.

4. *Id.*, *ibid.*, v. 468.

5. Voy. la préface de la traduction de Marc Aurèle, par A. Pierron

nous devons être les premiers, nous qui tirons notre nom de la promenade <sup>1</sup>.

LES ÉPICURIENS. A nous, Épicuriens, donnez-nous les gâteaux et les figues : quant aux deux mines, nous les attendrons, dussions-nous être les derniers à les recevoir.

LES ACADÉMICIENS. Où sont donc les deux talents ? Nous montrerons, nous autres Académiciens, que personne n'est plus batailleur que nous.

LES STOÏCIENS. Non pas, quand les Stoïciens sont là.

44. LA PHILOSOPHIE. Cessez vos querelles. Et vous, Cyniques, ne vous jetez pas sur les autres et ne frappez personne avec vos bâtons. Sachez que c'est pour tout autre chose que vous êtes convoqués. Aujourd'hui, nous Philosophie, assistée de la Vertu et de la Vérité, nous voulons juger quels sont les vrais philosophes. Tous ceux que nous trouverons vivant d'après nos principes, seront heureux et jugés excellents ; mais les imposteurs, qui n'ont aucun rapport avec nous, seront écrasés comme ils le méritent, afin qu'ils ne viennent plus, dans leur impudence, jouer des personnages à la hauteur desquels ils n'atteignent pas. Qu'est-ce donc ? Par Jupiter ! vous fuyez la plupart à travers les précipices ! L'Acropole est vide : il n'y en a plus que quelques-uns qui sont restés, sans craindre le jugement.

45. Esclaves, ramassez cette besace qu'un Cynique a laissée tomber en fuyant. Voyons ce qu'elle contient ! Des lupins, sans doute, des livres et du pain cuit sur la braise ?

PARRHÉSIADE. Non pas ; c'est de l'or, des parfums, un petit couteau pour les repas de prêtres, un miroir, des dés.

LA PHILOSOPHIE. Ah ! ah ! mon brave ; voilà donc le bagage de tes exercices philosophiques ? Et c'est avec cela que tu te croyais en droit d'invectiver contre tous et d'être le précepteur des autres ?

PARRHÉSIADE. Voilà comme ils sont tous. Mais il faut examiner par quel moyen nous pouvons signaler ces abus, afin d'y mettre un terme, et à quelle marque les passants pourront reconnaître les bons philosophes et ceux qui mènent une tout autre vie. Vérité, trouve-nous ce moyen ; car c'est à toi d'empêcher que le Mensonge ne domine à ta place, et que les méchants ne te jettent dans l'erreur et ne t'échappent en se donnant des airs d'hommes de bien.

46. LA VÉRITÉ. C'est à Parrhésiade lui-même, si vous le voulez bien, que nous confierons cet emploi : nous connaissons

1. Περὶπατος, d'où le nom des Péripatéticiens.

sa probité, son bon vouloir pour nous, et particulièrement son admiration pour toi, Philosophie : qu'il prenne avec lui la Conviction, et qu'il aille trouver tous ceux qui se disent philosophes. Quand il rencontrera un véritable enfant de la Philosophie, il le couronnera d'une branche d'olivier et l'appellera au Prytanée : mais quand il mettra la main sur l'un de ces coquins, et il n'en manque pas, qui jouent la comédie philosophique, vite, qu'il lui arrache son manteau, qu'il lui rase la barbe jusqu'à la peau avec le fer qui sert à tondre les boucs, qu'il lui imprime un stigmaté au front, ou plutôt qu'il lui brûle l'entre-deux des sourcils; et cette empreinte sera un renard ou un singe.

LA PHILOSOPHIE. Bien dit, Vérité. Éprouvons-les, Parrhésiadé; comme on dit que l'aigle éprouve ses petits aux rayons du soleil<sup>1</sup>. Seulement ce n'est pas avec la lumière qu'il te faut ici faire l'expérience, c'est en leur présentant de l'or, de la gloire, des plaisirs : celui que tu verras n'y point arrêter sa vue, mais se détourner à l'instant, couronne-le sur-le-champ de la branche d'olivier; celui, au contraire, qui ne craindra pas d'y fixer ses regards, et qui tendra sa main vers l'or, rase-lui la barbe et conduis-le au fer chaud.

47. PARRHÉSIADÉ. Tes ordres seront suivis, Philosophie; bientôt tu verras un grand nombre de gens marqués au renard ou au singe, mais bien peu de couronnés. Cependant; si vous voulez, je m'en vais, par Jupiter, vous en ramener quelques-uns.

LA PHILOSOPHIE. Que dis-tu ? Tu ramènerais ici nos fugitifs ?

PARRHÉSIADÉ. Sans doute : si la Prêtresse veut prêter, pour un moment, la ligne et l'hameçon offerts par le pêcheur du Pirée.

LA PRÊTRESSE. Les voici, avec le roseau : prends tout.

PARRHÉSIADÉ. Maintenant, Prêtresse, donne-moi, pour compléter l'affaire, quelques figures et un peu d'or.

LA PRÊTRESSE. Tiens.

LA PHILOSOPHIE. Quel est donc son dessein ?

LA PRÊTRESSE. Il a mis à l'hameçon les figures et l'or, il s'est assis sur le haut d'un mur, et il a jeté la ligne dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Que fais-tu donc là, Parrhésiadé ? As-tu dessein de pêcher des pierres dans le Pélasgique ?

PARRHÉSIADÉ. Chut, ô Philosophie ! attends que je prenne

1. Cf. la lettre de l'empereur Julien au philosophe Maximus, *Ep.* xvi; et Claudien, préface du *Panegyrique sur le troisième consulat d'Honorius*.



quelque chose. Pour toi, Neptune, dieu des pêcheurs, et toi, chère Amphitrite, envoyez-nous beaucoup de poissons.

48. Bon ! j'aperçois un énorme loup de mer, ou plutôt une dorade.

LA CONVICTION. Non ; c'est un chat marin ; il court, la gueule ouverte, du côté de l'hameçon : il flaire l'or ; il s'approche ; il a mordu ; il est pris ; tirons !

PARRHÉSIADÉ. Conviction ; aide-moi à soutenir la ligne. La voilà en haut. Allons, dis-moi, qui es-tu, beau poisson ? C'est un chien ! Par Hercule ! quelles dents ! Eh quoi, mon brave, tu t'es laissé prendre au moment où tu léchais les pierres sous lesquelles tu espérais te cacher ? On va te voir maintenant : nous allons te suspendre par les ouïes. Arrachons l'appât et l'hameçon. Eh bien, il n'y a plus rien à l'hameçon ! Tu as déjà avalé la figue et l'or ; ils sont dans ton ventre !

DIOGÈNE. Par Jupiter ! il faut qu'il les vomisse. Nous en avons besoin pour en prendre d'autres.

PARRHÉSIADÉ. Voilà qui est bien. Qu'en dis-tu, Diogène ? sais-tu quel est cet homme ? Est-il de ta secte ?

DIOGÈNE. Nullement.

PARRHÉSIADÉ. Eh bien ! à quel prix faut-il l'évaluer ? Moi, je l'ai estimé dernièrement deux oboles.

DIOGÈNE. C'est trop cher. Il n'est pas mangeable, il est affreux, coriace ; il ne vaut rien. Envoie-le, la tête la première, par-dessus le rocher ! Maintenant jette l'hameçon et pêches-en un autre ; mais prends garde, Parrhésiade, que le roseau ne se courbe trop et ne se brise.

PARRHÉSIADÉ. N'aie pas peur, Diogène ; ils sont légers et pèsent moins que des loches.

DIOGÈNE. Par Jupiter ! ils sont plus loches que des loches ! Mais tire toujours.

49. PARRHÉSIADÉ. Regarde : quel est ce poisson *plat*, à moitié coupé, qui s'avance ? C'est une plie : il arrive la gueule ouverte vers l'hameçon ; il avale ; il y est.

DIOGÈNE. Tire ! Qu'est-ce que c'est ?

LA CONVICTION. Il dit qu'il est *platonictien* :

PLATON. Et toi aussi, coquin, tu te jettes sur l'br ?

PARRHÉSIADÉ. Qu'en dis-tu, Platon ? Que ferons-nous de lui ?

PLATON. Jette-le aussi par-dessus le rocher.

50. DIOGÈNE. A un autre !

PARRHÉSIADÉ. J'en aperçois un qui s'avance : il est superbe, autant qu'on en peut juger à cette profondeur ; il est nuancé ; il a des raies d'or sur le dos. Vois-tu, Conviction ? Il se donne

des airs d'Aristote. Il approche. Non; il s'éloigne en nageant. Il regarde avec défiance : il revient; il ouvre la gueule; il est pris : tirons !

ARISTOTE. Ne me demande pas quel il est, Parrhésiade, je ne le connais pas.

PARRHÉSIADÉ. Eh bien ! Aristote, il fera aussi la culbute du rocher.

51. DIOGÈNE. Voyez donc; j'aperçois une grande quantité de poissons, tous de même couleur, hérissés d'épines, le corps armé de pointes, plus difficiles à saisir que des hérissons. Nous aurions besoin d'un filet pour les pêcher, mais nous n'en avons pas. Il suffira d'en prendre un de la bande. Le plus hardi ne manquera pas de se jeter sur l'hameçon.

LA CONVICTION. Jette la ligne, s'il te plaît; mais auparavant garnis-la bien de fer; de peur qu'en dévorant l'or, il ne la coupe avec ses dents.

PARRHÉSIADÉ. Elle est à l'eau. O Neptune, favorise ma pêche. Ah ! ils se disputent l'appât : les uns, en grand nombre, rongent la figue; d'autres s'attachent à l'or. A merveille ! En voilà un magnifique à l'hameçon. Voyons, dis-nous comment tu t'appelles. Mais je suis plaisant de vouloir faire parler un poisson ! Ils sont muets. Allons, Conviction, dis-nous quel est son maître.

LA CONVICTION. C'est Chryssippe que voici.

PARRHÉSIADÉ. J'entends : il y a, en effet, de l'or dans ce nom-là<sup>1</sup>. Et toi, Chryssippe, dis-nous, par Minerve, si ces gens sont de ta connaissance et si tu leur conseillais d'agir ainsi.

CHRYSIPPE. Par Jupiter, tu me fais une question injurieuse, Parrhésiade, en ayant l'air de croire que des gens de cette sorte ont quelque rapport avec nous.

PARRHÉSIADÉ. Très-bien, Chryssippe, tu es un homme de cœur. Il va donc aller rejoindre les autres la tête la première; avec ses épines<sup>2</sup>, je crains, ma foi, qu'on ne s'étrangle en voulant le manger.

52. LA PHILOSOPHIE. Finissons là notre pêche, Parrhésiade, de peur que cette foule nombreuse ne vienne à bout d'emporter, en fuyant, l'or et l'hameçon, qu'il te faudrait payer à la Prêtresse. Allons maintenant faire un tour de promenade. Il est temps d'ailleurs que vous retourniez d'où vous êtes venus, afin de ne joint dépasser l'heure de votre congé. Pour vous, Parrhésiade et

1. *Χρύσιππος*, est formé de *χρυσός*, or, et *ἵππος*, cheval.

2. Allusion aux sophismes des Stoïciens.

Conviction, allez faire la ronde chez tous les philosophes, et couronnez ou brûlez, comme je l'ai dit.

PARRHÉSIADÉ. Ainsi ferai-je, Philosophie. Adieu, les meilleurs des hommes ! Descendons, Conviction, et exécutons les ordres que nous avons reçus. Vers quel endroit devons-nous d'abord nous diriger ? Irons-nous à l'Académie ou au Portique ? Commençons par le Lycée. Peu importe ! Seulement je sais qu'en y arrivant, nous aurons moins de couronnes à distribuer que de brûlures.

## XVI

### LA TRAVERSÉE OU LE TYRAN.

CLOTHO, CHARON, MERCURE, LE TYRAN MÉGAPENTHÈS, MICYLLE, MÉNIPPE, RHADAMANTHE, TISIPHONE, CYNISCUS.

1. CHARON. C'est entendu, Clotho ; ma barque est prête depuis longtemps, et disposée pour le trajet. La sentine est vidée, le mât dressé, la voile déployée, chaque aviron est attaché à sa lanière, rien ne nous empêche plus de lever l'ancre et de partir. Mais Mercure se fait bien attendre ; il devrait être ici. Tu le vois ; ma barque, vide de passagers, aurait pu déjà faire trois voyages aujourd'hui. Voici presque le soir, et nous n'avons pas encore gagné une obole. Pluton, j'en suis certain, va me soupçonner de me négliger dans mon emploi ; ce n'est pourtant pas ma faute. Notre conducteur de morts, bon et excellent s'il en fut, a peut-être bu aussi là-haut de l'eau du Léthé, et il oublie de revenir nous voir. Peut-être encore lutte-t-il avec des jeunes gens, joue-t-il de la lyre, prononce-t-il un discours pour faire admirer sa faconde ; ou bien, le gaillard fait-il, en passant, quelque tour d'escroquerie : c'est aussi un de ses talents<sup>1</sup>. En vérité, il ne se gêne pas avec nous, quoiqu'il ne soit qu'à moitié des nôtres.

1. Voy. le VII<sup>e</sup> *Dialogue des dieux*.

2. CLOTHO. Que sais-tu, Charon, s'il n'a pas fort à faire, si Jupiter ne lui a pas donné là-haut quelque commission plus importante que de coutume? c'est aussi son maître.

CHARON. Oui, mais il ne doit pas, Clotho, disposer outre mesure d'un bien qui nous est commun. Nous ne l'avons jamais retenu, lorsqu'il était temps pour lui de partir. Oh! je devine la cause de son retard. On ne trouve ici qu'asphodèle, libations, gâteaux, offrandes funéraires, puis obscurité, nuages, ténèbres; au ciel, tout est lumineux; ce n'est qu'ambrosie, qu'abondant nectar: je ne trouve donc pas étonnant qu'il aime mieux habiter chez les dieux; il s'envole de chez nous, comme un captif qui s'échappe de prison, et, lorsqu'il est temps d'y descendre, ce n'est que lentement, pas à pas, à grand-peine qu'il arrive.

3. CLOTHO. Ne te fâche pas, Charon; il approche, vois-tu, nous amenant plusieurs morts. On dirait un troupeau de chèvres, qu'il chasse devant lui avec sa baguette<sup>1</sup>. Au milieu d'eux j'en vois un garrotté, un autre éclatant de rire, puis un troisième qui porte une besace suspendue à ses épaules et tient un bâton: il a le regard sévère et il fait hâter tout le monde. N'aperçois-tu pas Mercure lui-même inondé de sueur, les pieds poudreux, essoufflé? Il a de la peine à reprendre sa respiration. Qu'est-ce donc, Mercure? Pourquoi cette agitation? Tu m'as l'air tout troublé.

MERCURE. Ah! Clotho, en courant après ce scélérat, qui avait pris la fuite, j'ai failli aujourd'hui manquer la barque.

CLOTHO. Quel est-il? Pourquoi voulait-il s'enfuir?

MERCURE. Je suis sûr qu'il aimait mieux vivre. C'est un roi ou un tyran, à en juger par ses gémissements, par ses larmes et par le regret de son grand bonheur.

CLOTHO. Et cet imbécile faisait mine de s'échapper afin d'aller revivre, lorsqu'a manqué la trame que je filais pour lui?

4. MERCURE. Il faisait mine de s'échapper, dis-tu? Sans ce brave homme, armé d'un bâton, et qui m'est venu en aide pour le saisir et pour le garrotter, il se serait enfui et nous aurait laissés là. Depuis l'instant qu'Atropos nous l'a remis, il n'a fait que se révolter, pendant tout le chemin, essayant de retourner en arrière, roidissant ses pieds sur le sol de manière à n'en pouvoir être détaché: quelquefois il me suppliait avec les plus vives instances de vouloir bien le relâcher pour quelques instants; il me faisait les plus magnifiques promesses. Moi, comme de raison, je suis resté ferme dans mon devoir, en voyant qu'il

1. Cf. Horace, *Ode xxiv* du livre I, v. 48.

me promettait l'impossible. Lorsque nous sommes arrivés à la porte des Enfers, au moment où, suivant l'usage, je comptais mes morts à Éaque, et que celui-ci en vérifiait le nombre sur le rôle envoyé par ta sœur, voilà mon drôle qui, je ne sais comment, se dérobe à ma surveillance, s'évade et disparaît. Il manquait donc un mort à notre calcul. Alors Éaque, fronçant le sourcil : « Ne t'avise pas, Mercure, me dit-il, d'exercer avec tout le monde ton talent de voleur ; garde ces plaisanteries pour le ciel : chez les morts, tout est exact, et l'on n'y peut rien soustraire. Le rôle, comme tu vois, porte quatre mille quatre morts inscrits ; il en manque un, à moins que tu ne prétendes qu'Atropos t'a donné un compte mal fait. » À ce reproche, le rouge me monte au visage, je me rappelle aussitôt ce qui nous était arrivé le long du chemin ; je regarde autour de moi, je ne vois plus mon drôle, je comprends qu'il s'est enfui, je me mets à courir après lui de toutes mes jambes du côté où l'on revient au jour : cet excellent homme se met de lui-même à la poursuite ; nous partons comme deux coureurs lancés dans la carrière, et nous le rattrapons déjà dans le Ténare : un instant de plus, il était parti.

5. CLOTHO. Et nous, Charon, qui accusions Mercure de négligence !

CHARON. Pourquoi tarder encore ? N'avons-nous pas perdu assez de temps ?

CLOTHO. Tu as raison. Allons ! en barque ! Moi, mon registre à la main, assise auprès de l'échelle, je vais procéder à la reconnaissance de chacun des passagers, savoir quel il est, d'où il vient, comment il est mort. Toi, Mercure, prends-les l'un après l'autre et range-les ici. Mais d'abord fais monter les enfants nouveau-nés. Que pourraient-ils répondre ?

MERCURE. Tiens, batelier, en voilà trois cents, y compris ceux qui ont été exposés.

CHARON. Ah ! la bonne prise ! C'est du raisin vert que tu nous amènes là !

MERCURE. Veux-tu, Clotho, que nous embarquions avec eux les morts qui n'ont pas été pleurés ?

CLOTHO. Tu veux dire les vieillards ? Oui. A quoi bon me préoccuper de ce qui s'est fait avant Euclide ? C'est inutile.

4. « Dans la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens, ayant vaincu les Athéniens, établirent dans Athènes trente tyrans, qui vexèrent les citoyens et rendirent leur tyrannie si odieuse, que les Athéniens secouèrent leur joug, les

Vous qui avez plus de soixante ans, approchez ! Comment ? Ils ne m'entendent pas : l'âge les a rendus sourds ; il faudra aussi les enlever pour les apporter dans la barque.

MERCURE. Tiens, en voilà trois cent quatre-vingt-dix-huit, tous bien secs, bien mûrs, vendangés dans la saison.

6. CLOTHO. Par Jupiter ! c'est vrai ; ce sont tous raisins secs. Mercure, amène à présent ceux qui sont morts de blessures. Et d'abord, dites-moi quel genre de mort vous fait descendre ici. Mais, non ; je vais examiner moi-même l'inscription qui vous concerne. Il a dû mourir hier huit cent quatre combattants en Médie, et parmi eux Gobarès, fils d'Oxyarte<sup>1</sup>.

MERCURE. Ils sont là.

CLOTHO. Sept hommes se sont suicidés par amour, ainsi que le philosophe Théagène<sup>2</sup> pour une courtisane de Mégare.

MERCURE. Ils sont près de toi.

CLOTHO. Où sont ceux qui se sont tués mutuellement pour arriver à la royauté ?

MERCURE. Ici.

CLOTHO. Et celui qui a été assassiné par sa femme, aidée de son amant ?

MERCURE. A tes côtés.

CLOTHO. Amène ici ceux que la justice a condamnés ; je veux dire les gens bâtonnés ou empalés. Et ceux qui ont été tués par des voleurs : il y en a seize ; où sont-ils, Mercure ?

MERCURE. Les voici avec leurs blessures. Tu vois ? Maintenant, veux-tu que je t'amène les femmes ?

CLOTHO. Sans doute. Amène aussi ceux qui ont péri dans les naufrages : ils sont morts ensemble et de la même manière. Joins-y ceux que la fièvre a emportés, et avec eux le médecin Agathocle.

7. Où est le philosophe Cyniscus, qui a dû mourir après avoir

chassèrent de la ville, rétablirent l'ancien gouvernement et nommèrent Euclide pour archonte. Comme plusieurs citoyens avaient participé aux violences des tyrans, et les avaient même favorisées, pour éviter les effets du ressentiment que pouvaient avoir contre eux ceux qu'ils avaient offensés, on rendit une loi, par laquelle on ordonna qu'il ne serait fait aucune recherche de ce qui avait pu se passer avant la nomination de l'archonte Euclide. De là est venu le proverbe, qui s'emploie pour marquer un temps fort éloigné comme ici, ou pour désigner une amnistie générale comme dans l'*Hermotimus*, chap. LXXVI. »  
BELIN DE BALLU.

1. Noms supposés.

2. Nom supposé, à moins que ce ne soit le même que le philosophe cynique, dont Lucien se moque dans le *Pérégrinus*.

mangé le souper d'Hécate, un œuf lustral<sup>1</sup>, et par là-dessus une sépia crue<sup>2</sup> ?

CYNISCUS. Il y a longtemps que je suis près de toi, charmante Clotho. Mais pour quelle faute m'as-tu donc fait mener une si longue vie sur la terre ? Tu m'as filé presque tout un fuseau : souvent j'ai essayé de rompre le fil, pour descendre ici ; mais, je ne sais comment, il ne pouvait se casser.

CLOTHO. Je te laissais là-haut, pour être le censeur et le médecin des fautes humaines ; mais embarque-toi, et bonne chance !

CYNISCUS. Par Jupiter ! attends un moment que nous ayons fait monter cet homme qui a les pieds et les mains liés ; je craindrais qu'il ne te séduisît par ses prières.

8. CLOTHO. Voyons un peu quel il est.

MERCURE. C'est Mégapenthès, fils de Lacyde, un tyran.

CLOTHO. Allons ! En barque !

MÉGAPENTHÈS. Oh ! non, souveraine Clotho ! Laisse-moi retourner un instant sur la terre ; je reviendrai ensuite de moi-même et sans me faire appeler.

CLOTHO. Et pourquoi veux-tu remonter là-haut ?

MÉGAPENTHÈS. Permits-moi seulement d'achever mon palais ; je le laisse à moitié bâti.

CLOTHO. Tu plaisantes. Allons ! monte !

MÉGAPENTHÈS. Parque, je ne te demande qu'un instant. Laisse-moi un jour, pour indiquer à ma femme les biens que je lui laisse, et l'endroit où j'ai enfoui un immense trésor.

CLOTHO. C'est une chose dite ; tu ne pourras rien obtenir.

MÉGAPENTHÈS. Tant d'or va donc être perdu ?

CLOTHO. Il ne le sera pas, sois tranquille : Mégaclês, ton cousin, va s'en rendre maître.

MÉGAPENTHÈS. Quel outrage ! un ennemi que, par faiblesse, je n'ai pas fait mettre à mort !

CLOTHO. C'est lui, pourtant. Il te survivra quarante ans et un peu plus ; il jouira en outre de tes maîtresses, de tes habits, de tout ton or.

MÉGAPENTHÈS. Que tu es injuste, Clotho, de distribuer mes biens à mes plus cruels ennemis !

CLOTHO. Et toi, brave homme, n'as-tu pas pris ceux de Cydimaque, que tu as fait mourir, après avoir égorgé ses enfants sous ses yeux ?

1. Voy. le 1<sup>er</sup> Dialogue des morts.

2 Cf. *Les Sectes à l'encaïn*, 40

MÉGAPENTHÈS. Mais à présent ils étaient à moi.

CLOTHO. Non ; le temps de ta jouissance est passé.

3. MÉGAPENTHÈS. Écoute, Clotho, une chose que je veux te dire, à toi seule, sans que personne l'entende.

CLOTHO. Éloignez-vous donc un peu.

MÉGAPENTHÈS. Si tu veux me laisser échapper, je te promets mille talents d'or monnayé<sup>1</sup> ; tu les auras dès aujourd'hui.

CLOTHO. Ainsi tu songes encore, pauvre fou, à l'or et aux talents ?

MÉGAPENTHÈS. J'y ajouterai, si tu veux, deux cratères que j'ai pris à Cléocrite, après l'avoir tué : ils ehlèvent chacun un poids de cent talents d'or raffiné<sup>2</sup>.

CLOTHO. Enlevez-le lui-même ! car il ne paraît pas disposé à s'embarquer de bon gré.

MÉGAPENTHÈS. Je vous en conjure, la muraille n'est pas finie ; l'arsenal est inachevé : il ne me fallait pour les terminer que vivre encore cinq jours.

CLOTHO. Ne t'inquiète pas : un autre finira la muraille.

MÉGAPENTHÈS. Mais au moins ce que je vais te demander est tout à fait raisonnable.

CLOTHO. Qu'est-ce donc ?

MÉGAPENTHÈS. Laisse-moi vivre jusqu'à ce que j'aie soumis les Pisides, imposé un tribut aux Lydiens, et élevé à ma gloire un monument superbe, où j'inscrirai toutes les actions d'éclat, tous les exploits de mon règne.

CLOTHO. Quel homme ! Ce n'est plus un jour que tu demandes, c'est une affaire de plus de vingt ans !

10. MÉGAPENTHÈS. Je suis prêt à vous donner caution d'un prompt retour : si vous voulez, je vous livrerai pour otage mon héritier présomptif, mon fils unique.

CLOTHO. Eh quoi, scélérat ! celui même que tu as si souvent souhaité de laisser vivant sur cette terre ?

MÉGAPENTHÈS. Je le souhaitais autrefois : aujourd'hui je vois mieux mon intérêt.

CLOTHO. Il viendra bientôt ici, massacré par le nouveau roi.

11. MÉGAPENTHÈS. Au moins, Parque, ne me refuse pas une chose.

CLOTHO. Laquelle ?

MÉGAPENTHÈS. Je veux savoir ce qui doit arriver après ma mort.

CLOTHO. Écoute, et que cette révélation accroisse ta douleur.

1. Plus de 5 millions. — 2. Environ 200 kilogrammes.



Ton esclave, Midas, épousera ta femme, dont il est l'amant depuis longtemps.

MÉGAPENTHÈS. L'infâme ! moi qui l'ai affranchi sur les prières de ma femme !

CLOTHO. Ta fille sera bientôt inscrite au rang des maîtresses du nouveau tyran. Les images et les statues que t'a dressées la république vont être renversées et servir de jouet aux spectateurs.

MÉGAPENTHÈS. Dis-moi, aucun de mes amis ne s'indignera de ces outrages ?

CLOTHO. Avais-tu donc un ami ? A quel titre pouvais-tu en avoir ? Tu ne sais donc pas que tous ceux que tu voyais chaque jour ramper à tes pieds, ces gens qui exaltaient chacune de tes paroles et de tes actions, n'agissaient ainsi que par crainte ou par espoir ? ils n'étaient amis que de ta puissance, et ils se pliaient au temps.

MÉGAPENTHÈS. Cependant, au milieu des festins, leurs libations faites à haute voix étaient accompagnées de souhaits pour mon bonheur ; tous étaient prêts, s'il le fallait, à mourir à ma place, et ils ne juraient que par mon nom.

CLOTHO. Et cependant, c'est après avoir soupé hier chez l'un d'eux que tu es mort : la dernière coupe qu'on t'a offerte est celle qui t'a fait descendre ici.

MÉGAPENTHÈS. Voilà pourquoi j'y trouvais un goût amer ! Mais pour quelle raison m'a-t-il empoisonné ?

CLOTHO. Tu en demandes trop ; tu devrais déjà être embarqué.

12. MÉGAPENTHÈS. Il y a une chose qui me tient au cœur, Clotho, et pour laquelle je voudrais revoir la lumière, ne fût-ce qu'un moment.

CLOTHO. Qu'est-ce donc ? cela me paraît d'une grande importance.

MÉGAPENTHÈS. Carion, mon esclave, aussitôt après m'avoir vu mort, entre, le soir, dans la chambre où j'étais étendu, et trouvant l'occasion bonne, vu que personne ne me gardait, prend Glycérium, ma maîtresse, avec laquelle, je pense, le drôle était au mieux depuis longtemps, ferme la porte, et se met à la caresser, comme si personne n'était là ; puis, quand il a satisfait ses désirs, il jette les yeux sur moi : « Ah ! brigand, dit-il, tu m'as souvent battu injustement, attends ! » A ces mots, il m'arrache la barbe, me donne des soufflets, et tirant enfin de sa poitrine un large crachat, il me le lance au visage, en s'écriant ! « Va-t'en au séjour des impies ! » et il sort. Je brûlais de

colère, mais je ne pus me venger de lui, cadavre déjà glacé. Quant à la perfide donzelle, sitôt qu'elle entend le bruit de ceux qui survenaient, elle se frotte les yeux avec de la salive, pour faire croire qu'elle pleure ma perte, pousse des sanglots et s'éloigne en prononçant mon nom. Oh ! si je les tenais....

13. CLOTHO. Cesse tes menaces et monte dans la barque. Il est temps de te rendre au tribunal.

MÉGAPENTHÈS. Qui donc osera voter contre un tyran ?

CLOTHO. Contre un tyran personne, mais contre un mort, Rhadamanthe. Tu verras tout à l'heure sa justice, et tu l'entendras prononcer d'équitables arrêts. Allons, plus de délais !

MÉGAPENTHÈS. Fais-moi simple particulier, Parque, pauvre ou même esclave au lieu de roi ; mais laisse-moi revivre !

CLOTHO. Où est l'homme au bâton ? Et toi, Mercure, tirez-le tous deux par les pieds jusqu'ici ; car il ne montera jamais de lui-même.

MERCURE. Suis-nous, fuyard. Tiens-le bien, Charon, et, ma foi, pour plus de sûreté....

CHARON. C'est juste ; attachons-le au mât.

MÉGAPENTHÈS. Je dois du moins m'asseoir à la place d'honneur.

CLOTHO. Pourquoi ?

MÉGAPENTHÈS. Par Jupiter ! parce que j'étais tyran, escorté de dix mille doryphores.

CYNISCUS. Ma foi, Carion n'avait pas tort de t'arracher la barbe, pauvre fou ! Je te rendrai la tyrannie amère, en te faisant goûter du bâton.

MÉGAPENTHÈS. Quoi donc ? un Cyniscus osera lever le bâton sur moi ? N'est-ce pas moi qui, l'autre jour, pour ton excès de liberté, de hardiesse et d'imprudence, ai failli te faire clouer ?

CLOTHO. Eh bien ! tu seras toi-même cloué au mât.

14. MICYLLE. Dis-moi donc, Clotho ; et de moi pas un mot ? Est-ce parce que je suis pauvre, qu'il me faut monter le dernier ?

CLOTHO. Qui es-tu ?

MICYLLE. Le savetier Micylle.

CLOTHO. Tu es si fâché pour un peu de retard ? Ne vois-tu pas quelles promesses nous fait ce tyran, pour obtenir quelque répit ? Je suis étonnée que tu prises si peu le délai qu'on t'accorde.

MICYLLE. Écoute-moi, excellente Parque. Je ne suis que mé-

4. Expression que répète souvent Xanthias, dans *les Grenouilles* d'Aristophane.

diocrement charmé du présent du Cyclope, lorsqu'il promet à Personne de le manger le dernier<sup>4</sup>; premier ou dernier, les mêmes dents l'attendent. D'ailleurs, ma condition est tout autre que celle des riches; notre vie est diamétralement opposée, comme on dit. Lorsque ce tyran, qui paraissait heureux de son vivant, redouté, fixant sur lui les regards, s'est vu forcé de quitter tant d'or et tant d'argent, et les habits, et les chevaux, et les festins, et les jolis garçons, et les belles femmes, il n'avait pas tort de se lamenter, et de crier si fort quand on l'en a privé. Car je ne sais quelle glu prend à ces sortes de biens l'âme, qui ne peut plus s'en séparer facilement, quand il y a longtemps qu'elle y adhère. Que dis-je? la chaîne qui les attache, ces gens-là, devient si forte qu'il n'y a plus moyen de la briser. Alors, si on les arrache avec violence, ils ne font plus que gémir et prier : eux, qui sont si hardis d'ordinaire, se montrent lâches en face de la route qui conduit chez Pluton. Ils se retournent vers les objets qu'ils laissent derrière eux, comme des amants au désespoir; quoique de loin, ils veulent encore voir la lumière, ainsi que faisait cet insensé, qui a tenté de fuir en route et qui t'a fatiguée ici de ses instances. Moi, au contraire, qui ne possédais rien au monde, ni champ, ni maison, ni or, ni meubles, ni renommée, ni statues, j'étais tout prêt à partir. Au premier signal d'Atropos, j'ai jeté gaiement mon tranchet et mon cuir, car je tenais justement un soulier dans ma main; je me suis aussitôt élancé, pieds nus, sans prendre le temps d'essuyer mon cirage, et j'ai suivi, ou pour mieux dire j'ai précédé, en regardant devant moi; rien de ce que je laissais par derrière ne me faisait retourner, ne me rappelait.

15. Mais, par Jupiter! je vois qu'ici tout est au mieux : égalité pour tous; personne n'y diffère de son voisin; c'est vraiment délicieux! Je suis vaincu, en outre, que les créanciers n'y viennent pas réclamer les dettes, qu'on n'y parle point d'impôts, et, ce qui vaut mieux que tout le reste, qu'on n'y gèle pas l'hiver, qu'il n'y a pas de malades, qu'on n'y est jamais battu par les riches. Paix parfaite; c'est l'autre monde renversé! Car nous autres, pauvres hères, nous rions de bon cœur, tandis qu'on entend gémir et se désoler les riches.

16. CLOTHO. En effet, il y a longtemps, Micylle, que je te vois rire. Qui peut te mettre en si joyeuse humeur?

MICYLLE. Écoute, respectable déesse. Là-haut, je logeais auprès de ce tyran : je voyais parfaitement tout ce qu'il faisait, et

4. Voy. Homère, *Odyssée*, IX, v. 369.

je le croyais parfois l'égal des dieux. J'enviais son bonheur, en apercevant la fleur de sa pourpre, sa suite nombreuse, son or, ses coupes chargées de pierreries, ses lits soutenus sur des pieds d'argent; l'odeur des plats préparés pour ses repas me faisait mal; en un mot, je le trouvais au-dessus de l'homme, trois fois heureux, plus beau que les astres et plus grand qu'eux de toute une coudée royale<sup>1</sup>, lorsqu'enivré de sa fortune, marchant d'un pas majestueux, la tête renversée, il inspirait le respect à tous ceux qu'il rencontrait sur son passage. Il mourut: ce ne fut plus pour moi qu'un objet de risée, un être dépouillé de son faste, et je ne pus m'empêcher de rire de ma sottise admiration pour un coquin, dont je mesurais le bonheur à l'odeur de sa cuisine et à sa robe teinte du sang d'un coquillage des mers de Laconie<sup>2</sup>.

17. Ce n'était rien pourtant. Lorsque j'ai vu l'usurier Gniphon se lamenter, se repentir avec amertume de n'avoir pas joui de ses richesses, et d'être mort sans y avoir goûté, contraint de les laisser au débauché Rhodocharès, son plus proche parent et son héritier immédiat suivant la loi, je n'ai pu mettre de bornes à mes éclats de rire, en me rappelant surtout la figure pâle et crasseuse, le front chargé de soucis de ce vieux fou, qui, riche seulement du bout des doigts, comptait les talents et les myriades<sup>3</sup> amassés obole à obole, que va répandre à profusion le fortuné Rhodocharès. Mais pourquoi ne partons-nous pas? Pendant la traversée, nous rirons de reste en les voyant pleurer.

CLOTHO. Monte; le batelier va lever l'ancre.

18. CHARON. Hé! l'ami, où vas-tu? Ma barque est pleine. Reste ici: demain matin nous te passerons.

MYCILLE. Charon, ce n'est pas juste de laisser sur la rive un mort qui commence à sentir. Sois sûr que je te citerai au tribunal de Rhadamanthe, pour avoir violé la loi. Quel malheur!

18. Ils sont partis! On me laisse là tout seul. Mais pourquoi ne pas nager après eux? Je n'ai pas peur de manquer de force et de me noyer, puisque je suis mort. Aussi bien je n'ai pas une obole à donner pour le péage.

CLOTHO. Qu'est-ce donc? Halte-là, Mycille, il n'est pas permis de traverser de la sorte.

1. Elle excédait de trois doigts la coudée ordinaire, laquelle était de 2 pieds et demi.

2. La pourpre.

3. La myriade était de 40 000 drachmes, un peu moins de 40 000 francs.

MICYLLE. Bon ! j'arriverai plus vite que vous.

CLOTHO. Non pas. Approchons-nous plutôt pour le prendre avec nous ; et toi, Mercure, tends-lui la main pour monter.

19. CHARON. Mais où s'assiera-t-il ? Tout est plein, comme tu vois.

MERCURE. Sur les épaules du tyran, ma foi !

CLOTHO. Excellente idée, Mercure ! Monte, et éreinte-nous ce scélérat. Et nous, bon voyage !

CYNISCUS. Dis-moi, Charon, à te parler franchement, je n'ai pas une obole à te donner pour mon passage. Je n'ai absolument que cette besace et ce bâton. Seulement, si tu veux que je vide la sentine ou que je rame, je suis prêt. Tu n'auras pas à te plaindre, pourvu que tu me donnes une rame commode et solide.

CHARON. Rame donc ; je me contenterai de ce paiement.

CYNISCUS. Ne faut-il pas aussi chanter une chanson de rameurs ?

CHARON. Oui, par Jupiter ! si tu en sais quelqu'une bonne pour des marins.

CYNISCUS. J'en sais plusieurs, Charon. Mais écoute, ils nous répondent par des gémissements ; ce vacarme va troubler notre chanson.

20. UN RICHE. Ah ! mes richesses !

UN AUTRE. Ah ! mes campagnes !

UN AUTRE. Ah ! ah ! quelle maison j'ai quittée !

UN AUTRE. Que de talents j'ai laissés à mon héritier qui les dépensera !

UN AUTRE. Hélas ! hélas ! mes petits enfants !

UN AUTRE. Qui vendagera les vignes que j'ai plantées l'année dernière ?

MERCURE. Et toi, Micylle, tu ne regrettes rien ? Il n'est cependant pas permis de passer sans répandre des larmes.

MICYLLE. Ma foi ! je n'ai aucun sujet de me désoler avec une traversée aussi belle.

MERCURE. N'importe, il faut bien un peu pleurer, afin de ne pas déroger à la coutume.

MICYLLE. Je vais pleurer, Mercure, pour te faire plaisir. Ah ! mes cuirs ! ah ! mes vieux souliers ! ah ! mes savates pourries ! Désormais, infortuné, je ne resterai plus à jeun jusqu'au soir ; je ne passerai plus l'hiver sans chaussures ; je ne courrai plus les rues à demi nu et claquant des dents. Qui donc aura mon tranchet et mon alêne ? Mais c'est assez pleuré ; nous voici tout à l'heure à l'autre bord.

21. CHARON. Allons ! paye, avant de descendre, le droit de passage. Donne aussi, toi. Bon ! Chacun a payé. Paye aussi ton obole, Micylle.

MICYLLE. Tu plaisantes, Charon, ou bien, comme on dit, tu veux écrire sur l'eau, si tu attends une obole de Micylle. Ehi sais-je seulement si une obole est longue ou carrée ?

CHARON. La belle traversée aujourd'hui, et la bonne aubaine. Descendez toujours. Je vais à présent chercher les chevaux, les bœufs, les chiens et les autres animaux, car il faut bien qu'ils passent aussi.

CLOTHO. Prends ces morts et accompagne-les, Mercure ; moi, je vais retourner chercher sur l'autre bord Indopatrés et Héracmithre, deux Sères <sup>1</sup>, qui se sont tués l'un l'autre dans un combat pour les limites de leur pays.

MERCURE. Avancez, vous autres ; ou plutôt suivez-moi tous à la file.

22. MICYLLE. Par Hercule, quelle obscurité ! Où donc est le beau Mégille ? Comment distinguer ici laquelle est la plus belle de Phryné ou de Symmique <sup>2</sup> ? Tout se ressemble, tout est de la même couleur ; rien n'est ni beau, ni plus beau. Ce manteau, qui naguère me semblait si vilain, est maintenant aussi précieux que la pourpre d'un roi ; mes vêtements et les siens sont également invisibles et plongés dans les mêmes ténèbres. Cyniscus, où es-tu donc ?

CYNISCUS. Me voici, Micylle. Si tu veux, nous ferons route ensemble.

MICYLLE. Volontiers. Donne-moi la main. Dis-moi, Cyniscus t'es-tu fait initier aux mystères d'Éleusis ? Ne trouves-tu pas que c'est ici la même chose <sup>3</sup> ?

CYNISCUS. Tu as raison. Regarde donc, voilà une femme qui s'avance par ici un flambeau à la main. Elle a l'œil terrible et menaçant. Serait-ce par hasard Erinny's ?

MICYLLE. On le croirait, à son extérieur.

23. MERCURE. Reçois ces gens-là, Tisiphone ; il y en a mille quatre.

<sup>1</sup>. Peuples de l'Inde transgangétique, assez mal connus des anciens, peut-être les Chinois. On tirait de chez eux la soie, *sericum*, et des étoffes de coton d'une grande finesse.

<sup>2</sup>. Deux courtisanes fameuses de l'antiquité. Pour Phryné, voy. Athénée, *Banquet*, L, xiii, et Quintilien, *Éducation de l'orateur*, II, xv, § 9. Pour Symmique, voy. le iv<sup>e</sup> *Dialogue des courtisanes*.

<sup>3</sup> Sur cette ressemblance, voy. Charles Magnin, *Origines du théâtre*.

TISIPHONE. Rhadamanthe vous attend depuis longtemps.

RHADAMANTHE. Amène-les ici, Tisiphone; et toi, Mercure, fais l'office de héraut; appelle-les.

CYNISCUS. Ah! Rhadamanthe, au nom de ton père, fais-moi appeler et juger le premier.

RHADAMANTHE. Pourquoi?

CYNISCUS. Je veux absolument accuser un homme que je sais avoir fait le mal durant sa vie. Mon témoignage n'aurait pas de valeur, si l'on ne connaissait auparavant qui je suis et comment j'ai vécu.

RHADAMANTHE. Eh bien, qui es-tu?

CYNISCUS. Cyniscus, philosophe de profession, mon cher ami.

RHADAMANTHE. Viens ici, et comparais le premier devant le tribunal. Toi, Mercure, appelle les accusateurs.

24. MERCURE. S'il y a quelqu'un qui veuille accuser Cyniscus ici présent, qu'il approche.

CYNISCUS. Personne ne paraît.

RHADAMANTHE. Oui, mais ce n'est pas assez, Cyniscus. Allons, déshabille-toi, que nous voyions tes taches,

CYNISCUS. De quelles taches puis-je être marqué?

RHADAMANTHE. Chaque faute que vous commettez durant la vie imprime certaines taches invisibles sur votre âme<sup>1</sup>.

CYNISCUS. Eh bien, me voici tout nu! Examine maintenant si j'ai quelqu'une des taches dont tu parles.

RHADAMANTHE. Cet homme n'a pas de taches, sauf trois ou quatre, imperceptibles et qui échappent à la vue. Cependant, qu'est-ce-ci? Des traces, des marques de brûlures qui ont été je ne sais comment effacées ou plutôt radicalement détruites? Comment donc, Cyniscus, as-tu fait pour te rendre pur aussi complètement?

CYNISCUS. Je vais te le dire; autrefois l'ignorance m'a fait commettre bien des fautes, et j'y gagnai de nombreuses taches; mais du moment où je me suis mis à philosopher, j'ai lavé successivement mon âme de toutes ces souillures.

RHADAMANTHE. Excellent remède, et des plus efficaces! Va dans les îles Fortunées<sup>2</sup> jouir de la société des hommes de bien, après que tu auras accusé le tyran dont tu nous as parlé. Qu'on en appelle d'autres!

1. Comparez avec Platon, *Gorgias*, chap. LXXX.

2. Platon, *Gorgias*, chap. LXXIX; Plutarque, *Vie de Sertorius*, VIII; Pline, *Hist. nat.*, II, XCII; VI, XXXVI; Horace, *Épode* XVI, v. 41.

25. MICYLLE. Mon affaire n'est pas longue, Rhadamanthe, un instant d'examen suffira. Me voilà tout nu, regarde.

RHADAMANTHE. Qui es-tu ?

MICYLLE. Le savetier Micylle.

RHADAMANTHE. Très-bien, Micylle ; tu es pur et sans taches ; va-t'en auprès de Cyniscus. Qu'on appelle maintenant le tyran.

MERCURE. Mégapenthès, fils de Lacyde, approche. Où vas-tu ? Viens ici. C'est toi, tyran, que j'appelle. Saisis-le, Tisiphone, et amène-le en le tenant par le cou.

RHADAMANTHE. Toi, Cyniscus, commence l'accusation, prouve-nous ses crimes ; le coupable est devant toi.

26. CYNISCUS. C'est bientôt fait ; il n'y a pas besoin de parler ; tu reconnaitras tout de suite quel il est, à voir ses taches. Cependant je vais te démasquer cet homme, et le produire au grand jour, en disant ce que j'en sais. Tout ce qu'a fait ce triple coquin, lorsqu'il était simple particulier, je crois devoir n'en rien dire. Mais bientôt il s'associe des gens pleins d'audace, s'entoure de doryphores, se révolte contre sa ville natale, se proclame tyran, et tue indistinctement plus de dix mille citoyens. Maître de leurs richesses, et parvenu au comble de la fortune, il se livre à tous les genres possibles de débauches. Il traite avec une excessive cruauté, avec une extrême violence, ses malheureux compatriotes, déshonore les filles, corrompt les jeunes garçons, et se rue comme un homme ivre sur ses sujets. Son orgueil, son faste, ses mépris envers ceux qui l'abordaient, ne peuvent être punis d'un supplice qui les égale. Il eût été plus facile de regarder le soleil en face que ce tyran. On ne saurait énumérer tous les tourments qu'a inventés sa barbarie, qui n'a point épargné même ses proches. Et qu'on ne croie pas que mon accusation soit jetée à la légère : on peut se convaincre qu'elle est vraie, en citant ceux qu'il a fait mettre à mort. Voyez ! ils arrivent sans qu'on les appelle, ils l'entourent, ils le prennent à la gorge ! Tous, Rhadamanthe, ont été victimes de cet homme exécrationnel : les uns, victimes de la beauté de leurs femmes ; les autres, de l'indignation que leur causaient les infâmes outrages faits à leurs fils ; ceux-ci, parce qu'ils étaient riches ; ceux-là, parce qu'ils étaient sages, honnêtes, et désolés du spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

27. RHADAMANTHE. Qu'as-tu à répondre, scélérat ?

MÉGAPENTHÈS. J'ai commis les crimes qu'il m'impute ; mais pour le reste, c'est-à-dire les adultères, les outrages faits à de jeunes garçons, les séductions de jeunes filles, pour tout cela, Cyniscus en a menti.



CYNISCUS. Et moi pour tout cela, Rhadamanthe, je produirai des témoins.

RHADAMANTHE. Quels sont-ils ?

CYNISCUS. Appelle ici, Mercure, la Lampe et le Lit de cet homme : ils déposeront sur tous les faits dont ils ont été les confidents.

MERCURE. Lit et Lampe de Mégapenthès, approchez. C'est bien ; ils ont obéi.

RHADAMANTHE. Dites ce que vous savez de ce Mégapenthès. Lit, parle le premier.

LE LIT. Tout ce qu'a dit Cyniscus est vrai, et je rougirais, souverain Rhadamanthe, de raconter tout ce qui s'est passé sur moi.

RHADAMANTHE. Ton témoignage est clair, quoique tu n'oses pas en dire davantage. Toi, maintenant, Lampe, fais ta déposition.

LA LAMPE. J'ignore ce qu'il faisait le jour ; j'étais absente alors ; mais ce qu'il faisait et souffrait la nuit, j'aurais honte de le dire. J'ai vu des infamies qu'on ne peut exprimer, qui dépassent toutes les horreurs. Souvent, je me hâtais de boire l'huile, afin de pouvoir m'éteindre ; mais il me faisait complice de ses abominations et souillait de cent façons ma lumière.

28. RHADAMANTHE. C'est assez de témoins. Dépouille-toi de ta pourpre, que nous puissions compter tes taches. Grands dieux ! il est marqué des pieds à la tête, il est livide, il est tout bleu de cette masse de taches. Quel genre de supplice lui infliger ? Faut-il le jeter dans le Pyriphlégéthon ou le livrer à Cerbère ?

CYNISCUS. Nullement ; mais, si tu veux, je te proposerai un supplice d'un nouveau genre, et qui convient bien à ses crimes.

RHADAMANTHE. Parle, et je t'en saurai le meilleur gré.

CYNISCUS. C'est l'usage, je crois, que les morts boivent l'eau du Léthé.

RHADAMANTHE. Oui.

CYNISCUS. Que lui seul soit condamné à n'en pas boire.

29. RHADAMANTHE. Pourquoi ?

CYNISCUS. Il sera cruellement puni par le souvenir de sa puissance sur la terre et par la pensée de ses voluptés.

RHADAMANTHE. Tu as raison. Qu'il subisse ce châtement ; qu'on l'enchaîne auprès de Tantale, et qu'il se souvienne de ce qu'il a fait durant sa vie !

## XVII

SUR CEUX QUI SONT AUX GAGES DES GRANDS<sup>1</sup>.

1. Par où commencer, mon doux ami, par où finir, comme on dit<sup>2</sup>, l'énumération de tout ce qu'il faut faire ou souffrir, quand on vit aux gages de quelqu'un, et quand on recherche l'amitié des heureux du jour, si l'on peut donner le nom d'amitié à un pareil esclavage? Je connais, en effet, presque tous les maux attachés à cette condition, non, par Jupiter! pour les avoir éprouvés moi-même (je n'ai point encore subi l'épreuve de cette nécessité, et que les dieux m'en préservent!); mais plusieurs de ceux qui sont tombés dans ce genre de vie m'en ont fait le récit : les uns, plongés encore dans ce malheur, gémissant des maux qu'ils avaient à souffrir ; les autres, échappés en quelque sorte de leur prison, aimant à se rappeler tout ce qu'ils avaient enduré. Et ils avaient raison de se réjouir, quand ils calculaient les tourments dont ils étaient délivrés. Ces derniers me paraissaient les plus dignes de foi, parce qu'ils avaient pénétré, si je puis dire, dans tous ces mystères, et passé par tous les degrés de l'initiation. Ce n'est donc point à la légère, et sans une atten-

1. Comparez avec l'ouvrage de d'Alembert : *Essai sur les gens de lettres*, « dans lequel, dit un de ses biographes, d'Alembert, appuyé sur la dignité et la toute-puissance de l'esprit, dressait sans ménagement le procès aux littérateurs qui se font les familiers des grands. Il étalait publiquement, continue M. Jean Reynaud, toutes les pièces de son accusation, entrait dans le détail de toutes les turpitudes, et ne se faisait faute d'aucune vérité, quelques haines qu'elles dussent attirer sur sa tête. Il faut avoir étudié de près les mœurs et la dégradation de ce temps, pour se faire une idée de la clameur qu'une si courageuse attaque fit lever du fond de toutes les alcôves et de tous les boudoirs; les récriminations et les injures ne lui manquèrent pas; mais, comme le fait observer Condorcet, malgré tout ce tapage, le moraliste eut peut-être quelque influence sur l'abandon de ces honteuses épitres dédicatoires, qui mettaient dans l'avilissement le caractère de l'auteur, avant même qu'on eût ouvert son ouvrage, et qui, en effet, depuis cette époque, allèrent en déclinant et en s'effaçant de plus en plus. »

2. Homère, *Olyssée*, IX, v. 14.

tion curieuse, que je ~~tes marchais~~ racontais leur naufrage et leur salut inespéré, comme ces hommes que nous voyons en foule près des temples, la tête rase, énumérant les flots énormes, la tourmente, les écueils, les marchandises jetées à la mer, les mâts brisés, le gouvernail mis en pièces ; puis, après tout cela, l'apparition des Dioscures, divinités familières à ces sortes de tragédies, ou bien celle de tout autre dieu de théâtre, assis soit à la hune, soit au gouvernail, dirigeant vers le rivage tranquille la nef qui bientôt relâche doucement au port, où les passagers débarquent eux-mêmes, sauvés par la grâce et la faveur d'un dieu propice. Telles sont, avec d'autres encore, suivant le besoin, les peintures tragiques que déclament ces hommes, afin de recevoir quelque aumône d'un grand nombre de gens, qui verront en eux non-seulement des infortunés, mais des êtres amis des dieux.

2. Toutefois, quelle différence d'entendre raconter les orages domestiques et les flots qui s'élèvent, non plus énormes, mais semblables à des montagnes, si l'on peut parler ainsi ! Au départ, la mer semblait calme, mais que de misères à souffrir pendant la traversée : la soif, le mal de cœur, les travaux de la sentine ! Puis, le pauvre navire s'est brisé contre un écueil caché ou contre une roche escarpée, les malheureux se sont péniblement sauvés à la nage, nus et privés du nécessaire. Encore ai-je soupçonné, à travers le récit de ces infortunés, que la honte leur faisait passer sous silence des choses qu'ils essayaient eux-mêmes d'oublier. Cependant j'en ai assez recueilli, soit dans ces conversations, soit dans d'autres, pour savoir ce qui se passe dans un pareil commerce, et tu ne m'en voudras pas, mon bon Timoclès<sup>1</sup>, de te le raconter : car il y a longtemps que je crois deviner ton projet d'embrasser ce genre de profession.

3. Et d'abord, toutes les fois qu'il en était question et qu'un des assistants exaltait cette vie mercenaire, en s'écriant : « Quel bonheur de compter au nombre de ses amis les premiers citoyens de Rome, de faire des dîners splendides, sans qu'il en coûte rien, de loger dans une belle maison, de voyager à son aise, mollement couché sur un char attelé de chevaux blancs, de recevoir, en outre, une magnifique récompense de cette amitié et du bien-être dont il vous est donné de jouir ! Quel bon métier, où tout vient de la sorte sans semence ni culture<sup>2</sup> ! » je te voyais, à ces mots ou à d'autres semblables, ouvrir la bouche, et t'avancer, déjà prêt à saisir cette amorce. Aussi, afin de n'a-

1. On ne le connaît pas autrement que par ce traité.

2. *Odyssée*, IX, v. 409.

voir rien à nous reprocher pour l'avenir, afin que tu n'aies point à dire que, te voyant sur le point de mordre à l'hameçon et à la figue<sup>1</sup>, nous t'avons laissé avaler l'appât, loin de t'en empêcher et de te prévenir avant qu'il fût enfoncé dans ton gosier, et qu'au contraire nous avons attendu que tu fusses entraîné par la fatalité pour te prêter l'inutile secours de nos larmes; afin, dis-je, que tu ne nous fasses pas de ces reproches mérités, auxquels nous ne pourrions rien répondre pour justifier notre silence, sache, en premier lieu, que le filet et la nasse sont sans issue, et considère ces biens du dehors, et non pas quand tu seras dedans. Vois ensuite la cambrure de l'hameçon, prends-le entre tes mains, touche sa triple pointe, essaye-le sur ta joue gonflée, et, si tu crois qu'il n'est pas bien aigu, qu'on le peut éviter, que les blessures qu'il fait ne sont pas douloureuses, qu'il n'entraîne pas avec violence, que sa force n'est pas irrésistible, compte-nous parmi les hommes que leur lâcheté condamne à une faim perpétuelle; et toi, rappelle ton courage, cours après la proie, si tu le veux, et, comme une mouette, avale l'amorce tout entière.

4. C'est à toi principalement que s'adresse ce discours : cependant les philosophes et ceux qui ont embrassé, ainsi que toi, une profession grave et sérieuse, ne sont pas les seuls auxquels il pourra être utile : il servira, de plus, aux grammaticiens, aux rhéteurs, aux musiciens, enfin à tous les gens instruits, qui croient devoir se mettre aux gages de la richesse. Comme ils éprouvent tous les mêmes déboires, il est évident que, loin de jouir de quelque considération, les philosophes sont dans une situation encore plus honteuse, quand ceux qui les tiennent à leurs gages les traitent comme les autres et n'ont pas pour eux plus d'estime. Quoi que tu trouves, du reste, dans la suite de ce traité, accuses-en d'abord ceux qui sont les auteurs de ces procédés, et ensuite ceux qui les subissent; car, pour ma part, je n'en suis point responsable, à moins que ce ne soit un crime de dire franchement la vérité. A l'égard de la foule des gymnastes et des flagorneurs, gens niais et rampants de leur nature, je n'entreprends nullement de les détourner de ces relations; j'y perdrais ma peine : je ne puis même les trouver très-blâmables de ne point quitter ceux qui les payent, malgré les mauvais traitements : ils sont faits pour cela, et ils le méritent bien. De quel côté pourraient-ils se tourner pour exercer leur talent? Qu'on leur enlève cette ressource, les voilà sans emploi,

1. Allusion à la fin du *Dialogue* intitulé : *le Pêcheur*.

réduits à ne rien faire, inutiles. Leur condition n'a donc rien de révoltant, et les riches ne paraissent pas les insulter, en pissant, comme on dit, dans le pot de chambre. N'est-ce pas, en effet, pour subir toute espèce d'outrages, que ces gens-là sont entrés dans la maison ? Leur métier est de souffrir tout ce qui peut arriver<sup>1</sup>. Mais pour les hommes instruits, dont j'ai parlé tout à l'heure, je puis me laisser aller à ma colère, et essayer, si cela est possible, de les ramener, de les arracher à leurs maîtres et de les rendre à la liberté.

5. Je crois que je ferai bien de commencer par prouver que les raisons mises en avant par ceux qui se laissent entraîner à ce genre de vie ne sont ni fortes ni pressantes : c'est leur ôter d'avance un moyen de justification, et démontrer que leur servitude est volontaire<sup>2</sup>. La plupart allèguent la pauvreté, le besoin urgent du nécessaire, et ces transfuges croient ainsi couvrir d'une voile honnête la honte de leur fuite ; ils s'imaginent donner une excuse suffisante, en disant qu'ils ne sont pas bien coupables quand ils essayent d'échapper à l'indigence, le plus grand tourment de la vie : ils ne font que citer ce vers de Théognis<sup>3</sup> :

L'homme que sous son joug enchaîné la misère,

et autres épouvantails, inventés par les poètes au sujet de la pauvreté. Si du moins je les voyais trouver dans le commerce des grands le refuge qu'ils y cherchent, peut-être leur épargnerais-je le reproche de perdre une liberté dont ils ne savent pas jouir. Mais comme ils ne reçoivent, pour parler avec un illustre orateur<sup>4</sup>, qu'une nourriture de malades, par quel moyen nous feront-ils croire qu'ils n'ont pas pris un mauvais parti en restant toujours dans la même condition ? En effet, la pauvreté ne les lâche pas, ils ont toujours besoin de recevoir, sans pouvoir rien mettre en réserve, sans rien économiser de superflu : tout ce qu'on leur donne, quand on leur donne, en supposant même qu'ils reçoivent beaucoup, est dépensé jusqu'au dernier as, et pour des besoins qui se renouvellent sans cesse. Ils eussent mieux fait d'inventer le moyen, non pas d'entretenir une pauvreté permanente ou rarement allégée ; mais de la détruire

1. Cf. Juvénal, *Sat.* III et V : le poète latin offre de nombreux traits de ressemblance avec Lucien.

2. Cf. La Boétie, *Disc. sur la Servitude Volontaire* dans ses *OEuvres complètes*, éd. de Léon Fagère, Paris, 1846 ; in-12.

3. Vers 177.

4. Démosthène, *Olynth.* III, vers la fin.

complètement. Et peut-être valait-il mieux, pour fuir un pareil état, comme tu l'as si bien dit, Théognis,

Se jeter dans les mers, en baleines fécondes,  
Et du haut d'un rocher s'élançer dans les ondes<sup>1</sup>.

Mais qu'un homme pauvre, indigent, mercenaire, s'imagine avoir trouvé là un moyen d'éviter la pauvreté, je ne conçois pas comment il ne voit point qu'il s'en impose à lui-même.

6. D'autres nous disent qu'ils ne craignent pas la pauvreté, qu'elle ne leur inspirerait aucun effroi, s'ils pouvaient, comme les autres hommes, gagner de quoi manger en travaillant; mais leur corps affaibli par la vieillesse ou par les maladies les force à recourir à la vie mercenaire, qui leur procure plus d'aisance. Eh bien, voyons s'ils disent vrai, si c'est aisément qu'ils gagnent ce qu'on leur donne, ou si, au contraire, ils n'ont pas plus de fatigues à essuyer que les autres hommes. Ce serait, j'en conviens, un bonheur égal à celui qu'on peut rêver, que d'obtenir sans travail et sans fatigue l'argent nécessaire; mais combien s'en faut-il que les choses se passent ainsi! Ils ont, au contraire, à endurer dans ce brillant commerce tant de fatigues, tant de travaux, qu'ils ont besoin plus que personne d'une santé vigoureuse, au milieu de ces mille occupations qui les accablent chaque jour et les réduisent au désespoir. Mais nous traiterons cet objet quand il en sera temps, lorsque nous ferons l'énumération de leurs autres déboires. Il me suffit, pour le moment, de montrer qu'ils ne disent point la vérité, quand ils se couvrent de ce prétexte.

7. Il ne reste plus qu'un motif que je crois vrai, mais qu'ils n'avouent pas : c'est que l'espoir de jouir de mille plaisirs les précipite vers ces maisons, frappés de l'éclat de l'or et de l'argent dont elles brillent, tout heureux des festins et du luxe qu'ils se promettent, quand ils boiront l'or à pleine coupe et sans obstacle. Voilà ce qui les entraîne; voilà pourquoi ils échangent leur liberté contre l'esclavage. Ce n'est pas, comme ils le disent, le besoin du nécessaire, c'est le désir du superflu et de toutes ces magnificences. Mais, semblables à des amants infortunés, à des soupirants malheureux, ils sont traités par les riches avec la fierté rusée d'un objet aimé, qui entretient la passion de ses poursuivants, mais qui se laisse à peine dérober la faveur amoureuse d'un baiser, parce qu'il sait que la jouissance anéantit l'amour : il se refuse donc à cette jouissance, il s'en garde avec le plus grand soin. Cependant, pour laisser à l'amant quelque

1. A l'endroit déjà cité.

ombre d'espoir, dans la crainte que l'excès des rigueurs ne le désespère et qu'il ne cesse d'aimer, on lui accorde un sourire, on lui promet de faire un jour ce qu'il voudra, de se montrer aimable, de le traiter avec toutes sortes d'égards ; puis insensiblement l'âge arrive, et bientôt l'amour de l'un et les faveurs de l'autre ne sont plus de saison. Ainsi pour eux la vie tout entière se passe à espérer.

8. Qu'épris, du reste, des charmes du plaisir, on souffre tout pour lui, ce n'est pas encore un grief bien répréhensible ; on peut même excuser celui qui aime le plaisir, et qui met tout en œuvre afin de se le procurer. Mais c'est un acte honteux et digne d'un esclave, que de se vendre pour y arriver : car le plaisir qui naît de la liberté procure une bien plus vive jouissance. Je consens toutefois qu'on pardonne à celui qui atteint véritablement la volupté. Mais s'exposer à tous les désagréments possibles, sur le seul espoir d'une possession douteuse, n'est-ce pas une conduite ridicule et folle ? surtout lorsque les peines sont certaines, inévitables, tandis que le bien qu'on espère ne promet rien que d'incertain, vu qu'il ne s'est point encore présenté depuis le temps qu'on l'attend et qu'il ne paraît pas encore près d'arriver, si l'on calcule avec justesse. Lorsque les compagnons d'Ulysse, en mangeant le délicieux lotos<sup>1</sup>, oubliaient tout le reste, et que le plaisir leur faisait négliger le devoir, au moins cet oubli du bien n'était pas absolument dénué de raison, la volupté remplissant leur âme tout entière. Mais qu'un affamé se tienne auprès d'un homme qui se rassasie de lotos sans en rien donner à personne, et qu'attiré par la seule espérance qu'on lui permettra d'en goûter un jour, cet affamé oublie la vertu et l'honneur, ne mérite-t-il pas bien, par Hercule, qu'on se moque de lui et qu'on lui inflige une correction tout à fait homérique ?

9. Telles sont à peu près les raisons qui déterminent à rechercher le commerce des riches et à se livrer à eux sans réserve, et, pour ainsi dire, à discrétion. Je ne parle point des hommes qui s'y laissent entraîner par la seule vanité de vivre avec des gens de haute naissance et revêtus de la robe prétexte. Il y en a, en effet, qui croient s'attirer par là beaucoup de considération et s'élever au-dessus du vulgaire. Quant à moi, je ne voudrais pas même être admis dans la familiarité d'un roi, ni devenir son commensal, si je ne devais retirer aucun autre avantage de cette intimité.

1. Voy. Homère, *Odyssée*, IX, v. 98.

10. Mais en leur supposant ce motif, examinons ce qu'ils ont à souffrir, soit avant d'être admis chez les riches, soit après qu'ils y sont reçus, et nous verrons ensuite quel est le dénoûment de la pièce. D'abord on ne peut pas dire que, si cette faveur est peu précieuse, elle est facile à obtenir ; que, loin d'exiger de grands travaux, il suffit de la désirer pour voir réussir tous ses vœux. Que de courses, au contraire, que de nuits passées à la porte du patron ! Il faut se lever avant l'aurore, attendre, en se bousculant, que la porte s'ouvre, s'exposer à de honteux procédés, s'entendre traiter d'imposteur par un portier qui estropie la langue syrienne, dépendre d'un nomenclateur africain, qu'il faut payer pour qu'il se souvienne de votre nom <sup>1</sup>. En outre, il te faut, par considération pour celui auquel tu fais la cour, porter un vêtement au-dessus de tes ressources, ne prendre que les couleurs qui lui plaisent, de peur de le choquer ou de le contrarier, s'il daigne jeter les yeux sur toi. Bientôt, quelle que soit ta fatigue, tu dois le suivre, ou plutôt le précéder, coudoyé par les esclaves, et faire nombre dans le cortège. Et cependant, il sera quelques jours avant de t'apercevoir.

11. Si alors tu es assez heureux pour qu'il te regarde, t'appelle, te dise le premier mot qui lui passe par la tête, quelle sueur t'inonde, quel vertige te saisit, quel tremblement soudain, et en même temps quel rire parmi ceux qui voient ton embarras ! Souvent, s'il faut répondre quel était le roi des Grecs, tu dis qu'ils avaient mille vaisseaux. Les honnêtes gens appellent cela de la réserve, les audacieux de la timidité, et les méchants de l'ignorance. Pour toi, après cette première épreuve, si dangereuse, de la politesse du patron, tu te retires en te reprochant mille fois ta gaucherie. Et quand tu as passé

Et des nuits sans sommeil et des jours pleins de sang<sup>2</sup>,

non pas, ma foi, pour Hélène, ni pour la citadelle de Pergame et le roi Priam, mais pour l'espoir de gagner cinq oboles et de rencontrer quelque dieu de théâtre qui te mette en faveur, on commence ton examen afin de s'assurer que tu es instruit. Cet exercice n'a rien que d'agréable pour le riche, qui s'entend louer et féliciter ; mais pour toi, c'est une question de vie ou de mort, une affaire qui décide de toute ton existence. Tu as raison, en effet, de penser que tu ne seras plus désormais admis par un autre, si tu es rejeté par celui-ci, et si tu ne sors pas

1. Voy. Suétone, *Vie d'Auguste*, chap. XIX ; Horace, *Ép.*, I, 6.

2. Parodie d'Homère, *Iliade*, IX, v. 325.



vainqueur de l'épreuve. Te voilà donc en proie à mille réflexions, réduit à jalouser tes concurrents, car il est certain que d'autres briguent aussi les mêmes avantages. Tout ce que tu dis te paraît faible ; la crainte et l'espoir te troublent tour à tour, tes yeux ne quittent pas le visage du maître. A-t-il l'air de blâmer tes réponses, tu es perdu ; sourit-il en écoutant, la joie et l'espérance te reviennent au cœur.

42. Il est encore à croire que bien des gens seront d'un sentiment opposé au tien, et te susciteront des rivaux qui s'embusqueront chacun pour te décocher leurs traits. Figure-toi un vieillard à la large barbe, aux cheveux blancs, à qui l'on demande s'il sait quelque chose d'utile, et qui paraît savant à ceux-ci, ignorant à ceux-là. On laisse s'écouler un peu de temps, mais bientôt on s'enquiert avec soin de toute ta vie passée ; et alors si quelqu'un de tes concitoyens, mû par la jalousie, si un de tes voisins, pour la plus légère offense, t'accuse d'adultère ou de pédérastie, on le croit comme un témoin qui dépose d'après les registres mêmes de Jupiter <sup>1</sup>. Au contraire, si tout le monde te loue, sans exception, ces suffrages paraissent suspects, douteux, payés. Il faut donc que tu sois assez heureux pour ne rencontrer aucun obstacle ; c'est le seul moyen de triompher.

13. Soit donc que tout te réussisse, au delà même de tes vœux : le patron lui-même applaudit à tes discours, ses amis les plus distingués, ceux qui ont toute sa confiance, ne t'ont point desservi, sa femme désire ton admission ; ni l'intendant ni l'économe ne s'y oppose ; personne n'a trouvé rien à blâmer dans ta conduite, tout est propice, les victimes sont favorables. Tu triomphes, heureux mortel ; tu es couronné à Olympie ; que dis-je ? tu as pris Babylone, tu es maître de la citadelle de Sardes : la corne d'Amalthée est en ton pouvoir, et tu tires le lait des poules <sup>2</sup>. Il est bien juste, en effet, que de si grands travaux soient récompensés par les plus grands biens, et que ta couronne ne soit pas de simple feuillage : il te faut un large salaire, payé sans difficulté, au terme où tu en auras besoin ; il te faut des distinctions qui t'élèvent au-dessus de la foule ; il te faut, enfin, du repos, après tant de travaux, de poussière, de courses, d'insomnies : tu mérites bien, selon tes souhaits, de dormir les pieds étendus, n'ayant d'autre emploi que celui pour lequel on t'a choisi et l'on te paye. Cela devrait être, cher Timo-

1. Voy. Plaute, prologue du *Rudens*, v. 45, 24 ; et Hésiode, *Travaux et Jours*, v. 234 et suivants.

2. Locution proverbiale pour dire : *Tu es au comble du bonheur.*

clès, et alors ce ne serait pas un trop grand mal de courber la tête sous un joug si doux, si léger, et surtout sous un joug d'or. Mais il s'en faut de beaucoup, ou plutôt il s'en faut du tout qu'il en soit ainsi. Mille ennuis, intolérables à un homme libre, t'attendent dans cette société. Écoutes-en le détail, et examine si l'on peut les supporter, pour peu qu'on ait un peu d'instruction.

14. Je commencerai, si tu veux bien, par le premier repas dont, selon toute apparence, on te réglera comme fiançailles de la future alliance. D'abord on vient t'inviter; c'est un esclave qui ne manque pas de politesse; pour le mettre dans tes intérêts ou ne point paraître incivil, tu lui glisses dans la main au moins cinq drachmes. Lui, faisant le désintéressé : « Fi donc! dit-il, moi, recevoir de vous? Non point, par Hercule! » Cependant, il se laisse fléchir, et sort en riant la bouche ouverte. Toi, tu prends ta plus belle robe, tu t'habilles avec une rare élégance, et, après le bain, tu arrives, en ayant soin de ne pas te présenter avant les autres, car ce serait une impolitesse, de même qu'arriver après les autres serait une grossièreté. Tu choisis donc un juste milieu, et tu entres. On te reçoit avec distinction, on te prend par la main et l'on te fait asseoir un peu au-dessus du riche, environ après deux de ses anciens amis.

15. Tu te crois déjà dans le palais de Jupiter; tu admires tout; tu ne cesses d'avoir la tête en l'air; tout est pour toi nouveau, inconnu : cependant tous les esclaves ont les yeux sur toi et chacun des convives épie tes actions. Le maître lui-même n'est pas, à ton égard, sans un peu de curiosité; mais il recommande, en outre, à quelques esclaves d'examiner comment tu te conduis envers sa femme et ses enfants, si ta vue s'arrête fréquemment sur eux. Les esclaves des convives remarquent ton étonnement, ils se rient de ton embarras et concluent que tu n'as jamais mangé chez un riche, de ce que l'usage d'une serviette te semble extraordinaire. Il est aisé, du reste, de voir ta perplexité à la sueur qui te monte au visage; tu meurs de soif, et tu n'oses demander à boire; tu crains de paraître aimer trop le vin; de tous les mets variés qui sont placés et rangés devant toi avec symétrie, tu ne sais sur lequel tu dois d'abord porter la main; tu es contraint de regarder ton voisin à la dérobée, de le prendre pour modèle et d'apprendre de lui l'ordre qu'il faut suivre dans un repas.

16. Cependant ton âme flotte irrésolue; à chaque instant tu vas de trouble en trouble : tantôt tu exaltes le bonheur du

riche, à la vue de cet or, de cet ivoire, de tant de luxe; tantôt tu te prends en pitié et tu te dis : « Je ne suis rien, et je croyais vivre. » Parfois tu te figures que cette vie, qui fait tant de jaloux, va devenir la tienne, que tes jours vont se passer au milieu de ces délices, que tu en auras l'égal partage; ou tu crois que tu célébreras sans cesse les fêtes de Bacchus; et peut-être de jeunes et beaux esclaves, qui sourient avec grâce, te donnent-ils l'idée de la condition la plus ravissante, si bien que te voilà prêt à t'écrier avec Homère :

Tous ont raison, Troyens, Grecs à la belle armure<sup>1</sup>,

de souffrir tant de maux et de peines pour une pareille félicité. Mais voici le moment où l'on porte les santés. Le patron demande une large coupe, il te salue en t'appelant son maître ou en te donnant quelque autre titre. Tu reçois la coupe, mais tu ne sais que répondre à cause de ton embarras, et tu y gagnes la réputation d'homme mal élevé.

17. Bientôt ce salut du riche te rend odieux à la plupart de ses anciens amis : déjà même la place qu'on t'a donnée en avait offensé quelques-uns, irrités de voir un intrus préféré à des gens qui ont épuisé les dégoûts d'une longue servitude. Voici ce qu'ils disent de toi : « Il ne manquait plus à nos maux que d'être placés après les nouveaux venus dans la maison; Rome n'est plus ouverte qu'à ces Grecs. Et pourquoi les met-on au-dessus de nous? Pour quelques misérables discours, croient-ils donc rendre un si grand service?—Avez-vous remarqué, dit un autre, comme il a bu, comme il saute sur les mets placés devant lui, comme il les a dévorés? C'est un grossier personnage, un affamé qui n'a jamais vu de pain blanc, pas même en songe; qui n'a jamais goûté de poule de Numidie, ni de faisan : à peine nous en a-t-il laissé les os. — Que vous êtes simples! dit un troisième. Dans trois jours, vous le verrez, comme nous, se plaindre de son infortune. Aujourd'hui, c'est une chaussure neuve; quand on s'en sera servi beaucoup pour marcher et qu'elle sera tachée de boue, on la jettera avec dédain sous le lit, et elle sera, comme nous, remplie de punaises. » Tels sont les discours qui se débitent sur ton compte, et plusieurs sans doute préparent déjà leurs calomnies.

18. Ainsi ce festin est tout à ton honneur : on n'y parle, pour ainsi dire, que de toi. Cependant pour avoir bu, contre ton habi-

1. *Iliade*, III, v. 456.

tude, d'un vin léger et aigrelet, certain besoin pressant te met mal à l'aise, mais il n'est ni décent de te lever avant les autres, ni prudent de demeurer. On continue pourtant de boire et de causer; un spectacle succède à un autre, le patron est jaloux d'étaler à tes yeux toute sa magnificence; tu es à la torture, tu ne vois plus rien de ce qui se passe; tu n'entends plus ce chanteur; ce jeune cithariste dont on fait tant de cas, tu ne l'applaudis que des lèvres; tu souhaites qu'un tremblement de terre abîme tout cela, ou que la nouvelle d'un incendie vienne rompre le festin.

19. Voilà, mon cher ami, ton premier et ton plus agréable repas; combien je préfère le mien, avec mes oignons, un peu de sel blanc, que je mange quand je veux, où je veux, en toute liberté! Je te fais grâce des rapports aigres qui suivent ton festin, et de l'indigestion de la nuit. Le lendemain, dès le jour, il faudra convenir entre vous du prix et des époques de l'année où il sera payé. Le patron, assisté de deux ou trois amis, te fait venir, te prie de t'asseoir et commence ce discours: « Vous avez vu hier notre manière de vivre: elle n'a rien de fastueux, rien d'une pompe théâtrale; c'est tout simple, tout bourgeois; il faut donc que vous soyez sur ce pied, tout devenant commun entre nous. Il serait en effet ridicule, ma foi, que je vous confiasse ce que j'ai de plus précieux, mon âme et celle de mes enfants (s'il en a à élever), et que je fisse difficulté de vous regarder comme maître absolu du reste. Cependant il sera bon de fixer ce qu'il convient de vous donner. Je vois bien, à votre simplicité extérieure, que vous vous contentez de peu, et je comprends que c'est moins l'espoir du gain qui vous attire chez moi que celui de mon affection et de l'estime de tous les miens. Néanmoins, arrêtons-nous à quelque chose. Dites vous-même ce que vous voulez, en vous rappelant, mon cher, les présents que nous sommes dans l'usage de faire aux fêtes solennelles: nous ne vous oublierons point, quoique cela n'entre pour rien dans les conventions d'aujourd'hui. Mais, vous savez, ces occasions reviennent souvent dans le cours d'une année: il faut donc que vous en teniez compte, pour exiger un salaire plus modique; d'ailleurs, il convient à des gens instruits de se montrer au-dessus de l'intérêt. »

20. Avec ce langage, il te berce de mille espérances et te rend fort conciliant. Toi, qui depuis longtemps ne rêves que talents, myriades, campagnes immenses, bourgades entières, tu sens bien là quelque lésinerie, mais tu te flattes, en songeant à la promesse du patron, et ce mot: « Tout devenant commun entre

nous, » tu le tiens pour solide et pour véritable, sans te rappeler que ces paroles

Ont humecté la lèvre, et non point le palais<sup>1</sup>.

Enfin, par honte, tu t'en rapportes à lui. Il refuse ; il prie un de ses amis d'intervenir et de fixer lui-même une somme qui ne lui soit pas trop onéreuse, attendu les autres dépenses qu'il est obligé de faire, et cependant pas au-dessous du mérite de celui qui la doit recevoir. Cet ami, vieillard encore vert, élevé dès l'enfance dans l'art de flatter : « Vous pouvez vous vanter, mon cher ami, dit-il, d'être le plus heureux de toute la ville, vous qui obtenez du premier coup un bonheur après lequel mille autres soupirent sans être écoutés de la Fortune. Je veux parler de l'honneur qui vous est fait de partager la société et la table du patron et d'être reçu dans la première maison de l'empire romain : c'est pour vous un trésor supérieur à ceux de Crésus ou de Midas, si vous êtes raisonnable. Pour moi, je connais une foule de gens distingués qui payeraient cher, s'ils le pouvaient, l'honneur seul d'être admis auprès d'un si galant homme, d'être vus à ses côtés et de paraître ses amis : je ne sais donc, en vérité, comment vous féliciter de votre bonheur, puisqu'à tant d'avantages vous ajouterez celui de toucher un salaire. Je pense donc qu'à moins d'être un prodigue, cette somme (et il en indique une fort modique) vous conviendra, jointe à vos espérances. »

24. Malgré toi, il faut que tu paraisses content ; il ne t'est plus possible de fuir : tu es pris dans la nasse, tu reçois le frein, tu serres la bouche, et, dès le premier pas, tu te montres docile à ton maître, qui n'a besoin ni de serrer la bride, ni d'user de l'éperon ; sans t'en apercevoir, tu obéis complètement à la main. Les étrangers cependant te portent envie en te voyant rester à l'intérieur de la cage, entrer sans difficulté, devenir enfin un habitué de la maison. Quant à toi, sans trop voir quel est ce bonheur qu'ils admirent, tu te réjouis, tu te fais illusion et tu espères toujours un meilleur avenir. Mais il arrive justement le contraire de ce que tu attendais ; tout se passe, comme dit le proverbe, à la façon de Mandrabule<sup>2</sup> ; chaque jour ton bonheur diminue et recule d'un pas.

1. *Iliade*, XXII, v. 495.

2. Mandrabule, ayant trouvé un trésor à Samos, consacra la première année une brebis d'or à Junon ; l'année suivante, une brebis d'argent ; un an après, une brebis d'airain.

22. Peu à peu, et comme à travers une lueur douteuse, tu aperçois la réalité, tu comprends que ces espérances dorées ne sont que des bulles de savon de couleur d'or, tandis que les peines sont réelles, accablantes, inévitables, continues. « Quelles sont ces peines ? demanderas-tu peut-être ; car je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de si pénible dans la société d'un riche, et je ne me doute pas de quelles fatigues accablantes, intolérables, tu veux parler. » Eh bien, écoute, mon cher ami, et tu verras que ton emploi n'entraîne pas seulement avec lui des fatigues, mais qu'il est honteux, vil, et vraiment digne d'un esclave : prête-moi toute ton attention.

23. Et d'abord souviens-toi que, depuis ton admission, tu ne dois plus te croire libre, ni de condition honorable. Naissance, liberté, ancêtres, tu as tout laissé, sache-le bien, hors du seuil, quand tu es entré dans cette maison, pour te vendre toi-même à ce service mercenaire. La liberté aurait-elle voulu te suivre, quand tu allais embrasser une profession ignoble et dégradante ? Tu es donc esclave ; en vain ce mot te blesse, tu es esclave, et non pas d'un seul homme, mais tu as, de toute nécessité, une foule de maîtres : du matin au soir, la tête courbée, tu remplis tes fonctions serviles

.... Pour un pauvre salaire !

et, semblable à un homme qui, n'étant pas né pour l'esclavage, apprend tard à servir et ne se forme que dans un âge avancé, tu n'es ni considéré, ni estimé de ton maître. Le souvenir de ta liberté vient gâter ton service, tu te regimbes parfois et tu t'acquittes mal, par cela même, de la tâche qui t'est dévolue. A moins qu'il ne suffise, selon toi, pour être libre, de n'être fils ni de Pyrrhias, ni de Zopyrion <sup>2</sup>, et de n'avoir pas été mis à l'encan, comme un Bithynien, par la grosse voix d'un crieur. Et cependant, mon cher, quand revient la nouvelle lune, être confondu avec les Zopyrion et les Pyrrhias, et tendre la main comme les autres esclaves, et recevoir un salaire quelconque, n'est-ce pas là un encan ? Il n'y avait pas besoin de crieur, en effet, puisque tu te mettais toi-même en vente, et que depuis longtemps tu pourchassais un maître comme une maîtresse.

24. Eh quoi ! vil rebut des hommes, dirai-je à ce prétendu philosophe, si quelque ennemi, après avoir coulé ton navire, si quelque pirate te vendait captif, tu gémirais sur ton sort, acca-

1. Parodie de l'*Odyssée*, XXII, v. 344.

2. Noms d'esclaves.

blé d'un malheur immérité; si un homme, mettant la main sur toi, te revendiquait comme esclave, tu jetterais les hauts cris en invoquant les lois, tu t'écrierais à pleine voix, dans ton indignation : « O terre ! ô dieux ! » Et cependant, pour quelques oboles, à l'âge même où, si tu étais esclave, tu songerais à t'affranchir, tu vas te vendre, avec ta vertu et ta sagesse ! Tu as donc perdu tout respect pour ces nobles discours dans lesquels le divin Platon, Chrysispe et Aristote, font l'éloge de la liberté et s'élèvent contre l'esclavage ? Tu ne rougis pas d'être confondu avec de vils flatteurs, des bouffons, des pique-assiettes ? Au milieu de cette foule de Romains, tu t'en vas donc, seul étranger, revêtu d'un manteau grec, écorchant la langue latine, assister à des repas bruyants, où sont réunis de nombreux convives, gens de toute espèce, et la plupart débauchés ? Là, tu prodigues les louanges outrées, tu bois plus que de raison ; puis, dès le matin, au son de la cloche, tu te lèves, arraché aux douceurs du repos, pour aller courir avec les autres par toute la ville, les jambes encore salies de la boue de la veille. N'y avait-il donc plus de lupins, ni de légumes des champs ? les sources fraîches étaient-elles donc tarées, pour que le désespoir te réduisît à cette extrémité ? Mais il est évident que ni les sources fraîches, ni les lupins ne te suffisaient plus : il te fallait des gâteaux, des ragoûts délicats, des vins parfumés. Seulement, te voilà pris comme un loup de mer ; l'appât après lequel tu courais t'a enfoncé l'hameçon dans la gorge ; c'est bien fait ; tu recueilles le fruit de ta gourmandise. Tel qu'un singe, enchaîné par le cou, tu fais rire à tes dépens ; tu crois vivre dans les délices, parce qu'on te donne quelques figes à ronger ; mais la liberté, mais l'estime que te valait ta naissance de la part de ceux de ta tribu, de ta phratricie, tout s'évanouit, il n'en est plus souvenir.

25. Ton sort serait encore tolérable, si la honte d'avoir perdu ta liberté était la seule conséquence de ta condition, et si tu n'avais pas à supporter des travaux comparables à ceux des esclaves. Mais vois si l'on t'impose des corvées moindres qu'à un Dromon ou à un Tibius<sup>4</sup>. Ces connaissances, pour l'amour desquelles ton maître prétendait qu'il t'appelait à lui, il s'en soucie bien ! Qu'y a-t-il de commun, en effet, dit le proverbe, entre l'âne et la lyre ? Quelle passion il a, vois-tu ? pour la sagesse d'Homère, la véhémence de Démosthène, la magnificence de Platon ! Qu'on ôte à ces riches leur or, leur argent et les soucis qu'ils entraî-

4. Noms d'esclaves.

ment, que reste-t-il, sinon un vain orgueil, de la mollesse, l'amour des plaisirs, de l'insolence, de la vanité, de l'ignorance? Cependant tu as une longue barbe, un extérieur respectable, un manteau grec décentement ajusté; tout le monde te connaît pour un grammairien, un orateur, un philosophe; justement, ton patron croit honorable pour lui d'avoir un homme de votre sorte mêlé à ceux qui le précèdent et qui lui font cortège : cela lui donne le bruit d'un amateur des sciences grecques, qui chérit les lettres et les arts. En vérité, mon cher, tu cours grand risque qu'au lieu de tes beaux discours, il n'achète de toi que la barbe et le manteau. Il faut donc qu'on te voie sans cesse avec lui, sans qu'il te soit permis de l'abandonner un seul instant. Tu dois, dès le matin, te montrer avec tout le domestique, et ne jamais quitter ton poste. Pour lui, appuyant quelquefois la main sur ton épaule, il te débite toutes les inepties qui lui passent par la tête; il veut faire voir, à tous ceux qu'il rencontre en route, que, même en marchant, il s'occupe des Muses, et que, dans la promenade, il emploie utilement ses loisirs.

26. Mais toi, malheureux, tantôt forcé de courir, tantôt gravissant ou descendant à pied les hauteurs, dont tu sais que la ville est remplie, après mille détours, te voilà tout en sueur, tout haletant. Il entre enfin chez un de ses amis, auquel il va rendre visite; là, tandis qu'il cause, toi, qui n'as pas même de quoi t'asseoir, tu prends un livre, ne sachant que faire, et tu lis en demeurant debout. Le soir arrivé, tu n'as encore rien bu ni rien mangé; tu prends le bain à une heure indue et tu te mets à table au milieu de la nuit. Ne compte plus sur les honneurs, sur les égards d'autrefois; si quelque nouveau venu se présente, on te place par derrière; on te relègue dans un coin que l'on dédaigne; tu ne t'assieds, témoin plutôt que convive, que pour ronger, comme un chien, les os des plats qu'on a servis, s'ils arrivent jusqu'à toi, ou pour mâcher quelque feuille sèche de mauve, enveloppe d'un mets, et dont personne n'a voulu, mais dont ta faim s'accommode avec joie. Ce n'est pas le seul outrage qui t'attend : tu n'as plus un œuf entier pour toi seul. Il n'est pas nécessaire, en effet, que tu sois traité avec les égards dus à un hôte et à un étranger; tu serais bien impudent d'y prétendre. On ne te sert pas une volaille semblable à celles des autres. Au riche, on en sert une qui est grasse et charnue; à toi, la moitié d'un poulet, ou quelque pigeon sec. Mépris, dérision évidente! Souvent, s'il survient un convive inattendu et que le dîner soit court, un des hommes de service enlève les plats qui sont devant toi et les place devant lui, en te



disant tout bas : « Vous êtes de la maison ! » Découpe-t-on sur la table un ventre de truie ou un morceau de cerf, ou il faut que tu sois au mieux avec le découpeur, ou tu n'auras que la portion de Prométhée, je veux dire des os enveloppés de graisse. Voir devant ton voisin un plat qu'il se hâte d'engloutir avant toi, et qu'il ne t'abandonne que quand il est rassasié, quel homme libre pourrait le supporter, fût-il moins bilieux que les cerfs ? Mais je n'ai pas encore dit qu'au moment où tous les convives s'abreuvent d'un vin vieux et délicat, seul tu bois une piquette dure et grossière. Aussi as-tu soin de ne boire que dans des coupes d'or ou d'argent, de peur que la couleur ne révèle le mépris qu'on a pour toi. Et plutôt aux dieux qu'il te fût permis de boire à ta soif ! Mais souvent quand tu demandes, l'échanson

.... Feint de n'avoir pas entendu <sup>1</sup>.

27. Tu éprouves enfin une foule de désagréments de toute espèce, ou plutôt, tout n'est pour toi que désagréments ; surtout quand tu te vois préférer un complaisant infâme, un maître de danse, un chanteur ionien, un bouffon d'Alexandrie. Car comment pourrais-tu prétendre à t'asseoir l'égal de ces ministres d'amours, toujours chargés de quelque galant message ? Aussi, retiré dans un coin de la salle du festin, pour y cacher ta honte, as-tu raison de gémir, de te prendre en pitié, et d'accuser le sort qui ne t'accorde pas la plus légère de ses faveurs. Tu consentirais volontiers à devenir toi-même auteur de ohansons amoureuses, ou tout au moins voudrais-tu pouvoir chanter agréablement les compositions d'un autre poète, lorsque tu vois quels honneurs, quels applaudissements elles provoquent. Tu ne reculerais pas même, au besoin, devant le rôle de devin ou de prophète, et tu saurais, comme eux, promettre de riches successions, des dignités, d'immenses trésors, en voyant combien ces imposteurs réussissent dans leurs amitiés et sont en grande estime. Oui, tu deviendrais volontiers un des leurs, pour ne pas être considéré comme un homme méprisable et superflu. Malheureusement, tu ne parais propre à aucun de ces métiers : il faut donc, malgré toi, rester dans ton néant, supporter ton infortune en silence, et gémir d'être mis au rebut.

28. Cependant, si un mot, murmuré à voix basse par un esclave, t'accuse d'être le seul qui n'ait pas applaudi le danseur ou le cithariste favori de la maîtresse, quel grave danger ! Il te faut donc, comme une grenouille altérée, te distinguer en criant

1. *Iliade*, XXIII, v. 430.

plus fort que tous les autres louangeurs, et faire bravement l'office de coryphée; puis, quand tout le monde s'est tu, tenir un compliment préparé et marqué au coin de la plus insigne flatterie. D'ailleurs, mourir de soif et de faim, quand on est tout baigné d'essences et qu'on a la tête couronnée de fleurs, est, ma foi chose fort ridicule. C'est ressembler à une colonne sépulcrale, dressée pour un mort de la veille, et sur laquelle sont déposées des offrandes funèbres : on y verse des parfums, on y dépose des couronnes; mais le vin et les mets funéraires sont pour ceux mêmes qui les ont préparés.

29. Mais si ton patron est jaloux, s'il a près de lui de jolis garçons ou une jeune femme, et que tu ne sois pas toi-même trop abandonné de Vénus et des Grâces, il n'y a plus de paix possible, et le péril qui te menace n'est point à dédaigner. Les oreilles et les yeux du roi sont en grand nombre; et ils ne se contentent pas seulement de la vérité, mais ils ont soin de charger toujours un peu leurs rapports, afin de ne point paraître de connivence. Tu es donc obligé, comme dans les repas des Perses, de tenir ton front baissé, de peur qu'un eunuque ne te voie lancer une œillade à quelque concubine, tandis qu'un autre eunuque, armé d'un arc tout tendu, est prêt, si tu regardes ce que tu ne dois point voir, à te percer la gorge d'une flèche, au moment même où tu bois.

30. Au sortir du festin, tu vas pour quelques instants te livrer au sommeil. Bientôt éveillé par le chant du coq : « Infortuné que je suis, t'écries-tu; ah ! malheureux ! quelles douces occupations j'ai abandonnées ! quels amis ! quelle vie tranquille ! quels bons sommes, qui n'étaient mesurés que par mon envie de dormir ! quelles libres promenades ! et dans quel gouffre me suis-je moi-même précipité ? Pourquoi, grands dieux ? Où donc est cette récompense brillante ? Ne pouvais-je pas me procurer une aisance plus grande, en conservant ma liberté, en gardant mon indépendance ? Aujourd'hui, pour parler avec le proverbe, comme un lion qu'on tient en laisse, on me promène du haut en bas ; et, ce qui est le comble de l'affliction, je ne puis ni m'attirer l'estime, ni me faire bien venir. Je suis inepte et sans talent pour ces sortes d'exercices, surtout quand je me compare aux gens du métier. Convive sans esprit et sans gaieté, je n'ai pas le talent de faire rire ; je sens que ma présence est importante, surtout quand je m'efforce d'être plus aimable qu'à l'ordinaire ; car c'est alors que je parais le plus refrogné. Enfin, je ne sais pas comment m'accommoder à l'humeur du patron. Si je conserve ma gravité, je suis maussade et presque insupportable.

table; si je souris, si je prends un air agréable et gai, il me dédaigne et me traite avec le plus souverain mépris : il m'arrive la même chose qu'à un acteur qui joue la comédie avec un masque tragique. Insensé! quelle autre vie mènerai-je pour moi-même, quand j'aurai vécu celle-ci pour un autre? »

31. Au milieu de ces réflexions, la sonnette a retenti, il faut reprendre ton train accoutumé, recommencer les courses, demeurer debout, après t'être frotté les aines et les jarrets, si tu veux résister à cet assaut. Ensuite vient un souper comme celui de la veille, et qui se prolonge jusqu'à la même heure. Une manière de vivre si contraire à ton ancien régime, les veilles, les sueurs, les fatigues, te minent insensiblement : elles engendrent la phthisie, la péripneumonie, les douleurs d'entrailles, ou les douceurs de la goutte. Tu résistes d'abord; et souvent, lorsque tu aurais besoin de ton lit, on ne te permet pas de te coucher. On traite ta maladie de prétexte pour échapper à tes devoirs. Tout cela te rend pâle, et l'on te prendrait pour un homme qui va mourir.

32. Voilà le genre de vie que tu mènes à la ville. Faut-il voyager? souvent, sans parler du reste, quand il pleut, forcé par le sort de partir le dernier, tu attends que le char vienne te prendre, et, quand il n'y a plus d'autre voiture, on te jette péle-mêle, avec le cuisinier et le coiffeur de ta maîtresse, dans un chariot où l'on n'a pas même étendu assez de feuillage.

33. Je ne veux pas manquer de te raconter ici ce qui est arrivé au stoïcien Thesmopolis : c'est une aventure plaisante, très-croyable, ma foi, et qui peut fort bien arriver à un autre. Il vivait chez une femme opulente, délicate et des plus distinguées de la ville. Un jour qu'il fallut se mettre en voyage, la première disgrâce qu'il eut à essuyer fut de voir placer près de lui, grave philosophe, je ne sais quel mignon aux jambes épilées et à la barbe rasée jusqu'à la peau, fort en faveur, du reste, comme on se l'imagine, auprès de la maîtresse. Le nom de ce mignon, que Thesmopolis n'avait point oublié, était Chélidonion. D'abord, quel risible contraste! Un vieillard au visage sévère, à la barbe blanche (et tu sais combien celle de Thesmopolis était longue et respectable), assis auprès d'un jeune voluptueux aux joues enduites de vermillon, aux yeux peints, aux regards mobiles, à la tête penchée, et ressemblant moins, par Jupiter, à une hirondelle<sup>1</sup> qu'à un vautour dont on a plumé le cou. Si on ne l'eût prié de n'en rien faire, il aurait gardé, pour s'asseoir, la

1. Allusion au nom de Chélidonion, dérivé de *χελιδών*, *hirondelle*.

coiffe qu'il avait sur la tête. Mais, de plus, pendant tout le voyage, il causa mille importunités, s'amusant à fredonner, à siffler sans cesse; peut-être même eût-il dansé dans la voiture, si le philosophe ne l'en eût empêché.

34. Mais voici un ordre d'une nouvelle espèce : « Thesmopolis, dit la maîtresse en s'adressant à celui-ci, rendez-moi donc, je vous prie, un service dont je vous serai bien reconnaissante; ne me refusez pas; ne me le faites pas attendre davantage. » Le philosophe, comme on peut croire, promet de faire tout ce qu'elle voudra. « Je vous prierai, continue-t-elle, vous voyant si bon, si soigneux, si complaisant, de prendre ma chienne Myrrhine dans votre voiture, de la garder avec vous, de veiller à ce qu'il ne lui manque rien; la pauvre petite est pleine, et sur le point de mettre bas. Ces misérables esclaves sont si désobéissants! ils n'ont, dans les voyages, aucun égard pour moi, bien loin d'en avoir pour elle. Soyez sûr que vous m'obligerez infiniment en prenant soin de cette charmante petite bête, qui fait toutes mes délices. » Thesmopolis ne peut résister à ces vives instances, presque accompagnées de larmes. C'était une scène tout à fait risible de voir la petite chienne avançant le museau hors de la robe et sous la barbe du philosophe, pissant à chaque minute, quoique Thesmopolis ne mentionne pas cette circonstance, jappant d'une voix grêle, comme toutes les chiennes de Mélite<sup>1</sup>, et léchant le menton de celui qui la portait, surtout aux endroits où il restait quelque sauce de la veille. Cependant le mignon, assis à ses côtés, et qui parfois, durant les repas, ne rencontrait pas mal pour railler les convives, lançant alors ses sarcasmes contre Thesmopolis : « Je n'ai qu'une seule chose à reprocher, dit-il, à notre philosophe, c'est que de stoïcien il s'est fait cynique<sup>2</sup>. » L'histoire ajoute que la chienne avait fait ses petits sur le manteau de Thesmopolis.

35. Tels sont les plaisirs, ou plutôt, telle est la honte que les riches prodiguent à ceux qui vivent avec eux, en les apprivoisant ainsi peu à peu aux outrages. J'ai connu un de ces rieurs intrépides, à qui, dans un repas, on ordonna de déclamer. Il déclama non pas en ignorant, par Jupiter, mais avec talent et véhémence. On le félicita tout en buvant d'avoir mesuré son discours non pas à l'eau de la clepsydre, mais au vin de l'amphore. On dit que ce trait d'audace lui fut payé deux cents

1. Ile de l'Adriatique : on y trouvait des chiens de petite espèce, fort recherchés par les dames.

2. Du mot *κύνων*, *κυνός*, chien.

drachmes<sup>1</sup>. Passe encore; mais si notre riche se pique d'être poète ou historien, lorsqu'il se met à lire ses rhapsodies durant le repas, il faut se mettre en quatre pour le combler d'éloges, il faut le flatter et inventer de nouvelles formes de louanges. D'autres exigent qu'on admire leur beauté: tu dois les appeler des Adonis, des Hyacinthes, eussent-ils un nez long d'une coudée. Et si tu ne dis mot, tu descendras aux carrières de Denys, comme un jaloux qui leur dresse des embûches. Ceux-là veulent passer pour doctes et rhéteurs: s'ils lâchent quelque solécisme, ce sont discours tout pleins d'atticisme, de miel de l'Hymette, et qui seront désormais la règle du beau langage.

36. Ce ridicule peut encore se tolérer dans un homme, mais non plus dans une femme. Il en est, cependant, qui affectent d'avoir auprès d'elles des gens de lettres qu'elles soudoient, dont elles font suivre leurs litières, et qui se figurent que rien ne relève leurs attraits comme de s'entendre appeler savantes et philosophes, de voir mettre leurs poésies presque au rang de celles de Sapho. En conséquence, elles promènent partout les mercenaires qu'elles tiennent à leurs gages, rhéteurs, grammairiens, philosophes: elles écoutent leurs leçons, chose plaisante, au moment de leur toilette, pendant qu'on les coiffe, ou durant le repas. Le reste de la journée, elles n'en auraient pas le loisir. Souvent, lorsque le philosophe traite quelque grave sujet, une servante survient, qui présente à sa maîtresse le billet d'un amant: le discours sur la continence demeure suspendu, et ce n'est qu'après avoir répondu au galant message qu'on se remet à l'écouter.

37. Pour toi, lorsqu'après une longue attente arrive l'époque des Saturnales ou des Panathénées<sup>2</sup>, on t'envoie un mauvais manteau, ou une tunique moisie de vétusté, au moment même où tu as à faire étalage de la plus riche toilette. Le premier esclave qui a entendu le maître parler du présent qu'il te destine, accourt aussitôt pour t'annoncer cette bonne nouvelle, et il faut que tu lui payes largement le zèle qu'il a déployé. Le lendemain, treize autres esclaves viennent t'apporter le présent du

1. Près de 200 francs.

2. Sur ces fêtes voy. Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, chap. xxiv, et de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, partie II, section iv, § 3. Seulement, comme il n'y avait point de Panathénées à Rome, ainsi que le fait observer Wieland, il faut sans doute entendre ici la fête des *Quinquatries*, dont il est question dans Ovide, *Fastes*, III, v. 809 et suivants, VI, v. 651 et suivants. Cf. Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, Lettre LVI.

maître, et chacun de faire valoir tout ce qu'il a dit pour toi, les conseils qu'il a donnés, le soin qu'il a pris de choisir ce qu'il y avait de plus beau; ils ne s'en vont pas sans avoir reçu quelque étrenne; et encore murmurent-ils de ce que tu n'as pas assez donné.

38. Quant à tes honoraires, on te les solde pièce à pièce, deux ou quatre oboles à la fois, et, si tu les demandes, on te traite d'importun. Pour les toucher, tu es contraint d'employer la flatterie et les supplications; tu dois courtiser l'économe, nouveau genre de cour, et ne négliger ni le conseiller ni l'ami. Mais ce que tu reçois est déjà dû au marchand d'habits, au médecin, à je ne sais quel cordonnier; ainsi le présent qui t'est fait est en pure perte; il ne t'en revient rien.

39. Ce qui ne te manque pas, c'est la jalousie, qui s'élève sourdement contre toi auprès du maître; il commence à écouter d'autant plus volontiers les méchants bruits qu'on sème sur ton compte, qu'il te voit usé par des fatigues incessantes, clochant dans ton service, à bout de forces, et menacé de la goutte. En un mot, lorsqu'il a cueilli la fleur de ton âge, moissonné les fruits de ta jeunesse et ruiné la trempe vigoureuse de ton corps, lorsqu'il a fait de toi un vêtement tout déchiré, il regarde autour de lui sur quel tas de fumier il te jettera, et quel autre il prendra parmi ceux qui sont en état de supporter les fatigues de l'emploi. On t'accuse d'avoir sollicité un de ses mignons, d'avoir séduit, toi, un vieillard; une des filles au service de la maîtresse, ou commis quelque autre forfait. Pour cela, te voilà, en pleine nuit, la tête enveloppée, jeté à la porte par les épaules, sans ressources, privé de tout, n'emportant que l'aimable goutte avec la vieillesse, et ne sachant plus rien, après un si long temps, de ce que tu avais appris autrefois. Pour surcroît, tu t'es fait un estomac plus creux qu'un sac, tyran insatiable et que tu ne peux conjurer. Sans cesse affamé, il te réclame la portion accoutumée, et il s'irrite d'en être déshabitué.

40. Et puis, quel autre patron voudrait désormais te recevoir chez lui? Tu es hors d'âge, déjà vieux, semblable à ces chevaux ruinés, dont la peau même est inutile. D'ailleurs, les bruits calomnieux qu'a soulevés ton expulsion, prenant une couleur de vraisemblance, te font passer pour un adultère, un empoisonneur, ou quelque chose de pareil. On croira jusqu'au silence de ton accusateur, et toi, l'on dira que tu es un Grec d'un caractère souple et disposé à toute espèce de crime: telle est, en effet, l'opinion qu'on a de nous, et l'on a raison; du moins, pour moi, je crois avoir trouvé la cause de la réputa-

tion que nous nous sommes faite. Quand on voit, en effet, une foule d'aventuriers, dépourvus de talents utiles, entrer dans les maisons des riches, sans autre profession que celle de devins et de sorciers, leur promettre ou de leur faire obtenir d'amoureuses faveurs ou de détourner les fléaux qui les menacent sur la tête de leurs ennemis; quand on remarque que ces hommes, qui se donnent pour savants, sont enveloppés d'un manteau et porteurs d'une barbe respectable; n'est-il pas naturel qu'on prenne de ces gens qu'on croyait vertueux une tout autre idée en les voyant agir, en observant leur tenue dans les repas, leur basse flatterie dans le commerce de la vie, leur penchant servile pour le gain?

41. Dès que les riches ont chassé un homme de chez eux, ils le détestent et ne songent plus qu'à le perdre sans ressource, si cela leur est possible : c'est tout simple. Ils se figurent qu'on révélera partout les secrets les plus cachés de leurs mœurs, qu'on connaît à merveille et qu'on a percés à jour. Cette pensée les tient à la gorge. Tous, en effet, ressemblent à ces beaux livres, dont le bouton est d'or et la couverture couleur de pourpre : ouvrez-les, vous y voyez Thyeste mangeant ses enfants, OEdipe couchant avec sa mère, et Térée abusant de ses deux sœurs. Ainsi les riches sont brillants, ils attirent tous les regards; mais sous la pourpre qui les recouvre se cachent de tragiques horreurs : sous chaque pli, en les déroulant, on peut trouver un drame digne d'Euripide ou de Sophocle, dissimulé sous une pourpre fleurie et une couverture d'or. La conscience de leurs turpitudes leur fait donc haïr et essayer de perdre celui qui, les connaissant à fond, les traîne au grand jour, les met en scène et les livre à la vue du public.

42. Je veux cependant, comme Cébès<sup>1</sup>, te représenter une sorte de tableau de la vie à laquelle tu aspiras, afin qu'après l'avoir vue, tu te décides à l'embrasser ou non. J'emploierais volontiers ici le pinceau d'un Apelles, d'un Parrhasius, d'un Aétion ou d'un Euphranor<sup>2</sup>, mais à défaut d'un artiste qui ait ce génie, cette habileté rare, je me contenterai de t'en tracer une légère esquisse. Figure-toi un superbe portique, tout doré, placé non sur le sol, mais sur le sommet d'une colline dont la pente est longue, escarpée, glissante, de telle sorte que souvent ceux qui déjà se croient parvenus à la cime font un faux

1. Cet ouvrage existe encore. On le trouve ordinairement à la suite des *Caractères* de Théophraste et du *Manuel* d'Épictète. Voy. l'édition Tauchnitz.

2. Sur ces peintres, voy. de Pauw, partie III, section VII.

pas, et roulent. A l'intérieur est assis Plutus lui-même : il paraît entièrement d'or, sa beauté est parfaite; il est tout aimable. Celui qui en est épris et qui parvient, à force de peines, à s'approcher de la porte du temple, est frappé d'étonnement à la vue de tant de richesses. Arrive l'Espérance, au visage gracieux, à la robe changeante, qui le prend par la main, tout muet de surprise, devant l'entrée. Ils marchent : l'Espérance ne le quitte pas; mais deux autres femmes, la Ruse et la Servitude, le prennent et le livrent au Travail. Celui-ci, après avoir éprouvé le malheureux, le passe à la Vieillesse, déjà malade et privé de ses couleurs : alors vient en dernier lieu l'Outrage qui l'entraîne vers le Désespoir; l'Espérance s'envole, disparaît; et l'on chasse l'infortuné, non par ce portique doré qui lui servit d'entrée, mais par une porte détournée et secrète : il fuit nu, le ventre proéminent, pâle, vieux, couvrant d'une main sa nudité et de l'autre se serrant le cou. Là s'offre à lui le Repentir, versant des pleurs inutiles, et le plongeant de plus en plus dans son malheur.

43. Tel est mon tableau, cher Timoclès; examines-en avec soin tous les détails, et songe, si tu le veux bien, qu'après être entré par la porte d'or dans la vie dont je t'ai retracé l'image, il te faudra honteusement ressortir par l'autre. Mais, quelque parti que tu prennes, souviens-toi de ces paroles d'un sage : « Ce n'est pas Dieu, c'est nous qui sommes responsables de notre choix. »

---

## XVIII

### APOLOGIE POUR CEUX QUI SONT AUX GAGES DES GRANDS.

1. Depuis longtemps je me demande, mon cher Sabinus, ce que tu dois penser de moi, lorsque tu lis mon petit traité sur les hommes qui sont aux gages des grands. Tu n'y peux jeter les yeux sans rire, j'en suis convaincu. Je vais cependant chercher à concilier ce que tu as pu dire, en le lisant ou après l'avoir

1. Platon, *République*, X, p. 474 de l'édition Charpentier.



lu, avec les idées que j'y ai exprimées. Il me semble, si je ne suis mauvais devin, t'entendre dire : « Eh quoi ! l'auteur qui a écrit ce que j'ai sous les yeux, celui qui déclame avec tant de véhémence contre les mercenaires, oublie toutes ses maximes; la coquille, comme on dit, s'est retournée <sup>1</sup>, et voilà notre censeur qui se précipite lui-même dans une servitude manifeste et publique. Combien de Midas, de Crésus, de Pactoles entiers l'ont entraîné à renoncer à cette douce liberté dans laquelle il a été nourri dès l'enfance, au moment de paraître devant Éaque, lorsqu'il a déjà un pied dans la barque de Charon, pour se laisser mener et traîner par un collier d'or, comme les singes ou les écureuils des riches luxueux ? Sa conduite actuelle s'accorde bien peu avec ses écrits : les fleuves remontent vers leur source, tout est sens dessus dessous; c'est chanter une palinodie plus triste, ma foi, que celle qui fut jadis chantée pour Hélène et pour les Troyens<sup>2</sup>; c'est démentir par ses actions les principes dont on avait d'abord approuvé l'excellence. »

2. Voilà, si je ne me trompe, quel est ton langage. Peut-être même à ces réflexions ajouteras-tu quelque conseil, qui, loin d'être déplacé, sera tout à fait digne d'un ami, d'un homme de bien et d'un philosophe. Du reste je vais prendre ton masque, et si je joue convenablement ton rôle, rien de mieux, nous sacrifierons au dieu de l'éloquence; si je joue mal, tu suppléeras à ce que j'aurai omis. Voici le moment de changer de costume et d'entrer en scène. Je me tais; je me laisse couper et brûler, s'il le faut, pour mon bien : toi, applique tes remèdes, tiens en main le scalpel et sois prêt à cautériser : le rôle commence, et c'est toi, Sabinus, qui m'adresses ainsi la parole :

3. « Jadis, mon doux ami, ton ouvrage t'a valu tout l'honneur que tu devais en attendre, soit au moment où il a été lu dans une brillante assemblée, ainsi que me l'ont dit ceux qui l'ont entendu, soit auprès des savants qui ont bien voulu en prendre connaissance et l'avoir entre les mains. Le choix des mots y est irréprochable; les connaissances y abondent, avec

1. Le poëte Stésichore, d'Himère, ayant écrit des vers calomnieux contre Hélène, fut privé de la vue par Castor et Pollux. Frappé de ce malheur, le poëte se rétracta dans de nouveaux vers à la louange de celle qu'il avait insultée, et recouvra l'usage de la vue. De là le nom du genre littéraire appelé *παλινοδία*, rétractation. Voy. Isocrate, *Éloge d'Hélène*, § 28; Horace, *Ode xvii* du livre I.

2. Proverbe expliqué par Pollux, *Onomasticon*, livre IX, segm. 3. Il fait allusion à un jeu d'enfants, semblable à celui de *pile* ou *face*

une grande expérience du monde et une parfaite netteté : l'essentiel surtout, c'est qu'on y trouve tout ce qui peut être utile aux gens de lettres pour les empêcher de se jeter, par imprudence, en pleine servitude. Mais puisque tu as changé d'opinion, puisque tu dis un long adieu à la liberté, pour adopter la lâche maxime de cet iambe :

La liberté n'est rien, quand le gain nous appelle<sup>1</sup>,

garde-toi bien d'aller lire désormais ton ouvrage, surtout à ceux qui sont témoins de ta nouvelle façon d'agir. Prie plutôt Mercure souterrain de faire boire de l'eau du Léthé à ceux qui l'ont entendu lire ; autrement, l'on t'appliquera la légende corinthienne, et l'on dira que, nouveau Bellérophon, tu as écrit contre toi<sup>2</sup>. Je ne vois pas, en effet, comment tu peux te défendre, et présenter quelque raison, même spécieuse, à tes accusateurs ; surtout si, en faisant l'éloge de ton écrit et de la liberté qu'on y rencontre, ils regardent en riant l'auteur courbant servilement le cou sous le joug d'un esclavage volontaire.

4. « Assurément, diront-ils, s'ils en parlent, ce n'est pas lui qui a fait ce livre ; il est d'un homme dont l'âme est bien placée ; lui, ce n'est qu'un geai paré des plumes du paon ; ou bien, si c'est lui qui l'a fait, il s'est conduit comme Saléthus, qui, après s'être acquis l'estime des Crotoniates par ses lois rigoureuses contre l'adultère, fut peu de temps après surpris entre les bras de sa belle-sœur. » Rien de plus juste, peut-on dire, que cette comparaison entre Saléthus et toi<sup>3</sup>. Saléthus même était encore plus excusable ; il pouvait alléguer la violence de sa passion, comme il le fit dans sa défense, et il eut, d'ailleurs, le courage de se précipiter dans le bûcher, quoique les Crotoniates, émus de compassion, lui eussent permis, s'il le voulait, de s'en aller en exil. Mais toi, ta conduite est bien plus contradictoire. Tu emploies tout ton talent à tracer le tableau de cette condition servile ; tu dénonces quiconque, entrant dans la maison d'un riche, s'y enferme comme en prison, pour y supporter mille déboires, pour y faire mille actions odieuses : puis, quand tu es arrivé à l'extrême vieillesse, lorsque déjà tu en touches le seuil, tu subis cet indigne esclavage, et peu s'en faut que tu n'en fasses gloire. Mais plus, dira-t-on, tu te montre-

1. Euripide, *Phéniciennes*, v. 398.

2. Voy. l'histoire de Bellérophon dans Homère, *Iliade*, VI, v. 460 et suivants.

3. Le même que Zaleucus. Voy. Élien, *Hist. div.*, XIII, xxiv.

ras glorieux, plus tu paraîtras ridicule, par le contraste que fait ton livre avec ta manière d'agir.

5. « Qu'est-il besoin, du reste, de chercher de nouvelles accusations contre toi, quand je trouve dans une admirable tragédie<sup>1</sup> :

Je hais l'homme sensé, qui ne l'est pas pour lui.

Tes accusateurs ne seront point embarrassés pour rencontrer d'autres comparaisons. Les uns t'assimileront à ces acteurs tragiques, qui, sur la scène, sont Agamemnon, Créon ou Hercule, et hors du théâtre, quand ils n'ont plus de masque, un Polus ou un Aristodème, histrions à gages que l'on siffle à la moindre faute, et que l'on fouette même s'il plaît aux spectateurs<sup>2</sup>. D'autres diront qu'il t'arrive l'aventure du singe de la fameuse Cléopâtre<sup>3</sup>. Il avait appris à danser avec grâce et en mesure; on l'admirait surtout pour sa bonne tenue, la bienséance de son maintien et la justesse de ses mouvements, toujours d'accord avec les voix et les flûtes qui chantaient l'*Hyménée* : un jour, il aperçoit là-bas, par terre, des figues, je crois, ou des amandes. Adieu les flûtes, adieu la danse; il saute sur les fruits, et se met à les dévorer, en jetant, ou plutôt en brisant son masque.

6. « Et toi, dira-t-on, qui n'es pas un comédien, mais l'auteur d'une pièce excellente, toi qui t'ériges en législateur, il suffit que tu aperçoives une figue, pour montrer que tu n'es qu'un singe, un philosophe seulement des lèvres,

Ayant au fond du cœur d'autres mots qu'à la bouche<sup>4</sup>.

C'est de toi qu'on peut dire avec raison que ces discours, dont tu te fais tant d'honneur,

Ont humecté la lèvre et non point le palais<sup>5</sup>.

Ainsi tu as été puni sur l'heure de l'audacieuse témérité avec laquelle tu bravais le besoin, en te voyant forcé bientôt après à faire une abjuration de ta liberté par la voix des crieurs. Il semble qu'au moment où l'on te comblait d'éloges pour avoir

1. Euripide, *Fragments incertains*, cxi.

2. Voy. *Ménippe ou La Nécromancie*, chap. 46, et *les Ressuscités*, chap. 33

3. Voy. *Le Pêcheur ou les Ressuscités*, chap. 36.

4. Homère, *Iliade*, IX, v. 343. Cf. Salluste, *Catilina*, X : *Aliud clausum in pectore, aliud promptum in lingua habere*.

5. Homère, *Iliade*, XXII, v. 495. Voy. le traité précédent, chap. 20.

accusé les autres, Adrastée<sup>1</sup>, debout près de toi, riait, en prévoyant, comme déesse, le changement qui allait s'opérer en toi, et en remarquant que, sans avoir craché d'abord dans ta robe<sup>2</sup>, tu te mettais à critiquer ceux que les caprices de la fortune contraignaient à subir cette condition.

7. « Si l'on donnait pour titre à ta déclamation : « Eschine, » après avoir accusé Timarque, est convaincu des mêmes crimes, » quels rires ne souleverait pas ce titre chez ceux qui le liraient, surtout si Timarque était cité pour des fautes commises durant sa jeunesse, tandis que son accusateur, déjà vieux, serait aussi coupable que lui ? En un mot, tu ressembles à ce charlatan qui, annonçant un remède pour la toux, promettait une guérison instantanée à ceux qui en étaient incommodés, et cependant paraissait tout prêt à rendre l'âme à force de tousser. »

8. Tels sont, avec d'autres encore, les reproches que pourrait me faire un accusateur comme toi, dans un sujet si abondant et si riche en arguments de toute espèce. Mais il est naturel que je cherche, de mon côté, comment je pourrai me justifier. Sera-t-il meilleur pour moi de lâcher pied, de tourner le dos, d'avouer ma faute et de recourir à des excuses vulgaires en alléguant la Fortune, la Chance, la Destinée ? Demanderai-je grâce à mes censeurs, en leur disant qu'ils savent bien que nos actions ne dépendent pas de nous, mais d'un être supérieur, ou plutôt de l'une de ces divinités dont je parlais tout à l'heure, qui nous gouverne à son gré, sans que nous soyons responsables de nos paroles et de nos actes ? C'est un moyen trop vulgaire, et tu ne me laisserais pas, mon doux ami, faire une semblable apologie en invoquant le témoignage de ce vers d'Homère :

Je dis que nul mortel n'échappe à son destin<sup>3</sup>;

ou cet autre :

Son destin est filé, depuis qu'il voit le jour<sup>4</sup>.

9. Si, d'un autre côté, renonçant à ces excuses comme ne valant rien, je disais : « Ce n'est ni l'appât des richesses ni toute

1. La même que Némésis, déesse de la vengeance.

2. « Les Grecs, pour détourner la vengeance d'Adrastée, qui punissait les discours orgueilleux, pour détruire l'effet des sortilèges et des enchantements, crachaient trois fois dans leur sein. » BELIN DE BALLU. Voy. Théocrite, *Idylle* VI, v. 39, et XXII, v. 49.

3. *Iliade*, VI, v. 488.

4. *Iliade*, XX, v. 428.

autre espérance de cette nature qui m'a entraîné à ce commerce ; mais, plein d'admiration pour la sagesse, le courage, la grandeur d'âme de celui que je sers, j'ai voulu m'associer à ses belles actions ; » je pourrais craindre de me voir accuser de flatterie, d'après le proverbe : « Un clou chasse l'autre, » et celui-ci serait d'autant plus gros que la flatterie est le plus bas de tous les vices, et par conséquent le plus odieux.

10. Mais si je ne veux alléguer ni ce motif, ni les autres, que me reste-t-il, sinon d'avouer sans détour que je ne puis donner de prétexte valable ? Il me reste cependant encore une ancre de salut ; je puis déplorer les infirmités de ma vieillesse, et avec elles la pauvreté, qui nous engage à tout faire et à tout souffrir pour notre délivrance. En ce cas, il ne serait point hors de propos d'appeler à mon aide la Médée d'Euripide, et de citer, en les parodiant un peu, ces iambes <sup>1</sup> :

Je connais mes forfaits et ma scélératesse,  
Mais la voix du besoin fait taire ma sagesse.

Et, quand je ne citerais pas l'autorité de Théognis <sup>2</sup>, qui ne sait que ce poète permet que l'on puisse

Se jeter dans les mers, en baleines fécondes,  
Et du haut d'un rocher s'élançer dans les ondes,

afin d'échapper à la pauvreté ?

11. Voilà, ce me semble, ce que je pourrais dire pour ma justification. Mais aucune de ces raisons n'est vraiment spécieuse. Aussi, rassure-toi, cher ami, je n'en userai pas. Les Argiens ne sont pas tellement pressés par la faim, qu'ils soient contraints d'ensemencer Cyllarabis <sup>3</sup> : de même, je ne me vois pas forcé, par la disette d'excuses légitimes, de recourir à de pareils subterfuges pour échapper à l'accusation. Fais seulement réflexion à la différence extrême qui existe entre le mercenaire consentant à vivre dans la maison d'un riche, à devenir son esclave, à passer par toutes les épreuves consignées dans mon livre, et l'homme public chargé d'une partie de l'administration, exer-

1. Médée, v. 4077. — 2. Vers 476.

3. Passage fort controversé. Selon Belin de Ballu, les habitants d'Argos, assiégés par les Lacédémoniens, et réduits à la plus grande famine, n'eurent d'autre ressource que d'ensemencer leur gymnase, qui s'appelait *Cyllarabis*. Cette explication est un peu tranchante ; elle résulte toutefois de la correction que Grévius a proposée, en lisant *Κυλλάραιον* en place de *Κοίτην Ἀραβίων*.

cant l'autorité qu'on lui a confiée, et recevant, à ce titre, un salaire de l'empereur. Examine ces deux conditions, considère-les isolément, et tu verras qu'elles sont aussi éloignées l'une de l'autre, pour parler la langue des musiciens, de plus de deux octaves : elles se ressemblent à peu près comme le plomb à l'argent, le cuivre à l'or, l'anémone à la rose, et le singe à l'homme. Dans l'une et l'autre, il est vrai, on touche un salaire, on reçoit des ordres; mais quelle différence! Ici, la servitude est manifeste, et ceux qui la subissent sont de vrais esclaves achetés à prix d'argent; là, ce sont des hommes qui ont en main l'intérêt public, qui se rendent à chaque instant utiles à des villes, à des nations entières. On ne peut raisonnablement leur faire un crime du salaire qu'ils reçoivent, ni les confondre dans une accusation commune avec les autres. On avilirait ainsi toutes les fonctions de la même importance, et, dès lors, les gouverneurs des provinces, les préfets des villes, les commandants des légions, les généraux des armées ne pourraient plus continuer leurs services, puisqu'ils sont tous payés. Il ne faut donc pas, je crois, tout abattre d'un seul coup, et placer sur la même ligne tous ceux qui reçoivent un traitement.

12. Enfin je n'ai pas dit, dans mon ouvrage, que l'on fût malheureux parce qu'on recevait un salaire; mais j'ai plaint le sort des infortunés qui, sous le nom d'instituteurs, deviennent esclaves dans une maison. Ma position, mon cher ami, est tout autre. Dans ma vie privée, j'ai conservé ma liberté : en public, j'exerce une portion de l'autorité suprême, et j'administre de concert avec le souverain<sup>4</sup>. Si donc tu veux y réfléchir, tu verras que j'ai à gouverner une partie considérable de la province d'Égypte, qu'il me faut instruire les procès, établir l'ordre dans lequel ils doivent être appelés, tenir des registres exacts de tout ce qui se dit et de tout ce qui se fait, contenir les orateurs dans les bornes de la convenance, observer, de la manière la plus précise et la plus exacte, les décrets de l'empereur dans toute leur intégrité, et veiller à la publicité et à la durée de leur exécution. Et puis ce n'est point le salaire d'un particulier que je reçois; je le tiens du monarque : et ce prix, loin d'être modique, monte à une somme considérable. Joins à cela que je ne me nourris pas de frivoles espérances, s'il m'arrive, comme cela peut être, que j'obtienne la préfecture tout entière ou quelque autre fonction vraiment royale.

<sup>4</sup> Voy. la notice sur Lucien.

13. Il y a plus : je veux, par excès de confiance et pour aller au-devant même de l'accusation dirigée contre moi, pousser encore plus loin mon apologie. Je dis qu'il n'y a personne qui ne travaille sans l'espoir d'un salaire, dusses-tu nommer les dignités les plus éminentes, l'empereur lui-même ; il attend le sien. Je n'entends point par là les tributs et les impôts que ses sujets lui payent tous les ans : mais le beau salaire d'un prince, ce sont les louanges, les adorations du peuple comblé de ses bienfaits ; ce sont les statues, les temples et les autels que ses sujets lui consacrent, récompense méritée des soins prévoyants qu'il se donne pour assurer et accroître le bonheur public. Or, si tu veux comparer les petites choses aux grandes et descendre comme du faite de l'autorité suprême à chacun des détails dont elle se compose, tu verras que nous ne différons que du petit au grand, et que, sans exception, nous sommes tous également mercenaires.

14. Si j'avais établi en principe que personne ne doit rien faire, je serais certainement coupable d'avoir enfreint ma propre loi. Mais si je n'ai pas dit un mot de cela dans mon livre, si, au contraire, il est du devoir d'un homme de bien d'être toujours occupé, que peut-il faire de mieux que de s'unir à ses amis pour une tâche utile, de se produire au grand jour, de donner des preuves publiques de sa fidélité, de son zèle à remplir ses fonctions, afin de ne pas paraître, comme dit Homère <sup>1</sup>,

De la terre inutile fardeau ?

15. Je voudrais, avant tout, que mes censeurs se souvinsent qu'ils ne s'adressent point à un sage, si toutefois il en est, mais à un homme fort ordinaire, qui a cultivé le talent de la parole, qui s'y est même acquis un peu de renommée, mais qui n'a jamais prétendu atteindre à la vertu sublime des coryphées de la philosophie. Et, par Jupiter, je ne crois pas devoir en être fâché, car je n'ai jamais rencontré personne qui tint tout ce que promet le nom de sage. D'ailleurs, je serais fort étonné que ma conduite actuelle te parût blâmable, puisque ce serait blâmer un homme que tu sais avoir gagné jadis des sommes considérables à l'époque où, compté parmi les sophistes dont le talent était le mieux payé, je donnais ces leçons publiques d'éloquence, auxquelles tu as assisté lors du voyage que tu fis à l'Océan occidental et dans la Gaule. Voilà, mon cher ami, ce que j'ai cru devoir t'écrire pour ma défense, au milieu de mes nombreuses occupations, vu

1. *Iliade*, XVIII, v. 404.

que je tiens à recevoir de toi la pierre blanche et pleine de l'acquiescement. A l'égard des autres, lors même qu'ils s'uniraient tous pour m'accuser, il me suffira de leur répondre : « Hippoclède ne s'en soucie guère<sup>1</sup>. »

## XIX

### SUR UNE FAUTE COMMISE EN SALUANT.

1. Il est difficile, quand on est homme, d'échapper à l'influence de quelque divinité ; mais il est plus difficile encore de se justifier d'une faute commise par inadvertance et sous l'inspiration d'un dieu. J'ai éprouvé l'un et l'autre, lorsque, venant te saluer le matin et devant employer la formule accoutumée, χαῖρε (*réjouis-toi*), je me suis oublié, moi un homme d'or pourtant, et je t'ai dit : ὑλαὶνε (*sois en bonne santé*). Ce dernier souhait n'est pas d'un mauvais augure, mais il était hors de propos, et ne convenait pas au matin. Aussi, à peine fut-il lâché, que le rouge me monta au visage et que je me sentis dans la plus grande confusion. Les assistants s'imaginèrent tout naturellement, les uns, que j'étais fou, les autres, que l'âge me faisait radoter ; quelques-uns crurent que j'avais encore le cerveau troublé par le vin de la veille. Pour toi, tu donnas la preuve de la plus grande indulgence, et c'est à peine par un léger sourire que tu me fis sentir l'erreur de ma langue. J'ai pensé que je ferais bien, pour me consoler, d'écrire quelques lignes sur ce sujet, afin de diminuer le chagrin que me cause ma faute, et d'adoucir celui que je ressens d'avoir manqué aux bienséances, à mon âge et devant un si grand nombre de témoins : je ne crois pas, d'ailleurs, avoir à justifier ma langue, qui ne s'est trompée que pour faire un souhait favorable.

2. En commençant ce traité, je m'attendais à y trouver un problème insoluble ; mais, à mesure que je suis allé en avant, les mots sont arrivés d'eux-mêmes sous ma plume. Toutefois, je n'entrerai pas en matière sans dire quelque chose de ces trois

1. On trouvera l'explication de ce proverbe dans Hérodote, *Érato*, chap. cxxx.



formules : χαίρειν (*se réjouir, être joyeux*), εὖ πράττειν (*bien faire, avoir bonne chance*), ὑγιαίνειν (*être en bonne santé*). Χαίρειν était le salut ordinaire des anciens. Ils s'en servaient non-seulement le matin et à la première rencontre, mais ceux mêmes qui ne s'étaient jamais vus l'employaient, comme dans ce vers :

Sois joyeux, souverain du pays de Tirynthe <sup>1</sup>!

On s'en servait après le repas, quand la conversation était animée par le vin. Exemple :

Sois joyeux, ton repas est fort brillant, Achille <sup>2</sup>!

dit Ulysse, quand il s'acquitte de l'ambassade qui lui a été confiée.

En se quittant, on se saluait de la même manière :

Soyez joyeux, la mort va me rendre immortel <sup>3</sup>.

On n'avait point encore assigné un temps particulier pour cette salutation, et elle n'était pas, comme à présent, réservée au matin. Elle était même usitée dans les circonstances les plus funestes et les plus maudites; ainsi Euripide fait dire à Polynice, qui va mourir :

Soyez joyeux, déjà la nuit sombre m'entoure <sup>4</sup>.

Et ce n'était pas seulement un témoignage d'amitié, c'était aussi une expression de haine, un adieu fait à la société. Dire à quelqu'un : Μακάρα χαίρειν (*bien de la joie*), cela signifie qu'on ne se soucie pas d'être avec lui.

3. Le premier, dit-on, qui employa cette formule, fut le coureur Philippide <sup>5</sup>, qui, venant annoncer la victoire de Marathon, cria aux archontes assis sur leurs sièges et inquiets de l'issue du combat : « Réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs ! » et, en disant le mot χαίρειν, il expira.

Cléon, démagogue des Athéniens, écrivit le premier χαίρειν au commencement de la lettre qu'il adressa de Sphactérie, et dans laquelle il annonçait l'heureuse nouvelle de la victoire et de la

1. Auteur incertain.

2. Homère, *Iliade*, IX, v. 225.

3. Vers d'Empédocle. On prétend que ce furent les adieux qu'il fit à ses disciples, avant de mourir en se précipitant dans l'Etna.

4. Euripide, *Phéniciennes*, v. 1462.

5. Hérodote (livre VI, chap. cv) l'appelle Phidippide. Voy., à ce propos, la note de Paulmier de Grentemesnil, cité par Lehmann, t. III, p. 748. Elle est intéressante pour l'intelligence de plusieurs noms propres grecs.

prise des Spartiates <sup>1</sup>. Après lui Nicias, envoyant des lettres de Sicile, se conforma à cet ancien usage pour annoncer ses succès <sup>2</sup>.

4. L'admirable Platon <sup>3</sup>, digne législateur en ces matières, rejette complètement *χαλπεῖν* comme peu convenable et n'offrant rien de sérieux; il introduit en place *εὖ πράττειν* (avoir bonne chance), formule conforme, selon lui, à la bonne disposition du corps et à celle de l'âme. Écrivant à Denys, il le blâme de ce que, dans un hymne en l'honneur d'Apollon, il disait au dieu *χαλπεῖν*, salutation indigne d'Apollon Pythien, peu convenable à des hommes bien élevés, loin de l'être à des dieux.


5. Quoique le divin Pythagore n'ait pas jugé à propos de nous laisser aucun de ses ouvrages, on sait néanmoins, autant qu'il est permis d'en juger par Ocellus de Lucanie, Archytas <sup>4</sup>, et ses autres disciples, qu'il ne mettait jamais en tête de ses lettres, ni *χαλπεῖν*, ni *εὖ πράττειν*; il commençait toujours par *ὑγιαίνειν* (bonne santé). En effet, tous ceux qui sont sortis de son école, lorsqu'ils s'écrivent sur quelque sujet sérieux, commencent par se dire *ὑγιαίνειν*, une bonne santé étant ce qui convient le mieux à l'âme et au corps et renfermant en général tous les biens que l'homme peut désirer. Voilà pourquoi le triple triangle enlacé, formé de cinq lignes <sup>5</sup>, qui servait de symbole à tous ceux de cette secte, était nommé par eux le signe de la santé. Enfin, ils pensaient que dans *ὑγιαίνειν*, c'est-à-dire la santé, se trouvaient compris *εὖ πράττειν* et *χαλπεῖν*, la bonne chance et la joie, tandis que *εὖ πράττειν* et *χαλπεῖν* ne renferment pas l'idée d'*ὑγιαίνειν*. Quelques-uns prennent pour symbole le quaternion, qui est leur plus grand serment <sup>6</sup>, et qui forme un nombre parfait, et ils l'appellent le principe de la santé : parmi eux est Philolaüs <sup>7</sup>.

1. Cf. Thomas Magister, au mot *χαλπεῖν*. Pour la bataille de Sphactérie, voy. Duruy, *Hist. gr.*, chap. xiv, p. 334.

2. Sur l'expédition de Nicias, voy. Duruy, chap. xv, p. 354 et suivantes.

3. Platon, *Ep.* III.

4. Il reste, sous le nom d'Ocellus de Lucanie, un petit traité grec sur la nature de l'univers, dans lequel l'auteur soutient l'éternité du monde. Ce livre, dont l'authenticité est douteuse, publié à Paris en 1539, in-4°, et à Leipzig en 1804, in-8°, avec un commentaire de Rudolphi, a été traduit en français par Batteux. — Pour Archytas de Tarente, voy. la thèse latine de M. Egger : *De Archytæ Tarentini vita, operibus et philosophia disquisitio*, Paris, 1833.

5. On l'appelait aussi le pentagramme, le *pentulpha*; et on le figurait ainsi :  C'était une sorte de symbole de reconnaissance entre les disciples de Pythagore, comme l'équerre des francs-maçons.

6. Voy. *les Sectes à l'encan*, chap. 4, et la note.

7. Auteur présumé des *Vers dorés* de Pythagore.

6. Mais qu'ai-je besoin de citer les anciens, lorsque Épicure lui-même, ce grand homme, pour qui la joie avait tant de charmes, et qui regardait le plaisir comme le souverain bien, dans ses lettres sérieuses, dont quelques-unes nous restent, et en écrivant à ses amis, commence toujours par leur recommander de se bien porter, *ὑγιαίνειν* <sup>1</sup>? Dans la tragédie et dans la comédie on trouve aussi le même souhait dès le premier abord. Par exemple <sup>2</sup>:

Soyez sauf et joyeux,

et c'est avec sagesse que l'on place la santé avant la joie. Alexis <sup>3</sup> dit à son tour :

Maître, bonne santé, que vous revenez tard !

Et Achéus <sup>4</sup> :

Je suis bien criminel, mais à toi la santé.

Et Philémon <sup>5</sup> :

Avant tout la santé, puis ma fortune faite,  
Et puis encor la joie, et l'absence de dette.

L'auteur du scolie cité par Platon <sup>6</sup>, que dit-il? « La santé est

1. « Épicure avait composé un très-grand nombre de lettres; il ne nous en reste de lui que trois, conservées par Diogène de Laërte : deux contiennent un abrégé de sa doctrine physique; l'une est adressée à un certain Hérodote, peu connu d'ailleurs; et l'autre à Pythoclès, aussi peu célèbre. Quoiqu'elles traitent de matières sérieuses, elles sont cependant dans la forme ordinaire, c'est-à-dire qu'elles commencent par ces mots : *Ἐπίκουρος τῷ Ἡροδότῳ* ou bien *τῷ Πυθοκλεῖ χαίρειν*, et non pas *ὑγιαίνειν*, comme le prétend Lucien. Il y a plus; Diogène de Laërte, qui remarque qu'Épicure employait quelquefois la formule *εὖ πράττειν*, et celle *εὖ διάγειν*, dont il était l'inventeur, ne dit pas un mot d'*ὑγιαίνειν*. Ne pourrait-on pas soupçonner que ce dernier mot est corrompu dans Lucien, et qu'il faut lire à sa place *εὖ διάγειν*? » BELIN DE BALLU.

2. Homère, *Odyssée*, XXIV, v. 401.

3. Alexis de Thurium, poète de la Nouvelle Comédie; il n'en reste que des fragments. Lucien parle encore de lui dans le traité intitulé : *Exemples de longévité*, chap. xxv. Voy. *Hist. de la litt. gr.* d'A. Pierron, p. 375.

4. Achéus d'Érétrie, poète tragique, postérieur à Sophocle. Voy. Alexis Pierron, p. 267.

5. Philémon, poète de la Moyenne Comédie : ses fragments ont été recueillis avec ceux de Ménandre par J. Le Clerc, Amsterdam, 1709, et par Aug. Meineke, Berlin, 1823. Voy. Alexis Pierron, p. 380.

6. Sur ce scolie, voy. Plutarque, *Questions de table*, I, question 1; Athénée,

le premier des biens, la beauté le second, et le troisième la richesse. » Quant à la joie, il n'en dit pas un mot. Rappelle-toi aussi ces vers qui sont dans la bouche de tout le monde <sup>1</sup> :

O déesse chérie,  
Santé, veille sur moi;  
Je veux toute la vie  
Demeurer près de toi.

Si la sante mérite ainsi qu'on la chérisse et si l'effet qu'elle produit est de se bien porter, on doit la préférer à tous les autres biens.

7. Je pourrais te citer des milliers de passages tirés des poètes, des historiens et des philosophes, qui tous donnent le premier rang à la santé; je n'en ferai rien cependant, pour ne pas donner à cet écrit un tour ridicule et puéril, et ne pas m'exposer à chasser un clou avec l'autre <sup>2</sup>. Mais quelques traits d'histoire ancienne, qui me reviennent en mémoire, et qui ont rapport à mon sujet, viendront ici, je pense, fort à propos.

8. Alexandre étant sur le point de livrer la bataille d'Issus, comme le raconte Eumène de Cardie <sup>3</sup> dans une lettre à Antipater, Héphestion entra le matin dans la tente du prince, et soit oublié, soit distraction, comme moi, soit aussi qu'il y fût contraint par quelque dieu, il lui dit, ainsi que je l'ai fait : « Portez-vous bien, ô roi, voici l'instant de ranger les troupes en bataille. » Les courtisans sont tout surpris de cette étrange manière de donner le bonjour, et Héphestion lui-même est à demi mort de honte; mais Alexandre : « J'accepte, dit-il, cet augure : il me promet que nous reviendrons sains et saufs du combat. »

*Banquet*, XI, chap. xv, et XV, chap. xiv, et le scoliaste d'Aristophane sur le v. 4337 des *Grenouilles* et le v. 4234 des *Guêpes*; Alexis Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 474. L'auteur du scolie dont parle ici Lucien, et que Platon cite dans son *Gorgias*, chap. vii, est Simonide ou Épicharme. On le trouvera en partie à la page 72 de l'édition du *Gorgias* donnée par Stalbaum, dans la collection allemande publiée sous la direction de Jacobs et Rost.

1. Commencement du *Péan* d'Ariphron de Sicyone, en l'honneur de la déesse Santé. Voy. Athénée, *Banquet*, XV, à la fin.

2. Proverbe familier, que nous avons aussi en français, et qui se trouve dans Aristote, *Politique*, livre V; Cicéron, *Tusculanes*, IV, chap. xxxv.

3. On trouvera d'intéressants détails sur Eumène, considéré comme historien, dans les *Historiens grecs* de Vossius, édit. Westermann, p. 96, et dans l'ouvrage de Robert Geier : *Alexandri magni historiarum scriptores selecte sup- pares*, p. 353 et suivantes.

9. Antiochus Soter <sup>1</sup>, près d'en venir aux mains avec les Galates, crut voir en songe Alexandre, qui se précipitait vers lui et lui ordonnait de prendre pour cri de guerre : « Bonne santé ! » Il le fit, et remporta une célèbre victoire.

10. Ptolémée, fils de Lagus, écrivant à Séleucus, changeait manifestement l'usage établi : il commençait ses lettres par *βγαλειν* (*bonne santé*), et, au lieu de les finir par *ἑββωσθαι* (*portez-vous bien*), il les terminait par *χαλειν* (*réjouissez-vous*). Ce fait est attesté par Dionysodore <sup>2</sup>, qui a recueilli les lettres de Ptolémée.

11. Il sera convenable de citer encore l'exemple de Pyrrhus, roi d'Épire, ce prince qui a mérité de passer, après Alexandre, pour le plus grand guerrier, et qui a éprouvé tant de vicissitudes de la fortune <sup>3</sup>. Lorsqu'il adressait une prière, un sacrifice ou une offrande aux dieux, jamais il ne leur demandait la victoire, l'accroissement de sa puissance, la gloire de grandes richesses ; il les priait de lui accorder une seule faveur, la santé, persuadé qu'avec elle, tout le reste viendrait aisément par surcroît. Et il avait raison, selon moi, de croire que tous les autres biens sont inutiles sans la santé.

12. « Mais aujourd'hui, me dira-t-on peut-être, l'usage a fixé le sens de ces mots et le temps auquel il convient de les employer, et vous, vous les changez ; quoique vous n'ayez rien dit de choquant, vous n'êtes pas, à vrai dire, plus exempt de faute qu'un homme qui s'attacherait un casque à la jambe et une bottine à la tête. » Fort bien, mon cher ami, répondrais-je, vous n'auriez pas tort, s'il était quelque moment où la santé ne fût pas nécessaire. Mais vous en avez besoin à chaque instant, le matin, au milieu du jour, la nuit, surtout si vous êtes au pouvoir, ou si vous avez de nombreuses et importantes affaires qui exigent les forces du corps. Celui qui vous dit : « Réjouissez-vous, » ne vous fait entendre qu'un mot de bon augure, ce n'est qu'un simple vœu ; mais celui qui vous dit : « Portez-vous bien, » vous rend un vrai service ; il vous rappelle tout ce que nous avons à faire pour conserver notre santé, et il n'exprime pas seulement un souhait, il donne un conseil.

1. Voy. le traité intitulé *Zeuxis* ou *Antiochus*.

2. Belin de Ballu croit que c'est l'historien de Béotie, dont il est question dans Diodore de Sicile (livre XV), mais cette opinion n'est pas fondée sur des preuves convaincantes. Cf. Vossius, édit. Westermann, p. 433, et les observations de Lehmann, édition de Lucien, tome III, p. 727.

3. Voy. Justin, livre XVIII, chap. 1 et suivants.

13. Eh quoi ? Dans les ordres que vous recevez continuellement de l'empereur, ne trouvez-vous pas pour premier avis : « Prenez soin de votre santé ? » Rien n'est plus sage. A quoi servirait le reste, si la santé n'y était pas ? Mais vous-mêmes, si j'entends un peu la langue des Romains, ne répondez-vous pas souvent aux politesses de ceux qui vous saluent, en leur souhaitant la santé ?

14. Or, en disant ceci, je n'ai pas la prétention de supprimer *χαίρειν*, pour y substituer exclusivement *εὐχαίρειν* : tout mon dessein est de prouver que j'ai fait cette faute par inadvertance ; autrement, j'eusse été ridicule de vouloir innover et changer le temps assigné à ces salutations.

15. Cependant je rends grâces aux dieux d'une faute qui a produit un souhait plus favorable ; peut-être même cette erreur m'est-elle arrivée par une volonté particulière d'Hygie ou d'Esculape, qui se sont servis de moi pour vous promettre la santé. Et comment cela me serait-il advenu sans la volonté d'un dieu, moi qui, dans le cours d'une longue vie, n'ai jamais commis semblable erreur ?

16. S'il faut, toutefois, alléguer pour ma défense une excuse humaine, je te dirai qu'il ne doit pas paraître étrange que, désirant vivement me faire connaître de toi d'une manière avantageuse, l'excès de mon zèle m'ait troublé au point de me rejeter dans une erreur opposée. Peut-être aussi n'est-il pas facile de garder son sang-froid à la vue de cette foule de soldats dont les uns vous poussent et les autres vous saluent d'une singulière façon.

17. Mais je suis convaincu que, quand même les autres attribueraient ma faute à un manque de jugement et d'instruction ou à mon radotage, tu n'y vois, toi, qu'une preuve de respect et de simplicité, la marque d'une âme peu faite au tumulte du barreau. C'est là, en effet, qu'on prend cette hardiesse qui n'est pas éloignée de la témérité et de l'impudence. Puissé-je, cependant, ne plus commettre une pareille faute, ou, si ce malheur m'arrive, la voir tourner en bon augure !

18. Sous l'empire du premier Auguste, il advint, dit-on, un fait à peu près semblable. Cet empereur venait de rendre un jugement fort équitable, et d'absoudre un homme faussement accusé d'un crime capital ; celui-ci, pour lui témoigner sa reconnaissance, s'écria à haute voix : « Je te remercie, César, d'avoir jugé si mal et si injustement. » Tous ceux qui entouraient Auguste se montrant indignés et voulant mettre cet homme en pièces : « Ne vous fâchez point, dit l'empereur, il faut juger

son intention et non sa langue. » Voilà ce que dit Auguste ; et toi, que tu juges ma langue ou mon intention, tu n'y trouveras rien que de favorable.

19. A présent il me reste encore, ce me semble, une autre chose à craindre, c'est que quelques personnes ne s'imaginent que j'ai commis cette faute exprès pour composer cette apologie. Eh bien, mon cher Asclépius, je consens volontiers à ce que ce discours paraisse moins une justification qu'un prétexte pour faire montre de ma science.

## XX

HERMOTIMUS, OU LES SECTES<sup>1</sup>.

## LYCINUS ET HERMOTIMUS.

1. LYCINUS. Autant que j'en puis juger par ce livre et par ton allure précipitée, il me semble, Hermotimus, que tu vas chez ton maître de philosophie. Tout en marchant tu parais réfléchir, tu remues les lèvres, tu murmures tout bas ; ta main agitée se porte çà et là, en homme qui compose un discours ou qui prépare quelque argument tortueux, quelque question sophistique : tu ne veux pas t'amuser même en route, toujours occupé, toujours plongé dans des pensées sérieuses qui te fassent avancer dans la science.

1. Ce dialogue est, sans contredit, une des œuvres capitales de Lucien. La vanité des sectes philosophiques y éclate dans tout son jour. Seulement qu'est-ce que Lucien met à la place de l'édifice païen, qu'il sape ainsi jusque dans sa base ? Rien absolument. Aussi comprend-on que le pauvre Hermotimus n'a plus qu'à verser des larmes, lorsqu'il voit Lycinus, c'est-à-dire Lucien lui-même, le conduire de déduction en déduction au scepticisme le plus radical, à la négation la plus complète. Mais, d'un autre côté, quelle consolation pour le lecteur, lorsqu'il trouve en soi-même à opposer aux fluctuations et aux doutes de la philosophie grecque les assertions positives et les dogmes certains de la foi chrétienne !

HERMOTIMUS. Par Jupiter ! c'est cela même, mon cher Lycinus ! La conférence d'hier et les paroles que le maître nous a dites me reviennent toutes en mémoire, chemin faisant. Il ne faut pas, je crois, perdre un seul instant, suivant la sage maxime du médecin de Cos : « La vie est courte et l'art est long <sup>1</sup>. » Encore parlait-il de la médecine, science aisée à apprendre ; tandis qu'on n'arrive à la philosophie qu'après de longues années, et cela, après des veilles nombreuses, où l'on est demeuré l'œil fixé continuellement sur elle. Il est vrai que l'épreuve est d'une grave conséquence, puisqu'il s'agit ou d'être malheureux et de périr confondu avec une vile multitude, ou bien de parvenir au souverain bien en philosophant.

2. LYCINUS. C'est une brillante récompense, Hermotimus, que celle dont tu parles, et je crois que tu n'es pas éloigné de l'obtenir, à en juger du moins par le temps que tu étudies la philosophie et par le travail incessant auquel il me semble que tu te livres depuis plusieurs années. Si ma mémoire ne me trompe pas, il y a quelque vingt ans que je ne te vois faire autre chose qu'aller assidûment chez tes maîtres, te courber sur les livres, ou transcrire sans relâche les notes prises aux conférences, tout pâle et tout amaigri par tant de travaux. Je suis persuadé que la nuit même, en dormant, tu rêves encore aux objets de ton étude ; et je pense, d'après cela, que tu ne dois pas être loin de posséder le souverain bien, à moins qu'à notre insu tu n'en jouisses déjà depuis longtemps.

HERMOTIMUS. Comment cela se pourrait-il, Lycinus ? Je ne fais encore qu'apercevoir la route qui y mène. La Vertu, comme le dit Hésiode <sup>2</sup>, demeure fort loin ; le chemin qui conduit chez elle est long, roide, escarpé, et prépare de grandes sueurs à ceux qui l'entreprennent.

LYCINUS. Quoi ! tu n'as pas encore sué suffisamment, ni assez marché ?

HERMOTIMUS. Non, vraiment ; car rien ne m'empêcherait de jouir du souverain bien, si j'étais arrivé au haut de la montagne ; mais je ne fais que commencer, Lycinus.

3. LYCINUS. Cependant, selon ce même Hésiode <sup>3</sup>,

Un bon commencement est la moitié du tout.

Par conséquent, si je ne m'abuse, tu es à mi-chemin.

1. Hippocrate, aphorisme 1<sup>er</sup>.

2. *Travaux et Jours*, v. 288 et suivants. Cf. Quintus de Smyrne, chant V, v. 49 et suivants, et Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, II, chap. 1, § 20.

3. *Voy. le Songe*, 3.



**HERMOTIMUS.** Point du tout : je serais bien avancé, s'il en était ainsi.

**LYCINUS.** Mais où en es-tu donc alors ?

**HERMOTIMUS.** Au pied de la montagne, Lycinus; et j'essaye de toutes mes forces de la gravir; mais elle est glissante, rude, et j'ai besoin qu'on me tende la main.

**LYCINUS.** C'est l'affaire de ton maître, lui qui est parvenu au sommet : que, semblable au Jupiter d'Homère<sup>1</sup>, il fasse descendre une chaîne d'or, je veux dire ses leçons, et qu'il s'en serve pour t'attirer et t'élever à lui, vers cette Vertu près de laquelle il a dès longtemps fixé son séjour.

**HERMOTIMUS.** Voilà justement ce qu'il fait, Lycinus. S'il ne dépendait que de lui, je serais déjà élevé au sommet, où je vivrais avec les sages, mais par moi-même je ne puis rien.

4. **LYCINUS.** Confiance et bon courage! Tu finiras par voir le terme de la route et le souverain bien, qui est là-haut, du moment que ton maître s'associe à tes efforts. Cependant t'a-t-il dit quand tu pouvais espérer d'y arriver? Sera-ce l'année prochaine? Célébreras-tu sur ce sommet les autres mystères ou les Panathénées?

**HERMOTIMUS.** Ce serait bientôt, Lycinus.

**LYCINUS.** Sera-ce donc à la prochaine olympiade?

**HERMOTIMUS.** C'est bien peu de temps encore, pour s'exercer à la vertu et pour arriver au bonheur.

**LYCINUS.** Eh bien! mettons deux olympiades. On pourrait, certes, vous accuser de paresse, si ce temps ne suffisait pas, puisqu'il serait aisé, durant cet intervalle, d'aller et de revenir des colonnes d'Hercule aux Indes<sup>2</sup>, même en ne suivant pas la ligne droite, en ne marchant pas continuellement et en visitant les peuples qui sont entre ces deux pays. Nous pouvons même supposer que le sommet, où vous dites que réside la Vertu, est plus élevé et plus glissant encore que la Roche Aornos<sup>3</sup>, emportée cependant par Alexandre en quelques jours.

5. **HERMOTIMUS.** C'est bien différent, Lycinus, et il s'en faut de beaucoup qu'on puisse, comme tu te le figures, exécuter cette entreprise et s'emparer si vite du sommet, fût-il assiégé par dix mille Alexandres. Beaucoup de gens se sont efforcés d'y monter: maintenant même un grand nombre s'avancent résolûment; ils

1. Voy. *Iliade*, VIII, v. 48. Cf. le XXI<sup>e</sup> *Dialogue des dieux*.

2. Voy. notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, p. 62, 63, 101 et suivantes.

3. Voy. le même ouvrage, p. 408 et 409.

approchent quelque peu, les uns moins, les autres davantage; mais, parvenus au milieu de la route, la plupart, rebutés par les embarras et les aspérités, roulent vaincus par les obstacles, et se retirent, haletants, couverts de sueur, harassés de fatigue. Ceux qui ont persévéré jusqu'au bout sont arrivés au sommet, où ils ont trouvé un bonheur incomparable, jusqu'à la fin de leur vie, en n'apercevant plus les autres hommes, du haut de cette montagne, que comme des fourmis.

LYCINUS. Bons dieux! Hermotimus, que tu nous fais petits! Nous voilà moindres que des Pygmées; tu nous fais raser le sol, ramper à terre. Cela n'est pas étonnant: tes idées sont déjà sublimes, tu planes dans les cieux. Et nous, vile multitude, pauvres êtres rampants, nous vous adorons avec les dieux, au milieu des nuages, perdus dans ces hautes régions où tenaient vos désirs.

HERMOTIMUS. Plût au ciel que j'y fusse arrivé, Lycinus! Mais j'ai encore bien du chemin à faire.

6. LYCINUS. Combien à peu près? Je jugerai par là du temps qu'il te faut.

HERMOTIMUS. Je ne le sais pas bien au juste, Lycinus; mais j'espère en moins de vingt ans être enfin arrivé à la cime.

LYCINUS. Par Hercule! c'est beaucoup.

HERMOTIMUS. Pour obtenir une grande récompense, il faut aussi, Lycinus, de grands efforts.

LYCINUS. C'est vrai, et probablement ton maître t'a promis que tu vivrais encore au delà de vingt ans, n'étant pas seulement un sage, mais un devin, un prophète, un de ceux qui connaissent la science des Chaldéens. En effet, il ne serait pas naturel qu'incertain de prolonger tes jours jusqu'à ce que tu fusses arrivé à la Vertu, tu alasses t'engager dans d'immenses travaux, te tourmenter nuit et jour, sans savoir si, au moment d'atteindre la cime, la Destinée ne se présentera pas tout à coup, pour te tirer le pied et te faire déchoir de toutes tes espérances.

HERMOTIMUS. Éloignons cette pensée! Tes paroles, Lycinus, sont de mauvais augure. Puissé-je, ne survivant qu'un seul jour à mon bonheur, parvenir au faite de la sagesse!

LYCINUS. Comment? Pour oublier tant de travaux, il te suffirait d'un seul jour?

HERMOTIMUS. Oui, un seul instant même serait assez.

7. LYCINUS. Mais d'où peux-tu savoir que le bonheur de là-haut, ou quelque chose de semblable, mérite qu'on l'achète par tant de travaux? Car tu n'y es jamais monté toi-même.

HERMOTIMUS. Oh ! je crois tout ce que m'a dit mon maître : il le sait, lui, un habitant déjà ancien de ces régions élevées.

LYCINUS. Et que t'a-t-il dit, au nom des dieux, de ce qui s'y passe ? Quel est le bonheur qu'on y trouve ? Sont-ce des richesses, de la gloire, d'ineffables plaisirs ?

HERMOTIMUS. Parles-en mieux, mon cher ami : tout cela n'est rien au prix d'une vie de vertu.

LYCINUS. Mais enfin quels sont donc ces biens, promis à ceux qui arriveront à la fin de l'exercice ?

HERMOTIMUS. La sagesse, le courage, le beau, le juste, la science certaine de toutes choses. Quant aux richesses, à la gloire, aux plaisirs, à tout ce qui tient au corps, on le laisse en bas, on s'en dépouille, afin de monter nu, comme Hercule, lorsqu'il se fit brûler sur le mont OËta pour devenir dieu. En effet, lorsque ce héros eut dépouillé tout ce qu'il avait contracté de mortel dans le sein de sa mère, et qu'il ne lui resta plus que sa divinité purifiée par le feu et séparée de tout alliage, il s'envola vers les dieux. De même ceux que la philosophie, semblable à un feu céleste, a délivrés de tout ce qu'admire le faux jugement des hommes, s'élèvent vers le sommet et arrivent au vrai bonheur, sans se rappeler s'il y a des richesses, de la gloire, des plaisirs, et riant de ceux qui croient qu'il en existe.

8. LYCINUS. Par Hercule OËtéen, Hermotimus, tu nous donnes une haute idée de leur courage et de leur félicité ! Mais, dis-moi, ne descendent-ils pas quelquefois de leur cime, quand cela leur convient, pour faire usage des dépouilles qu'ils ont laissées en bas ? ou bien est-il nécessaire qu'une fois montés, ils demeurent toujours avec la Vertu, se moquant des richesses, de la gloire et des plaisirs ?

HERMOTIMUS. Il y a mieux, Lycinus : un homme qui est initié à ce haut degré de vertu cesse d'être l'esclave de la colère, de la crainte et de ses désirs ; il ne connaît plus la tristesse : en un mot, son âme n'éprouve plus aucun trouble.

LYCINUS. Cependant, s'il faut te dire franchement ce qui est... mais il ne faut pas prononcer de coupables paroles, et c'est, peut-être, une profanation de mettre à découvert ce que font les sages.

HERMOTIMUS. Nullement ; parle, quoi que tu aies à dire.

LYCINUS. Prends garde, mon ami, j'ai peur....

HERMOTIMUS. Ne crains rien, je suis seul à t'entendre.

9. LYCINUS. J'écoutais tout à l'heure, Hermotimus, ce que tu me disais ; je me figurais que c'était vrai, que les hommes sont sages, courageux, justes et prudents, et je prenais plaisir à

t'écouter; mais, lorsque tu as dit qu'ils méprisent les richesses, la gloire, les plaisirs, qu'ils sont exempts de colère et de tristesse, alors j'ai hésité.... nous sommes seuls, n'est-ce pas?... et je me suis rappelé ce que je venais de voir faire à.... Veux-tu que je te le nomme, ou dois-je taire son nom ?

HERMOTIMUS. N'hésite pas, nomme-le.

LYCINUS. A ton maître lui-même, homme d'ailleurs respectable, vieillard d'un âge avancé.

HERMOTIMUS. Eh bien ! qu'a-t-il fait ?

LYCINUS. Tu connais cet étranger d'Héraclée, qui suit depuis longtemps ses leçons de philosophie ? un blond, qui aime beaucoup la dispute ?

HERMOTIMUS. Je le connais : il se nomme Dion.

LYCINUS. Justement. Comme il a manqué de payer, à l'échéance du terme, le prix convenu avec ton maître, celui-ci l'a traîné devant l'archonte, en l'étranglant presque avec la courroie qu'il lui avait passée autour du cou. Il criait, il s'indignait, et, si quelques amis du jeune homme, qui se trouvaient sur la place, ne l'eussent arraché des mains du vieillard, tu peux être sûr que ton philosophe lui aurait emporté le nez, qu'il lui mordait, tant il était furieux.

10. HERMOTIMUS. Mais ce Dion est un mauvais sujet, un ingrat, cher Lycinus, qui ne paye point ses dettes. Mon maître n'a jamais traité de la même manière les nombreux élèves auxquels il prête à intérêt, parce qu'ils sont toujours exacts à lui payer aux échéances ce qu'ils lui doivent.

LYCINUS. Que ferait-il donc alors, s'ils ne le payaient pas, mon cher ami ? Est-ce là la conduite d'un homme purifié par la philosophie, et qui n'a plus besoin de ce qu'il a laissé au pied du mont OËtz ?

HERMOTIMUS. Sois sûr que ce n'est pas pour lui qu'il s'y intéresse encore ; mais il a de petits enfants à soigner, et il ne veut pas les laisser vivre dans la misère.

LYCINUS. Il n'a, mon cher, qu'à les faire monter avec lui au séjour de la Vertu ; ils partageront son bonheur et mépriseront la richesse.

11. HERMOTIMUS. Je n'ai pas le temps, Lycinus, de causer davantage avec toi : je cours entendre la leçon de mon maître, je crains de laisser passer l'heure.

LYCINUS. Rassure-toi, mon ami : c'est aujourd'hui congé ; ainsi je te dispense du reste du chemin.

HERMOTIMUS. Que dis-tu ?

LYCINUS. Que tu ne verras pas ton maître aujourd'hui, s'il faut

en croire l'affiche. On a attaché à la porte une planche, sur laquelle est écrit en gros caractères : AUJOURD'HUI PAS DE COURS DE PHILOSOPHIE. On m'a dit qu'hier il avait soupé chez le fameux Eucrate, qui célébrait l'anniversaire de la naissance de sa fille ; on a beaucoup philosophé pendant le repas, et ton maître s'est vivement emporté contre Euthydème le péripatéticien, qui disputait avec lui sur des questions où le Lycée a des idées tout à fait contraires à celles du Portique : à force de crier, il a gagné un grand mal de tête, et il a sué à grosses gouttes, la dispute s'étant prolongée jusqu'au milieu de la nuit. En outre, il a bu, je crois, un peu plus que de raison, pour répondre, comme de juste, aux provocations des convives, et il a trop mangé pour un vieillard, de sorte que, m'a-t-on dit, il a tout vomi en rentrant ; puis, après avoir fait le compte des viandes qu'il avait glissées à son valet, posté derrière lui, et les avoir soigneusement marquées, il s'est mis à dormir, en recommandant qu'on ne laissât entrer personne. Voilà ce que j'ai entendu dire à son esclave Midas, au moment où il le racontait à un certain nombre d'élèves qui se sont retirés.

12. HERMOTIMUS. Lequel des deux, Lycinus, a triomphé dans la dispute ? Est-ce mon maître ? est-ce Euthydème ? Que t'en a dit Midas ?

LYCINUS. Il m'a dit que d'abord le combat s'était soutenu quelque temps avec égalité ; mais la victoire enfin vous est demeurée, et le vieillard est resté maître du champ de bataille. Euthydème a été obligé de se retirer tout en sang, et après avoir reçu, m'a-t-on dit, une large blessure à la tête. Cet impertinent, ce chicaneur, ne voulait pas se laisser convaincre et résistait à tous les arguments ; mais ton brave maître, saisissant une coupe digne de Nestor, qui lui tombe sous la main, la lance sur Euthydème, assis auprès de lui, et remporte ainsi la victoire.

HERMOTIMUS. C'est bien fait : il ne faut pas traiter autrement les gens qui ne veulent pas céder à ceux qui valent mieux qu'eux.

LYCINUS. Excellente raison, Hermotimus ! De quoi s'avisait, en effet, cet Euthydème, d'aller irriter un vieillard d'humeur pacifique et toujours maître de lui, quand il a une pareille coupe sous la main ?

13. Mais, puisque nous n'avons rien à faire, que ne me racontes-tu, à moi ton ami, comment tu t'es senti entraîné vers la philosophie, afin que, si cela est encore possible, je me mette en route avec vous, en commençant sur l'heure ? Vous ne m'excluez pas, j'espère, grâce à notre amitié.

HERMOTIMUS. Si tu voulais, Lycinus, tu te verrais bientôt au-dessus des autres. Tu ne tarderas pas, crois-moi, à les regarder tous comme des enfants, tant tu leur seras supérieur.

LYCINUS. Il me suffirait d'arriver en vingt ans au point où je te vois.

HERMOTIMUS. Sois sans crainte : lorsque je commençai à philosopher, j'avais environ quarante ans ; c'est, il me semble, aussi ton âge.

LYCINUS. Oui, Hermotimus ; sers-moi donc de guide dans la route où tu marches : c'est tout naturel. Mais dis-moi d'abord si vous permettez à vos disciples de faire des objections, lorsque quelque chose ne leur paraît pas conforme à la raison ; ou bien n'accordez-vous pas ce privilège aux jeunes ?

HERMOTIMUS. Nous ne l'accordons pas ; mais toi, tu peux, si tu veux, m'interroger et me contredire : par ce moyen, tu t'instruiras plus aisément.

LYCINUS. Par Hermès<sup>1</sup>, dont tu tiens ton nom, mon cher Hermotimus, voilà qui est aimable !

14. Dis-moi donc si la seule route qui conduit à la philosophie est celle de vous autres stoïciens, ou s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire, qu'il y a plusieurs autres philosophes ?

HERMOTIMUS. Il y en a beaucoup, tels que les Péripatéticiens, les Épicuriens, les disciples de Platon, quelques sectateurs de Diogène, d'Antisthène, de Pythagore, et beaucoup d'autres encore.

LYCINUS. C'est vrai, cela fait beaucoup. Mais leurs préceptes, Hermotimus, sont-ils les mêmes ou différents ?

HERMOTIMUS. Tout à fait différents.

LYCINUS. Ainsi, comme je l'imagine, ils se croient tous en possession de la vérité, mais ils ne sont pas d'accord sur les différents points.

HERMOTIMUS. C'est cela même.

15. LYCINUS. Eh bien, mon doux ami, dis-moi par quel sentiment de confiance, lorsque tu as commencé à philosopher, et que tu as trouvé tant de portes devant toi, tu as laissé toutes les autres pour entrer chez les Stoïciens, et pourquoi tu as résolu d'arriver à la Vertu par cette porte, qui t'a paru la seule vraie, celle du droit chemin, tandis que les autres t'auraient conduit à des endroits ténébreux et sans issue ? Sur quelle conjecture

1. Nous donnons ordinairement le nom de *Mercur*e au dieu que les Grecs nomment *Hermès* ; mais si l'on traduisait *Par Mercur*e ! le jeu de mots serait perdu.

t'es-tu fondé alors ? Seulement, en me répondant, ne songe point à ce que tu es maintenant, demi-sage ou sage accompli, et raisonnant de tout bien mieux que nous, qui sommes perdus dans la foule ; mais figure-toi que tu n'es qu'un novice, comme je le suis aujourd'hui.

HERMOTIMUS. Je ne comprends pas, Lycinus, ce que tu veux dire.

LYCINUS. Je n'ai cependant pas fait un raisonnement tortueux. Il y a une foule de philosophes, Platon, Aristote, Antisthène, Chrysippe, Zénon, fondateur de votre école, et mille autres. Pourquoi donc, accordant ta confiance aux uns et ton mépris aux autres, as-tu choisi comme tu l'as fait, et t'es-tu déterminé à philosopher suivant ces principes ? Apollon Pythien t'a-t-il ordonné, comme à Chéréphon, de t'attacher à l'école stoïcienne, en la déclarant préférable à toutes<sup>1</sup> ? Ce dieu, en effet, est assez dans l'usage d'engager l'un à s'attacher à une secte et l'autre à une autre ; il connaît parfaitement, j'imagine, celle qui convient à chacun.

HERMOTIMUS. Ce n'est point cela, Lycinus ; je n'ai pas consulté le dieu sur cette question.

LYCINUS. As-tu cru qu'elle ne valait pas la peine de demander conseil à un dieu, ou as-tu pensé pouvoir seul faire le meilleur choix sans consulter Apollon ?

HERMOTIMUS. Je l'ai pensé.

16. LYCINUS. S'il en est ainsi, voudras-tu m'enseigner d'abord à quels signes on peut reconnaître, au premier coup d'œil, quelle est la meilleure philosophie, celle qui dit la vérité, et dont on peut faire choix sans avoir égard aux autres ?

HERMOTIMUS. Volontiers. En voyant le plus de monde se porter vers elle, je me suis figuré qu'elle était la meilleure.

LYCINUS. Mais combien de disciples a-t-elle de plus que les Epicuriens, les Platoniciens, les Péripatéticiens ? Tu les as sans doute comptés, comme on compte les suffrages ?

HERMOTIMUS. Je n'ai pas fait ce calcul ; j'en ai jugé par conjecture.

LYCINUS. Tu ne veux pas m'instruire, tu veux me tromper ; puisque tu prétends n'avoir jugé que par conjecture, c'est que tu n'as pas l'intention de me dire nettement la vérité.

HERMOTIMUS. Mais cela n'a pas été le seul motif, Lycinus. J'entendais dire aussi que les Epicuriens sont gens adonnés à la mollesse et aux plaisirs ; que les Péripatéticiens aiment les ri-

1. Voy. Platon, *Apologie de Socrate*, chap. v.

chesses et la dispute ; que les Platoniciens sont épris de la gloire et du faste : seuls, disait-on, les Stoïciens sont courageux, ils possèdent la science universelle, et celui qui marche dans leur voie est seul roi, seul riche, seul sage, tout en un mot.

17. LYCINUS. C'étaient sans doute d'autres philosophes que les Stoïciens qui te parlaient ainsi ; autrement, tu n'aurais pas ajouté foi aux éloges qu'ils se seraient décernés à eux-mêmes.

HERMOTIMUS. Certainement, c'en étaient d'autres qui me tenaient ce langage.

LYCINUS. Je ne pense pas que ce fussent leurs contradicteurs ?

HERMOTIMUS. Non.

LYCINUS. Alors c'était le vulgaire ?

HERMOTIMUS. Justement.

LYCINUS. Vois comme tu me trompes, et comme tu déguises la vérité ! Tu t'imagines apparemment discuter avec un Margités<sup>1</sup>, assez fou pour se figurer qu'Hermodimus, un homme sensé, âgé de quarante ans, a pleine confiance, quand il s'agit de philosophie et de philosophes, dans le témoignage vulgaire, et que c'est d'après lui qu'il règle son choix et accorde sa préférence. Je ne te croirais pas, quand tu me le dirais.

18. HERMOTIMUS. Sache pourtant, Lycinus, que je ne m'en suis pas uniquement rapporté aux autres, mais aussi à moi-même. Je voyais les Stoïciens, modestes dans leur démarche, simples dans leurs vêtements, l'air réfléchi, la figure mâle, rasés presque tous jusqu'à la peau ; rien qui annonçât la mollesse, rien qui trahît l'excès contraire et qui sentît le cynique, mais ce juste milieu que tout le monde regarde comme ce qu'il y a de meilleur.

LYCINUS. Mais les avais-tu vus agir, Hermodimus, comme je te disais tout à l'heure que je l'ai vu faire à ton maître, c'est-à-dire prêter à intérêt, exiger avec dureté, disputer avec emportement dans les réunions, tout ce qu'enfin ils nous font voir chaque jour ? Comptes-tu cela pour rien, du moment que le manteau est bien jeté, la barbe longue, la chevelure rase ? Ce sera donc notre règle, notre juste balance, et, comme Hermodimus le dit, il faudra juger des gens vertueux d'après leur habillement, leur démarche et leurs cheveux rasés : celui à qui manqueront ces signes caractéristiques, qui n'aura point la figure rébarbative, le front pensif, sera réprouvé et rejeté.

1. C'était un fou sur lequel on prétend qu'Homère composa un poème satirique Voy. A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p 447,



19. Fais attention, Hermotimus, que tu t'amuses encore de moi, en essayant de voir si je m'aperçois que tu me trompes.

HERMOTIMUS. Pourquoi dis-tu cela ?

LYCINUS. Parce que, mon cher, la règle que tu me proposes, de juger d'après l'extérieur, n'est applicable qu'à des statues. En effet, celles dont l'attitude est la plus noble, la draperie la plus élégante, sont l'œuvre d'un Phidias, d'un Alcamène, d'un Myron<sup>1</sup>, qui les ont modelées sur les formes les plus parfaites ; mais si, pour philosopher, il faut des signes du même genre, que devra faire un aveugle qui voudra devenir philosophe ? Par quel moyen reconnaîtra-t-il celui qui a choisi la meilleure secte, lui qui ne peut voir ni l'habillement ni la démarche ?

HERMOTIMUS. Mais, mon cher Lycinus, je ne parle point des aveugles, je n'en ai aucun souci.

LYCINUS. Il faut pourtant, mon cher, qu'il y ait un signe commun pour des objets d'une si grande importance et d'une utilité si générale. Toutefois, si tu le veux, mettons les aveugles hors de la philosophie, puisqu'ils ne voient rien, quoiqu'il leur fût peut-être plus nécessaire qu'à d'autres de philosopher, afin de ne pas être aussi attristés de leur malheur. Mais comment ceux qui ont de bons yeux, et même une vue perçante, pourront-ils voir d'après l'extérieur ce qui se passe dans l'âme ?

20. Je m'explique : ce n'est pas par amour pour le savoir de ces hommes que tu es allé les entendre ; c'est dans l'espérance que ce savoir te rendrait meilleur ?

HERMOTIMUS. Assurément.

LYCINUS. Comment donc t'a-t-il été possible de distinguer, aux signes dont tu parlais, celui qui philosophait bien ou mal ? D'ordinaire cela ne s'aperçoit pas si aisément ; c'est un secret qui demeure caché : les discours seuls, les conversations, les actes conformes aux paroles, le font à peine et tardivement découvrir. Tu sais, sans doute, le reproche que Momus adressait à Vulcain ; si tu l'ignores, je vais te l'apprendre. On dit que Minerve, Neptune et Vulcain, disputèrent un jour d'adresse et d'industrie. Neptune forme un taureau, Minerve invente l'art de construire les maisons, et Vulcain donne naissance à l'homme. Ils vont ensuite trouver Momus, qu'ils avaient choisi pour juge. Momus considère l'œuvre de chacun : ce qu'il trouve à redire dans les autres œuvres, nous n'avons pas besoin de le rapporter ici. Quant à l'homme, il blâme Vulcain, qui l'avait bâti, de n'avoir pas placé une petite fenêtre sur sa poitrine, afin qu'en

1. Voy. les noms de ces sculpteurs dans le *Dict.* de Bouillet.

l'ouvrant, tout le monde pût connaître ses désirs et ses pensées, s'il mentait ou s'il disait la vérité. Voilà ce que Momus, à cause de sa vue basse, croyait qu'il fallait faire aux hommes. Pour toi, ta vue, plus perçante que celle de Lyncée, pénètre dans notre intérieur ; tu vois apparemment à travers notre poitrine ; tout se découvre à toi, et tu connais non-seulement nos désirs et nos pensées, mais ceux de nous qui sont meilleurs ou pires.

21. HERMOTIMUS. Tu plaisantes, Lycinus. C'est un dieu qui m'a inspiré mon choix, je ne m'en repens pas, et cela me suffit.

LYCINUS. Oui, mon cher ami ; mais moi, à qui cela ne suffit pas, me laisseras-tu périr sans pitié, avec le reste de la foule ?

HERMOTIMUS. Rien de ce que je te dirais ne saurait te satisfaire.

LYCINUS. Tu te trompes, mon cher ami ; mais tu ne veux rien dire qui me satisfasse. Puis donc que tu t'obstines à me cacher tes vrais sentiments, et que tu crains, par jalousie, que je ne devienne meilleur philosophe que toi, je tâcherai de trouver seul, autant que possible, le moyen de juger exactement de ces questions, et de faire un choix dont je n'aie point à me repentir. Écoute maintenant, si tu le veux bien.

HERMOTIMUS. Volontiers, Lycinus : tu vas sans doute me dire quelque chose de bon à connaître.

LYCINUS. Examine, et ne ris pas de moi si mes recherches sentent l'ignorant : c'est toi qui me réduis à cette nécessité, en refusant de parler nettement et de me faire part de tes lumières.

22. Je compare la Vertu à une ville dont les citoyens jouissent d'un bonheur parfait, comme pourrait te le dire ton maître, qui en est arrivé depuis peu ; parvenus au faite de la sagesse, courageux sans exception, justes, tempérants, peu s'en faut qu'ils ne soient des dieux. Tout ce qui se rencontre parmi nous, vols, violences, cupidité, sont bannis, dit-on, de cette ville fortunée ; les citoyens y vivent dans la paix et dans la concorde. Et c'est tout naturel : car ce qui dans les autres villes excite, selon moi, les séditions et les rivalités, ce qui porte les hommes à se tendre des pièges les uns aux autres, tout cela en a disparu. On n'y voit ni or, ni plaisirs, ni vaine gloire, qui puissent soulever des dissensions. Depuis longtemps on a chassé de la ville ces inutilités, qu'on ne croit pas nécessaires à la bonne intelligence des citoyens. La vie est donc calme, parfaitement heureuse, sous des lois équitables, au sein de l'égalité, de la liberté et des autres biens.

23. HERMOTIMUS. Quoi donc, Lycinus ? n'est-il pas juste que

tout le monde désire devenir citoyen d'une pareille ville, sans calculer la fatigue de la route, sans se laisser décourager par la longueur du temps qu'il faut pour y arriver, si l'on doit être aussitôt inscrit au nombre des habitants, et obtenir le droit de cité ?

LYCINUS. Par Jupiter ! Hermotimus, on ne doit rien avoir de plus pressé ; il faut négliger tout le reste, compter pour rien la patrie présente qui veut nous retenir, demeurer insensible et ne point s'arrêter aux gémissements et aux larmes de ses enfants et de ses parents, si l'on en a, ou plutôt les engager à marcher avec soi dans la même route. S'ils ne veulent ou s'ils ne peuvent pas, il faut les repousser, et s'avancer droit vers cette cité bienheureuse : s'ils saisissent votre manteau pour vous empêcher d'avancer, il faut le jeter de côté et continuer la route<sup>1</sup>. Il n'y a point à craindre, en effet, qu'on vous ferme l'entrée parce que vous arrivez nu.

24. J'ai entendu autrefois un vieillard raconter comment les choses s'y passent ; il m'engagea même à l'y suivre ; il devait me montrer le chemin, me faire inscrire, en arrivant, au rang des citoyens, me donner place dans sa tribu et dans sa phratrie, afin que j'eusse ma part du bonheur commun.

Mais moi, je refusai, soit folie ou jeunesse<sup>2</sup>.

Je n'avais alors que quinze ans ; et cependant j'étais peut-être déjà dans les faubourgs, aux portes mêmes de la cité. Ce vieillard me disait, entre autres choses, au sujet de cette ville, si j'ai bonne mémoire, que tous les habitants en sont étrangers, venus d'autres pays ; personne n'y a pris naissance : ce ne sont que barbares, esclaves, gens contrefaits, petits, pauvres ; en un mot, est citoyen qui veut : c'est une loi chez eux d'inscrire tout le monde, sans avoir égard à la fortune, à l'habit, à la taille, à la beauté, à la naissance, à la noblesse des aïeux : ils n'en tiennent aucun compte. Il suffit à n'importe qui, pour devenir citoyen, d'avoir de l'intelligence, le désir du bien, l'assiduité au travail, le mépris des plaisirs, une âme qui ne cède ni ne faiblisse devant les nombreuses difficultés qu'on rencontre sur le chemin. Si l'on prouve qu'on a ces qualités, et si l'on a parcouru toute la route qui mène à la ville, on est citoyen de droit, qui que l'on soit du reste, et placé au même rang que les autres.

1. Allusion à Homère, *Iliade*, VI, v. 518 ; XVI, v. 9.

2. Parodie d'Homère, *Iliade*, V, v. 204.

Ainsi les mots inférieur, supérieur, noble, roturier, esclave, libre, ne sont rien de nom ou de fait dans cette cité.

25. HERMOTIMUS. Tu vois, Lycinus, que je ne travaille pas pour une fin chimérique ou frivole, moi qui désire devenir également citoyen de cette ville si belle et si heureuse.

LYCINUS. Et moi aussi, Hermotimus, je le désire comme toi : il n'est rien que je souhaite plus vivement. Si cette ville était proche et qu'elle fût visible pour tout le monde, il y a longtemps, sois-en sûr, que, sans hésiter, je m'y serais rendu et que j'en serais citoyen. Mais puisque, ainsi que vous le dites, toi et le rhapsode Hésiode, elle est fort éloignée, il faut, de toute nécessité, chercher le chemin qui y conduit, et prendre le meilleur guide. N'es-tu pas de cet avis-là ?

HERMOTIMUS. Comment y arriver autrement ?

LYCINUS. Oui, mais tu trouves une foule de gens qui te promettent de t'y conduire : ils disent qu'ils savent le chemin. Ils viennent tout empressés, et chacun d'eux se donne pour indigène. Cependant la route qu'ils indiquent n'est point unique : ce n'est pas la même ; il y en a au contraire beaucoup ; elles sont toutes différentes et n'ont aucun rapport les unes avec les autres. L'une semble mener vers l'occident et l'autre vers l'orient, celle-ci vers le septentrion et celle-là vers le midi. L'une passe à travers des prairies, des bois ombragés ; elle est fraîche et délicieuse, elle n'offre rien de dur et de pénible aux voyageurs. L'autre est raboteuse, hérissée de cailloux, exposée au plein soleil, à la soif, à la fatigue. Et pourtant on dit que toutes conduisent à cette unique cité, et qu'elles ont une issue complètement opposée.

26. Voilà d'où provient tout mon embarras. Quelle que soit la route où je me présente, j'y trouve un homme qui, debout à l'entrée du chemin, me tend la main d'un air qui me donne confiance, m'engage à le suivre, en me disant qu'il connaît seul la vraie route, que les autres s'égarent, qu'ils ne sont jamais parvenus eux-mêmes à la ville, et qu'ils n'ont jamais voulu marcher avec ceux qui pouvaient les y conduire. Si je vais trouver son voisin, mêmes promesses à propos de la route, mêmes reproches adressés aux autres, et ainsi de suite jusqu'à la fin, sans exception. De la sorte, le nombre des routes et leurs différences me jettent dans l'embarras, dans l'incertitude la plus grande, surtout lorsque j'entends chacun des guides soutenir qu'il est dans le vrai chemin et en faire exclusivement l'éloge. Je ne sais plus alors de quel côté me tourner, ni quel guide je dois suivre pour arriver à la ville de la Vertu.

27. HERMOTIMUS. Moi, je te délivrerai de cette incertitude. Pour peu que tu te fies, Lycinus, à ceux qui ont déjà fait la route, tu ne peux t'égarer.

LYCINUS. Desquels parles-tu? quelle route ont-ils suivie? quels guides ont-ils pris? C'est toujours le même embarras sous une autre forme, quand des choses nous passons aux hommes.

HERMOTIMUS. Comment cela?

LYCINUS. Celui qui suit la route de Platon et qui marche auprès de lui, ne peut manquer d'en faire l'éloge; de même pour Épictète, et ainsi de suite. Toi-même, tu me fais l'éloge de la vôtre. En peut-il être autrement, Hermotimus?

HERMOTIMUS. Assurément, non.

LYCINUS. Cependant tu ne m'as pas délivré de mon incertitude; je ne sais toujours pas à quel voyageur je dois me fier de préférence. Je vois, en effet, chacun d'eux, le chef tout le premier, après n'avoir tenté qu'une seule route, la préconiser et affirmer qu'elle est l'unique qui conduise à la ville; mais je ne puis savoir s'il dit la vérité. Je veux bien accorder qu'il est arrivé à un but et qu'il a vu une ville: mais qu'il ait vu celle qu'il fallait voir, et dont nous voudrions, toi et moi, devenir citoyens; que, devant aller à Corinthe, il ne soit pas allé à Babylone et qu'il n'ait pas cru voir Corinthe, c'est ce qui ne m'est pas démontré. Car, qui a vu une ville, n'a pas pour cela vu Corinthe, Corinthe n'étant pas la seule ville qui soit au monde. Mais ce qui me jette surtout dans l'embarras, c'est de savoir que, de toute nécessité, il n'y a qu'un seul chemin, puisqu'il n'y a qu'une seule Corinthe: tous les autres chemins conduisent partout ailleurs, excepté à Corinthe, à moins qu'on ne soit assez fou pour croire qu'on y peut aller en prenant la route des régions hyperborées ou celle des Indes.

HERMOTIMUS. Tu as raison, Lycinus, chaque chemin conduit à des endroits différents.

28. LYCINUS. Eh bien, mon bel Hermotimus, il faut donc longuement réfléchir avant de choisir et la route et les guides. Nous ne nous en rapporterons pas au proverbe: « Allons où nos pieds nous mènent; » autrement, nous pourrions bien, sans le savoir, au lieu de la route de Corinthe, prendre celle de Babylone ou de Bactres. Il n'est pas prudent de se fier au hasard et de croire que nous prendrons assurément la meilleure route, après nous être lancés dans la première venue sans examen. Il est possible, je ne dis pas, que cela arrive; cela même est peut-être arrivé dans une longue suite de temps. Mais je ne pense pas qu'en de si graves intérêts, il faille jeter le dé à la légèreté, ni renfermer,

comme on dit, ses espérances dans un bateau d'osier, quand on veut traverser la mer Égée ou la mer Ionienne. Nous n'aurions alors aucun droit d'accuser la Fortune, si, lançant au hasard nos flèches et nos traits, nous n'atteignons jamais la Vérité qui est nue au milieu de tant de mensonges. Ce serait l'histoire de cet archer d'Homère, Teucer, je crois, qui, au lieu d'atteindre la colombe, coupa la ficelle qui la retenait <sup>1</sup>. Il serait alors beaucoup plus raisonnable d'espérer frapper et faire tomber sous nos traits n'importe quelle pièce, entre toutes, que précisément l'une d'elles sur la quantité; et je présume que nous courons grand risque de sortir du droit chemin et de tomber par ignorance dans une des routes de l'erreur, si nous espérons que la Fortune choisira bien pour nous. Il n'est pas facile en mer de revenir sur ses pas et de se sauver, une fois qu'on a mis la voile au vent et qu'on a lâché les câbles; on est forcé de se laisser aller aux flots, de supporter les nausées, les vertiges que donne le roulis: il fallait tout d'abord, avant de partir, monter sur un lieu élevé, pour examiner si le vent était bon et favorable à ceux qui veulent aller à Corinthe, et surtout, par Jupiter, choisir un excellent pilote, un navire solidement construit et capable de résister à la violence des vagues.

29. HERMOTIMUS. C'est de beaucoup le parti le plus sûr, Lycinus. Cependant, je suis persuadé qu'après avoir passé en revue tous les philosophes à la ronde, tu ne trouveras ni guides meilleurs ni pilotes plus expérimentés que les Stoïciens; et si tu veux jamais arriver à Corinthe, tu suivras Chrysispe et Zénon, tu marcheras sur leurs traces; autrement, tu ne pourras pas.

LYCINUS. Tu vois bien. Hermotimus, que tu parles le commun langage. Un sectateur de Platon, d'Épicure ou de tout autre, s'exprimerait comme toi: il dirait que je ne puis arriver à Corinthe, sinon avec lui. Ainsi, ou il faut les croire tous, ce qui est ridicule, ou il faut également s'en défier. Or, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la vérité.

30. Supposons, en effet, qu'ignorant, comme à présent, quel est celui de tous qui dit vrai, je choisisse votre secte, sur ta parole et vu mon amitié pour toi, qui ne connais que les dogmes des Stoïciens et qui n'as voyagé que sur une seule route, et puis, qu'un dieu rappelant à la vie Platon, Pythagore, Aristote et les autres, ceux-ci m'entourent, m'adressent des questions et me fassent un procès, par Jupiter, comme coupable d'insolence, en

1. *Iliade*, XXIII, v. 885.

me disant : « Pourquoi, mon cher Lycinus, et sur la foi de qui donnez-vous à Chrysispe et à Zénon la préférence sur nous, qui sommes beaucoup plus anciens que ces hommes, dont la naissance ne date que d'hier, et cela, sans nous avoir adressé un seul mot, sans avoir pris la moindre connaissance de notre doctrine ? » S'ils me disaient cela, que leur répondrais-je ? Me suffirait-il d'alléguer que j'ai eu confiance dans Hermotimus, un mien ami ? Je suis sûr qu'ils diraient : « Nous ne savons pas, Lycinus, ce que c'est que votre Hermotimus, et, de son côté, il ne nous connaît pas davantage. Ainsi vous ne deviez pas nous condamner tous, ni nous juger par défaut, sur le témoignage d'un homme qui ne connaît qu'une route en philosophie, et qui même ne l'a point suffisamment explorée. Les législateurs, Lycinus, n'ont point prescrit aux juges d'agir de la sorte, de n'écouter qu'une des deux parties et de ne pas laisser l'autre exposer ce qu'elle croit utile à sa cause : ils veulent qu'on les entende toutes deux, afin que, pesant plus facilement leurs raisons, on trouve la vérité et le mensonge. Si les juges n'agissent point ainsi, la loi autorise à faire appel à un autre tribunal. »

31. Voilà probablement ce qu'ils me diraient. Et maintenant, supposons encore que l'un d'eux me parle ainsi : « Dites-moi, Lycinus, si un Éthiopien, qui n'aurait jamais vu des hommes comme nous, parce qu'il n'aurait pas mis les pieds hors de son pays, affirmait positivement, au milieu d'une assemblée d'Éthiopiens, qu'il n'y a nulle part des hommes blancs ou jaunes, et qu'on ne trouve absolument que des noirs, croirait-on ce qu'il dirait ? Certainement, quelque vieil Éthiopien lui répondrait : « D'où sais-tu cela, ô le plus outreucidant des hommes, toi qui n'es jamais sorti de ce pays, et qui, assurément, ne sais rien de ce qui se passe ailleurs ? » Ne dirions-nous pas que ce vieillard a raison ? » Que t'en semble, Hermotimus ?

HERMOTIMUS. Oui, le reproche du vieillard me paraît fort juste.

LYCINUS. Et à moi aussi, Hermotimus. Mais je ne sais si tu approuveras également ce qui va suivre. Quant à moi, je l'approuve complètement.

32. HERMOTIMUS. Qu'est-ce donc ?

LYCINUS. Notre philosophe insistera, et me dira à peu près : « Eh bien, mon cher Lycinus, supposons de la même manière qu'un homme instruit exclusivement dans la doctrine des Stoïciens, comme votre ami Hermotimus, n'ait jamais voyagé dans le pays de Platon, d'Épicure ou de tout autre philosophe. S'il affirme qu'il n'y a rien d'aussi beau, ni d'aussi vrai, dans les

autres sectes, que ce qu'enseigne le Portique et que ce qu'il appelle ainsi, ne nous paraîtra-t-il pas fort outrecaidant de se prononcer sur tout, lui qui ne sait qu'une chose, et qui n'a jamais mis le pied hors de son Éthiopie ? » Que lui répondre ? Ceci sans doute : « Il est bien vrai que nous connaissons à fond les dogmes des Stoïciens, afin de philosopher suivant leur méthode ; mais nous n'ignorons pas cependant ce qu'ont dit les autres philosophes. Le maître nous en parle quelquefois dans ses leçons, et il renverse leurs principes par ses raisonnements. »

33. Penses-tu qu'ici les Platon, les Pythagore, les Épicure et les autres garderont le silence ? Ils se mettront à sourire et diront : « Que fait donc, Lycinus, Hermotimus votre ami ? Il croit devoir ajouter foi à ce que disent contre nous nos adversaires, et il s'imagine que nos principes sont tels qu'ils les lui exposent par ignorance ou par le soin qu'ils prennent de cacher la vérité. Mais s'il voyait un athlète qui, afin de s'exercer avant le combat, donnerait des coups de pied en l'air et allongerait le poing dans le vide, comme pour frapper son antagoniste, irait-il, s'il était agonothète, le proclamer invincible ? Ne croirait-il pas plutôt que ces exercices sont faciles, que ces jeux d'enfants n'ont rien de dangereux, puisqu'il n'y a pas eu de résistance, et que la palme ne peut être accordée que pour un combat où l'on a terrassé son adversaire, et où celui-ci s'est avoué vaincu ? Autrement, est-ce possible ? Qu'Hermotimus n'aille donc pas, parce que ses maîtres s'escriment contre nous en notre absence, s'imaginer qu'ils sont vainqueurs et qu'il n'est pas difficile de terrasser nos doctrines. On en pourrait dire autant de ces petites maisons que construisent les enfants et qu'ils détruisent avec la même facilité, vu leur faiblesse ; ou bien de ces gens qui, voulant s'exercer à tirer l'arc, lient une botte de paille, l'accrochent à une petite distance, et se mettent à y viser. S'il arrive qu'ils atteignent le but et percent la botte, ils jettent de grands cris, comme s'ils avaient fait un bel exploit, parce que leur flèche a traversé de la paille. Ce n'est pas là ce que font les Perses, ni les Scythes, ni les autres archers : d'abord, c'est quand ils sont le plus secoués par leurs chevaux qu'ils lancent leurs traits ; et puis, ils veulent que l'objet qu'ils visent se remue, qu'il n'attende pas, immobile, la pointe de la flèche, mais qu'il fuie, au contraire, avec la plus grande rapidité ; aussi, la plupart du temps, décochent-ils leurs traits sur des bêtes sauvages, quelques-uns même sur des oiseaux. Si parfois il leur plaît d'essayer contre un but la force de leur coup, ils placent en face d'eux un morceau de bois qui résiste, un bouclier fait



de peau de bœuf, ils y lancent leurs flèches, et s'assurent par là qu'elles sont capables de passer au travers des armes. Ainsi, Lycinus, dites de notre part à Hermotimus que ses maîtres visent une botte de paille, et se vantent, après cela, d'avoir vaincu des hommes armés; ils dessinent notre portrait, l'attaquent à coups de poing, et quand ils l'ont abattu, ce qui n'est pas difficile, ils se figurent qu'ils nous ont abattus nous-mêmes. Cependant chacun de nous pourrait leur appliquer ce vers d'Achille à propos d'Hector <sup>1</sup> :

De mon casque brillant il ne voit pas le front. »

Voilà ce qu'ils diraient tous ensemble, et chacun de son côté.

34. Platon pourrait, en outre, me raconter quelque anecdote de Sicile; il en sait beaucoup: celle-ci, par exemple <sup>2</sup>. Gélon, tyran de Syracuse, avait, dit-on, l'haleine mauvaise; mais il fut longtemps avant de s'en douter, personne n'osant l'en avertir, vu sa qualité de tyran. A la fin, une femme étrangère, avec laquelle il avait commerce, eut la hardiesse de le lui dire. Gélon, de retour chez lui, se fâcha contre sa femme, pour ne l'avoir point averti d'un défaut qu'elle devait connaître mieux que personne. Celle-ci le pria de l'excuser, parce que, n'ayant jamais eu affaire ni parlé de près à un autre homme, elle croyait que tous sentaient ainsi de la bouche. « De même Hermotimus, qui n'a vécu qu'avec les Stoïciens, me dirait Platon, ignore apparemment comment est la bouche des autres philosophes. » Chryssippe m'en dirait autant, et peut-être plus encore, si, sans l'écouter, je me portais vers Platon, sur la foi de quelques Platoniciens, exclusivement dévoués à leur maître. En résumé, tant qu'on ne voit pas clairement quelle est la vraie secte philosophique, il n'en faut choisir aucune: autrement, c'est faire injure à toutes les autres.

35. HERMOTIMUS. Par Vesta! mon cher Lycinus, laissons en repos Platon, Aristote, Épicure, et tous les chefs d'école. Je ne puis pas les avoir tous pour antagonistes: nous deux, toi et moi, cherchons de nous-mêmes si la philosophie est vraiment ce que je dis. A quoi bon appeler dans le propos les Éthiopiens, et faire venir la femme de Gélon de Syracuse?

LYCINUS. Eh bien, qu'ils s'en aillent, si tu les crois inutiles à

1. *Iliade*, XVI, v. 70.

2. Voy. Plutarque, *Utilité qu'on peut retirer de ses ennemis*, chap. VII; seulement, il attribue à Hiéron le défaut que Lucien donne à Gélon.

notre entretien ! Mais parle ; tu me parais avoir quelque chose de bon à dire.

HERMOTIMUS. Il me semble, Lycinus, qu'il est très-possible à un homme qui n'a appris que les doctrines des Stoïciens de savoir d'eux la vérité, sans étudier successivement chacune des autres sectes. Par exemple, si l'on te disait : « Deux fois deux font quatre, » aurais-tu besoin d'aller demander, à la ronde, à tous les gens de calcul, si par hasard deux fois deux font cinq ou sept ? Ne pourrais-tu pas voir tout de suite que cet homme te dit vrai ?

LYCINUS. Tout de suite, Hermotimus.

HERMOTIMUS. Comment alors ne crois-tu pas possible que quelqu'un, qui ne fréquente que les Stoïciens, puisse savoir d'eux la vérité, et se passer des autres, puisqu'il sait que jamais quatre ne peut devenir cinq, quand dix mille Platons et autant de Pythagores le soutiendraient ?

36. LYCINUS. Tu sors de la question, Hermotimus ; tu compares des faits unanimement reconnus à des choses contestées : la différence est énorme. Qu'est-ce à dire ? As-tu jamais rencontré quelqu'un qui dise que deux fois deux font sept ou onze ?

HERMOTIMUS. Jamais ! il faudrait être fou pour ne pas convenir que cela fait quatre.

LYCINUS. Eh bien ! as-tu jamais rencontré, au nom des Grâces, réponds-moi sincèrement, un stoïcien et un épicurien qui ne fussent point en désaccord sur les principes et sur la fin ?

HERMOTIMUS. Jamais.

LYCINUS. Prends bien garde alors, mon cher, de me jeter dans l'erreur, moi, ton ami. Nous cherchons quels sont en philosophie ceux qui disent la vérité, et toi, par anticipation, tu attribues ce privilège aux Stoïciens, en disant que ce sont eux qui établissent que deux fois deux font quatre. Mais il n'est pas certain qu'il en soit ainsi. En effet, les Épicuriens ou les Platoniciens pourraient dire que ce sont eux qui calculent de la sorte, tandis que c'est vous qui comptez cinq ou sept. N'est-ce pas là, en effet, ce qui arrive, quand vous dites que le seul bien est l'honnête, et que les Épicuriens soutiennent que le seul bien est l'agréable ; quand vous soutenez que tout est corporel, tandis que Platon affirme qu'il y a dans les êtres quelque chose d'incorporel ? Toi, cependant, comme je le disais, tu tranches prématurément la question, pour en attribuer sans conteste la solution aux Stoïciens, malgré la résistance des autres qui soutiennent qu'elle est à eux. Or, c'est ici surtout qu'il est besoin,

je crois, d'une décision. Si l'on peut prouver que les Stoïciens seuls sont en droit de dire que deux fois deux font quatre, les autres doivent garder le silence; mais, tant qu'il y aura contestation sur ce point, il faut les écouter tous également; autrement, nous aurions l'air de juger par faveur.

37. HERMOTIMUS. Tu ne me parais pas, Lycinus, bien comprendre le sens de mes paroles.

LYCINUS. Parle donc plus clairement, si tu as autre chose à dire, et si tu ne répètes pas ce que tu as déjà dit.

HERMOTIMUS. Tu vas comprendre ce que je dis. Supposons que deux hommes entrent dans le temple d'Esculape ou dans celui de Bacchus : une fiole sacrée se perd : il faudra fouiller ces deux hommes, afin de savoir lequel la tient cachée sous sa robe.

LYCINUS. C'est vrai.

HERMOTIMUS. Assurément, c'est l'un des deux qui la tient.

LYCINUS. Certainement, puisqu'elle est égarée.

HERMOTIMUS. Si on la trouve sur le premier, on n'aura pas besoin de déshabiller l'autre : il est évident qu'il ne l'a pas.

LYCINUS. C'est évident.

HERMOTIMUS. Mais, si on ne la trouve pas sur le premier, c'est l'autre qui l'a, et il est inutile de chercher davantage.

LYCINUS. Oui, puisqu'il l'a.

HERMOTIMUS. Et nous, si nous trouvions la fiole chez les Stoïciens, nous n'aurions donc plus besoin de chercher davantage, ayant ce que nous cherchions depuis longtemps : ou bien faudrait-il nous donner encore cette peine ?

38. LYCINUS. Ce serait inutile, si vous la trouviez, et si, en la trouvant, vous étiez certains que c'est bien là ce vase sacré qui était perdu, et que vous connaissiez parfaitement. Mais, mon cher, ce ne sont pas deux hommes seuls qui sont entrés dans le temple, et dont l'un doit avoir nécessairement l'objet dérobé ; c'est une foule compacte : ensuite, on ne sait pas au juste ce qui a été perdu : est-ce une fiole, une coupe, une couronne ? De tous les prêtres qui sont là, les uns disent une chose, les autres une autre ; ils ne sont point d'accord sur la matière même de l'objet : les uns disent qu'il est d'airain, les autres d'argent ; ceux-ci d'or, ceux-là d'étain. Il faut donc déshabiller tous ceux qui sont entrés dans le temple, si l'on veut trouver l'objet perdu : et, quand même on trouverait tout de suite sur le premier une fiole d'or, il n'en faudrait pas moins déshabiller les autres.

HERMOTIMUS. Pourquoi donc, Lycinus ?

LYCINUS. Parce qu'on ne sait pas si c'est une fiole qui a été perdue ; et, en supposant que tous en conviendraient, ils ne

disent pas tous que la fiole est d'or ; puis, ce fait étant reconnu que la fiole perdue est d'or, lors même que tu aurais trouvé une fiole d'or sur le premier homme fouillé par toi, il n'en faudrait pas moins continuer tes recherches sur les autres : car il n'est pas démontré que cette fiole soit celle du dieu. Ne peut-il pas exister, en effet, beaucoup de fioles d'or ?

HERMOTIMUS. Assurément.

LYCINUS. Il sera donc nécessaire de fouiller tous les autres ; de déposer au milieu du temple ce qu'on aura trouvé sur chacun d'eux, et de se demander quel est par hasard celui de ces objets qui appartient au dieu.

39. Car ce qui fait surtout notre perplexité, c'est que chacun de ceux que nous devons déshabiller porte sur lui quelque chose : l'un une coupe, l'autre une fiole, un troisième une couronne ; et ces différents objets sont d'airain, d'or ou d'argent. Or, quel est celui qui possède l'objet sacré, c'est un point douteux. Nous voilà donc réduits à ne pouvoir dire quel est le sacrilège. Il y a plus : tous auraient sur eux le même objet, qu'il ne serait pas moins difficile de distinguer celui qui a volé le dieu, car ces vases peuvent appartenir à des particuliers. La cause spéciale de cette ignorance provient, j'imagine, de ce qu'il n'y a point d'inscription sur la fiole volée. Supposons, en effet, que la fiole a été prise ; si nous y trouvons gravé le nom du dieu ou de celui qui l'a offerte, nous aurons beaucoup moins de peine, et, à la vue de l'inscription, nous pourrions cesser de fouiller et de tourmenter les autres. Je pense, Hermotimus, que tu as souvent assisté aux jeux gymniques.

HERMOTIMUS. Tu as raison, je les ai vus souvent et en plusieurs endroits.

LYCINUS. Est-ce que tu t'es assis quelquefois auprès des agonothètes ?

HERMOTIMUS. Oui, par Jupiter : dernièrement, aux jeux olympiques, j'étais à la droite des hellanodices<sup>1</sup>. Évandride, fils d'Éléius, m'avait offert une place avec ses compatriotes, et je souhaitais vivement voir de près tout ce que les hellanodices allaient faire.

LYCINUS. Tu sais, par conséquent, comment chacun tire au sort celui contre lequel il doit lutter à la palestre ou au pancrace ?

HERMOTIMUS. Je le sais.

1. Magistrats qui présidaient aux jeux.

2. Juges qui décidaient à qui devait appartenir le prix, Voy. Duruy, *Hist. gr.*, p. 428.

LYCINUS. Alors tu peux le dire mieux que personne , pour l'avoir vu de près.

40. HERMOTIMUS. Jadis , quand Hercule présidait à ces jeux , des feuilles de laurier....

LYCINUS. Laissons ce qu'on faisait jadis , Hermotimus : dis-moi ce que tu as eu sous les yeux.

HERMOTIMUS. On apporte une urne d'argent , consacrée au dieu , et l'on y jette , pour tirer au sort , de petits morceaux de bois , de la grandeur d'une fève , avec une lettre gravée. Sur les deux premiers est un A , sur les deux suivants un B , sur les deux qui viennent après un Γ , et ainsi de suite , deux par deux , proportionnellement au nombre des athlètes. Alors chacun des lutteurs s'avance , adresse une prière à Jupiter , plonge sa main dans l'urne et en tire un morceau de bois : un autre en fait autant , tandis qu'un mastigophore <sup>1</sup> , debout auprès de chacun d'eux , lui arrête la main et l'empêche de lire la lettre qu'il a tirée. Quand tous ont fini , l'alytarque <sup>2</sup> , je crois , ou l'un des hellanodices , je ne me le rappelle pas bien , fait le tour des combattants , rangés en cercle , inspecte chaque lettre et désigne celui qui a tiré l'A pour lutter à la palestre ou au pancrace avec celui qui a tiré aussi l'A : il en est de même pour les deux qui ont amené le B , et successivement les autres lettres. Voilà ce qui se pratique , lorsque les lutteurs sont en nombre pair , comme huit , quatre , douze ; s'ils sont en nombre impair , cinq , sept , neuf , on jette de surplus dans l'urne un morceau de bois , dont la lettre n'a point de correspondante ; et l'athlète auquel il échoit , s'assied en attendant que les autres aient combattu , par la raison qu'il n'a point de lettre en rapport avec la sienne. Or , c'est une chance heureuse pour cet athlète d'attendre , frais et dispos , le moment de lutter avec des adversaires fatigués.

41. LYCINUS. Attends un peu : j'avais le plus grand besoin de ce que tu viens de dire. Ainsi , il y a neuf athlètes ; tous ont tiré leur morceau de bois , et le tiennent à la main. Toi , tu fais le tour des combattants , car je veux au lieu de spectateur te nommer hellanodice , et tu inspectes chaque lettre ; mais tu ne pourras pas , je crois , savoir quel est celui qui doit demeurer assis , avant de les avoir passés tous en revue et réunis par couple.

HERMOTIMUS. Que dis-tu là , Lycinus ?

LYCINUS. Qu'il est impossible de trouver sur-le-champ là

1. Appariteurs armés d'un fouet.

2. Grand maître des cérémonies.

lettre désignant l'éphèdre<sup>4</sup>. Tu trouveras bien une lettre, mais tu ne sauras pas si cela indique celui qui doit rester assis, attendu qu'il n'a pas été dit d'avance si c'est un K, un M ou un I qui désigne l'éphèdre. Au contraire, si tu trouves un A, tu cherches celui qui a l'autre A, et quand tu l'as trouvé, tu accouples tes deux athlètes; passant ensuite au B, tu cherches encore où peut être l'autre B, l'adversaire de celui que tu as trouvé, et de même pour la suite, jusqu'à ce qu'il ne te reste plus que l'athlète auquel est échue la lettre unique, qui ne doit point lui donner d'antagoniste.

42. HERMOTIMUS. Mais si tu rencontrais cette lettre dès la première ou la seconde fois, que ferais-tu ?

LYCINUS. Je n'en sais rien; mais toi, qui es hellanodice, je veux savoir ce que tu ferais. Dirais-tu sur-le-champ que c'est celui-là qui doit être éphèdre, ou bien faudrait-il que tu eusses fait le tour du cercle des athlètes et regardé s'il y a une lettre pareille à celle-là, puisque tu ne peux connaître l'éphèdre qu'après avoir vu tous les morceaux de bois ?

HERMOTIMUS. Je n'aurais pas de peine à le savoir, Lycinus; car si, sur neuf lettres, je trouve tout de suite E, je suis sûr que celui qui l'a doit être l'éphèdre.

LYCINUS. Comment cela, Hermotimus ?

HERMOTIMUS. Le voici : A a été tiré par deux athlètes, B par deux autres; et, sur les quatre qui restent, deux ont amené Γ et deux autres Δ : par conséquent quatre lettres ont été épuisées par huit athlètes; or, la cinquième lettre qui reste, et qui vient à la suite, est E; donc celui qui l'a tirée est l'éphèdre.

LYCINUS. Que dois-je faire, Hermotimus ? Te louerai-je de ton intelligence, ou veux-tu me permettre de te faire une objection, quelle qu'elle soit ?

HERMOTIMUS. Dis, par Jupiter ! Je ne vois pourtant pas ce que tu peux avoir de raisonnable à objecter à mon argument.

43. LYCINUS. Tu ranges les lettres dans l'ordre rigoureusement alphabétique, en disant d'abord A, puis B, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le nombre des couples d'athlètes soit épuisé. Je veux bien que cela soit d'usage aux jeux olympiques. Mais que sera-ce, si l'on prend cinq lettres au hasard, par exemple le X, le Σ, le Z, le K et le Θ, en écrivant chacune des quatre premières lettres sur huit des morceaux de bois, et en réservant pour le neuvième le Z qui doit désigner l'éphèdre ? Que faire, si l'on tombe tout de suite sur le Z ? Comment devi-

4. Nom grec de celui qui demeure assis.

ner si celui qui le tient est l'éphèdre, sans avoir auparavant regardé les autres morceaux de bois et s'être assuré qu'il n'a point de correspondant ? Tu ne peux plus, comme tout à l'heure, tirer aucune conjecture de l'ordre des lettres.

HERMOTIMUS. Tu me fais là une question à laquelle il n'est pas aisé de répondre.

44. LYCINUS. Eh bien ! considérons-la sous un autre aspect. Supposons que ce ne sont pas des lettres qui sont gravées sur les morceaux de bois, mais des figures, des caractères, tels que les Égyptiens en tracent en grand nombre au lieu de lettres, des cynocéphales, des hommes à tête de lion ; ou plutôt abandonnons ces signes, comme monstrueux : prenons-en qui soient simples, de forme unique, et gravons, le plus nettement possible, deux hommes sur les deux premiers morceaux de bois, deux chevaux sur les deux suivants, puis deux coqs, deux chiens, et enfin un lion sur le neuvième. Si tu rencontres tout d'abord le morceau de bois où se trouve la figure d'un lion, comment pourras-tu dire que c'est celui-là qui désigne l'éphèdre, à moins que tu n'aies examiné tous les autres, pour voir s'il n'y en a point qui porte la même figure ?

HERMOTIMUS. Je n'ai rien à te répondre, Lycinus.

45. LYCINUS. Je le crois bien ; tu n'aurais rien à dire de plausible. Si donc nous voulons découvrir celui qui a la fiole sacrée, ou bien l'éphèdre, ou le meilleur guide pour nous rendre à Corinthe, il faut que nous allions trouver tous ces gens-là, et que nous les interrogiions en les mettant à l'épreuve, en les déshabillant, en les considérant de très-près, et encore aurons-nous de la peine à connaître ainsi la vérité. Si j'avais à m'en rapporter à un conseiller sûr en matière de philosophie, ce ne serait qu'à celui qui saurait tout ce que disent les autres philosophes : le reste ne me serait d'aucun prix : je n'aurais en eux aucune confiance, lors même qu'ils n'ignoreraient qu'une seule secte ; car c'est peut-être la meilleure. Si quelqu'un nous présentait un bel homme, en disant que c'est le plus beau de tous les hommes, nous ne le croirions pas, à moins qu'il ne fût certain qu'il a vu toute l'espèce humaine. Peut-être cet homme est-il très-beau ; mais qu'il soit le plus beau de tous, c'est ce qu'on ne peut savoir, sans les avoir tous vus. Or, ce n'est pas un bel homme, c'est le plus beau des hommes qu'il nous faut, et, si nous ne le trouvons pas, nous ne nous croirons pas plus avancés. Il ne nous suffira pas, en effet, d'avoir trouvé une beauté quelconque ; nous cherchons la beauté parfaite, qui est nécessairement unique.

46. HERMOTIMUS. Tu dis vrai.

LYCINUS. Comment donc peux-tu soutenir qu'il existe quelqu'un qui a tenté toutes les routes de la philosophie, qui connaît les dogmes de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Chrysippe, d'Épicure et des autres philosophes, et qui, enfin, de tant de routes en a choisi une, qu'il a reconnue vraie et qu'il sait, par expérience, être la route qui conduise droit au bonheur? Si nous trouvions un pareil homme, nous sortirions de tout notre embarras.

HERMOTIMUS. Il n'est pas facile, Lycinus, de rencontrer cet homme-là.

47. LYCINUS. Que ferons-nous donc, Hermotimus? Je ne crois pas qu'il faille se désespérer, si nous ne trouvons pas de guide en ce moment. Ne vaut-il pas mieux et n'est-il pas plus sûr de commencer nous-mêmes, et de parcourir toutes les sectes, en examinant soigneusement ce que dit chacune d'elles?

HERMOTIMUS. Il me le semble, d'après tout notre entretien. Cependant je vois un obstacle dans ce que tu disais tout à l'heure, qu'il est très-difficile de revenir sur ses pas, une fois qu'on a mis la voile au vent. Comment rentrer dans les autres routes, si l'on s'arrête, comme tu dis, dans la première?

LYCINUS. Je vais te le dire; faisons ce qu'a fait Thésée. Prenons le fil des mains de quelque Ariadne tragique, entrons dans chacun de ces labyrinthes, et, en refaisant notre peloton, nous n'aurons pas de peine à sortir.

HERMOTIMUS. Mais qui sera notre Ariadne, et comment nous procurer ce fil?

LYCINUS. Sois tranquille, mon ami: je crois en avoir trouvé un, à l'aide duquel nous arriverons aisément à l'issue.

HERMOTIMUS. Quel est-il?

LYCINUS. L'invention n'est pas de moi; elle est d'un sage<sup>1</sup> qui a dit: « Sois sobre et incrédule. » En effet, si nous n'ajoutons foi qu'avec réserve à ce que nous entendrons, si nous faisons ce qui se pratique au barreau, en laissant chacun parler à son tour, peut-être échapperons-nous facilement aux détours des labyrinthes.

HERMOTIMUS. Tu as raison, faisons cela.

48. LYCINUS. Soit. Mais quel est le premier que nous irons trouver? Est-il indifférent de commencer par l'un ou par l'autre? Commençons par qui nous voudrons! Adressons-nous, par

1. Épicarme, poète comique. Voy. A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 273; Cicéron, *Lettres à Atticus*, I, XIX.



exemple, à Pythagore. Combien penses-tu qu'il nous faudra de temps pour apprendre toute la doctrine pythagoricienne, en tenant compte des cinq années de silence ? Ces années comprises, trente ans, je crois, pourront suffire ; autrement, ce sera assez de vingt.

HERMOTIMUS. D'accord.

LYCINUS. Maintenant, donnons-en autant à Platon, et ensuite à Aristote.

HERMOTIMUS. C'est fait.

LYCINUS. Je ne te demande pas combien nous en devons accorder à Chrysippe : je t'ai entendu dire qu'il en faut au moins quarante.

HERMOTIMUS. Assurément.

LYCINUS. Nous ferons la même chose pour Épicure et pour les autres. Tu comprendras d'ailleurs que nous ne pouvons nous dispenser d'en mettre davantage, en réfléchissant combien de Stoïciens, d'Épicuriens et de Platoniciens octogénaires, avouent qu'ils ne sont pas assez instruits de tous les dogmes de leur secte pour n'avoir plus besoin d'étudier. Du reste, Chrysippe, Aristote et Platon te feront cet aveu, ainsi que Socrate, qui les vaut tous, lui qui criait à qui voulait l'entendre que, loin de tout savoir, il ne savait qu'une chose, c'est qu'il ne savait rien. Reprenons notre calcul. Nous avons posé vingt années pour Pythagore, autant pour Platon, et autant pour les autres. Combien d'années avons-nous au total, en supposant qu'il n'y ait que dix sectes philosophiques ?

HERMOTIMUS. Un peu plus de deux cents, Lycinus.

LYCINUS. Veux-tu en retrancher le quart, et supposer que cent cinquante ans nous suffiront, ou bien même veux-tu réduire le tout à la moitié ?

49. HERMOTIMUS. Tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire. Moi, je ne vois qu'une chose, c'est que bien peu d'hommes pourraient parcourir toutes les sectes, même en commençant dès leur naissance.

LYCINUS. Quel parti prendrons-nous donc, Hermotimus, s'il en est ainsi ? Faut-il mettre à néant tout ce dont nous sommes convenus, à savoir qu'il est impossible de choisir le meilleur guide sans les avoir éprouvés tous, et que celui qui en choisirait un sans faire cette épreuve rechercherait la vérité plutôt par divination que par discernement ? N'est-ce pas là ce que nous disions ?

HERMOTIMUS. Oui.

LYCINUS. Il est donc de toute nécessité que nous vivions assez

longtemps, si nous voulons faire un bon choix, après une épreuve générale, puis, ce choix fait, devenir philosophes, et, par la philosophie, arriver au bonheur. Mais avant d'y arriver, nous danserions dans l'obscurité, comme dit le proverbe, heurtant tout ce que nous rencontrerions, et prenant tout ce qui nous tomberait sous la main pour l'objet de nos recherches, vu notre ignorance de ce véritable objet. Si même, par un heureux hasard, nous venions à le rencontrer, nous ne pourrions être certains que c'est celui que nous cherchons, attendu qu'il y en a beaucoup de semblables, et soi-disant les seuls vrais.

50. HERMOTIMUS. Je ne sais, Lycinus; mais ce que tu dis me paraît tout à fait raisonnable, et, à te parler franchement, tu me causes un sensible chagrin, en discourant et en raisonnant avec cette rigueur, sans qu'il en soit besoin. Il faut, en effet, que je sois sorti de chez moi sous de fâcheux auspices, puisque je t'ai rencontré, et que, au moment où je croyais toucher au but de mes espérances, tu m'as précipité dans l'incertitude, en me prouvant que la découverte de la vérité est impossible, à cause de la longueur du temps qu'elle exige.

LYCINUS. Mais, mon cher, tu aurais bien plus raison de te fâcher contre Ménécrate, ton père, et contre ta mère, dont j'ignore le nom, ou plutôt contre notre nature humaine, de ne t'avoir pas fait, comme Tithon<sup>1</sup>, capable de vivre de longs jours, des siècles entiers, mais borné à une vie dont le cours le plus étendu est de cent ans, en un mot, de t'avoir fait homme. Quant à moi, je n'ai fait que tirer la conséquence des principes posés dans notre examen.

51. HERMOTIMUS. Non; tu n'es qu'un moqueur, et, je ne sais pourquoi, tu hais la philosophie et tu railles les philosophes.

LYCINUS. Mon cher Hermotimus, quelle est la vérité, vous autres sages, ton maître et toi, vous le sauriez mieux dire sans doute. Moi, je sais tout simplement qu'elle est fort désagréable à entendre et toujours étouffée par le mensonge. Le mensonge, en effet, est d'un aspect bien plus gracieux, et par conséquent plus agréable. Mais la vérité ne connaît aucun alliage; elle parle aux hommes avec franchise, et c'est ce qui fait qu'ils la détestent. Toi-même, en ce moment, tu te fâches contre moi, parce que je t'ai fait voir la vérité dans les matières qui t'occupent, et parce que je t'ai prouvé que ce que nous aimons, toi et moi, n'est pas facile à obtenir. C'est à peu près comme si tu devenais amoureux d'une statue et que tu voulusses en jouir, persuadé

1. Cf. Horace, *Ode xxviii* du livre I, v. 8.

que c'est une femme réelle : moi qui sais que ce n'est que de la pierre ou de l'airain, je t'avertis, par bonté d'âme, que tu aimes en pure perte, et alors, tu vas t'imaginer que je suis malintentionné à ton égard, parce que je ne t'ai pas laissé dans l'erreur, livré à une chimérique espérance.

52. HERMOTIMUS. Tu prétends donc, Lycinus, que nous ne devons pas philosopher, mais qu'il faut nous laisser aller à la paresse, et vivre comme le vulgaire?

LYCINUS. Et quand m'as-tu entendu tenir un semblable langage? Je ne prétends pas que nous devons renoncer à la philosophie. Voici ce que je dis : nous voulons philosopher, il y a plusieurs routes; chacune d'elles a la prétention de conduire à la philosophie et à la vertu; la véritable est inconnue : il faut donc faire son choix avec prudence. Alors il nous a paru impossible, parmi tant de routes qui se présentaient, de choisir la meilleure, à moins d'être allé les essayer toutes : puis cet essai nous a paru un peu long. Eh bien, que veux-tu faire? Je te le demande encore une fois. Suivras-tu le premier que tu rencontreras? Philosopheras-tu avec lui? Et lui, ne te regardera-t-il pas comme une trouvaille que Mercure lui envoie?

53. HERMOTIMUS. Que te répondre? Tu prétends que personne n'est capable de trouver par lui-même, s'il n'a vécu l'âge du phénix, et parcouru en cercle toutes les sectes pour en faire l'épreuve; et tu veux qu'on ne s'en rapporte ni à ceux qui les ont déjà éprouvées, ni aux gens nombreux qui en font l'éloge ou qui en rendent témoignage!

LYCINUS. Mais, quels sont donc, dis-moi, ces gens nombreux qui les connaissent et qui les ont éprouvées toutes? S'il y en a un de cette espèce, il me suffit, fût-il seul; je n'ai pas besoin qu'il y en ait une foule. Si, au contraire, tu parles de ceux qui ne les connaissent pas, leur nombre ne me donnera pas confiance, tant que, ne connaissant aucune secte ou n'en connaissant qu'une, ils parleront des autres d'un ton tranchant.

HERMOTIMUS. Tu es le seul apparemment qui ait vu la vérité; tous les autres qui se livrent à la philosophie n'ont pas le sens commun.

LYCINUS. Tu me calomnies, Hermotimus, lorsque tu dis que je me mets, en quelque manière, au-dessus des autres, ou que je me place parmi ceux qui savent; tu ne te rappelles pas ce que j'ai dit, que non-seulement je ne connais pas mieux la vérité qu'un autre, mais que j'avoue l'ignorer avec tout le monde.

54. HERMOTIMUS. Je trouve fort raisonnable, Lycinus, la nécessité d'aller à toutes les sectes, d'en faire l'épreuve, et de ne

pas choisir autrement la meilleure. Mais il est ridicule de consacrer un si grand nombre d'années à prendre connaissance de chaque secte, comme s'il n'était pas possible de connaître le tout par la partie. Pour moi, du moins, c'est une chose qui me paraît toute simple et qui n'a pas besoin d'une longue préparation. On dit, en effet, qu'un statuaire, Phidias, je crois, en voyant seulement l'ongle d'un lion, jugeait par là de la taille que devait avoir le lion tout entier, qu'il reconstruisait d'après l'ongle<sup>4</sup>. Et toi-même, si l'on te montrait une seule main d'homme, en te cachant le reste de son corps, tu reconnaitrais, je pense, que l'objet caché est un homme, quand même tu ne verrais pas le corps tout entier. Ainsi, nous pouvons facilement apprendre dans une petite portion du jour les dogmes capitaux de chaque secte, ceux dont tout le monde parle : quant aux points plus subtils et qui exigent une grande recherche, ils ne sont pas très-nécessaires à qui veut faire le meilleur choix, et l'on en peut juger par les premiers.

55. LYCINUS. A merveille, Hermotimus ! Quelle force de raisonnement, lorsque tu dis qu'on peut juger du tout par la partie ! Cependant, je me souviens de t'avoir entendu dire le contraire : que celui qui connaît le tout peut bien connaître la partie, mais que celui qui connaît seulement la partie ne connaît pas pour cela le tout. En conséquence, réponds donc à cette question : Phidias, en voyant l'ongle d'un lion, aurait-il pu savoir que c'était celui d'un lion, s'il n'eût jamais vu un lion tout entier ? Et toi, en voyant la main d'un homme, aurais-tu pu dire que c'était une main d'homme, si tu n'avais jamais ni vu ni connu d'homme jusque-là ? Pourquoi gardes-tu le silence ? Veux-tu que je réponde à ta place ce qu'il faudrait dire, puisque tu ne saurais ? Ton Phidias court grand risque de s'en aller sans avoir rien prouvé, et en te disant, après avoir reconstruit inutilement son lion : « Cela ne fait rien à Bacchus, mon garçon ! » En effet, quel rapport y a-t-il entre les faits dont il s'agit ? Phidias et toi, vous n'avez pas d'autre moyen pour connaître la partie que votre connaissance du tout, homme ou lion ; tandis qu'en philosophie, chez les Stoïciens, par exemple, comment par la partie pourras-tu connaître le reste ? Comment affirmes-tu que leurs dogmes sont beaux, puisque tu ne connais pas le tout dont ils font partie ?

56. Quant à ce que tu dis, qu'on peut apprendre dans une petite portion du jour les dogmes capitaux de toute philoso-

4. Cela fait songer aux admirables découvertes de Cuvier.

phie, à savoir les principes, la fin, les diverses opinions sur les dieux, sur l'âme, sur la corporéité de tous les êtres, ou l'incorporéité de quelques-uns, sur le souverain bien placé par ceux-ci dans le plaisir, par ceux-là dans l'honnête, et autres questions semblables, il est facile de les entendre et de les reproduire; cela n'exige aucune peine : quant à savoir quelle est la secte qui dit la vérité, fais attention qu'il ne faut pas seulement une petite portion du jour, mais des jours nombreux. Pourquoi, en effet, chacun de ces philosophes a-t-il été écrire des centaines ou des milliers de volumes, si c'est tout simplement pour établir que les faits sont bien peu nombreux, qui te paraissent faciles et à la portée des disciples ? Tu aurais donc ici, je crois, besoin d'un devin qui t'aide à choisir les meilleurs, afin de ne pas éprouver le retard que causerait un examen attentif et personnel de toutes les sectes, et une attention particulière donnée à chacune d'elles. C'est un moyen expéditif, sans ambages ni retards, que d'envoyer chercher un devin pour entendre les dogmes capitaux, et d'immoler pour chacun d'eux une victime. Le dieu t'épargnera des peines infinies, en te faisant voir dans le foie ce que tu dois choisir.

57. Si tu veux, toutefois, je vais t'enseigner un expédient encore plus commode : sans immoler de victimes, sans faire de sacrifices, sans appeler de ces prêtres qui vendent leur ministère, jette dans une urne des tablettes où soient inscrits les noms de tous les philosophes; ordonne à un jeune enfant, qui a père et mère, de s'approcher de l'urne, de tirer la première tablette qui lui tombera sous la main, et, quel que soit le nom du philosophe que le hasard amène, mets-toi à philosopher d'après ses préceptes.

58. HERMOTIMUS. Ce que tu dis là, Lycinus, est une bouffonnerie indigne de toi. Dis-moi, as-tu jamais acheté du vin ?

LYCINUS. Sans doute, et souvent.

HERMOTIMUS. Est-ce que tu allais à la ronde chez tous les cavaletiers de la ville, pour goûter leurs vins, les comparer et les juger ?

LYCINUS. Nullement.

HERMOTIMUS. Tu te contentais, je pense, de faire emporter le premier que tu trouvais à bon marché et de bonne qualité.

LYCINUS. Oui, par Jupiter !

HERMOTIMUS. Et après en avoir bu une petite portion, tu pouvais dire de quelle qualité était le vin tout entier ?

LYCINUS. Je le pouvais.

HERMOTIMUS. Or, si tu allais dire à des marchands de vin :

« Comme je veux acheter une cotyle<sup>1</sup>, donnez-moi, vous autres, chacun un tonneau entier de votre vin, afin qu'après en avoir goûté de tous, je puisse savoir qui de vous a le meilleur, et quel est celui que je dois acheter ; » si tu leur parlais de la sorte, ne crois-tu pas qu'ils te riraient au nez ? Et si tu continuais la plaisanterie, ne pourrais-tu pas bien être arrosé d'eau ?

LYCINUS. Je le pense, et je ne l'aurais pas volé.

HERMOTIMUS. Il en est de même pour la philosophie. A quoi bon boire un tonneau entier, quand on peut, en goûtant une petite quantité, connaître la qualité du tout ?

59. LYCINUS. Comme tu es insaisissable, Hermotimus, comme tu nous glisses des mains ! Cependant tu me viens en aide : en croyant échapper, tu es tombé dans la nasse.

HERMOTIMUS. Comment cela ?

LYCINUS. Tu compares une chose évidente et bien connue de tous, le vin, avec des objets qui n'ont entre eux aucune ressemblance, et sur lesquels tout le monde dispute, à cause de leur obscurité : aussi, je ne vois pas quel rapport tu peux trouver entre le vin et la philosophie, à moins que ce ne soit parce que les philosophes débitent leurs enseignements comme les cabaretiers, en frelatant, en trompant et en faisant mauvaise mesure. Examinons un peu ce que tu dis. Tu prétends que le vin contenu dans un tonneau est complètement semblable à lui-même : cela, ma foi, n'est point absurde ; et tu ajoutes que, si l'on en goûte une petite quantité que l'on aura tirée, on saura à l'instant quelle est la qualité du tonneau tout entier : cela est encore conséquent, et je n'ai rien à répliquer. Mais voyons ce qui suit. La philosophie, les philosophes, et, en particulier, ton maître, vous disent-ils la même chose tous les jours ? Sont-ils d'accord sur les mêmes objets, ou bien leur langage varie-t-il ? car ils en ont plusieurs, n'est-ce pas, mon ami ? Autrement, tu n'aurais pas employé vingt ans, comme Ulysse, à errer et à tourner autour de lui ; s'il n'avait fait que répéter les mêmes choses, il t'aurait suffi de l'entendre une fois.

60. HERMOTIMUS. En peut-il être différemment ?

LYCINUS. Comment donc alors est-il possible de connaître tout cela dès la première fois qu'on y goûte, puisque ce n'est pas toujours la même chose, mais perpétuellement du nouveau, tandis que ce vin est toujours le même ? De sorte, mon ami, que, si tu ne bois pas le tonneau tout entier, tu t'enivreras et tu iras de travers pour rien, attendu que c'est, selon moi, au fond du

1. Un demi-setier, 270 millilitres.

tonneau, sous la lie, qu'un dieu a placé ce que la philosophie offre de meilleur. Il faut donc le vider jusqu'à la dernière goutte, ou jamais tu ne trouveras ce breuvage comparable au nectar, dont tu me sembles depuis longtemps altéré. Cependant tu t'imagines qu'il est de telle nature, que, si tu le goûtais seulement et en puisais quelque peu, tu deviendrais aussitôt un sage accompli; de même que la prêtresse de Delphes n'a pas plus tôt bu, dit-on, à la source sacrée, que, remplie tout à coup de l'esprit du dieu, elle rend des oracles à ceux qui la consultent. Mais il n'en paraît point aller ainsi; du moins, toi qui as déjà bu plus de la moitié du tonneau, tu m'as dit que tu n'étais encore qu'au début.

61. Remarque donc que la philosophie ressemble plutôt à ce que je vais te dire. Gardons, il est vrai, le tonneau et le cabaretier, mais n'y versons pas de vin; mettons-y toute espèce de semences, en haut du blé, ensuite des fèves, puis de l'orge, par-dessous des lentilles, puis des pois chiches et autres graines. Je suppose que tu veux acheter de ces semences: le marchand, prenant du blé à l'endroit où il y en a, te met un échantillon dans la main; pourras-tu dire, en le regardant, si les pois sont propres, les lentilles aisées à cuire, et les fèves pleines?

HERMOTIMUS. Nullement.

LYCINUS. Donc tu ne pourrais pas, d'après une seule chose qui te serait dite, connaître ce qu'est la philosophie dans son ensemble: elle n'a point, comme le vin, d'échantillon auquel tu puisses la comparer, en exigeant qu'elle ressemble à ce que tu as goûté; mais il m'a semblé qu'il y avait là une différence, digne d'un sérieux examen. Pour acheter de mauvais vin, on risque tout au plus deux oboles, au lieu que s'aller perdre dans la vile multitude, comme tu l'as dit en commençant, ce n'est point un petit malheur. En outre, un homme qui voudrait boire un tonneau tout entier pour n'acheter qu'une cotyle, ferait tort au cabaretier en satisfaisant ce goût étrange: la philosophie, au contraire, n'est exposée à rien de pareil: plus on en boit, moins le tonneau diminue, moins le marchand y perd; la liqueur coule, suivant le proverbe, à mesure qu'on l'épuise; c'est l'inverse du tonneau des Danaïdes: ce tonneau ne retenait rien de ce qu'on y versait, il laissait tout fuir; ici, plus on en ôte, plus il en reste.

62. Je veux faire encore une autre comparaison relativement à la manière de goûter la philosophie. Ne va pas dire que je blasphème; mais je dis qu'elle ressemble à un poison dangereux, à la ciguë, à l'aconit, ou à quelque autre substance de

cette espèce. Ces poisons, quoique mortels, ne donnent pas la mort, si l'on n'en goûte qu'une parcelle, une rognure imperceptible, faite avec le bout de l'ongle; et quand on n'en prend que ce qu'il faut, de la manière et avec les correctifs nécessaires, on n'en meurt point : or, tu prétends qu'il suffit de la plus petite partie pour arriver à une connaissance parfaite de tout.

63. HERMOTIMUS. Comme il te plaira, Lycinus. Mais quoi! est-il donc besoin de vivre cent ans et de se donner tant de mal? N'y a-t-il pas d'autres moyens de philosopher?

LYCINUS. Non, Hermotimus, et cela n'a rien d'étrange, si tu as dit vrai au commencement : la vie est courte et l'art est long. A présent tu te fâches, je ne sais pourquoi, de ne pas devenir, aujourd'hui même, avant le coucher du soleil, Chrysisse, Platon ou Pythagore.

HERMOTIMUS. Tu m'enveloppes, Lycinus, et tu me réduis à l'extrémité, sans que je t'aie fait la moindre offense, mais par jalousie, sans doute, de ce que j'ai fait des progrès dans la science, tandis qu'à l'âge où te voilà, tu as toujours négligé de t'instruire.

LYCINUS. Sais-tu ce que tu as à faire? Traite-moi comme un Corybante; ne m'écoute pas; laisse-moi délirer; et toi continue ta route, achève-la selon les principes que tu as adoptés au début.

HERMOTIMUS. Mais, emporté que tu es, tu ne me permets pas de faire un choix sans avoir éprouvé toutes les sectes.

LYCINUS. Il faut que tu saches bien que je ne dirai jamais autre chose. En m'appelant emporté, tu me parais, comme dit le poète, inculper quelqu'un qui n'est pas coupable, et j'attends qu'un autre raisonnement, venant à mon aide, me délivre de ta violence. Voici du reste ce que la raison peut te dire de beaucoup plus fort; seulement, tu ne l'écouteras pas sans doute et tu continueras de m'accuser.

HERMOTIMUS. Qu'est-ce donc? Je serais bien étonné si elle n'avait pas tout dit.

64. LYCINUS. Elle te dit qu'il ne suffit pas de voir et de parcourir nous-mêmes toutes les sectes, afin d'être à portée de choisir la meilleure, mais qu'il faut encore une chose essentielle.

HERMOTIMUS. Laquelle?

LYCINUS. Une critique, mon cher, une méthode d'examen, un esprit pénétrant, un jugement juste et impartial, tels qu'il en faut pour prononcer sur de semblables matières; autrement, c'est



en vain que nous aurons tout vu. Il est donc nécessaire, ajoute la raison, d'employer à cet examen un temps considérable, de nous placer tout sous les yeux, et de ne faire notre choix qu'après avoir beaucoup hésité, balancé, examiné, sans égard pour l'âge, l'extérieur, la réputation de sagesse de ceux qui parlent, mais comme font les juges de l'Aréopage, où les procès n'ont lieu que la nuit, dans les ténèbres, afin que l'on ne considère pas les orateurs, mais leurs discours : alors seulement il te sera permis, après un choix solide, de philosopher.

HERMOTIMUS. Après cette vie, sans doute; car, si je t'ai bien compris, la vie d'aucun homme ne pourrait suffire à passer de secte en secte, à les examiner toutes avec soin, juger après l'examen, choisir après le jugement, et philosopher après avoir choisi : c'est en effet le seul moyen, selon toi, de trouver la vérité; c'est impossible.

65. LYCINUS. Je suis fâché de te dire, Hermotimus, que tout cela ne suffit pas encore; nous nous sommes trompés, en croyant avoir trouvé quelque chose de solide, nous n'avons rien trouvé du tout : tels des pêcheurs, après avoir jeté plusieurs fois leurs filets, sentent quelque chose de lourd et le tirent, espérant avoir pris une grande quantité de poissons; ils se donnent beaucoup de peine pour l'amener hors de l'eau, ils regardent : c'est une pierre ou un vase d'argile, plein de sable. Prends garde que nous n'ayons fait semblable pêche.

HERMOTIMUS. Je ne comprends pas bien ce que signifient tes filets; je vois seulement que tu cherches à m'y prendre.

LYCINUS. Eh bien, tâche de t'en tirer : grâce à Dieu, tu sais, je crois, nager tout aussi bien qu'un autre. Mais je suis convaincu que, quand nous aurons essayé de toutes les sectes, et que nous en aurons fait l'épreuve, jamais il ne sera évident ou que l'une d'elles possède ce que nous cherchons ou que toutes l'ignorent également.

HERMOTIMUS. Que dis-tu ? Aucune d'elles ne possède la vérité ?

LYCINUS. Je n'en suis pas sûr : crois-tu donc impossible que toutes se trompent, et que la vérité soit autre chose que ce qu'elles ont trouvé ?

66. HERMOTIMUS. Comment cela ?

LYCINUS. Le voici. Supposons que la vérité soit le nombre vingt; qu'un homme, par exemple, prenne dans sa main vingt fèves, et que, la main fermée, il demande à dix personnes combien il en tient : les uns, parlant au hasard, diront sept, cinq, trente, un autre dix, un autre quinze, en un mot chacun son

nombre. Il se peut faire toutefois que quelqu'un rencontre la vérité, n'est-ce pas ?

HERMOTIMUS. Oui.

LYCINUS. Mais il n'est pas impossible que tous désignent des nombres différents, faux, à côté du vrai, et que personne ne dise que notre homme tient vingt fèves ; qu'en dis-tu ?

HERMOTIMUS. Cela n'est pas impossible.

LYCINUS. Il en est de même des philosophes : tous cherchent en quoi consiste le bonheur, et ils le placent les uns dans une chose, les autres dans une autre, ceux-ci dans le plaisir, ceux-là dans la vertu, d'autres ailleurs. Or, il est vraisemblable que c'est dans l'une de ces choses que réside le souverain bien, mais il n'est pas moins vraisemblable qu'il peut être ailleurs qu'en tout cela. Il me semble donc que, contrairement à l'ordre naturel, nous nous hâtons d'arriver à la fin, sans avoir trouvé le commencement. Il fallait, je crois, être d'abord certain que la vérité a été parfaitement connue de l'un des philosophes, et ensuite nous nous serions mis à chercher celui que nous devons croire.

HERMOTIMUS. C'est-à-dire, Lycinus, que tu prétends que, quand nous aurions parcouru toutes les sectes philosophiques, nous ne saurions encore trouver la vérité.

LYCINUS. Ne me le demande pas, mon ami ; interroge de nouveau la raison elle-même, et sans doute elle te répondra que cela est impossible, tant qu'on ne saura pas au juste s'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'elles disent.

67. HERMOTIMUS. Ainsi jamais, d'après tes principes, nous ne pourrions trouver les vrais philosophes. Nous serons forcés de vivre comme le vulgaire, et d'abjurer l'étude de la sagesse. Il résulte, en effet, de ce que tu dis, qu'il est impossible d'être philosophe, et que l'homme n'y saurait parvenir. Tu exiges de celui qui veut se livrer à la philosophie qu'il choisisse la meilleure, et tu prétends que ce choix ne peut être bien fait qu'autant que nous aurons parcouru toutes les sectes, afin de nous arrêter à celle qui, par excellence, dit la vérité. Ensuite, après avoir fait le calcul des années nécessaires à l'examen de chacune, tu excèdes toute mesure, et tu prolonges ta recherche jusqu'à d'autres générations, en sorte que la vérité tardive ne vient qu'après notre vie. Enfin, tu avances que la vérité elle-même n'est pas hors de doute, en disant qu'il n'est pas démontré qu'elle ait été jamais trouvée, ou non, par les philosophes.

LYCINUS. Mais toi, Hermotimus, jurerais-tu qu'ils l'aient jamais trouvée ?

HERMOTIMUS. Je n'en jurerais pas.

LYCINUS. Et cependant que de choses j'ai passées volontairement sous silence, qui demanderaient aussi un long examen !

68. HERMOTIMUS. Lesquelles ?

LYCINUS. N'as-tu jamais entendu les soi-disant Stoïciens, Épicuriens ou Platoniciens, prétendre, les uns qu'ils connaissent tous les points de leur doctrine, les autres qu'ils ne les connaissent pas tous ? gens de bonne foi, du reste.

HERMOTIMUS. C'est vrai.

LYCINUS. Eh bien, discerner et reconnaître ceux qui savent de ceux qui ne savent pas, et qui cependant se donnent pour savants, ne te paraît-il pas une chose difficile ?

HERMOTIMUS. Très-difficile.

LYCINUS. Il faudra donc, si tu veux connaître le meilleur des Stoïciens, aller les trouver, sinon tous, du moins la plupart, les sonder, et choisir le maître le plus habile, après avoir fait un exercice préalable, et acquis la faculté de juger sainement de pareilles matières, de peur d'aller, sans le vouloir, prendre le plus ignorant. Seulement remarque combien de temps il te sera nécessaire d'employer à cette recherche ; or, je ne t'en ai point parlé dans la crainte de te fâcher. Malgré cela, le temps est, à mon avis, une des choses les plus importantes et les plus indispensables dans des questions aussi obscures, aussi compliquées : c'est la seule espérance certaine et infaillible que tu puisses avoir d'arriver à la vérité ; en vain penserais-tu discerner autrement le vrai du faux, et l'en séparer, lors même que tu saurais, comme les essayeurs de métaux, reconnaître les pièces fausses de celles qui sont pures et de bon aloi. Si tu as acquis ce talent et cette habileté, tu peux aller faire ton examen ; sinon, sache que rien n'empêchera le premier venu de te mener par le nez ; véritable mouton, tu suivras la branche qui t'est présentée ; ou plutôt tu ressembleras à de l'eau versée sur une table : de quel côté qu'on veuille te faire venir, on t'y mènera du bout du doigt ; ou bien enfin, par Jupiter ! tu seras un roseau né sur le bord d'une fleuve ; tu courberas la tête à tous les vents, et la moindre brise te fera plier.

69. Si donc tu pouvais rencontrer un maître qui connût l'art d'éclairer et de décider les questions les plus douteuses, et qui te l'enseignât, tu sortiras tout de suite d'embarras. Ce qu'il y a de meilleur t'apparaîtrait aussitôt, ainsi que la vérité soumise à cette méthode démonstrative. Dès lors le mensonge est mis à nu, tu choisis en toute assurance, tu décides, tu t'abandonnes à la philosophie, et, possesseur de cette félicité si dési-

rée, tu passes avec elle ta vie entière, jouissant de tous les biens réunis.

HERMOTIMUS. A merveille, Lycinus ! Ce que tu dis là est bien préférable et me donne une grande espérance : oui, cherchons, c'est mon avis, l'homme qui doit nous mettre en état de juger, de discerner, et, qui plus est, de démontrer ; car, après cela, tout devient facile, sans embarras, et l'on n'a plus besoin d'une longue préparation. Pour ma part, je te sais déjà gré de m'avoir découvert cette route abrégée et la meilleure de toutes.

LYCINUS. Tu n'as pas à me remercier, et, selon toute apparence, je ne t'ai rien découvert qui puisse te donner de si prochaines espérances. Nous sommes peut-être beaucoup plus loin du but qu'auparavant, et, pour parler avec les diseurs de proverbes : « Après bien du mal, nous en sommes au même point. »

HERMOTIMUS. Que dis-tu ? Tes paroles ont quelque chose de triste et de désespérant.

70. LYCINUS. Hélas ! mon cher, lors même que nous trouverions un homme qui prétendrait posséder une méthode démonstrative et l'enseigner aux autres, nous ne lui accorderions pas, je crois, sur-le-champ notre confiance. Nous chercherions quelqu'un qui fût en état de juger du savoir de cet homme et de connaître s'il dit la vérité. Et quand nous trouverions facilement le second, il est encore fort incertain si celui qui doit ainsi nous faire apprécier le mérite de l'autre est lui-même en état de discerner, ou non, un homme capable de juger avec justesse ; en sorte que nous aurions encore besoin, je pense, d'un nouvel appréciateur de ce dernier. Comment, en effet, pourrions-nous bien juger celui qui doit juger en dernier ressort ? Vois-tu jusqu'où cela s'étend, et comme l'impossibilité de s'arrêter et de rien comprendre se prolonge à l'infini ? En outre, tu verras aussi que toutes les démonstrations qu'on pourrait trouver sont flottantes et n'ont rien de solide. La plupart se fondent sur des points contestés pour vous forcer à croire ; d'autres rattachent à des propositions évidentes des raisons obscures, qui n'ont aucun lien avec les premières, et ils appellent cela des démonstrations : par exemple, quand on croit démontrer qu'il y a des dieux, parce que les dieux ont des autels. Ainsi, mon cher Hermotimus, nous avons couru dans un cercle, et nous voilà revenus, je ne sais comment, au point de départ et à notre première incertitude.

71. HERMOTIMUS. Ah ! que m'as-tu fait, Lycinus ? tu m'as ré-

duit mon trésor en charbons : j'ai perdu, je le vois bien, tant d'années, de si longs travaux !

LYCINUS. Tu seras moins désolé, mon cher Hermotimus, si tu réfléchis que tu n'es pas le seul qui demeure privé des biens qu'il s'était flatté d'obtenir ; tous ceux, pour ainsi dire, qui se livrent à la philosophie, combattent pour l'ombre de l'âne. Qui pourrait faire le moindre pas au milieu de ces dédales dont j'ai parlé ? Toi-même, tu conviens que cela est impossible. A présent, tu me parais agir en homme qui pleure et accuse la fortune de ne pouvoir monter au ciel, ou se plonger en Sicile au fond de la mer, pour reparaitre à Cypre, ou enfin traverser en volant, le même jour, de la Grèce dans les Indes. La cause de son chagrin viendrait, sans doute, du fol espoir né d'un pareil songe, ou d'un projet insensé qu'il aurait formé, avant d'avoir examiné si ce qu'il souhaite est exécutable et compatible avec la nature humaine. Il en est de même de toi, mon ami. Tu faisais de beaux rêves, la raison te pique et te réveille en sursaut. Alors tu te fâches contre elle, les yeux à demi ouverts, et chassant, à grand'peine, un sommeil qui te faisait voir de si charmants objets. C'est aussi là ce qui arrive aux gens qui se forgent une félicité imaginaire. Si, dans le moment où ils se croient riches, enfouissent des trésors, deviennent rois, et jouissent de toute espèce de bonheur, tel que nous en envoie si aisément le dieu des souhaits, ce génie plein de munificence, qui jamais ne contrarie nos désirs, voulût-on comme un oiseau, planer dans les airs, ou avoir la taille d'un colosse, ou trouver des monts entiers d'or ; si, dis-je, au moment où ils rêvent ainsi, un esclave les aborde, et leur demande quelque objet de première nécessité, par exemple, de quoi acheter du pain, ou bien ce qu'il faut répondre au propriétaire qui réclame un loyer depuis longtemps attendu, ils s'emportent comme si cette demande importune leur enlevait réellement tous ces biens chimériques, et peu s'en faut qu'ils n'arrachent le nez de leur esclave.

72. Pour toi, mon doux ami, ne va pas m'en faire autant, si, quand tu enfouissais des trésors, quand tu t'élevais sur des ailes, que tu roulais des pensées transcendantes et te berçais d'un fol espoir, je n'ai pas voulu, moi, ton ami, te voir user ta vie entière dans un songe, plein de douceur, il est vrai, mais qui n'est toujours qu'un songe ; si je t'ai réveillé, en te priant de t'occuper d'objets nécessaires, pour passer commodément le reste de tes jours, et de songer aux choses communes. En effet, ce que tu faisais tout à l'heure, les idées que tu nourrissais, ne différeraient en rien des Hippocentaures, des Chimères,

des Gorgones , et autres rêveries , que les poètes et les peintres sont bien libres d'imaginer, mais qui n'ont jamais eu et n'auront jamais d'existence. Cependant une partie de la foule croit à ces êtres; on aime à les voir représenter, à en entendre parler , parce qu'ils sont étranges et absurdes.

73. Toi-même , lorsque tu as entendu je ne sais quel mythologue dire qu'il existe une femme d'une beauté surnaturelle, supérieure aux Grâces et à Vénus Uranie , sans examiner s'il disait vrai, si cette créature se trouve en quelque lieu de la terre, tu es devenu tout à coup amoureux d'elle , comme on dit que Médée s'est éprise de Jason , en le voyant en songe. Ce qui a le plus contribué à t'engager dans cette passion , toi et tous ceux qui sont épris de cette beauté fantastique , c'est que, suivant ma conjecture, du moment où vous avez cru que l'homme qui vous parlait de cette femme disait la vérité, tout ce qu'il a pu ajouter vous a paru conséquent. C'est sur cela seul que vous avez eu les yeux, et voilà pourquoi il vous a menés, comme on dit, par le nez : une fois que vous lui avez donné prise sur vous, il vous a conduits vers votre amante , par la route qu'il disait être la plus courte. Le reste ne lui a pas été , je crois, difficile : aucun de vous ne songeait à revenir sur ses pas , à l'entrée du chemin , pour examiner si c'était bien le véritable, et si, sans s'en apercevoir, il n'aurait pas pris celui qu'il ne fallait pas; mais chacun suivait les traces de celui qui le précédait, comme des moutons suivent le berger , tandis qu'il aurait fallu commencer par examiner l'entrée et savoir si c'était la bonne voie.

74. Ce que je te dis, une comparaison va te le rendre plus sensible. Qu'un de ces poètes, dont l'imagination ose tout, assure qu'il existait autrefois un homme à trois têtes et à six mains; si tu l'admets sans contester, et que , sans te demander si cela est possible, tu le croies de bonne foi, le poète pourra bien ajouter, comme conséquence, que ce même homme avait six yeux, six oreilles, qu'il faisait entendre trois voix ensemble, qu'il mangeait avec trois bouches, qu'il avait trente doigts, de même que nous en avons dix pour nos deux mains; que, lorsqu'il devait combattre, trois de ses mains tenaient, l'une un bouclier carré, l'autre un bouclier échancré, la troisième un bouclier rond; que de ses trois autres mains, l'une frappait à coups de hache, l'autre lançait un javelot, et la troisième se servait d'une épée. Et qui pourrait se refuser à croire le poète qui parle ainsi? Ses conséquences sont d'accord avec son principe, dont il fallait d'abord examiner la valeur, afin de voir s'il était admis-

sible et si l'on pouvait y adhérer. En effet , une fois ce principe admis , le reste coule de soi-même , sans s'arrêter, et il est difficile de n'y pas croire , puisque ces conséquences dérivent du principe même qui a été accordé. C'est là ce qui vous arrive. Aveuglés par l'amour et par la passion , sans examiner ce qui se présente à vous devant chaque entrée , vous avancez entraînés par la conséquence , et vous ne vous rendez pas compte si cette conséquence est juste ou fausse. Par exemple , si quelqu'un te dit que deux fois cinq font sept , et que tu le croies , sans le calculer toi-même , alors il ne manque pas d'ajouter que quatre fois cinq font quarante , et il continuera de la même manière tant qu'il voudra. Ainsi fait la géométrie , une belle science ! Elle pose des axiomes absurdes , elle demande qu'on lui accorde des faits qui n'ont aucune consistance , des points indivisibles , des lignes sans largeur , et autres choses semblables ; puis elle bâtit sur ces fondements vermoulus un édifice qui leur ressemble , et prétend néanmoins démontrer le vrai , quoiqu'elle prenne le faux pour point de départ.

75. De même , vous autres philosophes , vous adhérez aux principes de chacune de vos sectes , vous ajoutez foi à ce qui s'ensuit , et vous regardez cette conséquence comme un signe de vérité , quoiqu'elle soit fausse. En attendant , quelques-uns d'entre vous meurent au milieu de leurs espérances , avant d'avoir vu la vérité et de pouvoir condamner ceux qui les ont trompés ; les autres s'aperçoivent bien qu'ils sont dupes ; mais il est trop tard , ils sont devenus vieux , ils hésitent à revenir en arrière , ils rougissent d'être forcés d'avouer , à leur âge , qu'ils se sont niaisement occupés de puériles bagatelles. Ils demeurent donc dans leur état , par une fausse honte ; ils louent le présent , et font tous leurs efforts pour engager tous ceux qu'ils peuvent à suivre leur exemple , afin de n'être plus seuls dupes et d'avoir cette consolation , que beaucoup d'autres éprouvent le même sort. D'ailleurs , ils voient une chose : c'est que , s'ils veulent être francs , ils ne passeront plus , comme aujourd'hui , aux yeux de la foule pour des gens graves , et ils ne jouiront plus de la même considération. Or , ils n'avoueront jamais de plein gré , quand ils le sauraient , de quels avantages ils sont déchus , et de combien peu ils diffèrent des autres. Peut-être en trouveras-tu quelques-uns qui auront assez de courage pour oser convenir qu'ils ont été trompés , et pour détourner les autres d'une semblable épreuve. Eh bien ! si tu rencontres un pareil homme , appelle-le ami de la vérité , honnête homme , juste , philosophe , si tu veux : je ne suis point jaloux qu'il ait

tout seul l'honneur de ce nom. Quant aux autres, ou ils ignorent la vérité, en croyant la connaître; ou, s'ils la connaissent, ils la cachent par lâcheté, par honte, ou par un vain désir de briller.

76. Cependant, au nom de Minerve, laissons là tout ce que j'ai dit; n'en parlons plus; oublions-le comme on oublie ce qui s'était passé avant l'archontat d'Euclide<sup>4</sup>. Supposons, au contraire, que la philosophie des Stoïciens est vraie, qu'il n'y en a pas d'autre, et voyons si l'on y peut arriver, si c'est une entreprise possible, ou bien si l'on perd sa peine en y aspirant. Je sais les magnifiques promesses de bonheur qu'elle fait à ceux qui parviendront à son sommet: eux seuls doivent posséder tous les véritables biens. Mais pour l'effet de ces promesses, tu dois savoir mieux que moi à quoi t'en tenir, si tu as rencontré quelque stoïcien semblable à celui qui est arrivé au faite du stoïcisme, insensible à la douleur, aux attrait du plaisir, supérieur à la colère et à l'envie, plein de mépris pour les richesses, heureux en un mot, et tel que doit être le modèle d'une vie réglée sur la vertu. En effet, celui auquel il manquerait la moindre de ces qualités, eût-il toutes les autres accomplies, serait imparfait, et, par conséquent, ne saurait être heureux.

77. HERMOTIMUS. Je n'ai jamais vu un homme de ce genre-là. LYCINUS. Très-bien, Hermotimus; tu n'as pas l'intention de mentir. Mais où veux-tu donc en venir en philosophant, puisque tu vois que ni ton maître, ni le sien, ni le maître de celui-ci, ni personne en remontant jusqu'à la dixième génération, n'a été sage accompli, et par conséquent heureux? Tu ne peux dire, en effet, qu'il te suffit d'approcher le plus possible de la félicité. A quoi bon? On est aussi bien à la porte et en plein air, quand on se tient auprès, que lorsqu'on s'en trouve loin. La seule différence peut-être, c'est qu'on éprouve plus de chagrin, quand on voit de près ce dont on est privé. Quoi donc? C'est pour approcher du bonheur, car je t'accorde ce point, que tu te consumes en de si rudes travaux? La plus grande partie de ta vie s'est écoulée dans l'abandon de toi-même, dans les fatigues et les veilles qui te courbent vers la terre! Et cependant tu travailleras encore, dis-tu, au moins vingt années, afin qu'arrivé à quatre-vingts ans (et qui te garantit cet âge?), tu te trouves enfin au nombre de ceux qui ne sont pas encore heureux? Tu t'imagines donc être le seul qui obtienne cette fa-

4. C'est sous Euclide que fut proclamée la fameuse amnistie de Thrasybule. Voy. Duruy, *Hist. gr.*, p. 398, 399.



veur ? Tu espères, en courant après, atteindre ce bonheur que tant d'autres avant toi, gens de cœur et prompts à la course, ont vainement poursuivi !

78. Mais tu l'atteins, je le veux, et tu le possèdes tout entier. D'abord, je ne vois pas quel peut être le bien qui compense de si grandes fatigues. Ensuite, combien de temps auras-tu à en jouir ? Te voilà vieux, tu as passé la saison des plaisirs, et tu as déjà, comme on dit, un pied dans la bière. Il se peut faire encore, mon cher ami, que tu t'exerces ainsi à une autre vie, dans laquelle tu ne manqueras pas, lorsque tu y seras arrivé, de vivre comme il faut, d'après les leçons de l'expérience ; mais c'est, selon moi, se faire, avec beaucoup de longueries, les apprêts d'un repas, pour arriver insensiblement à mourir de faim.

79. Evidemment, tu n'as jamais réfléchi, j'en suis sûr, que la vertu consiste principalement dans les actes, dans la pratique de la justice, de la sagesse, du courage. Vous, au contraire, et par vous j'entends les chefs des sectes philosophiques, vous négligez cette recherche pratique, pour vous exercer à de misérables jeux de mots, à des syllogismes, à des questions embarrassantes, et vous employez à ces puérilités la plus grande partie de votre vie. Celui qui s'y montre le plus fort passe à vos yeux pour un illustre vainqueur, et c'est par là, je pense, que vous admirez tant ce vieillard, votre maître ; c'est parce qu'il jette dans la perplexité ceux avec lesquels il converse, qu'il connaît la manière dont il faut interroger, se servir à propos du sophisme et de la ruse, et pousser son adversaire dans une voie sans issue. Ainsi, vous négligez le fruit, enfermés dans la pratique, pour vous amuser à l'écorce, et, dans vos conférences, vous ne faites que vous jeter des feuilles à la tête. N'est-ce point là, Hermotimus, ce que vous faites tous, du matin au soir ?

HERMOTIMUS. Oui, j'en conviens.

LYCINUS. Ne pourrait-on pas dire avec justesse que vous laissez le corps pour courir après l'ombre, que vous vous jetez sur la peau du serpent, en négligeant le serpent même ? Ou plutôt vous faites comme un homme qui, versant de l'eau dans un mortier, se mettrait à la piler avec un pilon de fer, et s'imaginerait travailler à un ouvrage utile et nécessaire, sans se douter qu'il a beau s'égruger, comme on dit, les épaules, l'eau n'en demeure pas moins de l'eau.

80. Maintenant permets-moi de te demander si, la science exceptée, tu consentirais à ressembler à ton maître pour le reste ; à être comme lui colère, avare, querelleur, ami des plai-

sirs, ma foi, quoiqu'il paraisse fort différent aux yeux de la plupart des hommes,

HERMOTIMUS. Je n'y consentirais pas pour tout.

LYCINUS. Veux-tu bien, Hermotimus, que je te raconte ce que j'ai entendu dire dernièrement en faveur de la philosophie à certain vieillard, auprès duquel les jeunes gens vont se rendre en foule pour apprendre la sagesse ? Il réclamait à un de ses disciples le salaire de ses leçons ; il se fâchait de ce manque de parole, du retard apporté à un paiement qui aurait dû être acquitté depuis près de seize jours, étant échu le premier du mois : c'était une affaire convenue.

81. Il était fort irrité, lorsque entra l'oncle du jeune élève, personnage rustique, grossier, fort peu au courant de vos affaires : « Cessez, dit-il au philosophe, cessez, homme étonnant que vous êtes, de crier qu'on vous a fait une grosse injustice, parce qu'on ne vous a point encore payé le prix du parlage qu'on vous a acheté. N'avez-vous pas encore ce que vous nous avez vendu ? Votre science est-elle diminuée ? Au surplus, nous sommes loin du but que je me proposais en vous confiant ce jeune homme ; il ne s'est point amendé : il a enlevé la fille de mon voisin Échécrate, lui a ravi sa virginité, et il n'aurait point échappé à une condamnation pour viol, si je n'eusse arrangé l'affaire en payant un talent à cet Échécrate, qui n'est pas riche. Dernièrement, il a souffleté sa mère, qui le surprit emportant sous sa robe un baril de vin, sans doute pour payer son écot. Pour la colère, l'emportement, l'impudence, l'effronterie, le mensonge, il était de beaucoup meilleur l'année passée que celle-ci. Je voulais pourtant que vous lui vinssiez en aide pour corriger ses défauts, plutôt que pour lui apprendre tout ce qu'il nous débite pendant les repas, à nous qui n'en avons que faire : « Un crocodile a enlevé un enfant, il promet qu'il le rendra si le père lui dit je ne sais quoi ; » ou bien : « Il est nécessaire, quand il fait jour, qu'il ne fasse pas nuit. » D'autres fois le gaillard nous plante des cornes, en nous entortillant dans je ne sais quel discours. Tout cela nous fait rire, surtout, lorsque, se bouchant les oreilles, il médite en lui-même des complexions, des relations, des compréhensions, des imaginations et autres objets de même nature. Nous lui entendons dire que Dieu n'est pas dans le ciel, mais qu'il pénètre partout, dans le bois, dans les pierres, dans les animaux, et jusque dans les êtres les plus vils. Et lorsque sa mère lui demande pourquoi il s'occupe de ces balivernes, il lui rit au nez en disant : « Balivernes, c'est possible ; mais si je les sais bien, rien n'empêchera que je ne

« devienne le seul riche, le seul roi, et que tous les autres ne  
« soient, comparés à moi, qu'un vil ramas d'esclaves. »

82. Quand notre homme eut ainsi parlé, que penses-tu qu'ait répondu le philosophe ? Tu vas voir, Hermotimus, quelle réponse de vieillard : « Si ce jeune homme, dit-il, n'eût pas été confié à ma direction, croyez-vous qu'il ne serait pas devenu bien plus méchant et qu'il n'eût pas fallu, par Jupiter ! le livrer au bourreau ? A présent, du moins, la philosophie lui a imposé un frein, et le respect qu'il a pour elle vous le rend plus modéré et encore tolérable. Elle lui inspire quelque honte de se montrer indigne de l'habit et du nom de philosophe, qui, l'accompagnant partout, lui servent de pédagogues. Je mérite donc de recevoir de vous la récompense, sinon de son amendement, au moins de ce qu'il n'a point fait par respect pour la philosophie. Les nourrices, en effet, ont coutume de dire des enfants, qu'il faut les envoyer chez le maître, où, s'ils ne peuvent apprendre rien de bon, toujours est-il qu'ils ne feront point de mal. Ainsi, je crois avoir tenu tous mes engagements. Prenez qui vous voudrez de ceux qui sont instruits de notre doctrine, venez avec lui demain matin, et vous verrez comme ce jeune homme interroge, comme il répond, combien il sait déjà de choses, que de livres il a lus sur les axiomes, sur les syllogismes, sur la compréhension, sur ses devoirs et mille autres objets. Il a battu sa mère, il a enlevé des jeunes filles : que m'importe à moi ? Vous ne m'avez pas fait son pédagogue ! »

83. Voilà ce que disait ce vieillard à propos de la philosophie. Et toi, Hermotimus, diras-tu que, si nous philosophons, c'est simplement pour nous abstenir de toute action mauvaise ; ou bien est-ce dans un autre espoir que nous désirons étudier la sagesse, et non pas pour avoir un air plus distingué que celui du commun des hommes ? Pourquoi ne réponds-tu pas non plus cela ?

HERMOTIMUS. Pourquoi, si ce n'est que je suis tout près de verser des larmes ? La vraie raison m'a pénétré dans l'âme ; je déplore mon malheur d'avoir perdu un si long temps, et je regrette, en outre, les sommes énormes dont j'ai payé tant de travaux ! Aujourd'hui, tel qu'un homme qui recouvre sa raison après l'ivresse, je vois ce que sont ces objets dont j'étais épris et ce qu'ils m'ont fait souffrir.

84. LYCINUS. Pourquoi verser des larmes, mon brave Hermotimus ? Il y a, selon moi, un conseil très-sensé dans certaine fable d'Ésope. Un homme, dit-il, assis sur le bord de la mer agitée, s'occupait à compter les flots : il se trompe, et le voilà tout

fâché et tout triste : un renard se présente et lui dit : « Pourquoi t'affliger, mon ami, d'avoir laissé passer ces vagues ? Recommence ton calcul, en comptant de celle-ci, et ne songe plus aux autres. » De la même manière, tu feras beaucoup mieux, si cela te plaît, de t'arranger pour vivre comme tout le monde et dans la société commune, que de poursuivre tes folles espérances et tes fumées ambitieuses. Ne rougis point, si tu es sensé, de changer d'opinion dans ta vieillesse, et de passer du côté qui te paraît meilleur.

85. Ne crois pas du reste, mon doux ami, que j'aie préparé tout ce que j'ai dit contre le Portique par une haine spéciale et formelle des Stoïciens : je m'adresse à tous les philosophes : je t'aurais tenu le même langage, si tu avais été le disciple de Platon ou d'Aristote, et que tu eusses ainsi condamné les autres sectes par défaut. Maintenant, comme tu as préféré celle des Stoïciens, mon discours t'a paru s'adresser à eux, quoiqu'il n'eût rien de vraiment personnel.

86. HERMOTIMUS. Tu as raison, Lycinus : aussi m'en retourné-je de ce pas, pour changer complètement de costume. Tu ne me verras plus ni cette longue barbe velue et hérissée, ni cette manière de vivre sévère ; tout en moi sera libre et dégagé ; peut-être même m'habillerai-je de pourpre, afin d'apprendre à tout le monde que je n'ai plus rien de commun avec toutes ces billevesées : et plutôt au ciel que je pusse vomir toutes les inepties que je leur ai entendu débiter ! Sache bien que je n'hésiterais point à prendre de l'ellébore, mais pour un motif contraire à celui de Chrysippe<sup>1</sup>, et afin de n'avoir plus à penser à tout ce qu'ils m'ont dit. Quant à toi, je te sais un gré infini, Lycinus, de m'avoir retiré du torrent bourbeux et bordé de rochers, au moment, où, cédant à sa violence, j'étais emporté par la force de l'eau : tu es survenu comme un dieu de tragédie, qui apparaît du haut de la machine. Maintenant je ne ferai pas mal de m'aller raser la tête, à l'exemple de ceux qui se sont sauvés d'un naufrage, et je veux célébrer comme une fête le jour où s'est dissipée l'obscurité répandue sur mes pas. Pour les philosophes, si par hasard, et malgré mes précautions, j'en rencontre un sur mon passage, je l'éviterai, je m'en détournerai, comme on fuit les chiens enragés.

1. Voy. Pétrone, *Satyricon*, chap. LXXXVIII, et Aulu-Gelle, livre XVII chap. xv.

## XXI

HÉRODOTE OU AÉTION<sup>1</sup>.

1. Que ne puis-je imiter Hérodote, je ne dis pas en tout, ce serait trop désirer, mais que ne puis-je arriver à quelques-unes de ses perfections, par exemple, aux grâces de son style, à l'harmonie de sa phrase, à la douceur suave et native de son dialecte ionien, à la richesse de ses idées, à cette réunion de mille beautés diverses, désespoir de quiconque se flatte d'y atteindre<sup>2</sup> ! Quant à ce qu'il a fait pour ses écrits, et pour se faire connaître promptement de tous les Grecs, il est plus facile, à vous, à moi, ou à tout autre, de le prendre pour modèle. Lorsqu'il eut quitté sa patrie et qu'il fut venu de Carie en Grèce, il se demanda par quel moyen expéditif il pourrait se rendre illustre et célèbre, lui et ses écrits. Faire un grand circuit, et lire successivement ses ouvrages chez les Athéniens, les Corinthiens, les Argiens et les Lacédémoniens, lui parut long, pénible, et demander trop de temps : il résolut de brusquer la chose, et de ne pas essayer d'acquérir une réputation pour ainsi dire éparse et fractionnée : il voulut, s'il était possible, se trouver au milieu de tous les Grecs réunis sur un seul point. Les grands jeux d'Olympie approchaient : Hérodote pensa que c'était justement l'occasion qu'il souhaitait si vivement. Aussi, quand il eut remarqué que l'assemblée était au complet, que de toutes parts étaient arrivés les hommes les plus éminents, il s'avança derrière le temple, se donna, non comme un spectateur, mais comme un prétendant aux prix olympiques, lut son histoire, et

1. Cet écrit est une préface, *λαλιά* ou *προσλαλιά*, comme nous en verrons quelques autres encore, laquelle servait d'exorde à une lecture publique ou à une déclamation de Lucien.

2. Comparez ce jugement avec celui de Denys d'Halicarnasse, *De l'arrangement des mots*, § 3 ; et cf. Quintilien, X, 1, 73. On trouvera des détails sur Hérodote dans Vossius, *Historiens gr.*, p. 36, édition Westermann ; Ficker, *Hist. de la littérature anc.*, t. I, p. 99 de la traduction de Theil ; A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 204.

charma tellement les auditeurs, qu'ils donnèrent le nom d'une muse à chacun des neuf livres.

2. De ce moment, Hérodote fut plus connu de tous que les vainqueurs eux-mêmes : son nom n'était ignoré de personne ; les uns l'avaient entendu à Olympie, les autres le connaissaient par le récit de ceux qui avaient assisté aux jeux. Partout où il paraissait, on se le montrait au doigt en disant : « C'est lui <sup>1</sup>, c'est cet Hérodote qui a écrit les guerres médiques en dialecte ionien, et qui a chanté nos victoires ! » Tel fut le fruit qu'il recueillit de ses ouvrages. Il obtint dans une seule assemblée le suffrage unanime de la Grèce, et son nom fut proclamé non pas, ma foi, par un seul héraut, mais dans chacune des villes d'où il était venu des spectateurs.

3. Quelque temps après, instruits par là qu'il n'y a pas de moyen plus rapide pour arriver à la notoriété, Hippias, sophiste du pays même des jeux, Prodicus de Céos, Anaximène de Chio, Polus d'Agrigente et une foule d'autres, prononcèrent successivement des discours dans les Panégyries, et se firent une prompte réputation <sup>2</sup>.

4. Mais pourquoi te citer les sophistes, les historiens, les prosateurs de l'antiquité, lorsque, tout récemment, le peintre Aétion, ayant peint, dit-on, un tableau représentant le mariage d'Alexandre et de Roxane, se rendit aux jeux olympiques, et l'exposa aux yeux de tous les spectateurs avec un tel succès, que Proxénide, l'un des hellanodices, enchanté de son talent, prit Aétion pour gendre <sup>3</sup>.

5. Mais, demandera-t-on, qu'y avait-il donc de si merveilleux dans cette peinture, pour qu'un hellanodice ait donné sa fille en mariage à cet Aétion, qui était étranger ? Ce tableau est en Italie ; je l'ai vu, et je puis vous en donner une idée. Dans une chambre magnifique est un lit nuptial : Roxane y est assise ; c'est une jeune vierge d'une beauté parfaite : elle regarde à terre, toute confuse de la présence d'Alexandre ; une troupe d'Amours voltige en souriant. L'un, placé derrière la jeune épouse, soulève le voile qui lui couvre la tête, et montre Roxane à son époux. Un autre, esclave empressé, délie la sandale comme pour hâter le moment du bonheur ; un troisième saisit Alexandre par son manteau, et l'entraîne de toutes ses forces vers Roxane. Le

1. Cf. ci-dessus, p. 5, note 1.

2. Voy. pour ces sophistes l'ouvrage de Cresol : *Theatrum veterum rhetorum*, etc.

3. Sur Aétion, cf. de Pauw, *Recherches*, etc., t. II, p. 89.

roi présente une couronne à la jeune mariée ; près de lui, comme paranymphe, se tient Héphestion, une torche allumée dans la main, et appuyé sur un beau jeune homme, que je crois être l'Hyménée, son nom n'étant point écrit. Dans une autre partie du tableau, sont des Amours qui jouent avec les armes d'Alexandre : deux d'entre eux portent sa lance, comme un lourd fardeau, et paraissent accablés sous le poids d'un ais ; deux autres traînent par les courroies le bouclier, sur lequel est assis un troisième, qui a l'air d'un souverain sur son char ; un dernier s'est glissé sous la cuirasse qui gît à terre, et il semble épier les autres, pour leur faire peur, quand ils passeront près de lui<sup>4</sup>.

6. Ces épisodes ne sont point des hors-d'œuvre, et Aétion ne les a pas placés sans dessein dans son tableau ; mais ils rappellent les goûts guerriers d'Alexandre, qui, malgré sa passion pour Roxane, n'a point oublié celle des armes. D'ailleurs, on peut dire que cette toile respire comme un air nuptial, puisqu'elle fit donner pour épouse à l'artiste la fille de Proxénide ; de telle sorte qu'Aétion ne s'en retourna qu'après avoir célébré un mariage qui fut, pour ainsi dire, la suite de celui d'Alexandre. Le roi servit de paranymphe au peintre, et le prix d'un mariage en peinture fut un véritable hymen.

7. Hérodote, pour revenir à lui, pensait donc que l'assemblée des jeux olympiques était capable de donner la réputation de bon historien à celui qui viendrait y raconter aux Grecs les victoires de la Grèce, et c'est ce qu'il fit. Pour moi.... mais, au nom du dieu des amis, n'allez pas croire que je sois assez fou pour comparer mes écrits aux siens ; que ce grand homme me le pardonne ! je veux dire simplement que je suis placé dans la même situation que lui. La première fois que je vins en Macédoine, je réfléchis à la conduite que je devais tenir. Je désirais montrer qui j'étais au plus grand nombre des Macédoniens, et leur faire connaître mes ouvrages ; mais il me semblait fort peu commode de parcourir toutes les villes dans l'espace d'une année. Je pensai donc que je ferais mieux d'attendre quelque assemblée générale, de m'y présenter et d'y réciter quelque discours, espérant voir par là tous mes souhaits accomplis.

8. Vous êtes venus : j'ai devant moi l'élite de chaque cité, la fleur de la Macédoine. Nous sommes dans l'enceinte d'une grande

4. Ce tableau nous semble décrit avec une finesse de style qui a toute la suavité de pinceau d'un grand maître. On croit lire l'analyse d'une toile de l'Albane.

ville, et non, par Jupiter, dans le bourg de Pise avec ses étroites limites, ses tentes, ses chaumières, sa chaleur étouffante. Cette assemblée n'est pas composée d'une foule ignorante, avide surtout de voir des athlètes, et n'écoutant Hérodote que comme passe-temps; mais ce sont des orateurs, des historiens, des sophistes de la plus haute distinction. Aussi puis-je craindre de n'être pas dans une position tout à fait analogue à celle d'Olympie. Si, en effet, vous me comparez à Polydamas, à Glaucus ou à Milon<sup>1</sup>, vous me regarderez comme un téméraire; mais si vous les oubliez, afin de ne me juger que d'après ce que je suis, peut-être ne vous paraîtrai-je pas digne du fouet pour être descendu dans un si grand stade, et ce jugement me suffit.

## XXII

ZEUXIS OU ANTIOCHUS<sup>2</sup>.

1. Dernièrement, après vous avoir récité un discours, je retournais à ma demeure, lorsque plusieurs de ceux qui m'avaient entendu, rien ne m'empêche de vous raconter ce fait, à vous qui êtes déjà mes amis, m'abordèrent avec politesse et d'un air qui témoignait de l'admiration. Ils m'accompagnèrent assez longtemps, poussant des cris, se répandant en éloges, au point de me faire rougir, dans la crainte que ces éloges ne fussent pas mérités. Mais ce qui surtout excitait leur enthousiasme, c'était la singularité de mes compositions et la nouveauté de ma manière d'écrire. Rapportons quelques-unes de leurs exclamations. « Que cela est neuf! disaient-ils; par Hercule! quel tour original! L'habile homme! On n'a jamais fait entendre semblable langage. » Voilà ce qu'ils disaient, et autres choses pareilles, encore tout émus de ma lecture. Et quel motif auraient-ils eu de déguiser leurs sentiments et de flatter un étranger qui, dans tout le reste, doit leur être complètement indifférent?

2. Eh bien, je l'avouerai, ces louanges me firent beaucoup de

1. Tous athlètes renommés.

2. Préface dans le genre de la précédente.



peine. Aussi, lorsqu'ils se furent retirés et que je me trouvais seul, je me dis à moi-même : « Quoi donc ? mes écrits n'ont d'autre agrément que leur singularité, d'autre mérite que de sortir de la route ordinaire ? Et cet heureux choix d'expressions, dont les écrivains anciens nous ont laissé le modèle, cette vivacité de pensées, cette finesse d'imagination, cette grâce attique, cette harmonie, l'art enfin qui résulte de toutes ces qualités, manque-t-il donc à mes œuvres ? Si cela n'était, on ne se serait pas contenté de louer la nouveauté et l'étrangeté de ma composition. Insensé, qui m'étais imaginé que, quand les auditeurs se lèveraient pour applaudir, ce ne serait pas la nouveauté seule qui les enchanterait, suivant cette parole d'Homère<sup>1</sup> :

Toujours un nouveau chant fait plaisir aux oreilles;

mais que, quel que fût ce mérite, je pouvais me flatter de ne le voir considérer que comme un accessoire, un simple ornement, qui contribuait à la perfection du reste, tandis qu'on louerait, avant tout, et qu'on estimerait dans l'auditoire les autres qualités dont j'ai fait mention ! » Aussi, grande était déjà ma fierté : j'étais sur le point de croire à ce que j'entendais répéter ; à savoir que j'étais unique dans mon genre parmi les Grecs, et autres compliments semblables. Mais, comme on dit, mon trésor s'en est allé en charbons, et peu s'en faut que je ne sois loué tout simplement comme une espèce de charlatan.

3. Je veux donc, à ce propos, vous raconter ce que fit un peintre en pareille circonstance. Le fameux Zeuxis, cet admirable artiste, n'exerçait jamais son talent sur des sujets communs ou vulgaires : il était rare, du moins, qu'il peignît des héros, des dieux, des batailles ; il cherchait toujours quelque chose de nouveau, une conception extraordinaire et étrange, et c'était là qu'il déployait toute la puissance de son talent. Parmi les œuvres les plus hardies de Zeuxis, on peut citer le tableau qui représente une hippocentaure femelle, allaitant deux petits qui viennent de naître. Athènes en possède aujourd'hui une copie fort exacte : l'original fut, dit-on, envoyé à Rome par Sylla, général des Romains ; mais on raconte que le vaisseau qui transportait ce tableau périt, ainsi que le tableau même, à la hauteur du cap Malée. Je vais cependant essayer de vous donner une idée de la copie, que j'ai eue dernièrement sous les yeux ; non que je sois, ma foi, bon connaisseur en peinture, mais parce que j'en ai le souvenir bien présent, pour l'avoir vue à Athènes chez

1. *Odyssée*, I, v. 354.

un peintre. La vive admiration dont m'a frappé alors ce chef-d'œuvre m'en facilitera beaucoup maintenant la description.

4. Sur un épais gazon est représentée la centauresse : la partie chevaline de son corps est couchée à terre, les pieds de derrière étendus ; sa partie supérieure, qui est toute féminine, est appuyée sur le coude ; ses pieds de devant ne sont point allongés comme ceux d'un animal qui repose sur le flanc, mais l'une de ses jambes, imitant le mouvement de cambrure d'une personne qui s'agenouille, a le sabot recourbé ; l'autre se dresse et s'accroche à la terre, comme font les chevaux quand ils essayent de se relever. Elle tient entre ses bras un de ses deux petits et lui donne à teter, comme une femme, en lui présentant la mamelle ; l'autre tette sa mère à la manière des poulains. Vers le haut du tableau, est placé, comme en sentinelle, un hippocentaure, époux, sans nul doute, de celle qui allaite les deux petits : il se penche en souriant. On ne le voit pas tout entier, mais seulement à mi-corps. De la main droite, il tient un lionceau qu'il élève au-dessus de sa tête, et semble s'amuser à faire peur aux deux enfants.

5. Toutes les autres beautés de ce tableau, qui échappent en partie à l'œil d'un ignorant tel que moi, bien qu'elles réalisent la perfection de la peinture, je veux dire la correction exquise du dessin, l'heureuse combinaison des couleurs, les effets de saillie et d'ombre ménagés avec art, le rapport exact des parties avec l'ensemble, l'harmonie générale, je les laisse à louer aux fils des peintres, qui ont mission de les comprendre. Pour moi, j'ai surtout loué Zeuxis pour avoir déployé dans un seul sujet les trésors variés de son génie, en donnant au centaure un air terrible et sauvage, une crinière jetée avec fierté, un corps hérissé de poils, non-seulement dans la partie chevaline, mais dans celle qui est humaine. A ses larges épaules, à son regard tout à la fois riant et farouche, on reconnaît un être sauvage, nourri dans les montagnes, et qu'on ne saurait apprivoiser.

6. Tel est le centaure. La femelle ressemble à ces superbes cavales de Thessalie, qui n'ont point encore été domptées et qui n'ont pas fléchi sous l'écuyer. Sa moitié supérieure est d'une belle femme, à l'exception des oreilles qui se terminent en pointe comme celles des Satyres : mais le mélange, la fusion des deux natures, à ce point délicat où celle du cheval se perd dans celle de la femme, est ménagée par une transition si habile, par une transformation si fine, qu'elle échappe à l'œil et qu'on ne saurait y voir d'intersection. Quant aux deux petits, on remarque dans leur physionomie, malgré leur tout jeune âge, je

ne sais quoi de sauvage mêlé à la douceur ; et ce qu'il y a d'admirable, selon moi, c'est que leurs regards d'enfant se tournent vers le lionceau, sans qu'ils abandonnent la mamelle et sans qu'ils cessent de s'attacher à leur mère.

7. Zeuxis, en exposant ce tableau, crut que son talent allait enlever tous les spectateurs : et, en effet, ils se récrièrent : car que faire autre chose à la vue d'un pareil chef-d'œuvre ? Mais ils ne louaient tous que ce que vous avez aussi applaudi en moi, l'étrangeté de l'invention, l'idée singulière d'un tableau traité comme on n'en avait point encore vu. Aussi, Zeuxis s'apercevant que cette nouveauté seule les occupait, et ne leur faisait considérer que comme un accessoire l'art exquis des détails : « Allons, Micion, dit-il à son élève, roule cette toile et reportons-la chez nous. Ces gens-là ne louent que la boue du métier ; ils ne se soucient pas de l'essence même du beau, de ce qui fait l'art réel ; le talent de l'exécution disparaît à leurs yeux devant la singularité du motif. »

8. Ainsi parla Zeuxis, avec un peu trop de dépit peut-être. Antiochus, surnommé Soter, eut une aventure à peu près semblable dans sa bataille contre les Galates. Si vous voulez, je vais aussi vous la raconter. Sachant qu'il avait affaire à des hommes braves, et les voyant supérieurs en nombre, formés en phalange serrée, se développant sur un front de bataille de vingt-quatre hoplites de profondeur, tous couverts de leurs boucliers et de cuirasses d'airain, flanqués de vingt mille hommes de cavalerie sur chaque aile ; au centre, quatre-vingts chars armés de faux tout prêts à s'élancer, et deux fois autant de chars attelés de deux chevaux ; Antiochus, dis-je, voyant tout cela, se crut perdu, et regarda cette armée comme invincible, d'autant que la sienne avait été levée à la hâte, sans grandeur dans ses proportions mesquines ; bataillons peu nombreux, composés presque tous de peltastes et de troupes légères : les vélites formaient la plus grande partie de son armée. Déjà il songeait à un accommodement et à quelque moyen honorable de terminer la guerre, lorsque Théodotas de Rhodes, brave capitaine, tacticien consommé, ne voulut point qu'en sa présence on désespérât du succès.

9. Antiochus avait seize éléphants : Théodotas ordonne de les cacher, de les dérober le plus possible à la vue des ennemis ; puis, quand on sonnera la trompette, que la mêlée commencera, qu'on en viendra aux mains, que la cavalerie des Galates se mettra à charger, et que leur phalange, en s'ouvrant, livrera passage aux chars poussés en avant, alors quatre des éléphants

s'élanceront sur chacune des divisions de la cavalerie ennemie, et les huit autres sur les chars armés de faux ou traînés par deux chevaux. « Ce sera, disait-il, le moyen d'effrayer les chevaux des Galates, qui se jetteront, en fuyant, sur leur infanterie. » Ce fut ce qui arriva.

10. Les Galates et leurs chevaux, n'ayant jamais vu d'éléphants, sont si épouvantés de ce spectacle inattendu, que, loin même de ces animaux, au seul bruit de leurs cris, à la vue de leurs défenses, dont la blancheur était relevée par la couleur noire de leur corps, à l'aspect de leurs trompes dressées et menaçant de saisir ce qu'ils pourraient rencontrer, ils lâchent pied avant qu'on en vienne à une portée de trait, et s'enfuient en désordre : les fantassins s'entre-percent de leurs lances, et sont foulés aux pieds des cavaliers, qui se ruent sur eux de toute leur vitesse; les chars, retournés contre leur propre parti, ensanglantent leur passage, et, comme dit Homère<sup>1</sup>

Ils tombent, et tombant roulent avec fracas.

Les chevaux, une fois lancés hors de leur route et ne pouvant tenir contre les éléphants, jettent à bas leurs conducteurs,

Traînent par les sentiers le char vide et sonore<sup>2</sup>,

coupent et déchirent avec les faux ceux mêmes de leurs amis qui sont renversés : or, combien n'y en avait-il pas de gisants au milieu de cet affreux tumulte ! Cependant les éléphants poursuivent leur course, écrasant sous leurs pas, lançant en l'air avec leurs trompes, et perçant de leurs défenses tout ce qu'ils rencontrent; en un mot, ils font remporter à Antiochus une victoire complète.

11. La plupart des Galates périssent dans un immense carnage, quelques-uns sont faits prisonniers; le reste, en petit nombre, se sauve à travers les montagnes. Tous les Macédoniens, qui servaient sous Antiochus, chantaient le péan de triomphe; ils entouraient le roi, en jetant de grands cris et en lui présentant des couronnes; mais lui, les larmes aux yeux, dit-on : « Rougissons, soldats, s'écria-t-il, de devoir notre salut à seize éléphants. Si l'étrangeté de cette vue n'avait frappé de terreur nos ennemis, que serions-nous devenus contre eux ? » Il ordonna même que sur le trophée l'on ne gravât que la figure d'un éléphant.

1. Homère, *Iliade*, XVI, v. 379.

2. *Id.*, *ibid.*, XI, v. 460.

12. C'est à moi maintenant de prendre garde à ne point avoir, comme Antiochus, un appareil insignifiant de bataille, mais je ne sais quels éléphants, des épouvantails nouveaux aux spectateurs, de véritables tours de force : c'est en effet là ce qui ravit leurs suffrages, tandis qu'ils ne font aucun cas des parties sur lesquelles j'avais compté. Un tableau qui représente une centauresse les frappe d'admiration, et leur paraît, comme il l'est d'ailleurs, une merveille singulière et nouvelle. Mais quoi donc ! est-ce en pure perte que Zeuxis aura travaillé le reste ? Non, sans doute ; car vous êtes de bons juges en fait de peinture, vous connaissez les règles de l'art, pourvu que les œuvres qui vous sont offertes soient dignes du théâtre où elles se produisent.

## XXIII

### HARMONIDE<sup>1</sup>.

1. Harmonide<sup>2</sup>, le joueur de flûte, faisait un jour cette question à Timothée<sup>3</sup>, son maître : « Dis-moi, Timothée, par quel moyen es-tu devenu célèbre dans ton art ? Que dois-je faire pour que mon nom soit connu de tous les Grecs ? Je te dois déjà beaucoup : tu m'as appris l'art de jouer juste, de souffler légèrement dans l'embouchure, de tirer des sons mélodieux, de lever

1. Cet opuscule est une recommandation, *ύστασις*.

2. Harmonide vécut du temps de Philippe et d'Alexandre.

3. « Il y eut deux Timothée, fameux musiciens : le plus ancien, dont il est ici question, naquit à Milet, ville ionienne de Carie, la troisième année de la LXXXIII<sup>e</sup> olympiade, qui répond à 446 avant Jésus-Christ, et mourut en Macédoine, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique, et jouait parfaitement de la cithare : il la perfectionna même, en ajoutant à cet instrument deux cordes ou même quatre, suivant Pausanias. Mais cette innovation déplut tellement aux Lacédémoniens, qu'ils le chassèrent de Sparte, et rendirent contre lui ce fameux décret que Boèce nous a conservé, *De musica*, livre I, chap. 1. Le second Timothée, maître d'Harmonide, était de Thèbes, en Béotie, et vivait du temps d'Alexandre le Grand, auquel il inspirait par le son de sa flûte, tantôt l'enthousiasme guerrier, tantôt l'amour et la volupté. » BRUN DE BALLU.

les doigts avec agilité et de les baisser à propos, de marcher en mesure, de me mettre d'accord avec le cœur, de conserver à chaque mode son mouvement caractéristique, au phrygien l'enthousiasme, au lydien la fureur bachique, au dorien la gravité majestueuse, et la grâce à l'ionien; je te suis redevable de savoir tout cela<sup>1</sup>. Mais le point principal, celui pour lequel j'ai désiré devenir joueur de flûte, je ne vois point comment tu pourrais m'y faire atteindre: je veux parler de la gloire, de cette popularité qui me ferait montrer du doigt, et dire à tous ceux qui me verraient, partout où je pourrais aller: « C'est lui! C'est Harmonide, l'excellent joueur de flûte<sup>2</sup>! » Tel est l'honneur, Timothée, que tu as jadis obtenu, lorsqu'à ton arrivée de Béotie tu jouas de la flûte dans la tragédie de la *Pandionide*<sup>3</sup>, et que tu fus vainqueur dans celle d'*Ajax furieux*<sup>4</sup>, dont ton homonyme avait fait la musique: il n'y eut dès lors personne qui ne connût le nom de Timothée le Thébain. Ici encore, et aujourd'hui même, quand tu parais, tous accourent vers toi, comme les oiseaux autour d'une chouette. Voilà pourquoi j'ai souhaité de devenir joueur de flûte, pourquoi je me suis imposé de si grands travaux: car ce talent n'est rien, s'il ne procure la célébrité, et je n'en voudrais pas, dussé-je égaler Marsyas ou Olympe<sup>5</sup>, si je demeurais inconnu. A quoi bon, comme on dit, la musique secrète et cachée<sup>6</sup>? Apprends-moi donc ce que j'ai à faire et comment je puis user de mon talent. Je t'en saurai doublement gré, et pour l'art que tu m'auras enseigné, et pour la gloire qu'il m'aura procurée. »

2. Timothée lui répondit: « Sache-le bien, Harmonide, ces objets dont tu es épris, les applaudissements, la gloire, la re-

1. Sur la musique des Grecs, voy. de Pauw, t. II, p. 420 et suivantes. Pour les différents modes, voy. Apulée, *Florid.*, livre I. « Il y a lieu de croire, dit Belin de Ballu, d'après les caractères de ces modes, indiqués par les anciens, que le mode dorien, grave et majestueux, répondait au ton de *mi bémol*, le plus majestueux des tons de la musique; le ton de *la majeur*, par sa grâce et sa gaieté, pourrait être le même que le mode ionien. »

2. Voy. ci-dessus, p. 5, note 1.

3. Probablement une tragédie dont les filles de Pandion, Philomèle et Progné, étaient les héroïnes.

4. Pièce de Sophocle. Voy. la traduction de M. Artaud, et celle de Théodore Guiard.

5. Voy. ces mots dans le *Dictionnaire* de Jacobi.

6. Néron répétait ce proverbe à ses amis, pour autoriser son apparition sur le théâtre. Voy. Suétone, *Néron*, p. 292 de la traduction d'Émile Peaseaux, édition Charpentier.

nommée, la célébrité, sont une grande affaire. Te montrer en public, te faire entendre, afin d'y parvenir, ce serait un moyen bien lent, et peu de gens par là seraient à même de te connaître. Où trouver, en effet, un théâtre, un cirque assez spacieux pour jouer de la flûte devant tous les Grecs? Cependant, si tu veux être promptement connu et voir combler tes désirs, écoute le conseil que je te soumets. Joue quelquefois sur les théâtres, mais tiens peu compte de la foule. Le chemin le plus court pour arriver à la gloire, c'est de choisir pour auditeurs dans toute la Grèce le petit nombre d'hommes d'élite qui en sont comme les coryphées, gens d'un mérite incontesté, et dont la critique ou l'éloge a force de loi. Si c'est à ceux-là, je le répète, que tu fais entendre tes chants, et s'ils t'accordent des louanges, sois certain qu'avant peu tu seras connu de tous les Grecs. La raison en est simple. Si des hommes connus et admirés de tous savent que tu es un habile joueur de flûte, qu'as-tu besoin de te faire entendre de la multitude, qui suivra sans nul doute l'opinion de ceux qui passent pour de bons juges? Ce peuple nombreux se compose d'hommes qui ne se doutent pas de ce qui est beau, d'une foule de grossiers artisans; quiconque est loué par ceux qui sont au-dessus d'eux, ils le croient digne de louanges et le louent à leur tour. Ainsi dans les jeux publics c'est, j'en conviens, la foule des spectateurs qui applaudit ou qui siffle, mais il n'y a guère que cinq ou sept juges, au plus, qui décernent les prix. » Harmonide n'eut pas le temps de mettre ces avis en pratique. On dit que, la première fois qu'il disputa le prix, il se laissa emporter par l'amour de la gloire, souffla trop violemment, rendit le dernier soupir dans sa flûte, et mourut sur la scène, sans avoir obtenu la couronne : ainsi ce fut tout ensemble la première et la dernière fois qu'il parut aux fêtes de Bacchus.

3. Quant aux conseils de Timothée, ce n'est point seulement aux joueurs de flûte ni au seul Harmonide qu'ils s'adressent, selon moi, mais à tous ceux qui, avides de renommée, veulent se montrer en public et ravir les suffrages de la foule. Lors donc que j'eus formé un dessein semblable au sien, et cherché le moyen de me faire connaître, j'examinai, suivant l'avis de Timothée, quel était dans cette ville le citoyen le plus distingué, celui en qui les autres placent leur confiance et qui seul les représente tous. C'est vous qui, de toute justice, deviez me paraître ainsi, vous qui êtes, chose essentielle pour tout véritable talent, le sûr indice et la règle certaine de ceux qui veulent en juger. Si donc je déployais ma science devant vous, et si j'obtenais votre appro-

bation (plaise au ciel qu'il en soit ainsi !), je devrais me croire parvenu au comble de mes espérances, puisque j'obtiendrais tous les suffrages en un seul. Or, qui peut-on vous préférer, à moins d'être fou ? Car en apparence je jette un dé qui dépend d'un seul homme, mais en réalité je fais entendre mes ouvrages à une nombreuse multitude. Il est évident, en effet, que, seul ou pris avec tous, vous n'en êtes pas moins supérieur à chacun. Les rois de Lacédémone avaient le droit exclusif, quand les autres citoyens ne portaient qu'un seul suffrage, d'en porter chacun deux ; vous, vous réunissez ceux des éphores et des vieillards, et, lorsqu'il s'agit de belles-lettres, votre suffrage en vaut mille, puisque c'est vous qui déposez la pierre blanche, la pierre de salut. Or, c'est là surtout ce qui me rassure en ce moment, où la témérité de ma démarche m'inspire une justefrayer. Mais ce qui, par Jupiter, me donne encore quelque confiance, c'est que je ne vous suis point tout à fait étranger. J'ai pris naissance dans une ville sur laquelle se sont répandus vos bienfaits, privés d'abord, puis publics et communs à toute la nation. Par conséquent si, après mon discours, les suffrages me sont défavorables, et si les mauvais l'emportent sur les bons, ajoutez-y celui de Minerve<sup>1</sup>, suppléez à ce qui peut me manquer, et considérez comme un service de votre fonction le succès que vous m'aurez fait obtenir.

4. Ce n'est point assez pour moi d'avoir excité une vive admiration, d'être devenu célèbre, d'avoir entendu louer mes discours par les auditeurs ; tout cela n'est, comme on dit, que songe et vapeurs, ombres de paroles ; la vérité va se montrer aujourd'hui dans tout son jour. Le dernier mot à dire sur mon compte, le jugement définitif, hors de doute, à porter sur mes travaux, c'est qu'il faudra m'estimer le plus habile des érudits, si j'obtiens votre suffrage, ou bien le plus.... Mais il ne faut prononcer que des paroles de bon augure, en m'engageant dans une lutte si imposante. Faites, grands dieux, que je paraisse digne d'estime ; confirmez les éloges que j'ai reçus ailleurs, et donnez-moi la confiance nécessaire pour me présenter devant cette nombreuse assemblée : car il n'est plus de carrière redoutable pour celui qui a triomphé dans les grands jeux olympiques.

1. Allusion au suffrage de Minerve sauvant Oreste. Voy. Eschyle, *Euménides*, traduction d'A. Pierron, vers la fin



## XXIV

LE SCYTHE OU LE PROXÈNE<sup>1</sup>.

1. Ce n'est point Anacharsis<sup>2</sup> qui, le premier, vint de Scythie à Athènes pour connaître les sciences de la Grèce; Toxaris y vint avant lui, Toxaris homme sage, ami des lettres et des arts, passionné pour tous les nobles travaux. Il n'était, il est vrai, ni de race royale, ni pilophore<sup>3</sup>; c'était un simple Scythe, un homme du peuple, un de ceux qui, chez eux, s'appellent *octapodes*, c'est-à-dire maîtres de deux bœufs et d'un char. Jamais il ne retourna dans sa patrie; il mourut à Athènes; et, peu de temps après sa mort<sup>4</sup>, on le mit au rang des héros: les Athéniens mêmes lui offrent des sacrifices sous le nom du *Médecin étranger*: tel est, en effet, le nom qu'on lui a donné depuis son apothéose. La cause de ce surnom, du culte rendu à Toxaris et de l'opinion qu'il était un descendant d'Esculape, méritent, je crois, de vous être racontée, afin que vous sachiez que ce n'est pas un usage particulier à la nation des Scythes de donner l'immortalité à des hommes et d'envoyer des messagers à Zamolxis<sup>5</sup>, mais que les Athéniens, au sein même de la Grèce, ont aussi le droit de faire un dieu d'un Scythe.

2. Lors de la grande peste, la femme d'Architèle, un des juges de l'Aréopage, crut voir Toxaris, qui lui ordonnait de dire aux Athéniens qu'ils seraient délivrés du fléau, s'ils arrosaient les rues de la ville avec beaucoup de vin. On usa de ce remède, les Athéniens s'étant bien gardés d'en négliger la pres-

1. On appelait *proxène*, en grec *πρόξενος*, celui qui était chargé de recevoir les hôtes publics, les ambassadeurs étrangers. Ce traité de Lucien est un préambule analogue à ceux que nous avons vus précédemment.

2. Voy. les *Biographies* et le *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemy.

3. Qui porte un chapeau de feutre, nom de dignité chez les Scythes.

4. Dusoul fait observer qu'il s'écoula plus de cent trente ans entre la mort de Toxaris et la grande peste qui décima le Péloponèse et emporta Périclès.

5. Législateur des Scythes, auquel ils sacrifiaient un vieillard tous les ans. Voy. Suidas au mot *Ζάμολξις*.

cription, et la peste cessa, soit que l'odeur du vin dissipât les exhalaisons délétères, soit que le vin ait quelque autre vertu, dont la connaissance engagea le demi-dieu Toxaris, en sa qualité de médecin, à donner ce conseil. On lui paye encore aujourd'hui le prix de cette guérison, en immolant un cheval blanc sur son tombeau, à l'endroit où Diménète prétendit qu'elle l'avait vu venir à elle pour lui recommander l'emploi du vin. On y trouva Toxaris enseveli, et on le reconnut, non-seulement d'après l'inscription, qui était à demi effacée, mais surtout d'après le cippe, sur lequel était sculpté un Scythe tenant de la main gauche un arc tendu et de la droite un livre, autant qu'il était permis d'en juger. On voit encore aujourd'hui plus de la moitié du corps, l'arc tout entier et le livre : quant au reste du cippe et au visage de l'homme, le temps les a presque entièrement détruits. Ce monument, peu éloigné du Dipyle<sup>1</sup>, se trouve à la gauche de ceux qui vont à l'Académie : c'est une très-légère éminence ; la colonne gît à terre ; seulement elle est toujours ornée de couronnes, et l'on dit que quelques personnes atteintes de la fièvre y ont été guéries, et, ma foi, cela n'est point incroyable d'un demi-dieu qui jadis a guéri la ville entière.

3. Ce qui fait que j'ai rappelé ici le souvenir de Toxaris, c'est qu'il vivait encore lorsque Anacharsis, quittant son vaisseau, monta du Pirée à la ville, tout troublé, comme devait l'être un étranger, un barbare, à la vue de tant d'objets inconnus, frémissant au moindre bruit, et ne sachant que devenir : il s'apercevait bien, en effet, que les passants se moquaient de son accoutrement ; il ne trouvait personne qui parlât sa langue ; il se repentait déjà de son voyage et il se promettait, dès qu'il aurait vu Athènes, de retourner sur ses pas, de se rembarquer, de reprendre la route du Bosphore, d'où le chemin n'était pas long pour rentrer chez lui, en Scythie. Anacharsis en était là, quand un génie vraiment tutélaire s'offrit à lui : c'était Toxaris, qu'il rencontra dans le Céramique<sup>2</sup>. Et d'abord le costume national attira les regards de Toxaris, puis il n'eut pas de peine à reconnaître Anacharsis, personnage de distinction, l'un des premiers parmi les Scythes. Pour Anacharsis, comment aurait-il pu reconnaître un de ses compatriotes, revêtu de l'habit grec, et qui, la barbe rasée, sans ceinture, sans armes, déjà même un

1. Porte qui fermait le Céramique et conduisait à l'Académie. Cf. Cicéron, *De Fin.* V, 1.

2. Ou tuilerie, du grec *κέραμος*, tuile, à cause des œuvres d'argile cuite qu'on y fabriquait.

peu bavard , semblait un véritable Attique autochtone ? Tant l'avaient changé plusieurs années de séjour !

4. Toxaris lui adressant la parole en langue scythe : « N'es-tu pas , dit-il , Anacharsis , fils de Daucètès <sup>1</sup> ? » Anacharsis se met à pleurer de joie , d'avoir trouvé un homme qui parlât sa langue , et qui sût ce qu'il était parmi les Scythes. « Et toi , lui demanda-t-il à son tour , comment se fait-il , étranger , que tu me connaises ? — Je suis moi-même de ton pays ; je m'appelle Toxaris ; ma naissance n'est pas assez illustre pour que tu puisses me connaître. — Quoi donc ! tu es ce Toxaris dont on m'a dit qu'épris d'amour pour la Grèce , il a laissé en Scythie sa femme et ses jeunes enfants , s'est rendu à Athènes , où il a fixé son séjour et s'est concilié l'estime des hommes les plus distingués ? — C'est moi , s'il est vrai qu'il soit encore question de Toxaris chez les Scythes. — Eh bien ! reprit Anacharsis , apprends que je suis devenu ton disciple , et même ton rival dans ton amoureux désir de voir la Grèce. Le même objet m'a fait entreprendre ce voyage , et je viens vers toi , après avoir souffert mille maux en traversant les pays qui nous séparent. Si je ne t'eusse rencontré , le dessein en était pris , avant le coucher du soleil , je retournais à mon vaisseau , et je repartais : tant j'avais la tête troublée de toutes les choses inconnues et étrangères qui ont frappé mes yeux ! Mais , je t'en conjure , au nom du Cimeterre et de Zamolxis , nos dieux nationaux , prends-moi , Toxaris , et sers-moi de guide , montre-moi tout ce qu'il y a de beau à Athènes , puis dans les autres parties de la Grèce ; fais-moi connaître les meilleures lois , les hommes les plus illustres , les mœurs , les assemblées , la vie privée , le gouvernement , enfin tout ce qui nous a engagés , toi d'abord , et moi ensuite , à entreprendre un si long voyage ; ne me laisse pas retourner dans ma patrie sans avoir satisfait ma curiosité.

5. — Ce que tu viens de dire , repartit Toxaris , n'est pas d'un amant bien épris : on n'arrive pas jusqu'à la porte pour s'en aller aussitôt ; mais sois sans crainte ; tu ne t'en iras pas , comme tu le dis , et cette ville ne te laissera pas partir : ses charmes agissent puissamment sur les étrangers , et elle te captivera sans doute au point de te faire oublier et ta femme et tes enfants , si tu es père. Maintenant , comment connaître promptement la ville des Athéniens , ou plutôt la Grèce entière et toutes les beautés

1. Hérodote , Diogène de Laërte et Suidas disent qu'il était fils d'un certain Gnourus.

qu'elle renferme, je vais te le dire. Il y a ici un sage<sup>4</sup>, né dans ce pays, mais qui a beaucoup voyagé en Asie, en Égypte : il a été en relation avec les hommes les plus éminents ; cependant il n'est pas riche ; au contraire, il est pauvre ; tu verras un vieillard vêtu, comme moi, de l'habit plébéien ; mais sa sagesse et ses autres vertus l'ont mis en honneur auprès de ses compatriotes, qui l'ont choisi pour le législateur de leur cité, et qui ont voulu soumettre leur conduite à ses lois. Si tu peux acquérir son amitié, et connaître ce qu'il vaut, sois sûr que tu trouveras en lui toute la Grèce, tout ce qu'elle renferme de plus accompli ; je ne puis donc te rendre un meilleur et un plus grand service que de te mettre en rapport avec lui.

6. — Ne différons donc pas, dit Anacharsis ; prends-moi, conduis-moi chez lui. Mais je crains qu'il ne soit d'un abord difficile, et qu'il n'ait point égard à ta requête en ma faveur. — Point de parole de mauvais augure, reprit Toxaris ; je crois que je lui serai fort agréable en lui fournissant l'occasion de montrer sa bienveillance envers un étranger. Suis-moi : et tu verras quelle est sa courtoisie hospitalière, son affabilité, la bonté de son âme. Mais que vois-je ? un bon génie nous l'envoie : il s'approche tout pensif et se parlant à lui-même. » Alors s'adressant à Solon : « Je t'offre, dit Toxaris, un présent d'un grand prix ; c'est un étranger qui a besoin de ton amitié.

7. « Il est Scythe, d'une famille noble de notre pays ; et cependant il a tout laissé afin de venir vivre ici près de vous, et de voir ce qu'il y a de plus beau dans la Grèce. J'ai cru que pour lui le moyen le plus court de savoir tout facilement et de se faire connaître des hommes les plus distingués était de te l'amener. Si je connais bien Solon, tu lui rendras ce service, tu lui serviras d'hôte, et tu en feras un vrai citoyen de la Grèce. Quant à toi, Anacharsis, comme je te le disais à l'instant, tu vois tout en voyant Solon : c'est Athènes, c'est la Grèce entière ; tu n'es plus un étranger, tout le monde te connaît, tout le monde t'aime : voilà ce que vaut ce respectable vieillard. Tu auras bientôt oublié ce que tu as laissé en Scythie, si tu vis auprès de lui. Tu as le prix de ton voyage, l'objet de tes désirs, tu as sous les yeux la règle de la vie des Grecs, le modèle de la philosophie attique. Sache enfin que tu seras le plus heureux des hommes, si tu vis avec Solon et si tu l'as pour ami. »

4. Solon. Voy. sa biographie dans Plutarque, traduction d'A. Pierron, t. I. L'entrevue d'Anacharsis et du législateur d'Athènes y est racontée d'une manière différente.

8. Il serait trop long de raconter combien ce présent fut agréable à Solon, ce qu'il dit, l'étroite liaison qui dès lors s'établit entre eux : l'un, Solon, se plaisant à lui faire connaître, à lui enseigner ce qu'il y avait de plus beau, à procurer à Anacharsis l'amitié de tous les Grecs, et mettant tout en œuvre pour lui rendre son séjour en Grèce le plus agréable possible; l'autre, Anacharsis, admirant la sagesse de son hôte, et ne s'éloignant jamais de lui un seul instant sans contrainte. Ainsi, d'après la promesse de Toxaris, la seule connaissance de Solon lui valut toutes les autres, et le plaça sous les yeux et dans l'estime de tous. En effet, les éloges de Solon n'étaient pas d'une médiocre autorité, mais tous les hommes les adoptaient comme ses propres lois; ils aimaient ceux qu'il estimait et les considéraient comme des gens de bien. Enfin, Anacharsis fut le seul des barbares qu'on vit initié aux mystères, après avoir reçu le droit de cité, si l'on en croit Théoxène<sup>1</sup>, qui nous en a fait le récit; et il ne serait jamais, je crois, retourné en Scythie, sans la mort de Solon.

- 9. Voulez-vous maintenant que je complète mon discours, qui, autrement, n'aurait ni commencement ni fin? Il est temps, en effet, que vous sachiez pourquoi j'ai fait venir de Scythie en Macédoine Toxaris et Anacharsis, qui ont amené avec eux d'Athènes le vieux Solon. J'ai à vous dire que je me trouve aujourd'hui dans la même situation qu'Anacharsis; mais, au nom des Grâces, ne vous fâchez pas si je me compare à un homme de sang royal : je suis barbare, il l'était aussi; et nous autres Syriens, nous valons sans doute bien les Scythes : toutefois je ne me mets pas en parallèle avec lui pour la noblesse, mais pour le reste seulement. Quand je suis entré pour la première fois dans votre ville, j'ai été frappé de son étendue, de sa beauté, du nombre de ses habitants, de sa magnificence, de sa splendeur. Mon admiration était si grande, que je ne pouvais y suffire, semblable à ce jeune insulaire<sup>2</sup> dans la palais de Ménélas. Et je devais éprouver naturellement cette surprise à la vue d'une ville si prospère, dans laquelle, comme dit le poète<sup>3</sup>,

Fleurissent tous les biens dont brille une cité.

10. Dans cette situation d'esprit, je me demandai ce que

1. Nulle part ailleurs il n'y a trace de cet historien.

2. Télémaque. Voy. Homère, *Odyssee*, IV, v. 74 et suivants.

3. On ignore quel est ce poète.

j'avais à faire. Depuis longtemps j'avais l'intention de vous faire entendre quelqu'un de mes discours. A qui m'adresser, d'ailleurs, si je traversais, sans parler, une ville comme la vôtre? Je cherchais donc, à ne vous rien celer, quels étaient parmi vous les citoyens les plus distingués, ceux dont l'accueil, le patronage et la recommandation auraient toute puissance. Alors je trouvai, non pas comme Anacharsis, un seul Toxaris, un barbare, mais une foule de citoyens qui me dirent tous la même chose, en termes différents : « Étranger, cette ville possède beaucoup d'hommes de bien et de talent, et tu n'en saurais trouver ailleurs un plus grand nombre. Mais il en est deux, surtout, que leur naissance et leur mérite élèvent au-dessus des autres, et que, pour leur éloquence, on peut comparer aux dix orateurs attiques. Leur popularité est si grande, que chacun les aime et qu'on prévient tous leurs désirs; or, leurs désirs n'ont d'autre but que l'intérêt commun. Quant à leur bonté, leur courtoisie envers les étrangers, leur grandeur inaccessible à l'envie, le respect que leur attire leur bienveillance, leur douceur, leur affabilité, tu pourras en parler aux autres, lorsque, avant peu, tu en auras fait l'épreuve.

11. « Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils sont tous les deux de la même maison, le père et le fils : en l'un, tu croiras voir Solon, Périclès ou Aristide; le fils, dès le premier regard, ravira ton cœur par sa taille élégante et par la grâce de sa beauté virile; puis, aussitôt qu'il aura parlé, il tiendra tes oreilles enchaînées, tant il semble que Vénus elle-même réside sur les lèvres de ce jeune homme. La ville tout entière l'écoute, la bouche béante, lorsqu'il s'avance dans l'assemblée, ainsi que faisaient jadis les Athéniens, quand arrivait le fils de Clinias; avec cette différence cependant, qu'ils eurent bientôt à se repentir de leur amour pour Alcibiade, tandis que notre cité n'aime pas seulement, mais entoure de son respect celui dont nous parlons, et le considère comme un bonheur public, comme un citoyen utile à toute la nation. Si donc son père et lui te reçoivent au nombre de leurs amis, la ville tout entière t'appartient; qu'ils te tendent seulement la main, et ton succès n'est pas douteux. » Voilà, par Jupiter, s'il m'est permis de jurer ici, ce que m'ont dit tous vos compatriotes; et, depuis que j'en ai fait moi-même l'expérience, j'ai reconnu qu'on ne m'avait dit qu'une faible partie de la vérité.

Ce n'est donc plus le temps de rester en balance,

comme dit le poète de Céos<sup>1</sup> : il faut tout mettre en œuvre, il faut tout faire et tout dire, afin de les avoir pour amis. Si ce bonheur m'arrive, le temps devient serein, la traversée favorable, la mer est calme, et je suis près du port.

## XXV

COMMENT IL FAUT ÉCRIRE L'HISTOIRE<sup>2</sup>.

1. Les Abdéritains, sous le règne de Lysimaque<sup>3</sup>, furent, dit-on, atteints, mon cher Philon<sup>4</sup>, d'une singulière maladie. C'était une fièvre dont l'invasion fut générale, et qui se manifestait dès le début avec une grande force d'intensité et de continuité; puis, au septième jour, il survenait chez les uns un fort saignement de nez, chez les autres une sueur abondante, et les malades étaient guéris. Seulement, tant que la fièvre durait, elle jetait leur esprit dans une plaisante manie : ils faisaient tous des gestes tragiques, déclamaient des iambes, criaient de toute leur force, débitant à eux seuls d'un ton lamentable l'*Andromède*<sup>5</sup> d'Euripide, ou récitant à part la tirade de Persée. La ville était remplie de gens pâles et maigres, de tragédiens d'une semaine, qui s'en allaient criant :

Amour, toi, le tyran des hommes et des dieux !

1. Bacchylide, neveu de Simonide de Céos. Voy. A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 472.

2. Cf. Denys d'Halicarnasse, *Lettre à Cn. Pompée*; Hérodien, commencement du I<sup>er</sup> livre; de Thou, préface de son *Histoire*; Mably, *De la manière d'écrire l'histoire*; Fénelon, *Lettre à l'Académie*; Racine, t. II, p. 244 de l'édition Ch. Lahure; A. Thiers, préface du t. XIII de l'*Hist. du Consulat et de l'Empire*; Hipp. Rigault, *Luciani Samosatensis quæ fuerit de re litteraria judicandi ratio*, p. 33.

3. Lieutenant d'Alexandre, Lysimaque obtint la Thrace en partage après la bataille d'Ipsus, 304 avant J. C. Abdère était une des villes maritimes les plus importantes de ce royaume.

4. C'est probablement le même que celui auquel est dédié *le Banquet ou les Lapithes*, mais on ne sait rien de plus sur cet ami de Lucien.

5. Tragédie d'Euripide, dont il ne reste que quelques fragments. Voy. Athénée, livre XIII, 1, vers la fin.

et autres exclamations lancées à pleine voix, et qui n'en finissaient plus, jusqu'à ce que l'hiver, amenant un grand froid, vint faire cesser tout ce délire. Il avait été causé, selon moi, par Archélaüs, tragédien estimé, qui, au milieu de l'été, pendant la plus forte chaleur, leur avait joué *Andromède* de telle sorte, qu'au sortir du théâtre la plupart avaient été saisis de la fièvre; à leur lever, la tragédie s'était de nouveau emparée d'eux, *Andromède* s'étant agréablement installée dans leur mémoire, et Persée, avec Méduse, voltigeant dans leur imagination.

2. Si une chose, comme on dit, peut se comparer à une autre, cette manie des Abdéritains a gagné la plupart de nos beaux esprits : elle ne les pousse pas, il est vrai, à jouer la tragédie; ce serait pour eux une folie légère que d'être tout remplis d'iambes composés par d'autres, et ne manquant pas de mérite. Mais depuis qu'il s'est produit quelques événements récents, je veux dire la guerre contre les barbares, et l'échec éprouvé en Arménie, et la série de nos succès<sup>1</sup>, il n'est plus personne qui ne se mêle d'écrire l'histoire. Que dis-je ? tous nos gens sont devenus des Thucydides, des Hérodotes, des Xénophons; ce qui confirme cette parole : « La guerre est la mère de toutes choses<sup>2</sup>, » puisque d'un seul coup elle a produit tant d'historiens.

3. Je n'ai pu, mon doux ami, les voir, ni les entendre, sans songer au philosophe de Sinope. Au moment où l'on disait que déjà Philippe était en campagne, tous les Corinthiens, saisis d'effroi, s'étaient mis à l'œuvre : l'un préparait des armes, un autre apportait des pierres, celui-ci reconstruisait la muraille, celui-là consolidait la palissade, chacun s'empressait de son mieux à faire ce qu'il croyait le plus utile. Diogène, au milieu de tout cela, voyant qu'il n'avait rien à faire, parce que personne ne voulait l'employer à rien, relève son manteau jusqu'à la ceinture, et se met à rouler le tonneau qui lui servait de maison, du haut en bas du Cranium<sup>3</sup>. « Que fais-tu là, Diogène ?

4. « La guerre dont il est ici question eut lieu la seconde année du règne de Marc Aurèle, l'an de Jésus-Christ 162. On n'en connaît guère d'autres détails que ceux qu'il a plu à l'abréviateur de Dion Cassius (Xiphilin) de nous conserver, et qui sont malheureusement trop sommaires. L'échec dont parle ici Lucien arriva lorsque Sévérien, envoyé à la tête de l'armée romaine contre Osroès, fut défait, et vit ses troupes taillées en pièces par Othryade, général des Parthes. » **BELIN DE BALLU.**

2. Le scoliaste attribue cette parole à Empédocle.

3. Voy. p. 449, note 3.



lui dit un de ses amis. — Je roule mon tonneau, dit-il, afin de ne pas rester seul oisif au milieu de tant de gens occupés. »

4. De même, mon cher Philon, pour ne pas rester seul muet en un temps où tout le monde parle, et ne pas ressembler à un figurant de comédie, qui ne dit rien la bouche ouverte, j'ai pensé que je ferais bien de rouler aussi mon tonneau, mais non pour écrire l'histoire et pour faire des récits; je ne suis point assez téméraire, et tu n'as pas à craindre cela de ma part. Je connais le danger auquel s'exposent ceux qui roulent sur des pierres un objet qui n'est pas plus gros que mon tonneau, tout frêle, et fait d'une argile légère; je me verrais bientôt réduit, au moindre caillou que je rencontrerais, à en ramasser les débris. Que me suis-je donc proposé, et comment vais-je prendre part à la guerre, sans courir de danger, et en restant hors de la portée du trait? c'est ce que je vais te dire.

.... La fumée et les flots<sup>1</sup>,

et les soucis inséparables de la composition historique, je m'en débarrasse et je fais bien. Mais j'ai dessein de donner quelques avis, quelques préceptes à ceux qui écrivent l'histoire, afin de partager avec eux les travaux de construction, sans prétendre voir mon nom inscrit sur l'édifice, puisque je n'aurai touché le mortier que du bout du doigt.

5. Cependant la plupart de nos gens croient n'avoir pas plus besoin de conseils pour leur entreprise qu'il ne faut d'industrie pour marcher, voir ou manger : ils s'imaginent qu'écrire l'histoire est une chose fort aisée, à la portée de tous ceux qui peuvent exprimer clairement ce qui leur vient à l'esprit. Pour toi, mon cher, tu sais par ta propre expérience que ce travail n'est pas de ceux qui se font à la hâte et sans peine. Il y a besoin là, plus qu'en toute autre espèce d'ouvrage, d'une réflexion profonde, quand on veut, comme dit Thucydide, élever un monument éternel<sup>2</sup>. Je suis donc convaincu que j'en détournerai un bien petit nombre, et que, d'un autre côté, je me rendrai odieux à quelques-uns, surtout à ceux qui ont déjà terminé leur histoire et l'ont présentée au public. En effet, s'ils ont été applaudis par leurs auditeurs, c'est folie d'espérer qu'ils changeront ou voudront corriger ce qui a été une fois approuvé et déposé pour ainsi dire dans les palais des rois<sup>3</sup>. Malgré cela, je ne ferai pas

1. Homère, *Odyssée*, XII, v. 249.

2. Thucydide, liv. I, xxii.

3. Où l'on déposait les archives.

mal de m'adresser à eux, afin que, s'il s'élève parfois une autre guerre, entre les Celtes et les Gètes, ou bien entre les Indiens et les Bactriens (car je ne pense pas qu'on ose nous la déclarer, maintenant que tout est soumis à notre empire), ces écrivains composent avec plus de goût, lorsqu'ils pourront appliquer à leurs ouvrages la règle que je leur trace, si toutefois ils la trouvent juste. Autrement, qu'ils continuent à les mesurer à l'aune dont ils usent maintenant : le médecin ne sera pas beaucoup attristé, en voyant que tous les Abdéritains veulent absolument jouer la tragédie d'*Andromède*.

6. Notre ouvrage a deux objets : il enseigne à rechercher certaines qualités, et à fuir certains défauts. Parlons d'abord de ce que doit éviter l'historien, de ce dont il faut qu'il ait grand soin de s'abstenir; ensuite nous dirons ce qu'il a à faire pour ne jamais s'écarter de la ligne droite et suivre toujours le vrai chemin; de quelle manière il doit commencer, à quel ordre il doit s'astreindre dans son ouvrage, quelle est la mesure de chaque partie, ce qu'il faut taire, sur quoi il faut insister, ce qu'il vaut mieux esquisser d'un trait rapide, avec quel soin tout doit être exprimé et enchaîné : tous ces préceptes, et autres semblables, viendront en second lieu. Dès à présent, nous allons dire quels sont les défauts ordinaires des mauvais historiens. Ceux qui sont communs à tous les genres de style, et qui tiennent à la langue, à l'arrangement des mots, aux pensées, toutes les mal-adresses enfin de cette nature seraient trop longues à exposer ici, et en dehors de mon sujet : les fautes, en effet, qui se commettent contre la langue et le style sont communes à tous les genres.

7. Mais les fautes qui se commettent dans l'histoire paraîtront, si l'on y fait réflexion, celles-là mêmes que j'ai souvent observées, lorsque j'ai entendu quelque lecture historique, et frapperont encore davantage ceux qui se mettront à écouter tous nos historiens du jour. Il ne sera pas hors de propos de rappeler ici, comme exemples, quelques-unes de ces sortes de compositions. Examinons, en premier lieu, quel en est le défaut le plus choquant. La plupart de ces historiens, négligeant de raconter les faits, se répandent en éloges sur les princes et les généraux, élevant jusqu'aux nues ceux de leur nation, et ravalant indécemment les ennemis. Ils ignorent que ce n'est pas un isthme étroit, un faible intervalle qui sépare l'histoire de l'éloge, mais une épaisse muraille; et que, pour nous servir d'une expression de musique, il y a entre eux la distance de deux octaves. Le faiseur d'éloges n'a qu'une préoccupation, c'est de louer, de

charmer l'objet de sa louange, et s'il y réussit par le mensonge, il s'en inquiète fort peu; mais l'histoire n'admet pas plus un mensonge, même le plus léger, que le conduit nommé trachée-artère par les enfants des médecins<sup>1</sup> ne peut recevoir la boisson qui s'y engage.

8. Nos auteurs semblent ignorer encore que la poésie et les poèmes ont d'autres règles, d'autres lois que celles de l'histoire. Là règne une liberté absolue : l'unique loi, c'est le caprice du poète; il est dans l'enthousiasme; les Muses le possèdent tout entier; et, soit qu'il attelle des chevaux ailés à un char, soit qu'il en fasse voler d'autres à la surface des eaux<sup>2</sup> ou sur la tête des épis, personne ne lui en veut. Quand leur Jupiter enlève la terre et la mer, suspendues à une seule chaîne, on ne craint pas qu'elle ne se brise et que l'univers ne soit écrasé par cette chute<sup>3</sup>. Quand ils veulent louer Agamemnon<sup>4</sup>, personne ne s'oppose à ce qu'ils lui donnent la tête et les yeux de Jupiter, la poitrine du frère du souverain des dieux, Neptune, et la ceinture de Mars. Il faut absolument que le fils d'Atrée et d'Aéropé soit un composé de tous ces dieux, puisque ni Jupiter, ni Neptune, ni Mars ne peut répondre isolément à l'idée qu'on a de sa beauté. Mais si l'histoire admettait pareille flatterie, que serait-elle, sinon une poésie en prose, dépouillée de la magnificence de son style, et laissant apercevoir toutes les fictions dont le mètre poétique ne cache plus la nudité? C'est donc un grand, un énorme défaut, que de ne pas savoir séparer l'histoire de la poésie, et de donner à l'une les ornements qui ne conviennent qu'à l'autre, tels que la fable, la louange, et ce qu'il y a d'exagéré en elles. C'est comme si l'on revêtait d'habits de pourpre un de ces robustes athlètes, aussi durs qu'un chêne, et qu'on lui mit sur le corps toute une parure de courtisan, avec de la céruse et du vermillon au visage. Par Hercule! combien on le rendrait risible, combien on l'enlaidirait par cette parure même!

9. Je ne prétends pas pourtant interdire complètement l'éloge à l'histoire : mais il faut qu'il y soit amené à propos, qu'il y soit fait avec mesure, et de manière à ne pas choquer ceux qui le liront un jour; en un mot, il faut se régler sur certains principes, que nous développerons plus loin. Quant à ceux qui croient bien faire lorsqu'ils divisent l'histoire en deux parties, l'une

1. Expression grecque familière à Lucien, pour dire les médecins eux-mêmes, comme plus haut, p. 340, les fils des peintres. — 2. Homère, *Iliade*, XX, v. 228. — 3. Voy. p. 94, note 1. — 4. Homère, *Iliade*, III, v. 478.

d'agrément et l'autre d'utilité, et qui, par suite, y introduisent l'éloge, comme étant de soi-même agréable et propre à égayer le lecteur, vois combien ils s'écartent de la vérité ! Et d'abord leur distinction est vicieuse : l'unique objet, le seul but de l'histoire, c'est l'utilité, et c'est de la vérité seule que l'utilité peut naître ; en second lieu, l'agrément est avantageux, sans doute, mais seulement lorsqu'il accompagne l'utile, comme la beauté relève la vigueur d'un athlète. Ainsi rien n'empêche d'admettre dans la famille d'Hercule le fils d'Isidotus, Nicostrate, vigoureux lutteur qui l'emporta sur tous ses antagonistes, quoiqu'il fût fort laid, et qu'il ait eu pour concurrent le bel Alcée de Milet, amant, dit-on, de ce même Nicostrate <sup>1</sup>. L'histoire donc, parée d'agrément qui rehaussent son utilité, doit attirer un grand nombre d'amateurs ; mais n'eût-elle que la beauté qui lui est propre, je veux dire la manifestation de la vérité, elle s'inquiète peu d'être belle.

10. Ajoutons que ce n'est point un agrément dans l'histoire, que d'y rencontrer des récits fabuleux, des éloges outrés : les uns et les autres répugnent aux auditeurs, si l'on n'entend pas par ce mot le rebut et la lie du peuple, mais les hommes qui écoutent comme des juges et même comme des accusateurs ; qui ne laissent rien échapper ; dont les yeux sont plus perçants que ceux d'Argus, et répandus aussi par tout le corps ; qui semblent examiner chaque parole avec une pierre de touche, afin de rejeter aussitôt celles qui sont de mauvais aloi, et de n'admettre que celles qui sont justes, légales, et marquées au bon coin : voilà les gens qu'il faut avoir en vue quand on écrit l'histoire ; pour les autres, il ne faut point s'en soucier, quand ils se tueraient à vous combler d'éloges. Si donc, sans respect pour ces juges, tu assaisones l'histoire de fables, d'éloges, et autres douceurs outrées, tu la feras bientôt ressembler à Hercule en Lydie. Tu as vu sans doute dans quelque tableau ce héros peint en esclave d'Omphale, chargé d'ornements qui ne sont nullement faits pour lui, et cette princesse revêtue de la peau de lion et tenant d'une main la massue, comme si elle était Hercule, tandis que le héros, couvert d'une robe de pourpre, file de la laine, et se laisse donner des coups de pantoufle par Omphale <sup>2</sup>.

1. Sur ce passage peu net, voy. les notes de Paulmier et de Gesner, dans l'édition de Lehmann, t. IV, p. 546 et suivantes.

2. Il est à croire que Lucien avait ce tableau sous les yeux. On trouve une gravure représentant Hercule aux pieds d'Omphale dans le *Recueil d'estampes d'après les plus célèbres tableaux de la galerie royale de Dresde* ; Dresde, 1753, vol. I, n° 40.

C'est le plus honteux des spectacles de voir un vêtement si mal approprié au personnage, qui lui sied si peu, et qui ravale indignement jusqu'à la femme la virilité du demi-dieu.

11. Peut-être la foule applaudira-t-elle à ce genre d'écrits; mais ce petit nombre d'hommes que tu dédaignes rira de bon cœur et jusqu'aux larmes, à la vue de ton œuvre absurde, incohérente et mal agencée. En effet, c'est ce qui convient à chaque chose qui en fait la beauté; et, si l'on transporte à l'une ce qui n'est propre qu'à l'autre, cet abus produit la laideur. Je n'ai pas besoin de dire que les louanges, agréables peut-être à un seul, c'est-à-dire à celui auquel elles s'adressent, sont insupportables aux autres, surtout si elles sont excessives, et telles qu'en donnent ces écrivains vulgaires, qui pourchassent la bienveillance de ceux qu'ils encensent, et qui ne les quittent que quand leur adulation éclate aux yeux de tous. Ils ignorent, en effet, l'art de louer et de voiler leur flatterie: ils se ruent en accumulant les choses les plus incroyables, et en les présentant toutes nues aux regards.

12. Aussi n'obtiennent-ils pas ce qu'ils souhaitent le plus vivement; ceux qui sont loués par cette sorte d'écrivains les prennent en haine et se détournent d'eux comme de vils flatteurs: et ils ont raison, surtout quand leur âme est bien située. C'est ainsi qu'Aristobule, ayant décrit le combat singulier d'Alexandre et de Porus, et lisant spécialement au roi ce morceau de son ouvrage, dans l'espoir qu'il lui concilierait surtout la faveur du prince, en raison des mensonges qu'il avait inventés pour rehausser la gloire d'Alexandre, et de l'exagération qu'il avait donnée à ses exploits réels, le roi prit le livre et le jeta dans l'Hydaspe, sur lequel ils se trouvaient naviguer, ajoutant: « Je devrais, Aristobule, t'y jeter aussi la tête la première, pour t'apprendre à me faire soutenir de pareils combats et tuer des éléphants d'un seul coup de javelot<sup>1</sup>. » Alexandre devait, en effet, se sentir transporté de colère, lui qui n'avait pu souffrir l'audace d'un architecte qui lui avait proposé de tailler sa statue dans le mont Athos, et de transformer cette montagne en sa ressemblance. Le roi avait reconnu sur-le-champ que cet homme n'était qu'un flatteur, et il ne voulut plus l'employer désormais<sup>2</sup>.

1. Sur Aristobule, voy. Vossius, *Hist. gr.*, édition Westermann, p. 89; Robert Geier, *Alexandri magni historiarum scriptores ætate suppreses*, p. 27-73, et notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, p. 48 et suivantes.

2. Cet architecte s'appelait Dinocratès suivant Vitruve, et Stasicratès suivant

13. Que peut-on, je le demande, trouver d'agréable à de pareils éloges, à moins d'être assez fou pour aimer des louanges qu'il est si facile de convaincre de fausseté ? C'est ressembler à ces hommes laids, ou plutôt à ces femmes qui recommandent aux peintres de les faire les plus belles possible : elles s'imaginent qu'elles n'en seront que plus jolies, si l'artiste fleurit l'incarnat de leur teint et mêle du blanc à ses couleurs. Ainsi font la plupart de nos historiens, qui se rendent esclaves du moment actuel, de leur intérêt, de l'utilité qu'ils espèrent retirer de l'histoire : il est juste de les haïr, comme étant dès à présent des flatteurs de profession, des ignorants ; et, pour l'avenir, des témoins, dont le langage hyperbolique rend suspect le fond même du récit. Si cependant on croit qu'il est tout à fait indispensable de répandre quelque agrément sur l'histoire, on y pourra joindre ces ornements, compatibles avec la vérité, qu'on emploie dans les autres genres de composition, tandis que nos historiens inhabiles les négligent pour y introduire des embellissements étrangers.

14. Je veux, du reste, te faire part de quelques-uns de ces traits que je me rappelle avoir entendu dernièrement débiter en Ionie, et tout récemment encore en Achaïe, par des historiens de la guerre actuelle. Au nom des Grâces, ne va pas douter que mes paroles ne soient vraies ! J'en ferais le serment, s'il était décent de jurer dans un écrit. L'un débute par une invocation aux Muses, et prie ces déesses de mettre la main avec lui à son ouvrage. Voyez le bel exorde ; comme il va bien à l'histoire ! comme il est fait tout exprès pour ce genre d'écrire ! Peu après il compare notre général <sup>1</sup> à Achille, et le roi des Perses à Thersite. Il ignore apparemment qu'Achille est plus illustre par sa victoire sur Hector que s'il eût tué Thersite, et que, lorsqu'un vaillant guerrier prend la fuite <sup>2</sup>,

Celui qui le poursuit est plus vaillant encore.

Ensuite il se donne à lui-même des louanges, comme étant bien digne de raconter de si brillants événements. Plus bas, il fait l'éloge de Milet, sa patrie, ajoutant qu'il agit beaucoup mieux qu'Homère, qui nulle part n'a parlé de la sienne. A la fin de son exorde, il promet expressément et en termes clairs d'exalter de

Plutarque. Voy. Vitruve, *De architectura*, préface du livre II ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, chap. LXXII, et *De la fortune d'Alexandre*, II, 2.

1. Lucius Vérus.

2. Allusion à l'*Iliade*, II, v. 246 ; XXII, v. 458.

son mieux nos actions et de faire de toutes ses forces la guerre aux barbares. Voici, en effet, le commencement de son histoire et l'exposé des causes qui ont amené la lutte : « L'abominable Vologèse, digne de périr de la mort la plus infâme, a commencé la guerre pour ce motif. »

15. C'est ainsi qu'il s'exprime. Un autre, grand imitateur de Thucydide, voulant faire voir qu'il s'est formé sur cet excellent modèle, commence, comme lui, par se nommer en tête de son ouvrage, exorde délicieux et tout parfumé de thym attique. Écoute : « Crépéreiis Calpurnianus <sup>1</sup>, de Pompéia <sup>2</sup>, a écrit la guerre des Parthes et des Romains, telle qu'elle a eu lieu dans tous ses détails et en commençant dès les premières hostilités. » Après un pareil début, ai-je besoin de te parler du reste, et de te dire que, lorsqu'il fait prononcer une harangue en Arménie, il nous reproduit l'orateur des Corcyréens ; qu'envoyant une peste aux Nisibéniens pour n'avoir pas suivi le parti des Romains, il copie mot à mot Thucydide, excepté le Pélasgique et les Longs-Murs <sup>3</sup>, où habitaient ceux qui étaient atteints du fléau ? Du reste, il dit à propos de sa peste : « Elle commença par l'Éthiopie, descendit en Égypte, et gagna la plus grande partie de la domination du grand roi ; » et puis il s'arrête là, et il a raison. Pour moi, je le laissai enterrer les malheureux Athéniens à Nisibe, et je me retirai, sachant d'avance tout ce qu'il allait dire après mon départ. Rien, d'ailleurs, n'est plus commun de nos jours, que de voir des auteurs qui croient imiter Thucydide, lorsqu'ils emploient avec quelques légers changements les expressions mêmes et les petites phrases de cet historien. Par exemple : « Vous conviendrez vous-mêmes ; » ou bien : « Ce n'est pas pour cette raison, par Jupiter ! » ou enfin : « J'étais sur le point d'omettre ceci <sup>4</sup>. » L'historien dont je parlais tout à l'heure adopte pour les armes et pour les machines de guerre les mêmes noms que les Romains ; il dit, comme eux, un fossé, un pont, et autres mots de ce genre. Figure-toi jusqu'à quel point il est digne de l'histoire et convenable au style de Thucydide d'intercaler ainsi des mots italiens au milieu d'expressions attiques, comme si c'était une parure de pourpre propre à l'embellir, à lui prêter des grâces, et qui s'y ajuste sans peine.

1. Vossius le cite parmi les historiens grecs, édition Westermann, p. 422.

2. Il y avait deux villes du nom de Pompéia, l'une en Cilicie, l'autre en Paphlagonie ; Dusoul croit qu'il s'agit ici de la seconde.

3. Quartiers d'Athènes.

4. Voy. pour toutes ces imitations Thucydide, I, xxxii ; II, xvii, xlviii.

16. Un autre écrit le récit tout nu des événements, sommaire prosaïque, rampant comme le journal d'un soldat, d'un ouvrier ou d'un vivandier à la suite de l'armée; ce plat écrivain est cependant plus excusable qu'un autre : il se fait sur-le-champ connaître pour ce qu'il est; il a travaillé pour un autre plus habile, qui sera assez fort pour entreprendre une histoire. La seule chose que je lui reproche, c'est d'avoir donné à son livre un titre pompeux comme une tragédie, et trop au-dessus de ce genre de composition : « Histoire parthique de Callimorphe <sup>1</sup>, médecin de la sixième légion des Kontophores. » Chaque livre porte son nombre; et il débute, ma foi, par une préface d'un ridicule achevé, où il conclut en ces termes : « Il est tout naturel qu'un médecin écrive l'histoire, puisque Esculape est fils d'Apollon, et qu'Apollon est le conducteur des Muses et le maître de toutes les sciences. » Il commence par écrire dans le dialecte ionien, et puis il se sert, je ne sais pourquoi, de la langue commune, il dit *ἡτρειν* (médecine), *πείρην* (épreuve), *δύσα* (tout ce qui), *νοῦσοι* (maladies) <sup>2</sup>, et ailleurs il emploie les mots les plus populaires, les expressions les plus triviales.

17. J'ai maintenant à parler d'un certain philosophe, dont je tairai le nom, mais dont je ne puis passer sous silence le dessein et les écrits que j'ai entendu lire dernièrement à Corinthe : ils sont au-dessus de toute espérance. Dès le début, à la première phrase de son exorde, il jette une question à la tête de ses lecteurs, et s'efforce de leur prouver par un raisonnement vigoureux qu'il ne convient qu'au sage d'écrire l'histoire. Vient ensuite un autre syllogisme, puis un autre encore; et enfin tout son préambule est bâti d'arguments de même nature; le tout pour louer jusqu'à la bassesse; éloges outrés et sentant la dérision, du reste ayant tous la forme syllogistique, et rédigés en manière d'arguments qui se suivent et s'enchaînent. Mais le plus choquant et le plus indigne d'un philosophe qui porte au menton une large barbe grise, c'est d'aller dire dans la préface que notre empereur aura le privilège unique de voir les philosophes écrire son histoire. Si une pareille réflexion est juste, il valait mieux nous la laisser faire que de l'écrire.

18. Je ne veux pas, non plus, oublier le début de cet autre, qui commence en ces mots : « Je viens vous parler des Romains et des Perses; » et un peu plus loin : « Il fallait bien qu'il arrivât

1. Voy. Vossius à l'endroit cité.

2. Tous ces mots sont du dialecte ionien, et introduits par l'historien médecin, pour se donner des airs d'Hippocrate.



malheur aux Perses ; » et puis enfin : « C'était Osroès, que les Grecs nomment Oxyroès ; » et autres phrases analogues. Tu vois que celui-ci ressemble assez à l'un de ceux que nous avons cités : si ce n'est que l'un copie Thucydide, et que l'autre transcrit Hérodote <sup>1</sup>.

19. Un autre, qui se distingue par la beauté d'un style comparable à celui de Thucydide, si même il ne le surpasse, après avoir décrit avec beaucoup de clarté toutes les villes, toutes les montagnes, les plaines et les fleuves, ajoute cette exclamation qu'il croit pleine d'énergie : « Qu'un dieu vengeur fasse retomber tout cela sur la tête de nos ennemis ! » Trouvera-t-on autant de froideur dans la neige caspienne ou dans la glace celtique ? Il a besoin de tout un livre pour décrire le bouclier de l'empereur, « au centre duquel on voit une Gorgone, dont les yeux sont peints de bleu, de blanc et de noir ; son baudrier a les couleurs de l'arc-en-ciel ; ses dragons s'enroulent et se crispent comme des cheveux bouclés <sup>2</sup>. Et le haut-de-chausse de Vologèse, et le frein de son cheval, par Hercule ! quels milliers de mots il lui faut pour les décrire ! Et la chevelure d'Osroès, passant le Tigre à la nage, et l'ancre dans lequel il s'est enfui, avec les lierres, les myrtes, les lauriers s'enlaçant par une étreinte naturelle, et formant un ravissant berceau ! Comme tout cela va bien à l'histoire, et comme, sans ces ornements, nous ne comprendrions rien à la suite des faits !

20. C'est par faiblesse d'esprit, ou par ignorance de ce qu'il importe de dire, que ces historiens ont recours à des descriptions d'antrès et de pays. Et lorsqu'ils ont à raconter des faits considérables, ils ressemblent à un esclave nouvellement enrichi par la succession de son maître : il ne sait ni porter une robe ni se conduire convenablement dans un festin ; tandis qu'on sert des poulardes, des ventres de truies et des lièvres, il se jette sur une purée de légumes ou sur des viandes salées, dont il se gorge jusqu'à étouffer. Notre historien invente aussi des blessures impossibles et des morts étranges : un soldat blessé à l'orteil meurt sur-le-champ ; au seul cri du général Priscus <sup>3</sup>, vingt-sept ennemis expirent. Mais c'est surtout dans l'énumération des morts que ses mensonges contredisent les rapports

1. Les phrases entre guillemets sont prises presque textuellement dans Hérodote, I, viii.

2. Imitation d'Homère, *Iliade*, XI, 25.

3. Ce général fit la guerre en Arménie, et la termina l'an 164 de Jésus-Christ, par la prise d'Artaxate, capitale du pays, aujourd'hui *Ardèch*.

mêmes des généraux. Il dit qu'auprès d'Europus<sup>1</sup>, il périt soixante-dix mille deux cent trente-six ennemis, tandis qu'il n'y a eu du côté des Romains que deux morts et neuf blessés. Le moyen d'en rien croire, à moins d'être fou ?

21. Voici encore qui n'est point à dédaigner. Son goût excessif pour l'atticisme et son affectation de parler le plus pur langage lui font souvent changer les noms romains pour les écrire en grec : il écrit Κρόνιον (fils de Saturne) au lieu de Saturninus, Φρόνιον au lieu de Fronton, Τίτιανιον au lieu de Titianus, et autres transformations plus risibles encore. C'est encore lui qui, à propos de la mort de Sévérianus, écrit : « Tous ceux-là se sont trompés, qui croient que Sévérianus a péri d'un coup d'épée : il s'est laissé mourir de faim, genre de mort qui lui a paru moins douloureux. » Il ignorait sans doute que Sévérianus n'avait enduré la faim que pendant trois jours, et qu'on a vu plusieurs personnes supporter sept jours entiers d'abstinence, à moins qu'on ne pense qu'Osroès est resté à attendre que Sévérianus mourût de faim, et que celui-ci, par conséquent, n'a pas vécu au delà de sept jours.

22. Où puis-je mieux parler qu'en cet endroit, mon cher Philon, des historiens qui usent d'expressions poétiques, qui disent : *La machine a retenti en roulant ; le mur, en s'écroulant, a fait un horrible fracas.* Et dans la seconde partie de cette sublime histoire : *Édessa résonne au loin du bruit des armes ; tous les lieux n'étaient que bruit et que tumulte.* Et ce qui suit : *Le chef roule en son âme les moyens de s'approcher des murs.* Au milieu de tout cela s'introduisent des expressions basses et triviales, empruntées à la langue des mendiants : Exemples : *Le maître des troupes a détaché une lettre au monarque. Les soldats achetaient les affaires qu'il leur fallait. Après s'être lavés ils venaient autour d'eux,* et le reste. C'est un auteur tragique, qui a un pied chaussé d'un cothurne, et l'autre d'une sandale<sup>2</sup>.

23. On en voit d'autres, qui composent des prologues brillants, tragiques, et dont l'excessive longueur fait espérer que ce qui va suivre sera admirable et digne d'être écouté ; mais le corps même de leur histoire est si chétif, si mesquin qu'il semble voir un enfant, comme Cupidon qui se joue, se couvrir la tête du masque d'Hercule ou de celui d'un Titan. Les auditeurs s'écrient aussitôt : *La montagne accouche.* Rien, selon moi,

1. Ville de Médie, en deçà de l'Euphrate.

2. Sur ces disparates de style, cf. Longin, *Traité du sublime*, chap. xxxiv, traduction de Boileau, édition Ch. Lahure.

ne doit être ainsi ; mais il faut que toutes les parties se ressemblent, qu'elles aient, pour ainsi dire, la même couleur, que le corps y soit proportionné à la tête, de manière qu'il n'y ait pas un casque d'or avec une cuirasse ridiculement faite de hailons ou de cuirs pourris cousus ensemble, un bouclier d'osier et des cuissards en peau de truie. On voit, en effet, une foule d'historiens qui posent aujourd'hui la tête du colosse de Rhodes sur le corps d'un nain. D'autres, au contraire, produisant des corps sans tête, se jettent, sans préambule, au milieu des faits. Ils croient, par là, imiter Xénophon qui commence ainsi : *Darius et Parysatis avaient deux fils* <sup>1</sup> ; ou bien d'autres auteurs anciens. Ils ignorent qu'il y a certains prologues imperceptibles, qui n'en sont pas moins des prologues, comme nous le dirons plus loin.

24. Cependant tous ces défauts, qui pèchent contre l'expression ou contre l'ordonnance, sont encore supportables. Mais mentir sur la situation des lieux, et non-seulement surfaire de quelques parasanges, mais de plusieurs étapes, à quoi cela ressemble-t-il ? L'un de ces faiseurs d'histoire a composé la sienne avec tant de négligence, que, sans avoir jamais causé avec un Syrien, sans même avoir entendu parler de la Syrie dans la boutique des barbiers, comme dit le proverbe, il écrit à propos d'Europus : *Europus est située en Mésopotamie, à deux journées de l'Euphrate : elle a été fondée par les Edesséens*. Et cela ne lui suffit pas : ce brave raconteur, dans le même ouvrage, enlève de sa place Samosate, ma patrie, avec la citadelle et les fortifications, et transporte le tout en Mésopotamie, pour l'enfermer entre les deux fleuves qui coulent de chaque côté de son enceinte, et viennent presque baigner ses murs. Ne serait-il pas plaisant, mon cher Philon, que je vinsse aujourd'hui me défendre auprès de toi d'être Parthe ou Mésopotamien, peuples chez lesquels cet admirable écrivain m'a transféré en colonie ?

25. Par Jupiter ! on ne peut plus douter de ce que dit ce même auteur au sujet de Sévérianus, puisqu'il affirme avec serment le tenir de la bouche d'un de ceux qui s'enfuirent du combat. Sévérianus ne s'est point donné un coup d'épée, il n'a point avalé de poison, il ne s'est pas pendu, il a inventé un genre de mort beaucoup plus tragique et d'une audace saisissante. Il

1. C'est, en effet, le commencement du livre sur l'expédition du jeune Cyrus ; mais on doute que cet ouvrage soit de Xénophon. Voy. Vossius, *Hist. gr.*, édition Westermann, p. 53, au mot *Thermitogenes*.

avait de magnifiques coupes de cristal : résolu de mourir, il a brisé le plus grand de ces vases, et s'est tué avec l'un des éclats, dont il s'est coupé la gorge. Ainsi ce guerrier n'a trouvé ni poignard, ni javelot pour se donner une mort noble et héroïque.

26. Ensuite, comme Thucydide a prononcé une sorte d'oraison funèbre pour ceux qui étaient morts la première année de la guerre du Péloponèse<sup>1</sup>, notre auteur s'est imaginé qu'il fallait aussi faire celle de Sévérianus. Tous ces historiens, en effet, entrent en lice avec Thucydide, qui ne peut mais des événements arrivés en Arménie. Le voilà donc faisant à Sévérianus de belles funérailles; puis un centurion, nommé Aphranius Silo, monte sur la tombe, et ce rival de Périclès déclame tant et de si belles choses, que je ne puis m'empêcher, au nom des Grâces, de fondre en larmes à force de rire; surtout lorsque l'orateur Aphranius, joignant, vers la fin de son discours, les pleurs aux sanglots, rappelle d'un ton pathétique et les fameux soupers, et les réunions où l'on buvait si bien. Il couronne ensuite sa harangue par un trépas digne d'Ajax<sup>2</sup>. Il tire bravement son épée, comme on devait l'attendre d'un Aphranius, et se tue sur le tombeau à la vue de tout le monde; il méritait bien, j'en jure par le dieu Mars, de mourir plus tôt, pour avoir fait un si beau discours! « Alors, dit l'historien, tous les assistants furent saisis d'admiration et exaltèrent la conduite d'Aphranius. » Pour moi, je ne pus lui pardonner d'avoir parlé presque tout le temps de plats et de ragôts, et de s'être lamenté au souvenir des gâteaux. Mais je lui reprochai surtout de n'avoir pas étranglé, avant de mourir, l'historien, auteur de cette farce.

27. Je pourrais encore, mon cher ami, te faire l'énumération d'un grand nombre d'historiens de la même espèce; mais je n'en cite plus que quelques-uns, et je passe ensuite au second objet de mon traité, je veux dire le précepte suivant lesquels on peut écrire l'histoire avec succès. Il y en a qui omettent ou ne font qu'effleurer les faits importants et dignes de mémoire, et qui, par ignorance, faute de goût, ou pour ne pas savoir ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, insistent sur des minuties, les racontent avec la plus grande exactitude, et s'y appesantissent longuement. On dirait un homme qui, ne remarquant rien de la beauté si frappante du Jupiter olympien, ne

1. Voy. Thucydide, II, chap. xxxiv-xxxvi.

2. Voy. la fin de cette tragédie de Sophocle dans la traduction de M. Artaud, et dans celle de Th. Guiard.

sait ni la louer, ni la faire comprendre à ceux qui ne l'ont point vue, tandis qu'il admire la forme régulière et le beau poli du piédestal, la juste proportion de la base, et qu'il emploie tous ses soins à les décrire.

28. J'en ai donc entendu un qui racontait lestement, en moins de sept lignes, la bataille qui se donna près d'Europus, et qui dépensait ensuite plus de vingt mesures d'eau<sup>1</sup> à faire une digression froide et déplacée sur l'aventure d'un cavalier maure, nommé Mausacas. Pressé par la soif, égaré dans les montagnes, ce cavalier rencontre quelques paysans syriens qui se préparaient à prendre leur repas. D'abord, ils ont peur de lui; mais, bientôt après, reconnaissant qu'il est de leurs amis, ils lui donnent l'hospitalité et lui offrent à dîner. Ils lui disent qu'un de leurs camarades a voyagé dans le pays des Maures, où son frère était soldat. De là d'interminables discours, des narrations sans fin; comme quoi il a chassé dans la Mauritanie, où il a vu paître, dans le même endroit, de nombreux troupeaux d'éléphants; comment il a failli être dévoré par un lion, et quels superbes poissons il a achetés à Césarée. Cet admirable historien, sans s'inquiéter des massacres qui ont eu lieu auprès d'Europus, des rencontres, des armistices forcés, des gardes et des contre-gardes, s'absente jusqu'au soir, pour aller voir à Césarée le Syrien Malchion achetant à bon marché des scares magnifiques<sup>2</sup>; et, si la nuit ne l'eût surpris, il y serait sans doute demeuré à souper avec lui, les scares étant déjà préparés. Il faut avouer que, si l'auteur ne se fût donné la peine d'insérer ces détails dans son histoire, nous aurions ignoré des faits aussi importants, et c'eût été un grand dommage pour les Romains, que le Maure Mausacas, pressé de la soif, n'eût pas trouvé de quoi boire et fût revenu au camp sans dîner. Combien de choses beaucoup plus nécessaires encore je passe exprès sous silence! comme quoi une joueuse de flûte vint les trouver du village voisin; comment ils se firent des présents réciproques, le Maure ayant donné sa lance à Malchion, et Malchion une agrafe à Mausacas. Il y a encore bien des détails du même genre sur la bataille d'Europus, mais ce sont là les plus saillants. En vérité, l'on pourrait dire de ces historiens qu'ils ne voient pas la rose, mais qu'ils considèrent attentivement les épines placées près de la queue.

29. Un autre historien, mon cher Philon, personnage tout

1. Allusion à la clepsydre.

2. Espèce de poisson de mer, saxatile, à nageoires épineuses.

aussi ridicule, n'ayant jamais mis le pied hors de Corinthe et n'ayant pas été jusqu'à Cenchrées<sup>1</sup>, loin d'avoir vu la Syrie et l'Arménie, commence de la sorte, si j'ai bonne mémoire : « Les yeux sont de plus sûrs témoins que les oreilles ; j'écris donc ce que j'ai vu, et non point ce que j'ai entendu dire. » Et il a si bien vu ce qu'il raconte, qu'à l'occasion des dragons des Parthes, étendards qui, chez eux, guident les corps de troupes, chaque dragon, je crois, servant de guide à mille hommes, il dit que ces dragons sont des serpents vivants d'une grosseur monstrueuse, qui naissent en Perse, un peu au-dessus de l'Ébérie. Quand on se met en marche, on les tient attachés à de grandes piques et élevés en l'air, afin d'effrayer de loin les ennemis ; mais dans la mêlée même, quand on s'aborde, on les détache et on les lance sur eux. C'est ainsi que beaucoup de Romains ont été dévorés, d'autres étouffés, broyés sous les nœuds de ces dragons. Il a vu tout cela de près, quoique en sûreté, du haut d'un arbre où il s'était placé en observation. Il a bien fait de ne pas attaquer de front de pareilles bêtes ; nous serions privés aujourd'hui d'un historien si admirable, qui lui-même a fait durant cette guerre plusieurs exploits brillants et héroïques. Il a, en effet, couru beaucoup de dangers, et il a été blessé auprès de Sur<sup>2</sup>, probablement dans un voyage de Cranium à Lerne<sup>3</sup>. Et cependant il a lu tout cela aux Corinthiens, qui savaient fort bien qu'il n'avait jamais vu de guerre, même en peinture ; aussi ne connaît-il ni les armes, ni les machines, ni les évolutions d'armées, ni les ordres de bataille : il appelle *oblique* la phalange droite, et dit *marcher contre l'aile*, au lieu de *marcher contre le front*.

30. Un autre, vraiment digne de renom, raconte en cinq cents lignes tout ce qui s'est fait depuis le commencement jusqu'à la fin de cette guerre, soit en Arménie, soit en Syrie, soit en Mésopotamie, sur le Tigre et en Médie, et, après cela, il se vante d'avoir écrit une histoire. Cependant il met en tête de son livre un titre presque aussi long que l'ouvrage lui-même : *Récit des exploits faits de nos jours par les Romains en Arménie, en Mésopotamie et en Médie, par Antiochianus<sup>4</sup>, vainqueur aux jeux*

1. Bourgade située à une douzaine de kilomètres de Corinthe.

2. On trouve une ville de ce nom dans le *Roman d'Alexandre* ; voy. notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, p. 497 et suivantes.

3. Fontaine voisine de Corinthe.

4. Vossius n'a pas mis ce nom dans ses *Historiens grecs*, édition Westermann, p. 394.

*sacrés d'Apollon*. Il avait, je crois, dans sa jeunesse, remporté le prix de la course.

31. J'en ai entendu un autre qui avait écrit une histoire en forme de prédiction. Il annonce la captivité de Vologèse et la mort d'Osroès, qui sera exposé aux lions, et par-dessus tout, ce triomphe tant désiré. C'est ainsi qu'entraîné par son enthousiasme prophétique, il arrive aussitôt à la fin de son œuvre. Mais ce n'est pas sans avoir fondé en Mésopotamie une ville, grande de toute grandeur et belle de toute beauté, et sans s'être demandé comment il l'appellera, *Nicée*, *Homonée* ou *Irénée*<sup>1</sup> : la question reste indécise, et elle n'a pas encore de nom, cette belle ville, pleine d'ailleurs de niaiserie et de stupidité historique. Il nous promet déjà de nous écrire tout ce qui doit se passer dans les Indes et durant notre périple sur la mer Extérieure : il ne s'en tient pas à la promesse ; l'exorde de son *Indique* est déjà composé, et la troisième légion, les Celtes, et une petite partie des Maures, avec Cassius<sup>2</sup>, ont déjà traversé l'Indus : ce qu'ils feront par la suite, comment ils soutiendront le choc des éléphants, c'est ce que ce fameux historien nous écrira bientôt de Musyris ou de chez les Oxydraques<sup>3</sup>.

32. Voilà les inepties que l'ignorance fait débiter aux historiens qui ne voient pas ce qui doit fixer leurs regards ; et d'ailleurs, le verraient-ils, ils n'auraient pas le talent nécessaire pour l'exprimer ; leur imagination leur fait inventer et arranger tout ce que se permet, suivant le proverbe, une langue dérégulée. Ils cherchent à se donner du relief par le nombre et surtout par le titre de leurs livres, et ces titres mêmes sont des chefs-d'œuvre de ridicule. L'un prend celui-ci : *Les victoires parthiques*, tant de livres ; et ensuite : *la Parthide, livre premier, livre second*, probablement comme celui qui a écrit l'*Atthide*<sup>4</sup>. Un autre est encore plus ingénieux : son ouvrage, que j'ai lu, a pour titre : *Les Partho-niques de Démétrius de Sagalasse*<sup>5</sup>. Ce que j'ai dit est moins pour tourner en ridicule et pour bafouer ces belles histoires,

1. Nicée, de Νικατοῦς, la victorieuse ; *Homonée* ou *Irénée*, d'Ὁμόνοια, *concarde* ou Εἰρήνη, *paix*. Cela fait songer au Gripus de Plaute, songeant à fonder la ville de *Gripopolis*. Voy. Plaute, *Rudens*, acte IV, scène II.

2. Lieutenant de Marc Aurèle.

3. Musyris, ville marchande de l'Inde. Voy. Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, VI, XII. Les Oxydraques, peuples de l'Inde, contre lesquels combattit Alexandre. Voy. Quinte Curce, IV, chap. IV et V.

4. L'*Atthide* est d'un nommé Philochorus, fils de Cycnus d'Athènes ; voy. Vossius, *Hist. gr.*, édition Westermann, p. 454.

5. *Id.*, *ibid.*, p. 426.

que dans l'intention d'être utile : car quiconque saura éviter ces sortes de défauts aura déjà acquis une bonne part du talent nécessaire pour être bon historien, ou plutôt il lui manquera bien peu, si ce principe de dialectique est vrai : Lorsque entre deux choses il n'y a pas de milieu, le rejet de l'une entraîne nécessairement l'admission de l'autre.

33. Or, la place, peut-on dire, est parfaitement nette; toutes les épines, toutes les ronces qui la couvraient, sont coupées; les décombres en ont disparu; ce qu'il y avait de raboteux dans le terrain est maintenant uni; il ne reste donc plus qu'à y bâtir un édifice, qui nous prouve que votre talent d'architecte ne consiste pas seulement à démolir les constructions des autres, mais à en élever vous-même une si parfaite, que personne, y compris Momus, n'y voie rien à reprendre<sup>1</sup>.

34. Eh bien! je dis qu'un bon historien doit réunir en soi deux qualités essentielles, une grande intelligence des affaires, une netteté parfaite d'expression. L'une ne peut s'apprendre, c'est un don de la nature; l'autre peut s'acquérir par un exercice constant, un travail suivi, un vif désir d'égaliser les anciens. Aucun art ne peut suppléer à ces deux qualités, et mes conseils n'y sauraient ajouter rien. Ceux, en effet, que la nature n'a pas créés intelligents et sagaces, mon livre ne promet pas de les rendre tels. Autrement, ce serait un grand, un inappréciable secret, que de pouvoir changer et transformer les objets au point de convertir le plomb en or et l'étain en argent, de faire un Titormus d'un Conon, un Milon d'un Léotrophide<sup>2</sup>.

35. Mais où est donc l'utilité de cet art et de vos conseils?

1. Jeu de mots entre *Μῶμος* et *μωμῆσαι*, Cf. p. 88, note 1.

2. « Milon, fier de sa force extrême, rencontrant un jour Titormus, père d'une haute stature, voulut connaître quelle était la vigueur de cet homme. Celui-ci lui dit qu'il n'était pas d'une grande force; mais étant descendu dans la plaine d'Événu, et ayant ôté son habit, il prit une pierre énorme, la tira d'abord à lui, ensuite la repoussa, et fit cela deux ou trois fois; puis il l'enleva jusqu'à la hauteur de ses genoux; enfin il la chargea sur ses épaules et la porta environ l'espace de cinquante orgyes ou brasses, et la jeta à terre. Milon put à peine ébranler cette roche. Titormus allant ensuite à son troupeau, saisit par le pied un taureau furieux, qui fit tous ses efforts pour s'enfuir, et ne le put pas; le père, de l'autre main, en prit également un second par le pied, et les tint tous les deux en respect. Milon, voyant cela, leva les yeux au ciel et s'écria : « O Jupiter, cet homme est-il donc un autre Hercule? » *BELIN DE BALLU*. Cf. *Élien, Hist. div.*, XII, *xxii*. Léotrophide était un méchant poète athénien, d'une maigreur proverbiale. Voy. *Athénée*, XII, *xiii*; *Aristophane, Oiseaux*, v. 1406, et la traduction de M. Artaud, p. 304.



Leur objet n'est pas de créer ce qui doit être, mais d'apprendre à s'en servir comme il convient. C'est comme si Iccus, Hérodicus, Théon<sup>1</sup>, ou tout autre maître de palestre, prenait avec lui Perdiccas, non pas celui qui fut amoureux de sa belle-mère et qui fut miné par cette passion, puisque cette histoire est celle d'Antiochus, fils de Séleucus, éperdument épris de la célèbre Stratonice<sup>2</sup>, j'entends le Perdiccas que tu connais, et s'il ne voulait pas s'engager à faire de lui un vainqueur olympique, un rival de Théogène de Thrace ou de Polydamas de Scotussa, mais seulement à fortifier un sujet qui, de sa nature, serait capable des exercices de la gymnastique et de l'améliorer au moyen de leur art. Loin de nous donc toute promesse prétentieuse, lorsque nous disons que nous avons trouvé un art qui peut s'appliquer à un objet si grand, si difficile; car nous ne nous vantons pas de prendre n'importe quel homme et d'en faire un historien: nous voulons montrer à un auteur, naturellement intelligent et exercé à bien écrire, quelques routes droites, qui, s'offrant à lui, le conduiront, s'il y entre, plus vite et plus facilement au but qu'il s'est proposé.

36. On ne saurait dire, toutefois, qu'un homme intelligent n'ait besoin ni d'art, ni de leçons pour les choses qu'il ignore; autrement il jouerait de la cithare ou de la flûte, sans l'avoir jamais appris, et il saurait tout. Or, sans apprendre, il est impossible de rien faire, tandis qu'avec le secours d'un maître, on peut tout apprendre aisément et s'y perfectionner.

37. Qu'on me donne donc un élève tel que je le demande, prompt à concevoir et habile à s'exprimer, d'une vue pénétrante, capable de diriger les affaires, si on les lui confie, ayant l'esprit militaire, mais avec la science civile, et sachant par expérience ce que c'est que conduire une armée; je veux, par Jupiter! qu'il ait été dans les camps, qu'il ait vu les évolutions et les mouvements des troupes, qu'il connaisse les armes et les machines de guerre, ce que c'est qu'une aile, un front, des bataillons, des escadrons, comment ils se forment, ce qu'on entend par charge, par volte; en un mot, je ne veux pas d'un homme qui ne soit jamais sorti de chez lui et qui s'en rapporte au témoignage des autres.

38. Mais il faut, avant tout, que l'historien soit libre dans ses opinions, qu'il ne craigne personne, qu'il n'espère rien. Autre-

1. Tout ce passage est fort tourmenté dans les différents textes: nous l'avons rendu le plus clairement que nous avons pu.

2. Cf. *De la déesse syrienne*, 27 et 28.

ment, il ressemblerait à ces juges corrompus qui, pour un salaire, prononcent des arrêts dictés par la faveur ou la haine. Qu'il ne s'embarrasse pas de ce que Philippe a eu l'œil crevé par Aster, archer d'Amphipolis, sous les murs d'Olynthe, mais qu'il nous le montre borgne comme il était <sup>1</sup>. Il ne doit pas s'attendrir s'il représente au vif Alexandre tuant cruellement Clitus à l'issue d'un festin <sup>2</sup>. Il n'aura pas peur de dire que Cléon <sup>3</sup>, ce souverain des assemblées, ce maître absolu de la tribune, était un homme dangereux et forcené. Il ne redoutera pas la république entière d'Athènes, s'il raconte les désastres de Sicile, la captivité de Démosthène, la mort de Nicias, comment les soldats eurent soif, comment ils se mirent à boire, comment, en buvant, une foule d'entre eux furent taillés en pièces <sup>4</sup>. En effet, il doit croire, ce qui est juste, que nul homme sensé ne lui reprochera de raconter, telle qu'elle a eu lieu, une entreprise malheureuse ou mal concertée. L'historien n'est pas poète; il est narrateur, et, lorsque les Athéniens sont vaincus dans un combat naval, ce n'est pas lui qui coule les vaisseaux; s'ils prennent la fuite, ce n'est pas lui qui les poursuit. Tout au plus lui reprocherait-on de n'avoir pas fait de vœux, l'occasion s'en étant offerte. Cependant, s'il était permis à l'historien de taire les événements malheureux ou de les corriger à son gré, il eût été facile à Thucydide de renverser d'un trait de plume la fortification des Épipoles, de couler la galère d'Hermocrate, et de transpercer l'infâme Gylippe au moment où il interceptait les passages et coupait les communications; enfin, il pouvait jeter les Syracusains dans les carrières et faire voyager les Athéniens autour de la Sicile et de l'Italie, pour réaliser les espérances d'Alcibiade <sup>5</sup>. Mais je ne crois pas que Clotho puisse dévider de nouveau le passé, ni qu'Atropos en reprenne le fil.

39. L'unique devoir de l'historien, c'est de dire ce qui s'est fait. Mais il ne le pourra pas, s'il a peur d'Artaxercès, dont il est le médecin <sup>6</sup>; s'il attend une robe de pourpre, un collier d'or,

1. Diodore de Sicile, livre VII, dit que cet accident arriva à Philippe, au siège de Méthone. Lucien semble, dans ce passage, faire allusion à la flatterie d'Apelle, qui, ne voulant pas reproduire la difformité d'Antigone, qui était borgne, l'avait peint de profil. Cf. Quintilien, II, XIII.

2. Voy. Quinte Curce, VIII, chap. 1 et suivants.

3. Voy. les *Chevaliers* d'Aristophane, trad. de M. Artaud.

4. Voy. Thucydide, VII, chap. LXXXII et suivants.

5. *Id.*, *ibid.*

6. Allusion à Clésias de Gnide. Voy. Vossius, *Hist. gr.*, édition Westermann, p. 54, 423.

un cheval de Nisée<sup>1</sup> pour le salaire des éloges prodigués dans son histoire. Ce n'est point ainsi qu'agira Xénophon, l'historien impartial, ni Thucydide; mais s'il a des inimitiés particulières, il les oubliera pour ne songer qu'à la république; il mettra l'intérêt de la vérité au-dessus de la haine, et il ne pardonnera pas une faute même à l'amitié. Tel est, je le répète, l'unique devoir de l'historien : ne sacrifier qu'à la vérité, quand on se mêle d'écrire l'histoire, et négliger tout le reste; en un mot, la seule règle, l'exacte mesure, c'est de n'avoir pas égard seulement à ceux qui l'entendent, mais à ceux qui, plus tard, liront ses écrits.

40. Si, au contraire, il fait la cour au présent, on aura raison de le mettre au rang de ces flatteurs pour lesquels l'histoire a depuis longtemps autant d'aversion que la gymnastique pour les parures. On cite cette parole d'Alexandre<sup>2</sup> : « J'aurais du plaisir, Onésicrite, à revivre quelque temps après ma mort, pour entendre ce que les hommes d'alors diront en lisant nos exploits. S'ils les louent et les exaltent en ce moment, n'en sois pas surpris; chacun d'eux espère s'attirer mon amitié avec le bel appât des louanges. » Quoique Homère ait raconté bien des fables au sujet d'Achille, bien des gens sont disposés à le croire, convaincus de la véracité du poète par cette preuve évidente, c'est qu'il n'a pas chanté un personnage vivant. Ils ne voient pas, en effet, quel intérêt il avait à mentir.

41. Ainsi l'historien doit être exempt de crainte, incorruptible, indépendant, ami de la franchise et de la vérité, appelant, comme dit le Comique, figue une figue, barque une barque; ne donnant rien à la haine, ni à l'amitié, n'épargnant personne par pitié, par honte ou par respect, juge impartial, bienveillant pour tous, n'accordant à chacun que ce qui lui est dû, étranger dans ses ouvrages, sans pays, sans lois, sans prince, ne s'inquiétant pas de ce que dira tel ou tel, mais racontant ce qui s'est fait.

42. Thucydide eut donc raison d'ériger ce précepte en loi, et de distinguer une bonne et une mauvaise manière d'écrire l'histoire, lorsqu'il vit l'admiration pour Hérodote aller au point de

1. Le plus beau de tous les chevaux, la monture des souverains. Voy. Oppien, *De la chasse*, v. 340 et suivants. Nisée était une ville de la Parthiène, aujourd'hui Nisa.

2. Voy. Sur Onésicrite, Robert Geier, *ouvrage cité*, p. 74-108; Vossius, *ouvrage cité*, p. 94, 113, et notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, n. 21.

donner le nom d'une muse à chacun de ses livres. Il dit<sup>1</sup>, en effet, que son ouvrage est un monument éternel, et non pas une pièce écrite pour le moment; qu'il ne recherche rien qui soit fabuleux, mais qu'il veut laisser à la postérité le récit d'événements véritables. De là il conclut que l'utilité doit être le but que se propose tout homme sensé en écrivant l'histoire, afin que si, par la suite, il arrive des événements semblables, on voie, en jetant les yeux sur ce qui a été écrit, ce qu'il est utile de faire.

43. L'historien qui a cette manière de voir est mon homme. Quant au style, à la force de l'expression, on n'y doit trouver ni véhémence, ni rudesse, ni continuité de périodes. ni série captieuse d'arguments, ni aucun de ces artifices de rhétorique dont la séduction ne convient pas à l'histoire; il faut l'écrire d'un style rassis et paisible. Le sens doit être serré, plein de choses; la diction nette, appropriée aux affaires, éclairant parfaitement les faits.

44. Car, ainsi que nous avons établi que les qualités d'esprit de l'historien sont la franchise et la véracité, de même le premier, le seul but de son style, doit être d'exposer clairement les faits, de les présenter sous leur jour le plus lumineux, sans réticences, sans mots hors d'usage, sans aucune de ces expressions qui sentent la place publique et la taverne, mais en termes qui soient compris du vulgaire et loués par les habiles. Je permets l'ornement des figures, mais sans enflure ni recherche; autrement, son style ressemblerait à des mets trop relevés d'assaisonnements.

45. Que la pensée de l'historien participe quelquefois de la poésie, qu'elle se rapproche de ce que celle-ci a de magnifique et d'élevé, surtout lorsqu'il se trouve engagé dans les descriptions d'armées rangées en bataille, de combats sur terre ou sur mer. Il faut alors qu'un souffle poétique enfle les voiles de son navire, et le fasse glisser à la surface des flots: seulement, son style ne doit pas quitter la terre; il peut s'élever à la beauté et à la grandeur du sujet, et l'égaliser autant qu'il est permis, mais sans sortir de son caractère, sans se jeter dans un enthousiasme hors de saison; il courrait alors grand risque de perdre la raison et d'être emporté jusqu'à la fureur poétique des Corybantes. Pour éviter ce danger, il faut obéir au frein, il faut savoir être sobre, et se rappeler que la fougue est aussi bien la maladie du style

1. Livre I, xxii; II, xlvi; VII, lvi. Lucien ne cite pas Thucydide textuellement; il se contente du sens en général.

que celle des chevaux. Il vaudra donc mieux que l'expression suive à pied la pensée à cheval et se tienne à la selle, que d'être laissée en arrière dans la rapidité de la course.

46. Il faut encore, dans l'arrangement des mots, user de tempérément et garder un juste milieu : ils ne doivent être ni trop éloignés, ni trop séparés les uns des autres ; cela est rude, et cependant il ne les faut pas lier ensemble sans harmonie, comme fait le vulgaire : l'un est un défaut, l'autre est désagréable à l'auditoire.

47. Les faits ne doivent pas, non plus, être cousus au hasard, mais soumis à un examen laborieux et souvent pénible, à une critique sévère : l'auteur les aura vus, il en aura été le témoin ; sinon, il ne se fiera qu'à des gens qui racontent avec une fidélité incorruptible, et que l'on ne saurait soupçonner d'ajouter ou de retrancher rien aux événements, par faveur ou par haine. Pour cela, l'auteur doit avoir un discernement juste, et n'admettre dans son récit que les faits les plus probables.

48. Quand ils les aura tous rassemblés, ou du moins en grande partie, qu'il en fasse premièrement un mémoire, qu'il en compose un corps d'abord informe et sans proportions, puis qu'il y mette de l'ordre, de la beauté, avec le coloris du style, l'éclat des figures, l'harmonie du langage.

49. En un mot, il doit ressembler au Jupiter homérique, qui tantôt jette les yeux sur le pays des Thraces *aux rapides coursiers*, tantôt sur celui des Mysiens<sup>1</sup>. De même, l'historien doit considérer à part soi la marche des Romains, qu'il nous exposera telle qu'il la voit du point élevé où il s'est placé ; tantôt celle des Perses, et ensuite les mouvements des deux peuples, s'ils en viennent aux mains. Il ne doit pas, dans une armée rangée en bataille, fixer ses regards sur une seule partie, sur un seul cavalier, sur un seul fantassin, à moins que ce ne soit un Brasidas qui s'élance sur le rivage, un Démosthène qui repousse une descente des ennemis<sup>2</sup> : en effet, il doit voir, avant tout, les généraux. Dès qu'ils donnent un ordre, il doit l'entendre, et savoir comment, dans quelle intention, pour quelle raison ils l'ont donné. Quand la mêlée s'engage, il faut que la vue soit toute d'ensemble, et que l'historien, tenant la balance, pèse les événements, poursuive avec les vainqueurs et fuie avec les vaincus.

50. Tout cela cependant doit être fait avec mesure : qu'il

1. *Iliade*, XIII, v. 4.

2. Thucydide, livre IV, xi, xii.

évite la satiété, la maladresse, tout ce qui sent le jeune homme; qu'il se tire lestement de son récit, et, quand il a fixé les faits à un point convenable, qu'il passe à d'autres qui pressent; puis, une fois délivré de ceux-ci, qu'il revienne aux premiers, dès qu'ils le rappellent; enfin, qu'il fasse marcher tout avec rapidité, qu'il s'avance du même pas que le temps; qu'il vole d'Arménie en Médie, et que d'un seul mouvement d'aile il se porte en Ibérie, en Italie, pour ne laisser aucun fait le gagner de vitesse.

51. Mais surtout qu'il rende son jugement semblable à un miroir, brillant, sans tache, et d'un centre parfait. Qu'il reproduise la forme des faits, tels qu'il les a réfléchis, sans les renverser, sans leur prêter des couleurs ou des figures étrangères. L'historien, en effet, ne compose pas comme un rhéteur; il a devant lui le fond de son discours et il n'a qu'à l'exprimer, puisque ce sont des faits accomplis; son devoir est de les mettre en ordre et de les raconter; par conséquent, il n'a point à chercher ce qu'il doit dire, mais comment il doit l'énoncer. En somme, il faut croire qu'un historien ressemble à Phidias, à Praxitèle, à Alcamène, ou à quelque autre de ces artistes. Aucun d'eux n'a fabriqué l'or, l'argent, l'ivoire ou les autres matières dont ils se sont servis; ils les avaient sous la main; elles leur venaient d'Élée, d'Athènes ou d'Argos; ils ne leur ont donné que la forme: ils ont scié l'ivoire, l'ont poli, collé, ajusté et rehaussé d'or. Ce fut un effet de leur art de disposer la matière comme il convenait; c'est aussi le travail de l'historien de donner aux faits une belle ordonnance, et de les produire sous leur jour le plus brillant. Alors, quand celui qui les entend s'imagine les avoir vus, et fait ensuite l'éloge de l'ouvrage, on peut dire qu'il est de main de maître, et qu'il mérite la louange accordée au Phidias de l'histoire.

52. Quand tous les matériaux ont été recueillis, l'historien peut commencer sur-le-champ sa narration, sans la faire précéder d'un exorde, surtout si la nature des faits n'exige pas les éclaircissements d'un préambule. Alors la force même du récit tiendra lieu de préliminaire, en éclairant tout d'abord ce qui doit être dit.

53. Cependant, si l'on débute par un exorde, on ne le fera porter que sur deux points, et non pas sur trois comme les rhéteurs. On laissera de côté ce qui a rapport à la bienveillance, et l'on se conciliera seulement l'attention et la docilité de l'auditoire. Or, les auditeurs seront attentifs, s'ils s'aperçoivent qu'on leur parle de faits importants, nécessaires, intéressants, utiles. Le moyen de rendre ce qui doit suivre clair et facile à

concevoir, c'est de commencer par exposer les causes et une vue sommaire des événements.

54. Tels sont les exordes qu'ont employés les meilleurs historiens. Hérodote dit <sup>1</sup> qu'il ne veut pas que l'oubli anéantisse des événements aussi grands, aussi admirables, c'est-à-dire les victoires des Grecs et les défaites des Perses. Thucydide <sup>2</sup> pense que cette guerre du Péloponèse sera plus grande, plus digne de mémoire et plus importante que celles qui l'ont précédée. Elle a été signalée, en effet, par de terribles désastres.

55. Après un exorde, long ou bref, proportionné aux événements, il faut que la transition qui passe aux faits mêmes soit ménagée et conduite avec art; et tout le reste du corps historique n'étant plus qu'un long récit, il doit être orné de toutes les qualités propres à la narration, marcher d'un pas régulier, partout uniforme et semblable à lui-même, sans saillies et sans cavités. Qu'on voie s'épanouir dans la diction une clarté produite, ainsi que je l'ai dit, par l'étroite union des faits. Cette liaison rendra tout le reste parfait, achevé; un passage bien tourné en amènera un autre qui s'y joindra, comme l'anneau à la chaîne, de manière à n'en être plus séparé. Cette cohérence empêchera qu'il n'y ait plusieurs récits juxtaposés : le premier se rattachera au second, non-seulement par le voisinage, mais par la continuité et le mélange complet de leurs points de rapport.

56. La brièveté est utile partout, et notamment quand on a beaucoup à dire; mais elle doit moins consister dans les mots et dans les expressions que dans les faits. Je dis toutefois que, s'il faut simplement effleurer les faits qui manquent d'intérêt et de valeur, on doit insister sur ceux qui ont de l'importance; néanmoins, il y en a beaucoup qu'on peut omettre. En effet, si, pour traiter vos amis, vous avez fait préparer un festin, vous n'irez pas, au milieu des gâteaux, des volailles, des plats choisis, des sangliers, des lièvres, des ventres de truies, servir une sardine, un plat de purée ou tout autre ragoût; vous négligerez cette nourriture commune.

57. Il faut encore être d'une grande sobriété dans les descriptions de montagnes, de fortifications et de fleuves, de peur de paraître se plaire à un vain étalage de mots, et faire ses propres affaires sans songer à l'histoire; mais il faut toucher légèrement ces détails, pour l'utilité ou la clarté du récit, puis passer vite, pour échapper à cette glu et à ces amorces. Ainsi fait le grand Homère : tout poète qu'il est, il glisse sur Tantale, Ixion, Tityus et

1. Hérodote, I, 1. — 2. Thucydide, I, 1.

les autres<sup>1</sup> ; mais si Parthénius, Euphorion ou Callimaque<sup>2</sup> avaient traité ce sujet, combien crois-tu qu'il eût fallu de vers pour amener l'eau jusqu'aux lèvres de Tantale ; combien pour mettre en mouvement la roue d'Ixion ? Thucydide, avec bien plus de goût, emploie rarement le genre descriptif : vois comme il va droit au but, soit qu'il donne l'explication d'une machine, soit qu'il entre dans les détails, utiles et nécessaires, de la disposition d'un siège, soit qu'il décrive la forme des Épipoles ou le port de Syracuse. Sa description de la peste paraît longue ; mais, si tu songes aux faits, tu verras qu'il ne cesse pas d'aller vite, et que sa course est à peine retardée par les circonstances nombreuses qui la retiennent.

58. Si quelquefois on est obligé de faire parler des personnages, il faut qu'ils tiennent des discours appropriés à leur caractère et aux événements, et que d'ailleurs ils s'expriment avec la plus grande clarté : du reste, il vous est permis, en ce cas, de montrer votre talent dans l'art de bien dire, et de déployer votre éloquence.

59. Les éloges et les blâmes doivent être modérés, circonspccts, exempts de calomnie et de flatterie, courts et placés à propos. Autrement ils seraient injustes, et vous mériteriez le reproche fait à Théopompe, qui, par un penchant particulier à la haine, fait le procès à presque tous ceux dont il parle : à cet égard même il passe tellement les bornes, qu'il semble plutôt un accusateur qu'un historien<sup>3</sup>.

60. Si dans le cours du récit il s'offrait quelque trait fabuleux, on peut le rapporter, mais sans y croire : on doit l'abandonner au jugement du lecteur, qui pourra décider à son gré. Pour toi, tu n'as rien à craindre, et tu n'es forcé à te prononcer ni dans un sens ni dans l'autre.

61. En résumé n'oublie pas, et je me plais à le répéter, que tu ne dois point écrire en vue du moment présent, pour être loué, honoré de tes contemporains ; fixe, au contraire, tes regards sur les siècles à venir<sup>4</sup> ; écris pour la postérité ; demande-

1. *Odyssée*, XI, v. 575 et suivants.

2. Parthénius de Nicée, auteur d'un petit roman grec intitulée : *Les affections amoureuses*, vivait vers l'an 684 de la fondation de Rome, 73 avant Jésus-Christ. Sur Euphorion et Callimaque, voy. A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 404 et 388.

3. Sur Théopompe, voy. Vossius, p. 40, et Robert-Geier, p. x.

4. Voy. Longin, chap. XIII et XIV, et cf. une belle page de M. Egger, *Hist. de la critique chez les Grecs*, p. 292. Voy. aussi les annotations de M. Louis Vaucher, p. 188 de sa traduction du *Traité du Sublime*.



lui le prix de tes travaux, et fais-la dire de toi : « C'était un homme indépendant, plein de franchise, ennemi de la flatterie, de la servilité; la vérité chez lui brille de toutes parts. » Qui-conque a des sentiments élevés doit placer ces suffrages au-dessus des espérances si passagères du temps présent.

62. Vois ce qu'a fait un certain architecte de Cnide! Il avait construit la tour de Pharos, ce rare et merveilleux édifice, du haut duquel un feu éclairait au loin les navigateurs, pour les empêcher d'aller se jeter sur les brisants de la côte difficile et impraticable de Parétonium. Après avoir achevé son ouvrage, il y grava son nom fort avant dans la pierre, et le recouvrit d'un enduit de plâtre, sur lequel il écrivit le nom du roi qui régnait alors. Il avait prévu ce qui devait arriver. Au bout de quelques années le plâtre tombait avec les lettres qu'il portait, et l'on découvrit cette inscription : « Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs, pour ceux qui sont battus des flots. » Ainsi cet architecte n'a pas eu en vue le moment présent, le court instant de la vie, mais l'heure actuelle et les années à venir, tant que la tour serait debout et que subsisterait l'œuvre de son talent.

63. Voilà comment il faut écrire l'histoire. Il vaut mieux, prenant la vérité pour guide, attendre sa récompense de la postérité que nous livrer à la flatterie pour plaire à nos contemporains. Telle est la règle, tel est le fil à plomb d'une histoire bien écrite : si l'on s'y conforme, rien de mieux, et je n'aurai point travaillé en vain ; s'il en est autrement, j'aurai roulé mon tonneau dans le Cranium<sup>1</sup>.

1. « Bien que cet opuscule de Lucien soit le premier traité en forme que nous rencontrions sur cette matière dans l'antiquité, il n'est pas un seul de ses préceptes qu'on ne retrouve plus ou moins explicitement chez les historiens et les rhéteurs ses devanciers ; mais Lucien a su rajeunir ces préceptes ; il a eu d'ailleurs l'heureuse fortune de rencontrer sur son chemin une école de sots narrateurs, dont les ridicules ouvrages prétaient merveilleusement à la satire, et il en a profité. Mais, là même, on peut mesurer ce que vaut la verve ingénieuse de Lucien en le comparant à Polybe. Dans son douzième livre, Polybe fait la critique de Timée, l'un de ses confrères, aussi durement sans doute que Lucien gourmande les historiens de la guerre contre les Parthes : on ne lit plus Polybe que pour s'instruire ; le petit livre de Lucien n'instruit pas seulement, c'est encore un chef-d'œuvre de plaisanterie élégante et fine, qui charme tous les hommes de goût. » E. EGGER, *De la critique chez les Grecs*, p. 282.

## XXVI

HISTOIRE VÉRITABLE<sup>1</sup>.

## LIVRE PREMIER.

1. Les athlètes et ceux qui s'exercent le corps ne se préoccupent pas exclusivement d'entretenir leurs forces naturelles, ils ne songent pas toujours aux travaux du gymnase; mais ils ont leurs heures de relâche, et ils regardent ce repos comme une très-bonne part de leurs exercices. Je crois qu'à leur exemple il convient aux hommes qui s'appliquent à l'étude des lettres, de donner quelque relâche à leur esprit, après de longues heures consacrées à des lectures sérieuses, et de le rendre par là plus vif à reprendre ses travaux.

2. Toutefois, ce repos ne leur sera profitable que s'ils s'ap-

4. Voir, pour cet opuscule, la préface mise par P. L. Courier, en tête de sa traduction de la *Luciade*. Pour le côté traditionnel de cette piquante fantaisie de Lucien, on peut lire le *Speculum* de Vincent de Beauvais, livre IV; le *Reductorium morale Bibliorum* de Berchorius ou Berthorius, *liber correctus per C. W., civem Argentinensem*, 1474; les *Traditions téatologiques* de Berger de Xivrey; le *Monde enchanté* de Ferdinand Denis; notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, au chapitre intitulé *Merveilles du désert*, p. 149 et suivantes. Herder apprécie le côté sérieux de ces légendes dans ses *Idées sur l'humanité*, t. II, p. 512 et suivantes de la traduction d'Edgar Quinet. Voy. aussi G. Cuvier, *Discours sur les révolutions du globe*, p. 107 et suivantes de l'édition Didot. Quant aux ouvrages imités de celui de Lucien, ou qui doivent en être rapprochés, nous citerons particulièrement Rabelais, *Pantagruel*; Cyrano de Bergerac, *Voyage dans la lune*; Campanella, *Cité du soleil*; Thomas Morus, *Utopie*; Swift, *Voyages de Gulliver*; Holberg, *Voyage souterrain de Niel Klim*. La meilleure édition de ce dernier ouvrage a pour titre intégral : *Nicolai Klimii Iter subterraneum, novam telluris theoriam ac historiam quintæ monarchiæ adhuc nobis incognitæ exhibens e bibliotheca B. Abelini*; edit. quarta auctior et emendatio. Hafniæ et Lipsiæ, sumptibus Frid. Christiani Pelt, 1766. Elle est fort rare. Il serait à souhaiter qu'on fit une bonne traduction française de ce livre ingénieux.

pliquent à lire des œuvres qui ne les charment pas uniquement par un tour spirituel et une agréable simplicité, mais où l'on trouve la science jointe à l'imagination, comme on les rencontrera, je l'espère, dans ce livre. En effet, ce n'est pas seulement par la singularité du sujet ni par l'agrément de l'idée qu'il devra plaire, ni même parce que nous y avons répandu des fictions sous une apparence de probabilité et de vraisemblance ; mais parce que chaque trait de l'histoire fait allusion d'une manière comique à quelques-uns des anciens poètes, historiens ou philosophes, qui ont écrit des récits extraordinaires et fabuleux. J'aurais pu vous citer leurs noms, si vous ne deviez pas facilement les reconnaître à la lecture.

3. Ctésias de Cnide, fils de Ctésiochus, a écrit sur les Indiens et sur leur pays des choses qu'il n'a ni vues ni entendues de la bouche de personne <sup>1</sup>. Jambule a raconté des faits incroyables sur tout ce qui se rencontre dans l'Océan <sup>2</sup> ; il est évident pour tous que cette œuvre n'est qu'une fiction, c'est cependant une composition qui ne manque pas de charmes. Beaucoup d'autres encore ont choisi de semblables sujets : ils racontent, comme des faits personnels, soit des aventures, soit des voyages, où ils font la description d'animaux énormes, d'hommes pleins de cruauté ou vivant d'une façon étrange. L'auteur et le maître de toutes ces impertinences est l'Ulysse d'Homère, qui raconte chez Alcinoüs l'histoire de l'esclavage des vents, d'hommes qui n'ont qu'un œil, qui vivent de chair crue, et dont les mœurs sont tout à fait sauvages ; puis viennent les monstres à plusieurs têtes, la métamorphose des compagnons d'Ulysse opérée au moyen de certains philtres, et mille autres merveilles qu'il débite aux bons Phéaciens <sup>3</sup>.

4. Pourtant, quand j'ai lu ces différents auteurs, je ne leur ai pas fait un trop grand crime de leurs mensonges, surtout en voyant que c'était une habitude familière même à ceux qui font profession de philosophie ; et ce qui m'a toujours étonné, c'est qu'ils se soient imaginé qu'en écrivant des fictions, la fausseté de leurs récits échapperait aux lecteurs. Moi-même, cependant, entraîné par le désir de laisser un nom à la postérité, et ne

1. Voy. les *Fragments* de Ctésias, dans l'édition d'Hérodote de Didot, p. 79 et suivantes. Cf. Vossius, *Historiens gr.*, édition Westermann, p. 54 et suivantes ; Tzetzés, *Chiliades*, VII, 244, v. 644 ; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, IX, iv.

2. Sur Jambule, consultez Vossius, p. 457.

3. Voy. l'*Odyssée*, à partir du chant IX.

voulant pas être le seul qui n'usât pas de la liberté de feindre, j'ai résolu, n'ayant rien de vrai à raconter, vu qu'il ne m'est arrivé aucune aventure digne d'intérêt, de me rabattre sur un mensonge beaucoup plus raisonnable que ceux des autres. Car n'y aurait-il dans mon livre, pour toute vérité, que l'aveu de mon mensonge, il me semble que j'échapperais au reproche adressé par moi aux autres narrateurs, en convenant que je ne dis pas un seul mot de vrai. Je vais donc raconter des faits que je n'ai pas vus, des aventures qui ne me sont pas arrivées et que je ne tiens de personne; j'y ajoute des choses qui n'existent nullement, et qui ne peuvent pas être : il faut donc que les lecteurs n'en croient absolument rien.

5. Parti un jour des colonnes d'Hercule, et porté vers l'Océan occidental, je fus poussé au large par un vent favorable. La cause et l'intention de mon voyage étaient une vaine curiosité et le désir de voir du nouveau : je voulais, en outre, savoir quelle est la limite de l'Océan, quels sont les hommes qui en habitent le rivage opposé. Dans ce dessein, j'embarquai de nombreuses provisions de bouche et une quantité d'eau suffisante; je m'associâi cinquante jeunes gens de mon âge, ayant le même projet que moi : je m'étais muni d'un grand nombre d'armes, j'avais engagé, par une forte somme, un pilote à nous servir de guide, et j'avais fait appareiller notre navire, qui était un vaisseau marchand, de manière à résister à une longue et violente traversée.

6. Pendant un jour et une nuit, nous eûmes un bon vent, qui nous laissa en vue de la terre, sans nous emporter trop au large. Mais le lendemain, au lever du soleil, la brise devint plus forte, les flots grossirent, l'obscurité nous enveloppa, et il ne fut plus possible d'amener les voiles. Forcés de céder et de nous abandonner aux vents, nous fûmes battus par la tempête durant soixante-dix-neuf jours; mais le quatre-vingtième, au lever du soleil, nous aperçûmes, à une petite distance, une île élevée, couverte d'arbres, et contre laquelle les flots allaient doucement se briser. Nous nous dirigeons vers le rivage, nous débarquons, et, comme il arrive à des gens qui viennent d'être violemment éprouvés, nous nous étendons pendant longtemps sur la terre. Enfin nous nous levons; nous en choisissons trente d'entre nous pour garder le navire, et je prends les vingt autres avec moi pour aller faire une reconnaissance dans l'île.

7. Parvenus, au travers de la forêt, à la distance d'environ trois stades de la mer, nous voyons une colonne d'airain por-

tant une inscription en caractères grecs difficiles à lire, à demi effacés et disant : « Jusque-là sont venus Hercule et Bacchus<sup>1</sup>. » Près de là, sur une roche, était l'empreinte de deux pieds, l'une d'un arpent, l'autre plus petite : je jugeai que la petite était celle du pied de Bacchus, et l'autre d'Hercule<sup>2</sup>. Nous adorons ces deux demi-dieux et nous poursuivons. A peine avons-nous fait quelques pas, que nous rencontrons un fleuve qui roulait une sorte de vin semblable à celui de Chio : le courant était large, profond et navigable en plusieurs endroits. Nous nous sentons beaucoup plus disposés à croire à l'inscription de la colonne, en voyant ces signes manifestes du voyage de Bacchus. L'idée m'étant venue de savoir d'où partait ce fleuve, j'en remonte le courant, et je ne trouve aucune source, mais de nombreuses et grandes vignes pleines de raisins. Du pied de chacune d'elles coulait goutte à goutte un vin limpide, qui servait de source à la rivière. On y voyait beaucoup de poissons, qui avaient la couleur et le goût du vin ; nous en pêchons quelques-uns, que nous mangeons et qui nous enivrent ; or, en les ouvrant, nous les trouvons pleins de lie ; aussi nous prîmes plus tard la précaution de mêler des poissons d'eau douce à cette sorte de mets, afin d'en corriger la force.

8. Après avoir traversé le fleuve à un endroit guéable, nous trouvons une espèce de vignes tout à fait merveilleuses : le tronc, dans sa partie voisine de la terre, était épais et élancé ; de sa partie supérieure sortaient des femmes, dont le corps, à partir de la ceinture, était d'une beauté parfaite, telles que l'on nous représente Daphné, changée en laurier, au moment où Apollon va l'atteindre. A l'extrémité de leurs doigts poussaient des branches chargées de grappes ; leurs têtes, au lieu de cheveux, étaient couvertes de boucles, qui formaient les pampres et les raisins. Nous nous approchons ; elles nous saluent, nous tendent la main, nous adressent la parole, les unes en langue lydienne, les autres en indien, presque toutes en grec, et nous donnent des baisers sur la bouche ; mais ceux qui les reçoivent deviennent aussitôt ivres et insensés. Cependant elles ne nous permirent pas de cueillir de leurs fruits, et, si quelqu'un en arrachait, elles jetaient des cris de douleur. Quelques-unes nous invitaient à une étreinte amoureuse ; mais deux de nos

1. Voy. notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, p. 64 et 167.

2. Lucien se moque d'Hérodote, qui, dans son histoire, rapporte que les Scythes montraient la trace du pied d'Hercule, qui avait deux coudées de longueur. Voy. Hérodote, *Melpomène*, LXXII.

compagnons s'étant laissé prendre par elles ne purent s'en débarrasser ; ils demeurèrent pris par les parties sexuelles, entés avec ces femmes, et poussant avec elles des racines : en un instant, leurs doigts se changèrent en rameaux, en vrilles, et l'on eût dit qu'ils allaient aussi produire des raisins.

9. Nous les abandonnons, nous fuyons vers notre vaisseau, et nous racontons à ceux que nous y avons laissés la métamorphose de nos compagnons, désormais incorporés à des vignes. Cependant, munis de quelques amphores, nous faisons une provision d'eau, et nous puisons du vin dans le fleuve, auprès duquel nous passons la nuit.

Le lendemain, au point du jour, nous remettons à la voile avec une brise légère ; mais, sur le midi, quand nous étions hors de la vue de l'île, une bourrasque soudaine vient nous assaillir avec une telle violence, qu'après avoir fait tourner notre vaisseau elle le soulève en l'air à plus de trois mille stades et ne le laisse plus retomber sur la mer : la force du vent, engagé dans nos voiles, tient en suspens notre embarcation et l'emporte, de telle sorte que nous naviguons en l'air pendant sept jours et sept nuits.

10. Le huitième jour nous apercevons dans l'espace une grande terre, une espèce d'île brillante, de forme sphérique, et éclairée d'une vive lumière. Nous y abordons, nous débarquons, et, après avoir reconnu le pays, nous le trouvons habité et cultivé. Durant le jour, on ne put apercevoir de là aucun autre objet ; mais sitôt que la nuit fut venue, nous vîmes plusieurs autres îles voisines, les unes plus grandes, les autres plus petites, toutes couleur de feu ; au-dessus l'on voyait encore une autre terre, avec des villes, des fleuves, des mers, des forêts, des montagnes : il nous parut que c'était celle que nous habitons.

11. Nous étions décidés à pénétrer plus avant quand nous fûmes rencontrés et pris par des êtres qui se donnent le nom d'Hippogypes<sup>1</sup>. Ces Hippogypes sont des hommes portés sur de grands vautours, dont ils se servent comme de chevaux ; ces vautours sont d'une grosseur énorme, et presque tous ont trois têtes : pour donner une idée de leur taille, je dirai que chacune de leurs plumes est plus longue et plus grosse que le mât d'un grand vaisseau de transport. Nos Hippogypes avaient l'ordre de faire le tour de leur île, et, s'ils rencontraient quelque étranger, de l'amener au roi. Ils nous prennent donc et nous con-

1. Ἴππος, cheval ; γύψ, γυπός, vautour.

duisent à leur souverain. Celui-ci nous considère, et jugeant qui nous étions d'après nos vêtements : « Étrangers, nous dit-il, vous êtes Grecs ? » Nous répondons affirmativement. « Comment alors êtes-vous venus ici en traversant un si grand espace d'air ? » Nous lui racontons notre aventure, et lui, à son tour, nous dit la sienne. Il était homme et s'appelait Endymion ; un jour, pendant son sommeil, il avait été enlevé de notre terre, et, à son arrivée, on l'avait fait roi de ce pays. Or, ce pays n'était pas autre chose que ce qu'en bas nous appelons la Lune. Il nous engagea à prendre courage et à ne craindre aucun danger, qu'on nous donnerait tout ce dont nous aurions besoin.

12. « Si je mène à bien, ajouta-t-il, la guerre que je suis en train de faire aux habitants du Soleil, vous passerez auprès de moi la vie la plus heureuse. — Quels sont donc ces ennemis, disons-nous, et quelle est la cause des hostilités ? — Phaëthon, répond-il, roi des habitants du Soleil, car le Soleil est habité comme la Lune, nous fait la guerre depuis longtemps. Voici pourquoi : j'avais rassemblé tous les pauvres de mon empire, et j'avais dessein de les envoyer fonder une colonie dans l'Étoile du Matin, qui est déserte et inhabitée. Phaëthon, par jalousie, voulut y mettre obstacle, et, vers le milieu de la route, il se présenta devant nous avec les Hippomyrmèques<sup>1</sup>. Vaincus dans le combat, par la supériorité du nombre, nous sommes forcés d'abandonner la place. Mais aujourd'hui je veux reprendre la guerre, et si vous voulez partager avec moi cette expédition, je vous ferai donner à chacun un de mes vautours royaux et le reste de l'équipement. Dès demain nous nous mettrons en marche. — Comme il vous plaira, » lui dis-je.

13. Il nous retient alors à souper et nous demeurons dans son palais. Le matin, nous nous levons et nous nous mettons en ordre de bataille, avertis par les espions de l'approche des ennemis. Nos forces consistaient en cent mille soldats, sans compter les goujats, les conducteurs des machines, l'infanterie et les troupes alliées : le nombre de ces dernières s'élevait à quatre-vingt mille Hippogypes<sup>2</sup>, et vingt mille combattants montés sur des Lachanoptères<sup>3</sup>. C'est une espèce de grands oiseaux tout couverts de légumes au lieu de plumes, et dont les ailes rapides ressemblent beaucoup à des feuilles de laitue. Près d'eux étaient placés les Cenchroboles<sup>4</sup> et les Scorodomaques<sup>5</sup> ;

1. Ἴππος, cheval ; μύρμηξ, μύρμηκος, fourmi. — 2. Ἴππος, cheval ; πύγη, fesse. — 3. Λάχανον, légume ; πτερόν, aile. — 4. Κέγχρος, millet ; βάλαντον, lancer. — 5. Σκόροδον, gousse d'ail ; μάχασθαι, combattre.

trente mille Psyllotoxotes<sup>1</sup> et cinquante mille Anémodromes<sup>2</sup> étaient venus de l'Étoile de l'Ourse en qualité d'alliés. Les Psyllotoxotes étaient montés sur de grosses puces, d'où leur nom, et ces puces étaient de la taille de douze éléphants : les Anémodromes sont des fantassins, et ils sont portés par les vents sans avoir besoin d'ailes. Voici comment : ils ont de longues robes qui leur descendent jusqu'aux talons ; ils les retroussent, et le vent, venant à s'y engouffrer, les fait naviguer en l'air comme des barques. La plupart se servent de boucliers dans le combat. On disait qu'il devait en outre arriver, des astres situés au-dessus de la Cappadoce, soixante-dix mille Strouthobalanes<sup>3</sup> et cinquante mille Hippogéranes<sup>4</sup> ; mais nous ne les vîmes pas, attendu qu'ils ne vinrent point. Aussi je n'ose en faire la description ; car ce qu'on en disait me paraissait fabuleux et incroyable.

14. Telles étaient les troupes d'Endymion : toutes portaient la même armure ; les casques étaient de fèves, qui sont dans ce pays grandes et dures ; les cuirasses, disposées par écailles, étaient faites de cosses de lupins cousues ensemble, et dont la peau était aussi impénétrable que de la corne : les boucliers et les sabres ressemblaient à ceux des Grecs.

15. Au moment décisif, l'armée fut rangée comme il suit : l'aile droite fut occupée par les Hippogypes et par le roi, entouré des plus braves combattants au nombre desquels nous étions ; à la gauche se placèrent les Lachanoptères et au centre les troupes alliées, chacune à son rang. L'infanterie montait à soixante millions, et voici comment on la rangea en bataille. Dans ce pays les araignées sont en grand nombre, et beaucoup plus grosses, chacune, que les fies Cyclades. Endymion leur donna l'ordre de tisser une toile qui s'étendit depuis la Lune jusqu'à l'Étoile du Matin ; elles l'exécutèrent en un instant, et cela fit un champ sur lequel le roi rangea son infanterie, commandée par Nyctérion, fils d'Eudianax<sup>5</sup>, et par deux autres généraux.

16. L'aile gauche des ennemis était composée d'Hippomyrmèques, au milieu desquels était Phaëthon. Ces Hippomyrmèques sont des animaux ailés, semblables à nos fourmis, à la grosseur près, car le plus énorme d'entre eux a au moins deux arpens. Non-seulement ceux qui les montent prennent part à

1. Ψύλλα, puce ; τοξότης, archer. — 2. Άνεμος, vent ; δρομέυς, coureur. — 3. Στρουθός, autruche ; βάλανος, gland. — 4. Ίππος, cheval ; γέρανος, grue. — 5. Νυκτέριος, nocturne ; Εὐδιάναξ, de εὐδίας, serain, et ἀναξ, prince.



l'action, mais ils se battent eux-mêmes avec leurs cornes. On nous dit que leur nombre était d'environ cinquante mille. A l'aile droite étaient les Aéroconopes <sup>1</sup>, en nombre à peu près égal, tous archers et montés sur de grands mouchérons. Derrière eux on plaça les Aérocoraces <sup>2</sup>, infanterie légère et soldats belliqueux : ils lançaient de loin d'énormes raves avec leur fronde ; celui qui en était frappé ne pouvait résister longtemps ; il mourait infecté par l'odeur qui s'exhalait aussitôt de sa blessure ; on disait qu'ils trempaient leurs flèches dans du jus de mauve. Près d'eux se rangèrent les Caulomycètes <sup>3</sup>, grosse infanterie, qui se bat de près, au nombre de dix mille. On les appelle Caulomycètes, parce qu'ils se servent de champignons pour boucliers, et pour lances de queues d'asperges. Ensuite venaient les Cynobalanes <sup>4</sup>, qu'avaient envoyés à Phaëthon les habitants de Sirius, au nombre de cinq mille. Ce sont des hommes à tête de chien, qui combattent de dessus des glands ailés. On nous dit qu'il leur manquait plusieurs alliés en retard, les frondeurs mandés de la Voie lactée et les Néphélocentaures <sup>5</sup>. Ceux-ci arrivèrent quand la bataille était encore incécise, et plût aux dieux qu'ils ne fussent pas venus ! Les frondeurs ne parurent pas ; aussi l'on prétend que dans la suite Phaëthon irrité brûla leur pays. Voilà quelle était l'armée du roi du Soleil.

17. On en vient aux mains : les étendards sont déployés ; les ânes des deux armées se mettent à braire ; ce sont eux, en effet, qui servent de trompettes, et la mêlée commence. L'aile gauche des Héliotes <sup>6</sup> ne pouvant soutenir le choc des nos Hippogypes, nous la poursuivons et nous en faisons un grand carnage ; mais leur aile droite enfonce notre gauche, et les Aéroconopes, fondant tout à coup sur elle, la poursuivent jusqu'aux rangs de notre infanterie qui s'avance pour la secourir et les oblige à se retirer en désordre, surtout quand ils s'aperçoivent que leur aile gauche est vaincue : leur déroute devient générale ; beaucoup sont faits prisonniers ; un plus grand nombre sont tués ; le sang ruisselle de tous côtés sur les nuées, qui en sont teintes et qui prennent cette couleur rouge que nous leur voyons au coucher du soleil : il en tomba jusque sur la terre, et ce fut sans doute, selon moi, à l'occasion de quelque événement sem-

1. Ἄηρ, ἀέρος, air ; κώνωψ, κώνωπος, moucheron. — 2. Ἄηρ, ἀέρος, air ; κόραξ, κόρακος, corbeau. 3. Καυλός, tige des plantes, queue d'asperge ; μύκης, champignon. — 4. Κύν, κυνός, chien ; βάλανος, gland. — 5. Νεφέλη, nuée ; κένταυρος, centaure. — 6. Du mot ἥλιος, soleil.

blable, arrivé autrefois dans le ciel, qu'Homère nous dit que Jupiter plut du sang à la mort de Sarpédon <sup>1</sup>.

18. Au retour de la poursuite des ennemis, nous dressons deux trophées, l'un sur la toile d'araignée, pour célébrer le succès de l'infanterie, l'autre sur les nuées, à cause de notre victoire en l'air. Nous achevions, lorsque des espions vinrent nous annoncer l'arrivée des Néphélocentaures, qui auraient dû venir auprès de Phaëthon avant le combat. Nous les voyons arriver, spectacle étrange d'êtres moitié hommes, moitié chevaux ailés : leur grosseur est telle, que l'homme qui compose la partie supérieure égale la moitié du colosse de Rhodes, et les chevaux un gros vaisseau marchand. Leur nombre était si considérable que je ne l'ai pas écrit, de peur qu'on ne refusât de me croire. Ils avaient à leur tête le Sagittaire du Zodiaque. Dès qu'ils se furent aperçus de la défaite de leurs alliés, ils envoyèrent dire à Phaëthon qu'il revînt à la charge; eux-mêmes s'étant formés en bataille, tombent sur les Sélérites <sup>2</sup>, débandés, errants, dispersés à la poursuite de leurs ennemis et à la dépouille des morts. Ils les renversent, donnent la chasse au roi jusqu'à la ville, lui tuent la meilleure partie de ses vautours, arrachent les trophées, parcourent toute la plaine qu'avaient tissée les araignées, et me font prisonnier avec deux de mes compagnons. Phaëthon arrive en ce moment, et nos ennemis, après avoir érigé de nouveaux trophées, nous emmenèrent prisonniers le même jour dans l'empire du Soleil, les mains liées derrière le dos avec un fil d'araignée.

19. Ils ne jugent pas à propos d'assiéger la ville; mais, revenant sur leurs pas, ils construisent au milieu des airs un mur qui empêche les rayons du Soleil d'arriver jusqu'à la Lune : ce mur était double et composé de nuées. Voilà donc la Lune obscurcie par une éclipse totale, et enveloppée d'une nuit complète. Endymion, accablé d'un tel malheur, envoie des ambassadeurs supplier Phaëthon de détruire la muraille et de ne pas le laisser ainsi vivre dans les ténèbres : il promet de lui payer un tribut, de devenir son allié, de ne plus lui faire la guerre, et il lui offre des otages comme garants du traité. Phaëthon assemble deux fois son conseil : à la première délibération, les vainqueurs persistent dans leur colère; à la seconde, ils se ravissent.

20. La paix est conclue sur les clauses suivantes : « Une alliance est faite entre les Héliotes et leurs alliés, les Sélé-

1. *Iliade*, XVI, v. 459 — 2. De Σελίτιν, lune.

nites et leurs alliés, à condition que les Héliotes raseront la muraille d'interception et ne feront plus d'irruption dans la Lune ; ils rendront les prisonniers moyennant la rançon fixée pour chacun d'eux ; de leur côté, les Sélénites laisseront les autres astres se gouverner d'après leurs lois ; ils ne feront plus la guerre aux Héliotes, mais les deux peuples formeront une ligue offensive et défensive ; le roi des Sélénites payera au roi des Héliotes un tribut annuel de dix mille amphores de rosée et lui donnera pour otages pareil nombre de ses sujets ; la colonie de l'Étoile du Matin sera faite en commun, et chaque peuple y enverra ceux qui voudront en être ; ce traité sera gravé sur une colonne d'ambre, dressée en l'air, aux confins des deux empires. Ont juré pour les Héliotes : Pyronide, Thérite et Phlogius<sup>1</sup> ; pour les Sélénites : Nyctor, Ménius et Polylampe<sup>2</sup>. »

21. Ainsi la paix fut conclue, le mur démoli, et nous autres rendus à la liberté. A notre retour dans la Lune, nos compagnons accoururent au-devant de nous, et nous embrassèrent en versant des larmes : Endymion en fit autant ; de plus, il nous engagea à demeurer auprès de lui et à nous établir dans la colonie ; il me promit même de me donner son fils en mariage, car il n'y a pas de femmes dans ce pays ; mais je ne me laissai point aller à ses offres, et je le priai de vouloir bien nous faire redescendre à la mer. Quand il vit qu'il lui était impossible de me convaincre, il nous congédia, après nous avoir régalez pendant sept jours.

22. Il faut cependant que je vous raconte les choses nouvelles et extraordinaires que j'ai observées, durant mon séjour dans la Lune. Et d'abord ce ne sont point des femmes, mais des mâles qui y perpétuent l'espèce : les mariages n'ont donc lieu qu'entre mâles, et le nom de femme y est totalement inconnu. On y est épousé jusqu'à vingt-cinq ans, et à cet âge on épouse à son tour. Ce n'est point dans le ventre qu'ils portent leurs enfants, mais dans le mollet. Quand l'embryon a été conçu, la jambe grossit ; puis, plus tard, au temps voulu, ils y font une incision et en retirent un enfant mort, qu'ils rendent à la vie en l'exposant au grand air, la bouche ouverte. C'est sans doute de là qu'est venu chez les Grecs le nom de gastrocnémie<sup>3</sup>, puisque,

1. Pyronide, de πυρ, πυρός, feu ; Thérite, de θέρος, été ; Phlogius, de φλόξ, φλογός, flamme. — 2. Nyctor, de νύξ, νυκτός, nuit ; Ménius, de μήν, μηνός, mois ; Polylampe, de πολύς, πομπήεις ; λαμπάς, lampe. — 3. Γαστήρ, ventre ; κνήμη, jambe, cuisse.

au lieu du ventre, c'est la jambe qui devient grosse. Mais voici quelque chose de plus fort. Il y a dans ce pays une espèce d'hommes appelés dendrites <sup>1</sup>, qui naissent de la manière suivante : on coupe le testicule droit d'un homme et on le met en terre ; il en naît un arbre grand , charnu , comme un phallus ; il a des branches , des feuilles. Ses fruits sont des glands d'une coudée de longueur. Quand ils sont mûrs , on récolte ces fruits , et on en écosse des hommes. Leurs parties sont artificielles : quelques-uns en ont d'ivoire , les pauvres en ont de bois , et ils remplissent avec cela toutes les fonctions du mariage.

23. Quand un homme est parvenu à une extrême vieillesse , il ne meurt pas , mais il s'évapore en fumée et se dissout dans les airs. Ils se nourrissent tous de la même manière. Ils allument du feu et font rôtir sur le charbon des grenouilles volantes , qui sont chez eux en grande quantité ; puis ils s'asseyent autour de ce feu , comme d'une table , et se régalent en avalant la fumée qui s'exhale du rôti. Tel est leur plat solide. Leur boisson est de l'air pressé dans un vase , où il se résout en un liquide semblable à de la rosée. Ils ne rendent ni urine , ni excréments , n'ayant pas , comme nous , les conduits nécessaires. Ils ne peuvent pas non plus avoir par cette voie de commerce avec des mignons , mais par les jarrets , où s'ouvre leur gastrocnémie. C'est une beauté chez eux que d'être chauve et complètement dégarni de cheveux ; ils ont les chevelures en horreur. Dans les comètes , au contraire , les cheveux sont réputés beaux , au moins d'après ce que nous en dirent quelques voyageurs. Leur barbe croît un peu au-dessus du genou ; leurs pieds sont dépourvus d'ongles , et tous n'y ont qu'un seul doigt. Il leur pousse au-dessus des fesses une espèce de gros chou , en manière de queue , toujours vert , et ne se brisant jamais , lors même que l'individu tombe sur le dos.

24. De leur nez découle un miel fort âcre ; et , lorsqu'ils travaillent ou s'exercent , tout leur corps sue du lait , dont ils font des fromages , en y faisant couler un peu de ce miel. Ils tirent de l'oignon une huile très-grasse , et parfumée comme de la myrrhe. Ils ont beaucoup de vignes qui donnent de l'eau : les grains du raisin ressemblent à des grêlons ; aussi , je crois que , quand un coup de vent agite ces vignes , alors il tombe chez nous de la grêle , qui n'est autre que ces raisins égrenés. Leur ventre leur sert de poche : ils y mettent tout ce dont ils ont besoin , car il s'ouvre et se ferme à volonté. On n'y voit ni

<sup>1</sup> Δένδρον, arbre.

intestins, ni foie; mais il est velu et poilu intérieurement, en sorte que les enfants s'y blottissent, quand ils ont froid.

25. L'habillement des riches est de verre, étoffe moelleuse, celui des pauvres est un tissu de cuivre; le pays produit en grande quantité ce métal, qu'ils travaillent comme de la laine, après l'avoir mouillé. Quant à leurs yeux, en vérité je n'ose dire comment ils sont faits, de peur qu'on ne me prenne pour un menteur, tant la chose est incroyable. Je me hasarderai pourtant à dire que leurs yeux sont amovibles : ils les ôtent quand ils veulent et les mettent de côté, jusqu'à ce qu'ils aient envie de voir ; alors, ils les remettent en place pour s'en servir, et, si quelques-uns d'entre eux viennent à perdre leurs yeux, ils empruntent ceux des autres et en font usage : il y a même des riches qui en gardent de rechange. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, excepté celles des hommes nés d'un gland, qui les ont de bois.

26. Je vis une bien autre merveille dans le palais du roi. C'était un grand miroir, placé au-dessus d'un puits d'une profondeur médiocre. En y descendant, on entendait tout ce qui se dit sur la terre, et en levant les yeux vers le miroir, on voyait toutes les villes et tous les peuples, comme si l'on était au milieu d'eux. J'y vis mes parents et ma patrie; je ne sais s'ils me virent aussi; je n'oserais l'affirmer : mais, si l'on se refuse à me croire, on verra bien, en y allant, que je ne suis pas un imposteur.

27. Cependant, après avoir salué le roi et ses amis, nous mettons à la voile. Endymion me fit présent de deux tuniques de verre, de cinq robes de cuivre et d'une armure complète de cosses de lupins; mais j'ai laissé tout cela dans la baleine<sup>1</sup>. Il nous donna pour escorte mille Hippogypes, qui nous accompagnèrent l'espace de cinq cents stades.

28. Nous côtoyons alors beaucoup de pays différents, et nous abordons à l'Étoile du Matin, où était la nouvelle colonie, pour débarquer et faire de l'eau. De là, nous dirigeant vers le Zodiaque, et laissant le Soleil à gauche, nous naviguons presque à fleur de terre, sans pouvoir descendre, malgré le désir de mes amis, mais le vent nous était contraire. Nous voyons, toutefois, une contrée fertile, couverte de bocages, riche de tous les biens. Les Néphélocentaures, mercenaires de Phaéthon, nous ayant aperçus, volèrent sur notre navire, mais à la nouvelle du traité ils se retirèrent; heureusement, car nos Hippogypes étaient déjà repartis.

<sup>1</sup> Voy. plus bas, 30.

29. Nous voguons ensuite une nuit et un jour ; et, vers le soir, nous arrivons à Lychnopolis <sup>1</sup>, après avoir dirigé notre course vers les régions inférieures. Cette ville, située dans l'espace aérien qui s'étend entre les Hyades et les Pléiades, est un peu au-dessous du Zodiaque. Nous débarquons, et nous n'y trouvons pas d'hommes, mais des lampes, qui se promenaient sur le port et dans la place publique. Il y en avait de petites, apparemment la populace, et quelques-unes, les grands et les riches, brillantes et lumineuses. Elles avaient chacune leur maison, je veux dire leur lanterne, et chacune leur nom, comme les hommes ; nous les entendions même parler. Loin de nous faire aucun mal, elles nous offrent l'hospitalité. Mais nous n'osons accepter, et personne de nous n'a le courage de souper et de passer la nuit avec elles. Le palais du roi est situé au milieu de la ville. Le prince y est assis toute la nuit, appelant chacune d'elles par son nom. Celle qui ne répond pas est condamnée à mort pour avoir abandonné son poste. La mort, c'est d'être éteinte. Nous nous rendons au palais pour voir ce qui s'y passait, et nous entendons plusieurs lampes se justifiant et exposant les motifs pour lesquels elles arrivaient si tard. Je reconnus parmi ces lampes celle de notre maison : je lui demandai des nouvelles de ma famille, et elle satisfît à mes questions. Nous passons là le reste de la nuit. Le lendemain, nous repartons, nous nous rapprochons des nuages et nous découvrons la ville de Néphélococcygie <sup>2</sup> : sa vue nous frappe d'admiration ; mais nous n'y pouvons aborder, contrariés par le vent. Le roi régnant est Coronus, fils de Cottyphion <sup>3</sup>. Je me rappelai en ce moment ce que dit de cette ville Aristophane, poète grave et véridique, et je trouvai qu'on a tort de ne pas croire à ses assertions. Trois jours après nous aperçûmes distinctement l'Océan, mais aucune terre, si ce n'est celles qui sont dans les régions célestes, et déjà même elles prenaient à nos yeux une couleur de feu des plus éclatantes, lorsque, le quatrième jour, vers midi, le vent s'étant calmé et étant tombé tout à fait, nous redescendîmes sur la mer.

30. A peine avons-nous touché l'eau salée, qu'il fallait voir notre joie, nos transports d'aise ! Nous nous abandonnons à toute l'allégresse d'un pareil instant, et, nous jetant à la mer, nous nous mettons à nager. Le temps était calme, la mer tranquille. Mais souvent le retour au bonheur n'est que le présage

1. Λύχνος, lampe ; πόλις, ville. — 2. Voy. les Oiseaux d'Aristophane. — 3. Coronus, de κορώνη, corneille ; Cottyphion, de κόττυπος, merle.

de plus grandes infortunes ! Il y avait deux jours que notre vaisseau voguait paisiblement sur l'Océan, lorsque, le quatrième, au lever du soleil, nous voyons paraître tout à coup une quantité prodigieuse de monstres marins et de baleines. La plus énorme de toutes était de la longueur de quinze cents stades. Ce monstre nage vers nous la gueule béante, troublant au loin la mer, faisant voler l'écume de toutes parts, et montrant des dents beaucoup plus grosses que nos phallus, aiguës comme des pieux et blanches comme de l'ivoire. Nous nous disons alors le dernier adieu, nous nous embrassons et nous attendons. La baleine arrive, qui nous avale et nous engloutit avec notre vaisseau. Par bonheur elle ne serra pas les dents, ce qui nous eût écrasés, mais le navire put couler à travers les interstices.

31. A l'intérieur, ce ne sont d'abord que ténèbres, parmi lesquelles nous ne distinguons rien ; mais bientôt, le monstre ayant ouvert la gueule, nous apercevons une vaste cavité, si large et si profonde qu'on aurait pu y loger une ville et dix mille hommes. Au milieu, on voyait un amas de petits poissons, des débris d'animaux, des voiles et des ancres de navires, des ossements d'hommes, des ballots, et, plus loin, une terre et des montagnes, formées, sans doute, par le limon que la baleine avalait. Il s'y était produit une forêt avec des arbres de toute espèce ; des légumes y poussaient, et l'on eût dit une campagne en fort bon état. Le circuit de cette terre était de deux cent quarante stades. On y voyait des oiseaux de mer, des mouettes, des alcyons, qui faisaient leurs petits sur les arbres.

32. En ce moment, nous nous mettons à fondre en larmes ; mais enfin je relève le courage de mes compagnons, nous étayons le vaisseau, nous battons le briquet, nous allumons du feu, et nous préparons un repas de tout ce qui nous tombe sous la main : or, il y avait là une grande quantité de poissons de toute espèce, et il nous restait encore de l'eau de l'Étoile du Matin. Le lendemain, à notre lever, chaque fois que la baleine ouvrait la gueule, nous apercevons ici des montagnes, là le ciel tout seul, souvent même des îles, et nous sentons que l'animal parcourt avec vitesse toute l'étendue de la mer. Nous finissons par nous accoutumer à notre séjour ; et, prenant avec moi sept de mes compagnons, je pénètre dans la forêt, déterminé à en faire une reconnaissance complète. Je n'avais pas fait cinq stades, que je trouve un temple de Neptune, comme l'indiquait l'inscription. Un peu plus loin, je découvre plusieurs tombeaux avec leurs cippes, et tout près de là une source d'eau limpide. En même temps nous entendons aboyer un chien, et nous voyons

de loin s'élever de la fumée. Nous ne doutons pas qu'il n'y ait là quelque habitation.

33. Nous avançons promptement, et nous rencontrons un vieillard et un jeune homme qui travaillaient avec ardeur à cultiver un jardin et à diriger l'eau de la source. Ravis et effrayés tout ensemble, nous nous arrêtons : ceux-ci, visiblement animés des mêmes sentiments que nous, n'osent dire un seul mot. Enfin le vieillard : « Qui êtes-vous, dit-il, étrangers ? des dieux marins, ou d'infortunés mortels, comme nous ? Nous sommes des hommes, jadis habitants de la terre, aujourd'hui vivant au milieu de la mer, forcés de nager avec le monstre qui nous renferme, incertains du sort que nous éprouvons : il nous semble, en effet, que nous sommes morts, et pourtant nous croyons vivre encore. — Et nous aussi, lui dis-je, ô mon père, nous sommes des hommes arrivés depuis peu dans cette contrée; avant-hier nous fûmes avalés avec notre navire. En ce moment même, nous allions en reconnaissance dans cette forêt, qui nous a paru étendue et épaisse. C'est un dieu sans doute qui nous a conduits, pour vous y voir et pour apprendre que nous ne sommes pas les seuls enfermés dans le monstre. Mais racontez-nous vos aventures, qui vous êtes, et comment vous êtes descendus ici. — Vous le saurez, nous répond le vieillard, mais ce ne sera pas avant que vous ayez reçu de moi les présents de l'hospitalité que je puis vous offrir. » A ces mots, il nous prend la main et nous conduit à sa demeure, qu'il avait su rendre assez commode, et dans laquelle il avait disposé des lits avec d'autres objets nécessaires. Là, il nous sert des légumes, des fruits, des poissons, du vin ; et, nous voyant rassasiés, il nous demande le récit de nos aventures. Je lui raconte, sans en rien omettre, la tempête, notre arrivée à l'île des Vignes, notre navigation aérienne, notre bataille, et le reste jusqu'à notre descente dans le poisson.

34. Frappé de surprise, il se met à son tour à nous raconter son histoire : « Étrangers, dit-il, je suis né à Cypré. Parti de ma patrie, avec mon fils, que vous voyez, et plusieurs serviteurs, je faisais voile vers l'Italie, emmenant avec moi sur un grand navire notre cargaison, dont vous avez sans doute vu les débris dans le gosier de la baleine. Jusqu'en vue de la Sicile, notre traversée fut heureuse. Mais assaillis alors d'un vent furieux, nous sommes emportés en trois jours dans l'Océan, où cette baleine nous rencontre, et nous avale, hommes et navire. Tous nos compagnons périssent ; seuls, nous échappons tous les deux au danger. Après avoir donné la sépulture à nos morts, nous éle-



vons un temple à Neptune, et nous commençons à vivre comme nous faisons, cultivant des légumes dans ce jardin, mangeant des poissons et des fruits. Cette forêt très-étendue, ainsi que vous le voyez, contient des vignes, qui produisent un vin fort agréable; et vous avez aperçu, sans doute, une source dont l'eau est pleine de limpidité et de fraîcheur. Nous nous faisons un lit de feuillage, nous allumons un grand feu, nous allons à la chasse des oiseaux qui volent autour de nous, et nous pêchons des poissons vivants, en pénétrant dans les branchies du cétacé; nous y prenons même des bains, lorsque nous le désirons. Par delà, en effet, se trouve un vaste étang salé, qui peut avoir vingt stades de tour, et dans lequel se trouvent des poissons de toute espèce : nous nous amusons à y nager et à naviguer dessus dans une petite barque que j'ai faite moi-même. Voici la vingt-septième année qui s'écoule depuis notre engloutissement.

35. « Notre condition, d'ailleurs, serait assez tolérable, si nous n'avions des voisins, des êtres logés près de nous, qui sont de mœurs difficiles, insupportables, barbares, sauvages. — Eh quoi ! lui dis-je, il y a dans la baleine d'autres êtres que nous ? — Oui, et en grand nombre, répondit-il, tous inhospitaliers et d'un aspect effroyable. A l'extrémité occidentale de la forêt, vers la queue, sont les Tarichanes<sup>1</sup> : ils ont des yeux d'anguille et un visage d'écrevisse : peuple hardi, belliqueux, et ne vivant que de chair crue. De l'autre côté, vers la partie droite, sont les Tritonomendètes<sup>2</sup> : ils ressemblent à des hommes depuis la tête jusqu'à la ceinture; le reste est d'un bouc. Ils sont moins féroces que les autres. A gauche se trouvent les Carcinochires<sup>3</sup> et les Thynnocéphales<sup>4</sup>, qui ont fait entre eux alliance et amitié. Au centre séjournent les Pagourades<sup>5</sup> et les Psettopodes<sup>6</sup>, race batailleuse et vite à la course. La partie orientale, vers la gueule, est presque entièrement déserte, à cause des inondations de la mer. Quant à la partie que j'occupe, j'en ai la jouissance, moyennant un tribut annuel de cinq cents huîtres que je paye aux Psettopodes.

36. « Voilà l'état du pays. Il faut cependant pourvoir à notre subsistance et aux moyens de nous défendre contre tous ces habitants. — Quel en est le nombre ? lui dis-je. — Ils sont plus de

1. Τάριχος, salaison, saumure. — 2. Τρίτων, Triton, dieu marin; μένδης, nom du bouc chez les Égyptiens. Voy. Hérodote, II, XLVI. — 3. Καρκίνος, écrevisse; χείρ, main. — 4. Θύννος, thon; κεφαλή, tête. — 5. Πάγος, croûte; οὐρά, queue. — 6. Ψήττα, plie, poisson plat; ποῦς, ποδός, pied.

mille. — Et quelles sont leurs armes ? — Rien que des arêtes de poisson. — Cela étant, lui dis-je, nous ne risquons rien à les attaquer, puisqu'ils n'ont pas d'armes et que nous en avons. Si nous sommes vainqueurs, nous vivrons désormais sans inquiétude. » Cet avis prévaut, et nous regagnons notre vaisseau pour faire nos préparatifs. Le refus du tribut devait être le prétexte de la guerre. C'était justement l'époque de l'échéance; des ambassadeurs étaient venus pour le recevoir. Le vieillard leur répond avec hauteur et les chasse. Aussitôt les Psettopodes et les Pagourades, indignés contre Scintharus<sup>1</sup>, c'était le nom de notre hôte, marchent contre lui avec un grand tumulte.

37. Nous avions prévu leur attaque : nous les attendons de pied ferme, tout en armes, après avoir envoyé une vedette de vingt-cinq hommes, avec l'ordre de ne sortir d'embuscade que quand ils auraient vu les ennemis passés. Ils exécutent cette manœuvre, tombent sur les derrières de nos agresseurs, et les taillent en pièces. Pour nous, qui étions aussi au nombre de vingt-cinq, y compris Scintharus et son fils, qui avaient également pris les armes, nous les attaquons de front, et, engageant la mêlée avec courage et vigueur, nous livrons un combat douteux. Enfin, nous les mettons en fuite, et nous les poursuivons vivement jusqu'à leurs cavernes. Ils laissent cent soixante-dix des leurs sur la place; nous n'avons qu'un seul homme tué, le pilote, qui a le dos percé d'une arête de rouget.

38. Nous restons ce jour et la nuit suivante sur le champ de bataille, et nous y dressons un trophée fait de l'épine dorsale d'un dauphin. Le lendemain, les autres peuples, ayant appris la défaite de leurs alliés, se présentent à nous : les Tarichanes, commandés par Pélamus<sup>2</sup>, à l'aile droite; à la gauche, les Thynocéphales; au centre, les Carcinochires. Les Tritonomendètes avaient gardé la neutralité et ne s'étaient rangés d'aucun parti. La rencontre se fit près du temple de Neptune. Nous nous élançons en poussant de grands cris, qui retentissent dans la baleine comme dans une caverne profonde. Nous mettons en fuite nos adversaires désarmés, nous les poursuivons à travers la forêt, et nous restons maîtres du reste de la contrée.

39. Quelque temps après, ils nous envoient des hérauts, enlèvent leurs morts et font des propositions d'amitié. Nous refusons toute espèce de trêve, et, pénétrant le lendemain sur leur territoire, nous les taillons tous en pièces, à l'exception des Tritonomendètes. Mais ceux-ci, ayant vu de quelle manière nous

1. De Σκιθός, plongeur. — 2. De πηλαμύς, pélamyde, espèce de thon.

avons traité les autres, s'enfuient, en courant, par les branches du cétacé, et s'élancent dans la mer. Maîtres dès lors du pays purgé d'ennemis, nous y vivons tranquilles, nous livrant à divers exercices, à la chasse, à la culture de la vigne, à la récolte du fruit des arbres, semblables, en un mot, à des gens qui vivent agréablement et librement dans une grande prison, d'où il leur est impossible de sortir. Nous passâmes ainsi un an et huit mois.

40. Le cinquième jour du neuvième mois, vers le second bâillement de la baleine, car il est bon de savoir que l'animal bâillait une fois par heure, ce qui nous servait à compter les divisions du jour; vers le second bâillement, dis-je, de nombreuses voix et un grand tumulte se font entendre, comme un chant et un bruit de rameurs. Troublés, comme on peut croire, nous nous glissons vers la gueule de la baleine, et, nous tenant dans l'intervalle des dents, nous voyons le plus étrange des spectacles qui se soient offerts à mes yeux, des géants d'un demi-stade de hauteur, voguant sur de grandes îles, comme sur des galères. Je sais bien que ce que je raconte trouvera mes lecteurs incrédules, mais je le dirai pourtant. Ces îles étaient plus longues que hautes, et chacune d'elles, qui avait environ cent stades de circuit, était montée par cent vingt de ces géants. Les uns, assis le long des bords de l'île, se servaient, en guise de rames, de grands cyprès garnis de toutes leurs branches et de tout leur feuillage. Derrière, comme à la poupe, un pilote se tenait debout, monté sur une colline, et tenant à la main un gouvernail d'airain long d'un stade. A la proue, quarante guerriers tout armés paraissaient prêts à combattre : ils ressemblaient tout à fait à des hommes, sauf la chevelure. La leur était de feu, étincelante, en sorte qu'ils n'avaient pas besoin de casques. Au lieu de voiles, chaque île avait au centre une vaste forêt qui se gonflait sous le vent et faisait aller l'île au gré du pilote. Ils avaient un chef de rameurs, et ceux-ci manœuvraient avec effort, comme on a coutume de le faire, pour faire avancer les gros vaisseaux.

41. D'abord, nous n'en vîmes que deux ou trois; puis, bientôt, il en parut près de six cents, qui, se séparant en deux flottes, commencèrent une bataille navale. Les proues se choquent; plusieurs vaisseaux sont fracassés; d'autres s'entr'ouvrent et sont coulés à fond; plusieurs, dans la mêlée, combattent avec vigueur et ne lâchent point l'abordage; les hommes placés à la proue déploient la plus grande valeur, s'élançant sur le navire ennemi et massacrent tout sans pitié; on ne fait aucun prisonnier. Au

lieu de grappins, ils se lancent de gros polypes attachés les uns aux autres, qui, s'embarrassant dans la forêt, arrêtent la marche du vaisseau. Ils combattent et se blessent à coups d'huîtres qui rempliraient un char et avec des éponges de la grandeur d'un arpent.

42. L'un des deux partis avait pour chef Éolocentaure<sup>1</sup>, et l'autre Thalassopotès<sup>2</sup>. Leur querelle était survenue, dit-on, à propos du butin. Il paraît que Thalassopotès avait enlevé plusieurs troupes de dauphins à Éolocentaure : c'est du moins ce qu'on pouvait conjecturer d'après leurs cris, qui nous apprirent également le nom des deux rois. Enfin, la victoire reste aux troupes d'Éolocentaure; il coule à fond plus de cent cinquante des îles ennemies, et se rend maître de trois avec tout leur équipage. Le reste s'enfuit, la poupe brisée. Les vainqueurs les poursuivent quelque temps, et reviennent le soir pour recueillir les débris des deux flottes. Ils s'emparent de ce qui reste des vaisseaux ennemis, et recouvrent leurs propres biens, car ils avaient eux-mêmes perdu plus de quatre-vingts de leurs îles. Ensuite ils dressent un trophée comme souvenir de cette nésomachie<sup>3</sup>, et suspendent un des vaisseaux ennemis à la tête de la baleine. Ils passent cette nuit auprès du monstre, auquel ils attachent leurs câbles et leurs ancres, faites de cristal et d'une extrême grosseur; puis, le lendemain, après avoir fait un sacrifice sur le dos de la baleine et enseveli leurs morts, ils se rembarquent joyeux, en entonnant un chant de victoire. Voilà quel fut le combat des îles.

1. Αἰόλος, *Éole*; κένταυρος, *centaure*. — 2. Θαλασσοπότης, *qui boit la mer*. — 3. Νήσος, *île*; μάχη, *combat*.

## XXVII

## HISTOIRE VÉRITABLE.

## LIVRE II.

1. Depuis ce moment , la vie que nous menions dans la baleine me devint insupportable ; ce séjour m'était odieux , et je cherchai quelque moyen d'en sortir. D'abord , nous pensâmes qu'il suffirait , pour nous échapper , de pratiquer un trou dans le côté droit , et nous commençâmes à creuser ; mais , après avoir poussé inutilement la fouille jusqu'à la profondeur de cinq stades , nous y renonçons , et nous nous décidons à mettre le feu à la forêt : c'était un moyen sûr de faire mourir la baleine ; et , dans ce cas , il nous était facile de nous échapper. Nous commençons donc par mettre le feu aux parties voisines de la queue. Pendant sept jours et sept nuits , la baleine parut insensible à cette chaleur ; mais le huitième et le neuvième , nous nous apercevons qu'elle est malade : elle ouvrait la gueule avec moins de facilité , et , quand elle l'ouvrait , elle la refermait sur-le-champ. Le dixième jour et le onzième jour , elle se mourait ; déjà même elle sentait mauvais. Le douzième jour , nous nous apercevons , déjà même un peu tard , que , si on ne lui met pas promptement un bâillon pour l'empêcher de clore sa gueule tout à fait , nous courons risque de périr enfermés dans le cadavre. Nous étayons donc ses mâchoires avec d'énormes poutres , puis nous préparons notre navire , sur lequel nous chargeons une ample provision d'eau avec tous les objets nécessaires : Scintharus en devait être le pilote. Le lendemain , la baleine mourut.

2. Nous tirons alors notre vaisseau , nous le faisons passer à travers les dents du monstre , et après l'y avoir suspendu , nous le faisons glisser doucement jusque sur la mer. Quant à nous , montés sur le dos de la baleine , nous offrons un sacrifice à Neptune , auprès du trophée , et nous demeurons là trois

jours, à cause du calme qui régnait : le quatrième, nous mettons à la voile. Nous rencontrons et nous heurtons, chemin faisant, les nombreux cadavres de ceux qui avaient péri dans le combat naval ; et nous mesurons avec surprise l'énormité de leur taille. Après une navigation de quelques jours, secondée par un temps magnifique, le vent de Borée se met à souffler avec violence, et il survient un si grand froid que toute la mer se gèle jusqu'à la profondeur de quatre cents orgyies, en sorte que nous pouvons descendre et courir sur la glace. Mais comme le vent se soutenait toujours et devenait de plus en plus insupportable, nous prenons le parti, sur le conseil de Scintharus, de creuser dans la glace une grande caverne, où nous passons trente jours, allumant du feu et vivant de poissons. Pour les prendre, il suffisait de creuser. Cependant, les provisions venant à nous manquer, nous regagnons le navire ; nous le dégageons des glaces, nous déployons la voile et nous nous mettons à voguer doucement et légèrement, en glissant sur la glace. Le cinquième jour, la chaleur revient, la glace se fond, et la mer redevient une masse d'eau.

3. Nous avons déjà couru environ trois cents stades, quand nous sommes portés sur une petite île déserte : nous y renouvelons notre provision d'eau, qui commençait à manquer, nous tuons à coups de flèches deux taureaux sauvages et nous poursuivons notre traversée. Ces taureaux n'avaient point les cornes plantées sur la tête, mais sous les yeux, comme le voulait Momus<sup>1</sup>. A quelque temps de là, nous entrons dans une mer, qui n'était pas d'eau, mais de lait. Au milieu s'élevait une île blanche, pleine de vignes. Cette île était un énorme fromage, parfaitement compacte, comme nous pûmes nous en convaincre dans la suite en en mangeant, et ayant vingt-cinq stades de circonférence. Les vignes étaient remplies de raisins ; mais au lieu de vin, on n'en exprimait que du lait. Vers le centre de cette île on avait bâti un temple, consacré à la néréide Galatée, ainsi que le portait l'inscription. Durant tout le séjour que nous fîmes en cet endroit, la terre même nous servit de nourriture, et le lait des grappes, de boisson. On nous dit que Tyro, fille de Salmonée, était reine de ce pays, récompense qu'elle reçut de Neptune, quand ce dieu la quitta<sup>2</sup>.

4. Après être demeurés cinq jours dans cette île, nous levons

1. Voy. *Nigrinus*, 48.

2. Voy. le *xiii<sup>e</sup> Dialogue marin*. Notons que Galatée veut dire de lait, et que Tyro signifie fromage.

l'ancre le sixième, avec une jolie brise et une mer tranquille. Le huitième jour, quand nous n'étions plus déjà dans des flots de lait, mais au milieu d'une eau saumâtre et azurée, nous apercevons un grand nombre d'hommes qui couraient sur les vagues : ils nous ressemblaient en tout, et par le corps et par la taille ; il n'y avait de différence que dans leurs pieds qui étaient de liège, d'où probablement leur nom de Phellopodes<sup>1</sup>. Nous sommes fort étonnés de voir qu'au lieu d'enfoncer, ils se soutiennent sur l'eau et voyagent sans crainte. Quelques-uns nous abordent, nous saluent en grec, et nous disent qu'ils vont à Phello, leur patrie. Ils nous accompagnent même quelque temps, en glissant le long de notre navire ; mais ensuite ils changent de route et nous quittent, en nous souhaitant un heureux voyage. Bientôt nous découvrons plusieurs îles, et près de nous, à gauche, cette Phello, vers laquelle se hâtaient d'arriver nos voyageurs. C'est une ville bâtie sur un grand et rond morceau de liège. De loin et un peu plus sur la droite, nous apercevons cinq autres villes, très-grandes et très-élevées, d'où sortait un feu continuel.

5. Vers la proue, il y en avait une large, à fleur d'eau, à la distance de moins de cinq cents stades. Nous nous en approchons, et aussitôt une odeur extraordinaire, suave, parfumée, arrive jusqu'à nous ; on eût dit la senteur que l'historien Hérodote prétend exhalée par l'Arabie Heureuse<sup>2</sup> : c'était un mélange de rose, de narcisse, d'hyacinthe, de lis, de violette, de myrrhe, de laurier, de fleur de vigne, qui venait caresser notre odorat. Ravis de ce doux parfum, nous espérons enfin le bonheur après tant de fatigues, et nous nous avançons vers l'île. En approchant, nous voyons de tous côtés des ports nombreux, vastes et sûrs, et des fleuves limpides descendant tranquillement vers la mer ; puis, des prés, des forêts, des oiseaux mélodieux, chantant les uns près du rivage, une foule d'autres sur les rameaux : un air pur et léger environnait toute la contrée ; le souffle agréable des zéphyrus agitait doucement le feuillage, et en tirait des sons délicieux et prolongés, semblables à ceux d'une flûte oblique au milieu d'une solitude. A cette musique se mêlait le bruit de plusieurs voix, mais sans confusion, comme celui qu'on entend dans les festins, lorsqu'aux accords de la cithare et de la flûte se mêlent les louanges et les applaudissements des convives.

6. Enchantés de tous ces objets, nous nous dirigeons

1. Φελλός, liège ; ποῦς, ποδός, pied. — 2. Hérodote, III, cxii.

vers la terre : nous entrons au port et nous débarquons, laissant sur le navire Scintharus et deux de nos compagnons. Nous marchions à travers une prairie émaillée de fleurs, lorsque nous rencontrons des sentinelles et des garde-côtes. Ils nous enchaînent avec des guirlandes de roses (ils n'ont pas de liens plus forts), et nous conduisent au chef du pays. Dans le chemin, ils nous apprennent que nous sommes dans l'île des Bienheureux, gouvernée par le Crétois Rhadamanthe. On nous amène à son tribunal, et l'appel de notre cause est fixé au quatrième tour.

7. La première qui fut jugée avant la nôtre, était celle d'Ajax, fils de Télamon. Il s'agissait de savoir s'il serait admis ou non parmi les héros. On l'accusait de s'être donné la mort dans un accès de fureur. Après un long débat, Rhadamanthe décida qu'on lui ferait boire de l'ellébore, qu'on le mettrait entre les mains du médecin Hippocrate de Cos, et que, quand il aurait recouvré la raison, on l'admettrait au banquet.

8. La seconde cause était une question d'amour : Thésée et Ménélas se disputaient au sujet d'Hélène ; chacun d'eux voulait la posséder. Rhadamanthe l'adjugea à Ménélas, à cause de tous les travaux et de tous les dangers auxquels l'avait exposé son mariage : d'ailleurs Thésée ne manquait pas de femmes, l'Amazone et les filles de Minos.

9. La troisième était une affaire de préséance, entre Alexandre, fils de Philippe, et le Carthaginois Annibal : le pas fut accordé au roi de Macédoine, et on lui éleva un trône auprès de Cyrus l'Ancien, roi de Perse<sup>4</sup>.

10. Notre tour vient alors. Le juge nous demande pourquoi, vivants, nous sommes entrés dans cette région sacrée. Nous lui racontons nos aventures sans en rien omettre : il nous fait tenir à l'écart, délibère pendant longtemps, et prend l'avis des autres juges ; il avait, en effet, plusieurs assesseurs, entre autres Aristide le Juste d'Athènes. Enfin, il prononce un arrêt d'après lequel nous subirions, après notre mort, la peine de notre curiosité et de notre voyage, mais que, pour le moment, nous aurions le droit de demeurer dans l'île, de prendre part au festin des héros, et puis de partir. Il fixa en même temps à sept mois juste la durée de notre séjour.

11. Aussitôt, les guirlandes qui nous enchaînaient tombent d'elles-mêmes : libres, nous sommes conduits dans l'intérieur de la ville, au banquet des bienheureux. Cette ville est toute

4. Voy. le XII<sup>e</sup> *Dialogue des Morts*.



d'or, entourée d'un mur d'émeraude ; elle a sept portes, faites chacune d'un seul morceau de cinnamome : le pavé est d'ivoire dans la partie close par la muraille ; tous les temples des dieux sont bâtis de béryl, et sur leurs autels, faits d'une seule améthyste, on immole des hécatombes entières. Autour de la ville coule un fleuve de myrrhe magnifique ; il a cent coudées royales de largeur, et sa profondeur permet d'y nager aisément. Les bains de ce pays sont de vastes édifices de cristal, tout parfumés de cinnamome ; au lieu d'eau, les bassins sont remplis de rosée chaude.

12. Les vêtements des bienheureux sont faits de toiles d'araignée, fort ténues, couleur de pourpre ; du reste, ils n'ont pas de corps ; ils sont impalpables, sans chair, et n'offrent aux yeux qu'une forme et une apparence : cependant, malgré cette absence de corps, ils ne laissent pas de se tenir debout, de se remuer, de penser, de parler. En un mot, ils ressemblent à une âme dégagée de la matière et revêtue d'une effigie corporelle. Il faut donc les toucher, pour être sûr que ce n'est point un corps que l'on voit ; ce sont, en effet, des ombres qui marchent, et non pas des ombres noires. Personne, chez eux, ne vieillit : chacun y garde l'âge qu'il avait en arrivant. Jamais il ne fait nuit, quoique le jour n'y soit pas éclatant ; mais un crépuscule semblable à celui qui, le matin, précède le lever du soleil, enveloppe toute la contrée. Ils ne connaissent qu'une seule saison pour toute l'année : c'est un printemps éternel, avec un seul vent qui souffle, le Zéphyre.

13. La contrée est émaillée de fleurs de toute espèce, ombragée de bois touffus et délicieux. Les vignes y sont fécondes douze fois l'année, et s'y chargent chaque mois de leurs fruits. Les pêchers, les pommiers, et les autres arbres d'automne, produisent treize fois, en offrant une double récolte dans le mois consacré à Minerve. Au lieu de froment, les épis portent des pains tout prêts à manger, comme des champignons. Autour de la ville, on trouve trois cent soixante-cinq sources d'eau, autant de miel, cinq cents de myrrhe, mais celles-ci sont plus petites, sept fleuves de lait et huit de vin.

14. Le banquet se tient hors de la ville, dans un endroit qu'ils nomment Champ Élysée. C'est une prairie délicieuse, environnée d'arbres nombreux, épais, dont le feuillage ombrage les convives, couchés sur un tapis de fleurs. Les vents sont les ordonnateurs et les ministres du festin, sans en être les échansons : ce soin est superflu : de grands arbres du cristal le plus diaphane, rangés autour du banquet, portent des fruits,

qui servent de coupes, de toute forme et de toute grandeur. Chaque convive, en arrivant au repas, cueille une ou deux de ces coupes, la place devant soi, et le vase se remplit aussitôt de vin : telle est leur manière de boire. En guise de couronnes, les rossignols et les autres oiseaux chanteurs font neiger de leurs becs sur la tête des convives des fleurs cueillies dans les prairies, et qu'ils répandent en gazouillant et en voltigeant. Quant aux parfums, des nuées épaisses, où se concentre la myrrhe des fontaines et du fleuve, demeurent suspendues au-dessus du banquet, et, doucement pressées par les vents, se résolvent en une pluie fine comme la rosée.

15. Pendant le repas, ils charment leurs loisirs avec de la musique et des chants, empruntés surtout aux poèmes d'Homère. Ce poète lui-même est assis à la table et partage le banquet, placé au-dessus d'Ulysse. Les chœurs sont composés de jeunes garçons et de jeunes filles : ils sont conduits et dirigés par Eunomus de Locres<sup>1</sup>, Arion de Lesbos, Anacréon et Stésichore. Je l'ai vu là, en effet, réconcilié avec Hélène. Quand ces premiers chants ont cessé, vient un second chœur de cygnes, d'hirondelles, de rossignols; et, pendant qu'ils chantent, la forêt tout entière, agitée par les vents, les accompagne de la flûte.

16. Mais ce qui fait surtout le charme de ce banquet, c'est qu'il y a deux sources, l'une du Rire et l'autre du Plaisir. Chaque convive, au commencement du festin, y va boire et passe ainsi le reste du repas dans le plaisir et dans le rire.

17. Je veux vous dire maintenant tous les grands hommes que j'y ai vus : d'abord, tous les demi-dieux et les héros qui ont porté les armes devant Troie, à l'exception d'Ajax de Locres : on prétend que c'est le seul qui soit châtié dans le séjour des impies<sup>2</sup>; puis, parmi les barbares, les deux Cyrus, le Scythe Anacharsis, le Thrace Zamolxis, l'Italien Numa, le Lacédémonien Lycurgue, les Athéniens Phocion, Tellus<sup>3</sup>, et les Sept Sages, hormis Périandre. Je vis Socrate, fils de Sophronisque, babilant avec Nestor et Palamède : il avait autour de lui Hyacinthe de Lacédémone, Narcisse de Thespies, Hylas et plusieurs autres jolis garçons. Il me sembla qu'il était amoureux d'Hyacinthe; tout au moins avait-il beaucoup d'apparences contre lui. Aussi

1. Musicien fameux. Voy. ce qu'en raconte saint Clément d'Alexandrie, *Exhortations aux gentils*, au commencement.

2. Parce qu'il avait violé Cassandre.

3. Voy. Charon, 40.

dit-on que Rhadamanthe n'en est pas content, et qu'il l'a menacé à plusieurs reprises de le chasser de l'île, s'il ne cessait son bavardage et ne quittait son ironie pendant le festin. Platon seul n'est point présent. Il habite, dit-on, sa ville imaginaire, usant de la république et des lois qu'il a écrites.

18. A l'égard d'Aristippe et d'Épicure, on leur accorde les premiers honneurs, en raison de leur douceur, de leur grâce, de leur gaieté de bons convives. Là se rencontre encore Ésope le Phrygien : il sert de bouffon aux autres. Diogène de Sinope a tellement changé d'humeur, qu'il a épousé la courtisane Laïs, et que souvent, échauffé par l'ivresse, il se lève pour danser et fait toutes les folies qu'inspire le vin. On ne voit aucun stoïcien. On prétend qu'ils sont en train de gravir le sommet escarpé de la Vertu. Nous avons entendu dire que Chrysippe n'obtiendrait la permission d'entrer dans l'île que lorsqu'il aurait pris une quatrième dose d'ellébore. On dit que les Académiciens ont l'intention de venir; mais ils s'abstiennent encore et considèrent : ils n'ont pas la compréhension que cette île existe réellement; d'ailleurs, ils redoutent, je crois, le jugement de Rhadamanthe, eux qui rejettent toute espèce de jugement. On assure que plusieurs d'entre eux ont pris leur élan pour suivre ceux qui venaient ici, mais que leur lenteur les empêche d'arriver, ou que, faute de compréhension, ils sont restés à mi-route et revenus sur leurs pas.

19. Tels étaient les plus illustres des assistants. Les plus grands honneurs sont accordés à Achille, puis à Thésée. Voici maintenant leur façon de penser sur le commerce et les plaisirs de l'amour. Ils se caressent devant témoins, aux yeux de tous, hommes ou femmes, et n'y voient aucun mal. Socrate seul attestait par serment que c'était sans arrière-pensée impure qu'il recherchait les jeunes gens; mais tous l'accusaient de se parjurer. Souvent Hyacinthe et Narcisse convenaient du fait, Socrate le niait toujours. Toutes les femmes sont en commun, et nul n'y jalouse son voisin : ils sont en cela des Platoniciens accomplis; les petits garçons accordent tout ce qu'on veut et ne refusent jamais.

20. Deux ou trois jours s'étaient à peine écoulés, que, rencontrant le poète Homère, et nous trouvant tous les deux de loisir, je lui demandai, entre autres choses, d'où il était, disant que c'était encore chez nous un grand objet de discussion. Il me répondit qu'il savait bien que les uns le croyaient de Chios, les autres de Smyrne, un grand nombre de Colophon; mais que cependant il était babylonien, et que, chez

ses concitoyens, il ne se nommait pas Homère, mais Tigrane; qu'ayant été envoyé en otage chez les Grecs, il avait alors changé de nom. Je lui fis quelques questions relatives aux vers retranchés de ses poèmes, s'il les avait réellement écrits. Il me répondit que tous étaient de lui. Je ne pus alors m'empêcher de blâmer les mauvaises plaisanteries des grammairiens Zénodote et Aristarque. Après qu'il eut satisfait ma curiosité sur ce point, je lui demandai pourquoi il avait commencé son poème par Μῆνιν, *colère*; il me répondit que cela lui était venu à l'esprit, sans qu'il y songeât. Je désirais aussi vivement savoir s'il avait composé l'*Odyssée* avant l'*Iliade*, comme beaucoup le prétendent. Il me dit que non. Quant à savoir s'il était aveugle, ainsi qu'on l'assure, je n'eus pas besoin de m'en enquérir: il avait les yeux parfaitement ouverts, et je pus m'en convaincre par moi-même. Souvent, en effet, je venais converser avec lui, quand je le voyais inoccupé; je l'abordais, je lui faisais une question et il s'empressait d'y répondre, surtout depuis le procès qu'il avait gagné sur Thersite. Celui-ci lui avait intenté une accusation pour injures, parce qu'il s'était moqué de lui dans son poème; mais Homère fut absous, défendu par Ulysse.

21. A peu près vers cette époque, arriva Pythagore de Samos, qui, après avoir subi sept métamorphoses, et vécu dans autant de corps différents, avait achevé les périodes assignées à l'âme. Son côté droit était tout d'or. On le jugea digne d'être admis dans ce séjour fortuné, mais il y eut quelque incertitude sur le nom qu'il fallait lui donner, Pythagore ou Euphorbe. Empédocle vint aussi, le corps tout rôti et couvert de brûlures; on ne voulut pas le recevoir, malgré ses supplications.

22. Bientôt arriva le temps où l'on célèbre les jeux des Thanausies<sup>4</sup>; Achille les présidait pour la cinquième fois et Thésée pour la septième. Comme il serait trop long de les raconter en détail, je dirai en somme que Carus, descendant d'Hercule, remporta le prix de la lutte sur Ulysse, qui lui disputait la couronne. Le prix du pugilat fut partagé entre Arius l'Égyptien, dont le tombeau est à Corinthe, et Épéus, qui combattirent avec un égal succès. Il n'y a point de prix pour le pancrace: quant à la course, je ne m'en rappelle plus le vainqueur. Parmi les poètes, Homère l'emportait réellement de beaucoup sur les autres; on couronna cependant Hésiode: les prix de tous les combats sont des couronnes de plumes de paon.

23. Les jeux étaient à peine finis, lorsqu'on annonça que les

4. Fêtes des morts, de θάνατος, *la mort*.

scélérats, châtiés dans le séjour des impies, avaient brisé leurs chaînes, renversé leur garde, et menaçaient d'envahir l'île des Bienheureux. A leur tête marchaient, dit-on, Phalaris d'Agrigente, l'Égyptien Busiris, Diomède de Thrace, Sciron et Pityocampe <sup>1</sup>. A cette nouvelle, Rhadamanthe fait ranger les héros sur le rivage : ils sont commandés par Achille, Thésée et le fils de Télamon, Ajax, guéri de sa folie. On en vient aux mains, la lutte s'engage, et les héros sont vainqueurs, grâce surtout à la belle conduite d'Achille. Socrate se comporta brillamment à l'aile gauche et fit des exploits supérieurs à ceux de son vivant devant Délium <sup>2</sup>. Loin de prendre la fuite, à l'approche de l'ennemi, il ne changea pas même de visage. Aussi lui donna-t-on ensuite, pour prix spécial de sa valeur, un grand et magnifique jardin, dans un faubourg de la ville. Il y réunit ses amis pour y converser avec eux, et donna à cet endroit le nom de Nécracadémie <sup>3</sup>.

24. Cependant les vaincus sont faits prisonniers et renvoyés chargés de fers, afin de subir une punition plus terrible encore. Homère célébra ce combat dans un poème, qu'il me remit à mon départ pour l'apporter à mes compatriotes ; mais je l'ai perdu plus tard avec bien d'autres choses. Il commençait par ce vers :

Muse, dis le combat des héros chez les morts.

On fit ensuite cuire des fèves, suivant l'usage du pays quand on a remporté une victoire, et l'on célébra un repas triomphal avec une grande fête. Pythagore seul n'y prit aucune part, et se tint à l'écart sans manger, à cause de son aversion pour les fèves.

25. Déjà six mois s'étaient écoulés, et nous étions au milieu du septième, lorsqu'il survint un événement imprévu. Cinyre <sup>4</sup>, fils de Scintharus, garçon bien fait et de jolie figure, était devenu depuis longtemps amoureux d'Hélène, qui, de son côté, laissait entrevoir la passion la plus vive pour ce jeune homme. Souvent ils se faisaient des signes pendant le repas, buvaient à la santé l'un de l'autre, et se levaient de la table pour aller s'égarer tête à tête dans la forêt. Vaincu par la violence de son amour et par la difficulté de le satisfaire, Cinyre forma le pro-

1. Pour ces noms, voy. le *Dictionnaire* de Jacobi.

2. Voy. nos annotations à l'*Apologie de Socrate*, édition Hachette, p. 37.

3. Académie des morts.

4. *Κινυρός*, *gémissant, plaintif*, nom qui convient bien à un soupirant.

jet d'enlever Hélène et de s'enfuir avec elle. Elle y consentit, et ils résolurent de se réfugier dans quelque une des îles voisines, soit à Phello, soit à Tyroessa<sup>1</sup>. Ils avaient mis depuis longtemps dans le secret trois de mes compagnons les plus déterminés. Mais Cinyre n'en avait rien dit à son père : il se doutait bien que celui-ci mettrait obstacle à ses desseins. Comme ils l'avaient conçu, ils exécutent leur projet. La nuit venue, au moment où j'étais absent et endormi dans la salle du festin, ils arrivent à l'insu de tous, emmènent Hélène avec eux et se hâtent de gagner le large.

26. Vers minuit, Ménélas venant à se réveiller s'aperçoit que sa femme n'est plus dans son lit, pousse de grands cris, va trouver son frère et se rend avec lui au palais de Rhadamanthe. A la pointe du jour, les espions viennent rapporter qu'ils ont aperçu le vaisseau déjà fort loin. Aussitôt Rhadamanthe fait monter cinquante héros sur un navire taillé d'un seul morceau d'asphodèle, et leur ordonne de poursuivre les fugitifs. Ils partent et font si bien qu'ils les atteignent vers midi, au moment où ils entraient dans l'océan de lait, auprès de Tyroessa : tant ils étaient près d'échapper ! Les héros attachent leur navire avec des chaînes de roses et les ramènent au port. Hélène pleurait, rougissait, se couvrait le visage. Rhadamanthe interroge Cinyre et ses complices, pour savoir si quelque autre n'avait pas trempé dans le complot : ils répondent qu'ils sont seuls coupables ; alors on les fait lier par les parties honteuses, et fouetter de mauves ; puis on les relègue dans le séjour des impies.

27. En même temps, on décrète que nous ayons à quitter l'île au plus tôt, et l'on ne nous accorde de rester que jusqu'au lendemain. J'étais désolé, je versais des larmes, en voyant quels biens j'abandonnais pour recommencer une vie errante. Les Bienheureux me consolèrent en me disant que je reviendrais les voir dans peu d'années, et ils m'indiquèrent mon futur trône et mon lit de table, auprès des plus éminents. Pour moi, j'allai trouver Rhadamanthe, et je le suppliai instamment de me révéler l'avenir et de m'enseigner la route à suivre. Il me dit que je reverrais ma patrie, mais après de longues erreurs et de grands dangers. Jamais il ne voulut déterminer le temps de mon retour ; et, me montrant plusieurs îles (on en voyait cinq et une sixième plus éloignée que les autres) : « Ces îles que tu vois près d'ici, ajouta-t-il, et d'où sort une

<sup>1</sup> Lucien avait parlé de cette île au § 3, mais sans nous en dire le nom, qui signifie, *semblable à du fromage*.

flamme continuelle, sont les îles des Impies : la sixième est la ville des Songes. Ensuite on trouve l'île de Calypso, mais tu ne peux encore la découvrir. Quand tu les auras passées, tu trouveras un vaste continent, opposé au vôtre. Là il t'arrivera une foule d'aventures, tu traverseras divers pays, tu voyageras chez des hommes sauvages, et tu débarqueras enfin dans l'autre continent. » Ainsi parla Rhadamanthe.

28. En achevant ces mots, il arrache de terre une racine de mauve, me la présente et m'ordonne d'invoquer cette plante dans les dangers les plus pressants. Surtout il me recommande, si jamais j'arrivais à cette terre, de ne jamais remuer le feu avec l'épée, de m'abstenir de lupins, de ne jamais avoir commerce avec un garçon de plus de dix-huit ans ; qu'en me souvenant de ces préceptes, je pouvais conserver l'espoir de revenir à l'île des Bienheureux. Dès ce moment je fis tous les préparatifs du départ ; à l'heure du repas, j'allai me mettre encore à table avec les habitants. Le lendemain je m'approchai du poète Homère, et je le priai de me faire une inscription en distiques : il la fit ; j'élevai aussitôt une colonne de béryl sur le port, et j'y gravai ces deux vers :

Lucien favorisé par les dieux immortels  
Vit ces lieux et retourne aux foyers paternels.

29. Ce fut notre dernière journée : le lendemain nous mettons à la voile ; les héros nous font la conduite ; et Ulysse, s'approchant de moi, me remet, à l'insu de Pénélope, une lettre adressée à Calypso, dans l'île d'Ogygie. Rhadamanthe nous donne pour nous conduire le pilote Nauplius, afin que, si nous étions portés sur les îles voisines, personne ne nous arrête sous prétexte de navigation suspecte. A peine sortions-nous de l'atmosphère embaumée, que nous sommes saisis d'une odeur insupportable d'asphalte, de soufre et de poix brûlés ensemble : en même temps, il nous arrive comme un fumet atroce, dégoûtant, d'hommes que l'on fait rôtir : une vapeur obscure, ténébreuse, fond sur nous sous forme d'une rosée de goudron ; puis nous entendons un grand bruit de fouets et un immense concert de voix gémissantes.

30. Nous n'abordons point à toutes ces îles, mais seulement à l'une d'elles, dont voici la description. Environnée tout entière de bords à pic et dénudés, hérissée de roches et de pointes, elle n'a ni arbres ni eau. Cependant, en nous glissant avec effort le long des précipices, nous nous avançons, par un sentier plein de ronces, embarrassé d'épines, jusqu'à une contrée affreuse :

et de là nous arrivons à la prison, au lieu même des supplices. Le premier aspect de cet endroit nous frappe d'étonnement. Partout s'élève du sol comme une moisson d'épées et de dards : trois fleuves l'environnent, l'un de fange, l'autre de sang ; le dernier, placé au centre, est de feu : il se déroule immense, infranchissable ; il coule comme de l'eau, et ses flots s'agitent comme ceux de la mer. Il contient un grand nombre de poissons, dont les uns ressemblent à des tisons enflammés, les autres, plus petits, à des charbons ardents ; on les appelle lychniques <sup>1</sup>.

31. Il n'y a qu'une entrée fort étroite pour pénétrer à l'intérieur : elle est gardée par Timon d'Athènes. On nous laissa passer cependant sous la conduite de Nauplius, et nous vîmes châtier tout ensemble nombre de rois et de particuliers, dont quelques-uns même nous étaient connus. Ainsi nous aperçûmes Cinyre suffoqué par la fumée et suspendu par les parties. Nos guides nous apprenaient les actions de tous ces criminels, et la cause pour laquelle ils étaient punis. Les plus cruels châtimens sont réservés à ceux qui ont menti pendant leur vie, et qui ont écrit des récits imposteurs. Parmi eux étaient Ctésias de Cnide, Hérodote et plusieurs autres. En les voyant, j'ai eu bon espoir pour l'avenir, moi qui n'ai à me reprocher aucun mensonge.

32. Revenu vite à notre vaisseau, car je ne pus supporter davantage un tel spectacle, je fis mes adieux à Nauplius et je repris la mer. Bientôt nous voyons à peu de distance l'île des Songes, entourée de ténèbres et difficile à distinguer. Semblable aux Songes mêmes, elle s'éloignait à notre approche, fuyait et paraissait s'évanouir. Enfin nous la tenons, et nous entrons dans le port, nommé *Port du sommeil*, tout près des portes d'ivoire, à l'endroit où s'élève le temple d'Alectryon <sup>2</sup>. Nous y débarquons le soir, nous pénétrons dans la ville, où nous voyons une foule de songes de toute espèce. Parlons d'abord de cette ville, que personne n'a décrite avant moi. Homère seul en a fait mention <sup>3</sup> ; mais ce qu'il a dit n'est pas exact.

33. Elle est entièrement entourée d'une forêt composée de grands pavots et de mandragores, et remplie d'une infinité de chauves-souris, seul être ailé qui se trouve dans l'île. Tout près coule un fleuve, nommé par les habitants Nyctiporus <sup>4</sup>,

1. *Λυχνίσκος*, petite lampe.

2. *Ἀλεκτρυών*, coq. Nous retrouverons son histoire dans le *Songe* ou le *Coq*.

3. *Odyssée*, XIX, v. 562.

4. *Qui coule la nuit*.



formé de deux sources voisines des portes : l'une s'appelle Négrétos et l'autre Pannychie <sup>1</sup>. L'enceinte de la ville, haute et de couleur changeante, ressemble à l'écharpe d'Iris : elle n'a pas deux portes, comme dit Homère, mais quatre, dont deux regardent la plaine de la Mollesse : l'une est de fer, l'autre d'argile ; c'est par elles que sortent, dit-on, les songes effrayants, ensanglantés, cruels ; les deux autres portes sont près du port, et tournent du côté de la mer : l'une est de corne, l'autre d'ivoire : c'est par celle-ci que nous étions entrés. En arrivant dans la ville, on trouve à droite le temple de la Nuit : c'est leur principale divinité, avec Alectryon, dont le temple est voisin du port ; à gauche est le palais du Sommeil : il est le roi de la contrée et gouverne par l'intermédiaire de deux satrapes, Taraxion, fils de Matéogène, et Plutoclès, fils de Phantasion <sup>2</sup>. Au milieu de la place publique il y a une fontaine qu'on appelle Caréotis, et à côté deux temples, celui de la Tromperie et celui de la Vérité. Ils ont chacun un sanctuaire et un oracle, dont le prêtre est Antiphon, qui interprète les songes, et qui a été investi de ce privilège par le Sommeil.

34. Les Songes n'ont ni la même nature ni la même forme : les uns sont longs, beaux, agréables ; les autres sont courts et laids ; ceux-ci paraissent d'or, ceux-là chétifs et misérables ; quelques-uns portent des ailes, d'autres ont une physionomie étrange. On en voit qui sont parés comme pour une pompe triomphale ; ils sont déguisés en rois, en dieux et autres costumes de ce genre. Nous en reconnûmes beaucoup que nous avions déjà vus. Ceux-là nous abordèrent et nous saluèrent comme des gens de connaissance ; ils nous prirent la main, nous endormirent et nous traitèrent avec magnificence et courtoisie ; puis, après nous avoir fait la plus belle réception, ils nous promirent de nous faire rois et satrapes. Quelques-uns nous transportèrent dans notre patrie, nous firent voir nos parents et nos amis, et nous ramenèrent le même jour.

35. Il y avait trente jours et autant de nuits que nous demeurions dans cette île, nous livrant aux douceurs du sommeil et des festins, lorsque soudain un violent coup de tonnerre nous réveille : nous nous levons avec précipitation, nous pre-

1. *Qui ne veille point ; qui dort toute la nuit.* Cet dernier mot est une épithète homérique. Voy. Homère, *Iliade*, II, v. 2.

2. Taraxion, de *ταράσσω*, troubler, donner le vertige ; Matéogène, *μάταιος*, vain, *γένος*, naissance ; Plutoclès, *πλούτος*, richesse, *κλέος*, gloire ; Phantasion, *φαντασία*, fantaisie, vapeur.

nous des vivres, et nous voilà partis. En moins de trois jours nous arrivons à l'île d'Ogygie, et nous débarquons. La première chose que je fis fut d'ouvrir la lettre d'Ulysse, et j'y lus ces mots :

« Ulysse à Calypso, salut !

« Sachez qu'aussitôt après vous avoir quittée, sur le radeau que je m'étais construit, j'ai fait naufrage, et que, sauvé à grand-peine par Leucothée, je suis arrivé chez les Phéaciens<sup>1</sup>, qui m'ont reconduit dans ma patrie, où j'ai trouvé ma femme entourée d'une foule de prétendants qui mangeaient mon bien. Je les ai tués tous, et j'ai fini par périr moi-même de la main de Télégone, ce fils que j'ai eu de Circé<sup>2</sup>. Je suis à présent dans l'île des Bienheureux, me repentant fort d'avoir quitté la vie que je menais près de vous, et l'immortalité que vous m'aviez offerte. A la première occasion, je m'échapperai et j'irai vous retrouver. »

Tel était le contenu de cette lettre, avec quelques recommandations pour nous.

36. En m'avançant à peu de distance de la mer, je trouvai cette grotte, dont parle Homère<sup>3</sup>, et Calypso elle-même occupée à filer de la laine. Elle prend la lettre, se met à la lire et fond en larmes : après quoi, elle nous offre l'hospitalité et nous traite avec magnificence. En même temps elle nous accable de questions sur Ulysse et sur Pénélope, si cette femme était aussi belle et aussi sage qu'Ulysse l'avait vantée auprès d'elle. A toutes ces demandes nous répondons du mieux qu'il nous est possible pour lui être agréables ; puis, le soir venu, nous allons dormir près du rivage.

37. Le lendemain, nous repartons : le vent soufflait avec violence, et nous sommes assaillis par une tempête qui dure deux jours. Le troisième, nous arrivons chez les Colokythopirates. Ce sont des hommes sauvages, qui, des îles voisines, exercent la piraterie sur les navires en passage. Ils ont de grands navires, faits de coloquintes de six coudées de longueur : quand elles sont sèches, ils les creusent, après en avoir vidé l'intérieur, et les mettent à flot ; leurs mâts sont des roseaux et leurs voiles des feuilles de coloquinte. Ils coururent sur nous, et, nous attaquant avec deux navires, ils blessèrent plusieurs de nos

1, Voy. *Odyssée*, fin du V<sup>e</sup> chant.

2. Voy. *Télégone*, dans le *Dictionnaire* de Jacobi. — Cf. *De la danse*, 46.

3. *Odyssée*, V, v. 57.

compagnons, en nous lançant, au lieu de pierres, des pepins de coloquinte. Après une lutte indécise, qui dura jusqu'au milieu du jour, nous vîmes arriver, derrière les Colokythopirates, la flotte des Caryonautes<sup>1</sup> : ces deux peuples sont ennemis, comme la suite le prouva ; car aussitôt que les premiers s'aperçurent de l'arrivée des autres, ils nous laissèrent là pour les aller combattre.

38. Nous déployons aussitôt notre voile et nous prenons la fuite, laissant les deux flottes aux prises. Il était évident que les Caryonautes seraient vainqueurs : ils étaient plus nombreux, puisqu'ils avaient cinq vaisseaux complètement équipés et d'une construction plus solide pour la lutte. Ces vaisseaux étaient faits de noix coupées par la moitié et vidées : chaque moitié avait quinze orgyes de longueur. Quand nous fûmes hors de leur vue, nous songeâmes à panser nos blessés, et de ce moment nous ne quittâmes plus nos armes, de peur de quelque surprise. Nous avions raison.

39. A peine le soleil venait-il de se coucher, que d'une île déserte nous voyons s'élaner sur nous une vingtaine d'hommes, montés sur de grands dauphins. C'étaient encore des pirates. Ces dauphins paraissaient des montures solides, qui se cabraient et hennissaient comme des chevaux. Quand ils furent près de nous, ils se divisèrent en deux troupes, et nous lancèrent, les uns des sépias sèches, les autres des yeux de crabes ; mais ils ne tinrent pas contre nos jets de flèches et de javelots : ils furent blessés pour la plupart, et regagnèrent promptement leur île.

40. Vers le milieu de la nuit, par un temps calme, nous allons nous heurter, sans nous en apercevoir, contre un énorme nid d'alcyon, qui avait au moins soixante stades de circonférence. Au dehors flottait la femelle, couvant ses œufs, et presque aussi grosse que le nid ; en s'envolant, peu s'en fallut qu'elle ne submergeât notre navire par le vent de ses ailes : elle s'enfuit en poussant un cri plaintif. Le jour venu, nous descendons dans le nid pour le considérer : on eût dit un immense radeau, composé de gros arbres ; il y avait à l'intérieur cinq cents œufs, chacun de la grosseur d'un tonneau de Chios. On apercevait déjà sous la coquille les petits qui commençaient à croasser. Nous coupons un de ces œufs avec une hache, et nous en faisons sortir un petit, sans plumes, mais déjà de la grosseur de vingt vautours.

41. En avançant en mer, à la distance de deux cents stades

1. Κάρυον, coquille de noix ; ναύτης, matelot.

du nid de l'alcyon, des prodiges étonnants et merveilleux viennent frapper nos regards. La figure d'oie, placée à notre poupe, se met tout à coup à crier en battant des ailes, et les cheveux repoussent à notre pilote Scintharus, qui était tout à fait chauve. Mais voici le plus surprenant de tout : le mât de notre vaisseau se couvrit de bourgeons et produisit des branches, dont l'extrémité se chargea de fruits. C'étaient des figues et de gros raisins qui n'étaient point encore mûrs. A cette vue, nous sommes saisis d'étonnement, on peut le croire, et nous supplions les dieux de détourner de nous ce que ces présages pouvaient avoir de funeste.

42. Nous n'étions pas à cinq cents stades, quand nous voyons une forêt vaste et épaisse de pins et de cyprès. Nous croyons d'abord que c'est un continent; mais la mer était sans fond, et les arbres, sans racines, étaient plantés dans l'eau, où ils se tenaient immobiles et droits, ayant l'air de flotter. Nous nous approchons, et, voyant la chose de près, nous sommes incertains sur le parti que nous devons prendre. Il était impossible, en effet, de naviguer à travers ces arbres, qui formaient comme un tissu serré, et, d'autre part, il n'était pas plus facile de revenir sur nos pas. Je monte sur un des arbres les plus élevés pour examiner ce qu'il pouvait y avoir de l'autre côté de la forêt; je vois qu'elle ne s'étendait guère au delà de cinquante stades, et qu'ensuite la mer reparait à perte de vue. Nous prenons alors le parti de hisser notre vaisseau jusqu'au sommet des arbres, qui étaient très-touffus, et de gagner ainsi l'autre mer, si nous ne trouvons point d'obstacle. Nous nous mettons à l'œuvre. Nous attachons un grand câble à notre vaisseau; puis, montés sur les arbres, nous le tirons à nous. Après bien des efforts, nous le posons sur les branches, et, la voile déployée, nous nous mettons à naviguer, comme en pleine mer, poussés par un bon vent. Alors je me rappelai le vers du poète Antimaque<sup>1</sup>, qui dit quelque part :

Tandis qu'ils naviguaient à travers les forêts,

43. Nous parvenons enfin à traverser ce bois, et nous arrivons à l'eau, dans laquelle nous faisons redescendre notre navire par un semblable moyen. La mer où nous voguions était pure et transparente; mais notre course est interrompue soudain par une ouverture immense, qu'avait formée la séparation de l'eau. On eût dit un de ces gouffres qu'on voit parfois s'ouvrir à la suite d'un tremblement de terre. Nous carguons la voile, et

1. Voy. A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 288. Cf. Quintilien, X, 1, 53.

notre vaisseau s'arrête avec quelque peine, au moment même où nous allions être engloutis. Nous allongeons la tête pour regarder dans l'abîme : c'était une profondeur de plus de mille stades, terrible, effrayante; l'eau se tenait droite, comme coupée en deux morceaux. En regardant autour de nous, nous apercevons sur la droite, à peu de distance, un pont formé par l'eau, et qui, joignant les deux bords, faisait communiquer chacune des deux mers avec l'autre. Nous virons de ce côté, et, forçant de rames, nous parvenons, avec bien de la peine, à traverser le pont, contre toute attente.

44. A partir de là, nous entrons dans une mer fort calme, et nous arrivons à une île peu considérable, mais d'un abord facile; elle était habitée par des hommes sauvages nommés Bucéphales<sup>1</sup>, qui avaient le front armé de cornes, et tels qu'on représente le Minotaure. Nous y descendons pour faire de l'eau et rafraîchir, s'il était possible, nos vivres, qui commençaient à nous manquer. Nous trouvons de l'eau tout près du rivage, mais nous ne voyons pas autre chose; nous entendons seulement un grand mugissement à peu de distance. Persuadés que c'était un troupeau de bœufs, nous faisons quelques pas en avant, et nous rencontrons les hommes dont j'ai parlé. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils se mettent à notre poursuite, et prennent trois de nos compagnons : le reste de notre troupe s'enfuit vers la mer. Là, nous prenons nos armes, résolus de venger nos camarades; nous tombons sur les Bucéphales, qui déjà se partageaient les chairs de leurs prisonniers; nous les effrayons, et, nous mettant à leur poursuite, nous en tuons une cinquantaine, nous en prenons deux vivants, et nous retournons au rivage avec nos captifs. Cependant nous n'avions pas trouvé de vivres; plusieurs d'entre nous voulaient qu'on égorgeât les hommes que nous avions pris. Je ne fus point de cet avis; je les fis entraîner et garder à vue, jusqu'à ce qu'il nous arrivât des envoyés des Bucéphales, pour traiter de leur rançon. Nous voyions, en effet, que ceux-ci nous faisaient des signes, et nous les entendions produire une espèce de mugissement plaintif qui ressemblait à une prière. La rançon fut un grand nombre de fromages, des poissons secs, des oignons et quatre cerfs, faits de telle sorte qu'ils n'ont que trois pieds, deux de derrière et ceux de devant réunis en un seul. A ce prix, nous rendons les captifs, et, après être demeurés encore un jour dans l'île, nous reprenons notre voyage.

1. Βούς, bœuf; κεφαλή, tête.

45. Déjà l'on voyait paraître des poissons, des oiseaux qui voltigeaient, et tous les signes qui indiquent le voisinage de la terre, quand nous apercevons bientôt des hommes qui se livraient à un nouveau genre de navigation. Ils étaient à la fois navires et matelots. Je vais dire comment. Couchés sur le dos, ils tiennent droit leur phallus, qui est fort grand, et y attachent une voile; puis, la bouline en main, ils prennent le vent et gagnent le large; d'autres, assis sur des morceaux de liège, auxquels sont attelés deux dauphins, conduisent et dirigent au moyen de la bride ces animaux qui entraînent le liège avec eux. Ces navigateurs ne nous firent aucun mal et ne s'enfuirent point à notre approche; ils nous abordèrent sans crainte, amicalement, et paraissaient très-surpris de notre manière de naviguer, dont ils examinaient avec soin tous les détails.

46. Le soir, nous arrivons à une île peu considérable, toute peuplée de femmes, du moins paraissant telles, et parlant la langue grecque; elles approchent de nous, nous tendent la main et nous embrassent; elles étaient parées comme des courtisanes, toutes jeunes et jolies, vêtues de tuniques qui descendaient jusqu'aux talons. L'île s'appelle Cabaluse, et la ville Hydamardie<sup>1</sup>. Chacune de ces femmes, ayant pris l'un de nous, le conduisit chez elle et lui donna l'hospitalité. Pour ma part, j'hésitai, ne présentant rien de bon; et un regard attentif me fit voir les ossements et les crânes d'un grand nombre d'hommes. J'allais crier, appeler à l'aide mes compagnons et courir aux armes, mais je préfèrai n'en rien faire. Seulement je saisis ma racine de mauve, et je la supplie de me dérober aux dangers dont je suis menacé. Un instant après, tandis que mon hôtesse s'occupait à me servir, je vois que ses jambes ne sont pas celles d'une femme, mais qu'elle a le pied d'un âne. Je tire mon épée, je saisis mon hôtesse, je la lie et lui fais tout avouer. Elle résiste, mais elle finit par me dire qu'elles sont des femmes marines, nommées Onoscèles<sup>2</sup>, et qu'elles dévorent les étrangers qui abordent chez elles. « Nous les enivrons, ajoute-t-elle, nous les faisons coucher avec nous, et nous les égorgeons pendant leur sommeil. » A ces

1. Ces deux mots ont beaucoup exercé la sagacité des commentateurs. On croit que *καβαλοῦσα* est pour *καθβαλοῦσα*, qui est, lui-même, pour *καταβλοῦσα*, c'est-à-dire *renversant à terre*. *Ἰδαμυρδία* est bien plus difficile à expliquer. Gesner propose de lire *Ἰδαμυρρία*, et de résoudre ce mot par *διὰ τὸ εἰς ὕδωρ ἀμυροῦσθαι τὰς γυναῖκας*, attendu que *ces femmes disparaissent en eau, en vapeur*. Nous suivrons l'exemple et le conseil de Wieland, qui ne croit pas utile d'insister sur ces fantaisies de Lucien.

2. ὄνος, âne; σκέλος, jambe.

mots, je laisse là cette femme tout enchaînée, je monte sur le toit, et je crie de toutes mes forces pour appeler mes compagnons. Quand ils sont tous arrivés, je leur dis ce qu'il en est, je leur montre les ossements et je les conduis auprès de ma prisonnière; mais elle se change en eau et disparaît. De mon côté, je plonge mon épée dans cette eau, à tout hasard, et il en sort du sang.

47. Nous nous hâtons alors de regagner le navire, et nous partons. Au point du jour, nous apercevons un continent, qui nous paraît être la terre opposée à la nôtre : nous l'adorons, nous lui adressons des prières, et nous délibérons sur le parti que nous devons prendre. Les uns sont d'avis d'y descendre quelques instants, puis de revenir sur nos pas; les autres, de laisser là notre navire et de pénétrer dans l'intérieur du pays, pour en connaître les habitants. Tandis que nous délibérons, une violente tempête s'élève, pousse notre vaisseau contre le rivage et le brise. A peine avons-nous le temps de nous sauver à la nage, en emportant nos armes et tout ce que chacun de nous peut saisir.

Telles sont, jusqu'à notre arrivée à cette nouvelle terre, mes diverses aventures sur mer, durant notre navigation à travers les fles, en l'air, dans la baleine; puis, après notre sortie, chez les héros et parmi les Songes, et enfin chez les Bucéphales et les Onoscèles. Quant à ce qui s'est passé sur cette terre, je le raconterai dans les livres suivants <sup>4</sup>.

4. « Ou ces livres sont perdus, ou jamais Lucien ne les a écrits; mais le neveu de d'Ablancourt a continué cette histoire, et d'Ablancourt a fait imprimer cette continuation à la fin de sa traduction. » BELIN DE BALLU.

## XXVIII

LE TYRANNICIDE<sup>1</sup>.

## ARGUMENT.

Un homme monte à la citadelle pour tuer le tyran ; il ne le trouve pas, tue son fils et lui laisse son épée dans le corps. Le tyran survient, voit son fils mort et se tue de désespoir avec la même épée. L'homme qui a monté à la citadelle, et qui a tué le fils du tyran, demande la récompense, comme s'il avait tué le tyran lui-même.

1. Juges, deux tyrans en un seul jour sont tombés sous mes coups : l'un déjà vieux, l'autre florissant de jeunesse, mais n'en étant que plus apte à recueillir un héritage de forfaits : je viens aujourd'hui vous demander une simple récompense pour ce double meurtre. Seul de tous ceux qui ont tué des tyrans, je vous ai, d'un coup, débarrassés de deux pervers, en faisant périr le fils par l'épée, le père par la tendresse qu'il avait pour son fils. Le tyran a suffisamment expié les maux qu'il nous a faits, lui qui, de son vivant, à la fin de ses jours, a vu son fils

4. « Ce discours et les quatre suivants sont une imitation de ces déclamations que les rhéteurs et les maîtres d'éloquence faisaient composer à leurs élèves pour les exercer, et que l'on appelait *μελέται*. Le meurtrier du tyran était un sujet célèbre et sur lequel on s'exerçait fréquemment. Il nous reste encore sous ce titre un discours du sophiste Choricus, disciple du sophiste Procope de Gaza, autre que l'historien de ce nom, qui était de Césarée en Palestine. Ce discours de Choricus a été publié depuis peu par M. d'Anse de Villosion, dans le second tome de ses *Anecdota*. A l'égard de celui de Lucien, je ne crois point du tout qu'il soit d'un genre sérieux. Le grand nombre d'antiithèses dont il est hérissé, le ton boursoufflé qui règne dans tout ce morceau, prouve assez que c'est une critique du genre d'éloquence qui, de son temps, régnait dans les écoles et dans le barreau. Cependant Érasme s'est donné la peine de répondre à Lucien par une déclamation latine. » BELIN DE BALLU. On trouvera dans les œuvres de Libanius deux opuscules analogues à celui de Lucien : *Κατὰ τυράννου* et *Ἐπὲρ τυραννοκτόνου*, p. 57 et 62 de l'édition de Claude Morel, Paris, 1606, in-fol. Voy., pour ces sortes de déclamations, notre thèse : *De ludicris apud veteres laudationibus*.



tué avant lui, et a été forcé, chose étonnante, de devenir lui-même tyrannicide. Son fils est mort de ma main, mais il m'a servi, mort, à accomplir un autre meurtre. Durant sa vie, complice des crimes de son père; après sa mort, parricide autant qu'il pouvait l'être.

2. Celui donc qui a mis fin à la tyrannie, c'est moi; et l'épée qui a tout fait, c'est la mienne. Seulement, j'ai changé l'ordre des meurtres; j'ai pris une route nouvelle, pour punir deux scélérats: le premier, plus vigoureux et capable de se défendre, je l'ai tué de ma main; à l'égard du vieillard, j'en ai remis le soin à mon épée.

3. J'espérais donc obtenir de vous aujourd'hui, pour une pareille action, une récompense plus généreuse, et j'attendais au moins des présents égaux par leur nombre à celui de mes victimes, moi qui ne vous ai pas seulement délivrés de vos maux actuels, mais de la crainte de ceux qui vous menaçaient dans l'avenir, et qui ai consolidé la liberté de tous, en ne laissant respirer aucun héritier de tant de crimes. Voici pourtant que je cours le risque, après un si grand service, de me retirer sans que vous m'en ayez accordé le prix, et de me voir frustré au nom des lois mêmes que j'ai maintenues. Aussi semble-t-il que mon adversaire, quoi qu'il prétende, agisse moins pour servir l'intérêt public que parce qu'il regrette ceux que j'ai immolés et qu'il veut les venger sur l'auteur de leur perte.

4. Laissez-moi, juges, exposer un moment à vos yeux les maux que nous a causés la tyrannie: vous ne connaissez que trop, je le sais, le tableau que j'en vais faire; mais par là vous comprendrez mieux encore l'étendue de mes services, et vous éprouverez une joie plus grande en songeant de quelle servitude vous êtes délivrés. Notre sort, en effet, n'a pas été celui qui pèse souvent sur les autres peuples; nous n'avions pas à subir une tyrannie simple, un seul esclavage; nous n'étions pas en proie aux caprices d'un seul maître. Mais, ce qui n'est jamais arrivé qu'à nous, au lieu d'un tyran nous en avions deux, et nous étions les malheureuses victimes d'une double scélératesse. Le vieillard, cependant, était de beaucoup plus modéré, moins emporté dans ses colères, moins violent dans ses punitions, moins bouillant dans ses désirs. L'âge ralentissait la véhémence de ses passions, et mettait un frein à la vivacité de ses appétits. On disait même que ses injustices lui étaient inspirées, malgré lui, par son fils. Son caractère ne le portait point à la tyrannie; il céda à celui pour lequel il avait une trop vive tendresse, comme il en a donné la preuve; son fils était tout

pour lui ; il lui obéissait en tout ; il commettait toutes les injustices que celui-ci lui avait ordonnées, punissait ceux qu'il lui enjoignait de punir, se faisait son esclave, subissait, en un mot, sa tyrannie, et n'était que le satellite des volontés de son fils.

5. Le jeune homme, il est vrai, cédait à l'âge de son père les honneurs du trône ; il n'usurpait point le nom de souverain, mais, en réalité, il était le chef absolu, la tête même de la tyrannie. L'autorité du père assurait au fils l'exercice tranquille du pouvoir, mais il recueillait seul les fruits de tous les crimes. Le fils contenait les satellites dans l'obéissance, renforçait les gardes, écrasait les citoyens sous le poids de la tyrannie, effrayait ceux qui eussent voulu se révolter, mutilait nos jeunes gens, outrageait nos femmes ; c'est pour lui qu'on enlevait nos vierges ; meurtres, exils, spoliations, tortures, violences de toute espèce, étaient l'ouvrage de ce jeune audacieux. Le vieillard se prêtait à ses fantaisies, partageait ses crimes, applaudissait à des forfaits qui nous étaient intolérables : car, lorsque les passions ont, pour se satisfaire, l'autorité souveraine, les crimes qu'elles produisent n'ont bientôt plus de bornes.

6. Mais le comble de nos douleurs, c'était de voir que notre servitude devenait longue, éternelle : notre cité passait, par succession, d'un despotisme à un autre non moins cruel, et le peuple était transmis comme un héritage. Ainsi, nous n'avions plus même ce faible espoir qui reste aux autres peuples, nous ne pouvions nous dire : « Il va cesser bientôt, il va bientôt mourir, avant peu nous serons libres ! » Semblable espérance nous était interdite, puisque nous voyions l'héritier de la tyrannie tout prêt à prendre le pouvoir. Aussi, pas un de nos plus braves citoyens n'osait tenter l'entreprise que, moi, je méditais ; et, tous désespérant de la liberté, la tyrannie paraissait invincible. Que faire contre des maîtres si redoutables ?

7. Cependant, je ne me laisse point effrayer. Quoique vaincu de la difficulté de mon dessein, je ne l'abandonne pas ; je ne recule pas devant le danger. Seul, oui, seul contre une tyrannie si forte, si multiple ; mais pourquoi dire seul, puisque mon épée secondait mes projets ? je m'élançai, fort de cet appui qui va m'aider à immoler le tyran ; je cours, la mort devant les yeux, mais sûr au moins de rendre, par mon trépas, ma patrie à la liberté. Je me jette sur la première garde, et ce n'est point sans peine que je la mets en fuite ; je tue tout ce que je rencontre, je massacre tout ce qui me résiste, et j'arrive enfin à la tête même de mon œuvre, à la seule force de la tyrannie, à la

cause première de tous nos malheurs. Je presse avec instance ce dernier défenseur de la citadelle; je le vois se défendre et résister avec courage, mais enfin les blessures dont je le couvre l'étendent mort à mes pieds.

8. C'était fait de la tyrannie; le succès avait couronné mon audace; désormais nous étions libres; il ne restait plus que le vieillard, désarmé, privé de satellites, et ne valant pas la peine d'être tué de la main d'un brave. Je me disais donc en moi-même, ô juges : « Tout est bien, tout est fini, tout a réussi : comment punir maintenant celui qui reste ? Il est indigne de moi, de mon bras; le tuer, ce serait déshonorer par ce meurtre ma première action brillante, juvénile, héroïque. Il faut donc lui chercher un bourreau digne de lui : il n'est pas juste qu'il ait le bénéfice de son malheur : qu'il vive; qu'il soit puni; qu'il ait cette épée sous les yeux; c'est à elle que je recommande ce qu'il reste à faire. » Après ces réflexions, je me retire; mon épée accomplit l'acte que j'avais prévu; elle tue le tyran et couronne mon œuvre.

9. Je viens donc vous apporter la démocratie; je viens dire à tous : « Reprenez courage; je vous annonce le retour de la liberté! Jouissez du fruit de mes exploits. La citadelle, vous le voyez, est purgée de scélérats; il n'y a plus de despotes; vous pouvez accorder des honneurs, rendre la justice et faire opposition, conformément aux lois. C'est par moi que vous avez repris tous ces privilèges; vous le devez à mon audace, au meurtre d'un seul tyran, à qui son père n'a pu survivre. » Eh bien, je vous demande pour ce service la récompense qui m'est due; ce n'est ni la cupidité, ni l'avarice, ni le désir d'une récompense qui a dirigé mon patriotisme; je veux que ce prix soit comme un garant de l'éclat de mon action; je veux qu'elle ne puisse ni m'être reprochée, ni être considérée comme un acte sans valeur; ce qui serait, si vous ne la jugiez digne d'aucun prix, d'aucune récompense.

10. Ici mon adversaire élève une objection : il prétend que j'agis contre l'équité en demandant un honneur, en réclamant une récompense. Selon lui, je n'ai pas tué le tyran, je n'ai rien fait de ce qu'exigeait la loi; il manque à mon œuvre ce qui me donnerait le droit d'en réclamer le salaire. Mais, lui dirai-je à mon tour, n'ai-je pas pris la résolution d'agir? Ne suis-je pas monté à la citadelle? N'ai-je pas immolé le tyran? Ne vous ai-je pas rendu la liberté? Avez-vous un souverain, un maître, un despote? Un seul de ces infâmes s'est-il soustrait à mes coups? Vous ne pouvez répondre. Tout ici respire la paix : par-

tout règnent les lois; la liberté est complète; la démocratie est assurée; on n'outrage plus nos femmes; nos enfants sont sans crainte; nos filles n'ont plus rien à redouter; la ville entière fête le bonheur public. Et qui donc est la cause de tous ces biens? Qui a mis un terme à vos maux? Qui vous a procuré cette félicité? Si quelqu'un vous paraît plus digne que moi de cet honneur, je lui cède la récompense, je renonce au prix qui m'est dû. Mais si c'est moi seul qui ai tout fait par mon audace, en affrontant le danger, en montant à la citadelle, en tuant, en punissant, en nous vengeant de l'un par le bras de l'autre, pourquoi calomniez-vous une si belle action, pourquoi engagez-vous le peuple à se montrer ingrat envers moi?

11. Mais vous n'avez pas tué le tyran, et c'est au tyrannicide seulement que la loi promet une récompense. Eh! quelle différence y a-t-il, je vous le demande, entre l'avoir tué de ma main, ou avoir été cause de sa mort? Je n'en vois aucune, pour ma part; et le législateur n'a eu en vue que la liberté, la démocratie et la délivrance de nos malheurs. Tel est l'objet de la récompense par lui proposée, et vous ne pouvez pas dire que je n'ai point rempli cet objet; car si j'ai donné la mort à celui sans lequel le tyran ne pouvait pas vivre, je l'ai tué lui-même. Le meurtre est mon ouvrage, sa main n'en est que l'instrument. Ne jouez donc pas davantage sur la manière dont il a péri; ne recherchez pas comment il est mort; constatez qu'il n'existe plus, et que c'est grâce à moi qu'il a cessé d'être. Autrement, vous paraîtriez n'avoir d'autre intention que de calomnier le bienfaiteur de la patrie, en recherchant si c'est avec une épée, une pierre ou un bâton, qu'il en a tué l'opprimeur. Que serait-ce donc, si j'eusse assiégé le tyran et que je l'eusse réduit à mourir de faim? Exigeriez-vous qu'en pareille occurrence je l'eusse tué de mon propre bras? Diriez-vous que je n'ai point satisfait à la loi? Et cela, quand le scélérat eût péri du genre de mort le plus cruel? Ne cherchez donc, ne demandez, n'examinez à fond qu'une seule chose: Reste-t-il encore quelqu'un de nos oppresseurs? avons-nous encore quelque sujet de crainte? subsiste-t-il quelque monument de nos infortunes? Si l'État est purgé, si tout est en paix, c'est jouer le rôle d'un calomniateur, que de chicaner sur la manière dont ces faits se sont opérés, et de vouloir priver de sa récompense celui par qui ils ont été accomplis.

12. Pour moi, je me rappelle que nos lois disent formellement, à moins que notre longue servitude ne m'en ait fait oublier le texte, qu'il y a deux moyens de commettre un homicide: l'un est de tuer un homme de sa propre main; l'autre est de le forcer

à se tuer lui-même, ou de lui en fournir l'occasion et les moyens. Ces deux crimes sont égaux aux yeux de la loi, elle les punit également, et c'est justice : elle n'a pas voulu que l'intention fût réputée moins criminelle que le fait. Il est donc superflu de chercher comment le meurtre s'est accompli. Quoi donc ? vous croiriez juste qu'un homicide semblable au mien fût puni comme un meurtre ordinaire, et vous ne voudriez pas que celui qui a employé les mêmes moyens pour servir sa patrie fût inscrit au rang de ses bienfaiteurs ?

13. Vous ne pouvez pas m'objecter davantage que ce que j'ai fait a été fait simplement, qu'il s'en est suivi une heureuse conséquence, mais que ma volonté n'y était pour rien. Qu'avais-je à craindre, quand le plus terrible de nos deux tyrans n'existait plus ? Pourquoi ai-je laissé mon épée dans le corps de ma victime, si je ne prévoyais pas clairement ce qui devait arriver ? A moins que vous ne prétendiez que celui que j'ai tué n'était pas un tyran, qu'il n'a jamais porté ce nom, et que vous n'entendiez nullement payer sa mort d'une ample récompense. Vous n'oseriez le soutenir. Eh bien, le tyran est mort, et vous refuseriez de récompenser celui qui a causé ce suicide ? Quelle intelligence des faits ! Que vous importe la façon dont il a péri, maintenant que vous jouissez de la liberté ? Qu'exigez-vous de celui qui rend au peuple le gouvernement démocratique ? La loi, vous en convenez vous-mêmes, n'examine que le fait principal : elle ne s'occupe point des circonstances indifférentes et ne prend pas tant de soins ! Quoi donc ! un citoyen qui aurait seulement chassé le tyran ne recevrait-il pas la récompense promise au tyrannicide ? On la lui accorderait, et ce serait justice, puisqu'il aurait remplacé la servitude par la liberté. Et moi, ce n'est pas à l'exil que j'ai contraint le tyran ; je n'ai pas laissé peser sur nous la crainte d'une restauration ; je l'ai détruit, j'ai anéanti sa race, j'ai coupé le mal dans sa racine.

14. Au nom des dieux, examinez, je vous prie, quelle a été ma conduite depuis le commencement jusqu'à la fin, et voyez si j'ai rien omis de ce qu'exige la loi, s'il me manque une seule des conditions exigées chez le meurtrier d'un tyran. Et d'abord, il fallait une âme courageuse, patriote, décidée à tout braver pour l'intérêt commun, prête à acheter, au prix même de la mort, le salut de tous. Ai-je manqué de cœur ? Ai-je molli ? La prévision des dangers que je pouvais courir m'a-t-elle fait hésiter au milieu de l'entreprise ? Vous n'oseriez le dire. Eh bien ! n'allez pas plus loin ; attachez-vous à ce point isolé ; et supposez que je n'ai fait que vouloir, que méditer ce dessein, sans qu'il en soit

rien sorti d'utile. Cette volonté seule m'autoriserait encore à réclamer la récompense comme bienfaiteur de mon pays. Mais je n'ai pu exécuter ce dessein, c'est un autre, après moi, qui a immolé le tyran. Serait-il, cependant, déraisonnable, absurde, répondez-moi, de m'accorder la récompense, surtout si je venais vous dire : « Juges, j'ai conçu ce projet, j'ai voulu l'exécuter, j'ai essayé, j'ai donné des preuves de ma résolution, je suis seul digne de la récompense. » Que répondriez-vous ?

15. Maintenant, je tiens un autre langage : je suis monté à la citadelle, j'ai bravé tous les dangers, j'ai couronné mille exploits par la mort du jeune tyran. N' imaginez pas que ce soit une chose aisée, une entreprise facile, que de passer sur le corps des gardiens, de renverser les satellites, de mettre en fuite, tout seul, une foule de soldats. C'est justement là ce qu'il y a de plus difficile, de plus important dans un pareil meurtre. En effet, ce n'est pas le tyran lui-même qu'on a peine à saisir afin d'achever l'œuvre, mais ceux qui gardent et défendent la tyrannie. Les vaincre, c'est tout ; et le reste n'est plus rien. Il m'eût donc été impossible de pénétrer jusqu'au tyran, si je n'eusse triomphé de sa garde et de ses nombreux doryphores, si je ne les eusse tous exterminés. Je n'ajoute rien ; je m'en tiens à ce point unique, et je répète : j'ai renversé la garde, vaincu les doryphores, j'ai privé le tyran de ses satellites, je l'ai réduit à être nu, sans armes. Croyez-vous que, pour tout cela, je sois digne de récompense, ou bien est-il nécessaire qu'en outre, j'aie versé du sang ?

16. Ah ! vous voulez du sang ; mais en voici, j'en suis couvert : j'ai commis un meurtre grand, héroïque : j'ai tué un jeune homme à la fleur de l'âge, redoutable à tous, qui faisait avorter tous les complots, rassurait le tyran et valait pour lui mille soldats. N'ai-je pas mérité, homme étonnant, le prix de ma bravoure, et dois-je me retirer sans honneur après un tel exploit ? Quoi donc ? Si je n'eusse tué qu'un seul doryphore, qu'un ministre du tyran, qu'un esclave chéri, ne serait-ce rien, après tout, que d'être monté à la citadelle, à travers les armes, et d'avoir fait périr un des amis du despote ? Mais voyons maintenant qui est tombé sous mon bras. C'est le fils du tyran, plus cruel que son père, despote intolérable, punisseur plus inhumain, plus violent dans son insolence, mais surtout, héritier de tous les biens paternels, successeur destiné à prolonger indéfiniment nos malheurs.

17. Voulez-vous que je n'aie pas fait d'autre action, que le

tyran, échappé à ma vengeance, vive encore? Je demande cependant la récompense promise. Que dites-vous? Vous ne la donnerez pas? Ne haïssiez-vous pas ce jeune homme? N'était-ce pas aussi un despote? N'était-il pas cruel, insupportable? Mais voyez ce point essentiel. Ce que mon adversaire exige de moi est précisément ce que j'ai fait, autant qu'il était en mon pouvoir, et du mieux qu'il pût souhaiter. J'ai tué le tyran par la mort d'un autre, non pas simplement, ni d'un seul coup: il eût désiré mourir ainsi après tous ses forfaits; mais j'ai commencé par le déchirer du plus affreux chagrin, puis j'ai jeté sous ses yeux, douloureux spectacle, le cadavre gisant de celui qu'il chérissait le plus au monde, de son fils à la fleur de l'âge, bien que pervers, de son fils, plein de vigueur, image de son père, et maintenant tout souillé de poussière et de sang. Voilà des blessures faites à un cœur paternel, voilà le glaive de tous ceux qui veulent immoler un tyran par voie légitime, voilà une mort digne de ces oppresseurs barbares, voilà le châtiment dû à de tels crimes. Mourir sur-le-champ, perdre aussitôt la connaissance, ne rien voir d'un pareil spectacle, ce ne serait pas une punition suffisante de leur tyrannie.

18. Je n'ignorais pas, croyez-le bien, je n'ignorais pas, car c'était un fait notoire, quelle tendresse le père avait pour son fils, et comme il était résolu à ne lui pas survivre d'un seul instant. Tous les pères sont ainsi faits pour leurs enfants. Mais celui-ci éprouvait une affection plus vive encore que celle des autres; et c'était tout naturel, puisqu'il voyait en lui l'appui et le soutien de sa tyrannie, l'unique défenseur de son père, le rempart assuré de son pouvoir. Je savais donc bien qu'à défaut même de la tendresse, le désespoir le tuerait, quand il songerait que la vie lui devenait inutile, privé de la sécurité que lui donnait son fils. J'ai donc tourné contre lui les traits les plus poignants, sentiment naturel, douleur, désespoir, terreur, crainte de l'avenir; tels ont été mes auxiliaires, et je l'ai poussé ainsi à une résolution extrême. Il vous est mort sans postérité, en proie à la douleur, gémissant, versant des larmes, plongé dans un deuil trop court, il est vrai, mais suffisant pour un père; et, chose encore plus terrible, il est mort de sa propre main, trépas digne de pitié et plus déplorable que s'il fût tombé sous les coups d'un autre.

19. Où donc est mon épée? Quelqu'un la reconnaît-il comme sienne? Un autre prétend-il que cette arme lui appartient? Qui donc l'a portée dans la citadelle? Qui s'en est servi sous les yeux du tyran? Qui l'a dirigée contre lui? O mon épée, com-

pagne et héritière de mes exploits, après tant de dangers, après tant de meurtres, on nous dédaigne, on nous juge indignes du prix ! Et cependant, si je réclamaï pour mon épée seule l'honneur que je sollicite, si je vous disais : « Citoyens, quand le tyran a voulu mourir, il était sans armes, il n'avait pas le temps de s'en procurer, mon épée lui est venue en aide, c'est elle qui a couronné l'œuvre de votre liberté, » vous la jugeriez digne, n'est-ce pas, d'honneur et de récompense ? Eh bien ! ne récompenserez-vous pas le maître d'une arme si patriote ? Ne l'inscrivez-vous pas au rang de vos bienfaiteurs ? Ne placerez-vous pas son épée parmi les objets sacrés ? Ne l'adorerez-vous pas à l'égal des dieux ?

20. Écoutez bien ce qu'a dû faire le tyran, ce qu'a dû dire le tyran avant sa mort ! Lorsque le fils tomba sous mes coups, percé des nombreuses blessures que j'avais faites aux endroits les plus apparents du corps, afin que le père fût en proie à la douleur la plus vive, afin que ce spectacle seul le rendît éperdu, il jeta un cri de détresse, appelant son père, non point à son aide, non point à son secours, puisqu'il le savait vieux et faible, mais pour être spectateur des maux de sa maison. Que fais-je ? Je me retire, moi, l'auteur de toute cette tragédie ; je laisse au nouvel acteur, le mourant, la scène, l'épée, et les autres accessoires du drame. Le tyran arrive, il voit son fils, son fils unique, respirant à peine, couvert de blessures, n'offrant plus qu'une plaie continue, mortelle ; il s'écrie : « Mon fils, c'est fait de nous, nous voilà tués, on a immolé les tyrans ! Où est ton meurtrier ? A quoi me réserve-t-il ? Que veut-il faire de moi, ô mon fils, qui suis tué déjà par ta mort ? Dédaigne-t-il donc un vieillard ? ou veut-il, par la lenteur, tuer mille fois celui qu'il doit punir, et lui faire subir un plus long supplice ? »

21. A ces mots, il demande une épée : car il était sans armes, se reposant de sa sûreté sur son fils. Mon épée ne lui fait pas défaut ; elle était là, toute préparée par mes soins, et réservée pour ce coup plein de hardiesse. Il la retire de la plaie, la saisit toute fumante et dit : « Tu viens de me tuer, épée ; viens, à présent, terminer mes douleurs, viens consoler un père au désespoir, viens en aide à la main d'un infortuné vieillard ; tue, immole le tyran, délivre-le de ses maux ! Plût aux dieux que je t'eusse rencontrée le premier, que j'eusse prescrit l'ordre des meurtres ! Je serais mort, mort comme un tyran, avec l'espérance d'avoir un vengeur. Maintenant j'expire sans enfant, sans même avoir là quelqu'un qui m'arrache à la vie. » Il dit et se plonge l'épée dans le sein, tremblant, sans force, malgré sa



résolution ; et sa main affaiblie accomplit avec peine l'office qu'en attend son courage.

22. Que de châtimens ! Que de blessures ! Que de morts ! Que de tyrans immolés ! Que de récompenses ! Enfin, vous avez tous vu le jeune homme étendu sous vos yeux ; sa taille, sa force ne le rendaient pas facile à vaincre ; vous avez vu le vieillard couché sur lui ; leur sang était confondu : quelle libation à la liberté et à la victoire ! c'est l'œuvre de mon épée ; placée entre ces deux victimes, elle se montrait digne de son maître et attestait avec quelle fidélité elle m'avait servi. La vengeance eût été moindre, si je l'eusse accomplie moi-même : sa nouveauté lui donne un plus vif éclat. Celui qui a détruit la tyrannie tout entière, c'est moi ; et comme dans un drame, les rôles ont été partagés entre plusieurs acteurs : j'ai joué le premier, le fils a joué le second, le tyran le troisième, et mon épée nous a servi à tous !

## XXIX

### LE FILS DÉSHÉRITÉ<sup>1</sup>.

#### ARGUMENT.

Un jeune homme déshérité apprend la médecine : son père devient fou, les médecins l'abandonnent ; il le guérit au moyen d'une potion : le père lui rend ses privilèges d'hoirie. Quelque temps après, sa belle-mère devient folle ; le jeune homme refuse de la guérir, malgré les ordres de son père, qui le déshérite une seconde fois.

1. Juges, vous ne devez trouver ni nouvelle, ni extraordinaire, la conduite que mon père tient aujourd'hui à mon égard. Ce n'est pas la première fois qu'éclate sa colère ; il aime à recourir à cette loi, et se plaît à comparaître devant ce tribunal.

1. On trouvera dans Libanius, p. 795 et suivantes de l'édition de Claude Morel, plusieurs déclamations analogues à celle de Lucien. Ce rapprochement explique, s'il ne la confirme complètement, l'opinion de quelques éditeurs, qui attribuent cette déclamation à Libanius.

Mais ce qu'il y a de nouveau dans mon malheur, c'est qu'en ne m'imputant rien de personnel, on me fait courir le risque d'être puni pour l'art que j'exerce, s'il ne se prête pas à tout ce qu'on en exige. Quel étrange raisonnement! Vouloir que je guérisse à volonté, et non plus suivant la puissance de la médecine, mais d'après les ordres de mon père! Certes, je voudrais bien avoir des remèdes capables de guérir non-seulement les insensés, mais ceux qui se livrent à d'injustes colères; je ferais à l'instant cesser la maladie dont mon père est atteint. Son ancienne folie a maintenant complètement cessé; mais ses emportements ne font que redoubler. Et, chose des plus affligeantes, tandis qu'il est modéré envers tous les autres, il se déchaîne contre moi seul, qui l'ai guéri. Vous voyez le fruit que j'ai retiré de cette guérison: déshérité par lui pour la seconde fois, exclu de ma famille, il semble que je n'y sois rentré quelques instants que pour en être rejeté avec plus d'ignominie.

2. Dans ce qui est possible, je n'ai jamais attendu d'ordres: tout récemment je suis accouru sans appel pour soigner mon père: mais dans les cas désespérés, je ne veux rien entreprendre. Or, l'état de cette femme paralyse ma hardiesse, et je n'ai pas tort; car je puis prévoir ce que j'aurai à souffrir de mon père, si je ne réussis pas, lui qui me déshérite avant même que la cure soit commencée. Je suis certainement fâché, juges, de la maladie de ma belle-mère, excellente femme, et du chagrin que mon père en éprouve; mais ma peine la plus vive est de paraître désobéir quand ce qu'on exige de moi est impossible à cause de la force de la maladie et de la faiblesse de l'art. Aussi je crois être injustement déshérité, pour avoir refusé de commencer ce qu'il m'est impossible d'accomplir.

3. Il est facile de comprendre à présent les motifs de ma première exhérédation. Je crus alors n'avoir à me justifier que par mes actes; mais l'accusation formulée aujourd'hui contre moi, je vais essayer de la combattre de toutes les forces dont je suis capable, en vous exposant en peu de mots ma conduite. Ce fils intraitable, désobéissant, la honte de son père et le déshonneur de sa famille, a voulu, à cette époque, ne répondre que quelques paroles aux cris incessants et prolongés de son accusateur. En sortant de la maison paternelle, j'ai cru que le tribunal le plus respecté, le suffrage le plus impartial, c'était ma conduite ultérieure; et j'ai prouvé que j'étais loin de mériter les accusations de mon père en me livrant aux plus nobles travaux, en ne fréquentant que les hommes les plus vertueux. Je prévoyais ce qui arrive aujourd'hui, et je soupçonnais que

mon père, dont la raison était déjà chancelante, se laisserait aller à des colères injustes et inventerait de fausses imputations contre son fils. Quelques-uns même regardaient comme un commencement de folie ses menaces, et les autres symptômes d'un mal inévitable, sa haine insensée, les invectives qu'il avait toujours à la bouche, ma condamnation barbare, ses cris, ses emportements, sa bile toujours en feu. Tout cela me semblait devoir provoquer une intervention urgente de la science.

4. Je voyage donc, je me lie avec les plus célèbres médecins des pays étrangers, et, par un travail incessant, une assiduité infatigable, je me rends habile dans mon art. A mon retour, je trouve mon père dans une démence complète, abandonné de tous les médecins de cette ville, qui, ne voyant point le fond des choses, ne jugeaient qu'imparfaitement les maladies. Pour moi, comme un bon fils, j'oubliai que mon père m'avait déshérité et je n'attendis pas qu'il me fît appeler. Je n'avais aucun reproche particulier à lui faire; ses injustices lui étaient tout à fait étrangères; on ne pouvait, ainsi que je l'ai dit, les imputer qu'à la maladie. J'arrive sans avoir été mandé, et si je ne me mets pas sur-le-champ en devoir de le guérir, c'est qu'il n'est point dans nos habitudes d'agir ainsi, et que notre art ne le prescrit point. Mais nous apprenons avant tout à examiner si la maladie est susceptible de guérison, ou si elle excède notre pouvoir. Et alors, si elle est guérissable, nous nous mettons à l'œuvre et nous employons tous nos soins à sauver le malade; si nous la trouvons supérieure à tous les remèdes, et si nous voyons qu'elle en doit triompher, nous n'essayons pas même de la traiter, suivant en cela le vieil axiome de nos devanciers, qui veulent qu'on n'entreprenne pas de malades dont le mal a triomphé. Voyant donc que mon père n'était point perdu sans espoir, que son mal n'était pas au-dessus des ressources de l'art, j'en étudiai avec soin tous les symptômes, j'en suivis toutes les phases, et alors je me mis à l'œuvre, je lui versai hardiment la potion, sans me préoccuper des soupçons de ceux qui calomniaient mes remèdes et ma cure, et allaient jusqu'à préparer une accusation.

5. Là se trouvait ma belle-mère, pleine d'alarme et de défiance, non qu'elle me hait, mais elle ne pouvait s'empêcher de craindre, parce qu'elle connaissait bien le triste état de mon père; elle en savait mieux que personne les moindres circonstances, vivant chaque jour près de la maladie. Pour moi, sans rien appréhender, convaincu de l'évidence des symptômes et de l'exactitude de la science, je commençai la cure au moment

favorable. Cependant mes amis me conseillaient de ne pas témoigner autant de confiance, de peur que, si j'échouais, la calomnie ne s'élevât plus terrible contre moi, et qu'on ne m'accusât de m'être vengé de mon père, en l'empoisonnant par ressentiment des violences qu'il m'avait fait souffrir. L'essentiel, c'est qu'il recouvra bientôt la santé, la raison, la connaissance de tout ce qui l'entourait. Les assistants étaient émerveillés; ma belle-mère se répandait en éloges, elle faisait partout éclater la joie que lui causaient mon succès et la guérison de son mari. Pour lui, je lui dois ce témoignage, sans balancer, sans prendre aucun conseil, dès qu'il sut ce qui s'était passé, il annula, l'exhérédation dont il m'avait frappé, me reconnut de nouveau pour son fils, m'appelant son sauveur et son bienfaiteur; et confessant qu'il avait fait une épreuve complète, il s'excusa de sa conduite passée. Cet événement fit plaisir à tous les gens de bien qui en furent témoins, mais il chagrina ceux qui aiment mieux voir un fils déshérité que rappelé par son père. Je savais bien que tous ne seraient pas également charmés de ma réussite, et je vis à l'instant quelqu'un changer de couleur, lancer des regards sombres, et prendre un visage où se lisaient la colère, la jalousie et la haine. Mais nous, on le conçoit, nous étions tout entiers à la joie, au bonheur d'être rendus l'un à l'autre.

6. Peu de temps après, juges, ma belle-mère fut atteinte d'une maladie singulière, étrange: j'observai le mal dès son début; il était terrible: ce n'était pas une simple démence, d'un genre superficiel, mais un mal qui, après avoir couvé depuis longtemps dans son âme, éclatait tout à coup en vainqueur. Il y a plusieurs symptômes auxquels on reconnaît une folie incurable; en voici un d'un caractère tout nouveau que je remarquai dans cette femme. Elle est de sa nature affable et douce envers toutes les personnes, et sa maladie n'agit point en leur présence; mais dès qu'elle voit un médecin, dès qu'elle l'entend nommer, elle entre aussitôt en fureur. N'est-ce point un indice de son état fâcheux et incurable? A cette vue, je fus vivement ému, et je pris en pitié une femme qui méritait ma compassion, et non point son malheur.

7. Pendant mon père, étranger à la médecine, mon père qui ignorait l'origine, la cause et l'intensité de ce mal, m'ordonne de le guérir, et de verser une potion semblable à la première. Il croyait, en effet, qu'il n'y a qu'un genre de folie, qu'une maladie unique de cette espèce, qu'un seul moyen de la traiter, qu'une médication identique. Je lui dis, ce qui est l'entière vérité, qu'il m'est impossible de guérir cette femme; je lui

avoue que je suis obligé de céder à la maladie ; il s'indigne, il s'emporte, il prétend que j'abandonne volontairement sa femme, que je la trahis ; il me fait un crime de l'impuissance de mon art. Enfin il agit comme toutes les personnes désolées, qui se fâchent, sans exception, contre ceux qui leur disent la vérité. Toutefois je vais justifier contre ses reproches et ma conduite et l'art que je professe.

8. Et d'abord, commençons par la loi sur laquelle mon père se fonde pour me déshériter, afin qu'il sache qu'il n'a plus aujourd'hui le même pouvoir qu'autrefois. En effet, mon père, le législateur ne permet pas à tous les pères de déshériter tous leurs fils, ni toutes les fois qu'ils le veulent, ni pour toute espèce de motifs : mais s'il leur accorde le droit d'exercer leur colère, il protège aussi les enfants et veille à ce qu'ils ne soient pas victimes d'une injustice. Il n'a pas voulu, en conséquence, que cette peine fût infligée à la volonté du père et sans le contrôle des juges ; il appelle les deux parties devant le tribunal, et institue des arbitres, qui décident, sans colère et sans calomnie, conformément à l'équité. Il savait, en effet, que bien souvent les causes les plus déraisonnables suffisent pour provoquer l'emportement, soit quelque faux rapport, soit trop de confiance accordée à un esclave, à une femme haineuse. Il n'a donc pas voulu que l'affaire fût soustraite à la justice, et que les fils fussent condamnés sans être entendus ; au contraire, il fait aussi verser de l'eau pour eux, leur permet de parler à leur tour, et soumet tout à un rigoureux examen.

9. Puisque la loi n'accorde au père que le pouvoir de porter devant vous l'accusation, et qu'elle vous laisse souverains maîtres de décider s'il a le bon droit de son côté, ne considérez en ce moment ni le grief qu'il me reproche, ni les motifs de sa colère ; commencez par rechercher s'il a le droit de me déshériter encore, après l'avoir fait une fois déjà, en usant du bénéfice de la loi et des privilèges de la puissance paternelle, dont il s'est fait fort ensuite pour annuler l'exhérédation. Or, je dis que ce serait le comble de l'injustice, si les châtimens des fils n'avaient pas de terme, s'ils étaient soumis à des condamnations illimitées, à une terreur perpétuelle, si la loi tantôt secondait le courroux du chef de famille, tantôt faiblissait avec lui, pour reprendre bientôt après sa première force, en un mot, si l'on confondait tous les principes d'équité, pour les faire plier à la volonté momentanée des pères. Il est juste de leur venir une première fois en aide, de partager leur indignation, d'accorder le droit de punir à celui qui a donné la vie ; mais quand il a

usé de cette puissance que la loi lui confère, quand il a satisfait son ressentiment, si, par la suite, il se ravise, convaincu que son fils est sans reproche, il doit s'en tenir à ce dernier parti; il ne lui est plus permis de changer d'opinion, de prendre une décision nouvelle et de se dégager. En effet, comme on ne peut connaître, je pense, à des signes certains, si l'enfant qui vient de naître sera bon ou mauvais, on accorde aux pères le pouvoir de rejeter de leurs familles, s'ils s'en montraient indignes, ceux que d'abord ils avaient élevés, sans savoir ce qu'ils deviendraient un jour.

10. Mais lorsqu'un père, sans aucune contrainte, par un pur mouvement de sa volonté, rappelle un fils dont il a éprouvé le naturel, le moyen de l'autoriser à changer d'avis? Quel nouvel usage peut-il faire de la loi? Ici le législateur pourrait vous dire: « Si cet enfant était d'un mauvais caractère, s'il méritait d'être déshérité, pourquoi l'avez-vous rappelé? pourquoi l'avez-vous fait rentrer dans votre maison? pourquoi avez-vous annulé la loi? Vous étiez libre, vous étiez maître d'agir autrement. On ne peut vous accorder de vous jouer ainsi des lois, de faire tourner les tribunaux au gré de vos caprices, de détruire la loi, et de la faire revivre, de faire asseoir les juges comme témoins ou plutôt comme esclaves de vos fantaisies, punissant ou pardonnant, selon qu'il vous agréé. Vous n'avez donné qu'une fois la naissance à votre fils, vous ne l'avez élevé qu'une fois, vous ne pouvez non plus le déshériter qu'une fois; et j'accorde que vous étiez dans votre droit, quand vous avez d'abord agi de la sorte; mais recourir sans cesse à ce châtiment, l'éterniser, le multiplier, le répéter sans cause, c'est excéder les limites de la puissance paternelle. »

11. Ne souffrez pas, juges, je vous en conjure au nom de Jupiter, qu'après m'avoir rappelé de son plein gré dans ma famille, après avoir annulé l'effet du premier jugement et rétracté sa colère, mon père m'impose une seconde fois la même peine, recoure à son autorité, dont le terme est passé depuis longtemps, contre laquelle la prescription est acquise, et qui est épuisée et dépensée par son emploi même. Vous voyez comment, dans les autres jugements soumis à des juges désignés par le sort, si l'on croit qu'il y a eu quelque injustice de leur part, la loi accorde d'interjeter appel devant un autre tribunal. Mais si l'on s'est entendu pour prendre tels juges, si l'on a promis de s'en remettre à leur décision, le jugement est sans appel. En effet, dans le principe, on avait tout pouvoir de récuser les juges; mais, du moment que nous les avons choisis, il est juste que

nous nous en tenions à leur sentence. De même, vous étiez libre de ne pas reprendre dans votre famille un fils que vous en croyiez indigne ; mais si, l'ayant reconnu vertueux, vous l'avez rappelé auprès de vous, il ne vous est plus permis de le déshériter. Vous avez attesté par votre propre témoignage qu'il ne méritait pas une si grave punition ; vous avez confessé qu'il était homme de bien : par conséquent, vous ne pouvez vous repentir de l'avoir rappelé, votre réconciliation doit être durable, surtout après une si longue délibération, après la décision de deux tribunaux, suivant l'une desquelles vous m'avez chassé, tandis que l'autre, suggérée par votre propre cœur, a déclaré nul l'effet de la première. En rétractant la première sentence, vous avez confirmé la seconde : tenez-vous-en à celle-ci, demeurez fidèle à votre propre jugement : soyez père ; vous l'avez voulu, vous y avez consenti, vous vous en êtes imposé la loi.

12. Si ce n'était point la nature, mais l'adoption qui m'eût fait votre fils, vous voudriez en vain me déshériter ; je ne crois pas que la loi vous en donnât le droit : car une chose que, dans le principe, on était libre de ne pas faire, on ne peut, sans injustice, l'annuler une fois faite. Moi qui suis doublement votre fils, et par la nature, et par votre choix volontaire, est-il raisonnable que je sois de nouveau expulsé de votre maison et privé à plusieurs reprises de mes droits de famille ? Si j'étais votre esclave, et que, convaincu de ma perversité, vous me fissiez mettre aux fers, et qu'ensuite, changeant d'avis, vous m'affranchissiez, en reconnaissant que je ne vous ai causé aucun préjudice, serait-il permis quelque jour à votre colère de me faire rentrer dans mon ancien esclavage ? Non, certes : les lois veulent que de pareilles décisions soient fixes et invariables. Pour prouver que mon père ne peut plus avoir le droit de déshériter le fils auquel il a déjà infligé ce châtement, et qu'il a volontairement rappelé, je pourrais faire valoir encore beaucoup d'autres motifs, mais je m'en tiendrai là.

13. Maintenant considérez quel homme frappe en moi la punition paternelle. Je ne fais point valoir ceci, qu'étant alors sans état je suis aujourd'hui médecin : mon art ne fait rien à la question ; je ne dis pas non plus qu'alors j'étais jeune et qu'aujourd'hui, parvenu à la maturité de la vie, je ne puis plus être accusé, en raison même de mon âge, d'être prêt à commettre quelque mauvaise action : c'est une considération trop légère. Seulement, autrefois, mon père, sans avoir contre moi le moindre grief, comme je suis prêt à l'attester, n'avait pas non

plus éprouvé mes services, quand il me chassa de la maison paternelle : aujourd'hui il me chasse, moi son bienfaiteur, moi qui viens de le sauver ! Est-il plus noire injustice ? Après que j'ai conservé ses jours, après que je l'ai retiré d'un si grand danger, faut-il en recevoir un pareil prix ? Faut-il que, ne tenant aucun compte de sa guérison, il en perde si vite la mémoire, et qu'il chasse un fils qui, bien loin de se réjouir du motif qui provoquait son expulsion injuste, non-seulement a oublié les torts de son père, mais lui a rendu la raison et la santé ?

14. Juges, ce n'est point là un bienfait de peu d'importance, un service passager ; vous voyez cependant, pour y répondre, comme on me traite aujourd'hui. S'il ne se rappelle plus l'état où il était alors, vous vous en souvenez tous : vous savez ce qu'il faisait, ce qu'il souffrait, quelle était la situation. Je le pris, quand tous les autres médecins désespéraient, que ses plus intimes amis l'avaient abandonné et n'osaient plus en approcher, et je l'ai rendu capable d'intenter une accusation et de discuter un texte de loi. Eh quoi ! mon père, vous avez sous les yeux le modèle de ce que vous étiez tout récemment encore, vous voyez ce qu'est votre femme : tel vous étiez, quand je vous ai ramené à votre raison perdue. Est-il juste que vous m'accordiez semblable retour, et que votre raison vous serve ainsi contre moi ? Votre accusation même prouve l'étendue du service que je vous ai rendu. Car si vous me détestez, parce que je ne guéris pas votre femme réduite à l'extrémité, et plongée dans un état déplorable, combien ne devez-vous pas me chérir pour vous avoir délivré des mêmes maux ! quelle reconnaissance ne doit pas être la vôtre, pour vous avoir sauvé d'une si terrible situation ! Vous cependant, ô comble de l'ingratitude, à peine avez-vous repris l'usage de votre raison, que vous me traînez devant un tribunal : je vous ai conservé la vie ; vous me punissez, vous recourez à votre vieille haine, et vous évoquez la même loi. Voilà donc la récompense affectée à mon art, voilà le prix de mes remèdes ; vous n'usez de la santé que contre votre médecin !

15. Et vous, juges, vous permettriez à cet homme de punir son bienfaiteur, de chasser de sa maison celui qui lui a sauvé la vie, de haïr celui qui lui a rendu la raison, de sévir contre celui qui l'a remis en santé ? Non, si vous agissez d'après la justice. Il y a plus ; je serais coupable des plus graves méfaits, on me devrait encore assez de reconnaissance pour que la pensée et le souvenir de mes services rendissent tout naturel l'oubli du présent et tout simple le pardon de ma conduite, surtout si le



service actuel surpasse de beaucoup le grief qui l'a suivi. Tel est pourtant l'avantage que je crois avoir sur celui que j'ai sauvé : il a contracté envers moi une dette de toute la vie ; il me doit l'existence, la raison, l'intelligence que je lui ai rendues, au moment même où tous les autres, réduits au désespoir, s'avouaient vaincus par la maladie.

16. Mais ce qui me paraît encore rehausser le prix de mon service, c'est que, quand je le lui rendis, je n'étais plus son fils ; aucune raison ne m'imposait la nécessité de lui consacrer mes soins : j'étais libre, j'étais un étranger, affranchi de tous les liens de la nature ; et cependant, je n'ai point négligé mon père ; je suis venu spontanément à lui, sans appel, de mon propre mouvement ; je l'ai secouru, je suis demeuré à ses côtés, je l'ai soigné, je l'ai guéri, je l'ai rétabli, je me le suis conservé, je me suis justifié des griefs qui avaient pu le pousser à me déshériter ; ma piété a désarmé sa colère, mon dévouement a vaincu la loi ; j'ai acheté par mon service le droit de rentrer au sein de ma famille ; dans une conjoncture aussi critique, j'ai fait éclater mon dévouement filial, mon art m'a valu une adoption nouvelle, et je me suis montré bon fils au milieu du malheur. Que d'angoisses croyez-vous que j'aie endurées ! que de fatigues il m'a fallu subir, toujours présent, toujours occupé à le servir, épiant les moindres crises, tantôt cédant prudemment à la violence du mal, tantôt employant mon art, quand la maladie se calmait ! Remarquez encore que c'est un des périls les plus grands de la médecine, que de soigner de semblables malades, et d'approcher de ceux qui se trouvent dans cette sorte d'état. Souvent, en effet, dans le paroxysme du mal, leur fureur se tourne même contre leurs proches. Mais rien n'a pu lasser ma patience ni refroidir mon courage : j'ai lutté corps à corps contre la maladie, et j'ai fini par en triompher au moyen d'une potion.

17. N'allez pas, à ce dernier mot, vous récrier : « Quelle difficulté y a-t-il à verser un breuvage ? » Que de choses, en effet, il m'a fallu faire avant d'en venir là ! Préparer l'effet du remède, disposer le corps à la guérison, observer la constitution du malade, le faire évacuer, l'affaiblir, le soumettre à un régime convenable, lui prescrire un exercice opportun, s'ingénier des moyens de lui procurer le sommeil et le repos, voilà ce qu'il est aisé de pratiquer avec des malades ordinaires ; mais pour ceux qui sont atteints de folie, la fougue de leur esprit les rend difficiles à diriger et à conduire, dangereux à leur médecin et rebelles à tous les remèdes. Souvent, quand nous avons fait tout

ce qu'il faut pour atteindre notre but, quand déjà nous commençons à espérer, la moindre faute rend à la maladie sa première gravité, détruit notre œuvre entière, annule tous nos soins et met notre art en défaut.

18. Eh bien ! celui qui a passé par toutes ces épreuves, qui a lutté contre un mal si terrible, qui a triomphé de la plus invincible maladie, souffrirez-vous qu'on le déshérite ? Permettez-vous qu'un père interprète les lois à son gré, pour agir contre son bienfaiteur ? Le laisserez-vous outrager la nature ? Moi, docile à sa voix, je sauve, je guéris mon père, malgré ses injustices ; et lui, juges, si vous l'y autorisez, il va perdre pour obéir aux lois, comme il le prétend, ce fils qui lui a rendu un si grand service ; il va le priver des droits que lui confère sa naissance ; il va se montrer ennemi de son enfant, tandis que j'ai prouvé combien j'aime mon père. Oui, je respecte la nature, et lui, il la foule aux pieds ; il se rit de la justice. O père emporté par une coupable haine ! ô fils entraîné par une tendresse plus coupable encore ! car il faut bien que je m'accuse, mon père m'y contraint ; j'ai tort d'aimer, moi qu'on déteste ; j'ai tort d'aimer plus qu'il ne m'est permis : et pourtant la nature exige que les pères aiment leurs fils, plutôt que les fils leurs pères. Mais celui-ci ne se fait aucun scrupule de mépriser les lois, qui conservent aux enfants sans reproches leurs droits de famille, et la nature, qui entraîne irrésistiblement tous les êtres vers ceux auxquels ils ont donné la vie ; et, quoiqu'il ait les plus grands motifs de bienveillance à mon égard, il s'en faut bien qu'il me témoigne toute l'affection, toute la tendresse que réclamerait l'équité. Ah ! du moins qu'il imite mon exemple, qu'il me rende amitié pour amitié. Mais, ô malheur ! il déteste celui qui l'aime, il chasse de sa maison celui qui le chérit, il se montre injuste envers son bienfaiteur, il déshérite un fils respectueux ; et les lois, amies des enfants, il les tourne contre moi comme des ennemies. Quel combat, ô mon père, provoquez-vous entre les lois et la nature !

19. Non, non ; les choses ne sont point telles que vous le prétendez ! Vous interprétez mal, mon père, les lois établies : la nature et la loi ne sont point en contradiction, quand il s'agit de tendresse : au contraire, l'une est une conséquence de l'autre, et elles se prêtent un mutuel secours contre l'injustice. Mais vous, vous outragez votre bienfaiteur, vous blessez la nature ; et de plus, en manquant à la nature, vous insultez vous-même à la loi. Les lois sont bonnes et justes, elles garantissent les droits des enfants ; et vous ne voulez pas qu'il en soit ainsi ! Vous les

invoquez à chaque instant contre un fils comme contre plusieurs rebelles ; vous exigez qu'elles répriment sans cesse, elles qui veulent, au contraire, se montrer douces dans les rapports affectueux des pères et des enfants. Et pourtant il n'y a point de lois établies contre ceux qui n'ont commis aucune faute. Seulement, il y en a qui autorisent à accuser d'ingratitude qui-conque n'oblige pas à son tour ses bienfaiteurs. Or, mon père, loin de reconnaître les services que je lui ai rendus, veut en ce jour me punir de mes bienfaits : voyez s'il est possible de pousser plus loin l'injustice ! Je dis donc qu'il ne lui est plus possible de me déshériter, puisqu'il a usé une fois, dans toute leur plénitude, des droits de la puissance paternelle, et du bénéfice que la loi lui confère ; et d'autre part, je crois avoir démontré combien il serait injuste de chasser, d'exclure de la maison paternelle le fils qui lui a rendu d'aussi grands services.

20. Mais il est temps d'en venir au véritable prétexte de l'exhérédation et d'examiner le fond même du grief qu'on m'impute. Recourons donc de nouveau à l'intention du législateur. Je vous accorde, pour un instant, qu'il vous soit permis de me déshériter autant de fois que vous le voudrez, et je consens même que vous puissiez user de ce droit contre votre propre bienfaiteur ; mais ce pouvoir ne peut être absolu ni s'exercer pour n'importe quel motif. Le législateur ne dit pas : « Quelle que soit l'accusation du père, le fils sera déshérité ; il suffit que le père le veuille et qu'il ait à se plaindre. » Quel besoin aurait-on alors de tribunaux ? Au contraire, juges, la loi veut que vous examiniez si la colère du père a été provoquée ou non par des motifs puissants ou justes. Livrez-vous donc à cet examen. Je vais commencer par les faits qui ont suivi la démence de mon père.

21. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut d'annuler l'exhérédation prononcée contre moi : il m'appelait alors son sauveur, son bienfaiteur ; j'étais tout pour lui. Il n'y a là, je pense, aucun sujet de plainte. Dans tout ce qui suit, de quoi suis-je coupable ? Quels soins, quels services d'un bon fils m'a-t-on vu refuser ? Quand ai-je découché ? Quelles parties de plaisir inconvenantes, quels excès a-t-on à me reprocher ? Où sont mes débauches ? Quel prostitueur ai-je battu ? Qui m'accuse enfin ? Personne. Or, ce sont là les faits pour lesquels la loi permet de déshériter. Mais bientôt ma belle-mère tombe malade. Eh quoi ! voilà de quoi vous m'accusez ? Vous me rendez responsable de sa maladie ? « Non, » dit mon père.

22. Qu'est-ce donc ? « Vous refusez, me dites-vous, de la guérir, quand je vous l'ordonne, et vous méritez d'être déshérité

pour n'avoir pas obéi à votre père. » Je démontrerai bientôt que je ne suis pas désobéissant, parce que je ne puis exécuter les ordres que je reçois. Mais d'abord je dirai simplement : la loi ne permet point à mon père de me commander tout ce qu'il lui plaît, et elle n'exige pas de moi de lui obéir absolument en toute chose. Parmi les différents ordres qu'il peut me donner, il en est auxquels je ne suis pas tenu d'obéir, et d'autres auxquels je dois me conformer sous peine d'encourir sa colère et une punition : par exemple, si vous êtes malade, et que je vous néglige ; si vous me commandez de prendre soin de notre fortune, et que je la dissipe ; si vous me prescrivez de veiller à notre domaine, et que je refuse ; tous ces motifs et autres semblables rendent plausibles les allégations et les reproches paternels. Mais l'exercice d'un art qu'un fils possède ne dépend que de lui seul, surtout si, en faisant usage de son talent, il n'offense pas son père. Supposons que le père dise à son fils qui est peintre : « Peins ceci, ne peins pas cela ; » à un fils musicien : « Joue cet air, ne joue pas cet autre ; » à un fils forgeron : « Forge cette pièce et non pas celle-ci » : qui soutiendra que l'on doit déshériter ce fils, parce qu'il n'aura pas mis son talent au service de son père ? Personne, je crois.

23. Il en est de même de la médecine : plus cette profession est honorable et utile à la société, plus ceux qui l'exercent doivent être indépendants ; et il est tout naturel que cette liberté soit une de ses prérogatives. La contrainte, l'injonction, n'ont aucune prise sur cette science sacrée, enseignée par les dieux et pratiquée par les sages ; elle n'est soumise ni au joug des lois, ni à la crainte, ni à la punition d'un tribunal, ni au suffrage d'un juge, ni aux menaces d'un père, ni à la colère des particuliers. Conséquemment, si je vous avais dit en termes précis et formels : « Je ne veux pas, je refuse de guérir, quoique je le puisse ; j'ai appris mon art pour moi seul et pour mon père ; pour tous les autres je veux être un ignorant : » quel tyran pousserait la violence au point de me contraindre à exercer malgré moi ? C'est par des prières et des supplications, et non par l'autorité des lois, par la colère, par la menace des tribunaux qu'il convient, je pense, d'employer notre secours. Le médecin cède à la persuasion, et non point à la pression ; il écoute sa volonté et jamais la crainte ; on ne l'entraîne pas aux soins qu'il donne, il y vient de lui-même et avec plaisir. Son art est affranchi de l'autorité paternelle, il jouit de tous les privilèges ; il y a des médecins auxquels les villes accordent des honneurs publics, des préséances, des immunités, des prérogatives.

24. Voilà ce que j'aurais à dire en faveur de mon art ; et quand ce serait vous qui me l'eussiez fait apprendre, quand vous auriez donné tous vos soins et employé de grandes sommes à mon éducation, je vous répondrais toujours au sujet de la cure que vous me proposez : « Elle est impossible. » Mais songez donc à l'étrangeté de votre conduite, lorsque vous ne voulez pas me permettre de disposer librement de ce qui est exclusivement à moi. Je n'étais plus votre fils, quand j'ai appris ma profession ; je n'étais plus soumis à votre autorité : et cependant c'est pour vous que je l'ai appris, vous en avez recueilli les premiers fruits, quoique vous ne m'ayez rien donné pour l'apprendre. Quel maître avez-vous payé ? Quelle préparation de remède avez-vous soldée ? Aucune. Pauvre, privé du nécessaire, c'est à la pitié de mes maîtres que je dois mon instruction. Mon père ne m'a donné pour avances que le chagrin, l'abandon, le dénûment, la haine de ma famille, l'aversion des miens. Et vous voulez pour ces bienfaits que j'exerce mon art à votre profit ? Vous prétendez être maître d'un bien, que je me suis procuré quand vous n'étiez pas mon maître ? Contentez-vous des services spontanés que je vous ai rendus, lorsque je ne vous devais rien, bien loin que je sois tenu aujourd'hui à aucune reconnaissance.

25. Ma générosité à votre égard ne m'impose pas la nécessité de l'exercer sans cesse ; mon bienfait volontaire ne vous donne pas le droit d'en exiger un autre malgré moi ; et ce n'est pas, je crois, l'usage, qu'un médecin, pour avoir guéri un malade, soit contraint à tout jamais de soigner tous ceux que ce malade voudra. Autrement, ce serait nous créer autant de maîtres que nous aurions guéri de personnes ; notre récompense ne serait plus qu'un esclavage, une obéissance passive à toutes leurs volontés. Quoi de plus injuste ? Parce que je vous ai rétabli, lorsque vous étiez gravement malade, vous vous croyez en droit d'abuser de mon art ?

26. Voilà ce que je pourrais dire à mon père, s'il me commandait quelque chose de possible, n'étant point tenu de lui obéir absolument en tout. Mais voyez maintenant de quelle nature sont les ordres qu'il me donne. « Puisque vous avez guéri ma démence, dit-il, vous pouvez bien guérir aussi celle de ma femme attaquée de la même maladie que moi (il le croit ainsi) ; les médecins l'ont abandonnée : vous nous avez montré ce que vous savez faire ; guérissez-la donc, sauvez-la de son mal. » A l'entendre parler de la sorte, on croit tout d'abord sa demande raisonnable, et surtout si l'on est novice et ignorant dans l'art médical. Mais si vous voulez entendre ce que je puis dire en

faveur de ma profession, vous connaîtrez bientôt qu'il s'en faut de beaucoup que tout nous soit possible; vous verrez que toutes les maladies n'ont pas la même nature, que leur traitement diffère, que les remèdes ne sont pas efficaces dans toutes les circonstances; enfin vous verrez combien il est différent de ne pas vouloir guérir un malade ou de ne le pas pouvoir. Permettez-moi de traiter cette matière suivant les principes de notre science, et ne croyez pas que je veuille faire ici une digression ridicule, extravagante, étrangère, intempestive.

27. La nature et la composition des êtres sont loin de se ressembler, quoiqu'ils soient évidemment formés des mêmes éléments : telle qualité domine dans celui-ci, telle autre dans celui-là, plus ou moins. J'en dis autant du corps des hommes : comme il n'y en a pas de semblables ni de pareils, soit pour la complexion, soit pour la constitution, de même les maladies doivent varier d'intensité et de forme : les uns sont faciles à guérir, et donnent un libre accès aux remèdes; les autres, tout à fait désespérés, sont aisément saisis et terrassés par le mal. Se figurer que toutes les espèces de fièvre, de phthisie, de péripneumonie ou de démence sont de même nature, qu'elles se ressemblent dans tous les individus, ce n'est pas d'un homme sensé, qui raisonne et qui se rend le plus léger compte de ces faits. Au contraire, la même maladie, facile à guérir dans l'un, ne l'est nullement dans un autre. Ainsi, selon moi, le froment semé en des lieux différents donne une récolte différente : dans un terrain uni, profond, bien arrosé, exposé au soleil, à des vents favorables, cultivé avec soin, le blé croît avec abondance, la moisson est riche, les épis nombreux; mais il n'en est plus ainsi dans un champ pierreux, sur un sol que ne visite pas le soleil, au pied d'une montagne, en un mot, suivant la variété des lieux. De même les maladies, à raison des sujets qui les reçoivent, s'accroissent, se fortifient ou ne se développent qu'avec peine. Mon père, passant sur toutes ces considérations et ne tenant aucun compte de ces différences, veut que toute espèce de démence soit la même dans tous les individus, et qu'on la guérisse par les mêmes remèdes.

28. Mais, indépendamment de tout ce que nous venons de dire, il est aisé de comprendre que la complexion des femmes diffère essentiellement de celle des hommes, soit pour les maladies, soit pour l'espoir qu'on peut avoir ou non de les guérir. Les corps des hommes sont solides, nerveux, trempés par le travail, le mouvement, l'exercice en plein air; les femmes, au contraire, sont molles, faibles, élevées à l'ombre, pâlies par la

pauvreté du sang, l'absence de la chaleur et l'affluence des humides. Elles sont en conséquence plus sujettes aux maladies que les hommes ; elles se prêtent moins à la guérison, et elles ont plus de disposition à la folie. Comme elles sont plus susceptibles, plus mobiles, plus irritables, d'un tempérament moins robuste, elles tombent facilement dans cette maladie.

29. C'est donc une injustice d'exiger des médecins un même traitement pour les deux sexes, quand on sait quel intervalle immense sépare, dès le principe et dans tout le cours de la vie, et leurs actions, et leurs penchants. Aussi, lorsque vous dites d'une personne qu'elle est folle, ajoutez qu'elle est femme, et ne confondez pas sous la dénomination de folie toutes les variétés apparentes de ce mal ; séparez-les, au contraire, comme l'a fait la nature, et considérez ce qui est possible dans chaque cas particulier. C'est là précisément, comme je me souviens de l'avoir dit au début de ce discours, ce que nous ne manquons pas de pratiquer : nous tenons compte de la constitution du malade, de son tempérament, des qualités auxquelles il participe le plus, si c'est le froid ou le chaud, s'il est jeune ou d'un âge avancé, grand ou petit, gras ou maigre, et le reste. Or, celui qui a examiné toutes ces circonstances mérite assurément qu'on s'en rapporte à lui, quand il dit que la cure est impossible ou qu'il promet la guérison.

30. Il y a mille espèces de démence : elles tiennent à des causes innombrables et prennent différents noms ; il y a une différence entre la déraison, le délire, la folie, le transport furieux, et cependant ce sont toutes désignations de la même affection à des degrés plus ou moins graves. Les causes qui les produisent ne sont pas les mêmes chez les hommes que chez les femmes ; et, parmi les hommes, elles ne sont pas les mêmes chez les jeunes gens que chez les vieillards. Ainsi, chez les jeunes gens, c'est un effet de pléthore ; quant aux vieillards, il suffit d'un faux rapport, fait à contre-temps, d'une colère qui les transporte contre les gens de leur famille, pour les mettre hors d'eux-mêmes et les précipiter ensuite dans la démence. Les femmes ont mille sujets qui les tourmentent et les conduisent à cette maladie : c'est une haine, une jalousie contre un ennemi heureux, un chagrin, un accès de colère ; ces passions couvent, pour ainsi dire, sous les cendres, elles se nourrissent pendant un long temps, et produisent enfin la folie.

31. C'est là, n'en doutez pas, mon père, ce qui est arrivé à votre femme ; peut-être a-t-elle éprouvé récemment quelque chagrin : car ce n'est point la haine qui la possède, et cepen-

dant elle est malade, et nul médecin ne peut la délivrer de ses maux présents. Si quelque autre vous fait cette promesse, et s'il la guérit en effet, alors hâissez-moi, je suis coupable. Bien plus, mon père, je n'hésiterai point à vous dire que, quand son état ne serait pas entièrement désespéré, quand il y aurait encore quelque lueur de salut, je ne me déterminerais pas facilement à entreprendre la cure, je n'oserais pas lui verser tranquillement la potion; je craindrais l'événement et les traits injurieux. Ne savez-vous pas ce qu'on dit généralement : qu'il existe toujours un sentiment de haine entre les enfants d'un premier lit et leurs belles-mères, et que, quelque bonnes qu'elles soient, elles se laissent aller à une sorte de fureur féminine, qui leur est commune à toutes ? On serait donc fondé à soupçonner, si le mal empirait, si les remèdes étaient impuissants, que le traitement a été frauduleux ou criminel.

32. Tel est, mon père, l'état de votre femme : je vous le dis avec tout le respect que je vous dois, elle ne se porterait pas mieux, quand elle prendrait mille potions : il est donc inutile que j'entreprenne de la guérir, à moins que vous ne me pressiez de le faire dans l'intention de me voir échouer et de me couvrir de honte. Laissez-moi mériter la jalousie de mes confrères. Si vous me déshéritez une seconde fois, je n'irai point, quoique abandonné de tous, vous accabler de mes imprécations. Mais que dis-je ? Si votre maladie revient (puisse le ciel détourner ce malheur ! Mais ces sortes de maux, quand on les irrite, se plaisent à revenir), que ferai-je alors ? J'accourrai pour vous soigner, soyez-en convaincu ; je n'abandonnerai jamais le poste que la nature assigne aux enfants, je n'oublierai jamais, tant qu'il sera en mon pouvoir, que je vous dois la vie. Puis, lorsque vous serez revenu à la raison, ne puis-je espérer que vous me rappellerez encore ? Vous le voyez, en agissant de la même manière, vous provoquez la maladie, vous l'avertissez de revenir. Échappé d'hier à peine à de si grands maux, vous vous agitez avec violence, vous criez, et, chose plus dangereuse encore, vous vous laissez aller à la colère, vous vous abandonnez à la haine, vous invoquez les lois : hélas ! mon père, tels étaient les symptômes de votre première démence !



## XXX

PHALARIS<sup>1</sup>.

## PREMIER DISCOURS.

1. Nous sommes envoyés vers vous, habitants de Delphes, par notre souverain Phalaris, pour présenter au dieu ce taureau d'airain, et pour vous exposer ce qui nous paraît juste au sujet du donateur et de son offrande; tel est l'objet qui nous amène auprès de vous : voici maintenant la lettre de notre prince : « Habitants de Delphes, je voudrais, au prix de mes trésors, que tous les Grecs me connussent tel que je suis en effet, et non point défigurés par les bruits que la haine et l'envie ont semés sur mon compte auprès de ceux qui ne me connaissent pas : je voudrais surtout être connu de vous, qui êtes les ministres et les assesseurs d'Apollon Pythien, qui habitez, en quelque sorte, dans le sanctuaire et sous le toit du dieu. Je pense, en effet, que, si je parviens à me justifier à vos yeux, si je vous persuade qu'on m'accuse injustement de cruauté, votre suffrage me servira d'apologie auprès de tous les autres Grecs. Je prends à témoin de la vérité de mes discours le dieu même qu'on adore ici, lui qu'on ne saurait surprendre par des raisonnements captieux, ni circonvenir par un mensonge. Il n'est pas malaisé, sans doute, de tromper les hommes, mais un dieu, et ce dieu-là surtout, l'induire en erreur est chose impossible.

2. « Je suis né à Agrigente<sup>2</sup>, de parents distingués; je ne le

4. Ce discours est du genre de ceux que les rhéteurs appelaient *παραδόξους*. Le tyran Phalaris y fait l'apologie de ses crimes et de sa cruauté avec une rare habileté sophistique. On peut le rapprocher du *Phalaris* d'André Arnaud, du *Busiris* d'Isocrate, et du *Néron* de Jérôme Cardan. Le texte de ces trois déclamations se trouve dans le rare et curieux ouvrage de Dornaw : *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ, joco-seriæ*, Hanovix, 1619. Nous en donnons une analyse dans notre thèse latine : *De ludicris*, etc., p. 50 et suivantes.

2. Pour tout ce qui concerne Phalaris, voy. la dissertation de R. Bentley sur les *Épîtres de Phalaris*, et la quatrième de ces *Épîtres*, Amsterdam, 1777.

cède en noblesse à personne ; j'ai reçu une éducation libérale, je me suis appliqué à l'étude de la science ; j'ai toujours été populaire dans ma cité natale, équitable et modéré envers ceux qui administraient avec moi les affaires de la république. Violence, dureté, insolence, égoïsme, on n'a rien de pareil à me reprocher dans cette première période de ma vie. Bientôt, je m'aperçus que ceux du parti opposé au mien me dressaient des embûches, et cherchaient par tous les moyens à me faire périr. Agrigente était alors en proie aux factions : je ne trouvais d'autre refuge, d'autre sûreté, d'autre salut pour la ville et pour moi, que de m'emparer du pouvoir, afin de réprimer les séditeux et de faire rentrer les citoyens dans la voie de la raison. Ce projet fut goûté par un grand nombre d'hommes, gens modérés, bons patriotes, qui furent initiés à mes desseins et qui approuvèrent la nécessité de mon coup d'État. Ils me servirent dans mon entreprise, et je n'eus pas de peine à réussir.

3. « De ce moment les troubles cessèrent, et mon autorité fut reconnue : je gouvernai paisiblement, et la ville cessa d'être déchirée par les séditions. Je n'ordonnai ni meurtre, ni exil, ni confiscation, même contre ceux qui m'avaient tendu des pièges, quoique souvent il soit nécessaire d'oser ces violences, surtout pour affermir une autorité nouvelle. J'espérais par ma bonté, ma douceur, mon affabilité, mon respect pour les droits de tous, amener chacun à l'obéissance. Je fis donc trêve à mes inimitiés, je rentrai en grâce avec mes adversaires, je les admis presque tous dans mes conseils et à ma table. La négligence des premiers magistrats avait ruiné la ville : ce n'étaient partout que vols et brigandages. Je fis construire des aqueducs, de superbes édifices, une enceinte de fortifications solides ; en confiant les finances à de sages administrateurs, j'augmentai facilement les revenus de la cité ; je veillai à l'éducation de la jeunesse, j'étendis ma prévoyance aux vieillards ; enfin, je charmai le peuple par des spectacles, des distributions, des fêtes, des repas publics. Loin d'outrager les jeunes filles, de corrompre les jeunes gens, d'enlever les femmes, de lancer mes satellites, de menacer en despote, le nom seul de ces excès m'était odieux.

4. « Déjà même je songeais à quitter le pouvoir, à descendre du rang suprême ; je réfléchissais au moyen d'abdiquer avec le plus de sûreté. L'autorité souveraine, la permission de tout faire commençait à me peser, à me paraître un fardeau aggravé par l'envie ; je cherchais comment ma patrie pourrait se passer

du service que je lui rendais. Homme de simpleesse antique, tandis que je médite ces projets, voilà qu'on se soulève contre moi, on délibère sur les moyens de faire réussir la conjuration et la révolte, on ourdit des complots, on rassemble des armes, on recueille de l'argent, on fait appel aux voisins, on envoie des députés en Grèce, aux Athéniens et aux Spartiates. Le sort qui m'attendait, si je tombais en leur pouvoir, était déjà réglé : ils me menaçaient de me déchirer de leurs propres mains, et ils ont avoué publiquement, dans les tourments de la question, tous les supplices auxquels ils me réservaient. Si j'ai échappé à ces maux, je le dois aux dieux qui ont découvert la conspiration, et surtout à Apollon Pythien, qui me l'a révélée dans des songes, et qui m'a envoyé des avis fidèles de tout ce qu'on tramait contre moi.

5. « Ici je vous prie, habitants de Delphes, de vouloir bien, par la pensée, vous identifier avec mes craintes, et me donner conseil sur ce que j'avais à faire, lorsque, sur le point d'être pris au dépourvu, je dus chercher à me tirer d'embarras au milieu de ces conjonctures. Transportez-vous un moment en esprit à Agrigente, dans mon palais; voyez les préparatifs des conjurés, entendez leurs menaces, et dites-moi quel parti je dois prendre. User encore d'humanité avec eux, les épargner, les tolérer, après avoir été près d'éprouver leurs dernières rigueurs, on plutôt tendre la gorge nue à leurs coups, voir mourir sous mes yeux les êtres qui me sont le plus chers, n'eût-ce pas été me conduire en insensé ? Un homme de cœur, dont les pensées sont viriles et raisonnables, dont la bile s'échauffe au froissement d'une injustice, devait leur tenir tête. Pourvoir à ma sûreté, en garantissant l'avenir, c'est là, n'est-ce pas, ce que vous m'auriez conseillé ?

6. « Qu'ai-je donc fait ? J'ordonne que l'on m'amène les coupables, je leur permets de se justifier, je leur produis les preuves de leur crime, je les convaincs des moindres circonstances; ils n'osent rien nier; je les punis, moins irrité des complots tramés contre moi que de me voir forcé de renoncer au plan de conduite que j'avais adopté en prenant le pouvoir. Depuis ce temps, je continue de veiller à ma sûreté, et je ne manque pas de punir ceux qui en veulent à ma vie. Les hommes, pour cela, m'accusent de cruauté, sans réfléchir qui d'eux ou de moi en a donné le premier exemple. Oubliant les circonstances et les causes qui provoquaient les châtimens, ils blâment les châtimens en eux-mêmes et les cruautés qu'ils y croient voir. C'est comme si quelqu'un, voyant chez vous précipiter un sacrilège

du haut de la roche<sup>1</sup>, n'examinait point quel crime il a osé commettre, s'il s'est glissé la nuit dans le sanctuaire, s'il a dérobé les offrandes sacrées ou mis la main sur la statue du dieu, mais se mettait à vous accuser de barbarie, de ce qu'étant Grecs et revêtus d'un caractère sacré, vous avez souffert qu'un Grec, tout près du temple, car la roche, dit-on, est voisine de la ville, fût frappé d'un tel supplice. Vous ririez, j'en suis sûr, en entendant ces imputations, et tout le monde applaudirait à votre rigueur contre les impies.

7. « En général, les peuples, sans examiner les qualités de celui qui leur commande, sans se demander s'il est juste ou injuste, haïssent le nom même de la tyrannie et le tyran. Fussiez-vous un Éaque, un Minos, un Rhadamanthe, ils cherchent aussi bien à vous perdre, en ne se mettant sous les yeux que les tyrans injustes, et en confondant les bons dans une haine commune, à cause de la même dénomination. J'ai cependant entendu dire qu'un grand nombre de tyrans sages ont régné en Grèce, sous ce nom odieux, et qu'ils ont fait preuve d'un caractère vertueux et humain. Quelques-uns même ont gravé dans votre temple de courtes maximes, qui sont comme des ornements et des offrandes en l'honneur d'Apollon Pythien.

8. « Vous voyez que les législateurs décernent plus de peines qu'ils ne proposent de récompenses : toute disposition leur paraît inutile, sans l'attente et la crainte du châtement. Mais nous autres tyrans, qui ne régnons que par la contrainte, nous qui commandons à des hommes dont la haine et les embûches nous poursuivent, combien ce mode de gouvernement ne nous est-il pas plus nécessaire encore, quand nous voyons échouer nos vains épouvantails, et que la fable de l'hydre se renouvelle pour nous ? Plus nous coupons, plus les occasions de punir se multiplient. Il nous faut, par Jupiter ! sans cesse détruire, abattre ce qui repousse, et le brûler comme faisait Iolas<sup>2</sup>, si nous voulons conserver notre pouvoir. Et, du moment qu'on en est réduit à cette nécessité, il faut ou rester fidèle à son système, ou mourir si l'on devient indulgent. Pensez-vous, en effet, qu'il existe un homme assez cruel, assez féroce, pour se faire un plaisir de flageller, d'entendre gémir, de voir égorger ses semblables, à moins

1. « Le rocher dont il est question s'appelait *Yampeia*. Les seuls sacrilèges étaient précipités du haut de cette pierre. Lucien raille ici les habitants de Delphes, qui précipitèrent injustement Esope, après l'avoir accusé, par une calomnie atroce, d'avoir dérobé un vase consacré à Apollon. » BELIN DE BALLU.

2. Voy. ce mot dans le *Dict.* de Jacobi.

qu'il n'ait un motif puissant de rigueur ? Combien de fois j'ai répandu des larmes, à la vue de ceux que déchiraient les lanières ! Combien de fois je suis forcé de plaindre et de déplorer mon sort, moi qui endure une peine plus cruelle et plus longue ! Pour un homme d'un caractère sensible, mais sévère par nécessité, il est bien plus difficile de sévir que de subir un châtement.

9. « A parler franchement, si j'avais à choisir, ou de punir quelqu'un injustement ou de mourir, sachez que, sans hésiter, je préférerais la mort à une punition injuste. Mais, si l'on me disait : « Phalaris, voulez-vous mourir, ou punir justement ceux qui trament contre vous ? » je choiserais ce dernier parti. Je vous le demande encore à vous-mêmes, habitants de Delphes, lequel des deux paraît préférable, ou de mourir sans l'avoir mérité, ou de sauver injustement celui qui attend à nos jours ? Personne, je pense, n'est assez insensé pour ne pas préférer sa propre vie au salut de ses ennemis. Cependant, combien n'en ai-je pas épargné, qui avaient conspiré contre moi : par exemple, Acanthe, Timocrate, et Léagoras, son frère, en souvenir de notre ancienne amitié ?

10. « Si d'ailleurs vous voulez connaître mieux encore qui je suis, interrogez les étrangers qui viennent à Agrigente, demandez-leur comment je me comporte à leur égard, si je traite avec humanité tous ceux qui abordent chez moi. J'entretiens dans mes ports des affidés qui m'instruisent du nom et de la patrie de ceux qui débarquent, et, de cette manière, je les reçois et je les congédie avec honneur. Quelques-uns même viennent exprès pour me voir, parmi les plus sages de la Grèce, et ne reculent point devant ma société. Ainsi, tout récemment, le sage Pythagore est venu me visiter, avec de tout autres idées sur mon compte : quand il m'eut pratiqué, il s'en alla faisant l'éloge de ma justice, et plaignant la nécessité où j'étais d'être cruel. Pensez-vous, en effet, qu'un homme si bon envers les étrangers voulût être injuste avec des concitoyens, s'il n'avait éprouvé leur injustice ?

11. « Voilà ce que j'avais à vous dire pour ma justification : tout en est vrai, juste, et, selon moi, plus digne d'éloge que de haine. Quant à mon offrande, écoutez comment je suis devenu possesseur de ce taureau, sans l'avoir commandé au statuaire. Je ne suis point assez fou pour désirer la possession de semblables objets. Il y avait à Agrigente un nommé Périlaüs<sup>1</sup>, excellent sculpteur, mais le pire des hommes. Ce Périlaüs, bien éloigné de connaître mes véritables sentiments, s'imaginait qu'il me ferait plaisir en inventant quelque nouveau supplice, comme

1. On lui donne plus ordinairement le nom de Périllus.

si je ne me plaisais qu'à punir. Il fabriqua donc ce taureau et vint me le présenter. C'est une œuvre parfaite, et d'une exécution merveilleuse ; il ne manque à l'animal que le mouvement, et, si on l'entendait mugir, on le croirait en vie. A la première vue, je m'écriai : « Voilà une offrande digne d'Apollon Pythien. Il faut envoyer ce taureau au dieu ! » Alors Périlaüs : « Que serait-ce, dit-il, si vous connaissiez l'art avec lequel il est fait à l'intérieur, et l'usage auquel il peut être employé ? » Ouvrant alors le taureau par le dos : « Lorsque vous voudrez, ajouta-t-il, châtier quelqu'un, faites-le monter dans cette machine, enfermez-le, ajustez ensuite ces flûtes aux naseaux du taureau, et ordonnez qu'on lui allume du feu sous le ventre. Bientôt celui qui sera dedans poussera des gémissements et des cris, pénétré de douleurs insupportables ; mais le son de sa voix, en passant par les flûtes, formera des sons mélodieux, et soupirera un air plaintif, un mugissement lugubre, qui vous charmera pendant que l'autre subira sa peine. »

12. « A peine eus-je entendu cet homme, que je détestai son abominable invention, et, tout indigné contre cette affreuse machine, je voulus lui faire subir le supplice qu'il avait imaginé : « Eh bien ! lui dis-je, Périlaüs, si vous ne me faites pas de vaines promesses, montrez-nous l'effet véritable de votre art ; entrez dans le taureau, imitez la voix d'un homme qui crie, et nous jugerons si, comme vous le dites, les flûtes produisent d'harmonieux accords. » Périlaüs obéit. Dès qu'il est entré, je l'enferme, et j'ordonne qu'on allume du feu par-dessous : « Reçois, lui dis-je alors, une digne récompense de ton admirable invention, et chante-nous le premier la musique que tu as composée. » Ainsi fut-il justement puni, en essayant lui-même sa machine. Je le fis toutefois retirer, pendant qu'il vivait et respirait encore, afin qu'il ne souillât point la statue par sa mort ; je le fis précipiter du haut d'un rocher et laisser sans sépulture. Je purifiai ensuite le taureau, et je vous l'envoie pour le consacrer au dieu, après avoir ordonné qu'on y gravât cette histoire, mon nom, comme donateur, celui de Périlaüs, son invention, la juste vengeance que j'en ai tirée, la musique de l'ingénieur statuaire, et l'essai qu'il en a fait le premier.

13. « Pour vous, habitants de Delphes, vous ne ferez rien que de juste en offrant un sacrifice en mon nom avec mes envoyés, et en plaçant ce taureau dans un endroit apparent du temple, afin que tous voient comment je me conduis envers les méchants, et quelle punition j'inflige à l'exès de leur scélératesse. Je donne comme preuves suffisantes de mon caractère

la punition de Périlaüs et la dédicace de ce taureau, que je n'ai point réservé pour entendre les soupirs d'autres victimes, ni les sons mélodieux des flûtes, et qui n'a jamais fait entendre que les mugissements de l'inventeur. Lui seul a fait l'épreuve de son art, et j'ai mis fin à sa chanson inhumaine et barbare. Voilà ce qu'à présent je puis offrir au dieu : plus tard je lui ferai souvent d'autres offrandes, si j'obtiens de lui de n'être plus forcé de recourir à des supplices. »

14. Telle est, habitants de Delphes, la lettre de Phalaris; il dit la vérité, il vous raconte exactement les faits, et il est juste que vous croyiez à notre déposition, attendu que nous avons été les témoins oculaires de sa conduite et que nous n'avons, en ce moment, aucun motif de vous en imposer. S'il faut, toutefois, vous implorer en faveur d'un homme qui passe faussement pour cruel, et qui se voit forcé de punir, nous vous supplions, comme citoyens d'Agrigente, comme Grecs et Doriens d'origine, d'accorder à ce prince votre amitié qu'il désire; il est tout prêt à bien mériter de votre ville en général et de chacun de vous en particulier. Recevez donc ce taureau, consacrez-le au dieu, faites des vœux pour la ville d'Agrigente et pour Phalaris. Ne nous renvoyez point sans nous accorder notre demande, ne faites pas cette injure à notre souverain, ne privez point le dieu d'une offrande qui est à la fois un chef-d'œuvre de l'art et un monument de justice.

## XXXI

PHALARIS<sup>1</sup>.

## SECOND DISCOURS.

1. Je ne suis pas un hôte des Agrigentins, habitants de Delphes, je n'ai jamais été reçu chez Phalaris : je n'ai aucun motif

1. Ce discours est celui d'un prêtre de Delphes, qui conseille de recevoir le présent de Phalaris.

de bienveillance envers lui, ni aucun espoir d'amitié future; mais, après avoir entendu ses envoyés et leur discours plein de justesse et de modération, après avoir considéré l'intérêt de la religion, l'utilité publique, et surtout la dignité de Delphes, je me lève pour vous exhorter à ne pas faire injure à un souverain rempli de piété, à ne point refuser une offrande qui porte déjà le nom d'Apollon, et qui doit servir à perpétuer le souvenir de trois grands faits, l'habileté de l'artiste, son invention exécration et la juste punition qu'il a subie.

2. Il me semble qu'élever le moindre doute sur l'objet qui nous occupe, qu'agiter la question que nous ont soumise les magistrats, si nous devons accepter ou rejeter cette offrande, c'est manquer aux devoirs de la religion, ou plutôt c'est commettre une impiété excessive; en effet, cette action est réellement un sacrilège d'autant plus criminel, qu'il y a moins d'irréligion à dérober une offrande déjà consacrée, qu'à détourner ceux qui veulent en placer une dans le temple.

3. Or, je vous prie, comme habitant de Delphes, et comme ayant ma part de sa bonne renommée, si nous la conservons, ou du bruit contraire, s'il en résulte quelque'un des faits actuels, de ne pas fermer le temple aux hommes pieux, de ne pas déshonorer notre ville aux yeux de tous, en laissant croire qu'elle calomnie les offrandes faites au dieu et qu'elle soumet les donateurs aux suffrages d'un tribunal. Autrement, personne n'osera plus rien offrir, sachant que le dieu n'acceptera aucun présent, s'il n'a reçu l'approbation des Delphiens.

4. Cependant Apollon Pythien a déjà prononcé en faveur de la justice de cette offrande. S'il détestait Phalaris, si ce présent lui eût été odieux, il pouvait aisément le submerger dans la mer ionienne avec le vaisseau qui le portait: au contraire, il a fait régner, nous dit-on, le calme le plus favorable, durant toute la traversée, et a fait aborder l'équipage sain et sauf à Cirrha<sup>1</sup>.

5. Rien ne prouve mieux qu'il applaudit à la piété du monarque. Il faut donc que vous portiez un suffrage conforme à celui du dieu et ajoutiez ce taureau aux autres ornements du temple; car il serait absurde que celui qui envoie un si magnifique présent au dieu emportât du temple une sentence qui le condamne, et qu'il n'obtint pour prix de sa piété qu'un jugement qui le déclare indigne de consacrer aucune offrande.

6. Mon adversaire, comme s'il arrivait directement d'Agri-

1. Port de Phocide.



gente, parle en style tragique des meurtres, des violences, des brigandages du tyran; il semble qu'il ait eu sous les yeux les excès qu'il décrit; et pourtant, vous savez tous qu'il n'a jamais voyagé, ni mis le pied sur un vaisseau. Il faut, sur de pareils faits, ne croire que difficilement ceux même qui s'en disent victimes: on ne sait jamais bien s'ils disent la vérité; à plus forte raison ne devons-nous pas condamner ce que nous ne connaissons point par nous-mêmes.

7. Si du reste de telles choses se sont passées en Sicile, nous n'avons point à Delphes à nous en préoccuper, à moins qu'au lieu de prêtres nous ne prétendions être juges; alors, quand il faudra offrir des sacrifices, servir le dieu, lui présenter les offrandes qu'on lui envoie, formons-nous en tribunal et discutons pour savoir si les tyrans qui règnent par delà la mer ionienne sont injustes ou non.

8. Laissons les autres agir comme il leur plaît: la seule chose, selon moi, qui nous soit nécessaire, c'est de connaître nos propres usages, pourquoi ils sont établis, s'ils sont encore en vigueur, quel avantage nous trouvons à les suivre. Nous habitons une contrée hérissée de précipices, nous labourons des cailloux; il n'est pas besoin, pour le prouver, d'invoquer le témoignage d'Homère<sup>1</sup>, vos propres yeux peuvent vous en convaincre: ainsi la terre ne nous permet d'espérer qu'une longue disette. Mais le temple, mais Apollon Pythien, et l'oracle, et les sacrifices, et les pieuses offrandes, valent pour nous les plaines de Delphes; ce sont nos revenus, nos richesses; c'est notre nourriture, à parler franchement entre nous; et, pour le dire avec les poètes<sup>2</sup>:

C'est un bien qui nous vient, sans soin et sans culture;

c'est un champ que le dieu laboure pour nous, et qui nous fournit non-seulement les productions des autres territoires de la Grèce, mais qui donne à Delphes tout ce que font naître la Phrygie, la Lydie, la Perse, l'Assyrie, la Phénicie, l'Italie et les contrées hyperboréennes. Après Apollon, nous sommes l'objet du culte de tous les peuples; nous vivons au sein de l'abondance et de la prospérité; tel a été le passé, tel est le présent; puissions-nous ne pas voir finir cette heureuse vie!

9. Personne ne se souvient qu'on ait jamais été aux voix pour admettre une offrande ou qu'on ait empêché quelqu'un de faire

1. *Iliade*, II, v. 20.

2. *Odyssée*, I, v. 429.

## PHALARIS.

sacrifice; et c'est, je pense, grâce à cet usage, que notre temple est arrivé au faite de la renommée et au comble de la richesse. Il ne faut donc pas invoquer aujourd'hui, ni modifier en rien les lois anciennes; il ne faut pas nous mettre à juger scrupuleusement les dons, nous enquerir de la provenance de ce qu'on nous envoie, nous demander d'où viennent les offrandes, qui les adresse, quelle en est la nature. Notre ministère est de les recevoir sans difficulté et de les consacrer, en servant tout à la fois et le dieu et la piété des donateurs.

10. Il me semble, habitants de Delphes, que le plus sage parti à prendre dans cette circonstance, c'est de considérer, avant tout, le nombre et l'importance des objets sur lesquels vous avez à délibérer. Il s'agit d'abord du dieu, du temple, des sacrifices, des offrandes, des usages antiques, des vieilles coutumes, de la gloire de notre sanctuaire; viennent ensuite les intérêts de cette ville, ceux de notre communauté, ceux de chacun des habitants de Delphes; enfin, et par-dessus tout, la gloire ou l'opprobre dont vous allez vous couvrir aux yeux des hommes. Je ne crois pas que vous puissiez trouver rien de plus important, si vous écoutez la raison, rien de plus essentiel.

11. Voici donc sur quoi nous avons à délibérer. Ce n'est point d'un tyran nommé Phalaris, ni de ce taureau, ni de cette masse d'airain qu'il s'agit, mais de tous les rois, de tous les souverains qui vénèrent notre temple, de l'or, de l'argent, et des autres offrandes précieuses qu'on y dépose chaque jour en l'honneur du dieu; nous devons, en effet, faire passer le dieu avant toute autre considération.

12. Pour quelle raison cesserions-nous donc de nous conduire à l'égard des offrandes comme on l'a toujours fait depuis les temps les plus reculés? Qu'avons-nous à reprocher à nos vieux usages, pour en introduire de nouveaux? Et ce qui ne s'est jamais pratiqué depuis que nous habitons cette ville, qu'Apolon Pythien rend des oracles, que le trépied parle aux mortels, que la prêtresse est inspirée, pourquoi voulons-nous l'établir aujourd'hui? Pourquoi citer à un tribunal, soumettre à une enquête ceux qui apportent leurs dons? Vous voyez pourtant comment cette ancienne coutume, cette liberté, cette licence accordée à tous a rempli votre temple de biens immenses, tous s'empressant d'y offrir leurs présents, quelques-uns même excédant leurs facultés pour enrichir le dieu.

13. Si vous vous érigez en juges, en inquisiteurs des offrandes, je crains que bientôt nous ne manquions de matière à nos enquêtes: personne ne consentira jamais à comparaître

comme un coupable, à se laisser juger après les frais et les dépenses qu'il aura faites, et à s'exposer à perdre la vie. Car comment vivre, après avoir été déclaré indigne de consacrer une offrande?

## XXXII

### ALEXANDRE OU LE FAUX PROPHÈTE<sup>1</sup>.

1. Tu t'imagines peut-être, mon cher Celsus<sup>2</sup>, m'avoir imposé une tâche facile et légère, quand tu m'as prié d'écrire la vie d'Alexandre d'Abonotichos<sup>3</sup>, le fameux imposteur, avec ses fraudes, ses ruses hardies, ses prestiges, d'en faire un livre et de te l'adresser. Mais si l'on voulait raconter tout cela en détail, ce serait une œuvre aussi longue que le récit des exploits d'Alexandre fils de Philippe : la perversité de l'un serait égale à la grandeur d'âme de l'autre. Cependant, si tu veux me lire avec indulgence, et suppléer aux lacunes de ma narration, j'entreprendrai pour toi ce travail et j'essayerai de nettoyer cette écurie d'Augias<sup>4</sup>, sinon tout entière, du moins selon mes forces : j'en emporterai quelques paniers d'ordures, qui te permettront de juger quelle énorme quantité de fumier ont pu faire trois mille bœufs en plusieurs années.

2. Je rougis toutefois pour nous deux, pour toi et pour moi : pour toi, de croire que la mémoire d'un homme trois fois exécrationnable est digne du souvenir de l'histoire ; pour moi, d'employer mon travail à tracer un pareil récit, à dire les actions d'un homme qui, loin de mériter d'être offert aux regards des hommes instruits, devrait être exposé sur un grand théâtre, pour y être déchiré par les singes et les renards. Si cependant

1. On peut rapprocher la vie de cet imposteur de la biographie du fameux Joseph Balsamo, dit *Cagliostro*.

2. Philosophe épicurien, qui avait composé contre le christianisme un ouvrage intitulé : *Δόγος ἀληθής*, *Discours véritable*, divisé en huit livres, lequel a été réfuté par Origène, qui nous en a conservé quelques fragments.

3. Ville de Paphlagonie, sur les bords du Pont-Euxin

4. Allusion à l'un des travaux d'Hercule

on voulait nous en faire un erime, nous aurions à produire pour exemple un fait analogue. Arrien<sup>1</sup>, le disciple d'Épictète, homme distingué chez les Romains, et dont la vie a été tout entière consacrée à la science, a composé un ouvrage semblable, et sa conduite justifie la nôtre. Il n'a point, en effet, dédaigné d'écrire la vie d'un fameux brigand nommé Tilliborus<sup>2</sup>. Pour nous, nous allons faire l'histoire d'un brigand plus cruel encore, et ce n'est pas au milieu des forêts ni sur les montagnes, mais dans les villes qu'il exerçait sa scélératesse; il ne parcourait pas seulement, en les dévastant, la Mysie<sup>3</sup>, le mont Ida ou quelques déserts de l'Asie; c'est l'empire romain, pour ainsi dire tout entier, qu'il remplissait de ses déprédations.

3. Mais avant de t'entretenir de sa personne, je veux d'abord te tracer son portrait du mieux que je vais pouvoir, n'ayant pas la prétention d'être un grand peintre. Sa taille, pour commencer par là, était haute, sa physionomie belle, avec quelque chose de divin: il avait le teint blanc et le menton peu fourni de barbe; ses cheveux naturels, mêlés à une chevelure artificielle, s'y ajustaient avec tant d'adresse qu'il était peu de gens capables de découvrir cette fraude; ses yeux étincelaient et brillaient d'un éclat surhumain: sa voix était douce et sonore; en un mot, il était de tout point irréprochable.

4. Tel était son extérieur: pour son âme et son caractère, ô Hercule qui détournes les malheurs! ô Jupiter sauveur, et vous Dioscures qui écarterez les fléaux, plutôt tomber au pouvoir des ennemis que de se trouver avec un pareil homme! Son intelligence, sa sagacité, sa pénétration, le mettaient de beaucoup au-dessus des autres: joignons-y de la curiosité, une grande facilité à apprendre, de la mémoire, un esprit capable de se livrer à n'importe quelle science, le tout au suprême degré. Mais il abusait étrangement de tous ces avantages, et les nobles instruments qu'il avait entre les mains ne servirent qu'à lui faire surpasser les hommes les plus décriés pour leur scélératesse, les Cercope, les Eurybate, les Phrynonidas, les Aristodème, les Sostrate<sup>4</sup>. Lui cependant écrivant un jour à Rutillianus<sup>5</sup>, son gendre, et parlant modestement de lui-même, se comparait à

1. Voy Vossius, *Hist. gr.*, édition Westermann, p. 257 et suivantes.

2. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu.

3. Quelques éditions portent *Μιύα*; nous avons traduit d'après la correction de Paulmier de Grentemesnil, adoptée depuis par les éditeurs de Lucien.

4. Tous brigands fameux.

5. Il en sera bientôt question avec plus de détails.

Pythagore. Mais, que Pythagore me le pardonne, cet homme sage, ce divin philosophe, s'il eût vécu du temps d'Alexandre, il n'eût été, j'en suis sûr, auprès de lui qu'un enfant. Au nom des Grâces, ne va pas croire que je dis ceci pour insulter Pythagore, ni que j'essaye de les mettre tous deux en parallèle pour leurs actions. Mais quand on rassemblerait toutes les calomnies odieuses que l'on a semées contre Pythagore, et à la vérité desquelles je ne crois nullement, elles ne donneraient pas la plus légère idée de la fourberie d'Alexandre. Imagine-toi, représente-toi par la pensée la trempe d'âme la plus mobile, un composé de mensonges, de ruses, de parjures, de mauvais desseins; un génie prompt, audacieux, bravant le danger, patient dans l'exécution de ses projets; persuasif, attirant la confiance, imitateur hypocrite de la vertu et sachant feindre des vues contraires à ses véritables desseins. Jamais personne ne le vit pour la première fois, sans le croire le meilleur, le plus doux, le plus simple, le plus véridique des hommes. Avec tout cela, un air de grandeur qui donnait à penser que ses idées n'étaient jamais occupées à de frivoles détails, mais tournées vers les plus hauts projets.

5. Dans sa jeunesse, il avait une fort belle figure, comme on en pouvait encore juger par la paille<sup>1</sup> et comme je l'ai souvent entendu dire; mais il se prostituait sans pudeur et se donnait à qui voulait le payer. Entre autres amants, il eut affaire à un de ces fourbes qui se disent habiles dans la magie et dans les enchantements divinatoires, gens qui font espérer des faveurs amoureuses, la délivrance d'un ennemi, la découverte d'un trésor, la chance d'un héritage. Celui-ci, voyant un enfant plein d'intelligence, prêt à tout ce qu'il en voudrait faire, et non moins épris de la fourberie de son maître que le maître l'était de la beauté de son élève, se chargea de l'instruire, et ne cessa d'en user comme d'un aide, d'un ministre, d'un serviteur. Cet imposteur était, du reste, une sorte de médecin, qui savait, aussi bien que la femme de l'Égyptien Thoon,

Mêler à des poisons des plantes salutaires<sup>2</sup>,

et qui était le successeur et l'héritier de cette magicienne. Ce maître d'Alexandre, et tout ensemble son amoureux, était origi-

1. Allusion au vers 214 du XIV<sup>e</sup> chant de l'Odyssée. Cette métaphore est tirée de l'agriculture. Comme on connaît par le chaume la beauté de la moisson qu'il a produite, on voit, aux traits de la vieillesse, quels étaient dans un âge plus tendre les agréments du visage.

2. Homère, *Odyssée*, IV, v. 252,

naire de Tyane, ami intime du fameux Apollonius<sup>1</sup>, et initié à sa mise en scène tragique : tu vois à quelle école avait été formé mon héros.

6. La barbe commençait à lui poindre, lorsque son charlatan de Tyane vint à mourir et le laissa dans la pauvreté : la fleur de jeunesse, dont il avait vécu, commençant à se faner, il se met à rouler de vastes projets. Il prend pour associé un chronographe de Byzance, un de ces hommes qui vont courant les jeux publics, personnage de mœurs infâmes, nommé, je crois, Cocconas ; puis ils partent tous deux pour aller faire leurs tours et tondre les gens gras, suivant l'expression qui, dans l'argot des magiciens, sert à désigner les hommes du vulgaire. Dans ces circonstances, ils rencontrent une Macédonienne, riche, hors d'âge, mais voulant encore se faire aimer : ils vivent quelque temps à ses dépens ; et la suivent de Bithynie en Macédoine. Elle était de Pella, cité jadis florissante sous les rois macédoniens, mais ne comptant plus aujourd'hui que quelques pauvres habitants.

7. Ils voient en ce pays des serpents d'une grandeur considérable, mais si privés et si doux, qu'ils sont nourris par des femmes, dorment avec les enfants, se laissent fouler aux pieds et presser aux mains sans colère, et têtent à la mamelle comme des nourrissons. L'espèce en est très-nombreuse ; et c'est probablement à cette circonstance qu'est due la légende d'Olympias : elle couchait, je pense, avec un de ces serpents, lorsqu'elle était enceinte d'Alexandre<sup>2</sup>. Nos aventuriers achètent pour quelques oboles le plus beau de ces reptiles.

8. Ce fut là, comme dit Thucydide<sup>3</sup>, le commencement de la guerre. Ces deux effrontés fripons, disposés à toute espèce de crimes, avaient aisément compris, en s'associant, que la vie des hommes est soumise à deux tyrans impérieux, l'espérance et la crainte, et qu'un homme, qui saurait à propos exploiter l'une ou l'autre, arriverait vite à la richesse. Ils savaient que celui qui craint ou qui espère désire ardemment et nécessairement connaître l'avenir ; que Delphes s'était autrefois, par ce moyen, enrichie et rendue célèbre, ainsi que Délos, Claros et les Branchides<sup>4</sup> ; que ces deux tyrans des hommes, dont j'ai parlé tout à l'heure, la crainte et l'espérance, les amènent sans cesse dans les temples, où, pour apprendre l'avenir, ils sacrifient des héca-

1. Fameux imposteur dont Philostrate a écrit la vie en huit livres.

2. Voy. notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, p. 71 et suivantes.

3. Livre II, chap. 1.

4. Voy. *Branchos* dans le *Dict. de Jacobi*.

tombes et offrent des briques d'or. Occupés entre eux de ces idées qu'ils mettent en commun, ils imaginent d'établir un sanctuaire et un oracle. S'ils avaient du succès, ils espéraient devenir bientôt riches et fortunés. Ils réussirent, en effet, au delà même de leur attente, et leurs espérances furent dépassées.

9. De là ils examinèrent, d'abord en quel pays, puis de quel point de départ et comment ils conduiraient leur entreprise. Cocconas regardait Chalcédoine comme un théâtre convenable. C'était une ville marchande, située entre la Thrace et la Bithynie, à peu de distance de l'Asie, de la Gallo-Grèce et de toutes les nations environnantes. Alexandre, de son côté, donnait la préférence à sa patrie : il soutenait, ce qui était vrai, que, pour commencer leur entreprise, ils avaient besoin d'hommes épais et grossiers, tels qu'étaient, selon lui, les Paphlagoniens voisins d'Abonotichos, gens tellement superstitieux et imbéciles que, dès qu'il vient à paraître quelque devin suivi d'un joueur de flûte, de tambour ou de cymbales, ne prédit-il l'avenir, comme on dit, qu'avec un crible, ils accourent autour de lui, la bouche béante, et le croient un envoyé du ciel.

10. Après une légère discussion, l'avis d'Alexandre prévalut. Arrivés à Chalcédoine (car ils pensaient que cette ville leur serait aussi de quelque utilité), ils enfouissent dans le temple d'Apollon, le plus ancien du pays, des tablettes d'airain, qui disaient que bientôt Esculape, accompagné d'Apollon son père, allait venir dans le Pont et fixerait son séjour à Abonotichos. Ces tablettes, trouvées à point nommé, on a soin d'en divulguer l'inscription dans toute la Bithynie, dans le Pont et particulièrement dans Abonotichos. Les habitants de cette ville décrètent au même instant l'érection d'un temple et se mettent à en creuser les fondements. Cependant Cocconas demeure à Chalcédoine où il répand des oracles douteux, ambigus, énigmatiques ; mais il ne tarde pas à mourir, mordu, je crois, par une vipère.

11. Alexandre, de son côté, s'avance les cheveux flottants et bouclés, vêtu d'une robe de pourpre à raies blanches, avec un manteau blanc par-dessus, une épée recourbée à la main, comme on représente Persée, dont il prétendait descendre par sa mère. Ces pauvres Paphlagoniens, qui savaient pourtant bien que ses parents étaient des gens humbles et obscurs, n'en croient pas moins à l'oracle qui disait :

Descendant de Persée, issu de Podalire,  
Cher à Phébus, dont le pouvoir l'inspire,  
Alexandre compte des dieux.  
Parmi ses illustres aïeux.

Or, ce Podalire était un homme perdu de débauches, et pris d'une ardeur si furieuse pour les femmes, qu'il était venu de Tricca ' jusqu'en Paphlagonie, pour jouir de la mère d'Alexandre. On trouva encore un oracle, où la Sibylle s'exprimait ainsi :

Près de Sinope, aux rives de l'Éuxin,  
 Entre des murs soumis aux princes d'Ausonie,  
 On verra naître un célèbre devin,  
 Dont le nom seul dira la valeur infinie :  
 D'abord l'unité simple, ensuite trois fois dix,  
 Puis l'unité cinq fois et trois fois la vingtaine,  
 Forment le nom puissant, quand tu les réunis,  
 De celui qui t'arrache à la perte certains<sup>1</sup>.

12. Armé de cet appareil tragique, Alexandre arrive, après quelque temps d'absence, dans sa ville natale, où il attire tous les regards et se fait admirer, en feignant parfois un transport divin, et en paraissant avoir la bouche pleine d'écume. Cet artifice ne lui était pas difficile; il n'avait qu'à mâcher de la racine de struthium, herbe qui sert à la teinture : mais cette écume avait pour les spectateurs quelque chose de surnaturel et de terrible. Depuis longtemps, en outre, il avait fabriqué avec de la toile une tête de serpent, qui ressemblait assez à une figure humaine : elle était peinte, façonnée avec art; la bouche s'ouvrait et se fermait à volonté au moyen de crins de cheval; il en sortait une langue double, noire, comme celle des serpents, qui s'avancait et se retirait aussi à l'aide de ces crins. Ils avaient, en outre, leur serpent de Pella, qu'ils nourrissaient à la maison, en attendant le moment de le faire paraître en scène et de lui faire jouer le premier rôle dans la pièce.

13. Quand il fallut commencer, voici la machination qu'on employa. Alexandre descend la nuit dans les fondements nouvellement creusés pour l'érection du temple : l'eau s'y était amassée, soit qu'elle eût filtré à travers les terres, soit qu'elle fût tombée du ciel; il y dépose un œuf d'oie, qu'il avait préalablement vidé, et dans lequel était renfermé un serpent nouveau-né; il enfonce cet œuf dans une cavité pleine de vase et retourne chez lui. Le lendemain, il court à la place publique, sans autre vêtement qu'une ceinture brodée d'or qui lui recouvre les par-

1. Ville de Thessalie, patrie d'Héliodore, auteur du roman de *Théagène et Chariclée*.

2. Voici l'explication de cet oracle, qui joue sur les lettres ΑΑΞΕ, commencement du nom d'Alexandre: Α vaut 4, Α' vaut 30, Ε 5, Ε' 60. Le nom entier signifie *protecteur de l'homme*.



ties, sa fameuse épée recourbée à la main, secouant sa chevelure flottante, comme les fanatiques qui célèbrent les fêtes de la Bonne Déesse, monte sur une sorte d'autel élevé, d'où il harangue le peuple, et félicite la ville de la visite prochaine de son dieu tutélaire. Les assistants, femmes, enfants, vieillards, (la ville entière était accourue), saisis d'étonnement, se répandent en prières et en adoration. Pour lui, mêlant à ses discours quelques mots inintelligibles, hébreux ou peut-être phéniciens, il achève d'en imposer à ces hommes crédules qui ne comprenaient rien de ce qu'il leur disait, si ce n'est que les noms d'Apollon et d'Esculape revenaient fréquemment dans ses paroles.

14. Il arrive bientôt sur un char au temple futur, se fait porter à l'endroit creusé, à la source même de l'oracle, entre dans l'eau en chantant à pleine voix un hymne en l'honneur d'Esculape et d'Apollon, et prie le dieu de venir dans la ville sous de favorables auspices. Il demande alors une coupe, on la lui donne; il la plonge aussitôt dans l'eau, et tire du milieu de la vase l'œuf dans lequel le dieu était renfermé, et dont il avait eu soin de boucher l'ouverture avec de la cire blanche et de la céruse : prenant alors cet œuf dans ses mains, il s'écrie qu'il tient Esculape lui-même. Les spectateurs, les regards fixés sur ce qu'il va faire, sont tout étonnés de voir qu'il a trouvé un œuf au milieu de l'eau. Alexandre le casse dans le creux de sa main et leur montre le petit serpent. Les assistants, le voyant s'agiter et se rouler autour des doigts du devin, jettent de grands cris, saluent le dieu et félicitent la ville de son bonheur. Chacun, la bouche ouverte, éclate en prières, en souhaits de trésors, de richesses ou de santé adressés au dieu. Alexandre, remontant sur son char, regagne sa demeure en emportant son Esculape nouveau-né, deux fois mis au monde, tandis que les autres hommes ne naissent qu'une fois, et non pas issu de Coronis, ni d'une corneille<sup>1</sup>, mais d'une oie. Le peuple tout entier l'accompagne, ivre de fanatisme et fou d'espérances.

15. Durant plusieurs jours, le prophète ne quitte pas sa maison, convaincu, ce qui était, qu'au bruit de cet événement tous les Paphlagoniens allaient accourir. Lorsque la ville regorge d'hommes sans cervelle, sans cœur et sans ressemblance avec ceux qui vivent de pain, mais qui, à la forme près, ne sont que des moutons, notre devin se place dans une chambre, assis sur un lit, vêtu d'une longue robe, comme il convient à un dieu, met dans son sein l'Esculape de Pella, qui était, ainsi que nous

1. Jeu de mots entre Coronis, mère d'Esculape, et *κορώνη*, corneille.

l'avons dit, d'une grandeur et d'une beauté remarquables; puis, le tournant autour de son cou, de manière que la queue sortît de dessous la robe, vu que la longueur du serpent permettait qu'enroulé dans le sein du prophète il traînât jusqu'à terre, il lui tient la tête cachée sous son aisselle, ce que le reptile souffre avec patience, et fait voir, par l'ouverture de sa tunique, la tête de toile qu'il a fabriquée, comme si c'était réellement celle du serpent.

16. Figure-toi maintenant, dans une chambre mal éclairée, où ne pénètre qu'une faible lumière, un flux d'hommes tout hors d'eux-mêmes, frappés d'admiration et exaltés par l'espérance. A peine entrés, le premier prodige qui les étonne à bon droit, c'est de voir comment le petit serpent est devenu si gros en si peu de jours. Sa forme humaine, sa douceur ne les surprennent pas moins. Mais bientôt ils sont obligés de sortir, sans avoir pu rien examiner de près, poussés par la foule qui entre sans interruption. On avait pratiqué une issue en face de la porte, comme on le fit, dit-on, à Babylone, pour les Macédoniens, lorsque Alexandre tomba malade et fut réduit à l'extrémité, et que les soldats, entourant le palais, voulurent voir leur prince et lui dire un dernier adieu. Du reste, cette représentation ne fut pas la seule que donna cet imposteur; il la renouvela plusieurs fois, dit-on, surtout en faveur des riches nouvellement arrivés.

17. Cependant, mon cher Celsus, s'il faut dire la vérité, on doit excuser les Paphlagoniens et les habitants du Pont, gens épais et ignorants, de s'être laissé tromper, même en touchant le serpent, ce qu'Alexandre permettait de faire à tous ceux qui le désiraient; ils ne voyaient, en effet, que dans un jour obscur une tête qui s'ouvrait et se fermait par un mécanisme si subtil qu'il eût fallu un Démocrite, un Épicure, un Métrodore<sup>1</sup>, ou quelque autre philosophe, dont l'âme fût tellement cuirassée d'incrédulité, qu'il entrât en défiance et soupçonnât la ruse, ou qui, s'il ne la découvrait pas, fût parfaitement convaincu que, malgré la difficulté de démasquer l'imposture, le mensonge n'en existait pas moins, attendu l'impossibilité du fait.

18. En peu de temps la Bithynie, la Gallo-Grèce et la Thrace accourent auprès d'Alexandre : chacun des visiteurs, en retournant dans son pays, ne manquait pas de dire qu'il avait vu naître le dieu, qu'il l'avait touché ensuite, parvenu tout à coup à une grosseur extraordinaire et ayant un visage humain. On

1. Ami d'Épicure et philosophe pyrrhonien.

en fit aussi des peintures, des images, des statues soit d'airain, soit d'argent, en y inscrivant le nom du dieu : ce nom était Glycon<sup>1</sup>, ainsi que l'avait ordonné un oracle en vers. Alexandre, en effet, s'était écrié :

Je suis Glycon, issu du souverain des dieux ;  
Je fais luire aux mortels la volonté des cieux.

19. Quand fut arrivé le moment d'exécuter le projet pour lequel il avait mis en jeu toutes ces machines, c'est-à-dire lorsqu'il fallut rendre des oracles et prédire l'avenir à ceux qui venaient l'en prier, il se modela sur Amphilochus, qui est honoré en Cilicie. Celui-ci, après la mort d'Amphiaraus, son père, disparu à Thèbes, avait quitté sa patrie et était venu en Cilicie, où il avait fait de bonnes affaires en prédisant l'avenir aux Cili-ciens et en prenant deux oboles pour chaque oracle. Alexandre, se modelant donc sur lui, annonce à tous ceux qui viennent le voir qu'Esculape va rendre des oracles, et il fixe d'avance le jour. Il recommande à chacun d'écrire sur une tablette ce qu'il désire savoir et de la sceller d'un fil, cacheté avec de la cire de la craie, ou toute autre matière semblable<sup>2</sup> : puis, prenant les tablettes et pénétrant dans le sanctuaire (le temple alors était décidément construit et la scène préparée), il dit que ceux qui lui ont remis des demandes vont être appelés à tour de rôle par un héraut et par un prêtre ; et que, quand le dieu lui aura répondu, il rendra à chacun sa tablette cachetée comme elle était, avec la réponse conforme, sur l'indication du dieu prêt à satisfaire à toutes les questions.

20. Cette ruse eût été passablement grossière et facile à découvrir aux yeux d'un homme tel que toi, et, si j'ose le dire, tel que moi ; mais des imbéciles, des gens au nez morveux, n'y virent qu'un prodige, un mystère incroyable. Notre homme avait imaginé différents moyens d'enlever les cachets : il lisait toutes les demandes, y faisait les réponses les plus convenables, puis il roulait de nouveau les tablettes, les recachetait et les rendait, au grand ébahissement de ceux qui les recevaient. Ils ne cessaient de se dire les uns aux autres : « Comment fait-il pour

1. « Il nous reste encore des médailles, sur lesquelles est représenté un serpent avec le mot ΓΑΥΚΩΝ. Le savant baron de Spanheim les a expliquées fort heureusement d'après ce passage de Lucien. Voy. *De usu et præstantia numism.*, p. 243 et 724. » BELIN DE BALLU.

2. Sur la manière de cacheter les lettres, voy. *Curiosités bibliographiques*, par Ludovic Lalanne, p. 28.

savoir ce que je lui ai remis dans une lettre soigneusement fermée et dont il n'est pas facile d'imiter le cachet, s'il n'est vraiment un dieu à qui rien n'est inconnu ? »

21. Mais quelles étaient ces inventions ? me demanderas-tu peut-être. Écoute, afin d'apprendre à démasquer ces sortes de ruses. Voici la première, mon cher Celsus. Avec une aiguille rougie au feu, il faisait fondre la portion de cire placée sous le cachet, enlevait le cachet lui-même, lisait le contenu, puis fondant de nouveau avec son aiguille la cire placée sous le lin et celle qui portait l'empreinte du cachet, il la recollait aisément. Le second moyen consistait à employer ce qu'on appelle du collyre : c'est une composition de poix bryttienne, d'asphalte, de pierre diaphane réduite en poudre, de cire et de mastic. De tous ces ingrédients Alexandre formait son collyre, le faisait chauffer, l'appliquait sur le cachet humecté de salive et en prenait ainsi l'empreinte. Ensuite, lorsque le collyre était sec, il ouvrait facilement la lettre, la lisait, y remettait de nouvelle cire et apposait un cachet aussi semblable au premier que s'il eût été imprimé avec un socle de pierre. Écoute encore un troisième expédient. Au moyen de chaux jetée dans de la colle dont on se sert pour coller les livres, il formait une sorte de cire qu'il appliquait sur le cachet, lorsqu'elle était encore molle ; enlevant ensuite cette pâte, qui devenait promptement sèche, plus dure que la corne et même que le fer, il s'en servait pour garder les empreintes. Je pourrais citer encore un grand nombre d'inventions analogues ; mais il est inutile de les mentionner toutes, sous peine de paraître un homme de peu de goût, surtout aux yeux d'un écrivain comme toi, qui as suffisamment traité de ces matières, et plus amplement que je ne le fais ici, dans ton livre contre les magiciens<sup>1</sup>, ouvrage aussi beau qu'utile, bien fait pour inspirer de la réserve à tous ceux qui le liront.

22. Alexandre rendait donc des oracles et prophétisait avec une extrême pénétration, sachant donner un air de probabilité à ses réponses : tantôt elles étaient obscures, susceptibles d'un double sens ; tantôt complètement inintelligibles, mais n'en ayant que mieux le caractère d'un oracle. Il détournait ceux-ci de leurs projets ou bien y excitait ceux-là, selon la conjecture la plus avantageuse : il ordonnait à d'autres certains remèdes et tel ou tel régime, d'après la connaissance qu'il avait, ainsi que je l'ai dit, de plusieurs médicaments utiles. Celui qu'il avait mis le plus en vogue était les cytmides, espèce de drogue propre à

1. Cet ouvrage a péri.

guérir la fatigue et composée de graisse de chèvre. A l'égard des espérances, des succès, des héritages, il les remettait toujours à une autre fois, ajoutant : « Tout cela viendra quand je le voudrai, lorsque Alexandre, mon prophète, me l'aura demandé et aura fait des vœux pour vous. »

23. Le prix de chaque oracle était fixé à une drachme et deux oboles<sup>1</sup>. Ne va pas croire, mon cher ami, que cette légère rétribution lui procrât un mince revenu : il gagnait tous les ans de sept à huit myriades, l'insatiable curiosité des hommes exigeant de lui jusqu'à dix ou quinze oracles par jour. Cette somme, du reste, n'était pas pour lui seul ; il ne thésaurisait pas ; il avait des associés, des affidés, des espions, des compositeurs et des gardiens d'oracles, des écrivains, des faiseurs de cachets, des interprètes, et il les rétribuait tous en proportion de leur talent.

24. Il avait, en outre, envoyé dans les pays étrangers des émissaires chargés de semer chez les différents peuples des bruits favorables à son oracle : ils répandaient partout qu'Alexandre découvrait et faisait retrouver les esclaves fugitifs et les voleurs, dénonçait les brigands, révélait les trésors cachés, guérissait les malades, et même avait ressuscité quelques morts. En conséquence, c'était une course, un empressement de tous les points ; c'étaient des sacrifices, des offrandes, un salaire double pour le prophète et le disciple du dieu ; car celui-ci avait tout exprès rendu cet oracle :

Je vous ordonne à tous d'honorer mon prophète ;  
Bien plus que vos présents j'aime mon interprète.

25. Déjà cependant plus d'un homme sensé, se réveillant comme d'une profonde ivresse, commençait à s'élever contre l'imposteur, et notamment tout ce qu'il y avait de sectateurs d'Épicure : insensiblement l'on perçait à jour, dans les villes, tout ce charlatanisme et cet appareil de comédie. Alors, pour servir d'épouvantail à ses ennemis, il s'écria dans un oracle que le Pont était rempli d'athées et de chrétiens, qui osaient blasphémer indignement contre lui ; il ordonnait de les chasser à coups de pierres à tous ceux qui voudraient se rendre le dieu propice. Au sujet d'Épicure, il rendit un oracle à peu près en ces termes. Quelqu'un lui ayant demandé ce que ce philosophe faisait dans les enfers, il répondit : « Chargé de chaînes de plomb, il est assis dans un bourbier. » Sois étonné ensuite de la gloire à laquelle son oracle s'était élevé, quand tu vois de la part des

1. Environ 1 franc 15 centimes.

visiteurs des questions aussi ingénieuses et aussi profondes! Au surplus, il avait déclaré à Épicure une haine implacable et sourde; et l'on comprend bien pourquoi. A quel autre, en effet, un fourbe, un charlatan, ami des prestiges, ennemi du vrai, peut-il déclarer la guerre à plus juste titre qu'à Épicure, dont l'œil perçant pénétrait la nature de toutes choses, et qui seul connaissait réellement la vérité? A l'égard des disciples de Platon, de Chrysippe ou de Pythagore, ils étaient les amis d'Alexandre, qui vivait avec eux dans une paix profonde. Mais l'inflexible Épicure, c'est la qualité qu'il lui donnait, était son ennemi acharné, parce qu'il apprend avec raison à tourner tous ces sortilèges en ridicule et en plaisanterie. Pour le même motif, de toutes les villes du Pont, Amastris était celle qu'il détestait le plus; car il savait que Lépidus<sup>1</sup> et un grand nombre de personnes semblables y faisaient leur séjour. Aussi jamais ne voulut-il rendre d'oracle pour un Amastrien. Un jour qu'il eut l'audace de vouloir faire une prédiction au frère d'un sénateur, il fut obligé de se retirer honteusement, n'ayant pu fabriquer lui-même de réponse adroite ni trouver personne qui lui en fit une à temps. Cet homme se plaignait de douleurs d'estomac, et Alexandre voulant lui ordonner de manger un pied de cochon préparé avec de la mauve lui dit :

Fais bouillir dans un vase une mauve de porc.

26. Souvent, comme je l'ai dit, il montrait le serpent à tous ceux qui le désiraient, mais non pas tout entier; il n'en laissait passer que la queue et la partie inférieure du corps, ayant soin de tenir la tête cachée dans son sein, où l'on ne pouvait l'apercevoir. Voulant donc frapper la multitude d'une plus grande admiration, il promit qu'il ferait voir le dieu lui-même parlant et rendant des oracles sans le ministère de son interprète. Pour cela, il attachait ensemble des artères de grues<sup>2</sup>, qui aboutissaient à la tête de serpent faite à la ressemblance d'une tête humaine : quelqu'un du dehors parlait avec force dans ces artères, et, quand il répondait aux questions, sa voix passait à travers l'Esculape de toile. On appelait ces oracles *autophones*<sup>3</sup>, et ils ne se rendaient pas indifféremment à tout le monde, mais aux gens vêtus de la prétexte, aux riches ou à ceux qui offraient des présents magnifiques.

1. C'était probablement le gouverneur du Pont.

2. Rigoureusement il faudrait dire des *trachées-artères*.

3. *ἄφωτος*, même; *φωνή* voix.

27. Telle fut la réponse faite à Sévérianus au sujet de son expédition en Arménie<sup>1</sup> : c'était un oracle autophone. Pour l'engager à faire une irruption, Esculape lui dit :

Parthes, Arméniens, fléchissant sous tes lois,  
Te suivent triomphant aux bords fleuris du Tibre;  
Rome, que ton succès rend toujours fière et libre,  
Couronne de rayons ton front et tes exploits.

Le Gaulois fut assez fou pour y croire : il attaqua les ennemis et fut taillé en pièces avec son armée, par Othryadès. Aussi Alexandre fit-il disparaître cet oracle de son recueil, pour y substituer celui-ci :

Garde-toi d'attaquer les guerriers d'Arménie;  
Crains qu'un soldat, vêtu des habits féminins,  
Décochant contre toi sa flèche aux coups certains,  
Ne t'enlève à la fois la lumière et la vie.

28. En effet, il avait imaginé l'ingénieux procédé de fabriquer des oracles postérieurs aux événements, quand il voulait remédier à ses fausses prédictions. Souvent il lui est arrivé de promettre la santé à des malades; et, quand ils étaient morts, il avait quelque oracle tout prêt pour chanter la palinodie :

Cesse contre tes maux de chercher un secours;  
L'inévitable mort vient pour trancher tes jours.

29. Comme il savait que les oracles de Claros, de Didyme et de Malle jouissaient d'une grande réputation dans un genre pareil au sien, il voulut se les rendre favorables, en leur envoyant plusieurs de ceux qui venaient l'interroger; il disait à l'un :

Rends-toi donc à Claros, pour entendre mon père;

à un autre :

Consulte au temple saint l'oracle des Branchides;

à un troisième :

A Malle Amphilochus te dira l'avenir.

30. Tout ceci se passait dans la circonscription de l'Ionie, de la Cilicie, de la Paphlagonie et de la Gallo-Grèce; mais le bruit du nouvel oracle s'étant répandu en Italie et jusqu'à Rome, chacun s'empressa à l'envi, les uns d'y venir eux-mêmes, les autres

1. Voy. *Comment il faut écrire l'histoire*. 24 et suivants.

d'y envoyer des émissaires ; et ce furent surtout les plus puissants, ceux qui avaient le plus de crédit dans la ville. A leur tête vint se placer, en manière de coryphée, Rutillianus, homme estimable à tous égards, et qui s'était distingué dans plusieurs fonctions de l'administration romaine, mais malade de superstition, et prêt à admettre au sujet des dieux les opinions les plus absurdes. Au seul aspect d'une pierre arrosée d'huile ou couronnée de fleurs, on l'aurait vu se prosterner, l'adorer pendant un temps considérable, lui adresser des vœux et lui demander toutes sortes de biens. Dès qu'il eut entendu parler de l'oracle d'Esculape, peu s'en fallut qu'il ne désertât le poste qui lui était confié, pour voler à Abonotichos : il envoya du moins courriers sur courriers. C'étaient, pour la plupart, des serviteurs d'un esprit borné, qui furent aisément dupes. A leur retour, ils racontent tout ce qu'ils ont vu avec ce qu'ils ont cru voir et entendre, et à force de grossir le récit, pour se faire mieux venir auprès du maître, ils enflamment l'imagination du pauvre vieillard et le jettent dans une folie des plus robustes.

31. Rutillianus, lié d'amitié avec les principaux citoyens de Rome, s'en va raconter à la ronde et ce qu'il sait de la bouche de ses envoyés et ce qu'il ajoute de son propre fond, en sorte qu'il remplit bientôt toute la ville, la met sens dessus dessous, et fait tourner la tête à la plupart des courtisans, qui s'emprescent d'aller eux-mêmes savoir quelque chose de leur destinée. Alexandre reçoit les arrivants avec une grande politesse, se concilie leurs bonnes grâces en leur offrant de magnifiques dons d'hospitalité, et les congédie tout prêts non-seulement à publier les réponses du prophète, mais à célébrer les louanges du dieu, à chanter merveille de l'oracle et à mentir dans son intérêt.

32. Cet exécrationnable imposteur employait encore une autre ruse fort adroite et digne d'un scélérat consommé. Si, en ouvrant les billets et en les lisant, il y trouvait des demandes hardies auxquelles il était compromettant de répondre, il s'en abstenait ; mais cette abstention même mettait sous sa main et pour ainsi dire à sa discrétion ceux qui l'avaient interrogé, vu la crainte qui les dominait au souvenir de la demande qu'ils avaient faite. Or, tu comprends quelles questions pouvaient lui adresser les riches et les puissants : aussi recevait-il de nombreux présents de ces hommes, qui se sentaient pris dans ses filets.

33. Je veux te rapporter ici quelques-uns des oracles qu'il donna à Rutillianus. Ce vieillard lui demandant quel précepteur il donnerait, pour l'instruire dans les sciences, à un fils qu'il



avait eu d'une première femme, et qui touchait à l'âge de recevoir de l'éducation, il répondit :

Pythagore et le chantre immortel des combats.

Quelques jours après, l'enfant mourut, et notre homme était fort embarrassé, n'ayant rien à dire pour justifier un oracle qu'il était facile à chacun de convaincre de fausseté; mais l'excellent Rutillianus vint de lui-même au secours du prophète, en disant que le dieu avait assez clairement prédit le sort de son fils, puisqu'il n'avait point ordonné de lui choisir un précepteur parmi les vivants, mais Pythagore et Homère, morts depuis longues années, et avec lesquels l'enfant allait sans nul doute habiter désormais chez Pluton. Pouvait-on savoir mauvais gré à Alexandre d'avoir voulu que l'enfant eût de semblables précepteurs ?

34. Une autre fois, Rutillianus lui ayant demandé de qui l'âme était passée en lui, Alexandre répondit :

D'abord fils de Pélée, et puis après Ménandre,  
Tu jouis à présent des célestes clartés;  
A devenir rayon ton âme peut s'attendre,  
Quand tes yeux auront vu cent quatre-vingts étés.

Cependant le vieillard mourut d'un flux de bile à soixante-dix ans, sans attendre l'effet de la promesse du dieu.

35. C'était pourtant un oracle autophone. Rutillianus lui ayant un jour demandé s'il devait se marier, il lui répondit nettement :

Prends la fille qu'ont eue Alexandre et la Lune.

Il s'était plu effectivement à répandre le bruit que la fille qu'il avait lui était née de la Lune. La Lune s'était éprise de lui en le voyant dormir, car c'est son habitude de devenir amoureuse des beaux dormeurs<sup>1</sup>. Le sage Rutillianus, sans perdre un instant, envoya demander la fille en mariage, et on le vit, époux sexagénaire, célébrer un hymen qu'il consumma jusqu'au bout, après s'être rendue propice la Lune sa belle-mère, en lui offrant des hécatombes complètes, et en se croyant déjà lui-même un des habitants du ciel.

36. Une fois qu'il eut pris pied en Italie, il s'ingénia de ruses encore plus fortes : il envoya sur tous les points de l'empire romain des porteurs d'oracles annonçant aux différentes villes

1. Voy. le xi<sup>e</sup> *Dialogue des dieux*.

des pestes, des incendies, des tremblements de terre, et promettant de leur venir puissamment en aide pour empêcher ces malheurs d'arriver. Voici, par exemple, un oracle autophone, répandu dans toutes les nations au sujet de la peste; il disait:

Phébus aux longs cheveux chasse l'air empesté.

On put apercevoir ce vers inscrit partout et sur toutes les portes comme un préservatif du fléau; mais il arriva presque à tout le monde le contraire de ce qu'il promettait. Par un malheur singulier, les maisons sur lesquelles l'oracle était écrit furent plus particulièrement vidées d'habitants. Ne va pas croire toutefois que j'attribue à ce vers la cause de leur perte, mais le hasard voulut qu'il en fût ainsi. Peut-être aussi la plupart, trop confiants dans l'oracle, vécurent-ils sans précaution, en ne suivant pas un régime assez sévère, et en n'aidant en rien l'oracle à les préserver de la maladie, convaincus qu'ils auraient les syllabes pour sauvegarde, et que Phébus aux longs cheveux chasserait la peste à coups de flèches.

37. Cependant il entretenait à Rome un grand nombre d'espions, confidents de ses fourberies, qui le tenaient au courant du caractère de chaque citoyen, des questions qu'ils devaient faire, des désirs qu'ils manifestaient, de sorte qu'on le trouvait toujours prêt à répondre, même avant l'arrivée des envoyés.

38. Telles étaient, avec d'autres encore, les machines qu'il faisait jouer en Italie. Il institua, en outre, je ne sais quels mystères, avec fête des flambeaux, et fonctions d'hierophante, lesquels duraient trois jours consécutifs: le premier jour on faisait la proclamation, comme à Athènes, sous cette formule: « Que tout athée, chrétien ou épicurien, venant espionner nos mystères, soit banni de ces lieux, mais que les croyants fidèles au dieu soient initiés sous d'heureux auspices. » Aussitôt après, commençait l'expulsion: il disait le premier: « A la porte les Chrétiens! » et la foule tout entière répondait: « A la porte les Epicuriens! » Ensuite, on représentait les couches de Latone, la naissance d'Apollon, son mariage avec Coronis et la venue au monde d'Esculape. Le second jour, on célébrait l'apparition de Glycon et la nativité de ce dieu.

39. Le troisième était consacré au mariage de Podalire avec la mère d'Alexandre: ce jour s'appelait Dadis<sup>1</sup>, et l'on y allumait les flambeaux. Enfin on représentait les amours d'Alexandre et de la Lune avec la naissance de la femme de Rutillianus.

1. Δαίς, δαΐδες, torche, flambeau.

Alexandre, un flambeau à la main et remplissant les fonctions d'hiérophante, jouait le rôle d'Endymion. Il se couchait et s'endormait au milieu du temple : alors de la voûte, comme du haut du ciel, descendait, au lieu de la Lune, une certaine Rutilia, très-jolie femme, épouse d'un intendant de César, véritablement éprise d'Alexandre qui la payait de retour ; et tous les deux, sous les yeux de l'imbécile mari, se donnaient sans contrainte embrassades et baisers : peut-être même, s'il n'y avait pas eu tant de flambeaux, aurait-on vu s'accomplir ce qui ne doit se passer que dans l'ombre. Un instant après, Alexandre rentrait en costume d'hiérophante au milieu d'un profond silence, puis il s'écriait à haute voix : « Io Glycon ! » et le chœur, composé d'Eumolpides<sup>1</sup> et de hérauts, gros Paphlagoniens chaussés de bottes de cuir et exhalant une forte odeur d'ail, répétait à son tour : « Io Alexandre ! »

40. Souvent, pendant la fête des flambeaux et les danses mystérieuses, il laissait voir à dessein sa cuisse qui paraissait d'or, probablement couverte d'une peau dorée, que l'éclat des torches faisait briller. Cette vue souleva un jour entre deux fous, soi-disant philosophes, la question de savoir si Alexandre avait l'âme de Pythagore, comme il en avait la cuisse, ou bien s'il en avait une semblable. Ils soumirent leur doute à la décision d'Alexandre lui-même, et le roi Glycon fit cesser leur embarras par cet oracle :

L'âme de Pythagore est sujette au trépas ;  
 Elle meurt, mais bientôt vous la voyez renaître ;  
 Celle du grand prophète aux immortels doit l'être,  
 Et pour le bien de l'homme apparaît ici-bas ;  
 Puis un jour Jupiter la reprend à la terre  
 Et la ravit au ciel d'un coup de son tonnerre.

41. Il interdisait expressément à tous l'amour des garçons, comme un crime abominable, et voici ce que pratiquait de son côté cet homme vertueux. Il avait ordonné aux villes du Pont et de la Paphlagonie d'envoyer à ses fêtes triennales des ministres du culte, afin de chanter avec lui les louanges du dieu ; et il fallait qu'on lui envoyât, après un examen et un choix sévères, des enfants nobles, bien faits, et d'une beauté parfaite. L'infâme alors, s'enfermant avec eux, en usait comme s'il les eût achetés, partageant leur couche et leur faisant subir toute la brutalité de ses passions. Il avait encore porté une loi par laquelle il

1. Voy. *Eumolpe*, dans le *Dict. de Jacobi*.

était défendu à tous ceux qui avaient plus de dix-huit ans de le baiser sur la bouche en le saluant; il tendait sa main à baiser à tous les autres, mais les beaux garçons seuls avaient le privilège d'être embrassés par lui; aussi leur donnait-on le nom d'enfants du baiser.

42. C'est ainsi qu'il abusait pour son plaisir de la crédulité des hommes, corrompant sans pudeur les femmes et souillant la candeur des enfants. Et pourtant chacun regardait comme un grand, un désirable honneur qu'il jetât les yeux sur sa femme; s'il en jugeait quelque une digne de ses baisers, l'époux croyait aussitôt que la fortune allait verser toutes ses faveurs sur sa maison. Plusieurs femmes se vantaient d'être enceintes de ses œuvres, et les maris témoignaient qu'elles disaient la vérité.

43. Je veux te raconter une conversation que Glycon eut avec un nommé Sacerdos de Tio<sup>1</sup>, et tu jugeras par les demandes du degré d'esprit de cet homme. J'ai lu moi-même ce beau dialogue écrit en lettres d'or à Tio dans la maison de Sacerdos: « Dites-moi, seigneur Glycon, qui êtes-vous? — Je suis Esculape le jeune, tout à fait différent du premier. — Comment cela? — Il ne vous est pas permis de le savoir. — Combien de temps resterez-vous parmi nous à rendre des oracles? — Mille trois ans. — Ensuite, de quel côté irez-vous? — Vers la Bactriane et les pays qui l'avoisinent; il faut bien que les barbares jouissent de mon séjour chez les hommes. — Les autres oracles, tels que ceux de Didyme, de Claros et de Delphes, sont-ils véritablement inspirés par Apollon, votre aïeul, ou bien ceux qui les rendaient ne sont-ils que des imposteurs? — Ne cherchez point à savoir ce qui vous est défendu. — Que serai-je après cette vie? — Chameau, puis cheval, ensuite philosophe et prophète aussi grand qu'Alexandre. » Telle fut la conversation de Glycon et de Sacerdos. Elle se termina par un oracle en vers, fait en vue d'un certain Lépidus qu'Alexandre savait l'ami de son interlocuteur.

Ne crois point Lépidus; un triste sort l'attend.

Ainsi que je l'ai dit, il craignait singulièrement Épicure comme un sage ennemi de toute fourberie, et opposé à tous ses prestiges.

44. Aussi un épicurien ayant osé le confondre devant une nombreuse assemblée, il lui fit courir le plus grand danger. Ce philosophe s'étant approché de lui et lui parlant à haute voix: « Tu es donc, dit-il, cet Alexandre qui a persuadé à un tel, de

1. Ville de Paphlagonie.

**Paphlagonie**, de livrer ses esclaves au gouverneur de la Gallo-Grèce pour les faire mourir comme meurtriers de son fils, étudiant à Alexandrie ? Or, le jeune homme est vivant ; il est revenu sain et sauf après la mort des esclaves que tu as fait livrer aux bêtes. » Voici comment la chose s'était passée. Ce jeune homme, ayant remonté le Nil et traversé l'Égypte jusqu'à Clysma<sup>1</sup>, y avait trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour l'Inde et s'était laissé engager à partir pour ce pays. Comme il tardait à revenir, ses malheureux esclaves crurent qu'il avait péri dans les eaux du Nil ou qu'il avait été enlevé par les nombreux brigands qui désolaient cette contrée : ils revinrent donc et annoncèrent cette disparition. On consulte l'oracle, et les esclaves sont condamnés ; puis, sur ces entrefaites, le jeune homme revient, et raconte son voyage : tels furent les reproches de l'Épicurien.

45. Alexandre, irrité de se voir démasqué et ne pouvant supporter la vérité de la remontrance, ordonne à tous ceux qui étaient présents de lapider son contradicteur, sous peine de se rendre coupables d'impiété et d'être appelés épicuriens. Les pierres commençaient à voler, lorsqu'un voyageur, nommé Démocrate, personnage marquant dans le Pont, saisissant le philosophe à bras-le-corps, lui sauva la vie au moment où il allait être lapidé. Il le méritait bien d'ailleurs. Qu'avait-il besoin de vouloir être seul raisonnable au milieu de tant d'insensés, et de s'exposer à recueillir les fruits de la folie des Paphlagoniens ? Voilà quelle fut cette aventure.

46. Parmi les visiteurs qui étaient admis à tour de rôle à consulter l'oracle, et la liste en était arrêtée dès la veille, s'il s'en trouvait quelqu'un à qui, sur cette demande du héraut : « Voulez-vous prophétiser ? » Alexandre répondait : « Va-t'en aux corbeaux<sup>2</sup> ! » celui-là ne trouvait plus d'abri : personne ne voulait partager avec lui le feu ni l'eau ; il était forcé d'errer de pays en pays, comme un impie, un athée, un épicurien : ce dernier nom était la plus forte injure.

47. Voici à ce propos un trait fort risible de notre Alexandre. Ayant trouvé le livre des *Pensées* d'Épicure, le plus beau, tu le sais, de ses ouvrages, et qui contient l'abrégé de la doctrine de ce grand homme, il le porta au milieu de la place publique, le brûla sur un bûcher de bois de figuier, comme s'il brûlait le

1. Port d'Égypte sur la mer Rouge : il communiquait au Nil par un canal que Trajan avait fait rétablir.

2. Locution équivalente au français : *Va-t'en au diable!*

philosophe lui-même, en fit jeter les cendres à la mer et rendit cet oracle :

Brûle-moi les écrits de l'aveugle vieillard.

Le scélérat ignorait sans doute quels biens procure ce livre à ceux qui le lisent, quelle paix, quel calme, quelle liberté il donne à l'âme, en la délivrant des craintes, des fantômes, des prodiges, des vaines espérances, des désirs superflus, pour y substituer l'intelligence et la vérité, et pour la purifier, non pas avec un flambeau, de la scille ou d'autres cérémonies ridicules, mais au moyen de la droite raison, de la vérité et de la franchise.

48. Entre mille traits d'impudence, écoute, je te prie, celui-ci qui est un des plus effrontés de ce misérable. Comme il avait un accès facile auprès du palais et de la cour, par le crédit de Rutillianus, il en profita pour y envoyer un oracle, dans le temps où la guerre était allumée en Germanie, et que le divin Marc Aurèle était sur le point d'en venir aux mains avec les Marcomans et les Quades<sup>1</sup>. Cet oracle ordonnait que l'on jetât dans l'Ister deux lions vivants<sup>2</sup>, avec une grande quantité d'aromates, et que l'on offrît de magnifiques sacrifices. Mais il vaut mieux rapporter l'oracle même :

Dans les flots de l'Ister, ce fleuve impétueux,  
 Jetez deux serviteurs de la mère des dieux,  
 Deux terribles lions nourris dans les montagnes;  
 Joignez-y ce que l'Inde, en ses riches campagnes,  
 Fait croître de parfums, fait éclore de fleurs;  
 A ce prix, du combat vous sortirez vainqueurs;  
 Et, la paix couronnant le succès de vos armes,  
 D'un repos fortuné vous goûterez les charmes.

On fit ce qu'il avait ordonné; mais les lions ayant atteint à la nage la rive où campait l'ennemi, les barbares les prirent pour des chiens ou pour des loups d'une espèce étrangère, et les assommèrent à coups de bâton. Bientôt après, nous reçûmes un terrible échec, où nous perdîmes plus de vingt mille hommes. Ce désastre fut suivi de la journée d'Aquilée, dans laquelle peu s'en fallut que cette ville ne fût prise. Pour justifier sa prédic-

1. Les Marcomans correspondaient au royaume actuel de Bohême, et les Quades aux peuples de la Moravie. Pour cette guerre, voy. Xiphilin, livre LXXI, et Jul. Capitolinus, chap. XIII, XIV, XXII.

2. Cette cérémonie est représentée sur la colonne trajane

tion, Alexandre eut recours à la mauvaise défaite de l'oracle de Delphes, et il mit ridiculement en avant la réponse faite à Crésus, à savoir que le dieu avait en effet promis une victoire, mais sans expliquer si elle serait remportée par les Romains ou par les ennemis.

49. Cependant la multitude accourait de toutes parts, la ville n'était plus assez grande pour contenir la foule immense de ceux qui venaient consulter l'oracle, et ne pouvait suffire à leurs besoins. Alexandre imagina des oracles nocturnes. Il prenait les billets, se couchait dessus, du moins il le disait, et faisait le matin la réponse que le dieu lui avait inspirée en songe. Ces réponses étaient presque toutes obscures, à double sens, embarrassées, surtout quand il s'apercevait que le billet était soigneusement cacheté. N'osant pas se risquer en pareil cas, il écrivait au hasard ce qui lui venait à la tête, s'imaginant que cela n'en valait que mieux pour un oracle. Il avait, en outre, établi des interprètes, qui recevaient de ceux qui venaient le consulter un salaire considérable, comme prix de l'explication et de la traduction des réponses du dieu. On payait Alexandre pour obtenir cette place : chacun des interprètes lui fournissait un talent attique.

50. Quelquefois, sans qu'on l'eût interrogé, sans qu'on eût envoyé vers lui, sans aucun sujet enfin, il rendait des oracles pour étonner les sots. Tel est celui-ci :

Désires-tu savoir quel amant en secret  
Est reçu dans ton lit par ta Calligénie?  
L'esclave Protogène, à qui ton cœur croyait,  
Et dont ta passion autrefois abusait,  
Se venge sur ta femme et la tient asservie :  
Tu lui ravis l'honneur, il te rend l'infamie.  
Mais par eux le poison est déjà préparé,  
Qui doit les délivrer de ton œil qui les gêne.  
Sous ton lit, près du mur, va le trouver sans peine;  
La jeune Calypso connaît ce lieu caché.

Quel Démocrite n'eût été troublé en entendant préciser si exactement et les noms et les lieux ? Mais comme il aurait ensuite méprisé ces prédictions, quand il en aurait compris le sens !

51. Souvent il répondait en syrien ou en celtique aux barbares qui l'interrogeaient dans leur propre langue, vu la difficulté qu'il avait de trouver des gens du même pays que ceux qui le consultaient. En pareil cas, il mettait un long intervalle

entre la remise des tablettes et celle des réponses, afin d'avoir le temps de les ouvrir à son aise, et de trouver des hommes capables de lui expliquer tout en détail. Voici, par exemple, un oracle en langue soythique :

Morphi ebargoulis pour l'ombre Chnenchicrango abandonnera le jour.

52. Une autre fois il répondit en prose à une personne absente, et qui n'existait peut-être pas, de s'en retourner au plus vite : « Celui qui t'a envoyé est mort : il a été tué aujourd'hui par son voisin Dioclès, accompagné des voleurs Magnus, Celer et Bubalus, qui déjà sont pris et mis dans les fers. »

53. Écoute maintenant quelques-uns des oracles qu'il m'a rendus à moi-même. Je lui demandai si Alexandre était chauve; mon billet était cacheté avec un soin qui ne pouvait lui échapper; il me répondit donc par cet oracle nocturne :

Attis était autre que Malach, fils de Sarbadalach.

Un autre jour, je lui fis cette même question écrite sur deux billets séparés : « Quelle est la patrie du poète Homère ? » Ce furent différentes personnes qui les lui présentèrent sous différents noms. Trompé par mon jeune esclave, qui lui avait dit que je demandais un remède pour un mal de côté, il écrivit sur un des billets :

Frottez-vous de cytmide et de l'eau de Latone.

Et pour l'autre, comme il avait entendu dire que celui qui le consultait voulait savoir s'il ferait mieux d'aller en Italie par mer ou par terre, il me répondit, sans dire un seul mot qui eût trait à Homère :

Ne vous embarquez point, mieux vaut aller à pied.

54. J'ai souvent employé contre lui plusieurs ruses du même genre, et notamment celle-ci. Je fis un jour une seule demande écrite, comme d'ordinaire, sur une tablette, et j'y inscrivis : « Huit oracles pour un tel ; » j'inventai un nom, et je lui envoyai les huit drachmes voulues avec le surplus. L'envoi du prix et l'inscription du billet lui firent croire qu'il contenait huit demandes, tandis qu'il n'y en avait qu'une, qui était celle-ci : « Quand Alexandre sera-t-il convaincu d'imposture ? » Le prophète ne manqua pas de me répondre huit oracles, qui ne touchaient, comme on dit, ni à la terre ni au ciel, mais tous ridicules et obscurs. Dans la suite, ayant appris mon tour, ainsi



que le conseil que j'avais donné à Rutillianus de ne point épouser sa fille et de renoncer aux espérances dont le berçait l'oracle, il me jura, tu dois le croire, une haine implacable, et me regarda comme son plus cruel ennemi. Rutillianus lui ayant un jour fait une question sur mon compte, il répondit :

Les intrigues de nuit, l'adultère lui plaisent.

55. En somme, il n'avait pas tort de voir en moi un ennemi acharné. Aussi, lorsqu'il sut que j'étais arrivé dans sa ville, et quel était ce Lucien, qui venait accompagné de deux soldats, l'un armé d'une lance et l'autre d'un épieu (le gouverneur actuel de Cappadoce, qui était mon ami, me les avait donnés pour m'escorter jusqu'au bord de la mer), il me fit aussitôt inviter avec beaucoup de politesse et de courtoisie. Je me rends chez lui et je le trouve entouré d'une foule considérable. Par un heureux hasard, je m'étais fait suivre de mes soldats. Il me présente, comme il le faisait à tout le monde, sa main droite à baiser ; mais, au lieu d'y appliquer mes lèvres, je le mords vigoureusement à l'estropier tout à fait. Les assistants veulent me frapper et m'étrangler comme un sacrilège, fort courroucés déjà de ce que je l'avais appelé simplement Alexandre, sans lui donner son nom de prophète. Pour lui, il supporta bravement cette insulte, apaisa la multitude, et lui promit de me rendre aisément plus traitable, et de montrer la puissance de Glycon, qui souvent avait changé en amis ses ennemis les plus acharnés. Alors faisant retirer tout le monde, il se mit à plaider sa cause, disant qu'il me connaissait parfaitement et n'ignorait pas les conseils que j'avais donnés à Rutillianus. « Que vous ai-je fait, ajouta-t-il, pour me traiter ainsi, vous que je puis pousser au plus haut degré de la fortune ? » Je n'eus garde alors de refuser sa bienveillance, en voyant à quel péril je m'étais exposé ; je sortis bientôt, devenu son ami : et ce ne fut pas un petit sujet d'étonnement pour la foule de voir le prompt changement qui s'était opéré en moi.

56. Quelque temps après, lorsque j'eus pris la résolution de m'embarquer, il m'envoya des dons, des présents d'hospitalité, et comme je voyageais seul avec Xénophon, ayant fait partir d'avance mon père et les miens pour Amastris, Alexandre me promit de me fournir un vaisseau et des rameurs pour me conduire. Je croyais qu'il agissait avec franchise et cordialité. Mais quand je fus au milieu du trajet, voyant le pilote pleurer et contester avec les matelots, je commençai à soupçonner quelque mauvais dessein. Or, ils étaient convenus avec Alexandre de se saisir de

nous et de nous jeter à la mer. Si cela fût arrivé, c'était un moyen expéditif de terminer la guerre avec moi. Mais les larmes du pilote engagèrent ses compagnons à ne nous faire aucun mal : « J'ai soixante ans, me dit-il; j'ai mené jusqu'ici une vie irréprochable et sans tache; je ne veux point, à mon âge, ayant une femme et des enfants, souiller ma main d'un homicide. » Puis il nous déclara dans quel dessein il nous avait pris à son bord et les ordres qu'il avait reçus d'Alexandre.

57. Il nous mit à terre à Égiale, dont fait mention l'illustre Homère<sup>1</sup>, et retourna sur ses pas. Là je trouvai de passage quelques habitants du Bosphore, envoyés en Bithynie par le roi Eupator<sup>2</sup> pour payer le tribut annuel. Je leur racontai le péril que nous avions couru; ils me reçurent avec égards, me prirent avec eux sur leur vaisseau, et j'arrivai sain et sauf à Amastris, après avoir été en danger de mort. Depuis ce moment je déclarai une guerre ouverte à Alexandre; je fis mouvoir, comme on dit, toutes les cordes, dans l'espoir de me venger; je le haïssais déjà avant sa perfidie; ses mœurs corrompues me le faisaient regarder comme un ennemi mortel; je résolus donc de me porter son accusateur, secondé, du reste, dans mon dessein par un grand nombre de personnes et surtout par les philosophes, disciples de Timocrate d'Héraclée. Mais le gouverneur actuel de la Bithynie et du Pont m'en empêcha et employa presque les prières et les supplications pour m'en détourner. Il me dit que son amitié pour Rutillianus le mettait dans l'impossibilité de punir Alexandre, lors même qu'il serait manifestement convaincu d'imposture. Je fus donc arrêté dans mon élan en voyant que mon audace intempestive échouerait contre un juge si favorablement disposé.

58. Mais n'est-ce pas un des plus grands tours d'effronterie d'Alexandre, d'avoir osé demander à l'empereur de changer le nom d'Abonotichos pour celui d'Ionopolis, et d'avoir fait frapper une médaille qui, d'un côté, portait l'image de Glycon, et, de l'autre, représentait Alexandre couronné des bandelettes de son aïeul Esculape, et tenant à la main la fameuse épée recourbée de Persée, dont il prétendait descendre par sa mère?

59. Il avait annoncé, dans un oracle relatif à sa personne, que la destinée lui accordait de vivre cent cinquante ans, et qu'il mourrait d'un coup de foudre; cependant il eut, avant soixante-dix ans, une fin des plus misérables : ce fils de Pod-

1. *Iliade*, II, v. 855.

2. Il existe une médaille de ce prince.

lire périt d'un ulcère gangréneux qui s'étendit de la jambe jusqu'à l'aîne et qui se remplit de vers. Ce fut alors qu'on découvrit qu'il était chauve, la douleur lui ayant fait présenter sa tête aux médecins pour l'arroser, et cette opération n'ayant pu avoir lieu sans qu'on enlevât sa chevelure artificielle.

60. Telle fut la fin de la tragédie d'Alexandre, la catastrophe de ce long drame. Quoique cet événement soit l'effet du hasard, il pourrait, à bon droit, être considéré comme l'œuvre d'une certaine providence. Il ne manquait plus que de faire au mort des funérailles dignes de sa vie, et d'ouvrir un concours pour la succession de l'oracle. Les complices d'Alexandre, les chefs des imposteurs qui l'entouraient, se rendirent auprès de Rutilianus et le firent juge du choix de celui d'entre eux qu'il fallait élire pour rendre les réponses, ceindre la couronne d'hiérophante et se revêtir de la robe de prophète. Il y avait parmi eux un nommé Pétus, médecin de son métier, aux cheveux déjà blancs, qui aspirait à jouer ce rôle indigne d'un médecin et d'un vieillard; mais l'agonothète Rutilianus les renvoya tous sans couronne et conserva à son beau-père le droit de rendre des oracles, même après qu'il n'était plus.

61. Voilà, mon doux ami, quelques-uns des traits que j'ai voulu choisir entre mille pour en composer cette histoire, entreprise dans l'intention d'être agréable à un ami que je chéris et que j'admire par-dessus tous les autres pour sa sagesse, son amour de la vérité, la douceur de son caractère, sa bienveillance, sa vie tranquille, sa courtoisie avec ceux qui le fréquentent. En outre, chose qui doit te plaire, j'ai voulu venger Épicure, ce philosophe vraiment sacré, ce génie divin qui, seul, a réellement connu ce qui est vrai et l'a transmis à ses disciples, dont il est devenu le libérateur. Je crois aussi que ceux qui liront cet écrit y trouveront quelque utilité, puisqu'il démasque l'imposture et qu'il confirme les gens sensés dans leur opinion.

---

## XXXIII

## DE LA DANSE'.

## LYCINUS ET CRATON.

1. LYCINUS. Maintenant, mon cher Craton, que tu as formulé cette accusation violente, préparée, je crois, depuis longtemps contre la danse, l'art de danser, et contre moi-même qui me plais à un semblable spectacle, et à qui tu fais un crime de ce goût excessif, comme d'un penchant méprisable et indigne d'un homme, écoute combien tu t'écartes de la ligne droite, et comme tu t'abuses en accusant l'un des plus grands biens de la vie. Je te pardonne cependant; accoutumé, dès le principe, à une vie sévère, et ne considérant comme honnête que ce qui est rigide, ton ignorance t'a fait condamner ce que tu ne connais pas.

2. CRATON. Mais quel homme es-tu donc, mon ami, avec ton érudition et quelque teinture de philosophie, pour oublier tout à coup, Lycinus, ton goût des bonnes choses, ton commerce avec les anciens, afin d'aller entendre, assis, le son agréable des flûtes, et voir un homme efféminé, aux habits moelleux, affadi par des chants lascifs, jouer le rôle des femmes amoureuses que cite l'antiquité, les Phédres impudiques, les Parthénopes, les

4. « Ce mot avait chez les Grecs une signification bien plus étendue que celle que nous lui donnons aujourd'hui. La danse n'est presque pour nous que l'art de remuer les pieds en cadence; c'était pour les anciens la science de tous les mouvements du corps: elle exprimait par le geste toutes les passions de l'âme, énonçait jusqu'aux pensées les plus compliquées, tenait lieu de langage, et parlait à l'esprit en amusant les yeux. On a cherché, depuis quelques années, à renouveler cette danse dans des ballets pantomimes; mais que nous sommes encore éloignés de produire les effets merveilleux que la danse produisait chez les anciens! Ce traité est un des plus importants pour la connaissance de cet art et des usages du théâtre antique. » BELIN DE BALLU. Voyez, pour plus amples détails, *Hist. de la critique chez les Grecs*, par E. Egger, p. 283, 284.

Rhodopés<sup>1</sup>, et cela avec des airs, des fredons, un bruit de pieds, qui sont choses ridicules et fort inconvenantes pour un homme bien né et qui te ressemble? Aussi, dès que j'ai su que tu passais ton temps à ces sortes de spectacle, non-seulement j'en ai rougi pour toi, mais j'ai été fâché qu'oubliant Platon, Chryssippe et Aristote, tu demeurasses assis comme les gens qui se chatouillent les oreilles avec une plume? N'est-il pas mille autres moyens d'amuser nos oreilles et nos yeux? A défaut des joueurs de flûte ambulants, des musiciens qui chantent des airs autorisés avec accompagnement de cithare, n'avons-nous pas la tragédie grave, ou la comédie divertissante, qui ont mérité d'être admises dans nos jeux publics?

3. Aussi, mon cher, tu as besoin d'une longue apologie auprès des hommes de lettres, si tu ne veux être exilé de leur commerce, et retranché de la société des honnêtes gens. En attendant, le meilleur pour toi sera, je pense, de guérir ta mauvaise réputation par une dénégation absolue, et de ne pas avouer que tu aies jamais commis pareille faute; et pour l'avenir, prends garde de devenir, à notre insu, d'homme que tu étais, une Lydienne ou une Bacchante. Ce ne serait pas seulement ta faute, mais aussi la mienne; si, comme Ulysse, je ne t'arrachais au lotos<sup>2</sup> pour te ramener à tes goûts ordinaires, avant que les sirènes du théâtre se fussent emparées de toi. Et cependant, celles du poète ne tendaient de pièges qu'aux oreilles; il suffisait d'un peu de cire pour passer outre; mais il semble que c'est par les yeux que celles-ci t'ont rendu complètement leur esclave.

4. LYGINUS. Ah! Craton, comme il mord, le chien que tu viens de nous lâcher aux jambes! Pourtant ton exemple des Lotophages et ton image des Sirènes ne me paraissent avoir aucun rapport avec la condition où je suis. En effet, ceux qui avaient goûté le lotos ou écouté les Sirènes trouvaient la mort pour prix de ce qu'ils avaient entendu ou mangé; moi, indépendamment du plaisir plus vif encore que j'ai éprouvé, il ne m'est rien arrivé que d'heureux. Je n'ai point négligé mes affaires domestiques, je n'ai point oublié mes devoirs; mais, s'il faut parler en pleine franchise, je suis toujours revenu du théâtre beaucoup plus instruit et plus clairvoyant dans les affaires de la vie. J'a-

1. La légende de Phèdre est connue. Parthénope est une des Sirènes, qui fut méprisée par Ulysse. Rhodope fit argent de son corps, et gagna, dit-on, de quoi bâtir une des pyramides d'Égypte. Cf. plus loin, § 51.

2. *Odyssée*, IX, v. 94.

jouterai même que celui qui a assisté à ce spectacle peut s'appliquer ce beau vers d'Homère :

Il s'en va tout joyeux et sachant plus de choses<sup>1</sup>.

CRATON. Par Hercule ! Lycinus, quels sentiments ! Quoi ! loin de rougir de ta conduite, tu parais en faire gloire ! C'est affreux ! Il n'y a plus à espérer de te guérir, puisque tu as l'audace de louer des choses si honteuses et si méprisables.

5. LYCINUS. Dis-moi, Craton, si tu blâmes la danse et ce qui se fait au théâtre, est-ce pour l'avoir vu souvent, ou bien considères-tu comme honteux et méprisable, suivant ton expression, un spectacle auquel tu n'as jamais assisté ? Si tu l'as vu, nous en sommes au même point ; sinon, prends garde que l'on ne te reproche de blâmer sans raison et avec témérité ce que tu ne connais pas.

CRATON. Il ne me manquerait plus, avec cette large barbe et ces cheveux blancs, que d'aller m'asseoir au milieu des femmes, parmi les spectateurs insensés, et d'applaudir, comme eux, avec des acclamations outrées, à quelque misérable qui se fend d'une manière indécente !

LYCINUS. Je te pardonne, Craton ; mais, si je pouvais t'engager à faire l'épreuve de ce plaisir, je suis certain que, du moment où tu aurais ouvert les yeux, tu ne pourrais plus t'empêcher d'accourir au spectacle avant tous les autres, afin d'occuper un des bancs les mieux placés pour voir et pour entendre.

CRATON. Que je ne voie pas la saison prochaine<sup>2</sup>, si jamais je prends cette licence, tant que j'aurai les jambes velues et du poil au menton ! Mais j'ai vraiment pitié de toi, en te voyant livré à ce transport bachique.

6. LYCINUS. Veux-tu, mon ami, laisser là tes injures, et m'entendre te dire quelques mots sur la danse, en quoi elle est honnête, comment elle n'est pas seulement agréable, mais utile au spectateur, quelles leçons elle nous donne, ce qu'elle nous enseigne, à quel rythme elle assouplit l'âme de ceux qui la voient, comment elle nous exerce par un beau spectacle, nous occupe par de suaves harmonies, et nous initie aux rapports qui unissent la beauté physique à la beauté morale ? Loin de lui faire un crime d'employer à cet effet la musique et le rythme, on doit plutôt lui en savoir gré.

CRATON. Je n'ai pas du tout le loisir d'entendre un fou me

1. *Odyssée*, XII, v. 488.

2. *Voy.* p. 72, note 4. Cf. le 1<sup>er</sup> *Dialogue des Courtisanes*.

faire l'éloge de sa maladie. Cependant, puisque tu veux m'entretenir de bagatelles, j'aurai la complaisance tout amicale de t'écouter, et de te prêter des oreilles qui n'auront pas besoin de cire contre tes inepties. Je me tais donc; parle tant que tu voudras, et comme si personne ne t'écoutait,

7. LYCINUS. A merveille, Craton, voilà justement ce qu'il me fallait. Tu jugeras, dans un instant, si ce que je vais dire mérite le nom d'inepties. Et d'abord, tu me sembles ignorer absolument que l'art de la danse n'est pas nouveau. Ce n'est ni d'hier ni d'avant-hier qu'il a pris naissance; il est antérieur à nos ancêtres et aux leurs. Les écrivains qui nous donnent la généalogie la plus authentique de la danse te diront qu'elle date de l'origine même de l'univers, et qu'elle est aussi ancienne que l'amour. Le chœur des astres, la conjonction des planètes et des étoiles fixes, leur société harmonieuse, leur admirable concert, sont les modèles de la première danse. Peu à peu elle s'est développée, et, de progrès en progrès, elle semble être arrivée aujourd'hui à sa plus haute perfection, composant un tout varié, d'un accord parfait, et dans lequel se fondent toutes les muses.

8. Rhéa fut, dit-on, la première qui, charmée de cet art, l'enseigna, en Phrygie, aux Corybantes, et aux Curètes, en Crète; elle en retira de grands avantages. Ceux-ci, en dansant, lui sauvèrent Jupiter, qui sans doute conviendrait lui-même que c'est grâce à leur danse qu'il a échappé aux dents paternelles. Ils exécutoient cette danse tout en armes, frappant des boucliers avec des épées, et bondissant avec un enthousiasme guerrier. Ensuite, les plus illustres Crétois s'appliquèrent fortement à cet exercice et devinrent d'excellents danseurs, non-seulement les particuliers, mais les princes et ceux qui aspiraient aux plus hautes fonctions. Homère, qui probablement ne voulait pas rabaisser Méridon, mais l'honorer, lui donne le nom de dan-

1. « Tous les anciens ne reconnaissent pas également Rhéa pour l'institutrice de la danse. Théophraste, cité par Athénée, livre I, p. 22, prétend qu'un certain joueur de flûte, natif de Catane, en Sicile, et nommé *Andron*, fut le premier qui s'avisait d'accompagner les sons de sa flûte des divers mouvements de son corps, qui marquaient une espèce de cadence. C'est pour cela que les anciens Grecs exprimaient le mot *danser* par celui de *Σικελίζειν*, voulant faire connaître par là que la danse leur venait de Sicile. Après Andron, Cléophane de Thèbes cultiva cet art avec succès. » BELIN DE BALLU. Les savants nous semblent trop exclusifs, en voulant assigner une sorte de date précise à l'origine de la danse : elle est aussi ancienne que les hommes; elle est de tous les temps et de tous les pays. Voy. l'article *Danse* dans l'*Encyclopédie* de Firmin Didot.

seur; et il était si connu, si populaire à cause de son talent, que sa réputation ne se bornait pas seulement au camp des Grecs, elle s'étendait jusque chez les Troyens, quoique ses ennemis. Ils voyaient, en effet, je pense, la légèreté dans les combats et la souplesse qu'il avait acquise en dansant. Voici ce que dit le poète<sup>1</sup>:

Mérion, quel que soit ton talent pour la danse,  
Ce fer t'arrêtera....

Pendant il ne l'arrêta pas; son habileté dans l'art de sauter lui permit, je crois, d'éviter aisément les traits lancés contre lui.

9. Je pourrais encore te citer beaucoup d'autres héros qui se sont plu à cet exercice, et qui l'ont regardé comme un art; qu'il me suffise de mentionner Néoptolème, fils d'Achille, qui s'illustra par la danse et y ajouta ce beau genre qui, de son nom, est appelé pyrrhique<sup>2</sup>. Je suis persuadé qu'Achille, en apprenant ce talent de son fils, fut plus charmé que de sa beauté même et de sa force. Ce fut, en effet, cette habileté dans la danse qui prit Troie jusqu'alors imprenable, et la renversa de fond en comble.

10. Les Lacédémoniens, qui passent pour les plus vaillants des Grecs, ayant appris de Castor et de Pollux la caryatique, espèce de danse que l'on enseigne à Carye, ville de la Laconie, ne font rien sans l'assistance des muses, à ce point qu'ils vont à la guerre au son de la flûte, et qu'ils marchent d'un pas réglé. Chez eux, c'est la flûte qui donne le premier signal du combat, et voilà pourquoi ils ont toujours été vainqueurs, conduits par la musique et par le rythme. Tu peux voir encore, de nos jours, que leurs jeunes gens n'apprennent pas moins à danser qu'à faire des armes. Lorsqu'ils ont fini de lutter avec les poignets et de se frapper à tour de rôle les uns les autres, le combat se termine par une danse: un joueur de flûte s'assied au milieu, soufflant et marquant la mesure avec son pied; puis les jeunes gens, le suivant par bandes, prennent, en marchant en cadence, toutes sortes d'attitudes, les unes guerrières, les autres dansantes et chères à Bacchus et à Vénus.

11. Aussi la chanson qu'ils chantent en dansant est une invitation à Vénus et aux Amours de venir s'ébattre et danser avec eux; et l'une de ces deux chansons, car il y en a deux,

1. *Iliade*, XVI, v. 647.

2. Cf. Athénée, livre XIV, p. 629; Apulée, *Métam.*, p. 297 de l'édition Nisard. Néoptolème se nommait aussi Pyrrhus.



contient une leçon de danse : « En avant , disent-ils , jeunes gens , allongez la jambe et divertissez-vous bien , c'est-à-dire dansez le mieux possible ! »

12. On en fait autant dans la danse appelée le *Collier*<sup>1</sup>. C'est, en effet, une sorte de ballet commun aux garçons et aux filles, qui dansent un par un, en se tenant de manière à dessiner un collier. Le cercle commence par un garçon qui saute en jeune homme et comme il devra plus tard le faire à la guerre; puis vient une jeune fille, qui fait des pas modestes et qui montre comment les femmes doivent danser, de sorte qu'on peut dire que le collier représente l'union de la force et de la modestie. Les gymnopédies<sup>2</sup> sont une autre espèce de danse semblable, usitée chez les Lacédémoniens.

13. Quant à ce que dit Homère<sup>3</sup> au sujet d'Ariadne, dans sa description du bouclier, et du chœur que Dédale avait organisé pour elle, je ne t'en parle point, car tu dois l'avoir lu; je passe encore sous silence ces deux danseurs qu'il appelle *faiseurs de culbutes*, et qui conduisent le chœur; je ne parle pas non plus de cet autre passage du bouclier :

Des jeunes gens dansaient en tournant sur eux-mêmes,

où le poète semble louer Vulcain d'avoir représenté ce qu'il y a de plus beau. Il était encore tout naturel qu'Homère représentât les Phéaciens amis de la danse, puisque c'était un peuple vivant dans la délicatesse et jouissant d'une entière félicité. Aussi le poète dit-il qu'Ulysse admira principalement le mouvement rapide de leurs pieds<sup>4</sup>.

14. En Thessalie, l'exercice de la danse était en si grande estime, que l'on y donnait le nom de *proorchestres*<sup>5</sup> aux magistrats et aux généraux. Ce fait est exprimé par les inscriptions des statues élevées aux hommes illustres. « La ville, dit l'une d'elles, a choisi un tel pour son proorchestre; » et une autre : « Le peuple a élevé cette statue à Elation pour avoir bien dansé un combat. »

15. Je n'ai pas besoin de te dire qu'on ne saurait trouver d'anciennes initiations qui n'aient été accompagnées de la danse. Ainsi Orphée et Musée, les plus excellents danseurs de leur épo-

1. Proprement *Hormus*, du grec *ἄρμος*.

2. Voy. Athénée, l. c.

3. *Iliade*, XVIII, v. 590. Cf. *Odyssée*, IV, au commencement.

4. *Odyssée*, VIII, v. 264.

5. C'est-à-dire *qui danse à la tête des autres*.

que, en instituant les mystères, ont ordonné, comme une des choses les plus belles, que l'initiation eût lieu avec le rythme et la danse. C'est ainsi que cela se pratique; mais il ne faut pas révéler ces secrets aux profanes. Cependant tout le monde sait qu'on dit communément de ceux qui en parlent en public, qu'ils dansent hors du chœur sacré.

16. A Délos, on ne faisait point de sacrifices sans danser : tous se célébraient avec de la danse et de la musique. Des jeunes gens se réunissaient en chœur : les uns dansaient ensemble au son de la flûte et de la cithare, et les plus habiles, séparés des autres, dansaient seuls aux chansons. Or, les chansons écrites pour ces sortes de ballets se nommaient *hyporchèmes*, c'est-à-dire *danse aux chansons*, poésie dont sont remplis les poètes lyriques<sup>1</sup>.

17. Mais pourquoi te parler des Grecs, lorsque les Indiens, à leur lever, adorent le soleil, non pas comme nous, en se baisant la main, adoration que nous croyons la meilleure, mais, se tenant tournés vers l'orient, ils saluent le soleil en dansant, avec un respectueux silence, et en imitant l'ascension du dieu ? Telle est la prière des Indiens, tels sont leurs chœurs et leurs sacrifices; c'est ainsi que, deux fois par jour, ils invoquent la protection du dieu, à son lever et à son coucher.

18. Les Éthiopiens, quand ils vont en guerre, se ivrent aussi à la danse. Aucun d'eux ne lancerait une flèche, après l'avoir tirée de sa tête, qui lui sert de carquois, et autour de laquelle il attache ses traits en forme de rayons, sans avoir auparavant dansé en prenant une attitude terrible et cherché à effrayer son ennemi par la danse.

19. Mais puisque nous avons parlé de l'Inde et de l'Éthiopie, il me paraît à propos de faire aussi une descente dans l'Égypte, leur voisine. L'ancienne fable du Protée égyptien<sup>2</sup> ne me paraît pas autre chose que l'emblème d'un danseur habile dans la pantomime, qui avait l'art de s'assimiler à tout et de prendre ainsi toutes sortes de formes; en sorte que, par la rapidité de ses mouvements, il imitait la fluidité de l'eau, la vivacité de la flamme, la férocité d'un lion, la colère d'un léopard, l'agitation d'un astre, en un mot, tout ce qu'il voulait. Mais la Fable, qui n'admet que des faits merveilleux, répandit qu'il était effectivement ce qu'il ne faisait qu'imiter. Nos danseurs font encore la

1. Voy. Platon, *Ion*, chap. v, et la traduction de Pindare de M. C. Poyard, p. 238.

2. Homère, *Odyssée*, IV, v. 417, et Virgile, *Géorgiques*, IV. J. B. Rousseau, *Ode au comte de Luc* Voy. aussi le beau groupe du sculpteur flamand Slodtz, dans le parc de Versailles.

même chose; vous les voyez en un instant changer de figure, à l'instar de Protée. Il est vraisemblable que cette Empuse<sup>1</sup>, qui prenait successivement mille formes différentes, était aussi une danseuse défigurée par la Fable.

20. Après ces exemples, il est juste de mentionner la danse des Romains, consacrée à Mars, le plus belliqueux de leurs dieux, et exécutée par les citoyens les plus distingués, nommés Saliens, du nom de leur sacerdoce : danse pleine de noblesse et de sainteté<sup>2</sup>.

21. Il existe en Bithynie une légende assez semblable à celle qui a cours chez les Italiens. Priape, génie guerrier, que je crois un des Titans ou des Dactyles Idéens<sup>3</sup> qui font profession d'enseigner à manier les armes, ayant reçu, des mains de Junon, Mars encore enfant, mais singulièrement fort et robuste, ne lui montra pas à combattre tout armé ayant d'en avoir fait un danseur accompli. Pour son salaire, Junon lui accorda le privilège de recevoir de Mars le dixième de tout ce qui reviendrait à ce dieu par le privilège de la guerre.

22. Tu n'attends pas à savoir de moi, je pense, que les Dionysiaques et les Bacchanales se passaient toutes en danse. Il y en avait trois genres principaux : le Cordax, le Sicinnis et l'Emmélie, inventés tous trois par les Satyres, ministres de Bacchus, qui leur ont donné leurs propres noms. Ce fut en employant cet art que Bacchus dompta les Tyrrhéniens, les Indiens et les Lydiens, et soumit, par des chœurs de danse, toutes ces tribus belliqueuses<sup>4</sup>.

23. Ainsi prends garde, mon cher, qu'il n'y ait à toi de l'impunité à blâmer un art tout divin, consacré aux mystères, cultivé par de tels dieux, institué en leur honneur, joignant un tel plaisir à une instruction si utile. Je suis, d'ailleurs, surpris qu'amoureux, comme tu l'es, d'Homère et surtout d'Hésiode, car j'en reviens toujours aux poètes, tu oses, lorsqu'ils ont loué la danse par-dessus tout, tenir un langage contraire au leur. Homère, en effet, faisant l'énumération de ce qu'il y a de plus agréable et de plus beau, nomme le sommeil, l'amour, le chant et la danse, mais c'est la danse seule qu'il appelle *irréprochable*<sup>5</sup>; son témoignage, en outre, accorde la douceur au chant; or, ce

1. Voy. le *Dictionnaire* de Jacobi.

2. Plutarque, *Vie de Numa*, traduction d'A. Pierron, t. I, p. 154, édition Charpentier.

3. Voy. ce mot dans le *Dict.* de Jacobi.

4. Voy. *Préface* ou *Bacchus*.

5. *Iliade*, XIII, v. 636; *Odyssée*, XVIII, v. 303.

sont là les deux éléments essentiels de l'art de danser : un chant suave et une danse irréprochable ; et c'est précisément à celle-ci que viennent s'adresser aujourd'hui tes reproches. Dans une autre partie de ses poèmes il dit<sup>1</sup> :

Jupiter donne à l'un la vaillance guerrière,  
L'art de danser à l'autre et le chant qui sait plaire.

Rien, en effet, n'est plus capable de plaire que le chant uni à la danse : c'est le plus beau présent des dieux. Homère semble avoir voulu diviser en deux classes toutes les actions des hommes : la guerre et la paix, et n'opposer au courage guerrier que ces deux talents, comme ce qu'il y a de plus beau.

24. Hésiode ne l'avait point appris d'un autre, mais il avait vu lui-même les Muses danser au lever de l'aurore ; et le principal éloge qu'il leur donne au début de son poème<sup>2</sup>, c'est que leurs pieds délicats foulent en cadence les bords de la fontaine aux eaux violettes, et qu'elles dansent en chœur autour de l'autel de leur père. Tu vois par là, mon cher, que tu es presque en lutte avec les dieux, en disant du mal de la danse.

25. Socrate, le plus sage des hommes s'il faut en croire le témoignage d'Apollon Pythien<sup>3</sup>, non content de louer la danse, voulut encore l'apprendre. Il faisait le plus grand cas du rythme, de l'harmonie, de la précision des mouvements, de la bonne attitude du danseur, et il ne rougissait pas, tout vieux qu'il était, de mettre cet art au rang des sciences qui méritent le plus d'être étudiées. Il devait être, en effet, très-envieux de la danse, lui qui s'empressait d'apprendre des choses de médiocre importance, qui fréquentait les écoles des joueuses de flûte, et ne dédaignait pas d'aller s'instruire chez la courtisane Aspasia<sup>4</sup>. Cependant Socrate ne vit la danse que lorsqu'elle commençait à naître ; jamais il n'a connu cette beauté qu'elle a acquise depuis. S'il voyait à présent ceux qui l'ont amenée à sa perfection, je suis sûr qu'il abandonnerait tout le reste pour ne s'adonner qu'à ce spectacle, et voudrait qu'on enseignât la danse aux enfants avant toute autre chose.

26. Il me semble que, dans l'éloge que tu as fait de la tragédie et de la comédie, tu as oublié de dire que chacune d'elles a un genre de danse particulier. Ainsi l'Emmèlie se danse dans la tragédie, et le Cordax dans la comédie, qui reçoit aussi le troi-

1. *Odyssée*, I, v. 421. — 2. *La Théogonie*. — 3. Voy. *Apologie de Socrate*, chap. v — 4. Voy. le *Banquet* de Xénophon.

sième genre, le Sicinnis. Mais puisque, dans le principe, tu as préféré à la danse la tragédie, la comédie, les joueurs de flûte ambulants, les vers chantés au son de la cithare, et tous les autres objets de concours, que, pour cela même, tu as déclarés honnêtes et respectables, permets-moi maintenant de les comparer chacun avec la danse. Cependant, si tu le trouves bon, nous ne parlerons ni de la flûte ni de la cithare, car toutes deux prêtent leur ministère au danseur.

27. Examinons d'abord la tragédie sous le rapport du costume. Quel spectacle effrayant et hideux que de voir un personnage, d'une grandeur gigantesque, monté sur des cothurnes d'une hauteur démesurée, dont le masque, placé au-dessus de la tête, ouvre la bouche d'une manière effroyable et semble vouloir avaler les spectateurs! Je ne parle pas de ces plastrons qui garnissent la poitrine et le ventre de l'acteur, et qui, lui donnant une grosseur factice et artificielle, empêchent que sa maigreur ne rende ridicule sa taille disproportionnée! Ensuite lorsque du fond de ces habits il se met à débiter, d'un son de voix sourd ou forcé, ses tirades de vers iambiques, quoi de plus ridicule qu'en chantant ses infortunes il ne songe qu'à soigner ses inflexions! Les poètes, qui ont vécu avant lui, se sont chargés de tout le reste. Tant que c'est une Andromaque ou une Hécube qui paraît sur la scène, le chant est encore supportable; mais quand c'est Hercule qui déclame une monodie, et que, s'oubliant lui-même, il n'a aucun respect pour la peau de lion et pour la massue qui composent son costume, il n'est personne de sensé à qui cela ne paraisse un solécisme dramatique.

28. D'autre part, le crime que tu fais à la danse, de ce que les hommes y remplissent les rôles de femmes, lui est commun avec la tragédie et la comédie : il y a même dans celles-ci plus de rôles de femmes que d'hommes.

29. La comédie regarde le ridicule de ses personnages comme la partie principale du plaisir qu'elle procure : tels sont les rôles des Daves, des Tibius et des cuisiniers<sup>1</sup>. Mais le costume du danseur, je n'ai pas besoin de te dire combien il est convenable et décent : c'est évident, même pour un aveugle. Il n'est pas jusqu'au masque qui ne soit fort beau et tel qu'il convient à l'action théâtrale : il ne bâille pas comme les autres; il a, au contraire, la bouche fermée; en effet, beaucoup d'instruments résonnent à sa place.

30. Anciennement les mêmes acteurs chantaient et dansaient

1. Voy. l'*Aulularia* de Plaute.

à la fois ; mais, par la suite, on s'aperçut que, pour respirer, les danseurs interrompaient leur chant, et l'on crut qu'il valait mieux que d'autres chantassent pendant que l'on danserait.

31. Au reste, les sujets sont communs entre ces deux spectacles, et ceux de la danse ne diffèrent point de ceux de la tragédie, si ce n'est que les premiers sont plus variés, plus savants et offrent mille changements divers.

32. Si l'on n'a point admis la danse dans les jeux publics, je crois que la raison en est que les agonothètes l'ont regardée comme une chose trop grande et trop respectable pour être soumise à un examen. J'ometts de dire qu'une ville d'Italie, la principale de celles qui tirent leur origine de Chalcis<sup>1</sup>, l'a ajoutée à ses jeux, comme pour leur donner un nouveau lustre.

33. Je veux maintenant me justifier à tes yeux de ce que je ne suis pas entré dans une plus grande quantité de détails, afin que tu ne te figures pas que ce soit ignorance ou défaut d'instruction. Je sais que plusieurs, avant moi, ont traité de cette matière, qu'ils en ont fait un objet important de leurs écrits, parcouru toutes les espèces de danses, rédigé leurs noms en catalogue, dit quelle était chacune d'elles, par qui elle avait été inventée, s'imaginant par là faire grand étalage d'érudition. Pour moi, je considère pareille ambition comme une ineptie, comme un luxe maladroit de recherches, que je ne crois pas de mon sujet, et que, par conséquent, je laisse de côté.

34. D'ailleurs, je te prie de réfléchir et de te rappeler que je ne me suis point proposé d'écrire l'histoire généalogique de la danse, et que le but de cet ouvrage n'est pas de te faire l'énumération de toutes les variétés de cet exercice, quoique, au commencement, j'en aie cité quelques-unes qui m'ont paru les plus importantes. Mon objet principal, à présent, est de faire l'éloge de la danse telle qu'elle est aujourd'hui, de montrer tout ce qu'elle réunit de plaisir et d'utilité, n'ayant pas eu jadis, à sa naissance, cette perfection qu'elle a acquise principalement sous le règne d'Auguste<sup>2</sup>. En effet, ces premières danses n'étaient, pour ainsi dire, que les racines et les fondements de la danse même ; et c'est de sa fleur, de son fruit le plus parfait qu'il est question dans mon discours. Je ne m'arrête ni à la *Thermystris*<sup>3</sup> ;

1. *Neapolis*, Naples

2. Ce fut sous Auguste que la pantomime fut introduite à Rome par Bathylle et Pylade, fameux danseurs. Cf. Athénée, I, p. 20.

3. Danse violente, où l'on battait beaucoup d'entrechats. Voy Athénée, XIV, et Apulée, VIII.

ni à la *Grue*<sup>1</sup>, ni aux autres genres, qui n'ont aucun rapport avec la danse actuelle. Quant au genre phrygien, fait pour le vin, la table et l'ivresse, et dansé souvent par des gens grossiers, qui accompagnent leurs pas violents et fatigants d'un chant lascif soutenu par une flûte, il est encore en usage dans les campagnes, et je ne l'ometts point par ignorance, mais il n'a rien de commun avec la danse de nos jours. Au reste, Platon, dans ses *Lois*<sup>2</sup>, a donné des éloges à certains genres de danse, et en a formellement condamné d'autres; il distingue en eux ce qui est d'agrément et ce qui est d'utilité, rejetant ceux qui sont contraires à la décence, accordant tout honneur et toute admiration aux autres.

35. Mais en voilà assez sur la danse : il serait hors de propos de pousser plus loin ce discours et de l'étendre outre mesure. Il est temps de te parler des talents nécessaires au danseur, des exercices qui lui conviennent, de ce qu'il doit savoir, des moyens par lesquels il peut perfectionner son art, afin que tu saches que la danse n'est pas un de ces arts faciles, qui s'apprennent aisément, mais une sorte de complément de toutes les sciences, de la musique, du rythme, de la géométrie, et surtout de cette philosophie qui t'est chère, de la physique et de la morale; il est vrai qu'elle a regardé la dialectique comme lui étant inutile; mais loin d'être étrangère à la rhétorique, elle a cela de commun avec elle, qu'elle peint les mœurs et les passions : or, c'est là le but auquel aspirent les rhéteurs. Elle a encore beaucoup d'affinité avec la peinture et la sculpture, dont elle paraît imiter les heureuses proportions, et à cet égard elle ne le cède en rien à Phidias et à Apollon.

36. Le premier devoir d'un danseur est de se rendre propice Mnémosyne et Polymnie, sa fille, et de faire ses efforts pour se souvenir de tout; tel que le Calchas d'Homère<sup>3</sup>, il faut que sa pensée

Embrasse le présent, le passé, l'avenir;

il faut, en un mot, que rien ne lui échappe, mais que sa mémoire le serve à son gré. Le but principal de la danse est d'imiter, d'énoncer, de produire au dehors les pensées et d'énoncer clairement ce qui est obscur. Et ce que Thucydide loue dans Périclès<sup>4</sup>

1. Voy. Pollux, *Onomasticon*, IV, 44, et Plutarque, *Vie de Thésée*, traduction d'A. Pierron, t. I, p. 24.

2. Livre VIII.

3. *Iliade*, I, v. 74.

4. Thucydide, livre II, chap. LX.

serait aussi le plus bel éloge d'un danseur, c'est-à-dire bien comprendre et bien rendre; bien rendre, en pareil cas, c'est faire des gestes appropriés à chaque intention.

37. Le fond de toute la danse, comme je l'ai dit, est l'histoire antique, dont le danseur doit se rappeler aisément les épisodes et les exprimer avec grâce. Il faut donc qu'il connaisse parfaitement tout ce qui s'est passé depuis le chaos et la naissance du monde, jusqu'à Cléopâtre, reine d'Égypte. L'érudition du danseur doit embrasser, selon nous, toute cette période. Il doit, à plus forte raison, savoir la mutilation d'Uranus, la naissance de Vénus, le combat des Titans, la naissance de Jupiter, la ruse de Rhéa, la supposition de la pierre, la prison de Saturne, le partage des trois frères.

38. Ensuite, et par ordre, la révolte des Géants, le feu dérobé, la punition de Prométhée, la force des deux Amours<sup>1</sup>; puis l'île flottante de Délos, les couches de Latone, la mort du serpent Python, les embûches de Tityus, le milieu de la terre trouvé par le vol des aigles<sup>2</sup>.

39. Viennent alors Deucalion, et le grand naufrage de cette époque, et l'arche unique qui sauva les restes du genre humain, et les pierres transformées en hommes; Bacchus mis en pièces<sup>3</sup>, la fourberie de Junon, l'embrasement de Sémélé, la double naissance de Bacchus, l'histoire de Minerve, celles de Vulcain et d'Erichthon, la dispute au sujet de l'Attique<sup>4</sup>, Halirrhothius<sup>5</sup>, le premier jugement de l'Aréopage, enfin toute la mythologie athénienne.

40. Mais surtout qu'il sache les courses errantes de Cérés, Proserpine retrouvée, l'hospitalité de Céléus, l'agriculture inventée par Triptolème, la culture de la vigne par Icare, les malheurs d'Érigone, les aventures de Borée, d'Orithye, de Thésée, d'Égée; puis la réception de Médée, sa fuite chez les Perses, ce qui arriva aux filles d'Érechthée et à celles de Pandion, ce qu'elles firent et souffrirent dans la Thrace. Qu'il ajoute Acamas et Phyllis, le premier enlèvement d'Hélène, l'expédition des Dioscures contre Athènes, le malheur d'Hippolyte et le retour

1. Voy. *Éros et Antéros* dans le *Dict.* de Jacobi.

2. Jupiter, voulant connaître le milieu de la terre, fit partir en même temps deux aigles, l'un vers l'Orient et l'autre vers l'Occident : ils se rencontrèrent à Delphes. Cf. Pindare, IV° *Pythique*, v. 6, traduction de M. C. Poyard.

3. Voy. *Iacchos*, dans le *Dict.* de Jacobi.

4. Voy. *Hermotimus*, 20.

5. Voy. ce nom dans le *Dict.* de Jacobi. On devra consulter le même ouvrage pour tous les noms mythologiques de paragraphes suivants.



des Héraclides ; car on peut regarder tous ces faits comme appartenant à l'Attique, et je n'ai parcouru ce petit nombre de fables athéniennes que comme un échantillon de celles que je laisse de côté.

41. On trouve ensuite Mégare, Nisus, Scylla et le cheveu de pourpre, le voyage de Minos, son ingratitude envers sa bienfaitrice ; puis le Cithéron, les histoires thébaines, les malheurs des Labdacides, le voyage de Cadmus, le repos de la vache, les dents du serpent, la naissance des guerriers semés par lui, la métamorphose de Cadmus en serpent ; les murs bâtis au son de la lyre, le délire de l'architecte, la vanité de Niobé, et son silence causé par la douleur, Penthée, Actéon, OEdipe, Hercule avec tous ses travaux, et le massacre de ses enfants.

42. Corinthe aussi est pleine de légendes mythologiques ; elle a Glaucon et Créon ; avant eux, Bellérophon, Sthénobée, la dispute du Soleil et de Neptune ; ensuite, la fureur d'Atamas, les enfants de Néphélé fuyant à travers les airs sur un bélier, Ino et Mécicerte reçus au rang des dieux marins.

43. Après cela, l'histoire des Pélopidés, Mycènes, et ce qui s'y est passé à une époque plus reculée, Inachus, Io et son gardien Argus, Atrée et Thyeste, Aéropé, la Toison d'or, le mariage de Pélops, le meurtre d'Agamemnon, le châtement de Clytemnestre ; longtemps auparavant, l'expédition des Sept chefs, la réception des gendres d'Adraste exilés, l'oracle rendu à leur sujet, leurs corps laissés sans sépulture, la mort d'Antigone et de Ménécée qui en est la conséquence.

44. Le danseur doit encore de toute nécessité se souvenir de ce qui s'est passé à Némée, d'Hypsipyle et d'Archémore : il doit aussi savoir Danaé, gardée vierge dans une tour, la naissance de Persée, le combat proposé à celui-ci contre la Gorgone, épisode auquel se rattachent ses exploits en Éthiopie ; Cassiopée, Andromède et Céphée, que notre crédulité a mis au nombre des astres. Qu'il n'ignore pas non plus l'antique histoire d'Égyptus et de Danaüs, et la perfidie nuptiale des Danaïdes.

45. Lacédémone fournit aussi une large part : Hyacinthe, Zéphyr, rival d'Apollon, la mort du jeune enfant tué par un disque, la fleur née de son sang, l'inscription funèbre qu'elle porte, la résurrection de Tyndare, la colère que Jupiter en ressent contre Esculape ; de plus, l'hospitalité donnée à Pâris et l'enlèvement d'Hélène, après son jugement pour la pomme.

46. Il faut, en effet, songer que l'histoire de Sparte se relie à celle d'Ilion, si étendue, si variée de personnages. Chacun des guerriers morts devant Troie fournit quelque drame à la scène.

Tous ces sujets doivent être présents à la mémoire du danseur, surtout depuis l'enlèvement d'Hélène jusqu'aux aventures du retour, les erreurs d'Énée et l'amour de Didon, ainsi que toute l'histoire dramatique d'Oreste, et les exploits audacieux de ce héros dans la Scythie. Il en est de même des événements antérieurs qui se lient étroitement à la guerre de Troie, Achille déguisé en fille à Scyros, la folie d'Ulysse, l'abandon de Philoctète, toutes les courses errantes d'Ulysse, Circé, Télégonus, Éole, roi des vents, et le reste jusqu'au massacre des prétendants; avant cela, les embûches dressées contre Palamède, la colère de Nauplius, la fureur de l'un des Ajax et la mort de l'autre sur les rochers.

47. Élis offre encore plusieurs sujets aux danseurs, OEnomaüs, Myrtilé, Saturne, Jupiter, et les premiers jouteurs d'Olympie.

48. La mythologie arcadienne ne manque pas de fécondité: la fuite de Daphné, la métamorphose de Callisto en ourse, la fureur bachique des Centaures, la naissance de Pan, l'amour d'Alphée et son voyage sous la mer <sup>1</sup>.

49. Mais si nous nous transportons en Crète, la danse y recueillera une ample moisson: Europe, Pasiphaé, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phèdre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, le savoir prophétique de Polyidus, Talus, cet homme d'airain, qui faisait le tour de la Crète.

50. Passons en Étolie; la danse y trouve de nombreux sujets: Althée, Méléagre, Atalante, le tison fatal, la lutte d'Hercule et du fleuve, la naissance des Sirènes, l'apparition des Échinades, l'établissement d'Alcméon, quand il a cessé d'être en proie à la fureur; puis Nessus et la jalousie de Déjanire, qui amène le bûcher de l'OËta.

51. La Thrace n'est pas stérile en faits utiles au danseur: c'est Orphée, son corps mis en lambeaux, sa tête qui parle en nageant sur sa lyre; l'Hémus, le Rhodope, le supplice de Lycurgue.

52. Mais la Thessalie est plus riche encore: elle offre Pélias, Jason, Alceste, l'expédition des cinquante héros, le navire Argo et sa carène prophétique.

53. Puis l'histoire de Lemnos, Aétès, le songe de Médée, Apsyrté mis en pièces, tout ce qui se passe dans la traversée, et ensuite Protésilas et Laodamie.

54. En revenant en Asie, nous y trouvons nombre de sujets dramatiques: c'est Samos et l'aventure de Polycrate, la fuite de

<sup>1</sup>. Voy. la narration de Libanius: *De Alpheo et Arethusa*.

sa fille jusque chez les Perses ; et à une époque antérieure, l'in-discrétion de Tantale ; le banquet qu'il offre aux dieux, Pélops préparé comme un mets et son épaule d'ivoire.

55. En Italie, c'est l'Éridan, Phaëthon, ses sœurs changées en peupliers et versant des larmes d'ambre<sup>1</sup>.

56. Le danseur connaîtra, en outre, les Hespérides, le dragon gardien des pommes d'or, le travail d'Atlas, Géryon et les bœufs enlevés d'Érythée.

57. Il n'ignorera pas non plus toutes les métamorphoses mythiques, les changements en arbres, en bêtes, en oiseaux, les hommes devenus femmes, tels que Cénéus, Tirésias et d'autres encore.

58. La Phénicie possède Myrrha et le double deuil assyrien : le danseur doit connaître ces faits, et les histoires plus récentes, tout ce qu'Antipater entreprit après la monarchie des Macédo-niens, et l'amour inspiré à Séleucus par Stratonice.

59. Qu'il connaisse encore les mystères les plus secrets des Égyptiens et qu'il en exprime quelques-uns par ses gestes, je veux dire Épaphus, Osiris, la métamorphose des dieux en ani-maux ; mais surtout qu'il parle de leurs amours, y compris celles de Jupiter, et toutes les différentes formes dont il s'est revêtu.

60. Il saura aussi toute la tragédie infernale, les supplices et les causes qui les ont provoqués, l'amitié de Thésée et de Pi-rithoüs jusque chez Pluton.

61. En un mot, il ne doit rien ignorer de tout ce qu'ont écrit Homère, Hésiode et les bons poètes, notamment les tragiques. D'une multitude infinie de traits de ce genre, je n'ai choisi qu'un petit nombre et je n'ai rapporté que les plus remarquables, lais-sant le reste à chanter aux poètes et à représenter aux danseurs : pour toi, tu trouveras facilement, guidé par la ressemblance, tous ceux que le danseur doit avoir présents à la mémoire et réservés, pour ainsi dire, en magasin, afin d'en faire usage à l'occasion.

62. D'autre part, comme son talent est d'imiter et d'exprimer par des gestes ce que disent les chanteurs, il faut qu'à l'exemple des orateurs, il s'exerce à se rendre clair et intelligible, afin qu'on puisse saisir chacune de ses intentions sans le secours d'un interprète. Il faut que celui qui voit danser puisse, comme le dit l'oracle d'Apollon Pythien, comprendre le muet et entendre le danseur qui garde le silence.

63. C'est ce qui arriva, dit-on, à Démétrius le Cynique. Comme toi, il blâmait la danse, disant qu'avec la flûte, les syrinx, et le bruit des pieds, ce n'était qu'un hors-d'œuvre superflu, qui n'a-

1. Voy. le traité de l'Ambré ou des Cygnes.

joutait rien au drame; que les mouvements désordonnés du danseur étaient inutiles et dépourvus de sens; que les spectateurs étaient fascinés par les accessoires de la danse, les habits de soie, la beauté du masque, les modulations de la flûte, l'harmonie des voix, parures qui embellissent l'art du danseur, tout à fait nul par lui-même. Il y avait alors, sous Néron, un célèbre danseur, homme d'esprit, dit-on, versé plus que personne dans la connaissance historique de son art, et excellant dans la beauté de ses mouvements. Il fit à Démétrius une demande que je crois très-raisonnable : il le pria de venir le voir danser, avant de le condamner, lui promettant de se montrer à lui sans accompagnement de flûtes ni de voix. Il tint sa promesse. Il fit taire les instruments, les flûtes, le chœur même, et dansa tout seul les amours de Mars et de Vénus, le Soleil révélant l'intrigue, le piège de Vulcain, qui prend les deux amants dans ses filets, Vénus toute honteuse, Mars ne pouvant se défendre de craindre et de supplier, enfin les moindres détails de cette histoire. Démétrius, à ce spectacle, fut tellement ravi, qu'il ne put s'empêcher de donner au danseur le plus grand des éloges, en s'écriant à haute voix : « J'entends ce que tu fais, danseur; je ne le vois pas seulement, mais il me semble que tu parles avec tes mains<sup>1</sup>. »

64. Puisque nous en sommes à l'époque de Néron, je veux aussi te raconter ce qui arriva à un barbare au sujet de ce même danseur : c'est un fait tout à la gloire de la danse. Un des princes barbares qui règnent sur le Pont, étant venu à la cour de Néron pour quelques affaires, vit cet acteur danser au milieu de quelques autres avec une expression si nette de ce que l'on chantait, que, sans pouvoir l'entendre, n'étant qu'à demi grec, il n'en perdit pas un mot. Comme il était sur le point de retourner dans sa patrie, Néron, en lui serrant la main, le pria de demander ce qui lui plairait davantage, lui promettant de le lui accorder aussitôt : « Vous me rendrez bien heureux, dit-il, si vous voulez me donner ce danseur. — A quoi vous servira-t-il dans votre pays? reprit Néron. — J'ai pour voisins, dit l'étranger, des barbares qui ne parlent pas la même langue que moi, et je ne saurais trouver d'interprète pour traiter avec eux : lorsque j'aurai besoin de leur dire quelque chose, voici un homme dont les gestes me serviront de truchement. » Telle était l'impression que l'imitation par la danse avait faite sur ce barbare, qu'elle lui paraissait on ne peut plus claire et significative.

1. Cf. Pétrone, *Fragments poétiques; Sur un pantomime*, p. 97 de l'édition Nisard.

65. La grande affaire, le but spécial de la danse, c'est, comme je l'ai dit, l'imitation des actions humaines, à laquelle s'appliquent avec tant de soin les orateurs, et surtout ceux qui s'exercent dans ce que nous appelons *déclamation*. Or, un danseur est certain qu'il sera particulièrement digne d'éloges, s'il s'identifie avec les personnages qu'il représente, et si son expression est conforme aux paroles des héros qui se meuvent sur la scène, meurtriers de tyrans, pauvres, laboureurs, dont il rend avec précision le caractère propre et saillant.

66. Je veux encore te raconter le mot d'un autre barbare à ce sujet. Il voyait cinq masques préparés pour un danseur, car la pièce était divisée en autant d'actes, et, comme il n'apercevait qu'un seul danseur, il demanda quels étaient ceux qui allaient jouer les autres personnages. Quand il eut appris que c'était le même homme qui allait jouer seul et danser toute la pièce : « Je ne savais pas, mon cher, dit-il, que tu eusses plusieurs âmes dans un seul corps. » Ainsi parla notre barbare.

67. Ce n'est pas sans raison que les Italiens ont appelé la danse *pantomime*, nom tiré de ses effets. J'aime cette exhortation d'un poète : « Mon fils, rends-toi semblable à l'animal qui s'attache aux roches de la mer<sup>1</sup>, et fréquente ensuite les peuples et les villes ; » c'est un conseil excellent pour un danseur qui doit se rendre familiers et s'attacher à reproduire tous les actes de la vie.

En général, la danse se flatte d'exprimer et de représenter les mœurs et les passions, en introduisant sur la scène tantôt l'amour, tantôt la colère, la folie, la tristesse et toutes les affections de l'âme à leurs différents degrés. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est de voir en un seul jour Athamas en fureur, Ino frappée de crainte, puis Atrée, Thyeste, Égisthe, Aérope, et cependant tout cela n'est qu'un seul homme.

68. Les autres arts, faits pour le plaisir des yeux et des oreilles, ne produisent qu'un effet unique : c'est une flûte, une cithare, un chant mélodieux, la représentation d'une tragédie, ou le rire qui résulte d'une action comique. Mais le danseur embrasse tout : on y rencontre le mélange et l'union variée de plusieurs arts, flûte, syrinx, bruit de pieds, choc de cymbales, voix sonore de l'acteur et symphonie d'un chœur concertant.

1. Le polype, animal diaphane, et qui parait prendre, comme le caméléon, la couleur des objets auxquels il s'attache. Le poète dont il s'agit ici est Pindare, cité par Plutarque, dans son traité : *Quels animaux sont les plus rusés, les terrestres ou les aquatiques?*

69. En outre, les opérations des deux parties essentielles de l'homme sont distinctes; âme et corps, chacun a les siennes; mais dans la danse elles se confondent; les actions y montrent à la fois et la vivacité de la pensée et celle des mouvements du corps. Or, qu'y a-t-il au-dessus de la sagesse des actes et du sens qu'on donne à tout ce qu'on fait? Aussi Lesboux de Mitylène<sup>1</sup>, homme de cœur et d'esprit, appelait les danseurs *chiroso-phes*<sup>2</sup>, et fréquentait leur théâtre afin d'en revenir meilleur. Timocrate, son maître, ayant vu une fois, par hasard, un danseur exécutant un de ses rôles, s'écria: « De quel spectacle m'avait-privé le respect de la philosophie! »

70. Si ce que Platon<sup>3</sup> dit de l'âme est vrai, le danseur nous en montre parfaitement les trois parties: l'*irascible*, lorsqu'il représente la colère; le *concupiscible*, quand il joue les rôles d'amoureux, et le *raisonnable*, lorsqu'il met un frein à chaque passion. Or, cette dernière qualité est disséminée dans toutes les parties de la danse, comme le toucher dans tous les autres sens. Le danseur, en se proposant pour but la beauté et la grâce des mouvements, fait-il autre chose que prouver l'assertion d'Aristote<sup>4</sup>, qui fait l'éloge de la beauté et la regarde comme l'une des trois parties du souverain bien? J'ai même entendu dire à quelqu'un, qui exaltait la danse avec un peu d'enthousiasme juvénile, que le silence des personnages dansants était comme un symbole du dogme de Pythagore.

71. Toutes les autres sciences nous promettent, les unes l'utilité, les autres le plaisir; la danse seule nous offre les deux tout ensemble; et son utilité est d'autant plus grande qu'elle naît du plaisir même. Combien, en effet, n'est-il pas plus agréable d'assister à ce spectacle que de voir des jeunes gens se donner des coups de poing, ruisseler de sang, lutter en se roulant dans la poussière? La danse aussi présente ces sortes de spectacles, mais c'est avec moins de danger, plus de grâce et plus de charme. Ainsi, les mouvements incessants des danseurs, leurs pirouettes, leurs virevoltes, leurs sauts, leurs renverses, réjouissent tous ceux qui les voient et sont très-salubres à ceux qui les font. Je puis donc dire que la danse est à la fois le plus beau et le plus harmonieux des exercices, puisqu'il procure au corps la souplesse, la flexibilité, la légèreté, lui apprend à se

1. Philosophe et rhéteur du siècle d'Auguste.

2. *Χείρ*, main; *σοφός*, sage ou savant.

3. *République*, IV, p. 484 de la traduction de Grou, édition Charpentier.

4. Aristote, *Morale*, I, 8.

plier à toute espèce de changement, et lui fait acquérir une force considérable.

72. Et comment la danse ne serait-elle pas une chose vraiment parfaite? Elle aiguise l'âme, exerce le corps, réjouit les spectateurs, et leur apprend les histoires antiques au son des flûtes, des cymbales, des suaves mélodies, avec un charme qui pénètre les oreilles et les yeux. Êtes-vous avide d'entendre une belle voix? Où la rencontrer ailleurs? où trouver un concert plus nourri et mieux exécuté? Préférez-vous les sons plus éclatants des flûtes et des syrinx? Vous avez dans la danse de quoi vous satisfaire encore. Je ne parle pas de vos mœurs qui s'épureront par la fréquentation de ce spectacle, quand vous verrez au théâtre la haine des mauvaises actions, la compassion pour ceux qui sont en butte à l'injustice, en un mot toutes les leçons de morale données aux spectateurs.

73. Mais ce que je loue surtout chez les danseurs, le voici : c'est qu'ils s'appliquent à donner à leurs membres autant de grâce que de force; et il me paraît également étonnant de voir dans une même pièce le même acteur déployer la vigueur d'Hercule et la délicatesse de Vénus.

74. Je veux maintenant te dépeindre, dans cet écrit, ce que doit être un bon danseur, au physique et au moral, quoique j'aie déjà parlé assez longuement des qualités de l'âme. Il doit avoir une bonne mémoire, de l'esprit, de l'intelligence, de la promptitude à comprendre et surtout beaucoup d'adresse à saisir les à-propos. Il doit encore être en état de juger des poèmes et des chants, de distinguer les meilleurs airs et de blâmer ceux qui sont mal faits.

75. Pour le corps, il me semble que je dois me le représenter conforme au modèle de Polyclète<sup>1</sup>, c'est-à-dire d'une taille qui ne soit ni trop grande et vraiment gigantesque, ni pourtant trop petite et se rapprochant de celle d'un nain; je le veux d'une proportion exacte, juste, point trop gras, ce qui nuit à l'illusion, ni trop maigre, ce qui tourne au squelette et presque au cadavre.

76. Il faut, à ce propos, que je te dise les clameurs que ces défauts soulevèrent chez un peuple capable de les remarquer. Les habitants d'Antioche sont des gens très-spirituels, qui aiment beaucoup la danse, et qui observent trop finement tout ce qui se

1. Cet habile sculpteur avait fait une statue qu'on appelait le modèle, *κάνων*, à cause de la proportion parfaite qui régnait dans toutes les parties. Cf. *Mort de Pérégrinus*, 9.

dit ou se fait chez eux, pour que le moindre détail leur échappe<sup>1</sup>. Un danseur de petite taille étant un jour entré en scène pour jouer le rôle d'Hector, tous les spectateurs s'écrièrent d'une seule voix : « Voici Astyanax ! où donc est Hector ? » Une autre fois, un acteur d'une taille énorme ayant commencé à danser le rôle de Capanée<sup>2</sup> et à donner l'assaut aux murs de Thèbes : « Enjambe par-dessus la muraille, lui cria-t-on, tu n'as pas besoin d'échelle. » A un autre, dont l'embonpoint était excessif et qui s'efforçait de faire de grands sauts : « De grâce, dirent-ils, épargne notre thymélé<sup>3</sup> ! » Au contraire, ils crièrent à un acteur fort maigre : « Ménage ta santé, tu es malade. » Ce n'est pas dans l'intention de te faire rire que j'ai rapporté ces traits, mais pour te faire voir que des peuples entiers ont cultivé la danse au point de savoir juger, suivant les règles, de ses défauts et de ses perfections.

77. Une grande souplesse dans les mouvements est absolument nécessaire au danseur ; son corps doit être à la fois svelte et robuste, afin de pouvoir, au besoin, se ployer comme de l'osier, et, à l'occasion, résister avec force.

78. Loin aussi de rejeter la *chironomie*<sup>4</sup>, employée dans les jeux sacrés, la danse adopte, au contraire, tous les beaux gestes usités dans les combats de Mercure, de Pollux et d'Hercule, ainsi que tu le peux voir, en jetant les yeux sur chacune de ces imitations. Hérodote<sup>5</sup> dit que les yeux sont des témoins plus fidèles que les oreilles ; la danse s'adresse aux oreilles et aux yeux.

79. La danse nous charme à tel point que, si un homme tourmenté par l'amour va au théâtre, il se guérit en voyant les maux qu'entraîne cette passion ; si le chagrin l'accable, il sort plus gai du spectacle, comme s'il avait bu d'une potion qui verse l'oubli, ou, pour parler avec le poète<sup>6</sup>, d'un breuvage qui guérit la douleur et la colère. Une preuve que la danse représente nos sentiments naturels et que chacun des spectateurs reconnaît ce que l'acteur exprime, c'est que souvent les assistants versent des larmes, quand ils voient quelque scène attendrissante et digne de compassion. La danse bachique est fort en vogue en

1. Voy. ce qu'en dit l'empereur Julien dans son *Misopogon*.

2. Un des Sept chefs qui assiégèrent Thèbes.

3. Estrade pour les évolutions du cœur.

4. Art de faire des gestes et de régler les mouvements des mains.

5. Hérodote, I, 8. Cf. Horace, *Art poétique*, v. 180 et suivants.

6. Homère, *Odyssée*, IV, v. 224.



Ionie et dans le Pont, quoiqu'elle appartienne au genre satyrique<sup>1</sup> : elle a tellement subjugué les habitants de ces contrées, que, durant le temps fixé pour les représentations, ils abandonnent toute autre affaire, et restent assis des journées entières à voir des Titans, des Corybantes, des Satyres et des bergers. Les citoyens les plus distingués et les premiers magistrats de chaque ville dansent eux-mêmes dans ces sortes de ballets, et non-seulement ils ne rougissent pas de ces divertissements, mais ils s'en montrent plus glorieux que de leur noblesse, de leurs charges municipales et de la vertu de leurs aïeux.

80. Après avoir parlé des qualités des danseurs, disons un mot de leurs défauts. J'ai déjà indiqué ceux du corps ; on pourrait, je pense, désigner de la même manière ceux de l'esprit. Beaucoup d'entre eux par ignorance, car il n'est pas possible qu'ils soient tous instruits, commettent en dansant de graves solécismes. Ceux-ci font des mouvements faux, et, comme on dit, ne touchent pas la vraie corde : leur pied marque un temps, quand la musique en frappe un autre ; ceux-là dansent en mesure, mais leur action suit ou devance le fait exprimé, comme je l'ai vu moi-même un jour. Un acteur, qui dansait la naissance de Jupiter et la cruauté de Saturne dévorant ses enfants, dansa, par erreur, les malheurs de Thyeste, trompé par la ressemblance des sujets. Un autre, représentant Sémélé frappée de la foudre, la confondit avec Glaucé, qui est de beaucoup plus récente. Mais il ne faut pas, je crois, faire à la danse un crime des fautes des danseurs, ni pour cela la détester en elle-même ; il faut, au contraire, les regarder comme des ignorants, ainsi qu'ils le sont en effet, et louer ceux qui se règlent en tout sur le rythme et les lois de leur art.

81. En général, il est nécessaire qu'un danseur réunisse toutes les qualités et toutes les perfections, précision, élégance, proportions heureuses, égalité de jeu irréprochable et parfaite, union de tout ce qu'il y a de plus beau, sans aucun mélange de défauts, conception vive, science profonde, imagination vraiment humaine. Aussi l'éloge le plus complet qu'il puisse obtenir des spectateurs, c'est que chacun d'eux, en le voyant jouer, reconnaisse ses propres sentiments, et voie dans le danseur, comme dans un miroir, soi-même, ses passions et ses actions de chaque jour. C'est alors que les hommes ne peuvent se tenir de plaisir et qu'ils se répandent en applaudissements sans fin, quand chacun d'eux voit l'image de son âme et reconnaît son

1. Voy. Horace, *Art poétique*, v. 224 et suivants, avec les notes d'Orelli.

portrait. Ainsi s'accomplit par ce spectacle le précepte delphique : « Connais-toi toi-même. » Alors on sort du théâtre, instruit de ce qu'il faut faire ou éviter, et connaissant ce qu'on ignorait auparavant.

82. Dans la danse, comme dans le discours, on peut tomber dans un défaut qu'on appelle imitation vicieuse. Il consiste à passer les bornes de l'imitation, à vouloir exprimer au delà de ce qu'il faut, à représenter sous des traits gigantesques ce qui n'est que grand, à efféminer ce qui est simplement délicat, à pousser un caractère viril jusqu'à la rudesse et à la férocité.

83. Je me souviens d'avoir vu jadis donner dans ce défaut un danseur estimé jusque-là, fort intelligent d'ailleurs et tout à fait digne d'être admiré. Je ne sais trop par quel hasard il se laissa entraîner à un excès d'irritation, qui le jeta dans une action vraiment extravagante. Il dansait Ajax furieux, aussitôt après sa défaite, et il franchit si bien toutes les bornes de son art, qu'il devint furieux au lieu de le paraître. Il déchire l'habit de l'un de ceux qui frappent la mesure avec une sandale de fer, arrache à un flûteur son instrument, en frappe Ulysse, qui était près de lui, tout fier de sa victoire, de manière à lui fendre la tête; si le casque, par sa résistance, n'eût amorti le coup, c'en était fait du pauvre Ulysse, mis à malmort par un danseur devenu fou. Cependant tout le théâtre semble partager la fureur d'Ajax; on saute, on crie, on jette en l'air ses habits: les hommes du peuple, en effet, gens sans instruction, incapables de juger de la bienséance et de discerner le bien du mal, s'imaginent que c'est là l'imitation parfaite de la démence, tandis que les hommes d'un goût plus délicat, tout en comprenant la faute de l'acteur et en en rougissant, n'osent le blâmer par leur silence, mais cherchent, au contraire, à déguiser par leurs éloges l'extravagance du danseur, convaincus toutefois que cette scène est moins l'effet de la folie d'Ajax que de celle de l'acteur. Celui-ci, non content de cet esclandre, fait quelque chose de plus ridicule encore: il descend au milieu du théâtre, près des bancs du sénat, et s'assied entre deux personnages consulaires qui tremblent de le voir flageller quelqu'un d'entre eux, comme un bœuf. Cependant, les uns admirent, d'autres rient, quelques-uns ont peur que d'une imitation extrême l'acteur ne soit tombé dans une véritable démence.

84. On dit, du reste, que, lorsqu'il revint dans son bon sens, il fut si fâché de toutes les folies qu'il avait faites, qu'il tomba malade de chagrin, comme s'il se fût reconnu coupable d'une vraie folie. Il le fit bien voir par la suite; car plusieurs

de ses partisans l'ayant prié de danser Ajax une seconde fois, il présenta un autre danseur, en disant aux spectateurs : « C'est bien assez d'avoir été fou une première ! » Mais ce qui lui causa le plus de peine, c'est qu'un de ses concurrents, un de ses rivaux de métier, pour lequel on avait écrit le même rôle d'Ajax, joua la scène de la folie avec tant de convenance et de justesse qu'il ravit tous les suffragès, pour avoir su rester dans les limites de la danse et n'avoir pas violé, dans une ivresse furieuse, les règles de l'action dramatique.

85. Pour conclure, mon doux ami, parmi la foule considérable d'objets et d'études dont la danse se compose, en voilà seulement un petit nombre que je te sou mets, afin que tu ne te fâches pas trop contre moi, comme épris d'un trop vif amour. Mais si tu voulais partager ce divertissement avec ton ami, je suis sûr que tu serais un homme perdu et que tu deviendrais fou de la danse. Alors je n'aurai pas besoin de te dire le mot de Circé<sup>1</sup> :

Ce breuvage, ô surprise, est sans effet sur toi.

Car tu seras charmé, sans avoir toutefois, par Jupiter ! la tête d'un âne, ni le cœur d'un porc. Ton esprit, au contraire, deviendra plus solide, et le plaisir te fera partager avec un autre une bonne partie de la coupe. En effet, ce que dit Homère de la verge d'or de Mercure<sup>2</sup> :

Elle étend sur les yeux la douceur du sommeil,  
Ou ramène, à son gré, les hommes au réveil;

c'est ce que produit la danse, qui tantôt charme les yeux, tantôt les rend vigilants, et tient l'esprit en éveil devant tout ce qui passe sur la scène.

CRATON. En vérité, mon cher Lycinus, tes discours me persuadent : ils me font ouvrir les oreilles et les yeux. N'oublie pas, mon doux ami, lorsque tu iras au théâtre, d'y retenir une place pour moi, à côté de la tienne : je ne veux pas que tu en reviennes plus sage que nous.

1. Homère, *Odyssée*, X, v. 326. — 2. *Odyssée*, V, v. 47, 48.

## XXXIV

LEXIPHANE<sup>1</sup>.

LYCINUS, LEXIPHANE, SOPOLIS.

1. LYCINUS. Le beau Lexiphane avec des tablettes ?

LEXIPHANE. Oui, par Jupiter ! cher Lycinus, c'est un de mes écrits de ce matin : il est tout chaud.

LYCINUS. Ah ! tu nous écris quelque chose sur la chaleur ?

LEXIPHANE. Nullement : je ne parle pas du tout de chaleur ; mais rappelle-toi qu'on appelle tout chaud un livre qui vient d'être écrit. Tu me parais avoir les oreilles pleines d'ordures.

LYCINUS. Pardonne-moi, mon cher ; il n'y a pas grande différence entre chaud et chaleur. Mais, dis-moi, quelle est l'idée de ton ouvrage ?

LEXIPHANE. Je rivalise en banquet avec le fils d'Ariston.

LYCINUS. Il y a plusieurs Ariston : seulement le mot banquet me porte à croire que tu veux parler de Platon.

LEXIPHANE. Ta conjecture est fondée ; mais comme cette expression eût été incompréhensible pour tout autre !

LYCINUS. Lis-moi donc quelques passages de ton livre, afin que je ne sois pas complètement exclu de ce banquet : je croirai que tu me verses de je ne sais quel nectar.

LEXIPHANE. Allons ! écrase-moi cette ironie ; débouche-toi les oreilles et écoute : n'y laisse rien de l'ordure qui les obstrue.

1. Il ne faut pas chercher un sens suivi dans la première partie de ce dialogue, que nous traduisons en français pour la première fois ; c'est un persiflage, une moquerie perpétuelle des auteurs, qui, du temps de Lucien, employaient des termes surannés ou usités seulement dans la poésie dithyrambique. Les réflexions de la fin sont judicieuses et de bon goût. On croit que Lucien a voulu tourner en ridicule Pollux et Athénée. Le nom de Lexiphane signifie *le beau diseur*.

LYCINUS. Parle sans crainte ; je n'ai dans mes oreilles ni Cypsélus<sup>1</sup>, ni Périandre.

LEXIPHANE. En écoutant, remarque comme cet ouvrage est bien tourné : quel heureux début, quel langage, quel charme dans le style et quelle excellence dans les termes !

LYCINUS. Il ne peut manquer d'être ainsi, puisqu'il est de toi. Mais, voyons, commence.

2. LEXIPHANE. « Alors nous souperons, dit Calliclès ; puis, le soir, nous ferons quelques tours dans le Lycée. Maintenant, il est temps de nous parfumer au soleil, de nous réchauffer à ses rayons, et après nous être baignés, de manger du pain. Partons ! Esclave, apporte-moi au bain, dans une barque, une étrille, une peau, du linge, du savon, avec le salaire du baigneur : tu trouveras deux oboles par terre, près de l'armoire. Et vous, Lexiphane, que ferez-vous ? Viendrez-vous, ou bien resterez-vous ici ? — Moi aussi, répondis-je, il y a très-longtemps que j'ai envie de me baigner : je ne vais pas très-bien ; j'ai mal au périnée, pour avoir été assis sur le bât d'une mule : le muletier me pressait, tout en s'amusant à danser à cloche-pied sur des outres graissées. Mais dans la campagne même, je n'ai pas été exempt de fatigue : je rencontrai, en effet, des ouvriers qui roucoulaient une chanson d'été, et d'autres qui préparaient un tombeau pour mon père. Je les aidai à creuser cette tombe, et je donnai de plus un coup de main à ceux qui travaillent aux remblais de la rive ; après quoi, je les laissai là, à cause du froid et à cause des brûlures. Vous savez, en effet, que dans un froid violent il y a toujours des brûlures. Chemin faisant, je trouvai des jachères, où il poussait de l'ail : j'arrachai de terre quelques palis, puis, après avoir cueilli du cerfeuil et des braces, et acheté, en outre, des pains d'orge, comme les prés n'étaient point encore odorants et ne m'invitaient pas à un voyage pedestre, je remontai sur ma mule, où je m'écorchai le derrière : maintenant, je marche avec douleur, je sue abondamment, je me sens défaillir, et j'ai besoin, avant tout, de nager dans l'eau : je ne suis pas fâché de me baigner après la fatigue.

3. « Je vais donc courir après mon esclave, qui m'attend probablement auprès d'une marchande de farine de pois ou d'un vendeur de vieilles nippes. Je lui avais pourtant dit que je le retrouverais à côté des brocanteurs. Mais le voici fort à propos ; il vient d'acheter, je le vois, des pains cuits dans une tourtière

1. Mauvais jeu de mots entre *κνυπέλις*, ordure des oreilles, et *Κύψελος*, Cypsélus, père de Périandre, tyran de Corinthe.

et d'autres sous la cendre, des oignons, des panses, un collet, un fanon, un intestin de bœuf divisé en plusieurs feuilles, et de la grillade. « Bien ! Atticion, tu m'as épargné plus de la moitié de la route. — Maître, répondit-il, je suis devenu louche à regarder partout si vous veniez. — Mais vous, Lexiphane, où soupiez-vous hier ? N'était-ce pas chez Onomacrite ? » Alors moi : « Non, par Jupiter, lui dis-je, j'étais allé aux champs de toute la vitesse de mes jambes ; tu sais que j'aime les champs. Vous croyiez tous sans doute que je versais de l'eau dans des cottabes ?<sup>1</sup> Mais entre, assaisonne-moi bien tout cela et le reste, nettoie la huche, pour nous faire attendrir des laitues.

4. « Moi, je vais descendre me frotter à sec. — Nous vous suivrons, disent alors Philinus, Onomarchus et Hellanicus. — Déjà le gnomon couvre d'ombre la moitié du cadran<sup>2</sup>, et je crains que nous ne nous baignions dans une eau souillée par la crasse des autres, vrais Carimantes<sup>3</sup>, bousculés avec la lie du peuple. » Alors Hellanicus : « J'y vois à peine, dit-il, mes deux pupilles sont troublées, je cligne à chaque moment, les larmes me viennent facilement aux yeux ; j'ai besoin d'un remède ; il me faut un Asclépiade, bon oculiste, qui, au moyen de mixtures et d'infusions, m'enlève la rougeur des paupières et empêche mes yeux d'être chassieux et d'y voir à travers un nuage. »

5. En discourant ainsi, tous tant que nous étions, nous quittons le logis. Arrivés au gymnase, nous nous dépouillons de nos vêtements, et alors l'un se met à lutter à la pointe des mains, l'autre en se colletant et en se prenant à bras-le-corps ; un troisième, bien frotté d'huile, se plie dans tous les sens ; celui-ci s'exerce au ballon, celui-là, saisissant des balles de plomb à pleine main, les lance avec bruit. Quand, après nous être frottés, nous nous sommes portés mutuellement sur le dos et que nous avons joué dans le gymnase, Philinus et moi nous nous plongeons dans le bassin d'eau chaude et nous en sortons : les autres, piquant des têtes dans l'eau froide, à la manière des dauphins, nagent à merveille entre deux eaux. Au retour, chacun de nous se livre à tel ou tel exercice. Moi, après m'être chaussé, je me peigne la tête avec un racloir dentelé, car je n'ai pas les cheveux coupés en singe, mais en vaisseau, et il n'y a pas longtemps

1. Petits vases qu'on plaçait sur l'eau, et dans lesquels on en laissait tomber quelques gouttes, pour les y enfoncer.

2. Voy. pour les cadrans solaires des anciens, une note de M. Artaud, traduction d'Aristophane, l'*Assemblée des femmes*, p. 488.

3. Nom d'esclaves dans la comédie grecque : on le dérive de *Kάρ*, Carien, et *ιμάς*, courroie.

que je me suis fait tondre la barbe et le sommet de la tête; un autre croque des lupins; cet autre se vide le ventre; un troisième, avec des rouelles de raifort, avale du jus de poisson; celui-ci mange des olives blanches; celui-là se régale d'orge.

6. « Quand l'heure est venue, nous nous mettons à souper, appuyés sur le coude, assis sur des pliants et des grabats. C'était un souper par écot. Les plats étaient nombreux et variés: pieds de cochon, jambons, tripes, viscères de truie où séjourna l'embryon; foie sauté à la poêle, hachis, macédoine de fruits et de légumes, et autres mets semblables, gâteaux, friandises enveloppées dans des feuilles de vigne et sucrées de miel. Joignez-y de nombreux poissons à écailles, des testacés, des tranches de sarget du Pont, des anguilles du lac Copais, une poule domestique, un chapon, un poisson de vivier. Nous avions encore toute une brebis cuite au four et un gigot de bœuf édenté. Les pains étaient de pur froment, d'une qualité excellente, avec d'autres faits à la nouvelle lune, en retard pour la fête, et toutes les espèces de légumes qui croissent dans la terre ou par-dessus. Le vin n'était pas vieux; il sortait de l'outre: ce n'était plus du vin doux, mais il lui manquait d'être plus cuit.

7. « Des coupes de tout genre étaient placées sur la table à trois pieds, vase cachant le visage du buveur, cyathe fabriqué par Mentor, ayant l'anse commode à saisir, fiole arrondie, vase à long col, coupes d'argile comme en faisait cuire Thériclès<sup>1</sup>, cratères de grande contenance avec d'autres à large ouverture, verres de Phocée ou de Cnide, que le vent pourrait emporter et légers comme une aile de mouche: il y avait encore des petites tasses, des flacons, des coupes historiées; l'armoire en était pleine.

8. « Cependant la bouilloire, qui chauffait au-dessus de nous, nous fait tomber des charbons sur la tête. Nous buvons à longs traits, et, quand nous en avons plein le thorax, nous nous frottons de baccaris, et l'on nous roule une danseuse aux pieds sonores avec une joueuse de triangle. Alors l'un, bondissant sur le plancher, se dispose à faire des cabrioles; un autre, pour se jouer, fait craquer ses doigts; un troisième tortille des reins en éclatant de rire.

9. « Sur ce point, nous voyons arriver à notre table après leur bain, convives inattendus, Mégalonyme, le grand chercheur de causes, l'orfèvre Chéréas au dos tacheté, et le briseur d'oreilles Eudémus. Je leur demande pourquoi ils arrivent si tard.

1. Cf. Athénée, XI, vi.

Alors Chéréas : « Je donnais, dit-il, le dernier coup de marteau à un colifichet, des pendants d'oreille et des chaînes de pied pour ma fille, et voilà pourquoi j'arrive après votre souper. — Moi, dit Mégalonyme, je faisais autre chose. C'était, vous le savez, jour de vacance au tribunal; point de jugements, point de discours, suspension de langue, pas de paroles à mesurer, pas d'eau à verser dans la clepsydre. Ayant su toutefois que le prêteur était visible, je prends des habits neufs, d'un bon tissu, des chaussures que je n'avais pas coutume de porter, et je me transporte chez lui.

10. « Je rencontre un lampadophore, un hiérophante et autres mystes, qui traînaient en justice un certain Dinias accusé par eux d'avoir révélé leurs noms, quoiqu'il sût bien que, du moment où ils sont consacrés, les initiés deviennent anonymes, innommables, et ne portent plus que leur nom mystique. — Je ne connais point ce Dinias dont vous parlez, lui dis-je, car il s'était adressé directement à moi. — C'est, me dit-il, un de ces hommes qui, dans les maisons de jeu, dansent pour un morceau de pain, portent eux-mêmes leur lécythe<sup>1</sup>, pétrissent leur farine, ont toujours le poil hérissé, sont chaussés d'eudromides<sup>2</sup> ou de baucides<sup>3</sup>, et vêtus de tuniques à double manche. — Eh quoi! repris-je, a-t-il subi quelque peine, ou bien s'est-il enfui à toutes jambes? — Ma foi! répondit-il, cet homme qui, tout à l'heure, dansait au son de la flûte, est obligé maintenant de rester en repos. Le prêteur, en effet, au moment où il essayait de se dérober, lui a fait mettre les menottes et le collier de force, et le garde bien lié, bien garrotté aux pieds et aux mains. Le pauvre prisonnier, au milieu de ses fers, tremblait de peur, faisait grand bruit avec son ventre<sup>4</sup> et offrait toute sa fortune pour racheter sa vie.

11. « — Pour moi, dit Eudémus, j'ai été appelé, sur la brune, par Damasia<sup>5</sup>, jadis athlète et souvent vainqueur, aujourd'hui retiré des combats à cause de sa vieillesse. Vous savez qu'il est debout en airain sur la place publique<sup>6</sup>. Il était fort occupé à cuire et à rôtir. Il voulait marier sa fille ce jour même, et il la

1. Fiole, flacon.

2. Bottine légère pour les coureurs.

3. Chaussure jaune ou blanche pour les élégants.

4. Le mot français qui traduit littéralement *ὄπεδον* est plus trivial, mais plus expressif.

5. Voy. le x<sup>e</sup> *Dialogue des Morts*.

6. Il n'était pas rare que les athlètes eussent ainsi des statues dans leur ville natale.



faisait belle. Mais un triste incident vint troubler la fête. Le fils de Damasias, nommé Dion, pris de je ne sais quel chagrin ou plutôt enveloppé de la haine des dieux, s'est pendu. Et croyez-le bien, c'était fait de lui, si je n'étais arrivé à temps pour le détacher et desserrer la corde : je me mets à genoux près de lui, je le tâte, je le chatouille, j'examine dans tous les sens si son gosier est intact; mais ce qui surtout lui fit du bien, ce fut de lui tenir dans mes deux mains et de lui presser vivement les extrémités du corps. — Est-ce que vous voulez parler, lui dis-je, de ce Dion le mignon, au scrotum pendant, de Dion l'efféminé, le mâcheur de lentisque, le débauché aux attouchements obscènes, aux caresses lubriques, qui se livre à ceux qu'il sait solides et bien membrus? Il aime aussi les bons plats. — Prostrné devant la déesse, reprit Eudémus (car il y a dans leur cour une Diane, ouvrage de Scopas<sup>1</sup>), incliné, dis-je, devant elle, Damasias, avec sa femme, déjà vieille, à la tête tout à fait blanche, la suppliait d'avoir pitié d'eux : Diane fit aussitôt un signe affirmatif, et ils obtinrent ce qu'ils souhaitaient, si bien qu'aujourd'hui ils ont un jeune garçon nommé Théodore ou plutôt Artémidore<sup>2</sup>. Ils lui offrirent en conséquence, entre autres présents, des traits et des flèches, dons qui lui sont chers; Diane, en effet, est une archère qui lance ses traits et de près et de loin.

12. — « Buvons-nous? dit alors Mégalyonime. Car je vous ai apporté cette bouteille de vin vieux, ces morceaux de fromage frais et ces olives ramassées sous l'arbre, que je garde dans des boîtes vermoulues : en voici d'autres nageant dans la saumure, puis des coupes d'argile, minces comme des coquilles, profondément creuses, afin de bien boire, et enfin un pâté aux tripes roulées en forme de tire-bouchons. Allons, enfant, verse-moi un peu plus d'eau, pour que je ne me mette pas à avoir mal à la tête, et que je ne fasse pas venir ton pédagogue pour te punir. Vous savez tous quels maux violents j'éprouve, et comme j'ai la tête coiffée d'un gros bonnet.

13. « Après boire, nous deviserons gaiement, à notre ordinaire : car c'est chose naturelle que de babiller dans le vin. — D'accord, répondis-je, vu que nous sommes la fine fleur des Atticistes. — Vous avez raison, dit Calliclès; babiller entre soi, c'est s'affiler la langue. — Quant à moi, dit Eudémus, comme il fait froid, je trouverai plus agréable de vider de nombreuses coupes d'un vin pur; je suis gelé, et, si j'avais chaud, je trou-

1. Voy. Horace, livre IV, *Ode* VIII, v. 6.

2. C'est-à-dire *présent de Diane*.

verais plus de plaisir à entendre ces chirosophes, ce flûteur et ce joueur de luth.

14. « — Que dites-vous là, Eudémus, repartis-je? Vous nous condamnez au silence, comme si nous n'avions ni bouche, ni langue. La langue, au contraire, me démange, et je me sentais en train de causer archéologie avec vous, et de faire pleuvoir sur mon auditoire la neige de mes paroles. Cependant vous produisez sur moi l'effet d'un homme qui, porté d'un vent favorable sur un navire de charge à trois voiles, profite du moment où la brise le pousse, où d'une marche rapide l'embarcation glisse sur les flots, pour laisser tomber je ne sais quels harpons à deux becs, des liens de fer, des entraves maritimes, afin d'arrêter la vitesse de la course, comme s'il portait envie au souffle heureux du zéphyr. — Eh bien ! dit-il, naviguez, si bon vous semble, nagez, courez sur les flots; moi, je demeure à terre, et j'y bois; et là, comme le Jupiter homérique<sup>1</sup>, du haut d'une montagne chauve ou des sommets du ciel, je vous verrai emporter sur les mers, je verrai votre esquif voguer le vent en poupe.... »

15. LYCINUS. Assez, Lexiphane, assez de boisson et de lecture! J'en suis ivre, j'en ai mal au cœur, et, si je ne me hâte de vomir tout ce verbiage, sois sûr que je vais croire danser comme un Corybante, au son des paroles dont tu m'as assourdi. D'abord j'avais envie d'en rire; mais leur nombre et leur monotonie m'ont fait prendre en pitié ton infortune, en te voyant errer dans un labyrinthe sans issue, en proie à une grave maladie, ou plutôt à un accès d'humeur noire.

16. Je cherche en moi-même comment tu as fait cette triste récolte, ce qu'il t'a fallu de temps pour enfermer dans le cadre choisi par toi un tel essaim d'expressions étranges et biscornues, dont une partie est de ton invention et le reste exhumé du tombeau, si bien qu'on peut te dire avec un poète iambique<sup>2</sup>:

Maudit soit le mortel qui choisit tout le mal!

De quelle fange m'as-tu éclaboussé, moi qui ne t'ai jamais fait de tort! Il me semble que tu n'as ni ami, ni parent, ni personne qui s'intéresse à toi, et que tu n'as jamais rencontré un homme franc et sincère, qui, en te disant la vérité, t'ait préservé de cette hydropisie, dont tu cours risque de crever pour l'avoir

1 *Iliade*, XIII, v., 4.

2. Auteur inconnu.

crue de l'embonpoint, et pour avoir regardé comme de la santé ce qui n'est qu'une maladie. Tu trouves des louanges chez les imbéciles qui ne connaissent pas ton mal ; quant aux gens instruits, ils n'ont pour toi que de la pitié.

17. Mais j'aperçois le beau Sopolis, le médecin, qui s'avance. Je vais te mettre entre ses mains : voyons, nous allons causer avec lui de ta maladie ; peut-être y trouverons-nous un remède ; c'est un habile homme ; il a guéri beaucoup de gens à moitié fous comme toi, et il les a délivrés de leur pituite, en leur versant une potion. Bonjour, Sopolis ; prenez-moi, je vous prie, ce Lexiphane, mon condisciple, vous le savez, qui est atteint de délire et d'une maladie de langue tout à fait étrange : il court grand risque de n'en pas revenir ; sauvez-le de quelque manière que ce soit.

18. LEXIPHANE. Ce n'est pas moi, Sopolis, qui suis malade, c'est ce Lycinus, qui est vraiment fou ; il s'imagine que les gens les plus sensés ont perdu la tête, et comme Samius, fils de Mnésarque, il condamne ma langue au silence et à l'immobilité. Mais par la vénérable Minèrve, par Hercule le grand dompteur de monstres, nous nous soucions de lui comme de rien<sup>1</sup> : aussi je souhaite de ne plus le rencontrer sur mon passage. Il me semble que mon nez se fronce de dégoût, lorsque j'entends tous ses reproches. Je vais trouver de ce pas mon camarade Clinias, dont on m'a dit que la femme ne s'est pas purgée depuis longtemps, et est atteinte d'une aménorrhée. Aussi son mari n'a-t-il pas de commerce avec elle ; c'est une route qu'il ne fréquente plus, un terrain laissé en friche.

19. SOPOLIS. Quelle est donc, Lycinus, la maladie de Lexiphane ?

LYCINUS. Eh quoi ! Sopolis, tu n'entends pas ce qu'il dit ? Sans songer à nous qui vivons avec lui, il nous parle un jargon qui date de plus de mille ans, bouleverse la langue actuelle, compose des mots baroques et donne tous ses soins à cet exercice, comme si c'était une rare prouesse de se singulariser ainsi et d'altérer la monnaie courante du langage ordinaire.

SOPOLIS. Par Jupiter ! voilà, Lycinus, une affection grave ! Il faut de tout notre pouvoir venir en aide à ce pauvre homme : par une inspiration divine, j'ai préparé cette potion pour un

1. Il y a en grec, τοῦ γροῦ καὶ τοῦ φρεῖ (quelques éditeurs lisent *κνδ*), c'est-à-dire *une rognure d'ongle*, et un *son inarticulé*. Voy., sur ces locutions négatives, le *Journal général de l'Instruction publique* du 20 juin et du 18 juillet 1855.

atrabilaire, et je me rendais chez lui, afin de la lui faire boire et de provoquer un vomissement. Allons, voyons, buvez tout de suite, Lexiphane, pour devenir pur et sain, et expulser cette absurdité de langage. Obéissez, buvez, et vous vous trouverez mieux.

LEXIPHANE. Je ne sais ce que vous voulez faire de moi, Sopolis, et toi, Lycinus, en me contraignant à boire cette potion; j'ai peur que ce breuvage ne me fasse perdre l'usage des mots.

LYCINUS. Obéis, bois vite, afin de raisonner et de parler en homme.

LEXIPHANE. Allons, c'est fait; je bois. Grands dieux! Qu'est-ce-ci? Quel vacarme dans mes intestins! Il me semble que j'ai avalé un ventriloque.

20. SOPOLIS. Commencez à vomir. Bien! Voici un μῶν<sup>1</sup>, puis un κᾶτα<sup>2</sup> qui sort; maintenant, c'est ἡ δ' ὄς<sup>3</sup>, suivi d'ἀμηγέπη<sup>4</sup>, de λῶστε<sup>5</sup>, de δήπουθεν<sup>6</sup> et de l'éternel ἄττα<sup>7</sup>. Allons, faites-vous un peu de violence, mettez-vous les doigts dans le gosier. Vous n'avez pas encore vomi ἔκταρ<sup>8</sup>, ni σκορδινᾶσθαι, ni τευτάζεσθαι, ni σκύλλεσθαι<sup>9</sup>. Il y en a beaucoup tout au fond, et votre ventre est plein. Il ne sera pas mauvais qu'il en sorte quelques-uns par en bas. Σιληπορδία<sup>10</sup> produira un bruit énorme en se dégageant avec du vent. Allons, notre homme est sauvé, sauf quelques bribes qui sont demeurées dans le bas des intestins. A présent c'est à vous, Lycinus, de le prendre, de lui donner une autre éducation et de lui montrer à parler.

21. LYCINUS. Ainsi ferai-je, Sopolis, maintenant que vous

1. Μῶν, est-ce que. Voy., sur l'emploi de ce mot, Thémistius, *Orat. I, in sophist.* et Cresol, *Theatrum*, etc., III, 23, § 6.

2. Κᾶτα, pour καὶ εἶτα, et ensuite.

3. Ἡ δ' ὄς, pour ἔφη δ' οὗτος, il dit, forme fréquente dans Platon et dans les Attiques, dont Lexiphane copie le langage.

4. Ἀμηγέπη, en quelque sorte.

5. Λῶστε, mon cher ami.

6. Δήπουθεν, sans doute.

7. Ἄττα. Cf. *Le maître de rhétorique*, 16. Ἄττα, marqué ainsi de l'esprit rude, est pour ἄτινα, et a plus spécialement le sens du latin *quæcumque*; marqué de l'esprit doux, ἄττα, il est pour τινά, et signifie *quædam*, certaines choses.

8. Adverbe poétique, rare en prose, *proche, près*, quelquefois *soudain, vite*.

9. Σκυρδινᾶσθαι, s'étendre, s'allonger en bâillant; τευτάζεσθαι, errer; σκύλλεσθαι, torturer, fatiguer.

10. Σιληπορδία, expression comique, insolence.

nous avez frayé la voie. Pour toi, Lexiphane, voici, du reste, un conseil. Si tu veux mériter de sincères éloges pour tes écrits et te faire bien venir auprès du public, fuis tout cet attirail de mots, prends-le en dégoût. Commence par les bons poètes : quand tu les auras lus sous la direction de tes maîtres, passe aux orateurs, et nourris-toi de leur style; il sera temps alors d'arriver aux œuvres de Thucydide et de Platon, après t'être exercé par la lecture de l'aimable comédie et de la sévère tragédie. Lorsque tu auras cueilli, comme autant de fleurs, toutes les beautés de ces ouvrages, tu seras quelque chose dans l'éloquence; mais aujourd'hui tu ressembles, sans le vouloir, à ces vases que les potiers fabriquent pour le marché : au dehors, tu es peint en rouge et en bleu; au dedans, tu n'es qu'une argile cassante.

22. Si tu suis mes avis, si tu veux accepter quelque temps le reproche d'ignorance, et si tu n'as pas honte de recommencer ton éducation, tu pourras, en toute assurance, t'adresser à la multitude; on ne te rira plus au nez, comme aujourd'hui, et tu ne seras plus la fable des gens instruits qui, par moquerie, te nomment grec et attique, lorsque tu ne mérites pas même d'être mis au rang des barbares lettrés. Avant tout, retiens bien ceci : N'imité pas les mauvais exemples des sophistes qui nous ont précédés depuis peu; ne te repais point, comme tu le fais, de leurs inepties; au contraire, fais-en litière, et rivalise avec les anciens modèles. Ne te laisse pas charmer par les fleurs passagères du langage, mais, à la manière des athlètes, fais usage d'une nourriture solide. Surtout sacrifie aux grâces et à la clarté, dont tu te tenais si loin.

23. Plus d'enflure, d'affectation, d'afféterie, de recherche, de paroles sonnantes, de dédain pour les autres : ne t'imagines pas que tu seras le premier, si tu ravales les écrits de tout le monde. C'est ton petit, ou plutôt ton grand défaut, de ne pas chercher les idées avant les expressions, pour les revêtir ensuite du style et du langage. Si tu trouves quelque mot égaré, pour ainsi dire, hors de sa tribu, ou si tu crois beau un terme inventé par toi, tu t'appliques à y adapter ta pensée, et tu crois tout perdre en ne le fourrant pas quelque part, lors même qu'il ne sert en rien à ce que tu dis. C'est ainsi que tu nous as lancé dernièrement ton *ὄ μάλωπα* <sup>2</sup>, sans savoir ce qu'il voulait dire, et sans qu'il

1. Mots inexplicables et inexplicables. Guyet propose de lire *θυμάλωπα*, un tison, et Gesner hasarde, sans y tenir beaucoup, la leçon *ὄ μάλ' ὄκα*, pas très-vite.

convint au sujet. Tous les ignorants furent ravés d'admiration, lorsque leurs oreilles furent frappées de ce mot étrange, mais les vrais savants se sont moqués de toi et de tes flatteurs.

24. Le comble du ridicule, c'est qu'avec ta prétention d'être un hyperattique et d'avoir formé ton langage à la vieille école, tu mêles à ton style quelques tournures, ou plutôt un grand nombre de tournures, qui choqueraient même un écolier : par exemple, ton πῶς οἶσι. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre, quand je t'ai entendu donner cet échantillon de ton éloquence. Tu croyais qu'on peut dire que le χιτώνιον est aussi un vêtement d'homme et qu'on peut donner le nom de δουλάρια à des esclaves mâles : et cependant qui donc ignore que le χιτώνιον est un vêtement de femme et que les femmes seules peuvent être appelées δουλάρια? J'en passe, et de plus frappants encore, ton ἵπτατο, ton ἀπαγωγόμενος, ton καθεσθής <sup>1</sup>, qui n'ont jamais eu droit de bourgeoisie chez les Attiques. Nous n'avons aucun goût pour les poètes dont les œuvres ont besoin d'un glossaire. Or, tes écrits, pour comparer la prose à la poésie, me font l'effet de l'Autel de Dosias <sup>2</sup>, de l'Alexandra de Lycophon <sup>3</sup>, ou de n'importe quel écrit aussi pitoyable. Si tu mets tes soins à désapprendre ce fatras, tu auras pris un parti fort sage. Si, à ton insu, tu retombes, par un faux pas, dans ces appétits dépravés, je me suis acquitté de mon devoir de conseiller, et tu n'auras plus à t'en prendre qu'à toi-même en t'apercevant que tu es devenu pire encore.

<sup>1</sup> ἵπτατο, il vola, il battit des ailes; ἀπαγωγόμενος, allant à la rencontre; la forme moyenne est très-rare au présent; καθεσθής, s'étant arrêté; le verbe καθέζομαι n'est guère usité qu'au futur καθεσθῶμαι, et à l'imparfait ἐκαθεζόμην.

<sup>2</sup> Dosias, poète de l'Anthologie. On trouvera ses vers en forme d'Autel, dans l'Anthologie grecque, édit. Tauchnitz, p. 217, avec la Syntax de Théocrite, la Hache, les Ailes de l'Amour, l'OEuf d'hirondelle et autres puérilités attribuées à Simmas de Rhodes.

<sup>3</sup> Sur l'Alexandra ou Cassandra de Lycophon, voy. la savante édition publiée en 1853 par M. Dehèque, et l'Histoire de la litt. gr. d'A. Pierron.

## XXXV

## L'EUNUQUE.

## PAMPHILE, LYCINUS.

1. PAMPHILE. D'où nous arrives-tu, Lycinus, le rire sur les lèvres? Tu es toujours assez gai, mais il me semble que tu l'es aujourd'hui plus que de coutume : tu as toutes les peines du monde à t'empêcher d'éclater.

LYCINUS. J'arrive de l'agora, mon cher Pamphile, et je te ferai bientôt partager mon envie de rire, quand je t'aurai dit de quel plaisant procès je viens d'être témoin entre deux philosophes.

PAMPHILE. C'est déjà quelque chose de vraiment risible que de voir deux philosophes en procès, eux qui devraient, quels que fussent les griefs, arranger leurs différends à l'amiable.

2. LYCINUS. A l'amiable! Ah! mon cher, dès la première attaque, ils se sont versé l'un sur l'autre des tombereaux d'injures, vociférant et se démenant de toutes leurs forces.

PAMPHILE. Était-ce à propos de quelque point philosophique qu'ils faisaient ce beau vacarme, étant d'opinion et de secte différentes?

LYCINUS. Pas du tout; c'était bien autre chose. Ils sont de même opinion et de même secte, et cependant le procès s'est engagé, et l'on a eu pour juges décisifs les meilleurs, les plus anciens, les plus sages de la ville, gens devant lesquels on eût rougi de dire la moindre inconvenance, bien loin de se laisser aller à ces excès d'impudeur.

PAMPHILE. Dis-nous donc le sujet du procès, afin que je sache ce qui t'a fait si bien rire.

3. LYCINUS. Tu n'ignores pas que l'empereur accorde une somme assez ronde aux professeurs de philosophie de chacune des sectes, Stoïciens, Platoniciens, Épicuriens, Péripatéticiens, allocation égale pour tous<sup>1</sup>. L'un d'eux étant venu à mourir, il

1. Antonin le Pieux ou Marc Aurèle.

s'agissait de lui choisir un successeur nommé par les suffrages des notables. Or, le prix du combat n'était pas, comme chez le poète, une peau de bœuf, ou une victime<sup>1</sup>, mais dix mille drachmes<sup>2</sup> par an, à condition d'instruire la jeunesse.

PAMPHILE. Je sais cela, et l'on m'a dit aussi qu'il était mort dernièrement un d'entre eux, le second professeur, je crois, de philosophie péripatéticienne.

LYCINUS. Telle a été, cher Pamphile, l'Hélène pour laquelle nos deux champions ont combattu. Jusque-là, il n'y avait de ridicule que de voir de soi-disant philosophes, qui se vantent de mépriser l'argent, combattre pour un salaire avec autant d'ardeur que s'il s'agissait de la patrie en danger, de la religion nationale, ou des tombeaux de leurs ancêtres<sup>3</sup>.

PAMPHILE. C'est, toutefois, un dogme des Péripatéticiens de ne pas mépriser complètement les richesses et de les regarder comme la troisième espèce de biens.

4. LYCINUS. Tu as raison : c'est là leur doctrine, et l'on peut dire que ceux-ci combattaient pour leur nationalité. Mais écoute ce qui suit. Beaucoup d'athlètes se sont présentés à ces jeux funèbres célébrés en l'honneur du défunt; mais deux, entre autres, se sont disputé la victoire, le vieux Dioclès, que tu sais, le fameux chicaneur, et Bagoas, qui passe pour eunuque<sup>4</sup>. D'abord, ils ont fait assaut d'érudition; chacun a déployé sa science des dogmes de l'école, et s'est montré le digne élève d'Aristote et de ses opinions. Ni l'un ni l'autre, ma foi, n'avait le dessus.

5. Enfin, voici comment se termina la dispute. Dioclès, au lieu de s'occuper à faire briller son savoir, fit une sortie contre Bagoas et essaya de mettre au grand jour sa conduite, tandis que Bagoas, de son côté, se mit à critiquer la vie de son adversaire.

PAMPHILE. Excellente idée, Lycinus! La plus grande partie de leur discours aurait dû rouler sur ce sujet. Moi, si j'avais été juge, je me serais plutôt attaché à rechercher la moralité que le talent de parole des deux combattants, et c'est au plus vertueux que j'aurais accordé la victoire.

6. LYCINUS. C'est bien dit, et j'aurais voté avec toi dans cette

1. Homère, *Iliade*, XXII, v. 459.

2. Près de 40 000 francs.

3. Allusion au péan chanté par les Grecs au combat de Salamine. Voy. *les Perses* d'Eschyle, traduction d'A. Pierron. Cf. Élien, *Hist. div.*, livre II, xxviii

4. Bagoas, en langue perse, signifiait *eunuque*.



affaire. Après force accusations et récriminations, Dioclès a fini par s'écrier qu'il était tout à fait interdit à Bagoas de faire profession de philosophie et d'aspirer aux récompenses qu'elle confère, attendu qu'il était eunuque. Or, ces sortes de gens, a-t-il affirmé, doivent être exclus non-seulement de la philosophie, mais des sacrifices, des eaux lustrales, de toutes les réunions : « C'est, a-t-il ajouté, une vue de mauvais augure, une rencontre funeste, que de voir, en sortant le matin de sa maison, un de ces êtres dégradés. » Il a continué longtemps sur ce ton, disant qu'un eunuque n'est ni homme ni femme, mais je ne sais quel composé, un affreux mélange, un monstre étranger à la nature humaine.

PAMPHILE. Voilà un singulier grief, Lycinus, et tu me fais rire comme toi, mon cher, en me parlant d'une aussi étonnante accusation. Qu'a fait l'autre ? S'est-il tenu pour battu, ou bien a-t-il osé répliquer ?

7. LYCINUS. D'abord la honte, la timidité naturelle aux gens de son espèce lui ont fait garder quelque temps le silence : il rougissait, il suait à grosses gouttes. Enfin, d'un son de voix grêle et féminin, il a prétendu que Dioclès avait tort d'exclure un eunuque de la philosophie, puisqu'elle admet des femmes. Il a cité Aspasia, Diotime<sup>1</sup> et Thargélie<sup>2</sup> à l'appui de sa cause, et, de plus, un eunuque gaulois<sup>3</sup> de la secte académique, qui, un peu avant notre époque, s'est fait un nom chez les Grecs. Mais Dioclès, sans égard même pour ce dernier philosophe, prétendait qu'il l'aurait repoussé, s'il avait voulu, étant eunuque, prétendre aux fonctions en question, et qu'il ne se serait pas laissé éblouir par sa grande renommée. Il allait jusqu'à citer les propos et les quolibets dirigés par les Stoïciens, et surtout par les Cyniques, contre son vice de conformation.

8. Voici sur quoi les juges avaient à statuer, et leur délibération roulait sur la question de savoir si l'on doit tolérer qu'un eunuque étudie la philosophie et soit appelé aux fonctions d'instituteur de la jeunesse. « En effet, disait Dioclès, il est indispensable à un philosophe d'avoir un extérieur recommandable, un corps au grand complet, et, chose essentielle, une longue barbe qui puisse inspirer de la confiance à ses disciples, et qui

1. Voy. les *Portraits*, 47 et 48.

2. Voy. Plutarque, *Périclès*, § 24. Clément d'Alexandrie, dans le IV<sup>e</sup> livre des *Stromates*, donne une longue énumération des femmes qui se sont distinguées dans la philosophie.

3. Phavorinus. Voy. sa vie dans Philostrate, I, VIII. Cf. *Démonax*, 44.

soit digne des dix mille drachmes accordées par l'empereur. Mais la condition d'un eunuque est pire que celle des castrats. Ceux-ci, du moins, ont joui quelque temps de leur virilité; l'autre, au contraire, retranché immédiatement du nombre des hommes, n'est plus qu'un être ambigu, semblable aux corneilles qui ne sont ni corbeaux ni colombes. »

9. Bagoas répondait qu'il ne s'agissait pas de juger du corps, mais qu'il fallait examiner les facultés de l'esprit, la connaissance des dogmes de l'école; et il invoquait le témoignage d'Aristote, qui poussa son admiration pour l'eunuque Hermias, tyran d'Atarne, jusqu'à lui sacrifier comme à un dieu<sup>1</sup>. Il osa même ajouter qu'un eunuque est bien plus propre qu'un autre à l'enseignement de la jeunesse, puisque son état ne donne prise à aucune calomnie, et qu'on ne peut pas l'accuser, comme Socrate, de corrompre les jeunes gens. Et comme son adversaire avait raillé son menton imberbe, il lui répondit spirituellement, au moins le croyait-il : « S'il faut juger des philosophes sur la barbe, le bouc a des droits supérieurs à tous les autres. »

10. Sur ces entrefaites, un troisième, dont je tairai le nom, s'étant levé : « Juges, dit-il, quoique l'orateur ait les joues lisses, la voix d'une femme et toutes les apparences d'un eunuque, faites-le dépouiller, et vous verrez qu'il est réellement homme. Si même ce qu'on dit de lui est vrai, il a été surpris jadis en flagrant délit d'adultère, corps à corps<sup>2</sup>, comme dit le rouleau des lois; mais alors il a prétendu qu'il était eunuque, et l'invention de ce subterfuge l'a fait absoudre d'un crime que les juges ne croyaient pas possible à la vue seule de l'accusé. Aujourd'hui, pourtant, je pense qu'il va se rétracter, pour gagner le salaire promis. »

11. A ces mots, comme tu peux croire, il s'élève un rire universel. Bagoas n'en est que plus interdit; il ne sait où se mettre, il devient de toutes les couleurs, une sueur froide l'inonde : d'un côté, il craint de se couvrir de honte en convenant de l'adultère; de l'autre, il espère que cette accusation ne sera pas inutile à sa cause.

PAMPHILE. Tout cela, Lycinus, est vraiment fort plaisant, et il me semble que cette contestation singulière a dû beaucoup vous

1. Tout au moins Aristote lui adressa-t-il le fameux scolie : Ἀρετὰ πολυμήχθε γένοι Βροτεῖω, etc., que nous ont conservé Diogène de Laërte, Stobée et Athénée. On trouvera d'excellents détails sur les relations d'Aristote et d'Hermias dans l'article *Aristote*, par M. P. Leroux, *Encyclopédie nouvelle*, t. II.

2. Littéralement ἄρθρα ἐν ἄρθροις ἔχων, *membra in membris habens*.

égayer. Quel en a été le dénoûment? Quelle sentence les juges ont-ils rendue?

12. LYCINUS. Les suffrages étaient partagés : les uns demandaient qu'on le fit mettre à nu comme un esclave à vendre, pour examiner s'il pouvait, à ne considérer que sa virilité, exercer la philosophie; les autres, invention plus amusante, opinaient à ce qu'on fit venir quelque courtisane d'une maison publique, et qu'on exigeât le congrès, d'un bout à l'autre, sous l'œil du plus ancien et du plus autorisé des juges<sup>1</sup>, qui déciderait si Bagoas était bon philosophe. Enfin, après avoir ri, tous sans exception, au point que nous en avons mal au ventre, il fut décidé que la cause demeurerait pendante et serait renvoyée en Italie.

13. Dioclès cependant s'exerce, dit-on, à faire briller son éloquence; il se prépare, il compose une accusation et prétend réveiller la plainte en adultère; mais il travaille contre lui-même, à l'exemple des mauvais avocats; il a l'air de compter son adversaire parmi les hommes, en voulant lui intenter un pareil procès. De son côté, Bagoas a, comme on dit, d'autres choses en tête : il fait tout ce qu'il peut pour paraître un homme; il a son affaire en main, et il espère triompher en prouvant qu'il n'est pas inférieur aux ânes qui saillaient les juments. C'est là, en effet, mon ami, une excellente preuve d'aptitude philosophique, un argument irréfutable. Aussi je ne désirerais pas que mon fils, qui est encore jeune, eût la langue et le jugement propres à la philosophie; je lui souhaiterais, pour cette étude, d'autres parties plus développées.

---

1. Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, parle avec détails de ce moyen de mettre fin à des procès qui, de son temps, faisaient grand scandale.

## XXXVI

## \* DE L'ASTROLOGIE\*.

1. Voici un écrit sur le ciel et sur les astres, non pas sur le ciel et les astres considérés en eux-mêmes, mais relativement aux prédictions vraies qu'on en tire pour la vie de l'homme. Ce livre ne contient pas de préceptes, il n'enseigne pas de doctrine, il ne dit pas comment on peut exceller dans la divination; mais je reproche à tous les hommes sages qui s'exercent dans les autres sciences et qui communiquent aux autres leurs découvertes, de ne point honorer et de ne pas pratiquer l'astrologie.

2. C'est cependant une science antique; ce n'est pas d'hier qu'elle est venue à nous; elle est l'œuvre des anciens monarques chéris des dieux. Mais nos contemporains, par ignorance, par oisiveté et surtout par paresse, s'en font une idée toute différente, ou bien, s'ils rencontrent de faux devins, ils s'en prennent aux astres et détestent l'astrologie elle-même, disant qu'elle n'a ni sens, ni vérité, et que c'est une science trompeuse et frivole. Ils ont tort, selon moi; l'inhabileté de l'ouvrier ne provient pas de la mauvaise qualité de son art; le peu de talent d'un musicien n'est pas la faute de la musique; l'artiste peut être un ignorant, mais chaque art a le mérite qui lui est propre.

3. Ce sont les Éthiopiens qui, les premiers, ont fait part aux hommes de cette découverte. Ils y furent conduits et par la sagesse particulière à leur nation, les Éthiopiens étant, pour le reste, supérieurs aux autres peuples, et par la situation avantageuse de leur pays. Un calme, une sérénité continuelle les environne; ils ne sont point assujettis aux vicissitudes des saisons; ils habitent sous une température uniforme. Ils remarquèrent les premiers que la lune n'est pas toujours complètement la même, mais qu'elle prend diverses formes, se montrant tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre, phénomène qui leur parut digne d'admiration et de remarque. Après de fréquentes obser-

1. On doute que ce traité soit de Lucien, malgré l'affirmation de Dusoël. Il est écrit en dialecte ionien.

vations, ils en découvrirent la cause, à savoir que la lune ne brille pas de sa propre lumière, mais de celle qui lui vient du soleil.

4. Ils trouvèrent aussi la marche des autres astres, que nous nommons planètes, parce que ce sont les seuls qui se meuvent, leur nature, leur puissance, les effets que produit chacun d'eux, et leur donnèrent des noms, insignifiants en apparence, mais correspondant à leur valeur naturelle.

5. Voilà ce que les Éthiopiens aperçurent dans le ciel. Ils communiquèrent aux Égyptiens, leurs voisins, cette science encore imparfaite. Les Égyptiens, après avoir reçu d'eux l'art de la divination à peine ébauché, le développèrent, firent connaître la mesure du mouvement de chaque astre, et réglèrent par le calcul l'ordre des années, des mois et des heures. La mesure des mois fut la lune et sa révolution, celle de l'année fut le soleil et sa marche circulaire.

6. Ils portèrent beaucoup plus loin leurs découvertes. Embrassant l'espace tout entier, avec les astres fixes, stationnaires et immobiles, ils le divisèrent en douze parties où les autres opérèrent leurs mouvements, et à chacune desquelles ils assignèrent des animaux représentés sous une forme différente, poissons, hommes, bêtes sauvages, oiseaux, animaux domestiques.

7. C'est de là que prit naissance cette foule de divinités adorées en Égypte, car tous les Égyptiens n'employaient pas les douze divisions pour l'art divinatoire ; mais les uns employaient une constellation, et les autres une autre. Ceux qui jadis consultaient le *Bélier* adorent un bélier ; ceux qui tiraient leurs présages des *Poissons* ne mangent pas de poisson ; on ne tue pas de bouc chez ceux qui observaient le *Capricorne*, et ainsi de suite, selon l'astre dont on respectait le pouvoir. S'ils adorent un taureau, c'est certainement pour honorer le *Taureau* céleste ; cet Apis, qui est pour eux un objet sacré, qui paît en liberté dans leur pays et pour lequel ils ont fondé un oracle, est le symbole astrologique du taureau qui brille au ciel.

8. Peu de temps après, les habitants de la Libye s'adonnèrent à la même science, et l'oracle d'Ammon, établi chez les Libyens, se rattache également au ciel et à la sagesse qui en émane ; c'est aussi pour cela qu'ils représentent Ammon sous la figure d'un bélier.

9. Les Babyloniens, à leur tour, furent initiés à ces phénomènes : ils prétendent même les avoir connus avant les autres ; pour moi, je pense que cette science n'est parvenue chez eux que beaucoup plus tard.

10. Les Grecs n'apprirent l'astrologie ni des Éthiopiens ni des Égyptiens : c'est Orphée, fils d'OEagre et de Calliope, qui leur en révéla les premiers principes. Cependant il ne les rendit pas publics; il n'enseigna point cette science au grand jour, mais il l'enveloppa d'enchantements et de mystères pour seconder ses vues. Il construisit une lyre et institua des orgies dans lesquelles il chantait ses dogmes sacrés. Sa lyre à sept cordes rendait une harmonie qui était comme le symbole de celle des planètes. C'est par ces recherches et cette impulsion qu'Orphée charma et subjuguait tous les cœurs; mais, en réalité, son attention ne se dirigeant pas sur la lyre qu'il avait faite, il ne se préoccupait d'aucune espèce de musique, il ne songeait qu'à la grande *Lyre d'Orphée*. En effet, les Grecs, pour lui faire honneur, lui assignèrent une place dans le ciel, et la réunion de plusieurs étoiles prit le nom de *Lyre d'Orphée*. Aussi, quand parfois vous voyez Orphée représenté en pierre ou en peinture, assis au milieu de ses auditeurs dans l'attitude d'un homme qui chante, une lyre à la main et entouré d'une foule d'animaux, hommes, taureaux, lions et autres encore, à cette vue rappelez-vous quel est ce chant, quelle est cette lyre, quel taureau et quel lion prêtent l'oreille à Orphée; si vous en connaissiez les modèles, vous verriez qu'ils sont tous placés dans les cieux.

11. On dit que le fameux Tirésias, de Béotie, qui se fit une grande réputation en prédisant l'avenir, enseigna aux Grecs que, parmi les planètes, les unes étaient femelles, les autres mâles, et qu'elles avaient des influences différentes. De là cette légende sur Tirésias, qu'il était de deux natures, qu'il réunissait les deux sexes, tour à tour homme ou femme.

12. Lorsque Atrée et Thyeste se disputèrent le trône de leur père, les Grecs cultivaient publiquement l'astrologie et l'étude du ciel. L'État d'Argos résolut de donner l'empire à celui des deux frères qui surpasserait l'autre dans cette science. Thyeste désigna et fit connaître à ses concitoyens le bélier céleste : d'où la fable que Thyeste avait un agneau d'or. Atrée leur parla du soleil et de ses levers; que le soleil et le monde ne se meuvent pas dans le même sens, mais que leur marche est opposée, de sorte que ce que nous prenons pour le coucher du monde est en réalité le lever du soleil. Cette démonstration le fit élire roi par les Argiens, et sa sagesse lui valut une grande gloire.

13. Je vois un emblème pareil dans Bellérophon. Je ne puis croire qu'il eût un cheval ailé; mais je me figure que ce héros, en cultivant l'astrologie, prit des idées sublimes, vécut au rai-

lieu des astres et s'élança vers les cieux, non sur les ailes d'un cheval, mais porté par son génie.

14. J'en dis autant de Phrixus, fils d'Athamas, qu'on représente traversant les airs sur un bélier d'or. Il en est de même de l'Athénien Dédale, dont l'histoire, quoique étrangère, se rattache pourtant à l'astrologie : il en connaissait parfaitement les secrets et les avait appris à son fils.

15. Seulement la jeunesse et l'imprudence d'Icare le portèrent à des recherches interdites à l'homme ; il s'éleva en esprit jusqu'au pôle, mais il fut précipité du haut de la vérité, jeté hors du bon sens, et noyé dans une mer d'erreurs sans limites. Les Grecs racontent autrement son aventure, et l'on a donné à un golfe le nom de mer Icarienne sans trop savoir pourquoi.

16. Peut-être Pasiphaé, ayant appris de Dédale à connaître le Taureau, qui brille au milieu des astres, s'éprit-elle de la science astrologique ; ce qui fit dire que Dédale lui avait fait épouser un taureau.

17. Quelques-uns, ayant divisé cette science en plusieurs parties, l'accrurent chacun de nouvelles découvertes, relatives à la lune, à Jupiter, au soleil, à leur cours, à leur mouvement, à leur puissance.

18. Endymion donna des règles pour tout ce qui regarde la lune.

19. Phaéthon entreprit de déterminer la marche du soleil, mais il ne put se rendre compte de tous les phénomènes, et il mourut laissant son œuvre imparfaite. Ceux qui ne connaissent pas cette circonstance font de Phaéthon un fils du Soleil et racontent de lui une histoire tout à fait incroyable. Ils disent qu'il alla trouver le Soleil, son père, et lui demanda la permission de conduire son char lumineux : le Soleil consent et lui donne des avis sur la conduite des chevaux. Mais Phaéthon n'est pas plutôt monté sur le char, qu'emporté par la jeunesse et l'inexpérience, tantôt il s'approche trop de la terre, tantôt il s'en éloigne trop, et fait périr les hommes par un froid ou par une chaleur insupportables : Jupiter irrité le frappe d'un coup de foudre ; il tombe : ses sœurs soient métamorphosées ; et maintenant ce sont des peupliers qui pleurent Phaéthon en versant de l'ambre au lieu de larmes. Cependant rien de tout cela n'a eu lieu, et il n'est pas possible d'y croire : jamais le soleil n'a eu de fils, et jamais son fils n'est mort.

20. Les Grecs ont encore une foule d'autres fables auxquelles je ne saurais ajouter foi. Le moyen de croire, en effet, qu'Énée

soit fils de Vénus, Minos de Jupiter, Ascalaphus de Mars, Autolycus de Mercure? Chacun d'eux sans doute était chéri des dieux, et, au moment de leur naissance, Vénus, Jupiter ou Mars avait l'œil sur eux. Car ceux des dieux qui dominent sur les hommes lorsqu'ils viennent au monde, peuvent passer pour leurs pères; ils ont sur eux la même influence; ils leur donnent le teint, la forme, l'habileté, l'esprit. Minos fut roi, parce que Jupiter le dominait; Énée dut sa beauté à l'influence de Vénus; Autolycus fut voleur<sup>1</sup>, parce que Mercure l'avait porté au vol.

21. Jamais Jupiter n'enchaîna Saturne, ni ne le précipita dans le Tartare, jamais il ne trama contre lui rien de ce qu'ont imaginé les hommes. Saturne roule dans une orbite éloignée de notre cercle; son mouvement est très-lent et les hommes ont grand'peine à l'apercevoir : de là l'on a dit qu'il était immobile et comme enchaîné : quant à l'immense profondeur de l'air, on lui a donné le nom de Tartare.

22. C'est surtout par les poésies d'Homère et celles d'Hésiode qu'on peut se convaincre de la concordance des faits de l'astrologie. Quand le poète nous parle de la chaîne de Jupiter, des traits lancés par le Soleil, il me semble qu'il désigne les jours : et j'en dis autant des villes, des chœurs de danse et des vendanges que Vulcain représente sur le bouclier d'Achille. Ce qu'on raconte de l'adultère de Mars et de Vénus révélé à tous les dieux, n'est qu'une invention astrologique : c'est la conjonction de Mars et de Vénus qui sert de matière au chant d'Homère. Dans d'autres passages il définit leur influence respective. Il dit de Vénus<sup>2</sup> :

Que les plaisirs d'hymen soient sous sa douce loi.

et pour la guerre<sup>3</sup> :

Que le rapide Mars, que Minerve y président.

23. Convaincus de ces vérités, les anciens se servaient très-souvent de la divination et ne la regardaient pas comme superflue. Ils ne fondaient pas de ville, n'élevaient pas de murailles, ne livraient pas de combat, ne se mariaient pas, sans avoir pris conseil des devins, dont ils ne séparaient pas les oracles de la science astrologique. A Delphes, la vierge prophétique est un symbole de la vierge céleste; le dragon placé sous le trépied n'est doué de la voix que parce qu'il y a un dragon qui brille

1. Voy. Homère, *Odyssée*, XIX, v. 396. — 2. *Iliade*, V, v. 429. — 3. *Id.*, *ibid.*



parmi les astres, et l'oracle d'Apollon, établi à Didyme<sup>1</sup>, n'est, à mon avis, ainsi nommé que par allusion aux *Gémeaux* du ciel.

24. La divination était si sacrée aux yeux des anciens, qu'Ulysse, fatigué de ses courses errantes, mais voulant connaître au vrai ce que lui réservaient les destins, descendit aux enfers, non

Pour y voir et les morts et le sombre royaume<sup>2</sup>,

mais dans le désir de consulter Tirésias. Parvenu à l'endroit désigné par Circé, il y creuse une fosse et égorge des brebis : plusieurs ombres, parmi lesquelles se trouve sa mère, se présentent pour boire le sang, mais il ne le permet à aucune, pas même à sa mère, avant que Tirésias y ait goûté et qu'il l'ait contraint à lui révéler l'avenir. Il eut le courage de voir sa mère souffrir de la soif.

25. C'est sur le modèle des lois célestes que Lycurgue composa celles qu'il a données aux Lacédémoniens : ainsi chez eux c'est une loi de ne jamais se mettre en campagne avant la pleine lune. Le législateur a pensé que cet astre n'avait pas la même influence à son croissant et à son décours, mais que tous les événements lui étaient soumis.

26. Les Arcadiens sont les seuls qui se soient refusés à cette doctrine et qui ne fassent aucun cas de l'astrologie : ils sont du reste si fous et si ignorants, qu'ils se disent plus anciens que la lune.

27. Ainsi nos ancêtres étaient fortement attachés à la divination. Mais à notre époque, les uns disent qu'il est impossible d'assigner un but certain à cette science, qu'elle ne mérite point notre confiance et ne dit jamais la vérité, que ni Mars ni Jupiter ne se meuvent pour nous dans les cieux, qu'ils se soucient fort peu des affaires humaines, qu'ils n'ont aucun rapport avec elles, qu'enfin ils roulent dans leur orbite, emportés par la fatalité.

28. D'autres, sans taxer l'astrologie d'imposture, prétendent qu'elle est inutile, attendu que la divination ne saurait changer la décision des Parques.

29. Voici ce que je réponds aux uns et aux autres : les astres suivent leur orbite dans le ciel, mais, indépendamment de leur mouvement, ils agissent sur ce qui se passe ici-bas. Voudriez-vous qu'un cheval au galop, que des oiseaux et des hommes en

1. Didyme veut dire *jumeaux*.

2. Homère, *Odyssée*, XI, v. 93.

s'agitant, fissent sauter des pierres ou voler des brins de paille par le vent de leur course, et que la rotation des astres ne produisît aucun effet? Le moindre feu nous envoie ses émanations, et cependant ce n'est pas pour nous qu'il brûle et il se soucie fort peu de nous échauffer : pourquoi ne recevrons-nous aucune émanation des étoiles? L'astrologie, il est vrai, ne peut rendre bon ce qui est mauvais : elle ne change rien au cours des événements, mais elle rend service à ceux qui la cultivent, en leur annonçant le bonheur à venir; elle leur procure une joie anticipée, en même temps qu'elle les rend plus forts contre le mal. L'infortune, en effet, ne les surprendra pas sans qu'ils s'y attendent : la prévision, l'exercice, la rend plus facile et plus légère. Telle est ma façon de penser sur l'astrologie.

## XXXVII

### DÉMONAX.

1. Notre siècle devait donc avoir sa part d'hommes dignes de réputation et de mémoire, en produisant un héros d'une force de corps surnaturelle, et un philosophe d'une sagesse accomplie. Je parle de Sostrate le Béotien, que les Grecs appelaient Hercule, persuadés qu'il était ce demi-dieu lui-même, et du philosophe Démonax. Je les ai vus, je les ai admirés tous les deux, et j'ai même vécu assez longtemps avec le second. A l'égard de Sostrate, j'ai parlé de lui dans un autre ouvrage<sup>1</sup> : j'ai dit quelle était sa taille, sa forme prodigieuse, comment il demeurait en plein air sur le Parnasse, dormant sur le gazon, vivant d'une vie sauvage; j'ai raconté ses actions, conformes au nom qu'il portait, comment il a détruit nombre de scélérats, ouvert des chemins à travers des lieux impraticables, établi des ponts sur des passages dangereux.

2. Il est juste de parler aussi de Démonax, et cela pour deux

<sup>1</sup> Cet ouvrage de Lucien n'existe plus; mais on trouve un portrait détaillé de Sostrate, sous le nom d'Agathon, dans la *Vie d'Hérode Atticus*, par Philostrate.

motifs : d'abord pour le faire vivre, autant qu'il est en mon pouvoir, dans la mémoire des hommes vertueux ; ensuite pour que les jeunes gens bien nés et portés vers la philosophie ne soient plus réduits à ne trouver des modèles que dans l'antiquité, mais qu'ayant sous les yeux un exemple tiré de notre époque, ils puissent marcher sur les traces du plus parfait des philosophes que j'aie connus.

3. Démonax était né dans l'île de Chypre, d'une famille distinguée par le rang qu'elle occupait et par ses richesses. Supérieur toutefois à ces avantages, et se sentant entraîné vers les hautes régions du bien, il s'appliqua à la philosophie, sans y être poussé par Agathobule<sup>1</sup>, par son devancier Démétrius<sup>2</sup> ou par Épictète. Il vivait dans leur commerce, et suivait de plus les leçons de Timocrate d'Héraclée<sup>3</sup>, homme éclairé, plein de savoir et d'éloquence. Mais, ainsi que je l'ai dit, ce ne furent pas ces maîtres qui l'appelèrent à l'étude de la sagesse. Il y fut conduit, dès son enfance, par un penchant naturel vers la vertu et par un amour inné de la philosophie ; et, méprisant tous les biens de ce monde, il se voua tout entier à la liberté et à la franchise, menant une vie droite, pure, irréprochable, offrant en exemple à ceux qui le voyaient ou qui l'entendaient, sa prudence et sa sincérité philosophique.

4. Ce ne fut pas, comme on dit, sans s'être lavé les pieds, qu'il entreprit de vivre de la sorte. Nourri des meilleurs poètes, qu'il savait presque tous par cœur, il avait la parole exercée, connaissait toutes les sectes de la philosophie, non point à la surface, et, selon le proverbe, pour les avoir touchées du bout des doigts, mais il les avait approfondies, s'était fortifié le corps par le gymnase, et l'avait endurci par de rudes travaux ; en un mot, il s'était mis en état de n'avoir besoin de personne. Aussi, dès qu'il comprit qu'il ne pouvait plus se suffire à lui-même, il quitta volontairement la vie, laissant aux meilleurs des Grecs un long souvenir de ses vertus.

5. Il ne se retrancha pas dans un seul genre philosophique, mais il les réunit presque tous, sans jamais faire connaître à quelle secte il donnait la préférence. Il paraissait cependant adopter la doctrine de Socrate, quoique, par son extérieur et

1. Philosophe qui vécut en Égypte vers l'an 420 de Jésus-Christ. Cf. *Pélagius*, 47.

2. Voy. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, livre IV, chap. xxv.

3. Cf. *Alexandre ou le Faux prophète*, 57. Il florissait vers l'an 430 après Jésus-Christ. Philostrate en fait l'éloge dans la *Vie de Polémon*.

l'indolence de sa vie, il semblât se rapprocher du philosophe de Sinope. Seulement, il n'outra jamais sa façon de vivre pour se faire admirer et attirer sur lui les regards des hommes ; il était vêtu comme tout le monde, uni dans ses manières, ennemi de toute prétention, conversant avec tous, en particulier ou en public.

6. Il n'employait pas non plus l'ironie de Socrate, et cependant sa conversation était tout assaisonnée de grâce attique, si bien qu'on sortait de son entretien sans mépriser son indulgence et sans vouloir se soustraire à la sévérité de ses reproches : sa douceur produisait un changement complet ; on revenait plus prêt à bien agir, plus gai, plus plein d'espoir.

7. Jamais on ne l'entendit crier, se disputer avec violence, se laisser aller à la colère, quand il avait à reprendre. Il poursuivait les vices, mais il pardonnait aux coupables : il voulait qu'on prît modèle sur les médecins qui guérissent les maladies, mais qui ne s'emportent pas contre les malades. Il croyait que l'erreur est de l'homme, mais qu'il est d'un dieu ou d'un homme semblable à Dieu de la réformer.

8. Grâce à cette manière de vivre, il n'avait besoin de personne, mais il s'employait pour ses amis en temps convenable ; et, s'il en voyait quelques-uns trop pleins de leur bonheur, il leur rappelait combien sont éphémères ces prétendus biens dont s'enfle leur orgueil. Gémissait-on devant lui de la pauvreté, se plaignait-on de l'exil, accusait-on la vieillesse, la maladie, il consolait par un sourire : « Vous ne voyez pas, disait-il, qu'avant peu cesseront vos chagrins : l'oubli des biens ainsi que des maux, une liberté sans bornes va bientôt nous envelopper tous. »

9. Il aimait beaucoup rappeler des frères à la concorde, à rétablir la paix entre des époux. Un jour, dans une sédition populaire, il parla avec une grande éloquence et persuada à la multitude de servir la patrie sans se soulever contre elle. Tel était le caractère de sa philosophie, douce, aimable et pleine d'enjouement.

10. La seule chose qui l'affligeât était la maladie ou la mort d'un ami ; car il regardait l'amitié comme le plus précieux des biens en ce monde. Aussi était-il l'ami de l'humanité tout entière : il suffisait d'être homme pour ne lui être point étranger<sup>1</sup>. Cependant il se plaisait plus ou moins dans la société de quelques personnes ; mais il ne s'éloignait tout à fait que de ceux

1. *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.* Térence, *Heautontimoroumenos*, act. I, sc. I, v. 25.

dont les fautes lui ôtaient tout espoir de les guérir. Tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, semblait inspiré par les Grâces et par Vénus, et toujours, comme dit le poète comique<sup>1</sup> :

La persuasion résidait sur ses lèvres.

11. Le peuple et les magistrats d'Athènes avaient conçu pour lui l'admiration la plus profonde, et ils ne cessèrent jamais de le regarder comme un être supérieur. Cependant il choqua d'abord la plupart d'entre eux, et la haine populaire fut pour lui, comme pour Socrate, le fruit de sa franchise et de sa liberté; et déjà des Anytus et des Mélitus, s'élevant contre lui, l'accusaient, ainsi que jadis ce philosophe, de ce qu'on ne l'avait jamais vu sacrifier, et d'être le seul de tous les Grecs qui ne fût pas initié aux mystères d'Éleusis. Ferme devant ces accusations, il mit une couronne, prit une robe blanche, et, paraissant dans l'assemblée du peuple, il employa, pour se justifier, tantôt des expressions ménagées, tantôt un langage plus sévère que de coutume. Pour répondre au grief qu'il n'avait jamais offert de sacrifice à Minerve : « Ne soyez pas surpris, Athéniens, dit-il, si je n'ai point encore sacrifié à cette déesse; je ne me doutais pas qu'elle eût besoin de mes offrandes. » Quant aux mystères, la raison qui l'empêchait de s'y faire initié, c'était, selon lui, que s'ils étaient contraires à l'honnêteté, il ne pourrait se défendre de les révéler aux profanes, afin de les détourner des orgies, et que, s'ils étaient honnêtes, il les divulguerait à tous par amour de l'humanité. Les Athéniens, qui avaient déjà les pierres aux mains pour le lapider, s'adoucirent aussitôt et lui devinrent favorables : ils commencèrent par l'honorer et le respecter, et finirent par l'admirer; cependant, sa harangue avait débuté par un exorde un peu brusque : « Athéniens, avait-il dit, je parais devant vous couronné, immolez-moi aussi comme une victime; il y a longtemps que vous n'avez offert d'heureux sacrifices<sup>2</sup>. »

12. Je veux maintenant rappeler quelques-unes de ses réponses, où brillent la justesse et la délicatesse de son esprit. Je ne saurais mieux commencer que par Phavorinus et par celle qu'il lui fit. Phavorinus, ayant entendu dire que Démonax se moquait de ses entretiens philosophiques, et surtout des vers dont il coupait ses discours, procéda qui leur donnait un tour lâche, efféminé, indigne de la philosophie, alla le trouver, et lui

1. Eupolis. Cf. *Nigrinus*, 4.

2. On songe aux belles paroles de Lanjuinais à la Convention, dans la séance du 31 mai 1793.

demanda quel il était pour bafouer ainsi sa méthode : « Un homme, répondit Démonax, dont les oreilles ne se laissent pas facilement séduire. » Le sophiste insista : « Mais quelles étaient, Démonax, tes provisions, quand tu t'es mis à philosopher dès l'enfance ? — Ma virilité. »

13. Une autre fois, le même Phavorinus s'approchant de Démonax et lui demandant quelle était la secte à laquelle il donnait la préférence : « Qui t'a dit, répondit-il, que je sois philosophe ? » Et comme il se retirait en riant de bon cœur, Phavorinus lui demanda ce qu'il avait à rire : « Je trouve fort plaisant, lui dit-il, que tu veuilles distinguer les philosophes à la barbe, toi qui n'en as pas. »

14. Le sophiste Sidonius <sup>4</sup>, qui s'était acquis quelque réputation dans Athènes, prononçait un discours où il se donnait des louanges outrées, et se vantait d'avoir exploré toute la philosophie. Mais il vaut mieux rappeler ses propres paroles : « Si Aristote m'appelle au Lycée, je le suivrai ; si Platon me demande à l'Académie, j'irai ; si Zénon veut que je demeure au Pœcilé, j'y resterai ; si Pythagore m'appelle, je garderai le silence. » Démonax, se levant aussitôt du milieu de l'assemblée : « Hé ! l'ami, dit-il en le désignant par son nom, Pythagore t'appelle. »

15. Un certain Python, beau jeune homme, fils d'un Macédonien de distinction, ayant voulu s'égayer aux dépens de Démonax, en lui proposant un argument sophistique et en lui demandant la solution de son syllogisme : « Je sais bien une chose, mon garçon, dit le philosophe, c'est que tu te prêtes à un autre genre de solution. » L'autre, irrité de cette raillerie à double sens, le menaça en disant : « Je vais te faire voir un homme. — Tu en as donc un ? » répartit en riant Démonax.

16. Un athlète, vainqueur aux jeux olympiques, ayant été tourné en ridicule par notre philosophe, pour s'être montré en public avec une robe brodée de fleurs, le frappa à la tête d'une pierre, qui fit jaillir le sang. Les assistants sont indignés : chacun se croit blessé lui-même ; on crie qu'il faut se rendre chez le préteur : « Ce n'est pas chez le préteur qu'il faut aller, mes amis, s'écrie Démonax, mais chez le médecin. »

17. Il avait trouvé, en se promenant, un anneau d'or. Il fait afficher sur l'agora que le possesseur de l'anneau perdu n'avait qu'à se présenter et qu'il le lui remettrait, s'il désignait le poids, la pierre et l'empreinte du bijou. Un jeune garçon, de jolie figure, vient le réclamer, en disant que c'est lui qui a perdu l'an-

4. Il n'en est question nulle part ailleurs.

neau, mais comme il ne peut donner aucun renseignement précis : « Va, mon garçon, lui dit Démonax, garde bien ton anneau : ce n'est pas celui-là que tu as perdu. »

18. Un sénateur romain, qui se trouvait à Athènes, lui disait, en lui montrant son fils, jeune homme d'une rare beauté, mais mou et efféminé : « Voilà mon fils qui vous salue. — Il est beau, répondit Démonax, il est digne de vous et ressemble tout à fait à sa mère. »

19. Il y avait un philosophe cynique, qui était vêtu d'une peau d'ours : Démonax ne voulait pas qu'on l'appelât Honoratus, ce qui était son vrai nom, mais Arctésilas<sup>1</sup>.

20. On lui demandait un jour en quoi consiste le bonheur : « Il n'y a d'heureux que l'homme libre. — Mais il y a bien des gens libres. — Moi, je ne parle que de celui qui n'a ni crainte, ni espérance. — Est-il possible de trouver un pareil homme ? Nous sommes tous esclaves de ces passions. — Il est vrai ; mais si vous considérez bien les choses humaines, vous voyez qu'elles ne méritent ni l'espoir, ni la crainte : tout finit, la douleur comme le plaisir. »

21. Pérégrinus, surnommé Protée, lui reprochait de rire trop souvent et de se moquer des hommes : « Démonax, lui disait-il, tu ne fais pas le chien. — Ni toi l'homme, Pérégrinus ! »

22. Un physicien parlait des antipodes en présence de Démonax : celui-ci le fait lever, le conduit sur le bord d'un puits, et lui montrant son image reflétée dans l'eau : « N'est-ce pas là, lui dit-il, ce que vous appelez les antipodes ? »

23. Un homme se disait magicien et se vantait de posséder des enchantements si puissants, qu'il se faisait obéir de tout le monde et donner tout ce qu'il voulait : « Cela n'a rien d'étonnant, dit Démonax, je suis aussi fort que toi : suis-moi, s'il te plaît, chez la première boulangère, et tu verras que, par la vertu d'un seul enchantement et d'un petit ingrédient, elle m'obéira au point de me donner de son pain. » Il faisait allusion à la monnaie, dont le pouvoir est égal à celui de la magie.

24. Le fameux Hérode<sup>2</sup> célébrait les funérailles de Pollux<sup>3</sup>, enlevé par une mort prématurée. Il avait fait atteler son char, préparer ses chevaux, pour y monter, et apprêter un festin. Démonax l'aborde : « Je vous apporte, dit-il, une lettre de la

1. Du mot *ἄρκτος*, ours.

2. C'est Hérode Atticus, dont Philostrate a raconté la vie.

3. Il ne faut pas confondre ce jeune favori d'Hérode avec Pollux, l'auteur de l'*Onomasticon*.

part de Pollux. » Hérode est charmé, il croit que notre philosophe vient, suivant le commun usage, se mêler à ses autres amis et flatter sa douleur : « Eh bien ! Démonax, que me veut Pollux ? — Il se plaint de ce que vous n'êtes pas encore allé le trouver. »

25. Le même Hérode, pleurant la perte de son fils, s'était renfermé dans les ténèbres. Démonax va le trouver et lui dit qu'il est magicien, qu'il peut évoquer l'ombre du mort, pourvu qu'Hérode lui nomme seulement trois hommes qui n'aient jamais pleuré personne. Hérode hésite embarrassé : il ne pouvait, je pense, nommer qui que ce fût : « Homme plaisant, lui dit Démonax, qui vous croyez seul en proie à des maux intolérables, quand vous voyez qu'il n'est personne exempt de douleur ! »

26. Il raillait volontiers les gens qui se servent dans la conversation d'expressions surannées ou singulières. Un homme, auquel il avait fait une question, lui ayant répondu avec une affectation ridicule d'atticisme : « Hé ! mon ami, lui dit-il, c'est aujourd'hui que je t'interroge, et tu me réponds comme du temps d'Agamemnon. »

27. Un de ses amis lui ayant dit : « Allons, Démonax, au temple d'Esculape, et prions-le pour mon fils. — Tu crois donc, répondit-il, qu'Esculape est sourd, s'il ne peut pas entendre d'ici nos prières. »

28. Il voyait un jour deux philosophes, tout à fait ignorants, se disputer sur une question. L'un ne proposait que des absurdités, et l'autre ne répondait pas un mot qui eût trait au sujet : « Ne vous semble-t-il pas, mes amis, dit-il, que l'un veut traire un bouc et l'autre placer un crible sous l'animal ? »

29. Le péripatéticien Agathocle<sup>1</sup> se vantait d'être le seul et le premier des dialecticiens : « Si tu es le premier, mon cher Agathode, lui dit Démonax, tu n'es pas le seul, et si tu es le seul, tu n'es pas le premier. »

30. Céthégus, personnage consulaire<sup>2</sup>, traversant la Grèce pour se rendre en Asie auprès de son père, dont il devait être le lieutenant, faisait et disait mille sottises. Un des amis de Démonax ayant dit, en voyant Céthégus, que c'était un grand scélérat : « Par Jupiter ! reprit notre philosophe, le mot grand est de trop ! »

31. Voyant un jour le philosophe Apollonius, accompagné

1. On ne le connaît pas autrement.

2. Dusoul trouve mentionné un consul de ce nom, l'an 472 après Jésus-Christ.



d'une foule de disciples, partir pour se rendre auprès de l'empereur, qui le mandait afin de s'instruire dans sa conversation : « Voilà, dit Démonax, Apollonius qui part avec ses Argonautes <sup>1</sup>. »

32. Quelqu'un lui ayant demandé si l'âme est immortelle : « Oui, dit-il, comme tout le reste. »

33. Il disait à propos d'Hérode que Platon a raison de soutenir que nous avons plus d'une âme, vu que ce ne peut être la même qui donne des festins à Rhégilla <sup>2</sup> et à Pollux, comme s'ils vivaient encore, et qui compose de si belles déclamations.

34. Il osa un jour demander publiquement aux Athéniens, en entendant la proclamation des mystères, pourquoi ils en excluait les barbares, puisque l'initiation avait été établie par Eumolpe, barbare et thrace d'origine.

35. Comme il était sur le point de s'embarquer par un gros temps, un de ses amis lui dit : « Tu n'as donc pas peur de faire naufrage et d'être mangé par les poissons ? — Je serais bien ingrat, répondit-il, si je craignais d'être mangé par les poissons, moi qui en ai tant de fois mangé. »

36. Il conseillait à un rhéteur, qui travaillait fort mal, de se former par un fréquent exercice : « Mais je parle tous les jours à part moi, lui répondit l'autre. — Alors je ne m'étonne plus que vous parliez si mal, ayant un si sot auditeur. »

37. Voyant un jour un devin qui prédisait l'avenir en public, moyennant salaire : « Je ne vois pas, dit-il, pourquoi tu te fais payer. Si tu as vraiment le pouvoir de changer les arrêts du destin, tu demandes trop peu, quoi que tu demandes ; mais si tout arrive comme il plaît à Dieu, à quoi sert ta divination ? »

38. Un homme déjà vieux, et chargé d'embonpoint, faisait montre de son adresse en s'escrimant de son épée contre un poteau : « Comment trouvez-vous que je combatte ? demanda-t-il à Démonax. — Parfaitement, quand vous avez affaire à un ennemi de bois. »

39. Dans les questions embarrassantes, il avait toujours quelque répartie heureuse. Quelqu'un lui ayant demandé, pour se moquer de lui : « Si je brûle mille mines <sup>3</sup> de bois, Démonax,

1. La conformité de nom de cet Apollonius avec celui de l'auteur des *Argonautiques* fait le sel de la plaisanterie de Démonax. Cf. Cresol, *Theatrum rhetorum*, IV, XI.

2. Femme d'Hérode Atticus.

3. La mine poids valait 400 drachmes ; la drachme poids équivalait à près de 5 grammes.

combien y aura-t-il de mines de fumée ? — Pèse la cendre, dit-il, la fumée est le reste cherché. »

40. Un certain Polybius, homme ignorant et faiseur de solécismes, lui ayant dit : « L'empereur m'a honoré du droit de cité romaine. — Plût au ciel, dit-il, qu'il t'eût fait plutôt Grec que Romain ! »

41. Voyant un noble tout fier de son laticlave, il se pencha vers son oreille et lui dit, en touchant son habit : « Un mouton portait ceci avant vous, et ce n'était qu'un mouton. »

42. Un jour, au bain, il hésitait à entrer dans l'eau, qui était bouillante; quelqu'un le lui reprochait comme une lâcheté : « Dites-moi, répondit-il, y va-t-il donc du salut de l'État ? »

43. On lui demandait ce qu'il pensait des enfers : « Attendez, dit-il, je vous en enverrai des nouvelles. »

44. Admète, un mauvais poète, lui avait dit qu'il avait composé sa propre épitaphe en un seul vers, et qu'il avait ordonné dans son testament que ce vers fût inscrit sur la colonne de son tombeau. Le voici :

La terre a ma dépouille, Admète est près des dieux.

« Ce vers est si beau, mon cher Admète, dit Démonax en souriant, que je voudrais déjà qu'il fût inscrit. »

45. Quelqu'un apercevant sur ses jambes des marques de vieillesse : « Qu'est-ce-ci, Démonax, lui dit-il. — C'est, répond Démonax avec un sourire, c'est Charon qui m'a mordu ! »

46. Il voyait un Lacédémonien frapper son esclave à coups de fouet : « Cesse, dit-il, de traiter ton esclave comme ton égal. »

47. Une certaine Danaé avait un procès contre son frère : « Va au tribunal, lui dit Démonax, tu n'es pas la fille d'Acrise<sup>1</sup>. »

48. Il faisait une guerre acharnée aux soi-disant philosophes qui ne le sont que par vanité. Voyant un cynique qui portait la besace et le manteau, et qui, tenant en main un pilon au lieu d'un bâton, allait criant partout qu'il était le rival d'Antisthène, de Cratès et de Diogène : « Ne mens pas, lui dit-il, tu n'es qu'un disciple d'Hypéride<sup>2</sup>. »

1. Mauvais jeu de mots sur l'étymologie du nom du père de Danaé, Ἀκρίσιος, à privatif, κρίσις, jugement.

2. Plaisanterie aussi froide que la précédente, et qui roule sur la ressemblance des mots ὑπερον, pilon, et Ὑπερίδης, Hypéride.

49. Comme il voyait plusieurs athlètes qui se battaient mal, et qui, contrairement aux lois de la lutte, se mordaient au lieu d'user du pancrace : « On a bien raison, dit-il, pour encourager les athlètes, de les appeler des lions ! »

50. Ce qu'il dit à un proconsul est tout à la fois spirituel et mordant. C'était un de ces hommes, qui se font épiler avec de la poix les jambes et le reste du corps. Certain cynique, monté sur une pierre, déclamait contre lui et lui reprochait son infâme complaisance. Le proconsul se fâche, fait arrêter le cynique, et se met en devoir de le faire expirer sous le bâton ou de le condamner à l'exil. Mais Démonax, se trouvant là par hasard, lui demande la grâce du malheureux, dont la hardiesse, dit-il, est un privilège héréditaire de la secte cynique. « Je veux bien lui pardonner cette fois par égard pour vous, dit le proconsul ; mais s'il a l'insolence de recommencer, quelle peine méritera-t-il ? — Faites-le épiler, » répond Démonax.

51. Un autre proconsul, à qui l'empereur venait de confier le commandement de plusieurs légions et le gouvernement d'une grande province, lui demandait le meilleur moyen d'administrer : « Ne vous mettez pas en colère, dit-il, parlez peu, écoutez beaucoup. »

52. On lui demandait s'il mangeait aussi des gâteaux : « Croistu donc, répondit-il, que les abeilles ne font de miel que pour les imbéciles ? »

53. Voyant dans le Pœcilé une statue dont la main était coupée : « Enfin, dit-il, les Athéniens ont élevé à Cynégire une statue d'airain ! »

54. Rufinus de Cypre, je parle du boiteux, disciple d'Aristote, se promenait très-souvent dans le Lycée ; Démonax en le regardant : « Je ne trouve rien de plus laid, dit-il, que de voir boîter un philosophe de la secte des promeneurs <sup>1</sup>. »

55. Épictète lui conseillait un jour, sous forme de reproche, de se marier et d'avoir des enfants, prétendant qu'il convenait à un philosophe de laisser après lui des successeurs naturels. « Eh bien ! Épictète, répondit-il en lui renvoyant finement le reproche, donnez-moi une de vos filles. »

56. Ce qu'il dit à Herminus, disciple d'Aristote, vaut aussi la peine d'être rapporté. Cet Herminus était un scélérat, coupable d'une infinité de méfaits, qui avait toujours à la bouche le nom d'Aristote et ne parlait que des dix catégories : « En

1. C'est là le sens littéral du mot *péripatéticien*.

vérité, lui dit Démonax, vous êtes bien digne de dix catégories<sup>1</sup>. »

57. Les Athéniens délibéraient un jour pour établir chez eux un spectacle de gladiateurs à l'exemple des Corinthiens ; Démonax se présente devant l'assemblée et dit : « N'allez point aux voix, Athéniens, avant d'avoir renversé l'autel de la Pitié<sup>2</sup>. »

58. Comme il était à Olympie, les Éléens lui votèrent une statue d'airain : « Gardez-vous-en bien, Éléens, leur dit-il ; vous sembleriez reprocher à vos ancêtres de n'avoir pas érigé de statue à Socrate ni à Diogène. »

59. Je lui ai moi-même entendu dire un jour à un jurisconsulte que les lois sont à peu près inutiles aux gens de bien et aux méchants : les premiers n'en ont pas besoin, et les seconds n'en deviennent pas meilleurs.

60. Il aimait à fredonner ce vers d'Homère<sup>3</sup> :

Le lâche et le vaillant sont sujets au trépas.

61. Il donnait des éloges à Thersite et l'appelait un harangueur cynique.

62. On lui demandait un jour quels philosophes il préférait : « Ils sont tous admirables, répondit-il ; mais pour moi, je révère Socrate, j'admire Diogène et j'aime Aristippe. »

63. Il vécut près de cent ans, sans maladie, sans douleur, n'importunant personne, ne demandant rien, utile à ses amis, et ne s'étant fait aucun ennemi. Les Athéniens, la Grèce entière, le tenaient en affection si grande, que les magistrats se levaient à son passage et que tout le monde se taisait. A la fin, vers son extrême vieillesse, il entra, sans y être invité, dans la première maison, y soupa et y passa la nuit. Les habitants regardaient cet incident comme l'apparition d'un dieu, et croyaient qu'un bon génie était venu visiter leur logis. Quand il passait, les boulangères se l'arrachaient et le priaient d'accepter un pain : celle qui le lui avait donné s'estimait tout heureuse. Les enfants mêmes lui apportaient des fruits, et l'appelaient leur père.

64. Une sédition s'étant un jour élevée parmi les Athéniens, li vint à l'assemblée, et sa seule présence imposa silence à tout le monde. Voyant qu'ils reconnaissaient leur faute, il se retira sans dire un mot.

1. Κατηγορία signifie accusation. — 2. Voy. p. 44, note 4. — 3. Iliade, IX, v. 320.

65. Lorsqu'i sentit qu'il n'était plus en état de subvenir à ses besoins, il se mit à réciter, en présence de ses amis, ces vers que le héraut proclame aux jeux publics<sup>1</sup> :

Les jeux sont finis!...  
 Nous avons le prix  
 De notre courage.  
 Partons, mes enfants,  
 Profitons du temps;  
 Allons! En voyage!

De ce moment, il ne voulut plus rien prendre, et quitta la vie aussi gai que ses amis l'avaient toujours connu.

66. Peu de temps avant sa mort, on lui demanda ce qu'il ordonnait pour sa sépulture : « Ne vous en inquiétez pas, répondit-il ; l'odeur de mon cadavre me fera donner un tombeau. — Hé quoi ! répliqua-t-on, ne serait-il pas honteux d'abandonner aux chiens et aux oiseaux le corps d'un homme tel que vous ? — Il n'y a rien d'étrange, dit-il, à ce que je veuille encore après ma mort rendre service à des êtres vivants. »

67. Les Athéniens cependant lui firent de magnifiques obsèques aux frais de l'État ; ils le pleurèrent longtemps et conservèrent avec vénération le siège de pierre sur lequel il avait coutume de se reposer ; on le couronna de fleurs pour honorer la mémoire de ce grand homme, et on regarda comme sacrée cette pierre où il s'était assis. Tout le monde se rendit à ses funérailles, particulièrement les philosophes, qui le chargèrent sur leurs épaules et le portèrent à son tombeau. Tel est le petit nombre de traits que j'ai mentionnés parmi une foule d'autres : ils permettent toutefois aux lecteurs de juger quel homme ce fut que notre philosophe.

1. Cette proclamation se trouve en entier dans les *Césars* de l'empereur Julien.

## XXXVIII

\*LES AMOURS<sup>1</sup>.

## LYCINUS ET THÉOMNESTE.

1. LYCINUS. L'ameureux plaisir, voilà, mon cher Théomneste, la conversation dont tu as rempli depuis ce matin mes oreilles fatiguées d'affaires sérieuses; car j'avais vraiment soif d'un semblable délassément, quand a coulé fort à propos la source gracieuse de tes discours. Notre esprit est trop faible pour soutenir une application sans relâche, et les travaux opiniâtres demandent que, de temps en temps, on interrompe les réflexions graves pour se livrer aux plaisirs. Le charme et la douceur de tes histoires un peu libertines me divertissent tellement depuis le point du jour, que je m'imagine être presque un autre Aristide<sup>2</sup>, enchanté des fables milésiennes. Je suis seulement fâché,

1. « Le plus grand nombre des commentateurs s'accorde à douter que ce traité soit de Lucien. Le style dont il est écrit parait, en effet, très-éloigné de celui de notre auteur. On y remarque une affectation sophistique dans le langage et dans les pensées, une foule de locutions extraordinaires, de termes recherchés, de métaphores outrées et de mauvais goût. Quel que soit son auteur, le but qu'il s'est proposé est estimable, quoique les moyens qu'il emploie pour y parvenir ne soient pas toujours délicats. Il se propose d'attaquer le vice abominable dans lequel presque tous les Grecs étaient plongés. Plusieurs écrivains de l'antiquité se sont exercés sur le même sujet; et, sans parler de Platon, de son *Banquet* et de son *Lysis*, Plutarque parait avoir composé dans la même intention son *Traité sur l'Amour*. Achillès Tatius, dans son roman sur les *Amours de Leucippe et de Clitophon*, fait, aux chapitres x et xi du I<sup>er</sup> livre, un parallèle semblable à celui de notre auteur. Voy. aussi Clément d'Alexandrie dans son *Pédagogue*, livre XI, chap. x, et Maxime de Tyr, *Diss.* xxiv et suivantes. » BELIN DE BALLU.— Cf. De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. I, p. 120. Bourdelot attribue ce dialogue à Aristonète, sur lequel on peut consulter l'*Hist. de la litt. gr.* d'Alexis Pierron, p. 465.

2. Aristide de Milet, auteur de fables milésiennes, histoires généralement peu décentes.

j'en jure par tes amours, aux traits desquels tu as offert un large but, que tu en aies déjà terminé le récit. Aussi, je te supplie au nom de Vénus, si tu as encore à me raconter quelque-une de tes amoureuses aventures avec un garçon, ou bien, par Jupiter, avec une femme, de l'évoquer doucement dans ton souvenir. D'ailleurs, nous célébrons aujourd'hui une fête des plus solennelles : nous sacrifions à Hercule. Tu n'ignores pas combien ce dieu était ardent aux plaisirs de Vénus ; il me semble que tes discours seront pour lui d'agréables victimes.

2. THÉOMNESTE. Tu compterais plus tôt, Lycinus, les vagues de la mer et les flocons de neige qui tombent du ciel, que le nombre de mes amours. Je pense que j'ai vidé tout leur carquois, et que, quand ils voudront voler vers quelque autre, il se rira de leur main désarmée. Depuis le jour où je suis sorti de l'enfance pour être rangé parmi les adolescents, je me joue de désir en désir. Les amours se succèdent sans interruption, et le premier n'a pas pris fin que déjà le second commence, têtes de Lerne plus entrelacées que celles de l'hydre, toujours renaissantes, et contre lesquelles ne peut rien le secours d'Iolas. Ce n'est pas, en effet, dans le feu que le feu va s'éteindre. Je ne sais quel humide attrait habite dans mes yeux, qui ravit à soi, sans se lasser jamais, toute espèce de beauté. Souvent il m'est venu à la pensée que c'était un effet du courroux de Vénus. Je ne suis point pourtant une fille du Soleil, je n'ai pas commis le crime des Lemniennes<sup>4</sup>, et l'on ne me voit pas la sauvage fierté d'Hippolyte, pour avoir allumé l'implacable colère de la déesse.

3. LYCINUS. Cesse, Théomneste, cette dissimulation affectée que je ne puis souffrir. Quoi ! tu serais fâché que le sort t'eût donné en partage un pareil genre de vie ? Il te paraît dur de vivre dans la société de femmes charmantes, de jeunes garçons florissants de beauté ? Ah ! sans doute, il faudra quelque sacrifice expiatoire pour te délivrer d'un si grand mal : c'est une affection dangereuse. Laisse donc là tout ce badinage, et regarde-toi comme heureux de n'être pas condamné par les dieux à l'agriculture, ennemie de la propreté, au commerce, qui nous expose à des courses fatigantes, à la milice toujours en armes. Les exercices onctueux de la palestresont ta seule occupation : une robe élégante descend somptueusement à tes pieds : ton unique soin est d'entretenir ta chevelure séparée : le tourment même des désirs amoureux est rempli de charmes, et le plaisir te fait sentir ses morsures pleines de douceur. La poursuite te conduit

4. Voy. le *Dict.* de Jacobi, au mot *Hypsipyle*.

à l'espoir, et la conquête à la jouissance, en sorte que tu trouves une volupté toujours égale dans le présent et dans l'avenir. Tout à l'heure, lorsque tu me faisais le dénombrement, aussi long que le catalogue d'Hésiode, de toutes les beautés que tu as aimées depuis ta première jeunesse, les traits joyeux de tes regards nageaient dans une humide mollesse, ta voix s'attendrissait, douce comme celle de la fille de Lycambe<sup>1</sup>, et l'on voyait clairement, à ton maintien, que le souvenir de tes amours ne t'est pas moins cher que tes amours mêmes. Allons, s'il te reste encore quelque chose à me dire de ta navigation faite sous les auspices de Vénus, ne me cache rien, offre un sacrifice complet à Hercule.

4. THÉOMNESTE. Ce dieu, Lycinus, avale des bœufs entiers, et il n'aime point, comme on dit, les victimes sans fumée. Puisque nous avons résolu d'honorer sa fête annuelle par des discours, je crains que mes récits, qui durent depuis ce matin, n'engendrent la satiété, prolongés davantage. Il faut que ta muse, à ton tour, quittant ses occupations accoutumées, se plie à d'autres chants et passe gaiement la journée en l'honneur du dieu. Sois aujourd'hui mon arbitre impartial. Je ne te vois aucun penchant pour l'une des deux passions; dis-moi lesquels tu estimes le plus, les philopèdes ou ceux qui se plaisent au commerce des femmes. Pour moi, qui ressens l'une et l'autre flamme, je reste dans un équilibre parfait, semblable à une balance égale dans ses deux plateaux. Mais toi, sans intérêt dans la cause, guidé par la seule raison, tu peux te prononcer pour le meilleur parti. Dépouille donc, mon doux ami, toute dissimulation, et le suffrage que t'inspire le récit de mes amours, porte-le sans hésiter.

5. LYCINUS. Crois-tu donc, Théomneste, que la question puisse se décider en badinant et en jouant? Rien n'est plus grave. J'ai essayé, il y a quelque temps, de la résoudre, et je sais combien elle est sérieuse, surtout depuis que j'ai entendu naguère deux hommes la traiter avec chaleur, dans une dispute dont le bruit me remplit encore les oreilles. Leurs sentiments n'étaient pas moins différents que leurs discours: ils n'avaient pas, comme toi, l'âme assez bien trempée pour pouvoir, à leur gré, invincibles au sommeil, recevoir un double salaire:

L'un en paissant des bœufs et l'autre des moutons<sup>2</sup>.

Le premier de ces hommes mettait sa volupté suprême dans

1. Néobulé, aimée du poëte Archiloque.

2. Allusion à un vers d'Homère, *Odyssée*, X, v. 85.



l'amour des garçons; il regardait la Vénus femelle comme un gouffre sans issue. L'autre, chaste sur l'amour masculin, était passionné jusqu'à la fureur pour les femmes, ils me prirent pour juge de leur dispute, née de goûts opposés. Je ne puis te dire le plaisir que j'en ressentis : la trace de leurs paroles est, pour ainsi dire, empreinte dans mes oreilles, comme si elles venaient d'être prononcées. Aussi, pour que tu n'aies rien à me reprocher, je vais te rapporter avec exactitude ce que j'ai entendu dire à l'un et à l'autre.

THÉOMNESTE. Moi, je vais me lever d'ici et m'asseoir vis-à-vis de toi,

En attendant qu'Achille ait mis fin à ses chants<sup>1</sup>.

Et toi, chante-nous, sur un air mélodieux, l'antique gloire de cette amoureuse dispute.

6. LYCINUS. J'avais formé le dessein de m'embarquer pour l'Italie, et l'on m'avait préparé un de ces vaisseaux légers à deux rangs de rames, dont se servent les Liburniens<sup>2</sup>, peuple qui habite le golfe Ionique. Après avoir adoré, comme je le devais, tous les dieux de la patrie, et supplié Jupiter hospitalier d'étendre une main propice sur cette expédition dans un pays étranger, je descendis de la ville à la mer sur un char attelé de mules. Je serrai la main de ceux qui me faisaient la conduite, foule nombreuse de savants avec lesquels j'avais lié société et qui se séparaient de moi avec quelque regret, je montai sur le vaisseau et m'assis à la poupe à côté du pilote. Bientôt les efforts des rameurs nous éloignent de la terre; un vent favorable gonfle les flots derrière notre esquif; on dresse le mât au milieu du navire, on attache l'antenne à la hune; on déploie les voiles roulées confusément sur les cordages; peu à peu la brise emplit la toile; nous volons avec la rapidité d'un trait; la vague bouillonne et frémit sous la proue qui la fend.

7. Il est inutile d'allonger mon récit par le détail de tous les événements sérieux ou plaisants qui nous arrivèrent durant la traversée. Après avoir côtoyé le littoral de la Cilicie, nous entrons dans le golfe de Pamphylie, et, passant ensuite avec quelque difficulté les îles Chélidonées<sup>3</sup>, ces limites fortunées de l'ancienne Grèce, nous relâchons à chacune des principales

1. *Iliade*, IX, v. 494.

2. Voy. Horace, *Épodes*, I, v. 4, et la note d'Orelli.

3. C'étaient, suivant Strabon, cinq îles rocailleuses sur la côte de la Lycie, à 63 kilomètres environ à l'E. de l'île de Rhodes, et à un peu plus d'un kilomètre du promontoire *Sacré*, aujourd'hui cap *Chelidoni*, sur la côte méridionale.

villes de Lydie, où nous prenons plaisir aux légendes qui s'y racontent, car on n'y trouve plus aucun reste de leur splendeur. Touchant alors à Rhodes, la ville du Soleil <sup>1</sup>, nous jugeons convenable d'interrompre quelque temps notre navigation, qui jusque-là avait été continue.

8. Les rameurs tirent le navire sur le sable et dressent leurs tentes auprès; moi je m'étais fait préparer un logis de passage en face du temple de Bacchus: je m'y rends tranquillement et en goûtant un plaisir extrême. Rhodes est, en effet, la ville du Soleil, et sa beauté est digne du dieu qui la protège. Je fais le tour des portiques consacrés à Bacchus, et j'admire en détail les peintures dont la vue me charme et me remet en mémoire les fables héroïques. Deux ou trois habitants, accourus vers moi, m'en expliquent le sens pour un léger salaire, et j'avais d'ailleurs compris presque tout par conjecture.

9. Ma curiosité satisfaite, et lorsque je songeais déjà à retourner à mon logis, le plaisir le plus flatteur qu'on puisse goûter à l'étranger vient s'offrir à moi. J'aperçois deux hommes avec lesquels j'étais lié d'une vieille amitié; je crois qu'ils ne te sont pas inconnus, tu les as vus souvent ici et dans ma maison. C'était Chariclès de Corinthe, jeune homme dont la beauté naturelle est rehaussée par une parure recherchée, qui annonce son désir de plaire aux femmes. Il était accompagné de Callicratidas l'Athénien, homme simple dans son extérieur, qui s'est mis à la tête des orateurs politiques, et s'est fait un nom dans l'éloquence populaire, adonné d'ailleurs aux exercices du gymnase, moins, je crois, par goût de la palestre, que par amour pour les jeunes garçons. Il est tout feu sous ce rapport, et sa haine contre le sexe féminin s'emporte jusqu'à maudire Prométhée <sup>2</sup>. Du plus loin qu'ils me virent, l'un et l'autre accoururent à ma rencontre d'un air tout joyeux. Nous nous serrons la main, suivant l'usage, et chacun d'eux m'invite à venir chez lui; mais moi, les voyant se disputer assez vivement à qui m'emmènerait: « Aujourd'hui, leur dis-je, Callicratidas et Chariclès, il vaut mieux que vous veniez chez moi, pour ne pas vous fâcher. Les jours suivants, car j'ai résolu d'en passer ici trois ou quatre, vous me traiterez chacun à votre tour: le sort nommera celui qui doit commencer. » Ce fut chose convenue.

dionale de la Natolie, à l'entrée du golfe de Satalia. Étienne de Byzance range au nombre de ces îles *Coridela* et *Melanippea*.

1. Le fameux colosse de Rhodes était une gigantesque statue d'Apollon.

2. Voy. plus loin, 43.

10. Ce jour-là, je les régalai; puis, le lendemain, je fus reçu chez Callicratidas, et le surlendemain, chez Chariclès. Durant le festin, je remarquai chez chacun de mes hôtes les preuves manifestes de leur passion. L'Athénien n'était servi que par de jolis garçons; pas un de ses esclaves n'avait de barbe; ils ne restaient chez lui que jusqu'au moment où leur menton commençait à s'ombrager, et, dès que leurs joues se garnissaient d'un léger duvet, il les envoyait en Attique pour avoir soin de ses campagnes. Chariclès, au contraire, était entouré d'un chœur nombreux de danseuses et de musiciennes: toute sa maison était pleine de femmes, comme dans les Thesmophories<sup>1</sup>. On n'y voyait pas l'ombre d'un homme, si ce n'est peut-être quelque enfant ou quelque vieux cuisinier, dont l'âge excluait tout soupçon de jalousie. C'étaient, comme je l'ai dit, des indices suffisants de l'inclination de ces deux hommes. Souvent ils se livraient sur la différence de leurs goûts de légères escarmouches, mais elles duraient trop peu pour terminer la question. Lorsque le temps de remettre en mer fut venu, ils voulurent tous les deux m'accompagner, ayant formé comme moi le dessein de voyager en Italie.

11. Nous résolûmes de relâcher au port de Cnide, pour y voir le temple et la fameuse statue de Vénus, ouvrage dû à l'élégant ciseau de Praxitèle, et vraiment plein de *vénusté*<sup>2</sup>. Nous fûmes doucement poussés vers la terre par un calme délicieux, que fit naître, je crois, la déesse qui dirigeait notre navire<sup>3</sup>. Je laisse à mes autres compagnons le soin des préparatifs ordinaires, et, prenant de chaque main notre couple amoureux, je fais le tour de Cnide, en riant de tout mon cœur des figures lascives de terre cuite<sup>4</sup>, qu'il est naturel de rencontrer dans la ville de Vénus. Nous visitons d'abord le portique de Sostrate<sup>5</sup> et tous les endroits qui pourraient nous procurer quelque agrément, puis nous nous rendons au temple de Vénus. Nous y entrons,

1. Voy. p. 36, note 1.

2. Il y a, dans le grec, *ἐπαφρόδιτον*, qui forme avec le nom d'*Ἀφροδίτη*, *Vénus*, un jeu de mots que le vieux terme *vénusté* nous a paru seul capable de rendre.

3. On comptait à Cnide trois temples de Vénus. Cette déesse y était adorée sous trois noms différents. Le plus ancien de ces temples était consacré à *Vénus Doritis*, le second à *Vénus Acrée*, et le troisième, celui dont il s'agit dans ce dialogue, à *Vénus Euplœa*, *εὐπλοια*, c'est-à-dire qui donne une heureuse traversée. Cf. Horace, *Ode* III du livre I, v. 4 et suivants.

4. Cf. Suétone, *Tibère*, § 43, p. 474 de la traduction d'Émile Pessonneaux.

5. Voy. *Comment il faut écrire l'histoire*, 62.

Chariclès et moi, avec un grand plaisir, mais Callicratidas, à contre-cœur, comme si cette vue sentait trop la femme. Je crois qu'il eût échangé volontiers la Vénus de Cnide pour l'Amour de Thespies<sup>1</sup>.

12. A peine étions-nous dans la première enceinte, que nous sommes caressés par la douce haleine des zéphirs amoureux. Le sol de la cour n'est point stérile ni revêtu de dalles de pierres; il abonde, ainsi qu'il convient à un lieu consacré à Vénus, en arbres fruitiers, dont la tête verdoyante, s'élevant jusqu'aux cieux, enferme l'air sous un épais berceau. En outre, le myrte, chargé de fruits, pousse un abondant feuillage, sous l'influence de la déesse, tandis que les autres arbres déploient à l'envi leurs beautés naturelles. Jamais la vieillesse ne vient les dessécher et les blanchir; une verdure éternelle règne sur leurs jeunes rameaux toujours gonflés de sève. Il s'y mêle bien quelques arbres qui ne produisent point de fruits, mais leur beauté les dédommage. Le cyprès et le platane s'élèvent au plus haut des airs, et parmi eux l'on voit se réfugier aux pieds de Vénus le laurier, l'arbre de Daphné, qui, jadis, se dérobaît à la déesse. Le lierre amoureux rampe autour de chaque tronc, qu'il tient embrassé. Des vignes entrelacées et touffues sont chargées de raisins, car Vénus unie à Bacchus a plus de volupté<sup>2</sup>; on doit allier les plaisirs qu'ils procurent: séparés, ils flattent moins nos sens. Dans les endroits où le bocage épaissit l'ombre, des lits de verdure offrent un doux repos à ceux qui voudraient y faire un festin. Les citoyens distingués y viennent quelquefois, mais le peuple s'y porte en foule aux jours de solennité, et fête réellement Vénus.

13. Après avoir suffisamment goûté la douceur de ces ombrages, nous rentrons dans le temple même. La déesse en occupe le milieu: c'est une statue du marbre de Paros, de la plus parfaite beauté. Sa bouche s'entr'ouvre par un gracieux sourire; ses charmes se laissent voir à découvert, aucun voile ne les dérobe; elle est entièrement nue, excepté que de l'une de ses mains elle cache furtivement sa pudeur<sup>3</sup>. Le talent de l'artiste se montre ici avec tant d'avantage, que le marbre, naturellement

1. Ville de la Béotie, à l'ouest de Thèbes, au pied du mont Hélicon. Elle était consacrée aux Muses, aujourd'hui *Néocorio*. Les habitants y célébraient, tous les cinq ans, des fêtes en l'honneur de Cupidon. Praxitèle avait fait de ce dieu une belle statue de marbre.

2. *Sine Cerere et Libero friget Venus*, Térence, *Eunuque*, acte IV, sc. 7, v. 6. Cf. Cicéron, *De la nature des dieux*, liv. II, 23.

3. Telle est la belle statue connue sous le nom de *Vénus de Médicis*.

dur et roide, semble s'amollir pour exprimer ses membres délicats. A cette vue, Chariclès, transporté d'une espèce de délire, ne put s'empêcher de s'écrier : « Heureux Mars, entre tous les dieux, d'avoir été enchaîné pour cette déesse! » En disant cela, il court à la statue, et, serrant les lèvres, tendant le cou autant qu'il le pouvait, il lui donne un baiser. Callicratidas regardait en silence et concentrait son admiration. Le temple a une seconde porte pour ceux qui veulent examiner avec attention la déesse, la voir par le dos et l'admirer tout entière; en entrant par cette autre porte, on peut aisément contempler sa beauté postérieure.

14. Ayant dessein de voir la déesse en entier, nous faisons le tour de l'enceinte. Une femme, à qui la garde des clefs est confiée, nous eut à peine ouvert la porte, qu'un étonnement subit s'empara de nous à la vue de tant de beautés. L'Athénien qui, jusque-là, avait regardé avec indifférence, considérant les parties de la déesse conformes à son goût, s'élève avec un enthousiasme plus violent que celui de Chariclès : « Par Hercule! que ce dos est bien proportionné! Que ces flancs charnus offrent une agréable prise! Comme ces chairs<sup>1</sup> s'arrondissent avec grâce! Elles ne sont point trop maigres ni sèchement étendues sur les os; elles ne se répandent pas non plus en un embonpoint excessif! Mais qui pourrait exprimer le doux sourire de ces deux petits trous creusés sur les reins? Quelle pureté de dessin dans cette cuisse et dans cette jambe qui se prolonge en ligne droite jusqu'au talon? Tel Ganymède, dans les cieux, verse le doux nectar à Jupiter : car, pour moi, je ne voudrais pas le recevoir de la main d'Hébé. » A cette exclamation passionnée de Callicratidas, peu s'en fallut que Chariclès ne demeurât immobile de surprise, et ses yeux, flottant dans une langueur humide, trahirent son émotion.

15. Quand notre admiration satisfaite se fut un peu refroidie, nous aperçûmes, sur l'une des cuisses de la statue, une tache semblable à celles d'un vêtement. La blancheur éclatante du marbre faisait ressortir encore plus ce défaut. D'abord je me figurai, avec quelque vraisemblance, que ce que nous voyions était naturel à la pierre. Les plus belles pièces ne sont point à l'abri de ce défaut, et souvent un accident nuit à la beauté d'œuvres qui, sans cela, seraient parfaites. Croyant donc que cette tache noire était un défaut naturel, j'admiraï l'art de Praxitèle, qui avait su dissimuler cette difformité du marbre dans l'endroit où l'on pou-

1. Le grec ajoute τῶν γλουτῶν, *clunium*,

vait le moins l'apercevoir. Mais la prêtresse qui nous accompagnait nous détrompa en nous racontant une histoire étrange et vraiment incroyable : « Un jeune homme, d'une famille distinguée, nous dit-elle, mais dont le crime a fait taire le nom, venait fréquemment dans ce temple; un mauvais génie le rendit éperdument amoureux de la déesse. Comme il passait ici des journées entières, on attribua d'abord sa conduite à une vénération superstitieuse. En effet, dès la pointe du jour, avant le lever de l'aurore, il accourait en cet endroit et ne retournait à sa demeure que malgré lui et longtemps après le coucher du soleil. Durant tout le jour, il se tenait assis vis-à-vis de la déesse; ses regards étaient continuellement fixés sur elle; il murmurait tout bas je ne sais quoi de tendre, et lui adressait en secret des plaintes amoureuses.

16. « Voulait-il donner le change à sa passion, il disait quelques mots à la statue, comptait sur une table quatre osselets de gazelle, et faisait dépendre son destin du hasard. S'il réussissait, si surtout il amenait le coup de Vénus<sup>1</sup>, aucun dé ne tombant dans la même position, il se mettait à adorer son idole, persuadé qu'il jouirait bientôt de l'objet de ses désirs. Mais si, au contraire, ce qui n'arrive que trop souvent, le coup était mauvais, et si les dés tombaient dans une position défavorable, il maudissait Cnide entière, s'imaginant éprouver un mal affreux et sans remède; puis, bientôt après, reprenant les dés, il essayait, par un autre coup, de corriger son infortune. Déjà, la passion l'irritant de plus en plus, il en avait gravé des témoignages sur toutes les murailles; l'écorce délicate de chaque arbre était devenue comme un héraut proclamant la beauté de Vénus. Il honorait Praxitèle à l'égal même de Jupiter. Tout ce qu'il possédait de précieux chez lui, il le donnait en offrande à la déesse. Enfin la violence de sa passion dégénéra en frénésie, et son audace lui procura les moyens de la satisfaire. Un jour, vers le coucher du soleil, à l'insu des assistants, il se glisse derrière la porte, et, se cachant dans l'endroit le plus enfoncé, il y demeure immobile et respirant à peine. Les prêtresses, suivant l'usage, tirent du dehors la porte sur elles, et le nouvel Anchise est enfermé dans le temple. Qu'est-il besoin de vous dire le crime que cette nuit vit éclore? Ni personne, ni moi ne pourrais l'essayer. Le lendemain on découvrit des vestiges de ses embrassements amoureux, et la déesse portait cette tache comme un témoin de l'outrage qu'elle avait subi. A l'égard du jeune homme, l'opinion

1. Voy. Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre XIII.

commune est qu'il se précipita contre des rochers ou qu'il s'élança dans la mer; le fait est qu'il disparut pour toujours. »

17. La prêtresse parlait encore, que Chariclès, l'interrompant, s'écria : « Une femme se fait donc aimer, même lorsqu'elle est de pierre? Eh! que serait-ce si l'on voyait vivante une beauté si parfaite? Ne préférerait-on pas une seule de ses nuits au sceptre de Jupiter? » Alors Callicratidas se mettant à sourire : « Nous ne savons pas encore, Chariclès, dit-il, si, en arrivant à Thespies, nous n'apprendrons pas une foule d'histoires semblables. En attendant, ceci est une preuve manifeste, qui dépose contre la Vénus que tu préfères. — Comment donc? » repartit Chariclès. Callicratidas lui répondit avec assez de raison, ce me semble : « Ce jeune homme amoureux, dit-il, avait le loisir d'une nuit entière et pleine liberté pour satisfaire complètement sa passion; cependant il s'est approché de la statue à la manière philopédique, et il eût voulu, je pense, ne point trouver de femme de l'autre côté. » Quelques propos semblables, jetés au hasard et sans ordre, ayant soulevé une dispute assez vive : « Mes bons amis, leur dis-je, pour apaiser la querelle, traitez donc la question avec plus de méthode, comme il convient entre gens instruits. Cessez une discussion qui, n'étant point réglée, ne finirait jamais, et que chacun de vous, à tour de rôle, soutienne son opinion. Il n'est pas encore temps de retourner au vaisseau. Profitons de ce loisir pour nous livrer à la gaieté et à une recherche, qui peut joindre l'utilité au plaisir. Sortons donc du temple, allons nous asseoir dans quelqu'une des salles de festin, et là nous pourrons, à notre aise, écouter et dire tout ce qu'il nous plaira. Souvenez-vous seulement que celui qui sera vaincu en ce jour ne doit plus, par la suite, revenir à la charge sur de pareils objets. »

18. Mon avis est approuvé; nous sortons, moi gaiement et sans aucune arrière-pensée, eux avec un air rêveur et roulant dans leur esprit mille réflexions profondes, comme s'il se fût agi de disputer à qui conduirait la pompe des Platéens<sup>1</sup>. Arrivés dans un endroit couvert, où régnait un épais ombrage, siège fort commode pour la saison d'été : « Voici, leur dis-je, un lieu

1. « Chaque année, le seizième jour du mois maimactéon, qui répond au commencement du mois d'août, les habitants de Platées célébraient une pompe funèbre en l'honneur de ceux qui avaient perdu la vie dans la bataille de ce nom. » BELIN DE BALLU. — On sait que cette bataille fut gagnée par les Grecs sur les Perses, l'an 479 avant Jésus-Christ, le même jour où les Perses étaient également vaincus sur mer auprès de Mycale.

charmant; du faite de ces arbres les cigales font entendre leurs chants mélodieux. » En même temps je m'assieds, comme un juge, entre nos deux antagonistes, portant l'Héliée<sup>1</sup> lui-même sur mes sourcils; je leur présente à tirer au sort pour savoir qui parlerait le premier, et la chance ayant désigné Chariclès, je lui ordonne de commencer sur-le-champ son discours.

19. Celui-ci, passant la main sur son visage, après un instant de silence, commence à peu près en ces termes<sup>2</sup> : « O toi, ma souveraine, ô Vénus, dont je vais plaider la cause, mes prières invoquent ton appui. Tout acquiert une perfection suprême, dès que tu daignes y répandre la moindre goutte de ta douceur persuasive; mais ce sont surtout les propos d'amour qui te réclament : tu en es la véritable mère. Femme, viens défendre les droits des femmes et accorde aux hommes la grâce de rester dans le sexe où la nature les a fait naître. En commençant ce discours, je prends à témoin de ma sincérité la mère de tous les êtres, la source première de toute génération, je veux dire la sainte nature de l'univers, qui, consolidant les principes élémentaires du monde, l'air, le feu, la terre et l'eau, a, par leur mélange, donné la vie à tout ce qui respire. Elle savait que nous sommes un composé de matière périssable, renfermé par le destin dans des bornes étroites où chaque être doit vivre; aussi a-t-elle fait en sorte que la décomposition de l'un produit la naissance de l'autre, et qu'à la mortalité correspondît la reproduction, afin que tout vécût enchaîné dans une succession éternelle. Mais comme il n'était pas possible que d'un seul être il naquît quelque chose, elle a formé, dans chaque espèce, deux sexes différents : le mâle, auquel elle a donné la puissance génératrice, et la femelle, dont elle a fait comme le dépositaire du trésor de la génération. Elle inspire donc à tous deux un penchant réciproque, elle les unit sous le joug sacré de la nécessité; et, prescrivant à chacun de rester fidèle à sa propre nature, elle défend à la femelle d'affecter les facultés du mâle, et au mâle de se dégrader par une indigne mollesse. C'est ainsi que l'union de l'homme avec la femme a conservé jusqu'à ce jour la race humaine par d'immortelles successions. Aucun homme ne peut se vanter d'avoir été produit par un seul homme; mais deux noms respectables obtiennent également nos hommages, et nous révérons une mère aussi bien qu'un père.

20. « Lorsque, voisins encore de leur origine, les hommes

1. Un des deux sénats d'Athènes.

2. Cf. Lucrèce, *De la nature*, I, v. 4 et suivants.



pensaient en héros, ils respectaient la vertu qui nous rapproche des dieux, obéissaient aux lois de la nature, et, s'unissant à des femmes d'un âge proportionné, ils devenaient pères d'enfants vertueux. Peu à peu la société tomba de cette hauteur dans le gouffre des voluptés, et se mit à creuser de nouvelles routes pour varier ses jouissances. Bientôt la luxure osa tout et viola la nature même. Le premier homme qui jeta sur son semblable un regard fait pour la femme, employa ou une violence tyrannique ou une persuasion indigne. Un seul sexe entra dans un seul lit; deux infâmes amants osèrent se regarder sans rougir de leurs actes et de leurs complaisances, et semant, comme on dit, parmi des pierres stériles, ils échangèrent contre un léger plaisir une éternelle honte.

21. « Quelques-uns poussèrent leur violence tyrannique jusqu'à oser mutiler la nature avec un fer sacrilège, et, privant des hommes de leur virilité, ils cherchèrent à reculer les bornes du plaisir. Mais si ces victimes infortunées demeurent plus longtemps dans l'enfance, c'est pour cesser d'être hommes et devenir des monstres ambigus d'une double nature, qui, sans conserver le sexe dans lequel ils sont nés, n'en ont pas davantage celui dans lequel ils sont passés. La fleur de leur jeunesse, après avoir duré quelques instants, se flétrit dans une vieillesse prématurée; on les compte presque à la fois parmi les enfants et parmi les vieillards, et ils ne connaissent pas l'âge mûr. Ainsi la détestable luxure, qui enseigne à se souiller de tous les crimes, imagine mille infâmes voluptés et se plonge dans le vice odieux que la pudeur me défend de nommer, pour n'ignorer aucun genre de turpitude.

22. « Si chacun restait fidèle aux lois que la Providence nous a prescrites, nous nous contenterions de la société des femmes, et notre vie pure serait exempte de toute infamie. Voyez les animaux, qui ne peuvent rien corrompre par une disposition vicieuse; ils observent dans toute sa pureté la loi de la nature. Les lions ne brûlent point pour les lions; mais, dans la saison de leurs amours, Vénus réveille en eux le désir de s'unir à leur femelle. Le taureau, conducteur des troupeaux, saillit la génisse: le bélier remplit toutes les brebis de la substance fécondante. Quoi donc encore? Le sanglier ne poursuit-il pas la laie dans sa bauge? Le loup ne court-il pas après la louve? Pour tout dire en un mot, ni les oiseaux qui sillonnent les airs, ni les poissons destinés à nager dans les eaux, ni les quadrupèdes qui vivent sur la terre, ne recherchent la société du mâle; pour eux les décrets de la Providence sont immuables. Et vous, dont on a tort

de vanter la sagesse, vous hommes, animaux vraiment pervers, comment se fait-il que, violant les lois de la nature, dans un emportement étrange, vous vous souillez d'une mutuelle infamie? Pourquoi, répandant sur votre âme une aveugle insensibilité, fuir ce que vous devriez poursuivre et poursuivre ce qu'il vous faudrait fuir? Si tous les hommes prenaient le parti de vous imiter, il n'y aurait plus personne.

23. « Mais ici les disciples de Socrate font valoir une excuse admirable, qui surprend les oreilles de la jeunesse, encore peu accoutumée à la justesse des raisonnements; car un esprit mûr n'en pourrait être séduit. Ils feignent de n'aimer que l'âme, et, rougissant d'être amoureux de la beauté du corps, ils s'appellent eux-mêmes amants de la vertu. Cette pudeur m'a souvent fait éclater de rire. D'où vient, vénérables philosophes, qu'un homme qui, pendant une longue vie, a donné des preuves certaines de son mérite et de sa vertu, desquels la vieillesse et les cheveux blancs rendent témoignage, vous trouve si dédaigneux, tandis que votre chaste amour s'allume pour un enfant, dont la raison est à peine éclos, et qui ne peut encore distinguer le parti qu'il doit prendre? Est-ce donc une loi, que toute difformité doit être taxée de perversité, et que la beauté doit être estimée bonne sans examen? Cependant, suivant Homère<sup>1</sup>, ce grand oracle du vrai :

L'un n'a pas la beauté, mais le ciel le couronne  
De ces appas brillants que l'éloquence donne :  
Tout un peuple enchanté ressent, à son aspect,  
Des transports de plaisir, d'amour et de respect.  
D'une aimable pudeur les invincibles armes  
A son génie encor semblent prêter des charmes.  
S'il marche par la ville, on le prend pour un dieu.

Et ailleurs \*

Chez vous à la beauté ne s'unit point l'esprit.

En effet, le prudent Ulysse a plus obtenu d'éloges que le beau Nérée.

24. « Comment donc se fait-il que jamais la sagesse, la justice, et les autres vertus, qui sont l'apanage ordinaire de l'âge accompli, ne soient l'objet de vos poursuites, et que la beauté qui

1. *Odyssée*, VIII, v. 469 et suivants. Nous donnons ici la traduction de Rochefort.

2. *Odyssée*, XVII, v. 454.

éclate chez des enfants excite en vous les passions les plus impétueuses? Eh quoi, Platon, fallait-il aimer Phèdre, pour avoir trahi Lysias? Convenait-il d'aimer la vertu d'Alcibiade, parce qu'il avait mutilé les statues des dieux, et qu'au milieu d'une débauche sa voix indiscreète avait révélé les mystères d'Éleusis? Qui donc osera s'avouer pour son amant, lorsque Athènes est trahie, et Décélie fortifiée, lorsque sa conduite n'aspire qu'à la tyrannie? En effet, pour parler avec le divin Platon<sup>1</sup>, tant que ses joues ne furent point ombragées de barbe, il était aimable à tous les yeux; mais quand il eut passé de la puberté à l'âge viril, et que sa raison jusqu'alors imparfaite eut acquis sa pleine maturité, il devint l'objet de la haine générale. Pourquoi donc, imposant des noms honnêtes à des sentiments honteux, appellent-ils vertu de l'âme ce qui n'est que beauté du corps, ces hommes plus épris de la jeunesse que de la sagesse? Mais de peur de paraître ne rappeler ici le souvenir de ces illustres personnages que pour les rendre odieux, je n'en dirai pas davantage sur leur compte.

25. « Je descends de ces reproches à l'examen de l'espèce de volupté que vous prétendez goûter, Callicratidas, et je vais prouver que l'usage d'une femme est en cela bien préférable à celui d'un jeune garçon. D'abord je pense que plus notre jouissance est de longue durée, plus elle est agréable. Un plaisir trop prompt s'envole rapidement; il a cessé avant qu'on ait pu le connaître : c'est en se prolongeant qu'il devient plus délectable. Et plutôt aux dieux que la Parque avare nous eût filé de plus longs jours, qu'une inaltérable santé en eût rempli la durée, sans que jamais aucun chagrin eût empoisonné notre joie! Tout le temps de notre vie n'eût alors été qu'une fête, qu'une solennité. Mais puisqu'un démon jaloux nous a refusé ces biens trop grands pour l'homme, parmi les plaisirs présents, les plus doux sont ceux qui durent le plus. Or, une femme, depuis sa puberté virginale jusqu'au milieu de son âge, et avant que les dernières rides de la vieillesse aient sillonné ses attraits, est un objet digne des embrassements et de la tendresse des hommes; et, quand elle a passé l'époque de la beauté, son expérience peut encore parler plus éloquemment que les jeunes garçons.

26. « Mais celui qui s'adresse à un jeune homme de vingt ans me paraît lui-même un coureur de jouissances infâmes, qui poursuit une Vénus ambiguë. Les membres d'un tel mignon, formés comme ceux d'un homme, sont robustes et nerveux : de délicat

1. Au commencement du *Protagoras*.

qu'était son menton, il est devenu rude par la barbe dont il est garni, et ses cuisses arrondies se sont hérissées de poils. Je vous laisse, à vous gens d'expérience, le soin de connaître ce qui est plus caché. Une femme, au contraire, brille toujours, dans sa totalité, de couleurs gracieuses; les boucles multipliées des cheveux qui couronnent sa tête ressemblent aux festons empourprés de la fleur d'hyacinthe : les uns flottent sur son dos pour embellir ses épaules, les autres tombent le long des oreilles et des tempes, plus frisés que l'ache qui croît dans nos prairies. Tout le reste de son corps, que n'enlaidit aucun duvet, est, comme on dit, plus transparent que l'ambre, plus brillant que le cristal de Sidon.

27. « Mais parmi les plaisirs, pourquoi ne pas rechercher de préférence ceux qui sont réciproques, ceux qui réjouissent également et celui qui les procure et celui qui les reçoit ? L'homme ne se plait point à mener une vie solitaire, comme les animaux privés de raison. Liés, au contraire, par les rapports intimes de la société, nous trouvons nos plaisirs plus doux et nos peines plus légères quand d'autres les partagent avec nous. De là l'invention d'une table commune : on la dresse pour être le centre d'une réunion amie; et si nous accordons à notre estomac la mesure de jouissance qui lui est due, ce n'est point en buvant seuls, par exemple, le vin de Thase<sup>1</sup>, et en nous gorgeant sans témoins de mets somptueux; mais chacun n'y trouve de volupté qu'autant qu'un autre les partage avec lui, et c'est en communiquant nos plaisirs qu'ils deviennent plus délicieux. Or, le commerce des femmes procure une jouissance réciproque, et, après s'être également comblés, on se retire également satisfaits, à moins qu'il ne faille s'en rapporter au jugement de Tirésias, qui a déclaré que le plaisir de la femme est double de celui de l'homme. Il convient donc, selon moi, que les hommes, quand ils recherchent une jouissance, ne calculent point, par un excès d'égoïsme, comment ils en retireront un avantage exclusivement personnel et recevront d'un autre toute la somme du plaisir, mais par quel moyen ils pourront partager celui qu'ils goûtent et rendre volupté pour volupté. C'est ce qui ne peut arriver avec les jeunes garçons; personne n'est assez fou pour le prétendre. Le philopède s'en va après avoir goûté, à ce qu'il croit, une volupté parfaite; mais celui qui subit cet outrage commence par la douleur et par les larmes; puis lorsque, avec le temps, la souffrance est devenue moins cuisante, vous ne lui causez que de

1. Elle située près de la côte de Thrace, dans la mer Égée.

l'importunité, sans une ombre de plaisir. Si même il est permis de pousser les choses plus loin, et cela doit être dans un lieu consacré à Vénus, muliere quidem, Callicratida, etiam puerilem in morem utenti oblectari licet, duplici fructus aperta via, sed femineum fructum nullo modo mas præbere potest.

28. « J'en conclus que, si la femme peut aussi vous plaire, nous devons à jamais nous abstenir les uns des autres ; ou bien, si le commerce d'un homme avec son semblable est honnête, qu'à l'avenir les femmes puissent s'aimer entre elles. Allons, homme de la génération nouvelle, législateur d'étranges voluptés, inventeur de routes nouvelles à la lubricité des hommes, accorde donc aux femmes une égale licence. Qu'à votre exemple elles s'unissent les unes aux autres. Que, ceinte de ces instruments infâmes inventés par le libertinage, monstrueuse imitation faite pour la stérilité, une femme embrasse une autre femme, comme le ferait un homme ! Que ce mot, qui frappe si rarement vos oreilles et que j'ai honte de prononcer, que l'obscénité de nos Tribades triomphe sans pudeur ! Que nos gynécées se remplissent de Philénis <sup>1</sup>, qui se déshonorent par des amours androgynes ! Et combien encore ne vaudrait-il pas mieux qu'une femme poussât la fureur de sa luxure jusqu'à vouloir faire l'homme, que de voir celui-ci se dégrader au point de jouer le rôle d'une femme ? »

29. Après avoir prononcé ces mots avec chaleur et d'un ton élevé, Chariclès se tut et lança des regards terribles et farouches : on eût dit qu'il venait d'employer une conjuration expiatoire contre tous les amours masculins. Pour moi, jetant doucement les yeux sur l'Athénien, je lui dis avec un léger sourire : « En m'asseyant ici, Callicratidas, je m'attendais à ne juger qu'une bagatelle, une plaisanterie ; mais la véhémence de Chariclès a rendu, je ne sais comment, ma fonction bien plus sérieuse. Il s'est passionné presque autant que s'il eût eu à plaider, en plein Aréopage, sur un meurtre, sur un incendie, ou, par Jupiter, sur un empoisonnement. Voici l'instant, ou jamais, d'appeler Athènes à ton secours. Que l'éloquence persuasive de Périclès, que la langue des dix orateurs armés contre la Macédoine viennent fortifier ta parole, et rappelle-nous quelqu'une des fameuses harangues prononcées dans le Pnyx. »

30. Callicratidas, après quelques moments de silence, pendant lesquels on lisait sur son front la vive agitation de son esprit, commença sa réponse en ces mots : « Si les femmes avaient le droit d'assister à l'assemblée du peuple, de siéger aux tribunaux

1. Courtisane perdue de débauche.

et de participer à l'administration des affaires de l'État, elles ne manqueraient pas, Chariclès, de te nommer prostate<sup>1</sup>, ou général d'armée, et de t'élever sur toutes les places des statues d'airain. Quand on accorderait aux plus habiles d'entre elles la liberté de parler en public, je ne crois pas qu'elles défendissent leur cause avec autant de chaleur. Ni Télésilla, armée contre les Spartiates, et dont le courage fait compter Mars parmi les divinités des femmes<sup>2</sup>; ni Sappho, cette douce gloire de Lesbos, ni la sage Théano, fille du sage Pythagore, ni peut-être Périclès pour Aspasia n'eussent parlé avec tant d'éloquence. Mais s'il sied à des hommes de prendre la défense des femmes, parlons à notre tour pour notre sexe. O Vénus, sois-moi propice; et nous aussi nous adorons l'Amour.

31. « Je croyais d'abord que notre différend ne passerait pas les bornes de la plaisanterie; mais puisque mon adversaire appelle la philosophie au secours des femmes, je saisis volontiers cette occasion de lui prouver que l'amour masculin est le seul qui puisse allier la volupté à la vertu. Je souhaiterais, s'il était possible, d'être assis sous le platane qui écoutait les discours de Socrate<sup>3</sup>, arbre plus heureux que l'Académie et que le Lycée, ombrage heureux sous lequel reposait Phèdre, ainsi que nous l'apprend l'auteur divin que les Grâces ont comblé de leurs faveurs. Sans doute, comme le hêtre de Dodone, il ferait sortir de ses rameaux une voix sacrée, pour bénir nos amours masculins, au souvenir du beau Phèdre. Vain souhait,

Puisqu'entre nous s'étend l'ombrage des montagnes<sup>4</sup>,  
Et le flot murmurant....

puisque nous sommes relégués sur une terre étrangère, et que Cnide favorise Chariclès. Cependant on ne me verra pas trahir lâchement la vérité.

32. « Seulement, viens à mon aide, génie céleste, confident de l'amitié, hiérophante de ses mystères, Amour, non le perfide enfant que le pinceau des peintres s'amuse à représenter, mais celui que le principe de toute génération produit parfait dès sa naissance. C'est toi qui, tirant l'univers de son obscure difformité, l'as revêtu de sa forme brillante: tu as soulevé, comme la pierre d'un tombeau, le chaos ténébreux où gisait le monde.

1. Président des juges.

2. Voy. Milliet, *Notice des poètes grecs*, § 59.

3. Voy. le commencement du *Phèdre* de Platon.

4. Homère, *Iliade*, I, v. 466.

et tu l'as précipité dans les gouffres profonds du Tartare, où sont réellement

Et des portes de fer et des seuils tout d'airain<sup>1</sup>;

afin qu'enchaîné dans une prison sans issue, il ne puisse en revenir jamais; puis, ton brillant flambeau dissipant la nuit obscure, tu es devenu le fabricant suprême de tous les êtres animés ou inanimés. Mais tu t'es plu surtout à unir les hommes par les liens de la concorde, afin d'allumer dans les cœurs le feu sacré de l'amitié, et pour qu'une âme innocente et tendre, élevée sous l'abri de la bienveillance, parvint à une parfaite virilité.

33. « Le mariage est un remède inventé pour la perpétuité de l'espèce humaine : l'amour masculin exerce seul un noble empire sur le cœur d'un philosophe. De toutes les inventions, celles qui ont pour objet le luxe et le superflu sont plus estimées que celles qui sont le fruit du besoin, et partout la beauté l'emporte sur le nécessaire. Tant que les hommes furent ignorants et qu'ils n'eurent pas le loisir de chercher ce qu'il y a de meilleur au delà de l'expérience de chaque jour, contents du présent, ils ne s'attachaient qu'au nécessaire : l'urgence du temps les empêchait de trouver une plus heureuse manière de vivre. Mais quand les besoins les plus pressants furent satisfaits, le génie de la postérité, délivré des entraves du nécessaire, se sentit assez à l'aise pour inventer quelque chose de plus parfait; de là le développement progressif des arts, dont nous pouvons juger par ceux qui sont encore dans l'enfance. Les premiers hommes étaient à peine nés, qu'ils cherchèrent un remède contre la faim de chaque jour. Pressés par ce besoin toujours présent, et l'indigence ne leur permettant pas de choisir une nourriture plus délicate, ils vivaient de la première herbe venue, arrachaient quelques racines tendres ou mangeaient le plus souvent le fruit du chêne. Bientôt après, ces aliments furent abandonnés aux animaux sans raison, et les soins du laboureur se tournèrent vers les semailles du froment et de l'orge, qu'il avait vu se renouveler tous les ans. Et qui serait assez fou pour préférer un gland à un épi ?

34. « En outre, dans cette enfance du monde, le besoin de se couvrir ne commença-t-il pas par faire imaginer aux hommes d'écorcher des animaux pour se vêtir de leurs dépouilles ? Les cavernes des montagnes ne leur servaient-elles point d'asile contre le froid, ou bien quelque amas de vieilles racines, quel-

1. *Iliade*, VIII, v. 45.

ques creux d'arbres desséchés? Peu à peu ils perfectionnèrent ces modèles, se tissèrent des vêtements, se construisirent des maisons, et insensiblement, ces sortes d'arts, formés par les leçons du temps, produisirent, au lieu d'un tissu grossier, des broderies élégantes : les humbles cabanes furent remplacées par des toits élevés, par des pierres superposées à grands frais, et l'informe nudité des murailles brilla de la peinture fleurie des couleurs. C'est ainsi que chacune de ces industries ingénieuses condamnées d'abord au silence, et plongées dans un profond oubli, sortit, si l'on peut dire, d'un long coucher, pour éclairer peu à peu son lever des plus brillants rayons. Ce qu'un artiste avait inventé, il le transmet à son successeur, et cette chaîne héréditaire, ajoutant sans cesse à ce qu'elle avait appris, finit par combler toutes ses lacunes.

35. « Il ne faut pas attendre de ces temps reculés quelque amour philopéïque. Force était de s'unir à des femmes, pour ne pas laisser l'espèce humaine s'anéantir faute de reproduction. Mais la variété des connaissances et les désirs de la vertu, qu'allume en nous l'amour du beau, ne devaient éclore qu'à la longue, dans un siècle qui a porté ses investigations sur tous les points, afin que la philopédie fleurît avec la divine philosophie. Garde-toi donc, Chariclès, de condamner comme une mauvaise invention ce qui n'a point été trouvé tout d'abord, et ne méprise point nos amours parce que le commerce des femmes remonte à une antiquité plus haute. Songeons que les premières découvertes sont le fruit de la nécessité, et que les inventions plus récentes du génie de l'homme, fécondé par les loisirs, doivent avoir plus de prix à nos yeux.

36. « Il m'a pris envie de rire, quand j'entendais tout à l'heure Chariclès faire l'éloge des animaux et des déserts de la Scythie. On eût dit, à la chaleur de ses discours, qu'il se repentait d'être Grec; et, comme s'il n'eût rien avancé de contraire à l'opinion qu'il avait prise en main, au lieu de parler à mi-voix, pour nous dérober sa pensée, il élevait le ton et criait à plein gosier : « Les lions, les ours, les sangliers ne s'aiment point entre eux; « mais l'amour de leur femelle est le seul qui les domine. » Qu'y a-t-il d'étonnant? Un sentiment, qui appartient à la raison la plus élevée peut-il exister chez des êtres que leur aveuglement empêche de raisonner. Si Prométhée ou quelque autre dieu eût départi à chacun d'eux une intelligence semblable à celle de l'homme, ils ne mèneraient pas une vie sauvage au milieu des déserts, ils ne se dévoreraient pas les uns les autres; comme nous, ils se construiraient des temples, habiteraient au milieu



de leurs foyers , et seraient gouvernés par des lois et des institutions publiques. Peut-on trouver extraordinaire que des animaux , condamnés par leur nature même à ne recevoir de la Providence aucune des prérogatives que donne la raison , soient privés , entre autres jouissances , des plaisirs de l'amour masculin ? Les lions n'aiment pas les lions ; mais ils ne sont pas philosophes : les ours n'aiment pas les ours , mais ils ne connaissent pas les douceurs de l'amitié. Chez les hommes , au contraire , la raison , guidée par le savoir , choisissant ce qu'il y avait de plus beau , après de fréquentes expériences , a sanctionné , comme étant les plus solides , les amours philopédiques.

37. « Cesse donc , Chariclès , de puiser tes exemples dans la vie dissolue des courtisanes ; ne viens plus , par des discours sans retenue , insulter à notre gravité , et ne confonds plus un simple enfant avec l'Amour céleste. Réfléchis , quoiqu'il soit un peu tard pour désapprendre à ton âge , réfléchis pourtant , si tu ne l'as point encore fait , qu'il existe deux Amours , divinités qui ne suivent pas la même route , et qui ne soufflent point le même feu dans nos âmes. L'un , selon moi , ne s'occupe que de jeux puérils ; la raison ne peut tenir en bride aucune de ses pensées ; il règne avec violence sur les hommes insensés ; c'est de lui que viennent les désirs qui les entraînent vers les femmes ; il accompagne cette fougue éphémère qui les précipite avec emportement vers l'objet de leur passion. L'autre Amour , plus ancien que les siècles d'Ogygès , offre à tous un aspect grave , un spectacle vénérable : dispensateur des sentiments honnêtes , son souffle pénètre doucement dans nos âmes ; et , quand ce dieu nous est propice , nous goûtons la volupté mêlée à la vertu. Car , comme le dit le poète tragique<sup>1</sup> , l'amour a deux souffles différents ; et , sous un même nom , il produit deux passions opposées. C'est ainsi que la Pudeur est une double divinité , tout à la fois utile et pernicieuse :

Une double pudeur sert ou perd les mortels<sup>2</sup>,  
 Et ce combat sans fin se partage la terre :  
 L'une par ses bienfaits mérite des autels ;  
 L'autre , fléau des cœurs , ne vit que de leur guerre.

Ainsi , l'on ne doit pas s'étonner qu'on ait donné à la passion la dénomination qui ne convient qu'à la vertu , et que l'on ait appelé amour la volupté déréglée et la tendresse honnête.

1. Poète inconnu.

2. Hésiode , *Travaux et Jours* , v. 44 et suivantes.

38. « Et le mariage, dis-tu, n'est-ce donc rien ? Si vous proscrivez la race entière des femmes, comment le genre humain subsistera-t-il ? Il serait à désirer, comme l'a dit le sage Euripide<sup>1</sup>, qu'affranchis du commerce des femmes, les hommes pussent aller dans les sanctuaires et dans les temples acheter avec de l'argent et de l'or des enfants destinés à perpétuer leur lignée. En effet, la nécessité, courbant nos cous sous le poids de son joug, nous contraint d'obéir à son empire : puisque la raison veut que nous choisissons ce qui est juste, l'utilité doit céder à la nécessité. Nous admettons donc les femmes pour donner des enfants ; mais pour le reste, point de femmes, je n'en veux pas. Et quel homme sensé pourrait soutenir le commerce d'une femme, qui, dès le matin, ne songe qu'à relever ses charmes par mille artifices, dont la laideur est la forme caractéristique, et qui corrige par des ornements étrangers ce que la nature offre en elle de révoltant ?

39. « Si l'on voyait les femmes sortir le matin de leur lit, on s'apercevrait qu'elles sont plus dégoûtantes que ces animaux<sup>2</sup> dont on craint de prononcer le nom sinistre durant la matinée. Voilà pourquoi elles s'enferment exactement et fuient les regards des hommes. Un laid troupeau de vieilles et de servantes environnent leur laide maîtresse ; mille drogues sont employées pour dissimuler sa vilaine figure : car ce n'est point dans un ruisseau d'eau limpide qu'elle efface les traces d'un lourd sommeil, avant de se mettre à quelque sérieux ouvrage ; mais je ne sais combien d'espèces de fards conspirent pour rehausser son teint désagréable. Les ministres de sa toilette, rangées comme dans une procession publique, ont toutes quelque chose à la main, bassins d'argent, aiguières, miroirs, boîtes aussi nombreuses que dans la boutique d'un pharmacopole, vases où sont renfermées mille compositions perfides, trésors de l'art dont la puissance blanchit les dents ou noircit les paupières<sup>3</sup>.

40. « Mais ce qui dépense le plus de temps, c'est la frisure des cheveux. Les unes, au moyen de drogues qui rendent les boucles aussi étincelantes que le soleil à son midi, les teignent comme de la laine, et leur donnent un éclat blond qui leur fait perdre leur nuance naturelle. Celles qui croient qu'une chevelure noire leur sied mieux, épuisent à les parfumer la fortune de leurs

1. *Hippolyte*, v. 618 et suivants.

2. Les singes. Cf. *Pseudologiste*, 17.

3. Voy. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre xcvi ; le *Monde d'une femme*.

époux ; leur tête exhale l'Arabie tout entière. Des instruments de fer, chauffés à une flamme douce, contraignent les cheveux à se rouler en longs anneaux, dont les boucles, conduites avec un soin minutieux jusqu'aux sourcils, ne laissent au front qu'un étroit intervalle, tandis que les tresses de derrière flottent fièrement sur le dos et sur les épaules.

41. « On met ensuite une chaussure aux couleurs fleuries, qui presse le pied au point de pénétrer dans les chairs. Un tissu fin et léger, qu'on appelle vêtement, sert à ne point paraître nue : l'œil, à travers ce voile diaphane, distingue mieux ce qu'il couvre que le visage même : il n'y a que les femmes dont la gorge est déformée qui la retiennent prisonnière. Que dirai-je de leur luxe ruineux, de ces pierres rouges<sup>1</sup> qui pendent à leurs oreilles et valent plusieurs talents, de ces serpents d'or roulés autour de leurs poignets et de leurs bras ? Plût aux dieux que ce fussent des serpents véritables ! Une couronne, toute brillante de pierres indiennes, luit sur leur front étoilé : des colliers d'un prix immense descendent de leur cou ; l'or est condamné à ramper sous leurs pieds, pour entourer la partie du talon qu'elles laissent découverte. Il vaudrait mieux, sans doute, que leurs jambes fussent enchaînées dans des ceps de fer. Lorsqu'elles ont ainsi falsifié tout leur corps par les charmes trompeurs d'une beauté factice, elles ont encore l'impudence de peindre leurs joues, de les rougir avec le fard, afin d'animer la blancheur mate de leur peau par l'éclat fleuri de la pourpre.

42. « Après tant de préparatifs, que font-elles ? Elles sortent de la maison, provoquent des regards qui font mourir leurs maris de jalousie, et vont adorer des divinités dont les hommes n'ont pas le bonheur de connaître les noms : ce sont des Coliades, je crois, des Génétyllides<sup>2</sup>, une déesse de Phrygie, une fête où l'on célèbre un amour malheureux pour un berger<sup>3</sup>. Viennent ensuite des initiations secrètes, des mystères sus-

1. Probablement le corail.

2. « Divinités favorables à la débauche. Vénus Coliade est ainsi nommée du temple qui lui avait été élevé dans le bourg d'Anaphlye, en Attique, sur les hauteurs du promontoire Colias, à 20 stades du port de Phalère. On trouvera dans le scoliaste, sur ce vers, la raison pour laquelle ce lieu était appelé Colias. Pausanias (*Attic.*, I) parle de ce temple, de la statue de Vénus Coliade et de celles des déesses Génétyllides, qu'on y adorait avec Vénus : leur nom paraît signifier, qui *préside à la génération*. Coliade présidait à l'amour physique, comme l'indique son nom, qui dérive de *κόλον*. Voy. *Nuées*, v. 54. M. ARTAUD, traduction d'*Aristophane*, note sur le 2<sup>e</sup> vers de *Lysistrata*.

3. Adonis. Voy. la xv<sup>e</sup> *Idylle* de Théocrite

pects, dont sont exclus les hommes. Mais qu'ai-je besoin de détailler la corruption de leurs mœurs ? A peine de retour, elles entrent dans un bain interminable : on dresse une table somptueuse et délicate, où l'on voit éclater leur coquetterie avec les hommes. Quand elles ont satisfait leur gourmandise, et que leur gosier ne peut plus recevoir d'aliments, elles touchent aux mets du bout des doigts, afin de goûter à tous, devisant cependant entre elles de leurs nuits, de leurs songes aux mille couleurs, de leur lit où tout respire une voluptueuse mollesse, et dont on ne peut sortir sans avoir besoin d'un bain.

43. « Telle est pourtant la vie des plus sages ; mais qui voudrait scruter avec exactitude et en détail la conduite de celles qui sont plus acariâtres, ne pourrait s'empêcher d'éclater en imprécations contre Prométhée et de s'écrier avec Ménandre :

N'est-ce pas bien de montrer Prométhée  
 Sur le rocher du Caucase enchaîné ?  
 N'est-ce pas bien qu'une torche enfumée  
 Soit le seul don qui lui soit assigné ?  
 Les dieux, je crois, le haïssent dans l'âme  
 Pour le méfait d'avoir créé la femme.  
 La femme ! Est-il plus sotte invention ?  
 On se marie ; hélas ! quelle union !  
 Alors, Lachès, arrive la misère ;  
 Autour du lit rôde maint adultère,  
 Et les poisons, et le tourment jaloux,  
 Qui mord au cœur et l'épouse et l'époux.

Qui voudra poursuivre de pareils biens ? A qui cette vie misérable pourra-t-elle plaire ?

44. « Opposons maintenant à la perversité des femmes les mœurs innocentes d'un jeune garçon. Dès la pointe du jour, il quitte son lit qu'il ne partage avec personne : un bain d'eau pure lave le sommeil épanché sur ses yeux ; il revêt sa tunique ; il agrafe sa chlamyde sur son épaule. Bientôt il sort de la maison paternelle, le front baissé, sans regarder en face aucun de ceux qu'il rencontre. Ses esclaves et ses pédagogues l'accompagnent et lui font un honnête cortège : ils tiennent entre les mains les instruments de sa vertu : ce ne sont point les dentelles découpées d'un peigne destiné à caresser ses cheveux, ni des miroirs où son portrait se reflète sans le secours de la peinture ; mais de nombreuses tablettes marchent à sa suite,

1. Voy. Ménandre, édition d'Aug. Meineke, p. 493 et 524.

ou des livres, précieux dépôt des vertus des vieux âges, ou sa lyre harmonieuse, s'il se rend chez son maître de musique.

45. « Après avoir fortifié son âme par les préceptes de la philosophie, rassasié son esprit du cercle des connaissances, il développe son corps par de nobles exercices. Les chevaux de Thessalie sont l'objet de ses soins; et après avoir lui-même dompté sa jeunesse, comme un jeune coursier, il médite la guerre au sein de la paix, lançant des javelots ou décochant des traits d'une main sûre<sup>1</sup>. Puis ce sont les palestres onctueuses, la poussière sous la chaleur d'un soleil de midi, la sueur que font ruisseler les efforts de la lutte, un bain de quelques instants, une table frugale qui prépare à de nouvelles occupations. En effet, d'autres maîtres lui expliquent les faits de l'antiquité, et prennent soin de graver dans sa mémoire quel héros s'est distingué par son courage, quel autre fut un exemple de prudence, quels sont ceux qui ont embrassé la justice et la tempérance. Quand il a, pour ainsi dire, versé cette rosée sur sa jeune âme, et que, le soir, mettant un terme à ses travaux, il a payé à son estomac le tribut qu'il exige, il va goûter, dans un sommeil agréable, le repos dû aux fatigues de la journée.

46. « Quine serait l'amant d'un pareil jeune homme? Qui serait assez aveugle, assez insensé? Qui n'aimerait ce Mercure dans les gymnases, cet Apollon jouant de la lyre, ce Castor domptant les coursiers, ce mortel qui marche sur la trace des dieux? Pour moi, divinités célestes, puissé-je couler de longs jours, assis en face d'un pareil ami, entendre de près son doux langage<sup>2</sup>, l'accompagner quand il sort, et partager tous ses travaux! Il me resterait à souhaiter que l'objet de ma tendresse, après une vie exempte de malheur et de trouble, parvint, libre de soucis, à la vieillesse, sans avoir jamais éprouvé les traits jaloux de la fortune. Mais puisque telle est la loi de la nature humaine, si quelque maladie l'afflige, je veux être malade avec lui; je veux l'accompagner sur une mer orageuse; si quelque tyran le charge de fers, je porterai les mêmes chaînes. Quiconque le détestera encourra ma haine, et j'aimerai tous ceux qui lui témoignent de la bienveillance. Si je vois des brigands ou des ennemis l'attaquer, je le défendrai même au delà de mes forces; s'il vient à périr, je ne supporterai plus la vie, et les derniers vœux que j'adresserai à ceux qui, après lui, me seront chers, c'est qu'ils

1. Allusion à l'*Hippolyte* d'Euripide.

2. Allusion à l'*Ode* de Sappho Voy. Longin, *Traité du Sublime*, traduction de Boileau, p. 432 de l'édition de Ch. Lahure.

nous creusent une tombe commune, qu'ils confondent nos ossements et ne séparent point notre poussière insensible.

47. « Ce n'est pas moi qui, le premier, aurai gravé ces loix pour les objets dignes de ma tendresse : la vertu héroïque qui se rapproche des dieux en avait déjà sanctionné les décrets, qui veulent que l'enthousiasme de l'amitié s'exhale jusqu'à la mort. La Phocide unit, dès leur enfance, Oreste et Pylade qui, prenant l'amour pour médiateur de leur tendresse, voguèrent ensemble sur le même vaisseau de la vie. Tous deux tuèrent Clytemnestre, comme s'ils eussent été fils d'Agamemnon, tous deux firent tomber Égisthe sous leurs coups. Quand Oreste fut poursuivi par les Furies, Pylade souffrit plus encore que son ami et le défendit au tribunal. Ce ne fut pas dans les limites de la Grèce qu'ils renfermèrent leur amitié, mais ils naviguèrent jusqu'aux dernières extrémités de la Scythie, l'un malade et l'autre le soignant. Quand ils descendirent au rivage de la Tauride, l'Euménide, vengeresse du sang d'une mère, leur donna l'hospitalité. Les barbares les enveloppèrent dans un moment où Oreste, tombé dans ses fureurs ordinaires, était couché sans mouvement. Pylade

Le soignait, essuyant l'écume de sa bouche<sup>1</sup>,  
Et le couvrant d'un voile aux solides tissus.

« On remarquait moins en lui la tendresse d'un amant que la sollicitude d'un père. Lorsqu'il fut arrêté que l'un serait immolé et que l'autre irait à Mycènes porter la lettre, chacun d'eux voulut demeurer à la place de l'autre ; chacun d'eux croyait vivre, si son ami conservait la vie. Oreste refuse de prendre la lettre, et Pylade, devenant pour ainsi dire l'amant au lieu de l'objet aimé<sup>2</sup> :

S'il meurt, ah ! c'est pour moi le plus cruel supplice,  
Et mon navire emporte un trop pesant fardeau.

Et plus loin<sup>3</sup> :

..... Donne-lui cette lettre :

Qu'il parte pour Argos, pour seconder tes vœux,  
Et tu m'insulteras après, si tu le veux.

48. « C'est ainsi que tout va. Quand un amour honnête, nourri dans notre cœur dès l'enfance, se fortifie jusqu'à l'âge de

<sup>1</sup>. Euripide, *Iphigénie en Tauride*. — 2. *Id.*, *ibid.*, v. 598. — 3. *Ib.*, *ibid.*, v. 603.

la raison, alors celui que nous avons aimé paye de retour notre tendresse : on ne saurait distinguer lequel des deux est l'amant; leur affection est un miroir qui réfléchit la bienveillance de celui qui aime et de celui qui est aimé. Pourquoi, dès lors, nous reprocher, comme une volupté criminelle, un bien qui nous est accordé par la volonté des dieux, et dont la succession s'est perpétuée jusqu'à nous? Celui-là est heureux, suivant le témoignage des hommes sages<sup>1</sup>,

Qui voit à ses côtés de jeunes serviteurs,  
Et de qui les coursiers sont brillants de jeunesse :  
Rien n'allège les maux de la triste vieillesse,  
Comme un essaim d'enfants dont on a tous les cœurs.

« La doctrine de Socrate, ce juge si brillant de la vertu, a été consacrée par le trépied de Delphes, et la Pythie a prononcé l'oracle de la vérité, quand elle a déclaré Socrate le plus sage de tous les hommes, lui qui, entre mille découvertes dont il a enrichi son siècle, lui a fait connaître le précieux trésor de la philopédie.

49. « Oui, il faut aimer les jeunes gens de la même manière que Socrate aimait Alcibiade, avec lequel il reposait comme un frère, sous la même chlamyde<sup>2</sup>.

« Pour moi, je ne puis mieux terminer ce discours que par ces vers de Callimaque qui contiennent un avis utile à tous :

Vous, qui sur les garçons fixez d'avidés yeux,  
Le sage d'Erchios<sup>3</sup> à l'amour vous convie;  
Aimez donc : la cité par vous sera remplie  
D'excellents citoyens, d'habitants vertueux.

« Retenez bien cette maxime, jeunes gens, et recherchez sagement la société des enfants bien nés. N'allez pas, dans la vue d'un plaisir passager, prodiguer une longue tendresse, ni feindre des sentiments que l'âge mûr verrait s'éteindre. Adorez le céleste Amour, et gardez jusqu'à la vieillesse un attachement inaltérable. Quand on aime ainsi, le temps de la vie est plein de douceur, la voix de la conscience ne reproche aucun crime, et la mort est suivie d'un renom universel. S'il faut en croire les enfants des philosophes, l'éther reçoit, après la vie, ceux qui se sont abandonnés à ces penchants : ils ne meurent que

1. Vers attribués à Callimaque.

2. Voy. le discours d'Alcibiade dans le *Banquet* de Platon.

3. Bourg de l'Attique, duquel était Xénophon.

pour entrer dans un monde meilleur et recevoir le prix immortel de la vertu. »

50. Callicratidas prononça ces paroles avec beaucoup de chaleur et de gravité. Chariclès allait commencer sa réplique, lorsque je l'arrêtai : « Il est temps, lui dis-je, de retourner à notre navire. » Mais l'un et l'autre me pressant de donner ma décision, après avoir pesé quelque temps leurs discours : « Il n'est pas possible, mes amis, leur dis-je, que vous ayez improvisé, sans méditation antérieure, les paroles que vous venez de prononcer. Par Jupiter, on y sent la trace d'une réflexion continue et profonde. Vous ne laissez rien à dire à qui voudrait parler sur le même sujet, et vous avez montré une connaissance parfaite de la matière, jointe à une éloquence peu commune. Je voudrais être, si cela se pouvait, Théràmène le Cothurne<sup>1</sup>, afin de vous donner à tous deux le prix de la victoire. Mais puisque vous ne voulez pas de suris, et que j'ai décidé que la suite de notre traversée ne serait plus troublée par de pareilles disputes, je vais prononcer la sentence, qui, pour le moment, me semble la plus conforme à l'équité.

51. « Le mariage est infiniment utile aux hommes; il rend heureux quand on rencontre bien. Mais la philopédie, considérée comme la sanction d'une amitié pure et chaste, n'appartient, selon moi, qu'à la seule philosophie. Je permets donc à tous les hommes de se marier; mais les philosophes seuls ont droit d'aimer les jeunes gens : la vertu des femmes n'est pas pour eux assez parfaite. Ne sois point fâché, Chariclès, si Corinthe le cède à Athènes. »

52. Je me hâtai, par un sentiment de pudeur, de prononcer ce jugement, et je me levai. Je vis, en effet, Chariclès demeurer la tête basse, comme s'il eût entendu son arrêt de mort. L'Athénien, au contraire, le front radieux, bondit de joie, et marcha devant nous fier et triomphant. On l'eût pris pour un vainqueur des Perses après le combat naval de Salamine. Il me récompensa de mon jugement, en m'invitant le soir même à un

1. « L'un des trente tyrans. Ce fut lui qui fit condamner les généraux vainqueurs aux Arginusés, Xénoph., *Hellén.* Pour exprimer sa vénéralité, on le nommait *cothurne*, chaussure assez large pour aller bien à tout le monde ou aux deux pieds indistinctement. C'est ainsi que Napoléon disait de Fouché : « Il est toujours prêt à mettre son pied dans le soulier de tout le monde. » Thucydide, VIII, LXXVIII, représente Théràmène comme un homme habile. Il fut le maître d'Isocrate. Après avoir été l'un des trente tyrans, il fut mis à mort sur l'accusation de Critias, qui était aussi l'un des trente. » M. ARTAUD, note sur le vers 540 des *Grenouilles* d'Aristophane, p. 434 de sa traduction.



brillant festin qu'il donna pour célébrer sa victoire, car il avait en général le goût de la magnificence. Pour consoler Chariclès, je le flattai sur son éloquence entraînant, et je lui dis qu'il avait d'autant plus excité mon admiration, qu'il avait parfaitement défendu la plus mauvaise cause.

53. Tel fut notre séjour à Cnide, et les discours prononcés devant le temple de la déesse, tout semés de leçons aimables et d'enjouement érudit, se terminèrent par la décision que je t'ai fait connaître. Mais toi, Théomneste, qui as rappelé à mon souvenir ces histoires déjà vieilles, qu'aurais-tu décidé, si l'on t'eût pris pour juge ?

THÉOMNESTE. Au nom des dieux, Lycinus, me crois-tu donc un Mélitide ou un Corèbe<sup>1</sup> pour contredire un jugement si bien rendu ? Ton récit m'a tellement enchanté que je me suis imaginé être à Cnide, et que j'ai été sur le point de prendre cette petite maison pour le temple de Vénus. Cependant (car on peut tout hasarder un jour de fête, et la gaieté, même excessive, convient à la solennité d'aujourd'hui), quoique la gravité relevée des discours de ton philopède me les fasse admirer, je doute beaucoup qu'il soit fort agréable de vivre jour et nuit avec un joli garçon qui vous fait endurer le supplice de Tantale, et d'avoir les yeux inondés de sa beauté, sans pouvoir étancher, quoique la source soit voisine, la soif qui vous consume. Il ne suffit pas, en effet, de contempler l'objet qu'on aime, d'être assis en face de lui et de l'entendre parler. Mais la vue n'est, en quelque sorte, que le premier degré de plaisir, établi par l'amour : après avoir vu et contemplé, le désir vient de se rapprocher par l'attouchement. <sup>1</sup>Si enim vel summis tantum digitis attigerit, totum corpus fructus ille percurrit. Hoc ubi facile consecutus est, tertio tentat osculum, non statim curiosum illud, sed placide labia admovens labiis, quæ, prius etiam quam plane se contigerint, desistant, nullo suspitionis relicto vestigio. Deinde concedenti se quoque tempore accommodans, longioribus amplexibus quasi illiquescit, interdum etiam placide os diducens, nullamque manum otiosam esse patitur : nam manifestæ illæ in vestimentis complexionibus voluptatem conglutinant, aut latenter lubrico lapsu dextra sinum subiens, mamillas premit paulum ultra naturam tumentes, et duriusculi ventris rotun-

1. Deux fous célèbres dans l'antiquité. Voy. Élien, *Hist. div.*, XIII, XIV.

2. Le lecteur comprendra le scrupule qui nous fait laisser en latin ces lignes, dont la licence excède toutes les hardiesses où nous avons suivi jusqu'ici notre auteur.

ditatem digitis molliter percurrit, post hæc etiam primæ lanuginis in pube florem.

Mais pourquoi dévoiler ces mystères secrets ?

L'amour, trouvant l'occasion favorable, s'emporte à une entreprise plus hardie, et frappe enfin, pour parler avec le poète comique<sup>2</sup>, le but qu'il a visé.

54. Voilà comment j'entends la philopédie. Que les rêveurs en l'air, que les soi-disant philosophes, qui froncent gravement le sourcil, repaissent les ignorants de leurs mots prétentieusement honnêtes. Socrate, qui se connaissait en amour aussi bien qu'un autre, reposa sous la même chlamyde qu'Alcibiade, qui ne se leva point franc de ses atteintes. N'en sois pas surpris. Achille n'aimait point Patrocle pour le seul plaisir de rester assis vis-à-vis de lui,

Attendant qu'Éacide eût mis fin à ses chants<sup>3</sup>.

Mais leur amitié se doublait par un plaisir commun. Aussi, lorsque Achille pleure la mort de Patrocle, sa douleur éclate avec l'accent de la vérité<sup>4</sup> :

Quel commerce plus doux que tes embrassements ?

Et ceux que les Grecs appellent *comastes*<sup>5</sup> ne sont non plus que des amants de profession. Quelqu'un dira peut-être que tous ces discours ne sont guère honnêtes; mais ils sont vrais, j'en jure par Vénus de Cnide !

LYCINUS. Je ne souffrirai pas, mon cher Théomneste, que tu commences un troisième discours, dont je ne pourrais entendre que l'exorde durant ce jour de fête, sans que le reste parvint à mes oreilles. Laissons donc toutes ces paroles qui nous retardent; rendons-nous à l'agora; le moment approche où l'on va mettre le feu au bûcher d'Hercule. C'est un spectacle agréable, et qui nous rappelle les souffrances qu'il a endurées sur le mont OËta.

1. Euripide, *Oreste*, v. 14. — 2. Auteur inconnu. — 3. *Iliade*, IX, v. 191. — 4. Eschyle, *Myrmidons*, fragm. cxxi. — 5. Voy. Théocrite, *Idylle* III; Bion, VIII, v. 4.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION.....	Pages	III
I. Le Songe.....		1
II. A un homme qui lui avait dit : Tu es un Prométhée dans tes discours.....		7
III. Nigrinus ou le portrait d'un philosophe.....		11
IV. Jugement des voyelles.....		25
V. Timon ou le Misanthrope.....		30
* VI. Alcyon ou la Métamorphose <sup>1</sup> .....		51
VII. Prométhée ou le Caucase.....		55
VIII. Dialogues des dieux.....		63
1. Prométhée et Jupiter.....		ib.
2. L'Amour et Jupiter.....		64
3. Jupiter et Mercure.....		65
4. Jupiter et Ganymède.....		66
5. Junon et Jupiter.....		68
6. Junon et Jupiter.....		70
7. Apollon et Vulcain.....		72
8. Vulcain et Jupiter.....		74
9. Neptune et Mercure.....		75
10. Mercure et le Soleil.....		76
11. Vénus et la Lune.....		77
12. Vénus et l'Amour.....		78
13. Jupiter, Esculape et Hercule.....		79
14. Mercure et Apollon.....		81
15. Mercure et Apollon.....		82
16. Junon et Latone.....		83
17. Apollon et Mercure.....		84
18. Junon et Jupiter.....		85
19. Vénus et l'Amour.....		86
20. Jugement des déesses.....		87
21. Mars et Mercure.....		94
22. Pan et Mercure.....		95
23. Apollon et Bacchus.....		96
24. Mercure et Maïa.....		97
25. Jupiter et le Soleil.....		99
26. Apollon et Mercure.....		100

1. Nous avons marqué d'un astérisque \* les Dialogues ou les Traités qui sont considérés comme n'étant pas de Lucien.

	Pages
<b>IX. Dialogues marins.....</b>	<b>101</b>
1. Doris et Galatée.....	ib.
2. Le Cyclope et Neptune.....	103
3. Alphée et Neptune.....	104
4. Ménélas et Protée.....	105
5. Panope et Galéné.....	106
6. Triton, Amymoné et Neptune.....	107
7. Notus et Zéphyre.....	108
8. Neptune et les Dauphins.....	109
9. Neptune, Amphitrite et les Néréides.....	110
10. Iris et Neptune.....	112
11. Le Xanthe et la Mer.....	113
12. Doris et Thétis.....	ib.
13. Neptune et l'Énipée.....	114
14. Triton et les Néréides, Iphianasse et Doris.....	115
15. Zéphyre et Notus.....	117
<b>X. Dialogues des morts.....</b>	<b>119</b>
1. Diogène et Pollux.....	ib.
2. Pluton, Crésus, Midas, Sardanapale et Ménippe.....	122
3. Ménippe, Amphiloque et Trophonius.....	123
4. Mercure et Charon.....	124
5. Pluton et Mercure.....	125
6. Terpsion et Pluton.....	126
7. Zénophante et Callidémide.....	128
8. Cnémon et Damnippe.....	129
9. Simylus et Polystrate.....	ib.
10. Charon, Mercure, plusieurs morts, Ménippe, Charmoléus, Lampichus, Damasias, un philosophe, un orateur.....	131
11. Cratès et Diogène.....	135
12. Alexandre, Annibal, Minos et Scipion.....	137
13. Diogène et Alexandre.....	140
14. Alexandre et Philippe.....	142
15. Achille et Antiloque.....	144
16. Diogène et Hercule.....	145
17. Ménippe et Tantale.....	147
18. Ménippe et Mercure.....	148
19. Éaque, Protésilas et Paris.....	149
20. Ménippe et Éaque.....	150
21. Ménippe et Cerbère.....	153
22. Charon, Ménippe et Mercure.....	ib.
23. Protésilas, Pluton et Proserpine.....	155
24. Diogène et Mausole.....	156
25. Nérée, Thersite et Ménippe.....	157
26. Ménippe et Chiron.....	158
27. Diogène, Antisthène, Cratès, un mendiant.....	159
28. Ménippe et Tirésias.....	162
29. Ajax et Agamemnon.....	164
30. Minos et Sostrate.....	165

XI.	Ménippe ou la Nécyomancie.....	Pages 167
XII.	Charon ou les Contempleteurs.....	178
XIII.	Sur les Sacrifices.....	193
XIV.	Les Sectes à l'encan.....	199
XV.	Le Pêcheur ou les Ressuscités.....	214
XVI.	La Traversée ou le Tyran.....	237
XVII.	Sur ceux qui sont aux gages des grands.....	252
XVIII.	Apologie pour ceux qui sont aux gages des grands.....	274
XIX.	Sur une faute commise en saluant.....	282
XX.	Hermotimus ou les Sectes.....	289
XXI.	Hérodote ou Aétion.....	335
XXII.	Zeuxis ou Antiochus.....	338
XXIII.	Harmonide.....	343
XXIV.	Le Scythe ou le Proxène.....	347
XXV.	Comment il faut écrire l'histoire.....	353
XXVI.	Histoire véritable, livre I <sup>er</sup> .....	380
XXVII.	Histoire véritable, livre II.....	399
XXVIII.	Le Tyrannicide.....	418
XXIX.	Le fils déshérité.....	427
XXX.	Phalaris, 1 <sup>er</sup> discours.....	443
XXXI.	Phalaris, 11 <sup>e</sup> discours.....	449
XXXII.	Alexandre ou le faux Prophète.....	453
XXXIII.	De la Danse.....	478
XXXIV.	Lexiphane.....	502
XXXV.	L'Eunuque.....	513
* XXXVI.	De l'Astrologie.....	518
XXXVII.	Démonax.....	524
* XXXVIII.	Les Amours.....	536

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

COULOMMIERS. — Typogr. A. MOUSSIN.











JAN 2 1900

SEP 4

00  
1888  
CONSTITUTION

